

LE MONITEUR DE LA MODE

Journal du Grand Monde

Paris, Rue Richelieu, 92

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Les Parisiennes qui ont quitté Paris ne sont pas, pour cela, plus indifférentes sur le chapitre des modes. Il semble, au contraire, que leur curiosité soit excitée par leur éloignement de la grande ville.

Les journaux sont attendus avec impatience, on brûle d'apprendre des nouvelles de ce qui se fait dans nos ateliers.

En fait de nouveautés saillantes, nous citerons les écharpes *genre oriental*, dont on se sert pour compléter les toilettes légères de mousseline, tulle ou gaze Chambéry. Ces écharpes sont ordinairement en étoffe rayée, enrichie de broderies en soie de couleurs vives et terminée par une haute frange floche et des glands assortis. Quelques couturières font l'écharpe du même tissu que la robe et la brodent de galons et médaillons de couleur cachemire.

Des confections de formes diverses ont pris naissance depuis un mois. Il a fallu créer de nouveaux modèles au moment des départs. On voit tour à tour des casaques, des paletots, des jaquettes, des talmas, des marinières, des pèlerines à capuchon, des burnous; car, ainsi que nous l'avons dit déjà, tout se porte, il n'y a point de modèles exclusifs, la plus grande liberté règne dans les modes, surtout en fait de toilettes de campagne. On adopte généralement les robes relevées par des agrafes en velours ou ruban avec boucle.

C'est, à vrai dire, une des plus jolies combinaisons pour isoler la robe du sol et laisser voir la jupe de dessous. D'ailleurs, ces agrafes sont un charmant ornement pour la robe et lui donnent un cachet tout particulier.

Il paraît certain que nous allons avoir le chapeau *empire*, mais modifié et ne ressemblant plus du tout aux premiers modèles imités des gravures de 1812, dont l'excentricité prêtait à rire et a été repoussée à l'unanimité. La forme *empire* dont nous parlons a une calotte suivant la passe, elle se termine par une manière de bavolet d'une coupe très-gracieuse. Ce nouveau patron a de l'avenir, il saura plaire à toutes les femmes et il nous promet de notables changements dans la coupe des chapeaux.

Une de nos plus gracieuses modistes, madame *Morison*, rue de la Michodière, 6, a droit aux éloges les plus sérieux pour la création de divers modèles de chapeaux dont l'initiative dénote un talent distingué. C'est chez madame Morison que nous avons vu le chapeau *empire* dont nous venons de parler. Nous devions déjà à cette gracieuse modiste la forme *Médicis*, un des succès de la saison, et pour chapeaux de campagne, les formes *Béarnais* et *Bergère*, deux modèles dont le succès est très-grand.

Occupons-nous à décrire quelques-uns de ces types :

Chapeau *empire* modifié; passe de tulle blanc bouillonné, séparé par des lames de paille de riz. Calotte en paille de riz, entourée d'une couronne de feuilles de lierre, laquelle tourne derrière la calotte. Sur le côté, une écharpe de tulle illusion. A l'intérieur, du tulle bouillonné, du lierre et une rose, brides de taffetas blanc.

Un chapeau *Médicis* (forme déposée); passe à tuyaux, ornements en feuilles de liserons, de velours vert nuancé; guirlande en sequins d'or, tournant autour du chapeau; sur la passe, dessus et dessous, bouquets de roses. Voilette *Vestale*, brides de taffetas blanc.

Autre chapeau *Médicis*. Passe de tulle rose et fond *empire*, garni d'une touffe de marabouts bleus, retenue par un colibri qui s'enveloppe d'une écharpe de tulle retombant sur le côté gauche. Autour du chapeau, une chaînette de sequins d'or et de muguets perlés de cristal.

Autre chapeau, forme *stella*, composé de tulle blanc, constellé de paillettes d'or. Au fond, deux pavots bleus à cœur noir, sur monture souple, retenus par une tête d'hirondelle. Voilette *Vestale* semée d'or. A l'intérieur, pavots bleus et bandeau en séquins d'or.

Autre chapeau, forme *Impératrice*, composé de paille fantaisie, avec guirlande de lierre et rose rouge. Intérieur tout en tulle bouillonné.

Voyons maintenant les chapeaux ronds :

Le premier est de forme *Duchesse*, à calotte saillante et petit bord égal. Il est orné d'une écharpe de gaze, *Dona Maria*, qui tourne autour de la passe, attachée par un bouquet de pavots. Le nœud est sur le côté et l'écharpe retombe.

Ce même modèle se répète avec gaze de nuances variées : bleu, maïs, paille, blanc, saumon, rose, lilas, etc., et fleurs en harmonie.

Autre chapeau rond, forme nommée *Élisabeth*, en paille à bord gaufré. Un biais de velours noir cannelé à l'intérieur, sous le gauffrage. Ornement de crêpe maïs, tournant à la passe et tombant en écharpe. Pouff de pavots ponceau.

Madame Morison emploie beaucoup de lierre dans la décoration de ses chapeaux et de ses coiffures. Ce feuillage, préparé avec art par nos meilleurs fleuristes, est en grande vogue en ce moment.

C'est une bonne fortune d'avoir pu arriver à temps dans les magasins de *Saint-Augustin* (rue Neuve Saint-Augustin, 45) pour admirer les commandes de costumes d'enfants destinés à madame la comtesse R...

Saint-Augustin nous avait déjà fourni tant de jolis modèles à décrire et à dessiner, que nous ne devions pas espérer une aussi complète série de créations nouvelles. Nous nous empressons de la faire connaître à nos lectrices. Les deux jeunes filles de madame R... ont de huit à dix ans; elles emportent, comme on va le voir, les plus gracieux spécimens de l'industrie parisienne.

Voici premièrement une toilette de promenade : première jupe de mousseline de laine bleue, bordée dans le bas par des festons lisérés de taffetas blanc. Le liséré est suivi d'une soutache de soie blanche. L'intérieur de chaque feston est brodé d'une palmette de soie blanche perlée d'acier. Seconde jupe plus courte de 20 centimètres. Celle-ci est d'alpaga blanc, ondulé en larges festons.

Le bord est garni d'une petite ruche de taffetas blanc et d'une soutache. L'intérieur de ce grand feston est brodé de guirlande en étoiles de cordonnet blanc et acier. Une frange boulle en soie blanche dépasse la ruche et termine la jupe. La jupe d'alpaga blanc s'arrête à la ceinture, celle-ci est de ruban bleu frangé, à broderie du même style que celles des jupes. — Le corsage se compose d'une chemisette de mousseline de laine bleue, plissée à gros plis, sur laquelle se répètent, contrariés sur les plis et entre les plis, des ornements brodés soie blanche et acier.

Deux autres toilettes pareilles sont de mousseline blanche très-diaphane sur des jupes de taffetas blancs, entourées dans le bas de taffetas ruches gaufrées. Un large ruban bleu est

posé tout autour des jupes de mousseline. Sur ce ruban bleu, il y a, de distance en distance, des médaillons brodés et enrichis de dentelle. Dans les espaces où le ruban bleu se trouve à découvert, on a brodé des roses en soie verte et rose qui donnent à ces ravissantes toilettes un aspect pompadour de la plus éclatante fraicheur.

Les ceintures et les corsages sont en rapport, ils échappent à la description par le fini merveilleux de leur travail. — D'autres robes de mousseline, avec sous-jupe de taffetas blanc, sont ornementées de guipure Cluny posée sur taffetas rose.

Les pardessus sont aussi charmants que les robes. Il y en a deux en popeline brillantée gris argent, de forme jaquette, ornés de passementerie en riches médaillons gris, et acier avec aiguillettes. Les passementeries sont posées en épaulettes, aux poches et sur les devants.

Deux manteaux-rotondes sont de cachemire blanc moucheté ponceau; entourés d'une frange admirable, composée de glands d'argent et brins de grenadine à pointes d'argent. Deux manteaux pareils sont de cachemire blanc moucheté de noir et garnis d'un effilé Thibet blanc; en tête de l'effilé il y a un beau galon noir à cloux de jais.

Les chemisettes de lingeries coupées de dentelle et point à la main sont d'un travail rare. Les costumes de voyage et de campagne, d'une originalité de haute distinction, font le plus grand honneur à l'habileté de la directrice des ateliers de *Saint-Augustin.*

Parmi les coiffures choisies par madame R... nous avons remarqué le *tricorne* en paille garni de plumes et bordé de velours, et des toques Irlandaises qui font haute nouveauté.

On fait, en lainage brillanté, des tissus nouveaux dont l'emploi offre un grand avantage pour les toilettes du matin; le foulard compose aussi des costumes plus élégants et plus solides. Nos couturières puisent dans les collections du *Comptoir des Indes* mille moyens de varier les costumes.

Les accessoires de la toilette sont d'une grande importance et ce n'est pas futilité que d'y porter une grande attention. Le jupon à ressorts s'est transformé déjà plusieurs fois, sans jamais rien perdre de sa valeur. Les ressorts sont maintenant disposés du milieu au bord du jupon; ceux du haut ne font plus saillie, mais la diminution sur la partie élevée du jupon a été complétement répartie sur les cercles du pourtour. Ceux-ci sont plus envahissants que jamais. Les femmes ont depuis longtemps accordé la préférence au jupon *invisible* de la maison *Creusy*, rue Montmartre, 133. Une forme excellente, des ressorts souples et solides à la fois, donnent à ce jupon un mérite incontestable. Le devant mobile se replie, ce qui est très-commode en voyage.

Les sous-jupes de plage, éditées par la maison *Creusy*, sont en tissu à rayure bazin noir et blanc, décorées de motifs en cachemire de couleur avec accessoires de frange, boutons et dentelles.

Des sur-jupes d'alpaga ou linos blanc, garnies de dentelle ou taffetas, servent à compléter les toilettes habillées. Les garnitures montent de manière à combler le vide occasionné sur les côtés par l'attache des tirettes à boutons et agrafes. Nous avons remarqué que la décoration des jupes de dessous est le véritable luxe des costumes du matin, car le jupon de la robe, destiné à être relevé en baldaquin, n'a généralement qu'un câble pour bordure. Ceci s'applique, bien entendu, aux vêtements sans cérémonie.

Les femmes demandent à la parfumerie moderne le moyen de s'embellir et de rester jeunes le plus longtemps possible. On ajoute à l'éclat du teint, par l'emploi de quelques cosmétiques habilement préparés : le blanc Nymphéa, le rose d'Armide et les crayons Impératrice, de la maison *Séguy*, 17, rue de la Paix, ont su entrer discrètement dans le boudoir des femmes intelligentes. On a longtemps repoussé les fards, parce que l'expérience avait démontré qu'ils étaient nuisibles et que leur emploi journalier détériorait le tissu dermal par la présence des agents corrosifs employés dans leur composition. Ces craintes n'existent plus avec les produits de la maison *Séguy*, dont l'innocuité est parfaitement établie. Le blanc Nymphea et le rose d'Armide sont d'un effet excellent, aussi bien sous le jour brillant du soleil qu'à la clarté des bougies.

Pour conserver le teint pur et faire disparaître les taches de rousseur, son, lentilles, hâle, masque de grossesse, etc , le lait antéphélique de la maison *Candès*, 26, boulevard Saint-Denis, peut être employé avec toute sécurité. Ce produit infaillible est garanti par dix-sept ans de succès. Un petit ouvrage accompagne chaque flacon et donne, sur l'application, des renseignements auxquels il est nécessaire de se conformer avec la plus scrupuleuse exactitude. On doit réclamer cette brochure-prospectus lorsqu'on achète le lait antéphélique dans ses dépôts en France ou à l'étranger.

Marguerite DE JUSSEY.

CAUSERIE

Quand je serais le seul, cela m'est égal, j'en prends fièrement et bravement mon parti, mais je ne vous parlerai pas de *Gladiateur* et de ses triomphes tant à Epsom qu'à Boulogne. Il y a deux choses contre lesquelles les lecteurs et les lectrices de ce journal sont habitués à me voir protester, à mon point de vue personnel : ce sont les théâtres de société et les courses de chevaux, élevés à l'importance qu'on tend à leur donner. Je ne saurais pas plus me réjouir de voir les courses de chevaux absorber l'attention publique et devenir la première des affaires dans un pays comme la France, que de voir des jeunes femmes et des jeunes filles bien élevées jouer les pièces du *Palais-Royal* dans les salons. Je ne proscris pas les courses de chevaux et les spectacles, comme Platon proscrivait les poëtes de sa république, mais je le répète, chacune de ces choses a sa place faite et marquée, et il faut l'y laisser. Je sais bien que je ne plais pas à tous mes lecteurs et à toutes mes lectrices, en parlant de la sorte; mais nous sommes aujourd'hui de si vieux amis, eux et moi, qu'ils doivent bien me passer la fantaisie de ma franchise. A l'occasion, ils n'y perdront pas.

Que j'aime bien mieux avoir à dire mon mot de la haute distinction qui vient d'être accordée à Rosa Bonheur ! D'abord, parce que rien ne me plait plus que de voir récompenser les gens qui le méritent et qui gagnent ces récompenses à la sueur de leur front; ensuite parce que la croix de la Légion d'honneur accordée à Rosa Bonheur est une innovation dont la pensée remonte tout droit à l'Impératrice. Quand la Régence confiée à ces mains délicates et habiles, ce que les journaux autorisés à le dire ont vanté à qui mieux mieux, quand la régence de l'Impératrice, dis-je, n'eût eu que ce beau résultat, j'y applaudirais de tout mon cœur et je trouverais que cette Régente d'un mois a été une grande Régente.

Or, je me suis toujours insurgé *in petto* contre l'exclusion





Planche N° 19.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de chambre de la maison veuve Robert et fils, rue de Richelieu, 85. — Coiffure *empire*.

(Voyez la description, page 2 de la couverture).

dont les femmes de talent ont été les victimes jusqu'à présent, dans la distribution des distinctions honorifiques. La croix de la Légion d'honneur n'est-elle pas aussi bien placée sur la poitrine de mademoiselle Rosa Bonheur, ne le serait-elle pas tout aussi bien sur celle de madame George Sand, ne l'eût-elle pas été aussi bien sur celle de madame Delphine de Girardin, qu'à la boutonnière de tel ou tel. (Ici l'on me permettra de ne nommer personne.) Et puis, il y a là un grand pas de fait. Un journal qui, comme nous, approuve grandement cette distinction, ajoutait : « C'est, au double point de vue des prérogatives de l'art et de l'émancipation du sexe féminin, une véritable conquête. Ceci pourra porter les dames à parler rubans à un point de vue moins frivole. » C'est là exactement ce que nous voulions dire ; c'est là, en effet, le grand côté de cette question qui eût été toute simple, s'il se fût agi d'un homme de lettres ou d'un artiste barbu, mais qui prend d'énormes proportions quand il s'agit d'une femme.

Je n'ai pas la prétention de croire, comme mon confrère que je viens de citer, que les dames seront portées à « parler rubans à un point de vue moins frivole » ; je ne m'imagine pas que les dames cesseront de s'occuper de ce qui leur sied bien, c'est-à-dire de la toilette ; mais je crois, en effet, et j'espère même que ce petit bout de ruban rouge, pour lequel un homme risque sa vie sur un champ de bataille ou s'immole au travail, aura assez de prestige aux yeux des femmes, toujours fières de le voir à la boutonnière de leurs fils, de leurs frères ou de leurs maris, pour qu'elles s'attachent à le gagner, elles aussi ; et elles comprendront que ce n'est pas en jouant les pièces du *Palais-Royal* dans un salon, en mettant toute leur vanité à assister aux courses de chevaux, toute leur gloire en ne manquant pas à une première représentation, et tout leur succès dans des toilettes excentriques, qu'elles obtiendront le ruban rouge. Quand elles l'auront en perspective, en se tenant dans le milieu délicat que Dieu leur a assigné, elles mettront une émulation plus grande à acquérir les talents qui appellent les récompenses publiques. La femme de qui, pour nous, l'intelligence est ouverte incontestablement à tout, aussi bien que celle des hommes, la femme, dis-je, a été en quelque sorte relevée par cette décoration accordée à Rosa Bonheur. C'est plus qu'une œuvre de justice que l'Impératrice a faite là, car c'est une œuvre éminemment intelligente ; espérons qu'elle portera ses fruits.

Vous saviez que la princesse de Danemark, la sœur de la princesse de Galles, était fiancée au grand-duc héritier de Russie, celui qui est mort à Nice. Je vous ai raconté la visite au lit de mort de son fiancé de cette jeune princesse, « ma chère petite âme », comme l'appela le prince à qui les paroles montaient déjà à peine jusqu'aux lèvres. Le bruit a couru que la princesse Dagmar, cette fiancée-veuve, ne perdrait pas le trône auquel elle était destinée et qu'un mariage l'unirait au grand duc héritier actuel. Je ne sais ce qu'il y a de bien exact dans cette nouvelle ; mais ce qu'il y a de plus certain, et de bien certain même, c'est que la haute société russe, qui a été très-touchée de la visite de la jeune princesse au lit de mort de son fiancé, l'a adoptée comme la famille impériale l'avait déjà adoptée. L'Empereur lui a envoyé récemment la décoration de Sainte-Anne avec une dotation de 40 000 roubles. Les dames de Saint-Pétersbourg viennent de lui offrir une croix grecque en lapis-lazuli, enchâssée d'or et garnie d'une double rangée de grosses perles et d'énormes diamants. Voilà qui est bien parler et bien agir !

La poésie qu'on ne peut se défendre de reconnaître dans les relations toutes spirituelles entre ces deux royaux fiancés a quelque chose de légendaire, et qui me rappelle une tradition populaire fort accréditée à Genève et qu'un accident récent vient de confirmer. Il existe donc à Genève une tradition qui raconte que tous les ans le lac choisit et prend sa fiancée parmi les plus charmantes personnes qu'il reçoit sur ses flots. C'est ainsi qu'il y a quelques semaines cinq jeunes gens, profitant d'une belle matinée et de la tranquillité du lac, s'étaient lancés dans une embarcation pour faire une promenade.

La frêle embarcation était à peine arrivée entre le pont du Mont-Blanc et le pont des Bergers, lorsqu'on la vit se remplir d'eau et sombrer. Des cinq voyageurs, trois reparurent à la surface de l'eau et s'y soutinrent assez longtemps pour pouvoir être recueillis par des bateliers accourus à leur secours. Une heure s'écoula avant qu'on eût retrouvé les deux autres. Le lac jaloux les avait retenus. C'étaient deux jeunes fiancés du canton de Saint-Gall, parés de leurs habits de fête et qu'on retira étroitement enlacés dans les bras l'un de l'autre.

Les sceptiques et les esprits forts chercheront à donner une explication toute matérielle peut-être à ce fait, moi je préfère croire que c'est le lac qui a pris, en effet, sa fiancée. C'était son droit légendaire, respectons-le. Et voilà une matière à philosopher, s'il y avait lieu, et si j'avais de la place !

Voici une aventure qui a beaucoup fait causer dans un certain monde tout récemment. Cette aventure, que j'emprunte à un journal renommé pour la véracité de ses récits, rappelle celle arrivée à un romancier de la Restauration. Un mauvais poëte (il y en a quelques-uns), mais homme fort distingué et de plus excellent mari, ce qui arrive quelquefois, et que l'on désigne sous la simple initiale V..., avait la manie de publier ses vers, à ses frais cela va sans dire. Son premier volume passa inaperçu ; pas un journal n'en parla, ce qui arrive assez souvent aux journaux ; il ne s'en vendit pas un seul exemplaire, et le pauvre poëte tomba malade « d'un amour-propre rentré ».

Cependant, un changement qu'il attribua à un heureux revirement dans le goût public s'opéra bientôt. Plusieurs journaux citèrent les poésies de M. V..., de petites feuilles en firent même un éloge des plus retentissants, et les éditions s'épuisèrent avec une rapidité merveilleuse. Le poëte recouvra la santé ; il devint gros, gras et joyeux.

M. V... adorait sa femme, qui lui rendait au centuple son affection. Il y a quelque temps, elle tomba malade, et une méningite transcurrente l'enleva presque subitement. La douleur du mari ne saurait s'imaginer. Il lui fallut cependant y faire trêve pour s'occuper des affaires d'intérêt auxquelles donnait lieu le décès. Quelle ne fut pas sa surprise, en visitant les papiers de sa femme, d'apprendre qu'elle avait loué secrètement un logement dans une maison de la rue Saint-Honoré !

Ne pouvant croire qu'elle eût manqué à ses devoirs, il fut néanmoins agité de la plus vive inquiétude. Il se rendit au local indiqué, mais son étonnement fut d'une autre nature quand il y trouva des volumes entassés jusqu'au plafond. C'étaient toutes les éditions de ses œuvres que madame V... avait fait racheter aux libraires par des agents discrets, en faisant croire au mari que leur disparition était due à l'empressement du public. C'était également à elle qu'il fallait attribuer l'insertion des articles laudatifs.

M. V... n'a pu soutenir le double coup porté à son amour conjugal et à son amour-propre, et l'on a constaté son suicide par asphyxie carbonique.

Le suicide est sans doute de trop ; j'eusse mieux aimé une bonne maladie. La différence qu'il y a entre le poëte en question et le romancier de la Restauration dont je parlais tout à l'heure, c'est que celui-ci s'enrichit avec ses romans, que les filets de Saint-Cloud repêchaient sans les garder ; mais il s'aperçut, un beau jour, que sa femme s'était ruinée de toute la fortune qu'il avait gagnée. Il s'en consola et ne fit plus de romans. Il y a donc des leçons qui profitent en ce monde !

X. Eyma.



PÊLE-MÊLE

Le 15 août approche et, avec lui, les croix des artistes et des hommes de lettres. Inutile de dire que tous les ans, à pareille époque, les heureux qui espèrent être décorés attendent ce jour avec la même impatience que les directeurs de théâtre attendent la pluie.

Si tous ceux qui espèrent voir briller sur leur poitrine « le signe de l'honneur », comme on chante dans les couplets chauvins, ne sont pas déçus dans leur espoir, la liste sera longue.

Parmi les appelés, ce qui ne veut pas dire qu'ils seront élus, on cite : George Sand, Mermet, Édouard Plouvier, Ponson du Terrail ; M. Montigny, directeur du Gymnase, et le directeur de l'Opéra, M. Émile Perrin, qui serait fait officier de la Légion d'honneur.

***

Le *Figaro* ne peut se décider à en finir avec les cochers. Il y revient, « malgré lui », dit-il, pour raconter deux histoires. Il ajoute qu'elles sont vraies, et trouve là son excuse.

Les héros sont deux automédons appartenant au plus grand monde et qui, pour deux motifs diamétralement opposés, ont tenté d'imiter l'exemple pernicieux de leurs frères à vingt-huit sous la course.

L'un de ces gentlemen de l'écurie n'est pas précisément doué d'un esprit subtil et éveillé. L'autre matin, en tournant sa casquette entre ses doigts, comme un subordonné qui va commettre une action grave, Jean va trouver M. le comte, son maître, et d'un ton niaisement résolu, il lui demande, à brûle sauce-en-barque, une augmentation de 200 fr. par an. M. le comte refusa nettement.

— M. le comte est libre, répondit l'insurgé, mais qu'il ne soit pas surpris, alors, si je n'ai pas l'honneur de le conduire au Bois aujourd'hui. — J'ai réfléchi et je me mets en grève.

— Et avec qui ? demanda le gentilhomme.

— Avec qui ? Mais avec moi tout seul ; je n'ai besoin d'être aidé par personne.

— Savez-vous lire, monsieur Jean ?

— Monsieur le comte le sait bien, puisque c'est lui qui me l'a fait apprendre !

— Approche donc, imbécile, ouvre ce livre et lis tout haut là, au mot GRÈVE.

Jean prit le livre, il l'ouvrit, puis il lut : « GRÈVE. Nom donné aux pièces d'armures en fer qui entourent la jambe des guerriers armés de pied en cap ».

— Est-ce que tu veux devenir guerrier ?

— Moi ? pas du tout ! puisque M. le comte, dans le temps, m'a acheté un homme pour me libérer du service !

— Dans le temps, en effet ; mais aujourd'hui, si tu te mets en grève, tu peux acheter ton armure : tu n'auras pas un sou de moi.

Depuis huit jours, Jean, le cocher, est plongé dans ses méditations et ne comprend pas bien encore pourquoi ses confrères de la Compagnie impériale sont descendus de leur siége pour prendre du service militaire.

***

L'autre cocher s'appelle M. Baptiste. C'est un cocher honnête et convaincu. Il tient depuis trente ans son fouet comme une main de Justice ; et quand il conduit au lac la vieille marquise, sa maitresse, il se tient droit et digne sur son siége comme un roi sur ses ais dorés ou comme un magistrat présidant des assises.

Or la marquise, comme tous les vrais nobles, aime ses gens autrement qu'en paroles. La semaine dernière, elle fit monter M. Baptiste dans ses appartements.

— Vous êtes, lui dit-elle, un loyal serviteur ; à partir d'aujourd'hui je vous augmente de cent francs. Mon intendant est prévenu.

— Je supplie madame la marquise de m'excuser si je vais à l'encontre de la décision qu'elle a prise, mais il m'est moralement impossible d'accepter.

— Je ne vous entends pas ; vous refusez l'augmentation que je vous offre de moi-même et sans que vous l'ayez demandée ? Vous accepterez, je le veux. Vous entendez bien, je le veux.

— J'aurai donc le regret d'annoncer à madame la marquise que, sur-le-champ, je me mets en grève.

— Comment ! en grève ?

— Pour demeurer fidèle à mes principes.

Lorsque la plèbe des phaétons se révolte pour obtenir au bout de la journée une augmentation de salaire, un cocher de bonne maison se doit à lui-même et aux armes de sa voiture de ne rien consentir qui puisse, même de loin, paraître se rapprocher des faits et gestes de la vile multitude.

Il y a encore de ces vieux Calebs plus royalistes que le roi.

***

Les journaux ont publié une lettre de Méry, dans laquelle le spirituel écrivain se disculpe de l'accusation d'avoir emprunté à l'*Africaine* la scène du mancenillier. Méry a écrit les *Damnés de l'Inde* en 1853. Il lui fallait un suicide nouveau pour un désespoir d'amour. Tous les genres étaient épuisés : le poison, la rivière, l'asphyxie, le charbon, le poignard, le pistolet et l'étranglement. Il eut l'idée de faire mourir son héros sous un mancenillier. C'était plus original. Seulement, il se trouve que le mancenillier ne croit pas dans l'Inde, mais aux Antilles ; que ce n'est pas un arbre immense, mais une sorte de pommier ; que son feuillage n'est pas vénéneux et qu'on y dort fort bien à l'ombre.

Cela nous rappelle une définition qui devait entrer dans le *Dictionnaire de l'Académie*. On vint prier Buffon de la vérifier : « *Écrevisse*, petit poisson rouge qui marche à reculons. » Le célèbre naturaliste fit observer que l'écrevisse n'est pas un poisson, qu'elle n'est pas rouge et qu'elle ne marche pas à reculons. A cela près, ajouta-t-il, votre définition est parfaite.

En confessant son erreur, Méry s'autorise de deux vers d'Horace qui donnent aux peintres et aux poëtes la liberté de suivre en toute chose leur caprice. Cette justification était inutile : l'aimable poëte est absous depuis longtemps.

***

Parmi les maladies qui atteignent l'espèce humaine, il en est une dont le caractère et les effets avaient depuis longtemps frappé l'attention des savants, sans qu'on fût encore parvenu à trouver un moyen certain de combattre ce fléau. Nous parlons de la rage. Or, voici que le journal *la Ferme* nous indique un remède nouveau qui, s'il est vraiment infaillible, comme il y a lieu de le croire, fera du médecin qui l'a trouvé un des bien-



faiteurs de l'humanité. Les détails donnés à ce sujet par la *Ferme* ont un tel intérêt, que nous croyons devoir les faire connaître à nos lectrices.

M. le docteur Buisson, appelé à donner des soins à une hydrophobe qui touchait à la crise finale de la maladie, la saigna et s'essuya les mains avec un mouchoir imprégné de la salive de la mourante. Au doigt indicateur de la main gauche, il avait une petite plaie où la chair était à nu; il reconnut aussitôt son imprudence; mais, confiant dans le procédé qu'il venait de découvrir récemment, il se contenta de se laver avec de l'eau.

« Croyant, dit M. Buisson, que la maladie ne se déclarerait qu'au quarantième jour, et ayant beaucoup de malades à visiter, je remettais de jour en jour à prendre mon remède, c'est-à-dire des bains de vapeur. Le neuvième jour, étant dans mon cabinet, je sentis tout à coup une chaleur à la gorge et une plus grande encore dans les yeux : mon corps me paraissait si léger que je croyais qu'en sautant j'aurais pu m'élancer à une hauteur prodigieuse, ou qu'en m'élançant d'une croisée j'aurais pu me soutenir en l'air; mes cheveux étaient si sensibles qu'il me semblait que, sans les voir, j'aurais pu les compter; la salive me venait continuellement à la bouche; l'impression de l'air me faisait un mal affreux, et j'évitais de regarder les corps brillants; j'avais une envie continuelle de courir et de mordre non les hommes, mais les animaux et tout ce qui m'entourait. Je buvais avec peine, et j'ai remarqué que la vue de l'eau me fatiguait plus que la douleur de gorge; je crois qu'en fermant les yeux, un hydrophobe peut toujours boire. Les accès me venaient de cinq minutes en cinq minutes, et je sentais alors la douleur partir du doigt indicateur et se prolonger le long des nerfs jusqu'à l'épaule. Pensant que mon moyen n'était que préservatif et non curatif, je pris un bain de vapeur, non dans l'intention de me guérir, mais pour m'étouffer. Lorsque le bain fut à une chaleur de 52 degrés centigrades, tous les symptômes disparurent comme par enchantement; depuis je n'ai rien ressenti.

» J'ai donné des soins à plus de quatre-vingts personnes mordues par des animaux enragés: toutes ont été préservées par ce moyen. Quand une personne a été mordue par un chien enragé, il faut lui faire prendre sept bains de vapeur, un par jour, dit à la russe, de 57 à 63 degrés. C'est là le remède préventif. Quand la maladie est déclarée, il ne faut qu'un bain de vapeur monté rapidement à 37 degrés centigrades, puis lentement à 63 degrés; le malade doit se tenir bien enfermé dans sa chambre jusqu'à ce qu'il soit complétement guéri. »

M. le docteur Buisson cite encore plusieurs faits curieux. Un Américain avait été mordu par un serpent à sonnettes, environ à huit lieues de sa demeure. Voulant mourir au sein de sa famille, il court chez lui, se couche, sue beaucoup et la plaie se guérit comme une plaie simple. On guérit la tarentule par la danse : la sueur dissipe le virus. — Si l'on vaccine un enfant et qu'on lui fasse prendre un bain de vapeur, le vaccin ne prend pas.

***

Au milieu de ses grands succès, succès auxquels nous assistons de loin, très-platoniquement, mademoiselle Thérésa a traversé une soirée orageuse dans un café-concert des Champs-Élysées. Sifflée par les uns, applaudie par les autres, mais bien plus malmenée que défendue, elle a pu apprécier la vérité de ces paroles que M. Caraffa fait chanter à Masaniello :

« Le peuple, dans son inconstance,
Blâme, approuve sans examen;
Celui que la veille il encense
Est immolé le lendemain. »

La rime n'est pas riche, mais le bon sens y supplée.

Robert Hyenne.

THÉATRES

Les représentations de l'*Africaine* n'empêchent pas la direction de l'Opéra de songer à l'avenir. Elle prépare une reprise prochaine des *Huguenots*. Une cantatrice allemande, mademoiselle Lichtmay, débuterait dans le rôle de Valentine. M. Villaret, qui a reçu des conseils de Meyerbeer, chanterait celui de Raoul. M. Morère devait s'en charger, mais il quitte l'Opéra.

Les répétitions de *Fior d'Aliza*, de M. Victor Massé, ont commencé à l'Opéra-Comique. Madame Vandenheuvel-Duprez a été spécialement engagée pour cet ouvrage.

La reprise des *Mousquetaires de la Reine* a eu lieu avec Achard dans le rôle d'Ollivier.

Au Théâtre-Lyrique, les dernières représentations de la *Flûte enchantée* alternent avec les premières soirées de *Lisbeth* et du *Roi Candaule*. La prochaine saison s'ouvrira avec les mêmes ouvrages, sans préjudice de *la Fiancée d'Abydos*, de M. Barthe, du *Nahel*, de M. Litolff, d'*Ivan le Terrible*, de M. G. Bizet, d'un opéra de M. Jules Beer, et de la traduction de la *Martha*, de M. de Flotow.

Une troupe espagnole a débuté aux Variétés. Ses deux principaux sujets sont connus à Paris; c'est la senora Petra Camara et le senor Guerrero. On se rappelle avoir vu cette danseuse au Gymnase. Il y a longtemps de cela. Elle était belle et svelte. Aujourd'hui elle n'est que belle; mais la grâce et la vivacité de ses mouvements font oublier son embonpoint. Les ouvrages représentés par les artistes espagnols sont : *Dans les Cornes du Toureau*, opérette de M. Frontaura, musique de Gaztambide; le *Bandit*, opérette de Barbieri, et la *Fête des Gitanos*, ballet de Guerrero, mis en musique par M. Oudrid. La musique de M. Gaztambide est légèrement écrite et fort gracieuse. Elle vaut certes ce que nous produisons en ce genre. On a remarqué dans le *Bandit*, une chanson italienne très-bien dite par un jeune ténor, M. Prats, et un duo qui a été bissé.

Au Gymnase, à l'étude, pour être joués très-prochainement, un acte de M. Fournier, et une comédie en vers, de M. de Wailly, *la Curiosité*. On prépare, au même théâtre, une pièce en trois actes, de M. Delaporte, intitulée : *les Filles mal gardées*.

Nous leur souhaitons le succès des *Vieux Garçons*, un succès centenaire, que M. Victorien Sardou a célébré en un déjeuner offert chez Brébant aux artistes et à l'administration du Gymnase.

Au mois de septembre prochain, M. Duprez, le grand chanteur, fera représenter un opéra de sa composition, au Grand Théâtre-Parisien. Cet opéra a pour titre : *Samson*. M. Duprez choisira lui-même ses interprètes, qui seront spécialement engagés pour cette circonstance.

R. H.



LA FILLE DU REBOUTEUR

(SUITE ET FIN.)

—Effectivement, mon père. Le plateau de la chapelle avait surtout des rayonnements, une harmonieuse majesté dont mon cœur ressent encore le charme délicieux, l'émotion profonde. C'est au point qu'il m'a semblé que je redevenais enfant... que ma pauvre mère était encore là... comme autrefois, devant le calvaire... et je me suis mis à répéter tout haut la prière enseignée par elle.

— Tout haut... il n'y avait donc là personne?

— Personne... hormis une jeune fille à genoux au pied de la croix.

— Une jeune fille... Ah! ah! mon gaillard.

Pascal rougit légèrement, et s'empressa de répliquer :

— Gardez-vous bien, mon père, de mal interpréter mes paroles. De telles pensées étaient à cent lieues de mon esprit.

— Elle était donc laide, cette jeune fille?

— Non... oh! non.

— La connais-tu?

— Nullement. Je ne supposais même pas qu'il existât sur la terre une créature aussi belle, aussi pure, aussi ravissante! En la contemplant, je me suis surpris à penser aux anges!

— Quand je te disais que tu es un peu poëte, c'est-à-dire un peu fou.

— Au contraire. Mes pensées étaient en ce moment des plus raisonnables; je songeais que, pour compléter notre bonheur, il nous faudrait là, entre nous deux, une semblable compagne... que vous appelleriez votre fille... et que moi j'appellerais ma sœur.

— Ta femme, bien plutôt... et je ne demanderai pas mieux, quand nous trouverons une bonne dot. Mais cette recherche-là n'est guère de ma compétence. Pour te marier convenablement, je compte sur la tante Brigitte.

— A propos! s'empressa de dire Pascal, heureux peut-être de cette occasion de changer l'entretien, à propos de ma tante Brigitte, je lui ai promis mon bras pour la conduire demain à la messe à la chapelle de Grâce, c'est grande fête.

— Diable! je comptais sur toi pour m'accompagner à Pont-Audemer, où nous déjeunons avec quelques amis. Mais ma chère belle-sœur avant tout... Une tante à succession... pas de négligence!

Et le souper continua.

XI.

UN PROTECTEUR INESPÉRÉ.

Le lendemain, de grand matin, le docteur montait à cheval.

— Tiens! dit Pascal, je ne vous connaissais pas cette monture-là?

— Une jolie bête, n'est-ce pas? Je l'ai achetée la semaine dernière... et pour toi, mon garçon; qu'en dis-tu?

— Un peu fringante peut-être...

— Mais franche d'allure, et qui doit courir comme un arabe. Je me fais un plaisir de l'essayer aujourd'hui.

Le domestique intervint.

— Monsieur a peut-être tort, dit-il, ce cheval est capricieux en diable, et, si j'en crois ma vieille expérience, il doit devenir difficile à mater en de certains moments. Je ne prétends pas qu'il y ait danger, mais cependant...

— Bah! bah! j'ai servi dans les dragons de l'Impératrice... et je ne crains rien. A ce soir, Pascal... à ce soir!

Le docteur Cauvain partit au grand trot.

Quelques heures plus tard, son fils montait la côte de Grâce en compagnie de la tante Brigitte... vieille demoiselle un peu roide, un peu provinciale peut-être, mais bonne au demeurant comme du bon pain.

En passant devant le calvaire, le jeune homme ne put se défendre d'y jeter un regard en souvenir de la belle inconnue de la veille au soir.

C'est surtout dans ces humbles chapelles, objet du pèlerinage des paysans et des pêcheurs, que le service divin a quelque chose d'imposant et qui, par sa touchante simplicité, remue délicieusement les âmes pieuses.

Pour Pascal, il y avait en outre les souvenirs de l'enfance, le souvenir surtout de sa mère.

Grande et sincère était donc son émotion, lorsque tout à coup, sous cette rustique voûte, s'éleva la voix de l'orgue.

L'orgue touché par des mains habiles, et, qui plus est, avec un charme si vraiment religieux, avec une harmonie si vraiment chrétienne, que le jeune médecin, étonné, sentit descendre en son âme une béatitude jusqu'alors inconnue, une sorte de ravissement céleste.

A chaque instant il retournait la tête pour tâcher de découvrir l'artiste invisible.

— Mais qu'as-tu donc? finit par lui demander la tante Brigitte à voix basse.

— Je ne savais pas, balbutia-t-il en indiquant l'orgue du regard, je ne savais pas qu'il y eût chez nous un artiste d'autant de talent. C'est admirable!

— Patience! après la messe, nous avons rendez-vous chez l'aumônier... patience!

Effectivement, une heure plus tard, et sans que la tante Brigitte eût voulu s'expliquer davantage, ils entraient au presbytère.

— Monsieur l'aumônier, dit la vieille demoiselle, voici mon neveu Pascal qui vient vous complimenter à propos de votre organiste.

— A merveille! j'allais précisément vous le présenter.

Le digne pasteur ouvrit l'autre porte du parloir. Une jeune fille parut sur le seuil.

C'était l'inconnue du calvaire... C'était Thérèse Ysabeau.

Chaque jour de grande fête elle touchait l'orgue de la chapelle de Grâce. Ce jour-là, sous l'impression des sentiments qui l'agitaient, elle venait de se surpasser elle-même. C'était la fervente prière de sa piété filiale, c'était son âme tout entière qui, par la voix de l'instrument mélodieux, s'était élevée vers le ciel.

On a déjà compris l'émotion de Pascal Cauvain.

Que fut-ce donc lorsque, sur l'invitation du pasteur, Thérèse eut raconté la touchante histoire de son père!

Elle termina, plus belle encore sous ses pleurs, par supplier la tante Brigitte de vouloir bien lui servir d'introductrice auprès du docteur Cauvain.

Pascal s'empressa de répondre :

— C'est moi-même qui vous présenterai à mon père, mademoiselle... et, je vous le garantis d'avance, il consentira.

— Allons-y tous... et dès à présent, proposa l'aumônier.

— Mon père ne sera de retour que tantôt. D'ailleurs il me faut le temps de le préparer. Ce soir seulement... venez ce soir.

— Et c'est moi qui vous présenterai, déclara la tante Bri-



gitte, venez me prendre en passant, ma chère belle... voici mon adresse.

— Inutile, dit le vieux prêtre, je conduirai Thérèse chez vous, madame.

— Oh! vous êtes bons!... tous bons! s'écria la fille du rebouteur, vous allez sauver mon père!... mon pauvre père! mais je ne sais pas, je ne sais pas comment vous témoigner ma reconnaissance... Oh! merci, merci!

Et, saisissant la main de la tante Brigitte, elle la couvrit de baisers.

XII.

CATASTROPHE.

Thérèse n'eut garde de manquer au rendez-vous.

Vers les six heures du soir, guidée par le moderne ermite, elle descendait la rampe escarpée de la côte de Grâce.

La tante Brigitte attendait, déjà sous les armes.

On se dirigea sans désemparer vers la maison du docteur Cauvain.

Chose étrange! cette demeure, d'ordinaire si riante, avait je ne sais quel aspect sinistre et de mauvais augure. Il en sortait un bruit confus, mêlé de voix fiévreuses et de douloureux gémissements. Quelques groupes stationnaient devant la grille toute grande ouverte; quelques amis dans les allées du jardin, sur le sable desquelles se remarquait l'empreinte de piétinements nombreux. Il y avait une civière sur le perron. Les domestiques couraient çà et là, portant divers objets de literie, mais dans un grand trouble et comme ayant à peu près perdu la tête.

Nos trois visiteurs, tout d'abord étonnés, craignant que leur démarche n'arrivât mal à propos, s'étaient prudemment retirés à l'écart sous un berceau de clématite et de chèvrefeuille.

Tout à coup Pascal Cauvain parut sur le perron, très-agité, très-pâle et, du geste, congédiant les amis qui semblaient avoir attendu des nouvelles.

En leur répondant à voix basse, il les reconduisit jusqu'à la grille. Après lui avoir serré la main d'un air de commisération plus ou moins cordiale, tour à tour ils se retirèrent.

Déjà le jeune médecin s'en retournait vers la maison.

La tante Brigitte se montra à l'entrée du berceau.

— Pascal... mon enfant... qu'y a-t-il donc?

— Ma tante... monsieur l'abbé... mademoiselle Thérèse... Ah! je me souviens... mais qui aurait pu prévoir... mon père... mon pauvre père... un grand malheur!

Il se cacha le visage dans les mains; les sanglots avaient étouffé sa voix.

— Parle! reprit la tante Brigitte après un silence, explique-toi, mon ami... ce malheur, quel est-il?

— Mon père était parti ce matin pour Pont-Audemer... et, malgré notre avis, sur un nouveau cheval, un cheval dangereux. Tout à l'heure, en redescendant la côte, ce cheval s'est emporté...

— Une chute terrible!

— Ton père est blessé?

— Oui.

— Dangereusement?

— Il s'est cassé la jambe.

— Oh! mon Dieu! ce pauvre docteur... mais je veux le voir.

— Dans un instant, ma tante. La douleur, la fatigue... il vient de s'assoupir... et moi-même, vous l'avouerai-je? j'ai besoin d'un peu de répit pour me remettre.

Thérèse s'avança.

— Monsieur Pascal, demanda-t-elle timidement, cette fracture est donc bien dangereuse...

— Hélas! oui, mademoiselle!... je crains beaucoup... Quant à mon père, son idée fixe est qu'il faudra lui couper la jambe!... Et il veut que ce soit moi, moi-même qui pratique cette opération!... Ah! rien que d'y songer, je me sens mourir!

— Monsieur Pascal, reprit la jeune fille avec plus d'assurance, je vous demande pardon de me prononcer ainsi... mais dans la famille Ysabeau c'est un principe traditionnel que jamais, hormis dans les cas de blessures par les armes à feu, jamais une amputation n'est nécessaire.

Étonné, Pascal regarda Thérèse.

— On s'y connaît, dans la famille Ysabeau, déclara la tante Brigitte.

Le vieux prêtre ajouta :

— On a l'expérience qui provient de la tradition, et ce je ne sais quoi d'inexplicable que Dieu parfois donne à ses élus!

Enhardie par cette double approbation, Thérèse insista :

— Pourriez-vous m'expliquer, monsieur Pascal, la nature particulière de cette fracture ?

Ce n'était plus une jeune fille qui parlait, c'était un médecin.

Pascal répondit :

— Je n'aurai pas besoin de recourir à des termes scientifiques, mademoiselle. Un mot de mon père suffira : « c'est, vient-il de nous dire, c'est une fracture exactement semblable à celle du père Leday. »

— Eh bien! dit-elle, cette fracture, mon père et moi nous l'avons réduite... et, grâce à Dieu, le père Leday marche tout comme auparavant.

Le vieux prêtre avait levé les yeux au ciel. Dans son regard, on pouvait lire cette pensée :

— Mon Dieu! vous permettez ces rapprochements, afin d'abaisser l'orgueil devant la simplicité de la foi!

Thérèse reprit :

— Ne pourrais-je juger par moi-même, et me rendre un compte exact...

— Non! se récria tout d'abord le jeune homme, oh non! c'est impossible...

La tante Brigitte et l'abbé l'interrompirent en même temps.

— Il le faut! dirent-ils tous les deux.

— Mais songez donc...

— C'est peut-être un secours inespéré que le Ciel vous envoie... ne le refusez pas!

— Soit! répondit enfin Pascal, que le regard surtout de Thérèse avait convaincu, j'accepte... mais vous connaissez mon père... il faut agir prudemment. Entrez au salon, je vais lui faire prendre une potion soporifique... et lorsqu'il sera plongé dans un profond sommeil, je viendrai vous chercher.

Cet arrangement adopté, le fils s'empressa de retourner auprès de son père.

Après quelques tours dans le jardin, Thérèse, la tante Brigitte et l'abbé montèrent au salon.

Les deux vieillards s'installèrent dans l'embrasure d'une fenêtre, causant à voix basse.

Quant à la jeune fille, assise à l'écart, les mains jointes sur ses genoux, le regard levé vers le ciel, elle priait.

Au bout d'une heure environ, Pascal parut sur le seuil.

— Suivez-moi sans bruit? dit-il.

Le docteur Cauvain avait été déposé dans son cabinet de travail, au milieu même de la pièce, sur un large divan transformé en couchette.

Il dormait profondément.

La lampe que tenait Pascal éclairait seule la vaste pièce, sévèrement meublée de vieux chêne. Çà et là des armes anciennes, des faïences rouennaises, de rares émaux, toutes sortes de curiosités archéologiques. Le docteur était un des plus renommés antiquaires de la Normandie.



D'avance, la jambe cassée avait été mise à découvert. Pascal en approcha la lumière, l'abritant de son corps du côté de la tête du blessé, qui se trouvait rester ainsi dans l'ombre.

La fille du rebouteur vint s'agenouiller près du divan. Elle examina longuement la fracture ; elle y promena ses blanches mains intelligentes ; puis, se redressant tout à coup, avec la joie contenue d'une pleine conviction, elle dit :

— Si vous daignez me venir en aide, monsieur Pascal, il en sera du docteur Cauvain comme du père Leday... j'en réponds !

— Mais il se réveillerait !

— Assurément.

— Alors, jamais il ne consentira... jamais !

Il y eut un silence.

— L'abbé l'y déciderait peut-être? proposa la tante Brigitte.

Le vieux prêtre secoua la tête d'un air incrédule. On se le rappelle, il ne croyait guère à son influence sur le docteur Cauvain.

Tout à coup Pascal se frappa le front, comme illuminé d'une inspiration soudaine.

— J'essayerai, moi ! dit-il, j'essayerai... sinon de le convaincre par mes prières, au moins de l'abuser par la ruse. Revenez demain matin, Thérèse... et d'avance soyez bénie... à demain !

XIII.

L'IDÉE DE PASCAL.

Vers le matin, comme les premiers rayons du soleil se glissaient jusqu'au chevet du blessé, il se réveilla.

Pascal était assis auprès du lit.

— Ah ! te voilà, mon garçon... Eh bien, tout est-il prêt?

— Oui, mon père... mais j'ai l'espérance de pouvoir vous épargner l'extrême ressource de l'amputation.

— Ce qui signifie que tu te crois plus fort que moi ?... Au fait, je ne suis qu'un simple officier de santé... toi, un docteur !

— Ce n'est pas seulement l'opinion de votre fils, mon père... c'est celle aussi d'un de mes anciens camarades, établi maintenant à Lisieux, où il a su déjà conquérir un grand renom, surtout comme chirurgien... Vous savez, mon ami Bertot. Je l'avais fait mander hier soir par dépêche télégraphique.

— Tu n'as donc guère confiance en ton talent que, dans une circonstance pareille, tu recoures à celui des autres?

— Pour vous sauver, mon père, je sacrifierais de grand cœur mon orgueil. Oui, je ferai appel à tous les médecins de la terre... et voire même, si j'en augurais meilleure réussite, aux empiriques réputés comme habiles... aux simples rebouteurs...

— Comme le père Ysabeau, n'est-ce pas?... Oh ! quant à ça, non ! cent fois non ! j'aimerais mieux qu'on me coupât les quatre membres que de lui donner la joie de ce triomphe !

Pascal jugea superflu d'insister davantage dans cette voie périlleuse. Il s'empressa de répondre :

— Il ne s'agit pas du rebouteur de Saint-Gatien, mon père, mais du docteur Bertot. Cette nuit, pendant votre sommeil, nous avons examiné la fracture.

— Il est donc ici ?

— Oui, mon père.

— Qu'il vienne alors !

— Il a senti le besoin de quelques instants de repos... il dort.

En cela seulement Pascal mentait. Il avait bien fait prévenir le docteur Bertot, mais il l'attendait encore.

— Laissons-le donc dormir, reprit Jean Cauvain, mais dès son réveil l'opération commencera. J'ai hâte d'en finir. Un mot encore ! Je consens à ce qu'il t'assiste, mais je veux... entends-tu bien, je veux que ce soit toi-même...

— D'accord, mon père. C'est un droit que je réclame, et que je suis fier de remplir. Cependant...

— Cependant?

— Vous l'avouerai-je? j'aurai peur de vous, de votre regard... Aussi j'espère bien que vous me l'épargnerez.

— Comment cela? Que veux-tu dire?

— Dans les hôpitaux... presque toujours... et cela vaut beaucoup mieux... on endort avant d'opérer...

— M'endormir !

— Le chloroforme...

— Allons donc ! Est-ce que tu me prends pour une poule mouillée !... est-ce qu'on songeait au chloroforme dans nos grandes campagnes du premier empire ! On en coupait cependant par centaines, des jambes et des bras... mais à des gaillards bien éveillés, souriant au mal, et qui fumaient tranquillement leur pipe... ou bien, au dernier moment, criaient : « Vive l'Empereur ! » Jean Cauvain fera comme eux, mille tonnerres ! car c'est un vieux de la vieille aussi... ce n'est point un lâche !

Le pauvre Pascal frissonna de la tête aux pieds; il avait crainte maintenant de ne pas réussir.

Néanmoins, rassemblant tout son courage, il reprit :

— Moquez-vous de moi, si bon vous semble, mon père... mais je n'ai pas l'âme trempée d'une façon aussi héroïque... et, je vous le répète, si je sens vos yeux fixés sur moi, ma main tremblera.

— Aurais-tu donc la prétention de me les crever, mes yeux !

— Non, mon père, mais...

— Mais...

— Un bandeau...

— Un bandeau !

— Je vous en supplie !... je vous en conjure, les mains jointes, à genoux... au nom de mon courage qui faiblirait peut-être... au nom de votre propre salut... au nom de ma mère !

Jean Cauvain fut ému.

— Ta mère ! dit-il, tu lui ressembles... et je crois la voir me parlant par ta voix... allons... impossible de refuser... va pour le bandeau... mais c'est une drôle d'idée tout de même... j'aurai l'air de poser pour l'Amour, à qui l'on raccommoderait une patte cassée.

— Oh ! merci mon père ! merci ! s'écria Pascal en embrassant le vieillard avec une joyeuse impétuosité.

Il avait réussi.

En ce moment, un léger bruit s'éleva du côté du salon.

— Je vais réveiller Bertot, dit-il vivement ; à tout à l'heure, mon père... à bientôt !

Et il se hâta de sortir.

C'était effectivement le docteur lexovien qui arrivait.

En quelques minutes, Pascal lui raconta tout.

Une nature intelligente et toute moderne que ce docteur Bertot, sans puérile vanité, ardent à s'approprier toute idée nouvelle et grand dénicheur de science, partout où il la trouvait, fût-ce dans le passé, fût-ce dans l'avenir.

Tout d'abord cependant, il avait souri de la ruse de Pascal. Mais, d'une part, la réputation du père Ysabeau lui était connue et depuis longtemps il désirait approfondir le prétendu secret du rebouteur. De l'autre, Thérèse arriva. La vue, les paroles de la jeune fille, achevèrent promptement de lui gagner le cœur.

— Allons ! dit-il, allons, Pascal... il est temps de prendre



notre leçon de reboutage... et ce sera non moins consciencieusement de ma part que de la tienne.

Après quelques dernières instructions préalables, les deux jeunes médecins pénètrèrent dans le cabinet de travail, où Thérèse se trouvait prête à les suivre au premier signal.

Comme la veille, la tante Brigitte et l'aumônier de la côte de Grâce l'accompagnait.

Rien de plus cordial que l'accueil du docteur Jean Cauvain. il plaisanta tout le premier de la singulière imagination de son fils et se laissa docilement attacher le bandeau.

Aussitôt Pascal alla sans bruit ouvrir la porte.

Thérèse entra, munie de tous les objets conformes à la formule paternelle.

Elle se mit immédiatement à l'œuvre, secondée par les deux jeunes docteurs, qui, l'un comme l'autre, admiraient son expérience, sa dextérité, sa promptitude vraiment merveilleuses.

Un moment arriva cependant où la douleur fit faire un brusque mouvement au blessé.

Le bandeau tomba de ses yeux.

Un cri de stupeur et d'anxiété s'échappa de toutes les lèvres.

Du premier regard, il avait reconnu la fille du rebouteur.

Mais déjà le docteur Bertot s'était élancé vers lui, s'écriant :

— Ne bougez pas ! laissez faire... c'est moi-même qui vous le demande... au nom de la science qui va s'enrichir d'une des traditions du passé !

De son côté le vieux prêtre disait :

— Au nom de Dieu... qui parfois choisit un ange terrestre pour accomplir un miracle !

— Au nom de ma mère ! répéta Pascal éperdu.

Quant aux deux femmes, agenouillées l'une comme l'autre, elles joignaient leurs mains suppliantes.

— Soit ! répondit enfin le patient, soit... que j'en sois victime... mais que je serve du moins à les confondre !

Et l'opération continua.

XIV.

CONCLUSION.

A quelques mois de là, par une douce matinée de mars, une calèche s'arrêtait devant la ferme du père Ysabeau.

Pascal en descendit le premier, tout ému, tout joyeux.

Puis la tante Brigitte.

Puis le docteur Cauvain, auquel son fils s'empressa de présenter une canne, sur laquelle il daigna s'appuyer à peine.

On pénétra dans l'enclos.

Césarine Leday, qui venait d'apporter à la ferme des crabes pêchés par son grand-père, accourut sous les pommiers.

— Où est le maître ? demanda Jean Cauvain.

— Dans le jardin, avec la demoiselle..... faut-il les prévenir ?

— Inutile... j'aime autant que ça leur soit une surprise.

Grande fut effectivement la stupéfaction de Jacques à l'apparition de son ancien ennemi qui s'avançait, ingambe et souriant, à sa rencontre.

Il en laissa tomber la greffe qu'attendait un églantier, dont Thérèse retenait la cime entr'ouverte.

— Le docteur Cauvain !... ici... chez moi ?

— Eh ! n'est-il pas juste que je vienne remercier mon ange sauveur... ma jolie rebouteuse ?

— Merci également à vous, docteur Cauvain... car c'est grâce à votre signature que j'ai pu sortir de cette prison maudite, où peut-être je serais mort.

— Bravo ! voilà d'excellentes dispositions... qui m'enhardissent davantage encore à vous faire ma demande.

— Quelle demande ?

— Eh ! parbleu !... la main de votre fille... pour mon fils ici présent, le docteur Pascal Cauvain !

Le père Ysabeau, moins étonné peut-être qu'on ne s'y serait attendu, se retourna vers sa fille.

— Ah ça... décidément, tu l'aimes donc ?

Depuis quelques instants déjà Thérèse baissait les yeux. A cette brusque question, elle vint cacher son front rougissant dans le sein paternel.

— Eh bien ? demanda le père Jean, eh bien, que répondez-vous ?

Pour toute réponse, le père Jacques attira du geste Pascal, et plaça sa main dans celle de Thérèse.

— Vivat ! s'écria le docteur Cauvain tout en brandissant d'un air victorieux sa canne inutile, vivat !... et nous, mon ancien ennemi, mon vieux confrère... est-ce que nous ne nous donnerons pas aussi la main ?

. . . .

. . . .

Il va sans dire que le mariage eut lieu à la chapelle de Grâce.

Ce fut par une riante matinée de mai. Tous les personnages de cette histoire, tous nos amis étaient là : la tante Brigitte et la tante Cotentin, le docteur Bertot, le bon brigadier, le vieux Joseph, le père Le lay, Césarine et ses deux petits frères, voire même tous les médecins de l'arrondissement, qui, par leur présence, semblaient vouloir cimenter la paix entre la pratique et la théorie, entre la chirurgie et le reboutage.

Puisse-t-il en être de même en maint autre lieu, comme en mainte autre chose !

Ce qu'il faut désirer, ce qu'il faut vouloir aujourd'hui, c'est l'alliance du passé avec l'avenir.

. . . .

. . . .

Quelques années se sont écoulées depuis cet heureux dénoûment. Pascal Cauvain est devenu le médecin le plus renommé de tout le Calvados. Deux beaux enfants sourient sur les genoux de Thérèse. Tous les vieux parents existent encore, heureux et gaillards, y compris même le père Leday, qui, tous les jours que Dieu fait, s'en va gaiement à sa petite *pèque* aux crabes.

Si par hasard vous allez passer la saison des bains à Villerville, vous pourrez le voir, à chaque retour de la marée, son grand bonnet de laine sur l'oreille, sa manne sur le dos, son long crochet à la main, remonter en sifflottant la rampe caillouteuse sur le rebord de laquelle viennent s'asseoir les convalescents et les pauvres. Ils ont leur part quotidienne dans la *pèque* du père Leday. Malgré ses quatre-vingts ans passés, il ne reçoit pas, il donne encore l'aumône de la mer.

Charles Deslys.



EN PUISSANCE DE FEMME

(NOUVELLE.)

I.

Nous appellerons notre héros, si vous le voulez bien, monsieur Pichard, car, comme il est encore bien vivant, peut-être nous reprocherait-il, à nous, son ami, d'avoir donné les honneurs de la publicité à sa lamentable histoire, avec les noms et prénoms qui figurent sur ses extraits de naissance et de baptême.

Toutefois, un prénom n'étant pas qualificatif, nous allons nous servir de celui d'Eustache, qui est véritablement le prénom du personnage dont nous essayons de donner une idée au lecteur.

Agé de cinquante-cinq ans environ, M. Eustache est d'une taille un peu au-dessous de la moyenne; sans être gras, on ne peut dire qu'il soit maigre; sans être pâle, on ne peut dire qu'il est coloré; enfin, bien que sa démarche ne soit pas lente, on s'accorde à trouver qu'elle n'est pas précipitée. C'est en un mot, un juste milieu physique. Il n'a pas le profil grec, mais il est loin d'avoir celui d'un kalmouck; ses lèvres n'ont point l'expression de la finesse, mais elles n'accusent point non plus celle de la sottise, et si son regard ne révèle pas un monde de pensées, du moins indique-t-il un terme moyen d'idées.

Et si, du physique, nous passons au moral, nous retrouverons ce même point central entre les deux extrêmes. M. Eustache n'est point querelleur, mais gardez-vous de trop lui échauffer la bile; il n'est point prodigue, mais il n'est jamais descendu jusqu'à l'avarice; il n'est certes point impatient, toutefois, poussé à bout, peut-être finira-t-il pas s'emporter! Chez lui, disons-le, en terminant cette exquisse, tout se pondère!

Dans le commerce de dentelles depuis sa jeunesse, M. Eustache s'était marié à l'âge de trente-huit ans révolus; il avait épousé la fille de l'un de ses commettants, mademoiselle Claire N..., jeune personne sans doute, mais qui cependant n'avait pas moins de vingt-cinq printemps lorsqu'elle fut conduite à la mairie et à l'autel.

Blonde, petite, grasse, avec ses yeux d'un bleu très-pâle et ses fortes lèvres très-vermillonnées, mademoiselle Claire, désormais madame Eustache, se montra, dès le début de son mariage, aussi intempestivement emportée que son mari se montrait de plus en plus comme un modèle de modération. Le diable aurait peut-être fini par pénétrer dans le ménage si l'intérêt commercial, ce puissant mobile, n'était venu mettre une salutaire sourdine aux bruyants grelots de la nouvelle épouse.

Simple rentière, madame Eustache eût délicieusement tapagé nuit et jour, mais élevée à la position de commerçante, elle comprit bien vite que de l'honorabilité domestique pouvait dépendre l'honorabilité commerciale, et que, mariée sous le régime de la communauté, il ne fallait pas compromettre cette réputation *de premier crédit* dont M. Eustache, son mari, jouissait sur la place. Quoique grondeuse endiablée, elle aimait d'un amour positif le bien-être, les belles toilettes, les bijoux à la mode, et il lui plaisait fort de se dire *à part*, qu'elle était digne du meilleur monde.

Faisant donc violence à son caractère, elle se contint, en grondant bas, il est vrai, en grommelant, en marmottant, parfois même en menaçant, mais elle se contint sans éclater du jour de son mariage au jour où il fut convenu que, fortune étant faite, et le temps de se reposer étant venu, l'on allait se retirer des affaires.

M. Eustache possédait, par voie de récente acquisition, rue Leregrattier, dans l'île Saint-Louis, une maison lui rapportant une rente bien assurée de douze mille francs; ce fut donc pour ce paisible séjour qu'il abandonna la rue de Cléry, où, pendant vingt-sept années, il avait eu le siége de ses opérations.

Dans ce choix d'une maison dans la rue Leregrattier, l'ex-marchand de dentelles avait songé que sa belle-mère habitant l'île de la Cité, madame Eustache aurait sous la main, pour ainsi dire, et un bon voisinage et une distraction à volonté.

Voici donc nos deux époux installés dans l'île Saint-Louis: rien ne leur manque; vingt mille livres de rente sont leur partage. M. Eustache se porte on ne peut mieux. M. Eustache a de la santé à en revendre. Que leur manque-t-il donc? Renouvelant la touchante et réciproque affection de Philémon et de Baucis, ne peuvent-ils de leur île faire leur paradis?

Hélas! ci-dessus nous venons de le dire: dix-sept ans durant, madame Eustache, pour des considérations commerciales, avait cru devoir se contenir; mais loin de la rue de Cléry, et entourée d'un monde qui n'était pas le sien, madame Eustache ne se contint plus.

Figurez-vous la corde d'un arc démesurément tendue et qui revient à son point de départ: quelle rapidité! Figurez-vous une vapeur comprimée et qui éclate: quelle force! Figurez-vous la dame de notre héros parlant bas pendant dix-sept ans et parlant haut un jour: quel débordement!

Débordement tel, que l'infortuné Pichard crut en perdre la tête.

Pour ne pas la perdre, il prit son chapeau, saisit sa canne, s'élança vers sa porte et s'enfuit à toutes jambes, pour ne s'arrêter que sur les bords mêmes de la Seine.

Là, ahuri, haletant, il respira... et comme sa pensée était bouleversée, il crut devoir la ramener au calme par la contemplation de tout ce qu'il y a au monde de plus paisible. En conséquence, ses regards se fixèrent pendant longtemps avec une expression d'envie, sur un pêcheur à la ligne!

— C'est là un homme heureux! dit-il en poussant un profond soupir.

— Monsieur Pichard, j'ai l'honneur de vous saluer, fit en ce moment une voix tout à côté de notre contemplateur.

Celui-ci se retourna avec un geste d'étonnement, mais à la vue du nouveau venu, il s'efforça de sourire, et, lui tendant la main:

— Ah ça, s'écria-t-il à quel propos?...

— Ne continuez pas, interrompit le survenant, je vous devine: à quel propos, alliez-vous me dire, suis-je ici sur la berge? Je vous réponds: attendu que je viens de vous y voir. Oui, du haut du pont Louis-Philippe. Me comprenez-vous?

— C'est compréhensible.

— Ah! je vous y surprends, cher monsieur. Nous avons des loisirs, à cette heure, il s'agit de se donner un passe-temps. Tenez, avouez-le, c'est une leçon que vous preniez?

— Peut-être.

— Répondez plutôt affirmativement, et le jour où vous irez acheter votre attirail, n'en rougissez pas. Ce sont des gens à estimer que les pêcheurs à la ligne: immobiles, leur instrument à la main, ils n'ont rien de commun avec les gens de désordre; et je leur suis, en ma qualité de membre du barreau on ne saurait plus sympathique.

— Raillez! raillez! monsieur Alfred Neuville, à votre aise, et comme ma leçon est prise, trouvez bon, je vous prie, que



nous allions respirer l'air en plus haut lieu : sur les trottoirs.

Nos deux personnages remontèrent l'escalier qui, de la berge conduit au quai de la Grève, et bientôt, bras dessus, bras dessous, ils cheminèrent en causant dans la direction de l'Hôtel-de-Ville.

Nous allons profiter de cette causerie pour nous hâter de réparer une omission.

Du mariage de M. Eustache et de mademoiselle Claire était née une fille à laquelle sa marraine avait donné le nom de Marie, et que la tendresse maternelle transforma en celui de Mariette. A l'époque de notre récit, Mariette devenue une jeune personne de dix-sept ans, ne devait pas tarder à quitter la pension, pour ne pas tarder ensuite à être mariée.

Or, le futur époux de la pensionnaire n'était autre que M. Neuville, jeune avocat plein d'avenir, et ayant trois ans encore avant de toucher à la majesté de la trentaine. D'une figure agréable, d'une tournure distinguée, invariablement vêtu de noir, la cravate blanche en permanence, le pince-nez toujours en activité, la parole facile, le mot d'esprit à sa disposition, il était, aux yeux de M. et Mme Pichard, l'idéal d'un gendre dans l'espèce, et, en général, le *nec plus ultra* de la distinction.

De plus, riche de quelques mille livres de rente, et ayant un oncle occupant un rang élevé dans la magistrature, ils voyaient déjà en perspective M. Neuville occuper le siége d'un conseiller à la cour, et, à cette vision, il y avait dans le cœur des époux comme une irradiation de légitime amour-propre.

M. Prud'homme s'était jadis écrié, dans un sublime mouvement : — J'aurai un gendre décoré !

Les époux Pichard grillaient à leur tour de pouvoir dire : Nous avons un gendre *homme de robe*.

Quant à mademoiselle Mariette, piquante brune, ayant le type de son père, mais le type délicieusement féminisé, elle avait deviné, et avec une satisfaction des plus vives, les projets de ses parents, et, en fille bien apprise, elle se promettait bien de s'y soumettre avec la plus édifiante soumission. Aux vêtements noirs de M. Neuville, à sa cravate blanche, à son pince-nez, elle ne trouvait rien à redire, et elle trouvait, au contraire, qu'il n'était pas dû à la première venue d'être la femme d'un avocat !

Tout semblait donc aller pour le mieux, mais... mais au moment où nous reprenons notre récit, il était entré dans l'esprit de M. Eustache une de ces fortes résolutions qui peuvent amener un bouleversement dans les mariages combinés avec le plus de prudence et le plus de sagesse.

M. Neuville, tenant toujours à son bras son futur beau-père, venait d'arriver sur la place de l'Hôtel-de-Ville, lorsque, interrompant une conversation insignifiante :

— Ah ça, Monsieur Eustache, s'écria-t-il, qu'avez-vous donc aujourd'hui ? Votre physionomie n'est pas ordinaire ?

— Je suis en effet, cher ami, dans un état d'esprit fort extraordinaire.

— Vous m'attristez ! et y aurait-il indiscrétion à vous demander...

— Nullement ! nullement ! c'est à vous-même que je tiens à faire ma confession, mais en ce moment je n'ai pas le calme voulu pour vous exposer en règle l'état de mon esprit.

M. Neuville regarda son futur beau-père avec quelque inquiétude.

— Oui, cher ami, reprit ce dernier, remettons à demain, si vous le voulez bien, la suite d'un entretien dont la conclusion sera très-sérieuse. A quelle heure fixons-nous le rendez-vous?

— Voulez-vous accepter mon déjeuner.

— De grand cœur, d'autant plus qu'il importe que ma femme ne puisse nous entendre.

— A demain donc !

Et sur ce, nos deux interlocuteurs se séparèrent après une poignée de main, et en se redisant :

— A demain ! à demain !

II.

Après avoir quitté M. Neuville, l'ex-marchand de dentelles s'absorba dans une méditation soutenue, *in pensiere profondo*, comme disent les Italiens, et afin que cette méditation ne fût point troublée, il se dirigea de nouveau vers la berge du pont Louis-Philippe, et s'assit avec recueillement à quelques pas du pêcheur à la ligne.

Là, il fit le bilan exact de sa situation conjugale, et, de conséquence en conséquence, il arriva à formuler mentalement une conclusion religieuse.

— Non, se dit-il, cela ne peut durer ainsi, madame Eustache me harcèle, elle m'irrite, elle m'agace, elle me crispe, que dis-je ? elle me paroxysme ! le mot peut n'être pas français, tant pis !

Et continuant de se donner audience, il se dit encore :

— Et penser que ce martyre doit durer jusqu'à mon dernier jour !

Ici on eût dit que M. Eustache venait de recevoir le dernier coup de massue donné à sa destinée. Il se croisa les bras et sa tête s'inclina sur sa poitrine. Plus d'un quart d'heure il conserva cette posture désolée !

Tout à coup, relevant la tête, il porta son regard vers le ciel. On eût dit, à voir sa physionomie transfigurée, qu'il venait d'être frappé d'une soudaine révélation ; sur sa bouche courut un sourire ineffable, son front sembla rayonner, et un soupir presque voluptueux s'échappa de son sein ; le nautonnier battu par la tempête venait enfin d'apercevoir un port !

— Non, non, se répéta-t-il plusieurs fois, je ne serai pas à jamais l'objet infortuné de ses attaques ; mon âme vient de s'entr'ouvrir, et la plus douce des espérances vient d'y entrer ! Où diable avais-je la tête de n'avoir pas songé jusqu'à ce jour que nous étions immortels ! Quoi ! ne saurai-je souffrir avec résignation cette vie terrestre qui passe comme un songe, en vue de mériter cette vie céleste qui ne finit jamais?... Oh ! quel délirant bonheur que de penser qu'un jour, en plein paradis, sans avoir employé les voies judiciaires ici-bas, je serais bel et bien, et pour l'éternité, à jamais séparé de ma femme ! Suivant l'un et l'autre en ce monde des voies directement opposées, elle ne saurait logiquement venir me trouver dans le séjour où j'irai ! c'est clair !

Louis Berger.

(La fin au prochain numéro.)





LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

.Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames ; Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle,

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER·

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française).	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande).	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Russie	34	18	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	36	19	10
Hollande	36	19	10

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie	36	19	10
Grèce	36	19	10
Égypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Vénétie	36	19	10
Autriche	40	20	»
États-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre agent.

Une année, 35 shillings	43 fr. 75 c.
— avec traduction anglaise, 38 shillings	47 »
Six mois, 18 shillings	22 fr. 50 c.
— avec traduction anglaise, 20 shillings	25 »

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — S. O. BEETON, publisher of THE ENGLISH WOMAN'S DOMESTIC MAGAZINE, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Ce 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR (successeur de Glarner), libraire de la Cour, et ISSAKOFF, commissaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. RIEU et FERLAY, négociants, 6, rue Impériale;

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

ON PEUT AUSSI S'ABONNER DIRECTEMENT A PARIS

CHEZ M. ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR, RUE RICHELIEU, 92.

Les lettres non affranchies seront refusées.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

**Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts.
Théâtres, etc.**

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

2[E] NUMÉRO DE JUILLET 1865

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR

Rue Richelieu, 92

SOMMAIRE DU 2e NUMÉRO DE JUILLET 1865.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES N° 785.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau *Empire*, en paille de riz, garni de cordelières d'or. Le fond est à jour avec un voile en tulle de soie à pois d'or, retenu par une lame de paille de riz. Bandeau d'or avec ruches de tulle sous la passe. Brides en taffetas avec petits bords en or. (Modèles de madame MORIZON, 6, rue de la Michodière.)

Robe, forme *Princesse*, en taffetas, avec garniture *Clémence Isaure* en taffetas blanc. Cette garniture forme berthe derrière. Manches droites. Le devant de la jupe est uni et le bas forme volant à partir de l'angle de la garniture.

TOILETTE DE DINER. — Coiffure *Empire*. Les cheveux sont en frisons sur le front. Une natte circassienne forme le diadème entre deux rangs de perles et passe sous le chignon qui se compose de trois coques et de frisons.

Robe en grenadine unie. Corselet formant gilet *Régence*, en taffetas garni de petites dentelles noires. Dentelles blanches au corsage.

Casaque ouverte, ajustée derrière, en dentelle de Chantilly.

PLANCHE DE LINGERIE. GRAVURE N° 785 *bis*.

N° 1. Chapeau en tulle de soie bouillonné, garni de bandelettes en rubans de taffetas. Le devant est orné d'un bouillonné de tulle et d'une rose posée sur le côté, une deuxième rose est fixée derrière et surmonte deux larges barbes flottantes. Brides en ruban n° 20.

N° 2. Bonnet. Coiffure en tulle de soie, semé de graines de cormier. Le devant est garni d'une ruche; deux coquelicots sont posés sur le côté. Une guirlande de lierre, mélangée de graines de cormier, est fixée sur le sommet de la tête. Le fond est garni d'un cache-peigne également en feuilles de lierre, d'où s'échappe un large ruban rouge formant brides, réunies derrière le col, par un coquelicot garni de feuillage.

N° 3. Bonnet d'intérieur, en tulle bouillonné, dans lequel sont passés des rubans n° 12. Le devant forme brides et se compose d'un bouillonné garni de ruban et d'une blonde. Un nœud de coques en ruban est posé sur le front. Un fond en tulle, orné de bandelettes de ruban, enveloppe le chignon. Le tout est garni par une haute blonde de soie blanche.

N° 4. COSTUME DE PETIT GARÇON DE HUIT A DIX ANS. — Paletot autrichien, en cachemire gris, flottant derrière, et fermé devant par sept boutons. Manches longues, à coude, avec revers ornés de boutons. Culotte flottante, de même étoffe, fixée au-dessous du genou. Bottines montantes. Chapeau en paille de riz, orné de velours, avec chou et plume sur le côté droit.

N° 5. Chemise russe, en foulard blanc. Le devant est à plis séparés par des broderies de soie de couleur, faites au point de chainette, terminées par des glands. Une petite garniture, brodée en haut et en bas, froncée au milieu, est posée autour du cou. Manches longues, demi-ajustées et ornées de broderies assorties. Large ceinture avec boucle en argent.

N° 6. Veste *Figaro*, en nanzouck, entièrement garnie d'une haute dentelle et de boutons de soie de couleur. Le tour du cou et les épaules sont garnis d'entre-deux de mousseline. Manches longues, arrondies du bas, ouvertes jusqu'au coude, avec garniture assortie. Une dentelle, simulant jockey, garnie de bandelettes de rubans, est posée sur le haut des manches. Des nœuds de ruban ornent le devant et les manches.

N° 7. Col à pattes carrées, en percale fine, encadré et orné de médaillons en valenciennes. Manche à poignet haut, et à disposition assortie.

N° 8. Corsage de mousseline à petits plis, avec pèlerine carrée en guipure, garnie d'un large ruban posé à plat, et bordée d'une petite valencienne.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 20.

TOILETTE DE VILLE (de la maison SAINT-AUGUSTIN). — Petit chapeau en paille belge avec étoile derrière et plumes de fantaisie.

Paletot à taille et jupe en *linos* gris clair, avec ruches en taffetas de couleur arrêtées par des ornements en acier.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92

Toilettes de la Mon Gagelin. r. de Richelieu. 83 _ Modes de Mme Morison. r. de la Michaudière 6.

Coiffures de Hy de Bisterweld. Fg. St. Honoré. 5_ Plumes et Fleurs de Perrot-Petit et Cie r. N. D. des Victoires. St Augustin. 20.

Dentelles de G. Violard. r. de Choiseul. 3_ Foulards du Comptoir des Indes. Boult. Sébastopol. 129.

Parfums de Legrand fr des Cours de France d'Allemagne et d'Italie. r. St Honoré 207

Entered at Stationer's Hall. LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine 248. Strand. W.C. MADRID El Correo de la Moda. P. J. de la Peña

SOMMAIRE DU 2e NUMÉRO DE JUILLET 1865.

TEXTE. ANNEXES.

Modes, renseignements divers, description des toilettes. 1. Gravure de mode, no 785, dessin de M. Jules David.

leurs modèles des plus gracieuses nouveautés en confections, cor- s et manches, est une chose précieuse pour toutes les personnes qui ccupent de l'habillement des femmes. Elles trouveront dans cette ublication une grande économie de temps, et pourront, en s'aidant du exte explicatif et des croquis accompagnant les patrons, obtenir sans tâtonnements l'exécution parfaite d'un modèle nouveau.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, qui ne paraissent encore que depuis le 1er avril 1861, obtiennent un grand succès qui se justifie par leur utilité et leur excellente exécution.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, journal mensuel de Patrons, de Confections et de Robes, paraît le 15 de chaque mois.

Chaque numéro est composé d'un Patron découpé de grandeur naturelle, accompagné d'une légende explicative de la coupe, des moyens ... qui donne représentant l'ensemble du patron monté.

POUR LA FRANCE, UN AN : 10 FRANCS. — POUR L'ÉTRANGER : 12 FR.

Pour les pays étrangers qui n'ont pas de conventions postales avec la France, le prix varie selon les tarifs de la poste de ces pays.

On s'abonne à Paris, au bureau du MONITEUR DE LA MODE, 92, rue Richelieu, et chez M. H. Picart, 19, rue des Petites-Écuries.

Les abonnements partent du premier de chaque mois. On ne s'abonne pas pour moins d'une année ; aucun abonnement ne sera servi s'il n'est accompagné du payement de l'année, soit en un bon de poste, soit en espèces, soit en un mandat sur Paris. Les libraires et les directeurs des messageries transmettent les abonnements. Avoir soin de bien désigner le titre des PATRONS DÉCOUPÉS.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92

Toilettes de la M.on Gagelin. r. de Richelieu. 83 _ Modes de M.me Morison. r. de la Michaudière 6.

Coiffures de H.y de Bisterweld. F.g S.t Honoré. 5 _ Plumes et Fleurs de Perrot-Petit et C.ie r. N.ve S.t Augustin. 20.

Dentelles de G. Violard. r. de Choiseul. 3 _ Foulards du Comptoir des Indes Boul.d Sébastopol. 129.

Parfums de Legrand f.r des Cours de France d'Allemagne et d'Italie. r. S.t Honoré 207

Entered at Stationer's Hall. LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine 248 Strand. W.C. MADRID El Correo de la Moda. P. J. de la Pena



Paris, Rue de Richelieu, 92

Nouv.tés en Lingerie de la Balayeuse, Pl. Vendôme, 7 _ Costumes d'Enfant A St Augustin, r. Nve St Augustin, 43.
Chapeau de Mme Morison, r. de la Michodière, 6 _ Fleurs de Mme E. Coudré, Mme Gilman, r. Richelieu, 104.



Lamoureux Imp. r. Lacépède, 38, Paris.

Ad. Goubaud Edr. à Paris

785 bis

LE MONITEUR DE LA MODE.

Paris, Rue de Richelieu, 92

Nouv.tés en Lingerie de la Balayeuse, Pl. Vendôme, 4 _ Costumes d'Enfant A St. Augustin, r. Nve. St. Augustin, 45.
Chapeau de Mme. Morison, r. de la Michodière, 6 _ Fleurs de Mme. E Coudré, Mon. Tilman r. Richelieu, 104.

un
de



MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

La grande variété des costumes d'été donne un aspect féerique aux réunions élégantes des villes thermales et des bords de la mer. Des robes charmantes, relevées sur des jupons admirablement décorés, des chapeaux ronds à voilette flottante, des confections aux formes capricieuses, des chaussures d'un style tout à fait nouveau, contribuent, — chaque chose en son genre, — à donner à la toilette des femmes une originalité qui, bien comprise, dépasse tout ce que nous avons vu jusqu'ici en fantaisie de haute élégance.

Nous nous plaisons à constater les succès de la maison *Gagelin-Opigès* : ses créations font loi dans ce tournois ouvert à la mode.

Les derniers envois faits par les magasins de la rue Richelieu, 83, à Vichy, à Ems, à Bade, méritent d'être cités comme types des modèles de la saison.

Voici deux toilettes de plage. La première est composée de deux jupes : celle de dessous en alpaga blanc, décoré de papillons de dentelle avec clous d'acier. La seconde jupe, de lainage rayé ponceau et noir, entourée d'un câble de soie noire et relevée par des agrafes de velours attachées par des papillons d'acier. Le paletot, en étoffe assortie, est fait à capuchon avec ornements de velours noir et acier. — Le second costume est de bengaline blanche, robe et casaque pareilles, le tout orné d'une passementerie à jour, soie bleue et aiguillettes d'argent.

Des robes de visites et de soirées sont combinées avec des effets nouveaux dont voici un aperçu :

Toilette de ville. — Robe de gaze Chambéry rayée blanc et lilas. Jupe garnie de biais de taffetas lilas, surmontés d'un gauffré de tulle blanc. Corsage décolleté carrément et garni de même; manches coulissées et large ceinture à bouts frangés. Pardessus de taffetas noir, entouré de dentelle Chantilly et de riches passementeries à perles de jais. — Autre toilette. Robe de moire d'été vert émeraude, forme *empire*, ornée de guipure Cluny posée à dents; à chaque pointe, des choux de velours vert avec cœur en perles blanches.

Toilette de soirée. — Robe de mousseline unie avec grand ourlet; une application de guipure blanche sur taffetas rose. Pardessous de taffetas rose. Le corsage de mousseline est bouillonné sur taffetas; les manches courtes sont du même style. Le tout est décoré de guipure sur transparent rose.

Les ravissantes compositions de la maison *Alexandrine* accompagnent merveilleusement les toilettes de *Gagelin* et celles de toutes nos célèbres couturières. Le chapeau *étoile de mer* est un succès d'actualité. Madame Alexandrine le prépare en paille de riz avec ruban sablé et liséré d'or. L'étoile de mer est placée sur le milieu du front. — Le chapeau *hirondelle*, en tulle ou paille de riz, est une des plus jolies coiffures de nos belles voyageuses. Nos précédentes descriptions en ont expliqué l'ornementation. Le bavolet uni se montre dans les derniers modèles de la maison Alexandrine ; il se complète par une écharpe flottante d'une rare distinction.

Voici trois chapeaux que l'éminente modiste nous a permis de décrire parmi ses charmants modèles : — Un chapeau dont la passe et le bavolet uni sont en paille à écailles. La calotte est de tulle noir semé de sable d'or et bouillonné dans le sens de la longueur. Autour de cette calotte règne une guirlande de lierre brillant et de graines de sureau rouge. En arrière, une voilette écharpe de tulle noir sablé et frangé d'or. — Un second chapeau est de crêpe rose froncé. La passe est recouverte de grappes de feuillage et de boutons de roses mousses. Sur le côté, un voile carré de crêpe rose, attaché par une agrafe de perles blanches. A l'intérieur, des roses et du tulle blanc. — Le troisième chapeau est de paille fantaisie, mêlée à du tulle pailleté d'or. Deux roses entr'ouvertes sont penchées sur le côté gauche de la passe. Un apprêt artistique de velours noir et taffetas forme le bavolet et les brides. L'intérieur, composé des mêmes éléments, est d'une admirable fraîcheur.

En chapeaux de campagne, les salons d'Alexandrine nous offrent tous les types adoptés par la fashion. — La toque de paille ornée de velours et d'oiseaux des îles. — Le chapeau « Marguerite de France », avec guirlande de fleurs et écharpe. Le chapeau « Henriot », avec touffe de plumes et velours. — Enfin, quelques nouveaux modèles capricieusement composés de tous les éléments adoptés au début de la saison.

Le voile carré, de tulle ou gaze *Dona Maria*, est décidément en haute faveur. Nous constatons qu'il donne un charme vaporeux et très-seyant aux coiffures d'été.

Aux toilettes du soir on ajoute des coiffures d'un genre charmant; elles sont légères, montées sur tiges flexibles, et le coiffeur parvient sans peine à les marier aux cheveux sans surcharger la tête.

Madame *Perrot-Petit*, rue Neuve Saint-Augustin, 20, compose des touffes *empire* en lierre et chardon de velours noir à brindilles d'or; des *cache-peignes* de roses Trianon avec chaînettes de sequins d'or; des guirlandes de feuilles de chêne vert-velours, mêlées à des graines de sorbier. Ces genres, perfectionnés par l'habile fleuriste, ne peuvent manquer de plaire. La beauté des fleurs qui les composent, la grâce de l'ensemble et leur excellente combinaison au point de vue de la manière dont on arrange les cheveux, sont des motifs suffisants pour expliquer leur succès.

Les chignons tombants sur le cou sont remplacés par des coiffures *à l'antique*, toujours en arrière, mais suivant la tête sans toucher la nuque, ce qui est beaucoup plus gracieux. On fait sur le devant du front un diadème de cheveux ou, à défaut, un bandeau de velours; on l'accompagne de petites boucles mêlées à de fines grappes de fleurs ou feuillage, qui vont rejoindre le cache-peigne. Voilà la dernière mode, celle que madame Perrot-Petit a su rendre excessivement attrayante par le mélange de ses feuillages fleuris, si harmonieusement entrelacés.

Avec les chignons s'en vont les résilles, ou du moins celles que nous avons vues l'année dernière. Les genres nouveaux ne manquent pas. La résille cache-peigne, créée par la maison de la *Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, 6, est une très-jolie nouveauté. Mentionnons, en visitant les magasins de MM. Rausons et Yves, la série des voiles de gaze et tulle dont aucune voyageuse ne saurait se passer, ainsi que les ceintures paysannes de passementerie perlée avec aumônière sur le côté.

Les brides de velours attachées au moyen d'agrafes, les ceintures de rubans et une foule de nouveaux ornements en brandebourgs et galons surgissent depuis un mois à la *Ville de Lyon*, car toute la passementerie fabriquée au printemps a été épuisée en peu de temps : jamais on n'en a tant employé que cette année. Nous avons remarqué aussi des rubans pour garniture

pe chapeau, dont la *Ville de Lyon* a la spécialité. Ils sont fond blanc avec semis de fleurs, hirondelles, libellules, têtes d'oiseau, etc. D'autres rubans sont entourés de fines vignettes d'or et d'une petite frange mousse. Tout cela est admirable de fabrication; ce sont des produits extrà qui donnent beaucoup de valeur à la toilette.

La parfumerie, qui a le double but de conserver la beauté et de réjouir l'odorat par le parfum des fleurs, ne peut être choisie que dans une maison de premier ordre. Nous avons la parfumerie Oriza, à base de fleur de riz, ainsi que son nom l'indique. Elle appartient aux fabriques de la maison L. Legrand, rue Saint-Honoré, 207. Le célèbre chimiste Fargeon, créateur de cette maison, lui a légué la recette de la crême Oriza, de Ninon de Lenclos. Le succès de la crême Oriza a imposé à la maison L. Legrand l'obligation de réunir toute une série de produits Oriza préparés à l'aide des mêmes éléments. On peut donc, aujourd'hui, compléter ses provisions avec le savon d'Oriza, l'*Oriza-powders*, poudre de riz de la Caroline; l'*Oriza-fluid*, pommade nutritive pour la chevelure; l'Oriza aciduliné, nouveau vinaigre de toilette, et l'Oriza-Lys, extrait de parfum d'une haute distinction.

Nous conseillons d'employer aussi, parmi les articles de la même maison, la pâte royale de noisettes, spécialement destinée à la beauté des mains; l'élixir et la poudre dentifrices L. Legrand, pour les soins de la bouche et la conservation des dents; et l'eau des Alpes, pour la toilette et pour les bains. Comme extraits de parfums pour le mouchoir, nous citerons encore le pois de senteur, les peaux d'Espagne, le foin fraîchement coupé, et le lys de la vallée. Toutes ces odeurs, extrêmement fines, parfument sans fatiguer les nerfs et sont dignes de concourir à la toilette des gens distingués.

Nous ne terminerons pas sans ajouter quelques mots au sujet des corsets. La brassière *Gabrielle*, de la maison Simon, 183, rue saint-Honoré, est tout à fait en rapport avec la forme actuelle des robes; on la choisit pour costume de ville ou de soirée. Le corset *Victoria*, qui amincit la taille, est très-commode avec les costumes à vestes ou petites confections de matinée : c'est un des meilleurs modèles de la maison Simon. Enfin, le corset de flanelle hygiénique, tissu des Gobelins, ne doit pas être oublié; car, si la température change subitement, il suffit à lui seul pour préserver des refroidissements : ceci est une question d'hygiène sur laquelle il est inutile d'insister. Toutes les fois que la mode des coupes de corsage se modifie, la maison Simon prépare un corset d'un nouveau modèle : cette mesure intelligente prouve mieux que toute autre chose le zèle et l'intelligence de cette maison, en même temps qu'elle explique la préférence que nous lui avons accordée.

On se plaint, dans quelques journaux consacrés aux revues des sociétés élégantes, que les femmes mettent sur leur figure des fards dont l'effet est très-désagréable au grand jour. Nous enregistrons avec peine ce reproche, car nous avons mis tout notre zèle à éviter les inconvénients qui le motivent. La maison Séguy, 17, rue de la Paix, dont nous ne parlons pas aujourd'hui pour la première fois, nous a fait connaître des produits d'une véritable supériorité. Le blanc Nymphea, le rose d'Armide et les crayons *Impératrice*, édités nouvellement par cette maison, servent à donner au visage la blancheur, la fraîcheur et l'éclat. La clarté du soleil n'altère en rien leur finesse, et les corps gras mêlés à ces compositions les rendent également précieuses pour la conservation du tissu dermal. Dans ces objets, tout de luxe et de fine coquetterie, on doit choisir les meilleurs, les plus renommés, ou s'en abstenir tout à fait.

Marguerite DE JUSSEY.

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

Les élégantes nous font leurs adieux et se décident enfin à partir pour la campagne. Malgré la chaleur prématurée, il n'y a pas longtemps que les soirées dansantes sont terminées. Il est de bon ton maintenant de revenir très-tard de la campagne et d'y retourner très-tard aussi. Nos châtelaines modernes aiment beaucoup le printemps parisien; c'est le temps des promenades. Paris est triomphant : tous les squares sont fleuris et feuillés, les Tuileries forment un berceau de verdure, le bois de Boulogne est splendide, et, le soir, en voiture découverte, on va respirer l'air pur et les douces émanations de ses naissants ombrages. Le chalet des îles s'allume et les gondoles, éclairées par des lanternes vénitiennes, commencent à sillonner le lac. Et puis la crainte de la solitude les épouvante un peu, ces gentilles châtelaines. La campagne a certes beaucoup d'attraits; mais le voisinage en a bien plus encore, et la pensée d'arriver les premières sans se sentir entourées de tout leur monde ami, fait qu'elles remettent leur départ de jour en jour et ne se décident à quitter Paris que lorsqu'elles sont sûres de le retrouver.

Mais si le Paris élégant s'en va, si les équipages abandonnent le bois, il ne faut pas croire que la grande ville soit déserte. Les étrangers, cette manne qui tombe sur Paris pendant la belle saison, commencent à envahir les hôtels, les magasins et les théâtres.

On rencontre une curieuse collection d'excentriques parmi ces nouveaux visiteurs : des Allemandes rêveuses, drapées dans un châle de nuance voyante, resplendissantes de fraîcheur et d'embonpoint, suspendues au bras d'un Werther platonique; des Américaines que la guerre exile en Europe, et qui, au moyen de la *flirtation*, espèrent trouver des épouseurs.

Quant au sexe fort, mais laid, il offre les échantillons les plus bizarres : des Prussiens roides et empesés comme un faux-col de zinc, des Brésiliens au teint coloré et couverts de bijoux éclatants, des Turcs indolents qui n'ont pas l'air de regretter du tout leurs harems, etc., etc...

Tout ce monde va, vient, circule, demande son chemin, se trompe à chaque coin de rue et erre comme une âme en peine dans ce dédale parisien.

J'allais oublier de vous parler de ces tribus d'Anglais qui ne font que traverser Paris pour se rendre aux bains de mer ou aux eaux. Je ne m'explique pas pourquoi les Anglaises, qui sacrifient tout au comfort, voyagent avec une quantité aussi innombrable de colis; ce n'est guère justifié par leur élégance, car elles n'emportent jamais de toilettes; leurs robes sont toujours couleur poussière ou fumée de locomotive, et leurs chapeaux de voyage sont devenus si petits, si petits, qu'ils ne doivent guère prendre de place; leur forme adoptée pour cette saison est un diminutif du sombrero espagnol. Elles ont grand soin de l'ornementer simplement d'un grand voile de gaze qui a la mission de les préserver du soleil. Que renferment donc leurs immenses caisses?... C'est tout un problème!...

Les concerts des Champs-Élysées attirent toujours un monde





Planche n°20.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de ville de la maison Saint-Augustin, rue Neuve-Saint-Augustin, 45.

(Voyez la description, page 2 de la couverture.)

fou; c'est le seul endroit où les familles puissent aller le soir entendre de la bonne musique, sans craindre l'envahissement ordinaire de la mauvaise compagnie. Avant l'organisation de ces concerts, les femmes honnêtes qui ne peuvent quitter Paris qu'aux vacances ne savaient où passer leurs soirées d'été ni où conduire leurs filles. Grâce à ces précautions, ces concerts sont très-bien suivis et offrent un aspect distingué et de bon ton. Et puis, c'est le seul endroit où les femmes puissent faire un peu de toilette! Puissant attrait!... On y retrouve toutes ses relations, on s'y donne rendez-vous pour le lendemain et l'on respire un peu d'air frais dans ce jardin illuminé, tout en écoutant un excellent orchestre.

Les toilettes que j'ai le plus spécialement remarquées sont en mousseline blanche ou en gaze de Chambéry. Le blanc est très à la mode cette année, et les sorties de bal ou les burnous algériens font très-bon effet.

On nous demande pourquoi, cet hiver, au bal, les toilettes des femmes étaient aussi excentriques? La faute en est à l'envahissement du *couturier*, car maintenant les hommes commencent à choisir cette carrière : n'allez pas rire! on y fait fortune.

Qu'est-ce qu'un « couturier »? C'est un monsieur ou plutôt une divinité qu'on va consulter dans son temple et qui vend les oracles au poids de l'or. C'est à lui qu'on doit la suppression de la toilette, qui est morte en donnant le jour au costume; car, véritablement, les femmes portent maintenant des habillements étranges d'où la robe de nos mères a complétement disparu; d'abord, pour les robes de bal, ne parlons plus du corsage : il n'y en a plus, ou si peu que ce n'est pas la peine d'en médire; reste la jupe, qui est recouverte de pans d'habit, ce qui produit sur une crinoline le gracieux effet d'ailes de hannetons; ajoutez à cela tous les ornements les plus bizarres, depuis les oiseaux de paradis jusqu'aux coquillages, et vous comprendrez que le mot costume est parfaitement justifié.

Enfin, pour dire un mot de la coiffure, tout est changé depuis l'année dernière : la coiffure tombante dans le cou est tout à fait délaissée; maintenant les femmes ont sur la tête une sorte d'échafaudage qui a pour but de rappeler le premier empire et pour résultat d'en enlaidir la plupart, mais il n'y a rien à dire à cela! c'est la mode!...

On ne fera pas de nouveautés en fait de toilettes de bal avant l'hiver prochain.

Pour les fêtes d'été, on ne porte que des robes de mousseline brodée, de gaze de Chambéry, et de tarlatanes nuancées.

Dans les cheveux, on se contente de se poser sur le côté, en pouff, une simple fleur; les coiffures sont tellement compliquées, on a tant de cheveux, mais tant de cheveux, qu'il serait vraiment dommage de vouloir les cacher.

Pour donner une idée du positivisme de notre siècle, je vous dirai que la grande mode des bijoux fantaisistes représente des choses inouïes; on monte en épingles des cravates, des cure-dents, des têtes de clous, des allumettes chimiques, des timbres-poste, des journaux sous bande et des écriteaux de rues. Tous ces trompe-l'œil sont faits en émail et ornent la cravate de nos incroyables. Pour peu que cette mode s'étende aux bijoux féminins, et cela est possible puisque j'ai vu des étriers en forme de boucles d'oreilles et des têtes d'animaux comme boutons de manchettes, nous verrons bientôt des broches représentant un calendrier ou une boussole, des boucles d'oreilles figurant des cadrans d'omnibus ou de télégraphe, des colliers non moins excentriques, et nos merveilleuses adopteront, comme pendants d'oreilles, de petites fioles renfermant une goutte du sang de leurs victimes.

Louise de Taillac.

CHRONIQUE DES EAUX

EMS.

Nous voici au moment où les heureux de ce monde sont convenus de trouver les grandes villes inhabitables. Chacun émigre de son côté, les uns dans leurs châteaux à la campagne, les autres, et c'est le plus grand nombre, s'acheminent vers les séjours demi-agrestes, demi-mondains, des eaux thermales que la nature fait si libéralement jaillir du sol de l'Allemagne.

Ems est depuis longtemps déjà un des établissements le plus en vogue des bords du Rhin. La promenade qui relie notre ville à Coblentz, la jolie vallée qu'elle parcourt, le petit fleuve qu'elle côtoie, enfin la double rangée de collines si vertes et si riantes au milieu desquelles elle circule, tout concourt pour faire de ce bain le plus délicieux séjour. L'air qu'on y respire est pur et balsamique; la température en est douce, et sauf un peu de fraîcheur inséparable du voisinage des forêts et de la profondeur des vallées, elle offre peu de variations.

L'affluence des baigneurs est immense cette saison : jamais, à aucune époque, on n'avait vu dès les premiers jours de juin une société aussi brillante, aussi choisie.

Il est vraiment curieux de parcourir dès le matin, de grand matin même, les allées qui longent la Lahn et qui conduisent aux sources; on se croirait transporté sur une des belles promenades de nos premières capitales. C'est un va et vient de jeunes et élégantes femmes, un murmure de conversations qui se croisent, des rencontres fortuites entre gens venus des grandes villes; on s'était vu à Pétersbourg, à Vienne, à Paris, on se retrouve aux eaux, on est venu leur demander la réparation d'une santé débilitée par les plaisirs de l'hiver.

Après les eaux viennent les excursions : c'est à Nassau que vont les cavalcades; c'est le chemin de fer qui vous transporte en quelques minutes sur le Rhin à Stolzenfels, Lahneck, les deux châteaux les plus curieux de cette contrée, si riche en belles ruines.

Le soir on se réunit dans les salons étincelants du Kursaal, où l'on respire un parfum de bonne compagnie qu'on trouve rarement ailleurs au même degré.

Disons-le encore, le duché de Nassau est bien le pays béni du ciel, l'*angelus ridet* décrit par Horace. Ce petit coin de terre possède, réuni, tout ce qu'un souverain peut envier, tout ce que peut rêver un touriste : les paysages du Rhin et les forêts du Taunus; le cru de Johannisberg et la source Selters; Wiesbaden et Ems, deux paradis terrestres auxquels rien ne manque, pas même le fruit défendu. La fée du Rhin s'est montrée libérale envers ses filles chéries et les a dotées de tous les avantages qui les font rechercher des étrangers; au point que beaucoup d'entre eux, séduits par la beauté du pays, ont désormais deux patries : celle d'hiver et celle d'été.

Ems a exercé de toute antiquité cette fascination : du temps des Romains, la vingt-deuxième légion s'y trouvait si bien casernée qu'elle demeura plusieurs siècles dans cette agréable garnison et que ses soldats étaient presque devenus Germains.



Les hydrologues sont d'ingénieux étymologistes : ils ont fait venir *Ems* du grec *ambasis*, qui veut dire réservoir d'eaux. Peu importe d'où son nom vienne, Ems est bien nommée. Elle a fait ses preuves et n'a plus besoin de fournir des quartiers de noblesse. C'est une grande dame qui reçoit dans ses salons d'été la meilleure compagnie. Nous aurions mauvaise grâce à faire de l'érudition là où la mode et la fantaisie règnent d'une façon souveraine. Il faut avoir vécu dans ce petit coin de terre, au milieu des enchantements du paysage, au bruit des concerts, bercé et charmé par les mille distractions de la vie qu'on y mène, pour comprendre, non-seulement qu'on peut exister hors des capitales, mais encore qu'on y existe mieux. Ajoutons, pour être juste, que Loreley, la magicienne du Rhin, convoque ici chaque été les riches et les célèbres de ce monde. Si elle réserve pour quelques initiés les sons mystérieux de sa harpe, elle convoque tous les grands talents européens pour charmer les étrangers qu'elle aime.

(*L'Été.*) D'ARZBACH.

PÊLE-MÊLE

Triste quinzaine pour les chroniqueurs !... Pas une nouvelle : tout le monde est à la campagne. Aussi ne songe-t-on qu'à se réjouir de l'arrivée d'Abd-el-Kader, qui a voulu profiter sans doute de l'absence des Parisiens pour visiter Paris. Il semble que l'émir soit une providence vers qui se tournent tous les regards, comme pour lui demander de rendre à la bonne ville un peu d'animation. Que n'a-t-il quelque influence sur le soleil, si rigoureux en ce moment, qu'on se croirait en pleine Afrique !...

* *
*

Madame Olympe Audouard vient de passer un an sur le Nil. Elle connaissait déjà le Rhône, la Seine, la Tamise, le Tibre, le Pô, le Volga, la Vistule et le Jourdain. La Méditerranée, l'Archipel et la mer Noire n'ont pas plus de secrets pour elle que le canal Saint-Martin n'en a pour M. Dupeuty père. Inutile de parler des lacs ; elle les passe à la nage, comme une jolie femme passe un ruisseau.

Il y a quelque cinq ou six ans, dit le *Nain Jaune*, madame Olympe était la femme d'un notaire de Marseille. Tous deux avaient la passion des voyages ; c'est pourquoi ils partaient un jour, elle pour Paris, lui pour Alger.

Au bout de vingt-quatre heures, la petite Provençale était une Parisienne finie. Un mois ne s'était pas écoulé qu'elle fondait un journal, *le Papillon*, un titre qui a des ailes. La directrice en a aussi. C'est un ange ; mais un ange à la façon de celui du fils de Tobie, qui aimait à changer de place. Où madame Audouard n'est pas allée, on peut être certain qu'elle ira. Jérusalem est jusqu'à présent son pays de prédilection.

— Comme je m'y amusais ! disait-elle un jour. Figurez-vous que je demeurais dans la maison du consulat de... Le consul, qui est garçon, m'avait cédé son appartement, et il était allé demeurer chez le gouverneur. Mais le chancelier est marié ; sa femme est charmante. Nous passions notre journée à jouer aux cartes. Le matin, j'allumais une cigarette et j'allais me promener à cheval. Une fois, j'ai poussé jusqu'au Jourdain... Voilà une bonne petite vie !...

Tous les ans, la voyageuse vient passer un mois à Paris ; elle prend langue, publie un livre et repart en chercher un nouveau. Le livre de cette année s'appelle *les Mystères de l'Égypte dévoilés*. A la première page, vous trouverez le portrait de l'auteur en femme du Caire : large pantalon de soie brochée, ceinture d'odalisque, cheveux blonds tombant sur les épaules en longues tresses. Tout l'Orient...

A la dernière page, le prochain volume est annoncé : GUERRE AUX HOMMES ! *quelques jolis types d'hommes.*

Il y a lieu de penser que ce n'est pas à Jérusalem que madame Audouard ira chercher ce volume-là...

* *
*

Nous citions dernièrement quelques exhibitions curieuses, dont l'honneur revenait tout entier à l'Angleterre. C'est d'Angleterre encore que nous vient aujourd'hui, nous ne dirons pas la lumière, mais une exhibition plus originale à elle seule que toutes ses aînées, et qui joint à ce mérite celui d'avoir été littéralement improvisée.

« Un grand nombre de dames avaient reçu, dit l'*International*, une invitation spéciale pour assister, avec leurs petites filles, à une fête que l'on préparait à Londres pour le mardi 27 juin en leur honneur. Dès trois heures de l'après-midi, les ladies les plus élégantes, descendant de leurs équipages et tenant par la main leurs charmantes filles, les unes et les autres en toilettes printanières, étaient groupées près de la rotonde où la musique du 1er régiment de la garde s'était déjà installée. Jusqu'à cinq heures du soir, tout le monde arrivait.

» Enfin, l'heure solennelle retentit ; un monsieur que personne ne connaît parut sur l'estrade, et d'une voix émue prononça un petit discours dans lequel il annonçait la grande nouvelle. Il s'agissait de décerner des prix aux plus belles de ces jeunes filles.

» L'orchestre joua un grand morceau qui ne fut guère écouté, et le même monsieur, toujours aussi grave et aussi solennel, proclama les prix.

» Premier prix. — Bracelet orné de diamants et d'opales, valeur de 185 liv. sterl.

» *Marie C...*, née en juin 1857, *exhibée* (le mot y est) par lady C... de... Manorhands. C'est une blonde enfant de huit ans, d'une taille élevée, au visage radieux, au front d'albâtre, aux joues de roses, aux yeux d'azur voilés sous des cils soyeux. Ah ! que ces yeux feront de victimes lorsque plus tard... : mais il ne faut pas anticiper sur les événements.

» 2e prix. — Châle de dentelle blanche, valeur de 100 liv.

» *Lady Harriet D...*, née en août 1856, *exhibée* par la marquise de D... La jeune lady a neuf ans ; elle est aussi blonde, mais elle est plus mignonne que sa rivale ; elle aura tout le temps de grandir en beauté, en sagesse et en grâce.

» 3e prix. — Porte-bouquet en or, valeur 63 liv.

» *Laura M...*, née en 1857, *exhibée* par madame M..., de Windsor.

» La demoiselle est une vive et agaçante brunette, aux cheveux tressés en couronne, la plus belle parure d'une femme. »



* *
*

La satire, en honneur chez les poëtes de l'ancienne Rome et cultivée aussi, à diverses époques, par quelques-uns de nos poëtes illustres, n'a pas perdu ses droits par le temps qui court. En veut-on la preuve ?

Alexandre Dumas fils dînait à Marseille, chez le docteur Gistal, une des célébrités du pays.

— Mon cher ami, lui dit l'amphytrion, en passant au salon pour prendre le café, on dit que vous improvisez comme un ange ; honorez donc, s'il vous plaît, mon album d'un quatrain de votre façon.

— Volontiers, répond le poëte.

Et, tirant un crayon, il écrit sous les yeux de son hôte, qui le suit du regard :

Depuis que le docteur Gistal
Soigne des familles entières,
On a démoli l'hôpital...

— Flatteur ! dit le docteur en l'interrompant.

Mais Dumas fils ajoute :

Et l'on a fait deux cimetières.

* *
*

Puisque nous voilà lancé dans le domaine de l'anecdote, ne nous arrêtons pas en si beau chemin. Le *Monde judiciaire* raconte une récente histoire qui peut, dans une certaine mesure, servir de pendant à la précédente.

Un banquet réunissait le maire et les membres du Conseil municipal d'une ville champenoise.

Un des convives, ancien avoué, s'était, durant le festin, si courtoisement attentionné à la conversation de ses voisins, qu'il avait, sans s'en apercevoir, mangé comme deux et bu comme trois. Au moment des toasts solennels, l'ex-officier ministériel se leva tout empourpré et débuta ainsi péniblement :

« Messieurs... et... très-honorables... collègues... je porte un toast... à notre excellent... maire... et à sa bonne... »

A ces mots, fou rire dans l'auditoire. Le maire pâlit, l'orateur apoplectique s'affaisse lourdement sur sa chaise ; sa tête retombe ahurie en dessinant un triple menton.

Cependant, il se ranime et fait signe qu'il veut continuer. Deux domestiques, le soulevant par les épaules, le hissent sur ses pieds, et, reprenant sa phrase interrompue, il lance avec une gravité désespérée ces mots suprêmes :

« Et intelligente administration ! »

Nouveau rire, à ces mots, mais qui fut franchement partagé, cette fois, par le maire lui-même, un instant inquiet pour sa dignité compromise.

* *
*

Le commerçant qui avait écrit sur sa porte : « *Enfin, nous avons fait faillite* », pensait, sans doute, avoir atteint les dernières limites de la réclame effrontée. Il n'en est rien, et le voici bien distancé. On lit dans un prospectus qui arrive, il est vrai, de l'étranger : « Nous défions toute concurrence, aucun commerçant ne pourra livrer au même prix que nous, car les marchandises qu'une heureuse occasion nous permet d'offrir au public sont des *marchandises volées !* » Après cela, ce nous semble, il faut tirer l'échelle.

On pourrait, cependant, encore surenchérir ; exemple : M. X..., avantageusement connu sur la place, ayant eu la chance d'assassiner quelques riches voyageurs, met en vente leurs dépouilles à un prix excessivement réduit. — Cela viendra, sans doute, car c'est surtout en fait de réclame que le progrès est illimité.

R. H.

ÉCLAIRCIES

A M. VICTOR HUGO.

Ainsi qu'un voyageur fait halte en son chemin,
L'homme parfois s'arrête au milieu de la vie,
Et, prêt à s'élancer sur les pas du destin,
Jette un dernier regard, une parole amie
Au temps heureux fuyant dans le lointain.

Jours charmants d'autrefois,
Quand on évoque votre image
L'aube renaît à notre voix,
Et le ciel semble sans nuage
Comme autrefois !...

Autrefois !...
C'est l'heure douce et confiante,
C'est le soleil dans les grands bois.
Tout nous sourit, tout nous enchante,
Et l'on vous bénit, on vous chante,
Jours d'autrefois !...

Mais quel songe ici-bas dure plus d'un instant !...
En vain l'homme voudrait se souvenir encore ;
Il faut que ce martyr sans cesse aille en avant,
Et marche, au crépuscule aussi bien qu'à l'aurore,
Vers l'avenir, vaste inconnu mouvant.

Aux champs de l'avenir,
Trompés par de lointains mirages,
Les plus vaillants s'en vont périr...
Pourtant on brave tes orages,
Sombre avenir !...

Avenir,
N'es-tu pas aussi l'espérance,
Le baume qui peut tout guérir ?...
Moins rude est par toi la souffrance :
On sent poindre la délivrance,
Dans l'avenir !...

Robert Hyenne



EN PUISSANCE DE FEMME

(NOUVELLE. — SUITE ET FIN.)

Et, se remettant debout avec enthousiasme, il se frotta bruyamment les mains, et reprit la route de son logis en se disant :

— Il s'agit de mériter le ciel, tâchons de nous bien conduire !

De la berge du quai à la rue Leregrattier, cette louable résolution était devenue une volonté, et à la vue de la porte de sa maison, cette volonté devint un entêtement.

Ce fut dans cette disposition qu'en entrant chez lui, M. Eustache fit à madame Eustache le plus amical des saluts.

III.

Assise auprès d'un métier à tapisserie, la rentière de l'île Saint-Louis fit mine de ne pas s'apercevoir de la bénignité du salut qui venait de lui être adressé.

Donnant à son aiguille une activité sans motif, elle ne releva même pas la tête, mais son regard, glissant sous ses paupières abaissées, ne toisa pas moins des pieds à la tête le cher époux auquel elle avait juré obéissance et soumission.

M. Eustache ouvrit son bureau et se mit en devoir de mettre la plume à la main.

— A qui allez-vous écrire ? fit madame Eustache d'un ton sec.

— A mon fumiste, pour le locataire du troisième.

— Vous ne faites jamais rien que d'inutile, laissez-donc s'enfumer des gens qui sont en retard d'un terme ! Que ne songez-vous plutôt à faire assigner Charron pour le reliquat de son compte ?

— Il a payé.

— Il a payé ! et comment ne le sais-je pas ?

— Tu dormais encore lorsqu'il s'est présenté ici ce matin.

— Je comprends. Nous ne nous sommes revus que lorsque vous avez fermé la porte de façon à faire trembler toutes les vitres du voisinage. Il est heureux que vous soyez propriétaire, car à coup sûr déjà vous auriez reçu votre congé.

— J'ai eu tort, répondit M. Eustache d'une voix douce, de fermer ma porte avec cette violence.

— Aviez-vous bu ?

— Non, c'eût été aggraver ma faute.

— Alors, votre colère est sans excuse ?

— Je l'avoue, chère amie.

— Vous convenez donc que vous êtes un emporté ?

— Et j'en fais amende honorable.

— Un entêté ?

— L'homme est loin d'être parfait.

— Un pilier d'estaminet ?

— J'ai pu aller quelquefois au café de la *Garde nationale*, avec quelques vieux camarades de mon ancienne compagnie, mais j'eusse pu m'en dispenser. Je n'y retournerai plus. Comme le dit une chanson de mon jeune temps : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?*

— Et quant au jeu, vous en corrigerez-vous ?

— Je n'ai jamais joué qu'au domino, et j'y ai renoncé : mes meilleurs amis me reprochent d'avoir toujours le double blanc !

— On a raison de le dire, répartit madame Eustache aigrement, exaspérée de ce calme de son mari, quand le diable se fait vieux, il se fait ermite. Pensez-vous m'en faire accroire avec vos airs doucereux ? Vous n'êtes qu'un tyran !

— Je fais de mon mieux pour me corriger.

— Un hypocrite !

— Je tâcherai de devenir sincère !

Madame Eustache n'y tint plus : par un mouvement convulsif, elle renversa son métier à tapisserie.

— Vous êtes un tigre, exclama-t-elle.

— Plaise au ciel que je devienne un agneau, répliqua modestement M. Eustache en relevant le métier.

Brisée, tremblante, se sentant vaincue, l'irascible femme devint d'une pâleur subite et elle darda un regard aigu sur sa malheureuse victime.

Sans se déconcerter, M. Eustache alla voir une étagère chargée de livres et il en revint avec un volume qu'il ouvrit pieusement. Ce volume n'était autre qu'un Évangile.

Il le feuilleta pour y découvrir le *Sermon sur la montagne*, et ayant trouvé ce sermon, il s'accouda sur une table dans une attitude extatique.

— Que lisez-vous là ? s'écria l'épouse d'une voix stridente.

— Les plus divins enseignements, chère Claire, écoutez plutôt : Pardonnez à ceux qui vous offensent, priez pour ceux qui vous persécutent, bénissez ceux qui...

— Oh ! c'est trop fort, s'écria madame Eustache perdant décidément la tête de fureur, il se permet d'être religieux maintenant ! Quelle fatuité ! c'est à s'en cacher la tête ! Homme cruel, sans pitié, sans cœur, sans âme ! votre vue me fait mal ! Vous ne voulez pas vous ôter de ma vue ! C'est bien ! mais il m'est impossible de supporter la vôtre !

Et s'élançant dans sa chambre à coucher, elle disparut en s'écriant :

— Oh ! quel monstre !

— M. Eustache referma tranquillement son Évangile, et il se dit avec le calme du juste :

— De plus en plus, je me sens pénétré de cette charmante idée que, dans la vie immortelle, nous devons décidément être séparés.

IV.

Le lendemain, à l'heure convenue, M. Neuville et son futur beau-père se trouvaient assis en tête à tête, et, ayant déjeuné, ils dégustaient un café qu'ils venaient de déclarer délicieux.

— Voici le moment, dit l'amphitryon, de discourir un peu sur ce qui vous préoccupe. Voyons, cher monsieur Eustache, me jugez-vous toujours digne d'être votre confident ?

— Plus que jamais, cher ami ; mais, avant d'entrer en matière, permettez-moi d'abord de mettre en ordre mes idées.

— Prenez votre temps.

Après s'être recueilli quelques minutes et avoir humé longuement une prise de tabac, M. Eustache s'exprima en ces termes :

— A propos de la vente d'un bout de terrain nous venant de mon père, mon notaire réussit à faire comprendre à madame Eustache que mon nom devait contresigner le sien, attendu qu'elle était en *puissance de mari*, et il nous dit la chose en latin : *sub jure mariti*, est-ce ainsi qu'il faut prononcer ?

— Oui.

— Je ne sais que trois mots de latin ; je ne serais pas fâché



de leur donner un pendant. Comment diriez-vous : *en puissance de femme?*

— *Sub jure mulieris.*

— Très-bien. *Sub jure mulieris,* j'en prends bonne note pour ne tomber jamais en cette puissance.

Le jeune avocat regarda son convive avec une expression d'étonnement.

— Votre regard semble m'interroger, reprit ce dernier, je m'explique :

Depuis que j'ai quitté les affaires, madame Eustache devient de jour en jour d'une humeur de plus en plus difficile à décrire. Aussi longtemps qu'elle a été préoccupée et occupée d'intérêts commerciaux, son caractère, qui n'est pas précisément divin, était néanmoins supportable, par la louable volonté qu'elle avait de le tempérer à l'occasion. Une bonne rentrée de fonds faisait souvent une heureuse diversion à une violente sortie de paroles; et j'avais toujours, du reste, en portefeuille, à cette époque, une commande de dentelles pour détourner de moi un orage conjugal. Le dirai-je même, le recouvrement d'une créance me valut un jour un compliment et le chiffre de mon dernier inventaire me valut un sourire.

— Et vous vous plaignez?

— Attendez, nous ne sommes pas au bout. Mais depuis que ma retraite des affaires lui a fait des loisirs, madame Eustache a rompu ses digues. N'étant plus contenue par des considérations commerciales, elle déborde! Repliant sur elle-même cette activité qu'elle devait autrefois éparpiller sur de nombreux objets, elle ne se contient plus. La moindre objection la fait bondir comme une balle élastique. Une objection capitale la ferait sauter comme une mine! Je suis toujours dans les transes de savoir si je ne vais pas dire un mot n'ayant pas le don de lui plaire, et je me sens toujours agité dans cette atmosphère où ne soufflent jamais les brises, mais où grondent et éclatent des ouragans.

Enfin, le contre-coup des impressions éprouvées par ma femme se fait sentir en moi de telle sorte que je me demande parfois si je suis devenu sensitive. Un semblable état ne peut durer. Tel est mon désir, telle est ma volonté, tel est mon ultimatum. Qu'en dites-vous?

— En ceci, répartit M. Neuville, je soumets entièrement mon jugement au vôtre.

— C'est répondre en homme prudent, reprit M. Eustache. Je me redonne donc la parole, et je dis : n'arrêtez pas un torrent, il deviendra rivière, ne comprimez pas la vapeur, elle deviendra fumée, et donnez le grand air à un acide, il se volatilisera. Voyez-vous d'ici ma conséquence ?

— A peu près.

— C'est comme si je venais de vous dire que je me décide à la résignation, mais, pour me maintenir dans cette décision, il faut que vous me veniez en aide!

— Vous n'avez qu'à parler.

— Oh! ne vous effrayez pas. J'ai même lieu de penser que nous allons conclure avec une touchante unanimité. Ainsi que vous le savez, c'est le mois prochain que Mariette quitte sa pension. Or, tenant à ce que ma fille, ma chère fille ne puisse jamais être témoin d'une de ces scènes dont je viens de vous faire confidence, voulez-vous me rendre le service, cher Neuville, de rapprocher le moment du mariage qui est convenu entre nous.

— Que me dites-vous là, s'écria le futur époux. Vous avez donc envie que je vous embrasse.

— Oui, arrangeons les choses pour que, quelques jours après sa sortie du pensionnat, Mariette ait pour domicile un domicile marital.

— Voulez-vous que dès demain nos deux noms brillent à la mairie?

— Pourquoi pas? Parbleu! nous allons causer de cela en prenant le grand air sur les quais.

— *Alea jacta est!* fit le jeune avocat avec un joyeux geste.

— Vous dites?

— *Alea jacta est!* ou bien, si vous le préférez : le sort en est jeté!

— C'est juste. Je croyais ne savoir qu'un mot de latin, j'avais oublié celui-là. M. de Lamartine l'a dit en 1848. La France était alors, comme j'ai été bien des fois depuis, en pleine révolution!

Après ces mots, nos deux personnages se levèrent de table, et ils ne tardèrent pas à prendre, sur le trottoir du quai, le pas de la promenade, le seul pas qui convînt à l'importance de la question devenue entre eux à l'ordre du jour.

La causerie durait depuis deux heures environ, lorsque, tout à coup, se frappant le front :

— Ah! mon Dieu! s'écria M. Eustache.

— Qu'est-ce donc?

— Je vais être dans de beaux draps.

— Que vous arrive-t-il?

— Il est bientôt quatre heures, et j'avais rendez-vous chez moi, avec un ancien client, à trois heures et demie! Que va crier ma femme?

— Vous avancez, répliqua M. Neuville en consultant sa montre. Courez! vous n'aurez pas fait attendre votre client plus de quarante minutes.

Renouvelant les gestes et les mots de la veille, M. Eustache et son futur gendre se quittèrent en répétant :

— A demain! à demain!

Mais ils ajoutèrent :

— Et à la mairie!

M. Eustache prit d'abord le pas accéléré, puis un *trot* qui, de l'ordinaire, passa petit à petit à l'extraordinaire, et enfin, aux approches de sa maison, il usa décidément de la course.

Ce fut en tremblant qu'il ouvrit sa porte.

Madame Eustache était seule. Elle leva sur son mari un regard souriant.

— Tu es en retard, dit-elle d'une voix douce. Le client que tu attendais sort d'ici. Mais il n'y a pas grand mal, il reviendra demain.

A cette réception inaccoutumée, M. Eustache ouvrit de grands yeux.

Elle lui tendit la main en ajoutant : — Eh bien! cher ami, m'en veux-tu encore de la scène que j'ai eu le tort de te faire ce matin? Ah! c'est mal à moi, je l'avoue, et, revenue à des sentiments qui feront désormais l'honneur de ma vie, je serai, comme tel est mon devoir, la plus soumise des épouses!

Alors, de l'étonnement, M. Eustache passa à la stupeur.

— Vous dites? balbutia-t-il, n'en croyant pas encore ses oreilles.

— La plus soumise des épouses!

— Juste ciel! juste ciel! pensa M. Eustache avec épouvante, elle vient d'être atteinte d'une attaque..... de conversion foudroyante!

V.

Et jetant sur sa femme un regard de stupéfaction, il vit celle-ci lui adresser un second regard, lequel, en vérité, rayonnait d'une angélique tendresse.

Alors, il se passa en M. Eustache quelque chose d'extraordinaire; il éprouva une de ces impressions inexprimables, ainsi que doivent en produire les actes de *surnaturalisme,* et il eut presque peur!

Dégageant donc sa main gauche, détenue par une douce étreinte de la main droite de madame Eustache, il s'efforça de



sourire, il s'inclina même en signe d'adhésion, mais néanmoins tout en se dirigeant vers la porte.

Une fois dans son antichambre, le fluide conjugal perdit soudain de son effet. Tel que le passereau qui n'est plus sous la puissance du regard fascinateur, il reprit... non ses ailes, mais sa canne et son chapeau, et il s'en fut à pleins poumons ressaisir au grand air le cours de ses idées.

— Ouf! ouf! s'écria-t-il lorsqu'il eut traversé la Seine, recueillons-nous. Que signifie tout ceci? Suis-je le jouet d'un songe? la victime d'une vision? Mes idées s'y perdent, ma judiciaire est à la débandade. Cet état intellectuel ne peut durer!

Et comme en ce moment M. Eustache se trouvait sur la place de l'Hôtel-de-Ville, il entra au café de la *Garde nationale.*

— Parbleu! se dit-il, il faut que je fasse des miennes! L'absinthe, dit-on, donne des idées aux poëtes. Or, attendu que ces messieurs en ont à revendre, il faut espérer que l'absinthe ne fera pas moins son effet sur un simple marchand de dentelles.

Sur cette conclusion, il s'installa à un guéridon, en s'écriant d'une voix de Stentor :

— Un verre d'absinthe!

Ce brave M. Eustache ne prenant jamais de cette liqueur, ne pouvait se douter de l'effet que ce premier verre allait produire en lui.

A peine l'avait-il absorbé que déjà une certaine surexcitation se manifestait dans sa pensée. L'idée que d'abord il avait eue à l'état de boutade, celle de se séparer de son épouse, non-seulement en cette vie, mais encore dans la vie éternelle, cette idée, d'indécise qu'elle était, ne tarda pas à devenir une énergique résolution.

— Ah! ah! dit-il, la voici qu'elle vient d'inventer les airs mielleux comme autant d'arguments pour mieux me retenir, et, conséquemment, pour mieux me martyriser; à d'autres! ma décision est immuable, et comme je m'en réjouis, arrosons-la!

Et, frappant avec force sur le guéridon, il demanda un second verre d'absinthe.

Ce second verre bu, tout flottait, miroitait, tremblottait à ses yeux, et tout bourdonnait, bruissait ou tintait à ses oreilles. D'une surexcitation à l'état d'une puissance carrée, il venait de passer à une surexcitation à l'état de puissance cube!

Il avait jusque-là pensé bas; il se mit à penser haut; de mentales qu'elles étaient, ses réflexions devinrent orales, et du méditatif silencieux, il passa au soliloque accentué.

Ce ne fut pas sans un profond étonnement que son voisin de table lui entendit débiter des phrases à peu près telles que celles-ci :

— Oui-dà! il faut compter avec l'immortalité! Ah! elle pousse la méchanceté jusqu'à vouloir mériter le ciel, à seule fin de venir m'y retrouver! Je saurai déjouer ce perfide projet. A partir du moment où je parle, je reviens sur mes pas, je tourne décidément le dos au paradis, et puisque madame mon épouse se réjouit déjà d'y aller, qu'elle y aille! elle ne m'y rencontrera pas. Je serai en enfer, où plaise à Dieu, je me trouverai fort bien, du moment qu'elle n'y sera pas!

M. Eustache se tut, et ses paroles, pendant quelques instants, furent remplacées par une mimique saccadée, puis, par une complète immobilité qui ne dura pas moins de dix minutes.

Tout à coup, comme un homme qui éclate, après une longue préméditation :

— Garçon, s'écria-t-il, un troisième verre d'absinthe.

Du premier au second verre, la pensée de M. Eustache avait balloté d'une conclusion à l'autre; de sérieux considérants étaient venus se dresser devant lui sous la forme de son gendre et de sa fille, et les sentiments de la famille et ceux du citoyen luttaient comme une digue contre le déchaînement de ses griefs conjugaux, mais du second à la fin du troisième, la digue fut rompue : la décision extrême fut prise; se faisant Cour de cassation, il prononça, et sans appel, que sa femme s'ingéniant à aller au céleste séjour, il sera lui, décidément, dans la sombre demeure!

Et, comme voulant la fin, il fallait user de moyens, il mit ses lunettes afin de mieux voir les jolies femmes qui pourraient passer.

Atterré cependant de ce qui se réveillait en lui, et comme un désespéré qui retourne le poignard dans la plaie pour mieux mourir, il quitta le café pour aller dîner en garçon à la *Maison Dorée*, et donner ensuite à l'Opéra une fête à ses regards déjà émancipés!

Il était une heure du matin lorsque M. Eustache se retrouva à la pointe de l'île Saint-Louis.

Au détour de sa rue, il gesticulait de telle sorte qu'il fit tomber le chapeau d'un sergent de ville passant à son côté.

— Faites donc attention, lui dit avec politesse l'agent en ramassant son couvre-chef.

— Qui?... quoi? qu'est-ce à dire? Croiriez-vous m'intimider par hasard?

L'agent vit un homme qui n'était pas précisément dans son état normal, et, les mains au dos, il continua avec calme son chemin.

De son côté, M. Eustache continua le sien, ne se sentant plus de joie; sa vive apostrophe à *l'autorité* venait de le grandir à ses yeux.

— Tout va bien! tout va bien! s'écria-t-il, trois verres d'absinthe, un dîner de garçon, un ballet à l'Opéra, et une insulte à la police, c'est plus qu'il n'en faut pour ne pas aller au ciel!

Quelques instants après, il rentrait dans son appartement.

N'en pouvant plus de fatigue, il se jeta dans un fauteuil de l'antichambre.

Il était déjà dans une demi-somnolence, lorsque, lui prenant la main :

— Mon ami, lui dit madame Eustache d'un ton caressant, comme tu rentres tard!

— Allez au paradis! répondit M. Eustache d'une voix embarrassée, et en tombant profondément endormi.

L'épouse vit dans ce souhait marital un gage de réconciliation, et elle se retira l'esprit agité des plus louables émotions.....

VI.

M. Eustache fit un singulier rêve : un rêve qui fut comme le reflet de sa journée, et dans lequel il entrevit, pour ainsi dire, la forme visible de ses idées.

L'absinthe, la Maison-Dorée, l'Opéra et le sergent de ville lui apparurent tour à tour, et, mystère incompréhensible des songes, du premier verre de la liqueur verte à la rencontre de l'agent de police, une forme à la fois vague, gracieuse et mélancolique, s'interposait incessamment entre ses regards et l'objet de ses convoitises.

Après un copieux festin accompli en compagnie de gens peu avouables, il se vit (toujours en rêvant) entraîné dans une partie de jeu.

La forme vague se dessina plus nettement alors aux yeux de sa pensée, et il lui sembla que cette forme était celle d'une jeune fille.

Au jeu, il s'aperçut qu'on le volait et il jeta ses cartes à la face du voleur; rendez-vous fut pris pour aller, dès l'aube, sur le terrain.



Le mélancolique fantôme se rapprocha... et des gouttes de sueur perlèrent sur le front de M. Eustache, en croyant reconnaître des traits qu'il chérissait.

De l'idée du duel à celle de la mort, et de celle de la mort à celle de l'enfer, la pente fut rapide... Il frissonna en apercevant une immensité sombre, morne, immobile, et dans laquelle il devina le *néant*... Ses cheveux se dressèrent sur sa tête!

Mais, tout à coup, du sein de l'implacable immensité, se détache un point lumineux qui, se rapprochant rapide comme une flèche, se montra soudain sous les traits cette fois accusés d'une charmante mortelle.

— Mariette! Mariette! s'écria M. Eustache, en se réveillant en sursaut et pâle d'émotion.

— Quoi donc? mon père! fit une douce voix à son côté.

Il se frotta les yeux, se tâta pour s'assurer de son identité, et s'écria en suffoquant :

— Ma fille!

Et il fondit en larmes.

Puis attirant Mariette sur ses genoux, il lui dit en souriant :

— Tu es mon bon ange, et les anges vont au ciel! Oh! crois-le bien, ton père t'aime trop pour jamais vouloir se séparer de toi... Ici-bas et là-haut, je m'arrangerai de telle sorte que nous nous retrouverons toujours!

Le lendemain de ce rêve, les noms de Mariette et ceux du jeune avocat furent affichés à la mairie du deuxième arrondissement.

— Vous le voyez donc bien, dit M. Neuville à son beau-père, lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, vous en revenez à madame Eustache.

— Erreur! erreur! s'écria ce dernier, qui tenait à se montrer ferme dans ses opinions, du moment que ma femme s'est transformée en ange, ce n'est donc plus ma femme, et je n'ai conséquemment plus à m'obstiner dans des décisions qui n'ont plus leur raison d'être. Est-ce clair?

— Très-clair, monsieur Eustache.

— Ah çà, comment diable a-t-il pu s'opérer une aussi rapide transformation?

— Ma belle-mère m'a fait à cet égard le plus charmant aveu, répartit M. Neuville; il lui a suffi, pour revenir aux plus tendres sentiments, de songer à l'avenir de...

— Je devine, interrompit M. Eustache, vous parlez de Mariette?

— Vous y êtes!

— Ah! qu'il me tarde, reprit M. Neuville, en regardant son futur beau-père, avec un petit air ironique, qu'il me tarde d'être *sub jure*...

— Oh! je vous comprends! quand on a l'honneur d'avoir pour gendre un avocat, il est séant de savoir son latin! En puissance de femme, voulez-vous dire?

— Justement.

— Et moi j'y suis en plein! s'écrie M. Eustache, en tendant la main à sa femme et en embrassant avec effusion sa jeune fille. Tenons-nous-en à cette conclusion : bon gré, mal gré, chacun est ici-bas...

— Achevez.

— *En puissance de femme!...*

Louis Berger.

LA MAISON DU PÈRE VALOUS

(SIMPLE RÉCIT).

C'est une histoire naïve, touchante et toute simple, comme les histoires vraies. Elle renferme les éléments d'un volume, et nous allons la dire en une page.

Il y a une dizaine d'années, dans le quartier de la Guillotière, à Lyon, habitait un brave ouvrier, un homme de cœur, nommé Valous, qui vivait pauvrement de son travail. Auprès de lui, comme une douce lueur de soleil, rayonnait une jeune enfant intelligente, et déjà bonne et laborieuse comme son père. Car bien qu'elle n'eût pas encore l'âge de la peine et du travail, elle passait cependant ses journées dans une manufacture du faubourg. Elle y faisait des mitaines, et ses petites mains avaient bien froid. La pauvre enfant gagnait peu; neuf heures de labeur assidu lui rapportaient à peine 30 ou 40 centimes; mais néanmoins elle se trouvait heureuse, car elle savait qu'au retour, chaque soir, elle était accueillie à bras et cœur ouverts dans le modeste intérieur qu'elle charmait par sa présence et son gai babillage.

Les vieillards qui, malgré l'âge, se bercent encore de rêves, se plaisent toujours avec les enfants qui, insouciants de la réalité précaire, fixent sans cesse leurs beaux yeux bleus sur le riant mirage du printemps de la vie. — Le bon père Valous avait un rêve en tête; il en causait volontiers avec sa petite compagne; mais il se fût bien gardé d'en faire part à ses amis et voisins, qui, certainement, en auraient ri et l'auraient traité de fou.

Eh mon Dieu! le rêve du bonhomme, c'est un peu celui de tous les fatigués de la vie commune, de tous les deshérités et abandonnés de ce monde! Le père Valous qui, dans son bon temps, n'avait jamais guère gagné plus de 3 ou 4 francs par jour, s'était, depuis sa jeunesse, grisé l'esprit d'une pensée ambitieuse. Il voulait devenir propriétaire... non point d'un grand domaine... mais d'un jardin et d'une maison avec des persiennes vertes. En un mot, il avait besoin de se sentir vivre chez lui et finalement d'y mourir.

— Oui, ma pauvre enfant, répétait-il souvent, le véritable bonheur pour l'ouvrier honnête et laborieux, sa récompense, c'est de pouvoir, sur la fin de ses jours, se reposer, l'hiver, dans une maisonnette à lui; l'été, dans son jardin, au milieu de ses fleurs et de ses arbres à fruits. Il est si bon de marcher sur un sol qu'on sait être sien et qui ne doit rien qu'à l'État. On le cultive avec tant de plaisir, sans se lasser jamais! Il en sort, sous les coups de la bêche, des senteurs qui enivrent, et chaque matin, on vient voir, impatient, si la semence a germé, si le bouton a fleuri... Et ce sont les joies, vois-tu, ma fille, les plus saines de la vie. Mais je suis un vieux fou de penser à cela, et ce que j'en dis, c'est tout uniment pour causer.

Or, chaque fois que le père Valous parlait ainsi, l'enfant demeurait rêveuse et pensive — si rêveuse et si pensive qu'un soir, avant de s'endormir, une idée traversa sa petite tête. Et le lendemain elle se dit :



— J'achèterai une maison à papa.

Mais comme elle ne fit part de son idée à personne, pas même à son père, nous sommes bien forcé de respecter son secret.

Seulement depuis ce jour, plus que jamais, elle invitait le vieillard à causer du jardin et de la maisonnette aux persiennes vertes. Elle se plaisait à glisser avec lui sur la pente si douce du rêve, et le pauvre homme paraissait si heureux qu'on eût dit qu'il les possédait déjà, cette maisonnette et ce jardin.

Six mois s'écoulèrent.

— Eh bien, père, dit un soir la jeune fille, il faut l'acheter cette maison.

— Mais, ma fille, c'est que ça coûte bien cher, la terre, la pierre et le travail des maçons.

— Et avec de l'argent?

— Oh, avec de l'argent tout est facile.

— Eh bien, père, achète le terrain, fais bâtir la maison, voilà de l'argent.

Et, ce disant, la naïve enfant jeta sur les genoux du pauvre homme un petit sac tout plein et qui rendait un son métallique.

— Qu'est-ce que c'est que ça, ma fille? demanda le bonhomme étonné.

— De l'argent... mes économies.

— Tes économies!... Et à combien se montent-elles?

— Oh, tu compteras... moi, je n'y ai pas pensé.

— Mais sur quoi as-tu pu économiser tout cela, ma fille?

— Sur le pont Saint-Vincent.

— Comment le pont Saint-Vincent? Je ne te comprends pas.

— Tu sais bien, père, que chaque jour tu me remets 10 centimes pour passer le pont... un sou pour le matin, un sou pour le soir. Eh bien, depuis six mois je fais un grand détour et vais prendre le pont de pierre où ça ne coûte rien... C'est bien plus long, c'est vrai, mais je cours si vite qu'on ne s'en est jamais plaint à la fabrique... D'ailleurs ça réchauffe, l'hiver.

— Et l'été?

— Oh, l'été, c'est si bon!... Comme le propriétaire du pont doit gagner de l'argent, eh! papa!... Si nous avions un pont... mais, ça doit coûter bien cher... plus cher qu'une maison... Enfin, tu comprends, dans six mois, il y a bien des jours, aussi mon petit sac est-il presque plein... Je te le donne... tiens, achète la maison.

— Pauvre petite, tu es un ange!... dit le père les larmes aux yeux et en couvrant de baisers la naïve enfant.

— Alors, tu es bien content, père?

— Si je suis content?... Oh oui, je suis bien content, car tu me donnes là plus que tu ne crois, tu me donnes tout ton petit cœur d'or, un trésor qui n'a pas de prix!...

— Et quand achèteras-tu?

— Demain.

Et la jeune fille tout heureuse s'en alla dormir en rêvant de la maison aux persiennes vertes et du petit jardin couvert de fleurs sur lesquelles voltigeaient de jolis papillons bleus.

Le soir, au retour de la fabrique, elle trouva sur son petit lit une magnifique poupée, et à sa vue elle poussa un cri de joie.

— C'est un cadeau que je te fais à mon tour, dit le père.

— Et la maison?

— Elle est achetée.

— Les persiennes sont vertes?

— Vertes... comme l'espérance.

— Y a-t-il bien des fleurs dans le jardin?

— Toutes celles que l'imagination peut y faire éclore. Il me restait de l'argent sur le prix d'achat, c'est ce qui m'a permis de te choisir cette poupée... Te plaît-elle?

— Oh, elle est magnifique!...

Et cette nuit-là encore la naïve enfant dormit heureuse à côté de sa poupée.

Le lendemain, c'était un dimanche, elle racontait à ses petites voisines comme quoi en ne passant plus sur le pont Saint-Vincent, elle avait économisé beaucoup d'argent que son père avait employé à l'achat d'une maison et de cette belle poupée. Mais les petites voisines se mirent à rire, et les mamans lui expliquèrent qu'avant d'avoir de quoi acheter la moindre bicoque il lui faudrait économiser le passage du pont au moins pendant cent ans.

Elle rentra toute pleurante et demanda au père Valous si c'était bien vrai ce que venaient de lui dire les vilaines voisines.

— Hélas! ma pauvre enfant, oui, c'est vrai!... Pour avoir une maison il faut au moins 4 ou 5000 francs, c'est-à-dire plus de deux cents fois ce que tu m'a remis. Mais les poupées ne coûtent pas si cher; j'ai donc pensé à toi d'abord, nous verrons après pour moi.

Cette déception laissa la jeune fille rêveuse, et son petit cerveau se livra à un grand travail de réflexion.

— Je n'irai plus à la fabrique, se dit-elle, et je veux trouver un métier où l'on gagne plus de 40 centimes par jour. Il doit y en avoir.

Un jour de grande fête, le père Valous amena sa fille à la *comédie*. Ce genre de spectacle l'étonna beaucoup. Elle accablait son père de questions.

— Est-ce qu'on les paie ceux qui s'habillent si bien et qui disent de si belles choses?

— Mais certainement, ma fille.

— Cher?

— Cela dépend... 100 francs, 200 francs par mois.

— C'est beaucoup.

— Mais j'ai entendu dire que lorsqu'ils ont du talent, à Paris, ils étaient payés bien plus cher.

— Ah!...

— Oui; on m'a assuré qu'il y en a qui gagnent 20 ou 30 000 francs.

— Oh! mon Dieu! mais cela doit faire bien de l'argent!...

— Dam, oui, mademoiselle Rachel, une tragédienne qui est venue jouer l'an dernier ici.

— Oui, on en a parlé à la fabrique.

— Eh bien! j'ai lu sur le journal qu'on lui donnait 1000 fr. tous les soirs.

— 1000 francs, père!... Mais elle doit être bien riche alors!...

Et dans sa petite tête, elle se dit :

— Je serai actrice et papa aura sa maison.

. . . .

Monsieur Richard Witton est maire de la Guillotière. Il est non-seulement l'administrateur, mais aussi le bienfaiteur de cette localité ouvrière. Animé d'une ambition généreuse, il travaille sans cesse à l'amélioration morale et matérielle de la classe laborieuse. Près de l'avenue du château il a mis à sa disposition de vastes terrains qu'il cède par parcelles aux conditions les plus faciles. Le moindre capital sous sa haute et sage protection s'augmente dans les mains de l'ouvrier, qui, après quelques années devient propriétaire d'une maison qui l'abrite et d'un champ qui le fait vivre. Aussi le nom de Richard Witton est-il vénéré à la Guillotière. Cet homme de bien est le soutien du pauvre, l'ami et le conseiller du travailleur. C'est le véritable citoyen dans la généreuse et féconde acception du mot.

Il y a cinq ou six ans, il reçut la visite d'une jeune dame mise avec distinction et qui venait vers lui pour traiter de l'acquisition d'un terrain sur lequel elle avait l'intention de faire bâtir une maison... avec des persiennes vertes.

On se rendit chez le notaire.

— Le nom de l'acquéreur? demanda Richard Witton.

— François Valous, répondit la jeune dame. . . . .

. . . .

Mais la réalisation de son rêve ne fut point la suprême et dernière joie du père Valous. Un jour on le fit venir à Paris et on le conduisit dans une belle église tendue de velours, garnie de tapis, étincelante de lumières : il y avait foule. Des hommes d'élite, des supériorités artistiques et littéraires étaient là. Le violon d'Hermann électrisait les âmes, l'orgue résonnait sous la voûte, des voix magnifiques se faisaient entendre. Mais le père Valous ne remarquait rien de tout cela ; il était si ravi qu'il en avait des larmes plein les yeux.

C'était sa fille qui se mariait. . . . .

. . . .

Il y a deux mois, un soir, une dépêche de Lyon arrivait à Paris; mais la destinataire ne se trouvant pas chez elle, on la porta au Théâtre-Français. La personne à qui elle était adressée la lut et tomba évanouie. Un véritable évanouissement comme il s'en faufile quelquefois au théâtre.

Cette dépêche, cependant, ne contenait qu'une phrase; mais une de ces phrases terribles qui brisent le cœur et renversent le corps.

« Le père Valous se meurt ! »

On lisait sur l'enveloppe : « A Madame Victoria Lafontaine, sociétaire de la Comédie Française. »

Hélas ! le père Valous est mort. Les persiennes vertes sont baissées et la maison de l'avenue du Château est en vente.

Si j'étais riche j'achèterais ce jardin et cette maison verte ; il me semble que ce séjour me porterait bonheur et que j'y vivrais et mourrais heureux.

Angelo de Sorr.

LE SECRET DE LA LONGÉVITÉ D'APRÈS UN MÉDECIN CENTENAIRE.

J'étais atteint d'une maladie dont il était impossible de prévoir le terme si je ne changeais pas de climat; il fallait pour que ma santé se rétablît que je vécusse dans une atmosphère plus chaude que celle de la France. Cédant aux instances réitérées d'une de mes sœurs qui habitait Saint-Jean-de-Porto-Rico, je me décidai à l'aller rejoindre.

Je me trouvais depuis près d'un mois dans cette Antille espagnole, et ma sœur, ne voyant aucune amélioration se produire dans l'état de ma santé, me dit :

— Nous avons ici un personnage bien digne de fixer ton attention; c'est un médecin âgé de cent deux ans, l'Esculape justement vénéré des habitants de cette île par ses sentiments d'humanité ainsi que par ses cures remarquables. Va le consulter sur ta maladie, il peut en résulter pour toi un grand bien. Quoique Espagnol, le docteur parle facilement français, et la justesse de son esprit, jointe à l'intérêt qu'inspire sa conversation, te fera éprouver le désir de l'entendre une autre fois.

Ces paroles ayant soudainement réveillé en moi l'espoir de guérir, je me rendis chez le docteur dès le jour même. Après un quart d'heure de marche sur les galets brûlants des rues de la ville, je frappai à la porte de son habitation. Un noir m'ouvrit; comprenant que je voulais parler à son maître, il me quitta et revint m'introduire.

A mon approche, un petit vieillard, habillé de toile blanche, selon l'usage du pays, se leva de son siége de bambous et me salua amicalement. Jamais physionomie plus sympathique et plus vénérable à la fois ne s'était offerte à mes yeux. C'était une tête digne de servir de modèle à un peintre qui aurait voulu représenter dans son type le plus touchant un apôtre de l'humanité.

Le centenaire n'eut pas plutôt entendu mon nom, qu'il me prit affectueusement la main, et me fit asseoir près de lui.

— Vous arrivez d'Europe, me dit-il, et de son point le plus intéressant à mon avis. Votre visite me fait éprouver un plaisir que vous n'allez sans doute pas partager, car je me sens disposé à vous accabler de questions; et vous les pardonnerez, n'est-il pas vrai? à un vieillard qui a le faible d'être un peu curieux.

— Ma complaisance à vous satisfaire ne sera pas entièrement désintéressée, lui répondis-je, car j'espère en échange retirer de grands fruits de votre longue expérience et de votre profond savoir.

J'entrai immédiatement en matière. Paris, si plein d'attraction et d'éblouissantes promesses, cet eldorado trompeur, m'entraîna dans un assez long récit, qui me parut intéresser vivement cet habitant des régions lointaines, que son grand âge condamnait à ne plus voyager.

Une fois la curiosité du vieillard satisfaite, j'abordai l'objet de ma visite.

— Par quel art, lui dis-je, par quel secret avez-vous pu, mon père, atteindre, sous un ciel de feu, une longévité à laquelle votre belle santé promet encore de longs jours?

Le docteur se leva, et me prenant le bras :

— Venez, me dit-il, car je ne reste jamais longtemps à la même place, et je vis sous le ciel autant que mes occupations me le permettent. Allons nous asseoir dans mon jardin, il est devenu mon lieu de prédilection dans ma vieillesse. C'est parmi mes fleurs que j'aime à méditer sur les moyens qui peuvent soulager ceux qui souffrent; là, vous me trouverez disposé à vous communiquer les quelques lumières que j'ai puisées dans une longue existence.

Nous traversâmes une vaste pièce, ouverte de toutes parts à une brise salutaire : c'était l'asile scientifique du docteur; là, il avait accumulé les fruits de ses observations et de ses études. Dans ce local perdu sur une côte lointaine, peut-être y avait-il les meilleurs documents du monde entier sur l'art de traiter les maladies humaines.

Nous descendîmes ensuite les quelques marches qui nous séparaient du jardin. Un bosquet répandait d'exquises senteurs. L'oranger, le citronnier, allaient enlacer leurs rameaux chargés de fleurs et de fruits à des goyaviers, des bananiers, dont les régimes substantiels étaient suspendus à la portée de la main. Ce massif de végétation offrait un abri délicieux contre les ardeurs solaires, qui allaient se briser sur sa voûte, et sous laquelle régnait la tiédeur de nos douces journées d'Europe. C'est là que nous nous assîmes.

Brasseur Wirtgen.

(La fin au prochain numéro.)

CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

Mademoiselle Emma FAUCON, rédactrice.

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON paraît chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon*, voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Par une heureuse combinaison, CENDRILLON donne à toutes ses Abonnées, pour l'année 1864-1865 (commençant le 1er novembre 1864): *Une PRIME sérieusement avantageuse.*

Toutes les Abonnées de CENDRILLON reçoivent dans le numéro de novembre *un bon de prime* avec lequel elles auront gratuitement leur PORTRAIT, ayant 10 centimètres de hauteur sur 7 de largeur, encarté sur bristol et collé sur chine, exécuté par M. Frank, le photographe du monde élégant (18, rue Vivienne, au deuxième).

L'Abonnée peut transmettre ses droits en se conformant au programme qui accompagne le *bon*.

Ce *bon* est valable jusqu'au 1er novembre 1865. La valeur de cette attrayante Prime est supérieure au prix de l'abonnement.

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année et avoir le bon pour le Portrait, envoyer *CINQ francs* pour Paris; *SIX francs* 50 *centimes* pour la province, à M. GOUBAUD, 92, rue Richelieu, à Paris.

Pour la Belgique, à M. BRUYLANT-CHRISTOPHE, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les Libraires.

TROIS PUBLICATIONS

DE

PATRONS-MODÈLES PARISIENS

GARANTIS PARFAITS

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE.

Les *Patrons-Modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des Patrons de grandeur naturelle, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de Cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE.

La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des Patrons de grandeur naturelle, de tout ce qui compose la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de Dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE.

Les *Modes de l'enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de Patrons de grandeur naturelle des différents vêtements de petits garçons et les petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, Pour l'étranger, suivant les conventions postales.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant à M. Henri Picart, rue des Petites-Écuries 19, à Paris.



LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames ; Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle.

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14 fr.** Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS	3 MOIS.		UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50	Espagne. — Portugal	36	19	10
Royaume d'Italie	30	16	9	Turquie	36	19	10
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»	Grèce	36	19	10
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»	Égypte, Tunis, Maroc	36	19	10
Danemark	30	16	»	États Romains	40	20	»
Russie	34	18	»	Vénétie	36	19	10
Suède et Norvége	30	16	»	Autriche	40	20	»
Belgique	36	19	10	États-Unis	40	20	»
Hollande	36	19	10	Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Ecosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre agent.

Une année, 35 shillings	43 fr. 75 c.	Six mois, 18 shillings	22 fr. 50 c.
— avec traduction anglaise, 38 shillings	47 »	— avec traduction anglaise, 20 shillings	25 »

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — S. O. BEETON, publisher of THE ENGLISH WOMAN'S DOMESTIC MAGAZINE, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Ce 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR (successeur de Glarner), libraire de la Cour, et ISSAKOFF, commissaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS. — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme representants de la maison, et sont charges de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espece de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. RIEU et FERLAY, négociants, 6, rue Impériale;

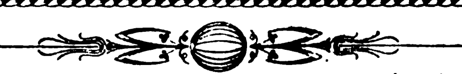
A **ALGER**, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

ON PEUT AUSSI S'ABONNER DIRECTEMENT A PARIS

CHEZ M. ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR, RUE RICHELIEU, 92.

Les lettres non affranchies seront refusées.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts.
Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

3e NUMÉRO DE JUILLET 1865

PARIS
ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR
Rue Richelieu, 92



SOMMAIRE DU 3e NUMÉRO DE JUILLET 1865.

TEXTE.

Modes, renseignements divers, description des toilettes, par madame Marguerite de Jussey. — Lettre d'une douairière, par madame de Bassanville. — Mouvement littéraire, par M. Xavier Eyma. — Pêle-Mêle, par M. Robert Hyenne. — *Frédérique*, nouvelle, par M. Amédée Achard. — *Le secret de la longévité, d'après un médecin centenaire*, par M. Brasseur-Wirtgen.

ANNEXES.

Gravure de modes, n° 786, dessin de M. Jules David, toilette des bains de mer, toilette de jeune personne.

Dans le texte : Dessin n° 21, toilette pour les bains de mer, par Rigolet.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES N° 786.

Toilette des bains de mer. — *Napolitaine* en cachemire, avec pattes de velours suspendues à une étoile d'acier et garnie de velours *à cheval* sur les bords.

La partie qui se relève sur la tête forme pèlerine longue à patte quand elle retombe.

Robe en alpaga blanc, garnie de pattes et d'un biais écaillé en taffetas.

Toilette de jeune personne. — Pour la coiffure, les cheveux sont tous frisés d'avance ; on relève et roule sur les doigts ceux du devant, pour couper par intervalles le cercle qui divise cette coiffure. Le chignon est formé par une grosse coque accompagnée de *marteaux* sur les côtés.

Robe en taffetas de couleur, garnie de biais et de ronds en taffetas noir.

Guimpe ouverte et manches en mousseline de l'Inde avec petits entre-deux à jour, dans lesquels sont posés de petits velours noirs.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 21.

Toilette pour les bains de mer. — Tout ce costume est en grenadine algérienne blanche à rayures bleues.

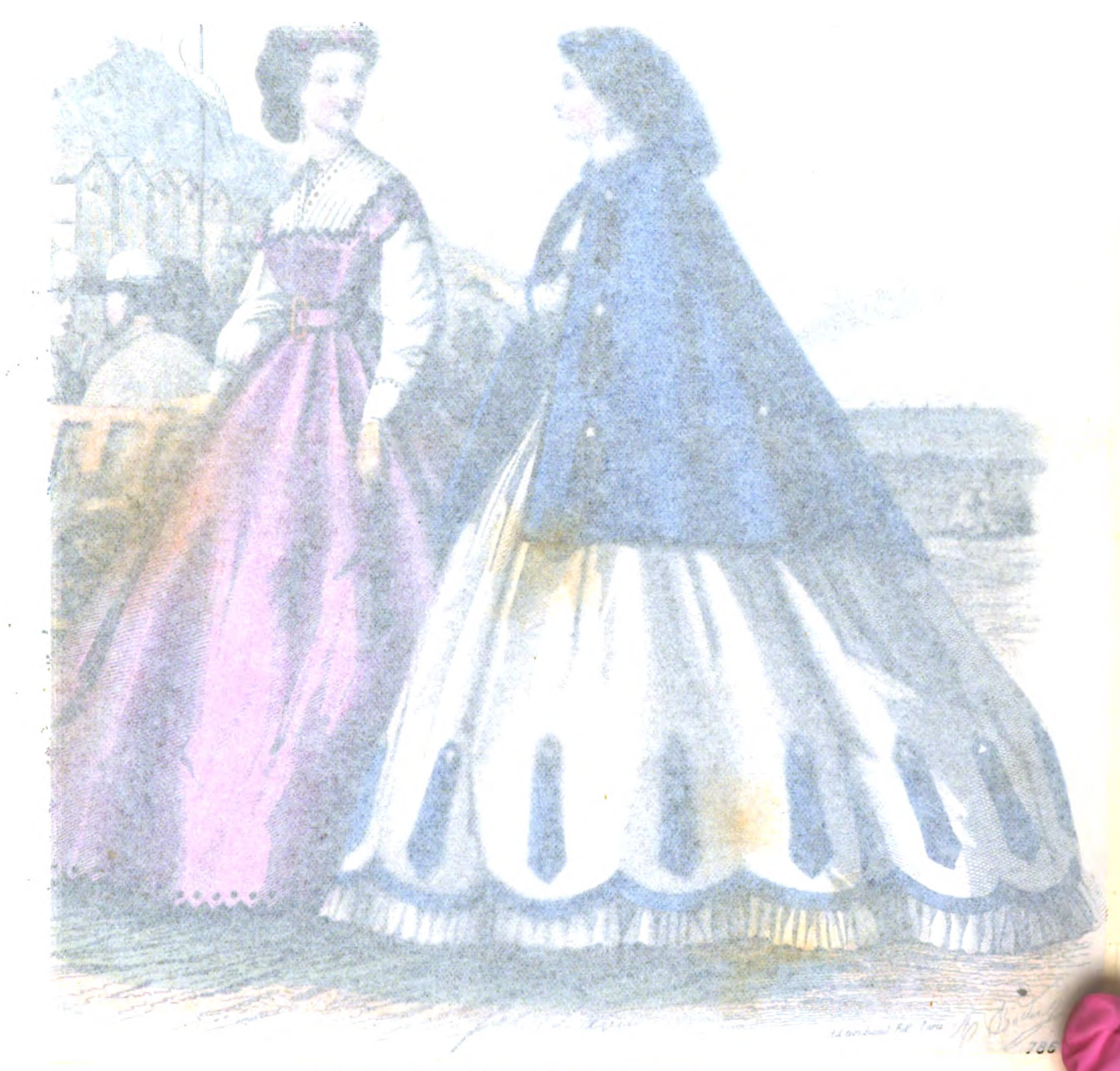
Le petit paletot droit a un capuchon doublé de taffetas bleu. Le capuchon et les manches sont ornés de cordelières de la couleur des rayures.

La jupe est relevée par des agrafes placées sous les choux de rubans. Le jupon est en taffetas bleu.

Chapeau *Henriot*, en paille belge, garni de torsades en ruban bleu. Tête d'oiseau bleu, aigrette blanche, grand voile de côté en tulle.

Avis a nos abonnées. — En cas de changement d'adresse ou de réclamations, prière de vouloir bien nous adresser a dernière bande avec son numéro d'ordre.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu 92

Toilettes de Mmes Ve Robert et Fils. r. Richelieu. 83_ Napolitaine de la Balayeuse. Place Vendôme. 4.

Coiffures de Hy de Bysterweld. Fg. St. Honoré. 5. Plumes et Fleurs de Herpin Leroy à la belle Mariée rue Montmartre 130

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, rue de la Chaussée d'Antin. 6. | Corsets de la Mon Simon Bte à la Couronne Impe. r. St. Honoré. 183.

Sous jupe acier E. Creusy Bandelier et Roche. Rue Montmartre. 133. | Parfums de Violet fourn. de S. M. l'Impératrice r. St. Denis 317.

Entered at Stationer's hall. LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W.C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Pena

SOMMAIRE DU 3e NUMÉRO DE JUILLET 1865.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu 92

Toilettes de Mme Ve Robert et Fils. r. Richelieu. 83. Napolitaine de la Balayeuse. Place Vendôme 24.

Coiffures de Hv de Bysterweld. Fg. St. Honoré. 5 Plumes et Fleurs de Herpin Leroy à la belle Mariée rue Montmartre 130

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon. rue de la Chaussée d'Antin. 6. | Corsets de la Mon Simon Bte. à la Couronne Impale. r. St. Honoré. 183.

Sous jupe acier E. Creusy Bandelier et Roche. Rue Montmartre. 133. | Parfums de Violet fourn. de S. M. l'Impératrice r. St. Denis 317.

Entered at Stationer's hall. LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W.C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Pena

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Il ne nous est jamais arrivé de voir autant d'activité dans les modes à l'époque où nous voici. L'usage bien établi de ne point passer la saison sans aller en voyage et surtout aux eaux, oblige les femmes à ajouter sans cesse quelque chose à leur toilette : aussi les couturières et les modistes sont en correspondance suivie avec leurs clientes, et des envois continuels les mettent dans l'obligation de créer sans cesse de nouveaux types. Ce sont des annexes aux modes lancées depuis le commencement de la saison, et notre chronique est charmée d'en pouvoir faire son profit. Travaillons donc, puisqu'on ne veut point nous laisser de repos, même pendant les jours les plus accablants de l'année.

Ainsi que nous l'avons dit déjà, la forme des chapeaux se modifie d'une manière sensible. Chez toutes nos modistes en renom, le chapeau *empire*, gracieusement interprété, succède aux petites fanchonnettes dont toutes les têtes ne se trouvaient pas également satisfaites. Le chapeau *empire* est beaucoup plus *coiffant*, ce qui constitue déjà un immense avantage; son bavolet uni arrête les cheveux et les empêche de tomber autant sur la nuque, autre progrès que les femmes de goût apprécieront avec nous.

Nous avons plusieurs fois cité les modèles de madame *Antonie*, 41, rue Lafayette; cette toute gracieuse modiste nous donne, ce mois-ci, quelques modèles réunissant tous les attraits de l'actualité la mieux comprise.

Une capote de crêpe lilas bouillonné. La calotte à fond mou, tout à fait comme une résille, est de tulle lilas semé de perles de cristal. Une charmante guirlande de chèvrefeuille rosé, avec feuillage, garnit le dessus et le dessous du chapeau; elle est entremêlée de larmes de cristal. Quelques bouquets placés avec beaucoup de goût accompagnent le fond du chapeau.

Un autre modèle est de tissu paille à petits damiers. Il est décoré de pouffs de violettes et boutons de roses, distribués à l'intérieur et sur la passe. Un saule en perles de paille orne le fond du chapeau, mêlé à une voilette-écharpe de tulle uni.

Un chapeau *empire*, de paille belge, à bavolet lisse, est garni, sur le côté, d'une voilette de tulle attachée par une perruche des îles. Un ruban vert tourne autour de la calotte et descend pour former les brides. L'intérieur est de tulle et feuillage de lierre.

Un autre chapeau-capote est de tulle bleu moucheté. Le fond est composé de tulle et bandelettes en paille de riz. L'ornementation se compose de touffes de bleuets et de traînes en grosses marguerites blanches. Intérieur en harmonie avec le reste.

Les chapeaux ronds de madame Antonie sont d'une charmante originalité. En voici deux, de genre différent : — Le premier est de forme à calotte plate et bords légèrement ondulés; il est en paille blanche, garni de velours noir en pouff et brides flottantes avec écharpe de tulle noir et colibri sur le côté. — Le second a la forme casquette à bords relevés en diadème. Celui-ci est en paille noire; un cordon en plumes de paon suit tout le tour. C'est un modèle jeune, simple et distingué.

Il ne faut point quitter les salons de madame Antonie sans décrire une très-jolie coiffure du soir. C'est un bandeau de velours bleu brodé de jais, auquel tient une résille de dentelle noire, également enrichie de perles. Sur les côtés se trouvent des touffes de bleuets posées en cocarde. Des nœuds de velours bleu à bouts flottants animent cette gracieuse composition.

Nous entrons chez madame *Paul*, qui est la voisine de madame Antonie et dont les robes et les confections méritent d'être citées. On ne voit, en ce moment, que des toilettes de soirée ou des costumes de promenade pour la campagne. Nous choisissons dans les unes et les autres. Les nouveautés de madame Paul ont beaucoup de cachet. Citons :

Une toilette du soir. — Jupe de taffetas rose, bordée d'une corde perlée. Seconde jupe de tulle blanc, relevée à chaque lé par une coquille de perles. Les plis du relevé forment des festons qui se découpent sur la jupe de taffetas. Corsage plissé en tulle blanc, décolleté et garni de guipure Venise et d'un bord de taffetas rose. Corsage-ceinture de taffetas rose à bouts tombant derrière. Petites manches de tulle et taffetas avec jockey de perles.

Autre toilette de soirée. — Robe de gaze Chambéry, fond blanc à pois bleu. Jupe et corsage ornés d'un galon cachemire satiné or et bleu; ce galon est entouré de chaque côté par une roue en guipure de Cluny. Le corsage est plissé sur la hauteur et entouré du même galon sur lequel la guipure fait bord. Les manches courtes sont ornées de même.

Toilette de campagne. — Robe de bengaline blanche, décorée de cachemire violet, brodée de petites perles d'acier et entourée de frange mousse. Casaque *Trouville* de cachemire violet, brodée de perles d'acier aux épaules, sur les devants et aux poches. Répétition, tout autour de la confection, de la même frange qui garnit la jupe, exécutée seulement dans une proportion plus grande.

Autre toilette. — Robe et casaque de mohair gris-perle, décorées de bandes de velours noir, sur lesquelles se trouvent, à la distance de 10 centimètres, des boucles d'acier. Sur la jupe, les boucles d'acier servent à relever en manière de tirettes, pour laisser voir une sous-jupe d'alpaga ponceau, bordée d'un large entre-deux de dentelle noire.

Nos correspondances des villes thermales nous annoncent qu'on porte beaucoup de châles à pointes en dentelle. A ce sujet, nous rappelons à nos lectrices que la maison *Monard* (rue des Jeûneurs, 42) leur offre le moyen de concilier l'élégance et l'économie, car ses châles et ses confections de dentelle noire ont tout le mérite de la solidité, avec de très-beaux dessins inédits.

Nous avons parlé, au commencement de la saison, des vestes espagnoles et des ceintures de dentelle noire de la maison Monard; nous les voyons, en ce moment, figurer avec honneur dans les plus élégantes toilettes.

Les coiffures à bandelettes, et surtout celles qui se composent de bijouteries de clinquant, commencent à perdre leur faveur momentanée; on revient, ainsi que cela devait être, aux coiffures de fleurs.

Parmi les nouveautés composées ce mois-ci par madame *Léontine Coudré* (maison Tilman, rue de Richelieu, 104), nous avons remarqué des *cache-peigne* de pâquerettes et graines noires, des pouffs de geranium ponceau et de jasmin, des coiffures *empire* composées de bleuets et marguerites d'or, d'autres en boulles de petits timballiers avec touffes traînantes d'herbes-rubans.

D'autres coiffures, d'un genre tout nouveau, ont été préparées par madame Coudré; elles consistent en une tige souple

sur laquelle sont montés, de distance en distance, de petits bouquets. La tige est enveloppée de feuillage de lierre et se termine par un cache-peigne. Lorsque le coiffeur est assez adroit pour tirer parti de cette guirlande en plaçant avec goût les groupes de fleurs pour bien ramener le cache-peigne, il n'y a rien de plus délicieusement coquet que cette création.

Le chapitre lingerie est tellement important, cette saison, qu'il faudrait presque consacrer à lui seul un courrier de modes. C'est que la lingerie élégante, telle qu'on la comprend dans la maison de la *Balayeuse* (place Vendôme, 4), comprend non-seulement l'article linge, mais encore les mille fantaisies en casaques, ceintures, voilettes, sorties de bal, capelines, burnous de bains de mer, etc. On voit que le champ est vaste, et nous ne saurions trop dire le talent fécond que madame Franquet met en œuvre pour toutes ces nouveautés sans cesse renouvelées.

Les corsages blancs de la *Balayeuse* sont de nanzouk ou mousseline; ceux de mousseline peuvent être doublés de taffetas blanc, rose ou bleu. Quelques-uns sont ornés de galons-cachemire; d'autres ont des apprêts de valenciennes ou guipure, entrecoupés d'une myriade de petits plis. On termine le corsage par une ceinture de ruban avec chou devant et derrière.

Des *pèlerines Vestales*, nouveau modèle de la *Balayeuse*, sont d'une grande utilité sur les robes à corsage décolleté, lorsqu'on veut les porter en toilette de sortie. Une jolie petite fantaisie, c'est la cravate en barbe de guipure ou dentelle, que madame Franquet double de soierie de nuance vive.

Les mêmes magasins nous offrent des costumes de baigneuse composés de deux jupes, la seconde relevée par des brides et des agrafes. Ces jupes sont de couleurs différentes. Une chemisette russe sert de corsage; elle est de la nuance de la première jupe. Une *vareuse* complète le costume; elle est assortie au second jupon.

Dans leur mise de campagne, les femmes adoptent volontiers la lingerie de batiste brodée de couleur, que l'on trouve à la *Balayeuse*. Les hirondelles, les perruches ou les oiseaux-mouches partagent avec les papillons l'honneur de cette illustration originale.

Les robes de foulard ne deviendront jamais vulgaires si l'on a soin de les choisir dans l'importante spécialité du *Comptoir des Indes* (boulevard de Sébastopol, 129), parce que, dans ce magasin où l'on ne trouve que du foulard, les tissus sont de première qualité et que les dessins se renouvellent sans cesse. Le *Comptoir des Indes* a su, par son intelligence, donner au foulard une place aussi importante que celle que se sont acquise depuis de longues années le satin et le taffetas. Les dispositions changent chaque année, mais le tissu est classé et devient de fondation. En ce moment, la série des robes d'été a remplacé celle du printemps, et les échantillons nouveaux que le *Comptoir des Indes* expédie à ses nombreuses clientes sont sur fond blanc ou très-clair avec petits dessins légers et espacés. Les rayures Pékin se portent beaucoup en toilettes de voyage et bains de mer.

Les *Talismans de la beauté*, charmant bréviaire de coquetterie raisonnée, a été composé par M. L. Claye, propriétaire de la maison Violet, à la *Reine des abeilles*, rue Saint-Denis, 317. Ce livre contient dix chapitres, qui tous renferment d'excellents conseils pour la conservation de la beauté. La maison Violet joint la pratique à la théorie; elle nous donne, pour la conservation de la beauté du teint, deux produits hors ligne : la Crème de beauté, dédiée à l'Impératrice Eugénie, et la Crème Pompadour, rendue célèbre par la belle marquise à qui elle a emprunté son nom. — Pour la chevelure : la pommade Duchesse et le baume de violettes des bois. — Pour les mains : le savon royal de thridace, le seul recommandé par les médecins; le savon aux amandes de pêches et le savon au musc de Tong-kin, importation chinoise.

Enfin, dernier raffinement de la coquetterie, pour parfumer le papier à lettres et les mouchoirs, des extraits délicieux qui se nomment : Parfums des brises de mai, bouquet Impératrice, bouquet des bois, violettes de Parme et bouquet de Fontainebleau.

Toutes les jolies femmes aiment à respirer le doux parfum des fleurs et à en laisser l'aimable souvenir sur leur passage. Aussi ne peuvent-elles manquer d'avoir recours aux trésors de la maison Violet.

Marguerite DE JUSSEY.

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE

Il a fait si chaud, depuis le commencement du mois, que tout le monde a fui Paris pour aller chercher un peu d'air aux bains de mer, pensant que l'Océan, moins avare que le ciel, ne refusera pas une douce brise pour rafraîchir les poumons desséchés. Seuls les gens rivés à l'asphalte des boulevards s'y montrent encore, et les Champs-Élysées ne voient plus apparaître que les galériens des affaires ou du devoir. Beaucoup de campagnards aussi, trouvant peu d'agrément sous le feuillage immobile des bois, quittent leurs villes brûlantes et leurs châteaux ardents pour se diriger vers la mer, à qui ils vont demander son air imprégné de balsamiques senteurs. Aussi Dieppe, Trouville, le Tréport, Étretat et toutes les villes petites et grandes où ont été faits des établissements de bains, regorgent-elles de voyageurs.

Les habitants ordinaires de ces pays se réfugient dans leurs greniers pendant les trois mois de la saison, afin de louer aux baigneurs leurs maisons plus ou moins laides, leurs appartements très-peu confortables, et cela au plus haut prix possible, et pendant ces trois mois les nouveaux, ou plutôt les nouvelles venues font assaut de toilette et surtout d'excentricité : les Champs-Élysées et le bois ne voient rien de pareil dans leurs plus beaux jours! Les hommes sont en costume négligé, en paletot de coutil blanc, en habit veste et culotte de nankin, et coiffés de petits chapeaux plus ou moins laids; mais les femmes!... oh les femmes, leur toilette est indescriptible, et ce qui étonne, c'est de voir encore de jolies femmes à travers tous ces déguisements de mauvais goût.

Quant aux enfants, vêtus encore plus ridiculement que leurs mères, si cela est possible, leur nombre est vraiment prodigieux; ils remplissent les promenades de leurs cris, de leurs jeux et de leurs courses folles; ils se jettent dans les jambes des promeneurs; ils culbutent les chaises et ceux qui sont assis dessus : c'est ravissant!

Ces aimables marmots sont les maîtres en ce lieu, comme aujourd'hui ils le sont partout, car depuis que l'instruction se pousse aux dernières limites, l'éducation, par contre, est complétement négligée; on ne peut pas demander tout, non plus. Aussi le Casino appartient-il à ces petits tyrans, ils y poussent leurs cerceaux, lancent leurs ballons dans le salon de lecture et font de la gymnastique un peu partout.





Planche N° 21.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

Toilette pour les bains de mer. Chapeau de la maison Alexandrine, 14, rue d'Antin.

Toilette de la maison Ve Robert et fils, 85, rue de Richelieu.

(Voyez la description, page 2 de la couverture.)

Car la gymnastique est en ce moment très à la mode; et ce ne sont pas seulement les jeunes garçons qui se livrent à ces salutaires exercices, mais aussi les petites filles que l'on dresse à grimper aux échelles, à se hisser au sommet d'un mât, à s'élever et à se soutenir en l'air par la force des poignets, en un mot à exécuter toutes sortes de tours d'adresse et de vigueur. — Cela les développe, se disent les mamans.

Que trop peut-être, hélas! car ces violents exercices leur donneront de grosses mains, des membres robustes, des allures masculines; toutes choses peu désirables chez une femme, sans compter l'influence que les divers talents acquis dans ces études et dans ces travaux peuvent avoir sur le caractère, les goûts et les inclinations de ces jeunes filles.

Savoir courir sur un toit, franchir des barrières, escalader un mur ou descendre d'une fenêtre au moyen d'une simple corde à nœuds, sont des ressources qui offrent bien quelque danger, ou qui du moins peuvent conduire à de certaines excentricités, on en conviendra. La gymnastique prépare donc une génération de femmes fortes, de femmes lestes, de femmes intrépides; et je souhaite bien du plaisir à messieurs nos arrière-neveux.

On raconte une petite historiette qui serait éclose à Dieppe, à ce qu'il paraît.

Un gandin parisien, comme il y en a beaucoup, quoiqu'il soit bien connu, après avoir brillé longtemps à crédit et fait de nombreuses dettes pendant l'hiver dernier, inquiété par ses créanciers, fatigué de recevoir chaque matin la visite de ses fournisseurs impatients, s'était dérobé à leurs menaçantes poursuites en venant s'établir pour toute la saison sur la plage de Dieppe, en compagnie d'une dame de ses amies, un peu trop sur le retour.

Là, plus de visages de créanciers, plus de notes à payer, pas même celle de l'hôtel où il logeait et mangeait en partie double, plus de pénibles requêtes, plus de papier timbré.

Notre gandin respirait donc à l'aise un air pur, dégagé de tous soucis, quand, l'autre matin, pendant qu'il se promenait paisiblement tout seul sur la jetée, il recule avec terreur, non devant un flot sorti de la mer, mais devant un flot de voyageurs turbulents et criards.

— Grand Dieu! qu'est cela? fit le gandin avec dédain, tout en braquant son lorgnon sur la foule qui l'environnait, et cela d'une façon fort méprisante.

Mais, ô désagréable surprise! il se trouve face à face avec son tailleur, vivante personnification d'un mémoire de mille écus; il détourne la tête avec horreur, c'est son bottier qui est devant lui; il fait un demi tour à droite pour s'esquiver et tombe sur son chemisier...

Un train de plaisir venait de vomir sur lui tous ses créanciers.

Que faire dans une position aussi critique? Parlementer est ce qu'il y a de mieux, car il faut éviter à tout prix un scandale. Aussi, prenant un air aussi aimable que cela lui est possible, le gandin cerné tend la main à ces messieurs, leur raconte qu'il est à Dieppe avec une amie généreuse et riche à laquelle il va raconter ses ennuis, auxquels, sans le moindre doute, elle mettra bon ordre.

Cette perspective sourit aux créanciers, qui lâchent leur proie en lui accordant un répit de quelques heures; mais à peine hors de leurs griffes, le gandin a pris le paquebot de Brighton, en maudissant les trains de plaisir, et en écrivant à son Ariane de venir le rejoindre sur la terre étrangère.

Mais, dans une autre résidence de la fashion parisienne, il vient de se passer, dit-on, une autre aventure plus intéressante que celle-là.

Une dame d'une quarantaine d'années, qui n'en avoue que trente et fait tous ses efforts pour n'en paraître que vingt, vint dernièrement à *** pour y prendre des bains de mer et faire briller sa beauté sur le retour et ses toilettes toutes fraîches.

Malheureusement son mari avait exigé qu'elle y vint accomgnée de sa fille, jeune personne de dix-huit ans, aussi jolie que l'a été sa mère et bien plus simple et bien plus modeste que celle-ci ne le fut jamais.

Or, s'il est avec le ciel des accommodements, il en est bien plus encore avec les maris; aussi, si madame emmena sa fille, puisque la permission et l'argent nécessaires au voyage étaient à cette condition, elle claquemura si bien la pauvre enfant à l'hôtel où toutes deux demeuraient, que personne ne connut cet acte de naissance compromettant, pas même les gens de la maison, qui prirent la pauvre enfant pour la femme de chambre de sa mère.

Mais que faire, ainsi renfermée, si ce n'est de songer à se distraire? Aussi notre héroïne passait-elle la journée à la fenêtre, non pour regarder les passants, la malheureuse fenêtre s'ouvrant sur une cour, mais pour regarder l'oiseau qui vole, le vent qui souffle, le nuage qui passe; tout n'est-il pas distraction pour la jeunesse!

A la fenêtre, presque en face de celle où se tenait la jeune fille, un jeune homme, retenu à la chambre par une indisposition, se montrait aussi de temps en temps. D'abord nos deux flâneurs se regardèrent, puis se sourirent, puis se saluèrent, et le jeune lovelace, qui crut avoir affaire à une dulcinée d'antichambre, lança une brûlante déclaration dans laquelle il demandait un rendez-vous nocturne.

La jeune fille répliqua par une lettre pleine d'indignation, en disant qu'elle allait montrer cette épître insultante à sa mère...

Le jeune homme n'y comprenait rien, mais aussitôt il renvoya des excuses avec la demande d'une explication.

L'explication ne se fit point attendre, et Alfred D..., voyant que cette jeune fille était non coupable mais malheureuse, et de plus sachant qu'elle était riche, car il connaissait la position de son père, se présenta un matin chez la mère coquette pour lui demander son Agnès en mariage.

— Marier ma fille!... une enfant!... s'écria celle-ci.

Mais Alfred D..., ne se laissant pas décourager par cette réponse, répliqua qu'une enfant de dix-huit ans préférait un mari à une poupée, et que, s'il avait le malheur de ne point être agréé, il chargerait tous les baigneurs de plaider sa cause.

A cette menace, madame *** promit d'appuyer sa demande auprès de son mari, exigeant le silence sur tout ceci, comme condition de son appui, ce que promit Alfred D...; mais comme, si les murs ont des oreilles, ils ont une langue aussi, le soir même, au Casino, on ne parlait que de la *grande* et jolie fille de madame ***, qui allait se marier pour rendre sa mère grand'-mère.

Quand on pense qu'il y a trente ans à peine, la plupart des Parisiens mouraient sans avoir vu la mer à cause des obstacles de toutes sortes, des difficultés insurmontables, du temps énorme que cela prenait et des frais considérables que cela coûtait, et qu'aujourd'hui c'est l'excès contraire dont on se plaint : le voyage est trop facile et trop rapide, tout le monde le fait. Vulgarité qui lui ôte beaucoup de son prix et de son charme. Le chemin de fer a le tort de rendre banal tout ce qu'il touche. Plus de retraite, plus de solitude, plus de lieu choisi, accessible seulement à quelques élus. — Avec le chemin de fer on n'est plus loin de personne, a dit un philosophe, et ce n'est pas le moindre de ses inconvénients.

Comtesse DE BASSANVILLE



MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le critique attentif peut constater un double courant dans le mouvement littéraire de nos jours : l'un qui pousse à la multiplicité des livres sérieux, l'autre qui ne laisse pas chômer la curiosité des lecteurs à l'endroit des ouvrages de fantaisie ou d'imagination. Chose singulière ! ces deux courants ne se contrarient pas ! Il y a des lecteurs pour les œuvres de science et d'étude, comme il y en a pour les romans.

La critique, pour répondre consciencieusement à sa mission, n'a pas le droit d'être dédaigneuse de ceci ou de cela ; son devoir est de s'assouplir bon gré mal gré à la lecture et à l'examen de toutes les productions. Ne vous étonnez donc pas si, dans mes revues littéraires, vous vous heurtez tantôt à quelqu'une des nombreuses publications historiques qui se font en ce moment, tantôt à un roman de M. Ponson du Terrail, ou de M. Arsène Houssaye, dans ce style sans façon qui appartient au premier ou dans les formes alambiquées qui distinguent le second.

Ce n'est pas moi qui le veux; la force des choses m'y pousse. Et, d'ailleurs, pourquoi la critique littéraire serait-elle plus collet-monté et plus avare que la critique théâtrale qui ne néglige pas l'occasion de signaler *urbi et orbi* la naissance du moindre vaudeville ? Cela m'a, du reste, paru toujours singulièrement injuste. Quand nos critiques du lundi n'ont pas une comédie en cinq actes à se mettre sous la dent, plutôt que de chômer, ils jettent dans la meule de leur feuilleton tous les flonflons des petits théâtres, qu'en d'autres moments ils n'eussent pas ramassés avec des pincettes.

Combien de charmants livres, — je ne dis pas combien de chefs-d'œuvre, — car les chefs-d'œuvre ont le privilége des coudes pointus : ils percent toujours l'enveloppe, — mais combien de charmants livres ont passé inaperçus, combien d'écrivains taillés pour avoir réellement du talent se sont dévoyés, faute quelquefois d'une simple mention, d'un tout petit éloge, d'un peu de publicité ! Tandis que vous voyez resplendir à toutes les lumières et s'épanouir à la renommée des faiseurs de couplets et des batteleurs de pièces, étrangers à toute littérature. En parlant de la sorte, je ne veux pas recommencer une vieille querelle bien usée; encore moins ai-je la pensée de rabâcher sur cet autre thème également usé : les hommes de génie qui s'en vont mourir à l'hôpital. Aujourd'hui les gens de lettres ne meurent plus à l'hôpital, pour peu qu'ils le veuillent. S'il en est qui sont réduits à cette extrémité, ce n'est pas la misère et l'indifférence du public qui les y conduisent, c'est autre chose. Nous vivons dans un temps où l'on prend vite son parti dans la littérature : l'homme de génie, s'il le faut, abdique et consent à n'être qu'un écrivain de talent; l'écrivain de talent descend au métier très-aisément, si besoin est, et ainsi de suite d'échelon en échelon. Il y a place pour tout le monde à cette grande table où l'on ramasse des miettes quand on ne peut pas mordre aux grosses pièces. Le contraire est l'exception.

Mais il n'en est pas moins vrai que la critique, en cela plus complaisante que mal intentionnée, a fait une popularité réelle à je ne sais combien de vaudevillistes, tandis que des écrivains d'une valeur réelle sont à peine connus en dehors du cercle des hommes studieux, à peine signalés à l'attention du public. Eh ! mon Dieu ! à tout prendre, c'est l'histoire des gros sous et des louis d'or; les premiers sont incontestablement plus populaires que les seconds, quoique les louis d'or inspirent plus que les gros sous l'ambition de la possession. Malheureusement, c'est le contraire en littérature. Mais passons.

Nous vivons dans un temps où, malgré les accidents de chemins de fer, les voyages sont devenus un besoin pour le public français. Or, on ne saurait voyager sans avoir un bon *guide*. Les éditeurs Garnier frères ont parfaitement compris cette nécessité pour les voyageurs de ne point s'aventurer sans instructions sur les divers pays où l'on se rend. Leur collection des *Guides européens* mérite donc une mention toute spéciale. Chacun d'eux est accompagné de cartes spéciales, de nombreux plans des villes et d'illustrations remarquables, sans compter le soin avec lequel ils sont rédigés par des écrivains compétents. Il est difficile de voyager d'une manière plus agréable, plus complète, plus fructueuse, en France, en Algérie, dans Paris et aux environs de Paris, en Allemagne, en Suisse, sur les bords du Rhin, en Angleterre, en Écosse, en Irlande, en Belgique, en Hollande, en Italie, en Espagne, etc., etc. Je ne saurais mieux faire pour de tels ouvrages que de les signaler; ils sont d'un succès obligé à cette époque de l'année.

Vous voilà en chemin de fer ; avant de partir, vous vous êtes muni d'un *Guide*, cela va sans dire ; vous l'avez lu, commenté, étudié avant de vous mettre en route, ou bien vous le ferez, arrivé à votre destination ; mais pour occuper vos heures de prison entre les quatre parois d'un wagon, il vous faut des livres d'une lecture facile. Vous avez, d'abord, toute la *Bibliothèque des chemins de fer*, et Dieu sait si le choix y est nombreux ; puis des romans nouveaux. Voulez-vous me permettre de vous en signaler quelques-uns ?

Voici les *Nouvelles* d'Édouard Ourliac, éditées par Michel Lévy. Ourliac, mort jeune, à la peine et en pleine fleur de talent, était et est resté un conteur charmant. Quelques-uns de ses récits ont atteint au chef-d'œuvre du genre. C'était un écrivain convaincu, caustique et sceptique à ses débuts, devenu profondément religieux sur la fin de sa vie ; la grâce, le style, l'émotion abondent chez lui. Réimprimés déjà plusieurs fois, ses livres sont toujours les bienvenus.

Un des éditeurs les plus féconds de Paris et que de très-légitimes succès ont mis fort en vogue depuis quelque temps, a publié, presque coup sur coup, une série d'ouvrages dont je puis, en toute sécurité, recommander la lecture aux abonnées du *Moniteur de la Mode*. C'est, d'abord, les *Bottes vernies de Cendrillon*, une charmante boutade d'un écrivain qui a considérablement grandi dans les sympathies du public, M. Charles Deslys; puis les *Mystères de la maison*, de madame Anaïs Ségalas, qu'il suffit de nommer pour qu'on soit assuré de trouver dans son œuvre intérêt et morale. La *Vierge folle*, de M. Jules de Wailly fils, qui porte bien un nom accoutumé au succès ; les *Sept baisers de Buckingham*, de MM. E. Gonzalès et Moléri, une vogue qui recommence ; les *Drames du mariage*, de M. Étienne Énault, etc., etc.

Beaucoup plus que le *Roman de la Duchesse* de M. Arsène Houssaye, — un livre que je défendrai à mes jeunes lectrices, — je leur recommanderai les œuvres de M. Erkman-Chatrian, que l'éditeur Hetzel popularise en ce moment, et ils le méritent, dans un format illustré. Ce sont là, en effet, des livres qu'on lit et que l'on conserve. *Madame Thérèse*, le *Conscrit*, *Waterloo*, sont une trilogie émouvante, autrement émouvante que la fameuse épopée des *Mousquetaires*. Il y a là autre chose que des récits romanesques; il y a de l'étude, de l'âme, une conception vigoureuse, quelque chose qui fait pleurer et rêver. Les livres d'Erkman-Chatrian sont, aujourd'hui, à la mode, et ce n'est pas un succès éphémère.

Puisque le nom de M. Hetzel m'est venu sous la plume, je ne puis, en bon chroniqueur littéraire, me dispenser de vous signaler sa belle édition, illustrée dans la forme populaire, des *Misérables*, de Victor Hugo, et sa belle et utile publication du *Magasin de Récréation*, œuvre utile, sérieusement et sincèrement conçue, charmante pour les grandes personnes et pour les enfants.

On ne saurait rien mettre de plus charmant, de plus moral, de plus attrayant entre les mains de ceux-ci.

Xavier Eyma.

PÊLE-MÊLE

La sixième chambre du tribunal correctionnel de Paris, grâce à la grève des cochers, n'a pas chômé depuis quelques jours. De nombreuses condamnations ont été prononcées contre différents prévenus qui, comprenant mal l'exercice de la liberté, se sont rendus coupables d'injures, de menaces et de voies de fait contre de nouveaux confrères assez oublieux de leur propre dignité pour préférer le gain de leur journée à la stoïque résolution de se brosser le ventre avec l'étrille de leurs chevaux.

L'un deux a fait un mot qu'un homme d'esprit n'aurait jamais su trouver.

Il avait à répondre d'un coup de fouet qu'il avait donné au sieur Gérard, ex-palefrenier, tout récemment promu au grade d'automédon blousier.

Le tribunal, par d'adroites questions, cherchait à s'éclairer sur les faits de la cause, sur ses détails et sur ses conséquences.

Le coup de fouet n'était pas contesté, mais il avait été précédé d'un échange de mauvais propos.

— Qu'avez-vous dit au sieur Gérard? demanda M. le président.

Le prévenu. — Moi! je lui ai dit : *Tu travailles, tu n'es qu'un fainéant.*

⁂

Le *Nain jaune* nous fournit les détails intéressants qui suivent sur la nouvelle pièce de Ponsard, reçue à la Comédie-Française.

L'œuvre de l'auteur de *l'Honneur et l'Argent* est intitulée *le Lion amoureux*, disent les journaux, et ils ajoutent que l'héroïne en est madame Tallien. Il y a là une erreur qu'il convient de relever.

Le poëte avait en effet, autrefois, fait un drame, avec madame Tallien pour héroïne; mais ce drame ne s'appelait pas *le Lion amoureux*, il avait pour titre : *Robespierre*. C'était la mise en scène du 9 thermidor. Le premier acte se passait à Bordeaux, entre madame Cabarrus et Tallien. Le reste de l'action avait Paris pour théâtre. Le spectateur allait du salon de madame Cabarrus à la grande salle de la Conciergerie; il assistait à une séance de la Commune et à une séance de la Convention. La tribune et les gradins chargés de représentants garnissaient la scène. Robespierre engageait sa dernière lutte :

— Président d'assassins, une dernière fois,
Donne-moi la parole!
— Aux voix! aux voix! aux voix!...

Dans l'esprit de Ponsard, *Robespierre* devait continuer *Charlotte Corday*, et le drame qu'il vient de donner au Théâtre-Français compléter la trilogie. Inutile d'expliquer pourquoi la troisième pièce passe avant la seconde.

L'action du *Lion amoureux* commence le lendemain du 9 thermidor et non sous le Directoire, comme on l'a prétendu encore. Le titre dit le sujet. C'est la lutte éternellement dramatique de la passion et du devoir, mais de la passion comme la ressentaient les hommes à la Danton, et du devoir comme le comprenait Corneille. Les principaux personnages sont un conventionnel et une grande dame, à laquelle la chute de Robespierre a ouvert les portes de la Conciergerie. Personnages et noms de fantaisie. Quant aux personnages historiques, Hoche, madame Tallien, ils ne paraissent guère dans la pièce qu'à la façon purement épisodique du Louis XIII de *Marion Delorme*.

C'est madame Madeleine Brohan qui jouera la grande dame, et Bressant le conventionnel. La première représentation aura lieu vers le 15 octobre. Tels sont les détails vrais sur l'événement littéraire qu'on a diversement commenté ces jours-ci.

⁂

Vous est-il arrivé, chères lectrices, durant cette quinzaine, de passer par la rue de la Chaussée-d'Antin? Si le hasard vous y a conduites, il est impossible — les dames étant naturellement un peu curieuses — que vous n'ayez pas remarqué et admiré, dans la montre du bijoutier Perrée, un magnifique papillon qui est certainement un chef-d'œuvre de bijouterie. Imaginez le plus joli des coléoptères, au corps diamanté, aux ailes éployées et semées de brillants, aux fines antennes d'or, aux yeux de rubis; sur chacune des ailes, à leur extrémité, attachez encore un rubis, semblable à une flamme aérienne, et vous aurez à peine une idée de la merveilleuse broche dont nous allons vous dire l'histoire.

On a vu, dans notre précédent numéro, comment une femme qui est à la fois une voyageuse intrépide et un implacable écrivain, madame Olympe Audouard, a récemment publié, après deux ans de voyages et d'observations, un volume intitulé : *Les Mystères de l'Égypte dévoilés*. Dans ce livre, qui attire presque autant l'attention par ses défauts que par ses qualités, l'auteur a su mêler, avec une adresse toute féminine, le miel à l'absinthe, l'éloge à la critique; elle a fait surtout un portrait on ne peut plus flatteur de Mustapha-Pacha, ce prince voyageur qui — tandis que son frère, le vice-roi, fuit l'Égypte en proie au choléra — met le temps à profit en étudiant par lui-même les mystères de Hombourg.

Or, il est à peine besoin de le dire, les Égyptiens sont généreux. Mustapha-Pacha, qui n'a sans doute pas tous les jours la bonne fortune de se voir chanter en prose par une dame de lettres, a voulu reconnaître par un cadeau princier la gracieuseté de l'ancienne directrice du journal *le Papillon*, et il n'a rien trouvé de mieux que de commander pour elle à l'un de nos plus habiles bijoutiers, le splendide papillon en diamants dont nous parlions tout à l'heure.

Avouez, chères lectrices, qu'on n'est pas plus ingénieux en France et que cette petite histoire mériterait de figurer en première ligne parmi les « mystères de l'Égypte dévoilés! »

Robert Hyenne.

FRÉDÉRIQUE

(NOUVELLE.)

I

Richard était certainement l'un des jeunes gens les plus rangés et les plus studieux de Gévennol. Sa chambre et son cabinet offraient un assemblage curieux de livres et d'instruments de toutes sortes, au milieu desquels il passait sa vie. Il y avait des compas et des mappemondes sur le piano, et des volumes éparpillés sur tous les meubles. La table était surchargée de plumes, de papier, de crayons, de dessins et de pinceaux entre lesquels s'épanouissaient quelques belles fleurs dans un beau vase. Un certain ordre régnait dans cette confusion. Richard avait toujours sous la main le cahier de musique ou les crayons dont il avait besoin.

Personne n'était plus aimé que Richard à Gévennol, bien qu'il eût quelque fortune et qu'il en attendît une considérable d'un vieil oncle avec lequel il demeurait. Cette sympathie générale qui l'entourait provenait de l'égalité de son humeur et d'un penchant naturel à obliger les gens, qu'on lui connaissait depuis l'enfance. En outre, bien qu'il sût beaucoup de choses, et qu'il pût choisir entre les héritières les plus huppées de la ville, il ne s'en faisait point accroire.

Dès le matin, Richard était debout, fumant à sa fenêtre, et regardant autour de lui d'un air tranquille et curieux. Le réveil des oiseaux qui s'agitaient au travers du feuillage, le jeu des insectes dans la lumière, les mœurs d'une famille de merles qui habitaient le jardin, les aspects variés du ciel, les mille bruits qui accompagnent la naissance du jour lui fournissaient des sujets continuels de méditations et de rêveries. Une heure après il était à la besogne. La lecture, la botanique, le dessin, la chimie, la musique, se partageaient ses journées et le menaient doucement jusqu'au soir. Personne n'était plus occupé. Cependant les bourgeois de Gévennol disaient de Richard qu'il ne faisait rien. Avaient-ils tort, avaient-ils raison? L'un et l'autre peut-être. Richard pouvait avoir alors à peu près ving-cinq ans.

La ville de Gévennol, dans laquelle il était rentré avec le diplôme d'avocat, — vous chercheriez vainement cette ville sur la carte, — est l'une des plus jolies petites sous-préfectures du haut Languedoc. La Tourlouze, qui l'arrose, — cette rivière-là non plus ne figure dans aucun dictionnaire de géographie, — trace de riants méandres dans les prairies qui l'entourent. Un cercle de collines boisées ferme le paysage auquel des fabriques et des moulins donnent le mouvement et la vie. Gévennol tire son aisance d'un grand commerce de drap. Tout le monde est drapier dans le pays, soit qu'on fabrique des étoffes de laine, soit qu'on en vende. Il y a à Gévennol une belle promenade plantée de vieux platanes et d'ormeaux où le beau monde se promène le dimanche. On y conduit les étrangers; non loin du Mail on voit une ancienne église dont les archéologues de la province font grand cas.

Deux escadrons de cavalerie tiennent ordinairement garnison à Gévennol, ce qui augmente les profits de l'habitant. Les jours de cérémonie on fait de la musique sur le Mail. Le théâtre est ouvert trois ou quatre fois l'an, au moment des foires. Il y a sur la place du marché un café orné de glaces où se réunissent les officiers. Les propriétaires de l'endroit défendent à leurs fils de s'y arrêter. On travaille beaucoup à Gévennol; les jours y passent avec cette placidité rapide qu'engendre la monotonie; les mois suivent les mois, et l'on attrape le bout de l'an sans s'apercevoir qu'on s'est ennuyé. Or l'ennui qu'on ignore n'est plus de l'ennui.

Chacun à Gévennol s'occupe beaucoup de son voisin. C'est à quoi surtout l'on consacre les dimanches et les jours de fêtes. Dans ce milieu tranquille Richard menait une existence très-douce conforme à ses goûts de retraite et d'étude; non pas qu'il n'eût l'esprit éveillé et facile aux enthousiasmes, tout comme certains jeunes gens de son âge qu'on voit toujours en joie, mais une timidité singulière, mêlée à un grain de poésie romanesque dont il ne laissait rien voir, tenait son cœur en bride. Ce qu'il avait d'élans spontanés, d'exaltations et d'inquiétudes fiévreuses, personne ne le savait. Le piano et le papier recevaient ces confidences. L'accès passé, il en riait lui-même.

On croyait généralement dans Gévennol que le bonhomme Saint-Estève attendait que son neveu eût fait choix d'un état pour le marier, mais Richard n'y pensait pas et l'oncle y pensait encore moins que le neveu. On sait que Richard avait beaucoup d'amis dans le pays, mais il vivait fort à l'écart et semblait n'avoir aucun souci des plaisirs et des agitations où tant d'autres dépensent leur jeunesse. Si on ne l'avait pas vu, dans une occasion difficile, tirer le sabre comme un cuirassier, les malins de la ville l'eussent appelé volontiers mademoiselle Richard. L'oncle Saint-Estève était le premier à plaisanter son neveu sur ses dispositions à la solitude et à la retenue.

— Méfie-toi, Richard, lui disait-il, tu es quasiment comme un petit saint, et je ne sais rien de plus perfide que cette engeance-là.

On peut ajouter qu'il n'y avait aucun point de similitude morale entre le vieillard et le jeune homme, ce qui était cause peut-être qu'ils faisaient bon ménage.

M. Saint-Estève, encore vert malgré ses soixante-douze ans, buvait sec et mangeait ferme. Il avait les épaules larges et le teint fleuri, des mains velues et des cheveux gris fort rudes taillés en brosse. Il s'estimait philosophe parce qu'il ne croyait à rien et tremblait quand un domestique maladroit renversait une salière.

Elevé à l'école de Babeuf et de Parny, il vantait les douceurs de la loi agraire et les charmes des bocages peuplés de nymphes, mais, si quelque fermier n'était pas exact à payer son terme, ou si l'une des bergères de ses nombreux troupeaux venait à perdre une oie, il était sans pitié. Les déclarations les plus farouches et les petits vers badins voltigeaient de compagnie sur sa bouche.

Il avait, disait-on, joué un certain rôle dans un département de l'Ouest, à l'époque de la grande Révolution, et gagné son argent dans le commerce des biens nationaux. Ce qu'on savait pertinemment, c'est que, affilié à une sorte de bande noire qui ravagea le haut Languedoc vers 1823, il n'était point de château à trente lieues à la ronde sur lequel il n'eût, par troc, par vente ou par achat, prélevé une dîme. C'était peut-être pour cela qu'il haïssait les aristocrates; il en eût conduit volontiers toute une troupe à l'échafaud sur l'air de: *J'avais égaré mes fuseaux*.

A une époque où M. Saint-Estève était adjoint de Gévennol, on remarqua cependant que le préfet du département, qui était marquis, lui ayant rendu visite en tournée de révision, le vieux sans-culotte reçut ce fonctionnaire le chapeau à la main et avec force révérances, l'échine courbée, et lui fit les honneurs d'un festin qu'il avait fait venir du chef-lieu tout exprès; au dessert, il l'appela Monseigneur. Comme on le complimentait sur l'ordonnance et le luxe de son dîner:

— J'ai voulu faire voir à ces nobles que les petites gens ont aussi de l'or dans leurs poches, dit-il.

Pendant huit jours il parla de l'argent qu'il avait dépensé pour M. le marquis, si bien qu'il se montra terrible pour les comptes que lui présentaient ses métayers.

L'isolement dans lequel vivait Richard ne l'empêchait pas de voir les jolies filles qui parcouraient les petits chemins éparpillés dans tous les sens sous ces fenêtres, au milieu d'un damier de jardins et de potagers. Celles-là se rendaient à une fabrique voisine; celles-ci prenaient par le plus court pour gagner le centre de la ville. On arrivait ainsi à se connaître et l'on échangeait des sourires.

Parmi les personnes dont les pieds agiles faisaient crier le gravier, il en était une qu'il suivait des yeux plus longtemps que les autres. Quand elle avait disparu derrière les amandiers, les yeux tournés du côté où il l'avait aperçue, il restait encore à sa fenêtre. Des rêveries l'y surprenaient. Richard ne se rappelait pas avoir jamais questionné les habitants de Gévennol sur son compte, et il savait par le menu toutes les particularités de sa vie. Quelque chose l'avertissait quand Frédérique passait. C'était un son, c'était un parfum, ce n'était rien, et il ne s'y trompait pas.

Frédérique avait une manière nonchalante de marcher qui lui semblait incomparable. Elle ne levait jamais la tête quand il écartait le rideau, mais elle le voyait et il devinait sa rougeur subite sous les passes du chapeau. Un peu grande pour ses dix-huit ans, assez grasse, avec des yeux noirs et des cheveux blonds, les épaules pleines avec des tons nacrés que la mousseline des jours d'été laissait voir, les bras frais et blancs, la taille ronde, un coloris tendre sur les joues, Frédérique ne pouvait être confondue avec les autres filles du pays. Elle pouvait y être née, elle n'en était pas.

Elle était l'image de la santé et de la bonne humeur; la gaité brillait dans ses yeux, le rire sur ses lèvres rouges; lors même qu'elle était sérieuse, on sentait que pour un rien sa gravité s'en irait en fumée. Frédérique portait une toilette modeste, tout à fait simple même, mais qui n'était pas celle d'une ouvrière ou d'une artisane. Un bout de ruban, une fleur, un brin de dentelle la relevait et lui donnait ce rien qui fait l'élégance. Richard savait d'où elle venait, il se préoccupait de savoir où elle arriverait.

— Tant de gaieté, de si beaux yeux, et pour toute fortune son travail! se disait-il, tandis qu'elle passait faisant voler les gouttes de rosée du bout de ses bottines noires.

Ces quelques mots le jetaient dans de longues réflexions dont il sortait en soupirant.

Un soir, au détour d'une ruelle écartée, Richard, qui marchait lentement, la pensée dans les étoiles, sentit tout à coup deux petites mains s'appuyer sur son bras; une femme se pressait contre lui, et d'une voix effrayée:

— Pour l'amour du ciel, ne me quittez pas! disait-elle.

C'était Frédérique. Machinalement Richard se retourna. Un grand beau jeune homme en uniforme de dragon se faisait voir à l'autre extrémité de la rue, marchant fort vite; on entendait sonner ses éperons sur le pavé et il sifflait entre ses dents, la main posée sur la garde de son épée. Richard serra le bras de sa compagne qui tremblait:

— N'ayez pas peur, lui dit-il, la cavalerie et moi nous nous connaissons.

En ce moment, exposer sa vie pour cette jeune fille à laquelle il n'avait jamais parlé lui semblait une chose toute simple. Un fluide chaud et pénétrant sortait des mains qui se confiaient à lui, et, à travers le drap, atteignait son épiderme et se glissait jusqu'à son cœur. L'officier qui pressait le pas arriva lestement sur eux. Il pencha la tête en avant pour mieux voir le rival qui entraînait Frédérique et reconnut Richard. Un joyeux sourire épanouit sa figure, tout à l'heure menaçante, et, caressant du doigt sa moustache brune:

— Eh! parbleu! mademoiselle, il fallait donc le dire! s'écria-t-il.

Il enleva son claque lestement, salua Richard d'un clin d'œil et pirouetta sur ses talons. Bientôt après le refrain vif et gai dont il égayait sa marche s'éteignit au coin de la rue.

— Vous voyez que ce n'est pas bien terrible, dit Richard.

— Oh! si vous saviez comme il m'a fait peur! répondit Frédérique, qui respirait à peine.

— Il vous parlait donc? que vous disait-il?

— Je ne sais pas... il était toujours sur mes talons; un instant il a voulu me prendre par le bras. C'est alors que je me suis mise à courir. Le souffle allait me manquer quand je vous ai vu...

— Vous plaît-il maintenant que je vous ramène chez vous?

Frédérique tourna la tête de tous côtés; son regard interrogeait chaque coin noir, chaque ruelle, chaque porte.

— C'est bien certainement ce qu'il y a de plus simple à faire, poursuivit-elle, mais vous trouverez peut-être que je demeure un peu loin.

— Oh! rassurez-vous... Le dragon n'est plus là... je n'aurai donc pas grand mérite à vous accompagner.

Frédérique leva les yeux sur Richard.

— A présent, dit-elle, j'irais jusqu'au bout du monde.

— Cependant, reprit-il tout en marchant, vous ne connaissiez pas mon ami le lieutenant Vibrac?

— Mon Dieu non! malheureusement, quand on court toute seule du matin au soir, on a la chance de rencontrer des jeunes gens qui aiment à s'amuser... Je n'ai pourtant rien fait pour l'y encourager... mais c'est là une des tristes conditions de mon état.

— Vous devez être bien lasse quelquefois le soir?

— Très-lasse, et cependant c'est le moment où je travaille le plus; mon père est dans son fauteuil, ma mère fait de la tapisserie ou tricote tout contre la fenêtre; elle me regarde et laisse tomber l'aiguille; je me mets à mon piano, j'étudie les leçons du lendemain; quelquefois je m'oublie sur un vieux maître; le cahier fini, je prends un livre et lis à haute voix. Les heures passent et l'on s'aperçoit enfin qu'il faut aller se coucher. L'autre soir, il était minuit. Par exemple, je dors tout d'un trait jusqu'au matin.

— Êtes-vous toujours l'amie de la maison de Rieux?

— Oh! l'amie! c'est beaucoup d'honneur que vous me faites; je donne des leçons trois fois par semaine aux filles de madame de Rieux. Les doigts y sont, mais la tête n'y est pas.

— Vous parlez de mademoiselle Aglaé et de mademoiselle Cécile?

— Sans doute... ai-je eu tort? Elles sont peut-être de votre famille... j'ai dit tout naturellement ce que je pensais. D'ailleurs elles n'auront pas besoin d'être bien habiles pour se tirer d'affaire.

L'entretien se prolongea sur le ton de l'intimité. Frédérique répondait sans embarras aux questions que lui adressait Richard et ne semblait pas surprise de le voir au fait de ses occupations de tous les jours. Ils causaient comme si rien de ce qui les intéressait réciproquement pût leur être étrange.

Insensiblement ils avaient pris par le plus long; le Mail se trouva devant eux, clair et désert; ils poussèrent; la Tourlouze chantait dans son lit de cailloux, derrière les saules. Une maisonnette entourée d'arbres épais se faisait voir sur la rive opposée, au bas d'un pré. Une lumière brillait par la fenêtre ouverte, et son reflet tremblait dans l'eau noire. On entendait un bruit léger de voix douces et riantes. Frédérique ralentit son pas.

— Il y a des personnes qui ont une maison, un champ, des

amis, dit-elle : moi, je suis comme un oiseau de passage au bord d'un toit.

Elle eut un petit frisson, puis raffermissant sa voix :

— Ne croyez pas que je sois envieuse, reprit-elle : je suis heureuse du bonheur d'autrui, mais ce sont des réflexions qui vous viennent quelquefois le soir.

— Pauvre petite ! murmura Richard comme s'il eût été seul.

La main de Frédérique trembla sur son bras. Elle ne parla plus beaucoup ; quand on fut hors du Mail et près de la rue qui conduisait à sa demeure :

— M. Saint-Estève est plus que votre oncle, reprit-elle, c'est aussi votre tuteur, n'est-ce pas?

— Oui, mademoiselle.

— On dit que c'est un homme qui a des idées à lui... Il a dans le visage quelque chose qui me fait peur.

— Mon oncle ? il fredonne et rit toujours !

— Eh bien ! son rire ne me rassure pas... Quand il me regarde, il me prend des envies de me sauver.

On touchait à la porte de Frédérique ; une lampe brillait derrière la vitre, au dernier étage de la maison.

— On m'attend là-haut, dit-elle.

Sa main saisit le marteau, qui tomba sur le bouton de fer. Elle regarda Richard, qui restait immobile, tandis qu'un bruit de pas se faisait entendre dans l'escalier.

— C'est ma pauvre mère ; elle ne saurait dormir aussi longtemps qu'elle ne m'a pas vue.

— Me voilà ! me voilà ! criait une voix douce qu'on entendait derrière la porte.

Frédérique tendit la main à son compagnon.

— Merci, monsieur Richard, dit-elle.

La porte s'ouvrit, Frédérique se jeta dans l'encadrement lumineux ; il vit un instant son profil éclairé par la lampe, et tout disparut.

Richard rentra chez lui par le chemin qu'il avait suivi tout à l'heure ; il se rappelait de place en place les mots que Frédérique avait dits. Ils lui paraissaient charmants, avec un accent naïf où l'esprit était à l'aise. C'était comme autant de fleurs qu'elle avait semées çà et là et qu'il retrouvait à chaque pas. Il avait remarqué au coin d'une haie un buisson d'églantier auquel elle avait cueilli un rameau tout en fleurs ; il s'y arrêta.

— Personne n'a les yeux si doux, pensa-t-il.

Toute la nuit ces yeux le poursuivirent. Il n'aurait peut-être pas pu dire si Frédérique les avait bleus ou noirs, cependant il les voyait très-bien, et les eût reconnus entre mille.

II

Frédérique était d'origine hollandaise. Par quelle aventure son père et sa mère s'étaient-ils établis à Gévennol, dans le haut Languedoc, c'est ce qu'on ne savait pas bien. On les y avait toujours vus. Leur fille y était née ; madame van Ercken était une petite femme d'un aspect tranquille et propret, toujours tirée à quatre épingles, avec du linge frais qui eût fait envie à une ménagère. Elle semblait être sortie toute vivante du pinceau de Gérard Dow. Rien de plus honnête que son visage encadré d'une coiffe blanche à mille plis.

Le vieillard valait la femme.

Vêtu d'une houppelande et le chef tout couvert de cheveux grisonnants qui frisaient autour des tempes, les pommettes rouges, le menton carré, le front osseux et chargé de rides, il rappelait ces portraits fameux auxquels la brosse de Rembrandt a donné la vie.

Le père van Ercken avait été longtemps teneur de livres dans une maison de draperie ; des infirmités précoces l'avaient chassé de son bureau. Il regrettait les chiffres et les gros livres à dos de maroquin vert garni de cuivre. Afin de tromper le temps, il faisait des écritures pour les marchands de la ville.

Quelque temps, l'humble ménage avait vécu d'une petite pension de retraite qu'on lui servait. La femme vendait les tapisseries qu'elle confectionnait à ses heures perdues. Elle était excellente musicienne, mais sa grande timidité ne lui avait jamais permis de se produire en public. Quand sa fille devint grandelette, on songea à utiliser le talent qu'elle tenait de sa mère. Dès ce moment-là tous les petits bijoux de famille étaient partis.

Frédérique, à qui le hasard avait fait don d'une voix fort belle, donna des leçons de musique et de chant. On l'engagea bientôt pour des soirées où, grâce à sa bonne volonté, les notables de Gévennol se familiarisaient à peu de frais avec les opéras nouveaux de Paris. Les ressources qu'elle en tirait ramenèrent l'aisance dans la maison où la plus extrême économie régnait. Madame Van Ercken, qui avait le génie de l'ordre, tirait parti de tout. Frédérique ne gardait rien pour elle.

— S'il fallait encore dépenser l'argent, ce serait trop, disait-elle gaiement : c'est bien assez de le gagner !

Levée dès le point du jour, et occupée jusqu'à la nuit, toujours courant et trottant, Frédérique n'avait jamais le temps de s'ennuyer. Elle connaissait la tristesse par secousses, mais un fonds de gaieté faisait que le rire surnageait. Parfois en la regardant le soir, tandis que Frédérique, sans apprêt et livrée à toute l'inspiration de sa jeunesse, laissait courir ses doigts sur le piano, sa mère avait des larmes dans les yeux. Ses vieilles mains lasses ne poussaient plus l'aiguille, et longtemps après que l'heure du sommeil avait sonné, on entendait la pauvre mère qui soupirait dans son lit.

Le plaisir de ces bonnes gens était d'assister au départ de leur fille chaque matin. La mère lui servait une grande tasse de lait chaud, qu'avec la franchise d'un appétit qui s'éveille dès la pointe du jour, Frédérique remplissait de pain. Le père préparait d'une main vacillante le manteau ou l'écharpe, le parapluie ou l'ombrelle, suivant la saison. Le rouleau de musique se trouvait prêt, et Frédérique, embrassée sur les deux joues, partait d'un pied tranquille et chaussée à ravir. C'était sa coquetterie.

— Elle marche comme une caille, disait une voisine à qui la jolie Hollandaise indiquait l'heure par son passage quotidien, mais, comme rien ne la distrait et ne la dérange, elle fait plus de chemin qu'une alouette.

Richard savait tout cela. On comprend que depuis la conversation qu'il avait eue avec Frédérique elle sortait encore moins de sa tête. Il lui avait découvert, pendant cette promenade éclairée par les étoiles, des grâces qu'il ne lui soupçonnait pas. Ce qui le touchait le plus, c'était sa simplicité. Nulle afféterie et beaucoup d'abandon. Il pensait qu'une maison où elle chanterait et qu'elle animerait de sa jeunesse serait la plus heureuse de Gévennol. Il s'y voyait en esprit.

Les railleries de son ami Vibrac, qui ne se lassait pas de l'en accabler depuis leur rencontre, augmentaient cette disposition qu'il avait à penser à la petite Hollandaise. — Quoiqu'elle fût grande et bien découplée, c'est ainsi qu'on la surnommait dans le quartier.

A chaque occasion nouvelle, le dragon revenait à la charge et le complimentait sur sa conquête.

— Voilà la cavalerie battue à plate couture, lui disait-il : c'est humiliant pour l'épaulette, mais je ne vous en félicite pas moins... Tudieu ! quel élan ! Elle n'a fait qu'un bond. J'en ai mordu mes moustaches !

Richard avait beau se défendre et jurer qu'il parlait ce jour-là à Frédérique pour la première fois.

— A d'autres, reprenait l'implacable lieutenant : j'ai bien vu

de quelle façon elle s'est suspendue à votre bras, je m'y connais, que diable! Elle ne l'aurait pas quitté pour un empire. Voyez-vous l'hypocrite!... et les bonnes gens de la ville croient qu'il a toujours le nez dans les livres!

Et si d'aventure Richard insistait :

— Alors, mon cher, continuait l'homme au sabre, c'est qu'elle est folle de vous et qu'elle a profité de l'occasion que je lui ai fournie maladroitement pour se jeter à votre tête. Vous n'avez qu'à pousser votre pointe.

L'oncle Saint-Estève harcelait Richard à son tour.

— Tu as beau dire, répétait-il sans cesse, tu soupires dans les coins, tu restes le nez dans ton assiette et la fourchette en l'air; au moindre bruit tu cours à la fenêtre comme si tu attendais le Pape; j'ai passé par la jeunesse, moi qui te parle. Tu as du plomb dans l'aile, mon garçon.

Si Richard tout ahuri affirmait qu'il avait le cœur libre :

— Bon! bon! ajoutait l'élève de Babeuf et de Parny, ce n'est pas un crime d'aimer les fillettes. Donne-t-en à cœur joie... Seulement de mon temps on était guilleret en amour et on avait le mot pour rire. Aujourd'hui la mode est à la mélancolie.

Puis, clignant de l'œil comme un vieux faune que le printemps met en gaieté, et passant son bras sous celui de Richard :

— Tu me conteras ça un jour, reprenait-il, et nous boirons à la santé de ta belle.

Le résultat de ces beaux discours étaient d'enraciner la petite Hollandaise dans le cœur de Richard; il passait sa vie à la fenêtre ou dans les jardins qu'elle avait traversés. Le pauvre églantier qu'elle avait touché de sa main était dépouillé de ses fleurs et de ses rameaux; il en détachait chaque jour un brin. Que de conversations n'avait-il pas en esprit avec Frédérique! quel feu et quels élans! et dès qu'il la voyait, il restait sans voix et sans haleine. Quand il faisait l'effort de lui parler, c'était du bout des lèvres et en regardant autour de lui. Il avait toujours peur d'être aperçu par son oncle et par le dragon.

Cependant, quelques soins qu'il mît à l'éviter, il la rencontrait tous les jours, absolument comme s'il l'eût cherchée. La chimie en souffrait un peu, la musique était fort négligée, si ce n'est le soir aux heures où il savait que Frédérique chantait. La botanique seule profitait de quelque regain de travail, encore ne collectionnait-il que des fleurs et des feuilles d'églantier.

Un jour que Richard allait par les cultures maraîchères répandues sous ses fenêtres, il surprit la petite Hollandaise en train de cueillir des fleurs qu'elle réunissait en bouquet. Un sentiment inexprimable le poussa vers elle.

— Pour qui tout cela? dit-il d'une voix altérée.

Frédérique devint toute rouge, les roses et les œillets à la main. Puis, comme quelqu'un qui rassemble tout son courage :

— C'était pour vous, dit-elle : vous m'avez donné votre bras, je voulais vous donner des fleurs. Tenez... vous les auriez trouvées tout à l'heure sur votre fenêtre.

Une sensation de bonheur indicible inonda le cœur de Richard.

— A moi tout cela! s'écria-t-il.

Les fleurs, qui étaient mal serrées, s'éparpillèrent entre ses doigts; quelques-unes tombèrent à terre. Frédérique arracha vivement un ruban qu'elle avait au cou et le serra autour du bouquet. Cela fait, et le bouquet aux mains de Richard, elle se sauva. Richard la regardait courir, le visage à moitié caché dans les fleurs, qu'il embrassait à pleines lèvres.

— Ah! Frédérique! Frédérique! murmura-t-il quand il ne la vit plus.

Madame van Ercken, de son côté, se réjouissait en pensant à sa fille; Frédérique avait, en chantant, le soir, des accents dont la vibration et la profondeur la faisaient tressaillir.

— Où prends-tu cette voix? lui disait-elle.

Frédérique embrassait sa mère et ne répondait pas; elle ne savait pas elle-même qu'elle la trouvait dans son cœur. La voyant si belle, si caressante, si heureuse de vivre, madame van Ercken se reprenait à l'espoir. Il était impossible qu'un peu de bonheur ne fût pas le partage d'une fille si bonne et si vaillante.

A quelque temps de là, une soirée musicale réunit le beau monde de Gévennol chez madame de Rieux. On y fêtait la présence de l'évêque, en tournée pastorale. Il ne fallait pas songer à danser devant le prélat. Frédérique, arrivée tout exprès, fut chargée d'égayer les belles invitées qui ne jouaient pas le reversi. Elle avait fait un choix de morceaux appropriés à la circonstance. Elle n'était pas dans le salon depuis dix minutes qu'elle tourna la tête subitement. Il lui semblait qu'une voix venait de crier le nom de Richard à son oreille. Il entrait en ce moment.

Les épaules, le cou, le visage de la petite Hollandaise, devinrent comme une touffe de roses. Richard, de son côté, ne voyait plus qu'elle. Frédérique se prodigua. Rien ne lui sembla plus difficile; elle sentait qu'elle chantait bien, il la regardait et elle devinait tout le plaisir qu'il éprouvait; elle ne souhaitait rien de plus. A l'instant où elle terminait son plus grand morceau, l'évêque, conduit par madame de Rieux, traversa le salon pour se rendre dans une pièce voisine où une collation avait été préparée. Tout le monde se leva; il y eut un bruit de chaises et de robes. Personne ne prenait plus garde à la pauvre Frédérique, qui restait debout et fort décontenancée sur son estrade.

Un cousin de la maison, qui jusqu'alors l'avait accompagnée, fit un pas; madame de Rieux le cloua à sa place d'un regard farouche. Traverser le salon au bras d'une chanteuse et en présence de Monseigneur! Frédérique n'osait plus bouger. Elle avait vu le mouvement du cousin et le regard de madame de Rieux.

Richard tout à coup fendit le cercle, lui offrit son bras et, tranquillement, le front haut, la reconduisit à son fauteuil. Une vénérable dame, qui se piquait de noblesse, prit des airs dédaigneux.

— On voit bien qu'il y a du sang de terroriste dans ses veines! dit-elle à demi-voix.

Frédérique n'entendit rien. Elle était heureuse et sentait vaguement que Richard venait de faire quelque chose de courageux pour elle. Elle dormit mal et passa une bonne nuit.

Peu de jours après, Richard recevait une petite lettre, étant à déjeuner avec son oncle, il rougit sans savoir pourquoi, et au lieu de l'ouvrir sur-le-champ il la cacha dans sa poche.

— Je sais ce que c'est, dit-il.

M. Saint-Estève, qui dégustait un verre de vin de Bourgogne, fit claquer sa langue contre son palais.

— Et moi aussi, je sais ce que c'est, reprit-il... J'ai bien envie, pour t'apprendre à faire le mystérieux, de t'emmener à mon clos et de t'y garder jusqu'à la nuit..., mais je suis bonhomme... vas lire ton poulet.

Richard fit bonne contenance trois minutes, se leva en fredonnant, quitta la salle d'un air tranquille, puis, quand il fut dehors, monta l'escalier quatre à quatre, s'enferma chez lui, et, toutes les portes closes, ouvrit la lettre. Il y trouva quelques lignes d'une écriture nette, franche, rapide, à formes arrondies, qui avait quelque chose de la personne qui avait tracé les caractères.

« Voulez-vous vous associer à une bonne œuvre dont j'ai l'entreprise? disait cette lettre. Il m'a semblé, en cherchant



bien, que c'était le meilleur moyen de vous prouver ma reconnaissance. Il y a ici un pauvre jeune homme qu'une vocation irrésistible pousse vers la composition. Pour s'y livrer, il faut qu'il aille à Paris, et comment faire pour le voyage, le trousseau, les premiers frais? J'ai eu l'idée d'un grand concert. J'y chanterai mes plus beaux morceaux. Le produit, s'il y en a, permettra à mon protégé de payer quelques méchantes dettes et de quitter Gévennol avec une petite somme dans la poche. Voilà tout mon projet. Aidez-moi à en assurer le succès. La joie de réussir m'en sera plus douce. »

Frédérique signait de son petit nom seulement. Richard fouilla dans tous ses tiroirs, vida sa bourse et envoya une somme ronde. La réponse ne se fit pas attendre :

« Ah! c'est trop, disait-on, vous ne me laissez plus rien à faire. C'est de l'égoïsme, mon pauvre compositeur n'a plus qu'à monter en chaise de poste. Enfin c'est égal, je vous dis merci. »

Un mouvement dont il ne fut pas le maître lui fit porter ce billet à ses lèvres. La veille du jour fixé pour le concert, Richard rencontra son ami Vibrac sur la place du théâtre. Le dragon avait le visage d'un dogue.

— Est-ce bête! dit-il, on m'apprend que mademoiselle Duplat, qui est dugazon au théâtre de Montpellier, chante ici, demain. C'est une jolie brune dont le 4e hussards, qui est de mes amis, m'a beaucoup parlé, et on me répond au bureau qu'il n'y a plus de billets!

— N'est-ce que cela? en voilà, répliqua étourdiment Richard, qui tira de sa poche un paquet de stalles et de coupons de loges.

Le dragon en prit quatre sans se gêner et tortillant sa moustache :

— Il y a de la Frédérique là-dessous, dit-il.

Richard, pris au dépourvu, ne sut que répondre et tourna les talons, jurant bien de ne plus offrir ses billets à personne.

Le concert eut lieu. La ville de Gévennol n'en avait jamais entendu de plus beau. On s'étonna seulement que tant de places restassent vides lorsqu'on refusait obstinément du monde au bureau de location. Le dragon applaudit comme un sourd. Le concert achevé, il donna une vigoureuse poignée de main à son bienfaiteur.

— Mademoiselle Duplat est bien jolie, dit-il, mais, n'importe, vous avez le gros lot!

— Que dit-il? demanda M. Saint-Estève qui était de la fête.

— Rien, répliqua Richard, qui n'osa plus attendre Frédérique à la sortie pour la complimenter.

Le lendemain il reçut la visite d'un inconnu qui se présenta sous les auspices de mademoiselle van Ercken. C'était M. David, le bénéficiaire. Richard vit entrer un jeune homme d'assez bonne mine, qui parlait en bons termes et avait tout à fait les manières du monde.

— Je sais ce que je vous dois, dit M. David; si je suis quelque chose, c'est vous, après mademoiselle Frédérique, qu'il me faudra remercier. Elle m'a tout dit.

— Ma part est bien petite à côté de la sienne, répondit Richard. Elle a eu la pensée et le travail, c'est-à-dire toute la peine.

— Ah! vous ne savez pas combien elle est bonne! s'écria M. David.

Il joignit les mains, ses traits s'animèrent et il parla de Frédérique avec un élan qui excita chez Richard un mélange d'attendrissement et d'irritation. La reconnaissance n'a pas toute seule de ces mouvements spontanés. Lorsque l'entretien tourna du côté de la vocation, M. David s'exprima avec plus de mesure.

— Je sais que je fais une folie, dit-il : on abuse volontiers de ce grand mot, la vocation; elle se prouve par le succès. J'ai lutté contre la folle du logis, c'est elle qui a été la plus forte. J'avais le pain assuré ailleurs. A présent, il faut marcher, et marcher à l'aventure. Mademoiselle Frédérique est en quelque sorte ma marraine : je lui dois de réussir, j'y laisserai ma peau ou je réussirai. Je pars demain.

Ce langage toucha Richard; le dernier mot peut-être y fut pour beaucoup. Il tendit la main à M. David.

— Si je puis vous aider en quelque chose, dit-il, disposez de moi.

— Merci! répondit M. David, cela peut se rencontrer. Je m'attends à beaucoup de hasards dans ma nouvelle carrière. La bonne volonté y est. Dieu fera le reste.

Amédée ACHARD.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE SECRET DE LA LONGÉVITÉ D'APRÈS UN MÉDECIN CENTENAIRE.

(SUITE ET FIN.)

Une multitude d'oiseaux au plumage étincelant, attirés par la libéralité du docteur, égayaient de leurs chants ces frais ombrages, et venaient s'ébattre jusqu'à nos pieds. Bientôt nous abandonnâmes ce kiosque charmant, pour aller à l'extrémité du jardin nous reposer sur le siége favori du philosophe. C'était un banc rustique à dossier, et enfoncé sous un couvert de rosiers plus beaux que ceux que j'avais vus jusqu'alors. — Notre ciel brûlant leur est contraire, me fit-il observer, mais les soins que je leur donne me valent, vous le voyez, de merveilleux retours.

De cet abri que Flore eût envié, on découvrait la pleine mer, coupée à nos yeux dans sa ligne d'horizon par des cocotiers qui, s'élançant de ses bords, allongeaient sur le ciel bleu leurs sommets vigoureux et arrondis. Au pied de ces mêmes arbres, en s'étendant le long du rivage, se groupaient, semblables à des ruches, les cases des noirs. Le son de leurs instruments bizarres, et les chants cadencés qui accompagnent leurs danses, montaient jusqu'à nos oreilles. Les eaux, à deux cents pieds au-dessous de nous, envoyaient aussi leur mélodie sauvage; on les entendait se briser contre les récifs qui se relient au rocher, lequel, semblable à un gigantesque piédestal, supporte la riante habitation du docteur. On apercevait au loin sur les eaux azurées poindre des voilures et se développer insensiblement les vaisseaux qui viennent échanger les produits de l'Europe contre le sucre et le café des Antilles; on distinguait les signaux des navires qui réclament un pilote pour éviter les dangereux écueils qui défendent la rade de Saint-Jean.

— Qu'ici la vie doit s'écouler douce, m'écriai-je, agité de sensations vagues et délicieuses. Ici la nature dans un printemps éternel, dans son aspect le plus séduisant, nous enivre de ses parfums et de ses caresses; elle ramène au sein de l'âme flétrie de pures et fraîches émotions depuis longtemps éteintes.

Il y eut un moment de silence causé par le muet attendrissement dont j'étais pénétré; le centenaire souriait en me regardant, sa physionomie douce et ouverte semblait me dire :

— Je ne m'abuse donc pas sur le charme de ma retraite, sur la réalité de mon bonheur, qui repose sur des bases durables : *l'amour du bien et la tempérance*. Mes études en médecine, commença le vieillard, n'entrent pour rien dans le secret de ma longévité; cette science, au surplus, est souvent plus nuisible qu'utile à la vie des hommes. Les animaux, mieux partagés à cet égard, obéissent à la voix de la nature; ils savent trouver les simples propres à les guérir, et la diète qu'ils observent dès qu'ils souffrent en servant d'exemple à l'homme, lui révèle le secret de sa conservation. Les attraits de la civilisation égarent l'homme de la voie normale où il est appelé à vivre, et sollicité d'ailleurs par des théories médicales si diverses. Il est bien permis à sa raison de flotter incertaine, et, faute de pouvoir les discerner, d'adopter et de rejeter les modes de traitement comme les fantaisies de la toilette.

A vingt-cinq ans, je quittai les Asturies, mon pays natal, pour habiter successivement, et en moins de vingt années, l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre. Appelé à Caracas, j'y restai jusqu'à l'époque du tremblement de terre qui mutila cette cité. Quelque temps après ce sinistre, ma destinée m'amena ici, où tout me fait supposer que je dois achever ma vie. Les différents climats sous lesquels j'ai vécu m'ont prouvé que, à peu de chose près, les besoins de l'homme sont partout les mêmes. Un peu plus d'appétit à satisfaire sous une latitude plus froide, et voilà tout.

A l'âge de cinquante ans, ma santé se trouva très-altérée; je tombai dangereusement malade. L'idée de ma fin prochaine, d'une séparation définitive des êtres que j'aimais, me fit prendre la résolution de changer en tous points ma manière de vivre et d'observer la sobriété la plus rigoureuse. Je ne tardai pas à en recueillir les fruits. Insensiblement, je vis ma santé se rétablir, se consolider, mon esprit devenir plus lucide; je ressentis en même temps cette inappréciable quiétude qui écarte les rides de notre front et répand la sérénité jusque dans le sommeil.

A dater de cette époque, je n'ai plus dépensé pour ma consommation journalière que seize onces de substances solides. Depuis que j'habite les colonies, la base de ma nourriture se compose surtout de riz cuit à l'eau, à la façon créole, et dressé en gâteau après l'évaporation du liquide; c'est, à mon avis, plus substantiel et d'une digestion plus facile que le pain. J'ajoute à cet aliment les productions telles que viandes, poissons, œufs, etc. Quand, par l'effet d'un exercice inaccoutumé, mon estomac réclame davantage, j'augmente ma ration de lait seulement. Pour boisson, je ne fais usage que d'eau. Depuis une vingtaine d'années, j'ai éprouvé le besoin de diminuer progressivement la dose de solides que je vous ai indiquée; aujourd'hui elle se réduit à huit onces et environ deux verres de lait; cette pitance suffit à l'entretien de ma vie. Dès cinq heures du matin je suis sur pied, donnant mes soins aux malades de notre hôpital; puis je vais à la ville, où m'appelle une clientèle nombreuse, dont les exigences m'obligent à un labeur peut-être trop fatigant pour un homme de mon âge.

Je vous ai tout dit pour conserver la santé et même pour la rendre aux constitutions ébranlées par les excès. Je vous ai décrit le cercle hygiénique dans lequel devra se réfugier quiconque ambitionnerait une longue vie, et la plus frêle créature peut y prétendre.

Quelle énumération n'aurais-je pas à faire si je voulais vous entretenir des longévités qui résultent de la tempérance! Parmi le grand nombre présentes à ma mémoire, je vous citerai celle assez connue de Louis Cornaro, noble vénitien qui, après avoir vécu jusqu'à l'âge de quarante ans sans prendre soin de sa santé, se trouvant accablé d'infirmités, prit la résolution de réformer entièrement son genre de vie. Le régime sobre auquel il se soumit lui réussit si bien qu'il recouvra complétement toutes ses facultés et devint plus que centenaire. Combien d'anachorètes, après un adieu éternel donné au monde, prolongèrent leur vie bien au delà des bornes ordinaires par le seul fait de leur frugalité. Mais il sera toujours difficile à l'habitant des cités d'entrer dans la voie que je vous indique, de se dérober aux tentations de la table.

— Et c'est en vertu de ceci, docteur, que je réclame vos conseils. Plus malheureux que Tantale qui voyait fuir les mets à mesure qu'il approchait ses lèvres, aux nôtres viennent s'offrir d'irrésistibles friandises.

— Le remède que vous me demandez se trouve dans une maxime très-connue, et à laquelle on ne songe plus à cause de son ancienneté. Cependant son application est fréquemment nécessaire, car les hommes, même ceux considérés comme vivant à l'abri de tous excès, abusent encore à leur insu de leur estomac; ils oublient que cet organe est le dispensateur de nos joies les plus délicieuses, de l'égalité de notre humeur, et des ravissements de l'âme affranchie de la matière. De même il nous livre à la tristesse, à la maladie et aux infirmités les plus cruelles quand on le sacrifie à ses plaisirs. Existe-t-il des richesses qui puissent se comparer à celles que répand sur la vie une belle santé?

Le docteur, sans plus répondre à la question que je lui avais adressée, continua ainsi :

— L'art de guérir est plus qu'aucun autre le fruit de l'observation; des hommes doués de cette faculté précieuse auraient pu se produire dans le monde comme d'excellents médecins, quoique n'ayant jamais fait d'études pour l'être officiellement. Je vous citerai le premier qui s'offre à mon esprit : Benjamin Franklin. Son almanach du *Bonhomme Richard*, renferme d'inappréciables conseils pour apprendre à ses semblables à se bien gouverner, à n'avoir pas besoin de recourir aussi fréquemment à la sonnette du médecin. Malheureusement l'homme n'a pas plutôt refermé le livre qui l'éclaire que trop souvent l'erreur vient remplacer la sagesse dans son esprit.

La consultation du docteur, les plantes qu'il me remit, et dont il surveilla lui-même l'emploi, me rendirent promptement à la santé.

Ce fut avec douleur que je quittai Porto-Rico, où je n'avais fait qu'un court séjour. Mes adieux au centenaire eurent cette solennité qui préside à la séparation de deux amis appelés à ne plus se revoir. Je lui avais offert comme souvenir de mon médiocre pinceau différentes études reproduisant des vues de Paris. Il m'obligea, de son côté, à accepter une montre, qui me fut d'autant plus précieuse qu'il l'avait longtemps portée.

Pendant la traversée, j'examinais avec attention ce bijou, lorsque j'aperçus, encadrant les heures, et en caractères presque imperceptibles, la maxime que le docteur avait retenue mystérieusement sur ses lèvres : *La diète, l'eau, l'exercice*; puis, comme couronnement de l'axe des aiguilles était gravé le mot *tempérance*.

La première formule résumait les conseils de sa longue expérience pour bien des cas de maladie. La seconde était une maxime qu'il faut avoir présente à toutes les minutes de la vie pour conserver sa santé.

Brasseur Wirtgen.





LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames; Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles **GRAVURES** de modes gravées sur acier d'après Jules **DAVID**, et coloriées à l'aquarelle.

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1.er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. Ad. Goubaud, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.		UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50	Espagne. — Portugal	36	19	10
Royaume d'Italie	30	16	9	Turquie	36	12	10
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»	Grèce	36	19	10
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»	Égypte, Tunis, Maroc	36	19	10
Danemark	30	16	»	États Romains	40	20	»
Russie	34	18	»	Vénétie	36	19	10
Suède et Norvége	30	16	»	Autriche	40	20	»
Belgique	36	19	10	États-Unis	40	20	»
Hollande	36	19	10	Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Ecosse, Irlande.

Pour Londres, *franco* de tous frais, par le service de notre agent.

Une année, 35 shillings .... 43 fr. 75 c.
— avec traduction anglaise, 38 shillings ...... 47 »
Six mois, 18 shillings .... 22 fr. 50 c.
— avec traduction anglaise, 20 shillings ...... 25 »

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — S. O. Beeton, publisher of THE ENGLISH WOMAN'S DOMESTIC MAGAZINE, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. Bruylant-Christophe et C.e, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (États du Postverein). — MM. F. Wolff frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. Lengfeld, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. Michelsen et M. Alph. Dürr, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. Finsterlin.

STUTTGARD. — M. W. Bach, libraire.

VIENNE. — MM. Ch. Gerold et fils.

RUSSIE. — MM. Dufour (successeur de Glarner), libraire de la Cour, et Issakoff, commissaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS — M. Agostino Penna, via Chiavari, 43.

PIÉMONT. — M. Lenormand, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. Valerin, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix Michel, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. Bonenfant à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. Vallerin, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — Benoit-Pellerano, 60, rue de Chiaja, et Charles Largeot, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico Decoppet, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. Raymondo Amigo y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — Cipriano Moro, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. Moré, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. Ferlay et C.ie, négociants, 6, rue Impériale;

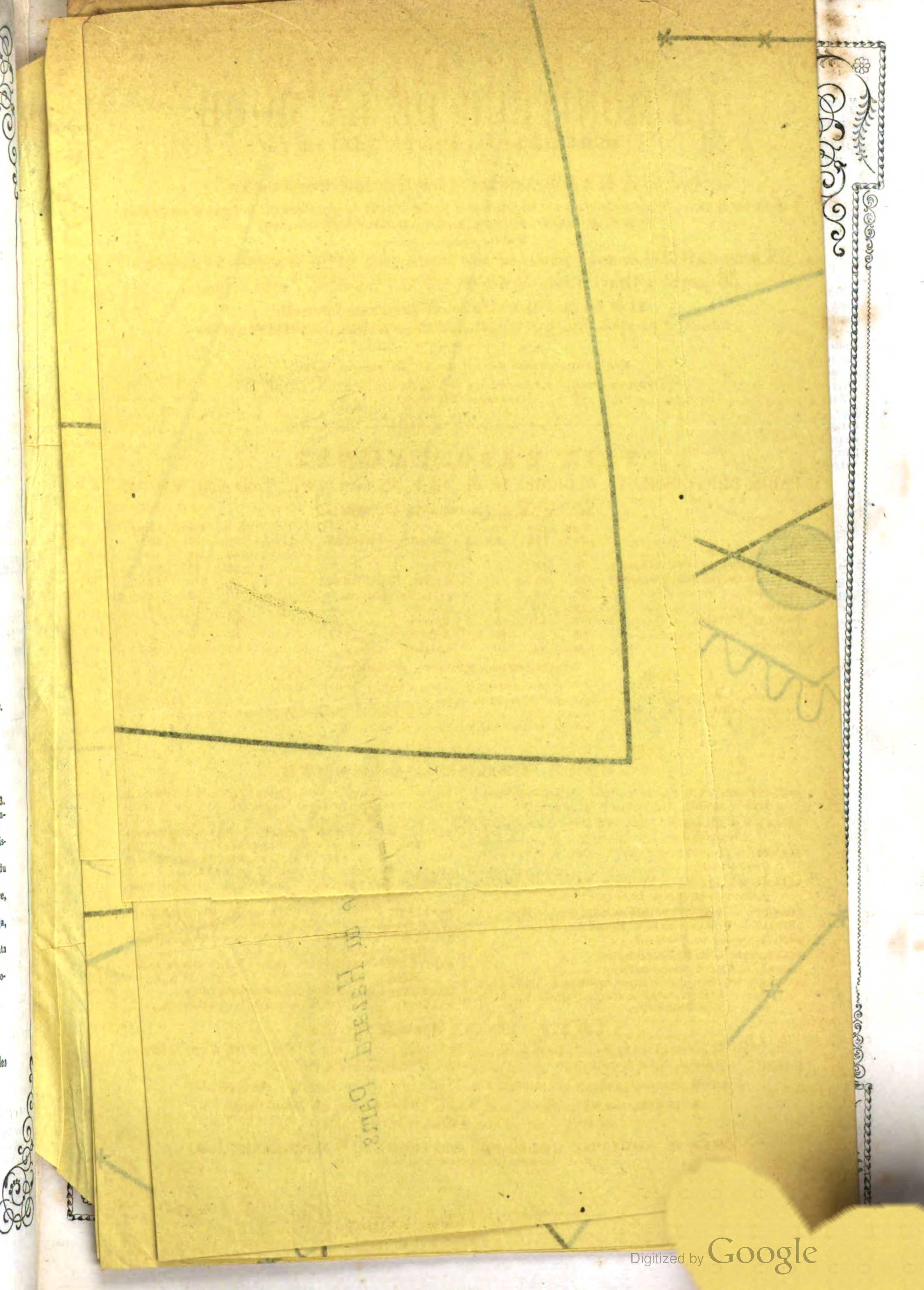
A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. Tissier, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

ON PEUT AUSSI S'ABONNER DIRECTEMENT A PARIS

CHEZ M. ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR, RUE RICHELIEU, 92.

Les lettres non affranchies seront refusées.

Paris. — Imprimerie de B. Martinet, rue Mignon, 2.




LE
MONITEUR DE LA MODE
JOURNAL DU GRAND MONDE
92, Rue de Richelieu, Paris.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

1ER NUMÉRO D'AOUT 1865

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR

Rue Richelieu, 92

SOMMAIRE DU 1er NUMÉRO D'AOUT 1865.

TEXTE.

Modes, renseignements divers, description des toilettes, par madame Marguerite de Jussey. — Causerie, par M. Xavier Eyma. — Lettre d'outre-Rhin, par M. Raoul de Navery. — *Frédérique*, nouvelle, par M. Amédée Achard.

ANNEXES.

Gravure de modes, n° 787, dessin de M. Jules David, toilette parée, toilette de ville et de campagne.

Dans le texte : Dessin n° 22, toilette des eaux, toilette de petite fille, par Rigolet.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES N° 787.

Toilette parée. — *Coiffure empire.* — Les cheveux sont frisés sur le front et en bandeaux relevés et bouffants sur les côtés. Le chignon se compose d'une natte très-large et tombant peu. Une couronne de ruban de taffetas est posée en diadème; ce ruban est disposé en bouffants retenus par des plaques carrées en acier, et après avoir formé des bouclettes en arrière il retombe avec des barbes en tulle semé d'étoiles d'or. — Sur chaque bouffant du diadème il y a un groupe de coques un peu *elevées*.

Jupe longue en taffetas, terminée par un volant plissé. Corsage et jupe de dessus en grenadine blanche. La jupe de grenadine est écourtée devant et longue derrière jusque à la naissance du volant ; elle est ornée de trois bouillons garn s à l'intérieur par du taffetas fuchsine. Ces bouillons suivent la forme de la jupe.

Le corsage est en grenadine blanche avec pèlerine à bords écaillés terminés par une dentelle; sur chaque écaille est un bouton fuchsine. La manche courte est découpée de même, le dessus croisant sur le dessous et garni de dentelle et de boutons; le dos est arrondi au lieu de creuser comme le devant.

Toilette de ville et de campagne. — Chapeau *Fille-de-l'air* en paille de riz semée de perles de jais noires. Les bords sont cambrés, la forme est ronde. Guirlande de marguerites et de bluets. Hirondelle tenant au bec une branche de fruits rouges.

Paletot ajusté et sans manches, en taffetas vert fin glacé, garni de barrettes en taffetas blanc. Les barrettes de l'emmanchure retombent libres. Robe à taille ronde et à ceinture ayant à chaque lé et au bas des manches des ornements posés à plat, en taffetas blanc.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 22.

Petite toilette des eaux. — Paletot *Mignon*, en drap léger gris clair, avec chevron en galon rouge et or, ayant des pendilles en corail.

Robe en linos uni. Corsage uni. Manches plates.

Chapeau *Frondeur*, en paille de riz, bordé de petits velours rouges. Torsade blanche et plume retenues par une agrafe en corail.

Petite fille. — Toilette en popeline blanche, garnie de bandes de taffetas bleu. La jupe est découpée à dents et garnie de petites boules bleues. Corsage à ceinture et à basques, avec garniture pareille à celle de la jupe.

Chemisette en mousseline à petits plis.

Avis a nos abonnées. — En cas de changement d'adresse ou de réclamations, prière de vouloir bien nous adresser de· nière bande avec son numéro d'ordre.



9

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de la Mon Gagelin, r. Richelieu, 83 _ Modes d'Alexandrine r. d'Antin, 14.

Plumes et Fleurs de Mme E. Coudré Mon Tilman, r. de Richelieu, 104 _ Nouvtés en Dentelles de F. Monard r. des Jeuneurs, 42.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, r. d'Antin, 6.

Corsets de Mme Simon, à la Couronne Impériale rue St Honoré, 183. | Parfums de Violet, f. de S. M. l'Empereur r. St Honoré, 317.

Entered at Stationer's Hall LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248. Strand, W.C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

SOMMAIRE DU 1er NUMÉRO D'AOUT 1865.

TEXTE.

Modes, renseignements divers, description des toilettes, par

ANNEXES.

Gravure de modes, n° 787, dessin de M. Jules DAVID, toilette

texte explicatif et des croquis accompagnant les patrons, obtenir sans tâtonnements l'exécution parfaite d'un modèle nouveau.

Les **PATRONS DÉCOUPÉS**, qui ne paraissent encore que depuis le 1er avril 1861, obtiennent un grand succès qui se justifie par leur utilité et leur excellente exécution.

Les **PATRONS DÉCOUPÉS**, journal mensuel de Patrons, de Confections et de Robes, paraît le 15 de chaque mois.

Chaque numéro est composé d'un Patron découpé de grandeur naturelle, accompagné d'une légende explicative de la coupe, des moyens

… pays étrangers qui n'ont pas de conventions postales avec la France, le prix varie selon les tarifs de la poste de ces pays.

On s'abonne à Paris, au bureau du MONITEUR DE LA MODE, 92, rue Richelieu, et chez M. H. Picart, 19, rue des Petites-Écuries.

Les abonnements partent du premier de chaque mois. **On ne s'abonne pas pour moins d'une année ; aucun abonnement ne sera servi s'il n'est accompagné du payement de l'année, soit en un bon de poste, soit en espèces, soit en un mandat sur Paris. Les libraires et les directeurs des messageries transmettent les abonnements. Avoir soin de bien désigner** le titre des PATRONS DÉCOUPÉS.



Lamoureux Imp. r. Lacépède. 38. Paris

Jules David

Ad. Goubaud, Edit. Paris

787

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92

Toilettes de la Mon Gagelin, r. Richelieu, 83. Modes d'Alexandrine r. d'Antin. 14.

Plumes et Fleurs de Mme E. Coudré Mon Tilman, r. de Richelieu. 104. Nouvtés en Dentelles de F. Monard r. des Jeuneurs. 42.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, r. d'Antin. 6.

Corsets de Mme Simon. à la Couronne Impériale rue St Honoré. 183. | Parfums de Violet fr de S. M. l'Empereur r. St Honoré. 317.

Entered at Stationer's Hall LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W. C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Quelques maisons s'occupent déjà des modes d'automne. On parle de changements importants qui sont à l'état de projet pour différentes parties des costumes. Nous attendrons des renseignements précis avant d'en causer. Le *Moniteur de la Mode* doit fournir des nouvelles officielles autant que possible.

Les vacances viennent de donner une nouvelle impulsion à l'émigration parisienne; on attendait ces chers pensionnaires pour se mettre en route. La liberté pour chacun, c'est le vol à tire d'ailes; nous avons donc à nous occuper aujourd'hui des confections de voyage, sans oublier les parties du costume qui doivent préserver des changements de température.

Notre carnet de notes est bien rempli, tirons-en un honorable parti. Voici un échantillon des toilettes que l'on porte en ce moment dans les villes thermales :

Costume du matin, promenade. Robe à deux jupes, dessous de taffetas vert bordé de gros grain. Seconde jupe, de mousseline rayée, relevée par des nœuds de taffetas vert. Corsage uni avec large ceinture de taffetas assorti.

Casaque *régence*, doublée de soie, en mousseline pareille à la robe; volant de guipure Cluny attaché sous une ruche de ruban vert.

Toilette de plage. Robe de linos rayé noir et blanc. Une bande de taffetas noir, perlée d'acier sur les bords, est posée au-dessus de l'ourlet. Manches et corsage ornés de même.

Pardessus-casaque de cachemire ponceau, ornementé d'une passementerie noire guipure de Venise, posée sur le devant et formant des brandebourgs; une rangée de boutons de jais taillé forme le milieu. La même garniture se répète le long des manches. Les épaulettes, en apprêt de passementerie, ont des aiguillettes de jais. Le tour de la casaque est sans garniture.

Autre toilette de campagne. Robe en foulard, du *Comptoir des Indes*, fond gris poussière, semé de petites étoiles bleues. La robe est ornementée d'apprêts de taffetas bleu découpés, posés autour de la jupe après l'ourlet, autour du col, aux épaules et aux poignets. Une ceinture-écharpe en taffetas assorti est nouée derrière. — Pour pardessus une casaque *chartreuse*, de cachemire blanc, doublé de taffetas blanc; capuchon décoré d'un gland de soie floche. Les manches sont larges et les devants de la casaque forment des pointes; à toutes les extrémités les glands de soie floche sont reproduits.

Voici maintenant deux toilettes de soirée. La première se compose d'une jupe de tarlatanne entourée de cinq volants ourlés. Une jupe-tunique de taffetas blanc recouvre cette première jupe; elle ne descend qu'à la hauteur des volants, elle est bordée d'une tête de taffetas blanc ruché et découpé, sous laquelle se trouve engagé un haut volant de dentelle de Chantilly. Celui-ci est relevé, de chaque côté de la jupe, par une agrafe de perles et un nœud de taffetas rose à bouts flottants. Le corsage est drapé de tarlatanne sur taffetas avec volant de dentelle; des nœuds assortis à ceux de la jupe font des motifs d'épaulettes, sur les manches qui sont courtes, en petits bouillons de tarlatanne. — La seconde toilette est de barége mauve satiné. L'ornementation, très-élégante, consiste en un volant plissé de 0,25 centimètres de haut, posé tout à fait dans le bas de la jupe. Au-dessus du volant, une ruche de taffetas blanc et une guipure Cluny à roues dentelées. Le ruban et la guipure remontent à chaque lé jusqu'au corsage; ils y décrivent une forme suissesse à épaulettes, qui se décollète en carré sur une guimpe de tulle plissé. Les manches, courtes, sont en rapport. La jupe de dessous, qui est établie avec un corsage, est de taffetas blanc ruché à la vieille.

Les femmes les plus élégantes demandent à madame *Morison*, rue de la Michodière, 6, les nouveaux modèles de chapeaux destinés à varier les toilettes. La forme *Médicis*, créée par cette intelligente modiste, a un succès réel partout où elle s'est montrée.

Nous avons vu, dans les salons de madame Morison, plusieurs nouvelles formes de chapeaux ronds.— C'est d'abord la *cloche*, que l'on nomme aussi forme *chinoise*, dont la calotte est très-basse et le tour légèrement incliné. On y pose une guirlande de petites fleurs fines avec feuillage de lierre, un oiseau des îles ou une hirondelle. Le grand voile de tulle uni (*obligé*) est attaché sur le côté.— C'est ensuite la forme *toquet*, à laquelle l'ornementation si distinguée de madame Morison, donne beaucoup de charme. Exemple : sur un toquet de paille blanche ou noire, un cordon de plumes de paon, avec aigrette ibis; sur un toquet de paille de riz, une guirlande de plumes maïs couchées, avec cocarde de velours; sur un toquet de paille à picots, un bord de plumes de cygne, sur le côté une perruche au plumage vert et bleu, enfin un nœud de velours bleu et vert.

Citons aussi les chapeaux forme *duchesse*, entourés d'une écharpe de gaze *dona Maria* et une aigrette de pavots et blé doré; et le chapeau *Elisabeth* à bords gauffrés, dont l'intérieur se ruche de velours et le dessus se drape de crêpe maïs attaché par une hirondelle.

On voit que nous sommes riches en modèles de chapeaux. L'inépuisable série des chapeaux fermés qui ont nom : *Médicis*, *Stella*, *Impératrice*, *Empire*, etc., nous fournit encore l'occasion de citer de nouvelles compositions dues au talent hors ligne de madame Morison. Voici deux chapeaux envoyés à Plombières pour madame de W... : chapeau *Stella*, de tulle bleu brodé en pointillé d'or. A la calotte, une touffe de pavots à cœur noir, montés sur une branche souple et retenant une voilette *vestale* de tulle assorti. A l'intérieur, un bandeau impérial de velours bleu, semé d'abeilles d'or, avec joues de tulle blanc. Brides doubles, de tulle blanc et taffetas bleu. — Autre chapeau forme *empire*, de tulle rose et paille de riz, avec pouff de marabouts rose et blanc pointillés de cristal; écharpe de tulle retenue par une chaîne de cristal. Intérieur de tulle et rose Trianon frimatée. Brides roses.

Les enfants sont vêtus avec la plus grande élégance. On a pu voir, par nos descriptions du mois dernier prises dans les magasins de *Saint-Augustin* (rue Neuve-Saint-Augustin, 45), que notre jeunesse ouvre triomphalement la marche des coquetteries à l'ordre du jour. Les enfants en bas âge, petites filles ou petits garçons, ont des vêtements aussi capricieux de forme que de couleur. Quand l'âge arrive, le jeune garçon, tout fier d'appartenir à un lycée, quitte la fantaisie qui n'est plus de son domaine. Mais la jeune fille de neuf à quatorze ans adopte toutes les nouveautés indiquées par la mode. Tel est le genre actuel, et nous ajouterons que si l'on doit user d'indulgence envers la déesse capricieuse qui nous gouverne, cette Mode contre laquelle on fulmine quelquefois bien injustement et dont les changements tournent au profit de l'industrie, il ne faut pas l'oublier; si, disons-nous, on est porté à excuser ses folies, c'est surtout à l'égard des toilettes d'enfant. A cet âge,

où tout est grâce et fraîcheur, la parure a sa raison d'être, le beau appelle le beau. Personne n'a encore songé à faire un procès au mois de mai pour nous avoir donné trop de verdure ou trop de fleurs?...

Depuis notre causerie du mois dernier, les magasins de *Saint-Augustin* se sont principalement occupés des toilettes de campagne, le moment des départs ayant amené une foule de commandes dans lesquelles on a répété tous les costumes cités par nous au commencement de la saison.

Des pardessus à capuchon, genre Biarritz, ont été faits en vue des fraîches soirées. *Saint-Augustin* en a de charmants modèles en cachemire blanc, ponceau ou bleu, gracieux de forme et artistement décorés.

Les jupons à ressorts se font très-amples du bas et d'une tournure devenue si gracieuse que nous souhaitons la voir se conserver au moins quelque temps. En donnant un coup d'œil rétrospectif sur nos gravures de modes, toutes les femmes conviendront que la jupe à ressort se maintient par le progrès, car sans avoir rien perdu de sa majesté elle a fait des concessions à l'art plastique. Or chacun y trouve son profit.

La jupe invisible de la maison *Creusy*, rue Montmartre, 133, étant la plus souple et la plus solide, nous ne saurions admettre aucune de ses rivales. Elle offre d'ailleurs l'immense avantage d'une construction mobile qui se réduit dans les mille circonstances où l'ampleur compromet l'élégance du vêtement. C'est surtout cette qualité qui lui a valu une préférence marquée auprès des voyageurs de tous les pays.

Les surjupes pour costumes habillés se font généralement d'alpaga, poil de chèvre ou linos blanc, ce qui leur permet d'apparaître sous toutes les robes. Avec les toilettes fantaisistes de campagne on peut se permettre les sous-jupes de couleur à rayures, ornées avec originalité, dont la maison Creusy possède une splendide collection.

Les coiffures en vogue font la fortune des parfumeurs. On ne dira pourtant pas que ce sont les parfumeurs qui les ont inventées. Le hasard les sert et voilà tout. Il est certain que pour porter certains petits chapeaux et les coiffures en cheveux bouclés et relevés sur les tempes, il faut une figure fraîche et un teint limpide. Un peu d'art est souvent nécessaire.

Nous trouvons dans la maison *Séguy*, 17, rue de la Paix, des cosmétiques d'une rare perfection; non-seulement ils ont tout le charme de la fraîcheur du printemps, mais ce qui est plus remarquable encore, c'est qu'ils le communiquent au tissu dermal au lieu de le flétrir comme cela est arrivé si souvent avec de la parfumerie mal préparée. Le blanc Nymphæa, le rose d'Armide, les crayons Impératrice ont, chacun à leur tour, le pouvoir magique de blanchir la peau, de lui donner le duvet neigeux et rosé et les quelques touches finement nuancées qui ajoutent de l'éclat à la beauté.

Autrefois les femmes jeunes et jolies n'auraient point osé paraître en toilette sans un peu de fard. On lit dans les mémoires du temps de Louis XV que mesdames telles et telles avaient voulu se faire remarquer en venant au théâtre ou dans une soirée *sans rouge*. On ne dira donc pas que ceci est d'invention moderne et pernicieuse. Nous n'en concluons pas que l'on doive impitoyablement se colorer, bon gré, mal gré, mais nous constatons qu'on peut, avec l'excellente parfumerie spéciale de la maison Séguy, acquérir de l'éclat et se défendre contre les malices prématurées du temps.

Un des plus précieux agents pour conserver la fraîcheur et la clarté du teint, c'est le lait antéphélique de *Candès*, 26, boulevard Saint-Denis. Avec lui, plus de taches de rousseur, plus de hâle, ni de petites écailles brunes. Toutes ces affections des tissus délicats sont prévenues et détruites par l'emploi du lait antéphélique coupé d'eau par moitié. Si l'on veut par un traitement plus énergique combattre des efflorescences ou des rougeurs de la peau, il est utile de consulter le prospectus, joint au lait antéphélique, qui indique les doses et la manière de les appliquer. Nous nous contentons de rappeler que le lait antéphélique est très-utile comme préservatif des piqûres d'insectes et comme défense contre les rayons trop ardents du soleil.

Marguerite DE JUSSEY.

CAUSERIE

Il se passe, en ce moment, un étrange fait et qui caractérise assez bien notre époque. A l'heure qu'il est, je ne sais si vous paraissez vous en douter, mais il n'y a plus de romanciers en France. Personne, dans notre beau pays, n'a plus ni esprit, ni invention, ni style.

Qui dit cela? me demanderez-vous. Eh! mon Dieu! les journaux, — du moins les journaux qui n'ont pas de succès, on ne sait pourquoi, auprès du public.

Ils sont ennuyeux, ils radotent, ils n'ont pas d'abonnés, ils perdent de l'argent, ce qui est la conséquence de leur fâcheuse direction; — c'est la faute des romanciers! La politique éloigne les lecteurs; ce sont les romanciers qui en sont responsables; ils font de mauvais romans; ils sont épuisés; on essaye vingt d'entre eux pour en rencontrer un passable! Bref: haro sur les baudets!

Savez-vous ce que les journaux en question ont imaginé pour conjurer une telle peste? Ils se sont mis en tête de faire traduire à bon marché des romans étrangers, et tout particulièrement des romans anglais. Mais, il faut bien que je vous le dise, on ne s'aperçoit pas ou on feint de ne s'apercevoir pas que les neuf dixièmes des romans anglais qui obtiennent le plus de succès, et disons sans honte un légitime succès en Angleterre, sont tout simplement des contrefaçons, des imitations, mieux que cela souvent, des traductions, un peu libres, de nos propres romans français. Et les traductions de ces traductions sont accueillies à bras ouverts dans les colonnes des feuilles dont je vous parle. C'est de la littérature anglaise, donc cela est superbe! Fi des romans et des romanciers français, ils ne valent pas les quatre fers d'un chien!

Au fond, cela est fort triste pour notre honneur littéraire; et, cependant, quand je considère le nombre prodigieux d'ouvrages que publient nos éditeurs, j'entends les ouvrages français, et qui trouvent lecteurs et acheteurs, je me demande s'il est juste de dire que nous soyons tombés si bas! Il me semble que le public proteste contre ces accusations, et il a raison.

Certes, il ne faut pas dédaigner les littératures étrangères, et pas plus la littérature anglaise qu'aucune autre. L'Angleterre a produit des chefs-d'œuvre, non pas seulement dans la haute littérature et dans la poésie, mais dans la littérature d'imagination; on fait donc bien, et c'est un service à rendre au public, de reproduire dans notre langue ces chefs-d'œuvre, quand on a la bonne fortune de les rencontrer. Mais que, sous



Planche N°. 22.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette des eaux. Modèles de la maison Vve Robert et fils, 83, rue de Richelieu.

Costume d'enfant de la maison Saint-Augustin, rue Neuve-Saint-Augustin, 45.

Modes de madame Antonie, rue Lafayette, 33.

(Voyez la description, page 2 la couverture.)

prétexte de payer moins cher les traducteurs qu'on ne paye les écrivains originaux, on nous dénigre et l'on nous ravale à ce point, je n'y consens pas, et je crois faire acte de bonne justice en jetant mon grain de protestation dans cette chaudière où vont arriver des protestations plus éloquentes que la mienne.

Comme ceci intéresse mes lectrices, à qui ce journal sert assidûment des œuvres d'imagination sortant de la plume d'écrivains français, j'ai pensé ne pas être importun en faisant de ce sujet un point de ma causerie d'aujourd'hui. Si j'ai eu tort, qu'on me le pardonne, et je ne recommencerai plus.

Le signal des vacances a été donné par la famille impériale. Le château des Tuileries est vide aujourd'hui et pour quelque temps : l'Empereur est à Plombières, l'Impératrice et le prince Impérial sont à Fontainebleau. On ne saurait s'imaginer combien cette absence des deux souverains et du jeune héritier de l'empire fait, tout à coup, un vide immense dans Paris ! Cent mille personnes s'envolent au départ de la famille impériale. Paris se vide comme sous l'influence d'une machine pneumatique; mais, deux jours après, il n'y paraît plus. Un de perdu, dix de retrouvés ! Paris est le grand gouffre sans fond qui absorbe tout. Je m'aperçois que je vais tomber dans un lieu commun vieux comme la tour Saint-Jacques.

Mais, viennent des occasions qui rabattent tout à coup l'orgueil de Paris; il lui arrive, à des moments inattendus, des défis qu'il est incapable d'accepter. De ce nombre sont les grandes fêtes navales qui vont absorber tour à tour l'Angleterre et la France. C'est l'Angleterre qui commence; notre tour viendra ensuite. Aurait-on jamais cru cela, il y a cinquante ans, qu'un jour viendrait où une escadre française s'en irait pacifiquement jeter l'ancre dans les ports de l'Angleterre, que nos officiers feraient des vis-à-vis aux officiers anglais, sur le terrain de ceux-ci, dans des bals dont on raconte des magnificences; que verres anglais et verres français se feraient l'abordage dans des repas pantagruéliques; que les amiraux anglais et les amiraux français se bombarderaient de compliments, de poignées de mains, et enfin que l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre passerait en revue une escadre française dans les eaux anglaises !

Voilà pourtant ce qui se passe à cette heure à Portsmouth et à Plymouth ! Singulier enseignement qui se répétera dans deux de nos ports le mois prochain. Paris a eu son Congrès, où l'Anglais et le Français se sont touché les coudes et ont signé un protocole avec la même plume, trempée dans la même encre; mais quel congrès est comparable à ce mariage des deux marines !

Vous dire tout ce qu'il y a de formidable dans ces dîners offerts à nos marins, combien de guinées représentent ces bals d'un luxe que l'on n'avait pas encore atteint, c'est à quoi je renonce. Or, quiconque a assisté à quelque fête navale, sait ce qu'il y a d'original, de pittoresque, de poétique dans ces solennités où tout se prête à l'originalité et à la poésie; depuis l'élément qui porte ces salles de bal flottantes jusqu'au dédale de ces cordages multiples qui se prêtent à tant de rêves; depuis le sifflement de la vapeur jusqu'au grondement de l'artillerie : à certains moments, dans certaines circonstances, cela devient féerique, et je le disais bien : ce sont des défis qu'on peut jeter à Paris, sans que Paris puisse y répondre. Que voulez-vous, on ne peut pas tout avoir : le macadam et l'océan, les Champs-Élysées et la rade de Spithead; on ne peut pas être Paris et Brest ou Toulon !

Pour le quart d'heure, toute l'Angleterre et un peu de la France se pressent à Plymouth et à Portsmouth ; — le mois prochain, toute la France et bien plus encore que toute l'Angleterre se presseront à Brest ; et pour un temps qui sera plus ou moins long, nous ne parlerons plus à Paris que le langage goudronné; les mille sabords ! les triple vergues ! les dix mille embossages ! et autres expressions que les marins n'emploient jamais que dans l'exécution de leur service, circuleront du haut en bas du monde parisien !

Décidément, c'est au Champs-de-Mars qu'aura lieu l'Exposition universelle de 1867, et l'immense palais suffira à peine pour abriter les spécimens de l'industrie du monde entier. Que de chemin nous avons fait depuis soixante-dix ans ! La première exposition a eu lieu le 1er vendémiaire an VI (septembre 1798), et sur ce même Champs de Mars qui venait de jouer un si grand rôle dans le drame révolutionnaire. Quelques baraques en planche abritaient les *cent dix exposants* qui représentaient alors toute l'industrie française. *Cent dix exposants!* Aujourd'hui, c'est à peine si l'on consentirait à les recevoir à l'exposition permanente de la rue Laffitte !

Voici un joli mot qui m'est glissé dans l'oreille par un peintre de mes amis. Ce peintre a commencé le portrait d'une dame, portrait auquel, selon son habitude, il travaille très-lentement, à son aise et suivant que *cela lui dit.*

La dame en question n'est pas de la première jeunesse, quoique belle encore. Elle ne trouve pas que le peintre aille assez vite en besogne et, pour le stimuler, elle lui a dit avant-hier :

— Hâtez-vous de finir mon portrait pendant que je me ressemble encore !

C'est toujours une preuve d'esprit chez une femme de savoir se reconnaître vieille ; mais j'ai ouï dire par une femme d'un certain âge et qui avait l'art de se faire jeune, « qu'il n'est jamais malaisé à un nageur, même médiocre, de descendre le courant d'une rivière, tandis que le difficile est de le remonter. — Le beau mérite, ajoutait-elle, à une femme de dix-huit ans de paraître jeune ! La grande affaire est d'avoir vingt-cinq ans quand on a passé la cinquantaine et de remonter le courant de l'âge ! »

A dire le vrai, la dame n'y réussissait pas tous les jours également, et son *paraître* était capricieux. Elle en convenait sans hésitation. Une de ses amies disait d'elle à ce propos : « Madame G... s'habille tantôt en dix-huit ans, tantôt en trente ans. » C'était on ne peut plus vrai.

Un de mes amis assez passablement *critiqueur,* — bien plus que critique, — prétend qu'il n'y a pas de livre, si bref qu'il soit déjà, qui ne gagnât à être réduit de moitié, et souvent, ajoute-t-il, un ouvrage pourrait tenir tout entier dans une courte phrase où l'écrivain résumerait sa pensée. C'est alors, dirai-je pour enchérir sur mon ami, qu'on s'aperçoit combien une langue est toujours suffisamment riche pour le peu de bonnes choses qu'elle est chargée d'exprimer, — et surtout combien une causerie est toujours trop longue pour le peu d'esprit qu'elle contient.

Xavier Eyma.



CHRONIQUE DES EAUX

(LETTRE D'OUTRE-RHIN.)

Rome n'est plus dans Rome! disait le poëte; il est également certain que Paris n'est plus à Paris. On est parti avec les beaux jours. L'été est le signal de l'émigration périodique : les uns retournent dans leurs vieilles demeures féodales; les autres, pour leur plaisir ou leur santé, visitent la Suisse, la Savoie, ou séjournent dans ces caravansérails de l'Europe, petites villes devenues des capitales à force d'y recevoir des rois : Bade, Spa, Ems et Wisebaden.

Je suis à Ems, et je vous envoie, non point une chronique de fantaisie, mais bien plutôt un paysage. Il aurait bien besoin d'illustration! L'esprit de vos lectrices y saura suppléer.

Ems est, de toutes les stations d'été, où affluent les étrangers et les malades, la mieux située de toutes les villes d'Allemagne. Assise au pied de hautes collines, arrosé par la Lahn, elle est voisine du Rhin et forme comme un centre autour duquel se groupent les merveilles de la nature, la majesté des ruines, la poésie des légendes. A chaque pas, au sommet d'un mont se dresse un burg désert; les collines sont revêtues de vignes, de forêts; les vallons conservent une fraîcheur virgilienne, les aspects du paysage changent à chaque pli de terrain et l'on ne sait lequel préférer.

On veut voir Stolzenfels, l'un des plus beaux châteaux de la Prusse et qui, complétement restauré, garde dans l'intérieur, avec les armes des vieux souverains, les immenses vidercomes des chevaliers, les meubles roses incrustés d'étain, des objets d'orféverie ayant appartenu à Charlemagne. Pour s'y rendre, on côtoie la Lahn, calme, pure, entre ses rives de peupliers, et que le chemin de fer longe de si près qu'il semble toujours voir les convois s'engouffrer dans les ondes. La rampe conduisant au château et ménagée dans la montagne est ombragée; les fauteuils, que portent des gens du pays ou des ânes couverts d'une selle rouge, vous amènent sans fatigue au pied du château. Du haut de chaque tour, par toutes les meurtrières, toutes les tourelles, on a ménagé des vues sur le Rhin! Le fleuve serpente, se tord, ondoie; les montagnes bleuissent à l'horizon, le regard se perd dans les profondeurs d'un abîme de verdure. Le ciel, le Rhin, l'espace, tout est bleu, tout est pur. Du haut de la terrasse de Stolzenfels on voit Lannek, ruine imposante. Les Templiers d'Allemagne, après le procès fait en France au grand-maître de l'ordre, Jacques Molay, se réfugièrent à Lannek, y soutinrent une défense héroïque, et périrent jusqu'au dernier en refusant toute proposition de paix. On ne visite guère l'intérieur de Lannek; le jour où j'allai à Stolzenfels, les bateaux à vapeur engageaient si bien à partir pour Coblentz que je montai sur l'un d'eux, afin de visiter cette capitale de l'émigration française. Coblentz devrait être à nous : le Rhin nous la donne, de même que Cologne; les limites des États sont marqués par les fleuves et les monts.

Coblentz occupe une situation merveilleuse; le Rhin et la Moselle y fondent leurs eaux; des ponts nombreux en fer, en pierre, des ponts de bateaux et des ponts de bois jettent leurs arches au-dessus du fleuve et de la rivière. Son nom vient de sa situation : *confluentia* ou *confluentes*. Coblentz ne fut d'abord qu'une forteresse, et, encore aujourd'hui, la forteresse est ce qu'elle renferme de plus curieux. On comprend en parcourant cette ville muette, déserte, que la noblesse de France, chassée par la révolution, ait abrité son deuil dans ces murs tranquilles. Des clochers carrés, aigus, en dôme, en poivrière, dominent les rues assez inégales. Jadis les archevêques de Trèves jouissaient de la suzeraineté de Coblentz; ils la fortifièrent, et de ce jour naquirent des luttes épuisées en 1367. La forteresse d'Ehrenbreitstein fut prise en 1632 par les Suédois; en 1036, par les Impériaux; en 1668, Boufflers, ne pouvant s'en rendre maître, la brûla; les Électeurs de Trèves y résidèrent en 1786; prise par Marceau et devenue française en 1794, elle devint le chef-lieu du département de Rhin-et-Moselle. Depuis 1815, elle appartient à la Prusse et est la capitale des provinces Rhénanes. C'est pour défendre Coblentz contre nos armes que l'on a rebâti la fameuse citadelle, la plus forte, la plus imposante de celles qui existent. Le fort s'élève à 123 mètres au-dessus du Rhin. Dieu avait placé là un rocher énorme, les hommes entassèrent des pierres sur le rocher. Parfois on ne sait plus où finit le granit, où commence la muraille. Des trous béants, obliques, sont préparés pour passer la gueule des canons; les murs garantissent toute la colline; et, en face, de l'autre côté du Rhin, d'autres forts, en cas d'attaque, menaceraient encore l'ennemi. Victor Hugo dit : « La Chartreuse domine la route de Mayence; le Pétersberg garde la route de Trèves et de Cologne; l'Ehrenbreitstein surveille et le Rhin et la route de Nassau. Cette citadelle est immense; les approvisionnements qu'elle contient surpassent toutes les prévisions : depuis 1816, la Prusse a dépensé 100 millions pour la reconstruire et l'augmenter. »

Celui qui n'a point gravi la montagne couronnée par Ehrenbreitstein ne peut se rendre compte de l'aspect imposant d'une citadelle. Mais ce qui frappe peut-être plus que les détails et l'ensemble de la forteresse, c'est le panorama que l'on domine. A gauche, des collines onduleuses, boisées, baignées de tons bleus, lentement dégradés; en face, étendant ses pans comme des bras gigantesques, Coblentz avec ses églises, ses hôtels bordant le Rhin, puis la jonction des eaux bleues du fleuve avec l'eau jaunâtre de la Moselle; à droite, resserrée dans des bras humides, florissante, pompeuse, la plaine étalant ses moissons couvertes de gerbes, ses prairies, ses plantations de houblon. Une richesse de sol merveilleuse, et surtout des collines, partout le Rhin divisé, capricieux, superbe, fécond. Des bateaux à vapeur le remontent lentement, laissant de blancs sillons derrière eux. A vos pieds, un village; vrai village allemand. On ne se préoccupe guère ici d'aligner des rues, et de régulariser des carrefours. Les maisons sont de face, de profil; pignon, tourelle, angle, qu'importe! Ces vieilles et honnêtes demeures se coudoient. Des fleurs ornent toutes les fenêtres; sur le seuil de toutes ces portes des enfants blonds jouent par demi-douzaine. On sourit, on paraît avoir confiance en tout le monde et s'aimer parce qu'on s'estime.

A Coblentz, on visite l'antique église de Saint-Castor, fondée au IXe siècle, incendiée au XIe siècle et rebâtie à des époques diverses. Elle rappelle d'imposants souvenirs. Les trois fils de Louis le Débonnaire s'y réunirent pour partager l'héritage de Charlemagne. Au Xe siècle, Saint Bernard y prêcha la croisade; l'empereur Henri IV s'en vit refuser l'entrée en 1105. On remarque, à l'intérieur, le tombeau de l'archevêque Kuno de Falkenstein, orné de peintures sur fond d'or; en face, celui de l'archevêque Werner; à gauche du chœur, celui de sainte Rizza, fille de Louis le Débonnaire.

Une charmante légende se rapporte à cette fille des rois. La voici en quelques mots : — Rizza s'était fait bâtir un ermitage sur les rives du Rhin; chaque matin, lorsque la cloche de Saint-Castor convoquait les fidèles, elle quittait sa cabane, et, sans nacelle, marchant, comme saint Pierre, sur les eaux du fleuve, elle traversait le Rhin, assistait au saint sacri-

fice de la messe, et reprenait de la même manière la route de son ermitage. Un matin, Rizza en s'éveillant voit la terre couverte de neige ; la tempête a duré toute la nuit: le Rhin gonfle ses vagues... Rizza, arrivée au bord du fleuve, sent l'effroi la gagner, elle n'ose se hasarder sur le Rhin; et, arrachant un cep oublié, elle s'appuie sur lui, comme s'il pouvait l'aider dans sa traversée. Le doute était entré dans son âme... Dieu la châtie... A peine a-t-elle posé le pied sur les ondes que les vagues, loin de se solidifier sous ses pas, l'engloutissent à mesure... Elle enfonce... enfonce... Alors Rizza comprend que sa défiance mérite d'être châtiée; elle jette le cep inutile, prie et remonte, et traverse le Rhin pour aller s'agenouiller encore devant le saint autel. N'est-elle pas douce et encourageante, cette légende de Rizza? Se confier en Dieu, s'appuyer sur Dieu, et s'abandonner entre ses bras comme des enfants, n'est-ce point la seule sagesse qui le puisse dignement honorer?

Il faut une demi-heure pour aller de Coblentz à Ems. Si l'on a plus de temps, en une journée on peut se rendre à Wisebade, y écouter l'*Africaine* le soir et rentrer le lendemain. Francfort est à deux heures de route. Les châteaux de Branbach, de Schombourg, de Rollandsek vous attirent. Vous vivez en plein moyen âge, et vous comprenez alors l'œuvre étrange des *Burgraves*.

Quand vous rentrez à Ems il est presque nuit; le plus souvent, le concert est commencé et des bouffées d'harmonies vous arrivent jusques dans les chemins ombreux, car la campagne vous entoure, vous environne, vous presse.

A Ems, les eaux sont sérieuses, les bronchites ne se guérissent que là, on y vit élégamment et paisiblement. Les toilettes tapageuses ne s'y montrent pas. Si une femme excentrique en arbore une, elle comprend tout de suite, à l'effet produit, que la terrasse d'Ems n'aime point être balayée par des traînes trop majestueuses. Les familles les plus aristocratiques s'y pressent, on ne craint point de se lier avec de charmantes étrangères, on est sûr qu'elles appartiennent au meilleur monde. On voit beaucoup de jeunes filles blondes Anglaises, Russes ou Allemandes pour la plupart. Il existe à Ems un salon de jeu, mais on ne s'y ruine pas; le jeu y semble un délassement plutôt qu'une spéculation, tout y est d'un bon goût et d'une réserve qui ne contribuent pas peu à faire trouver délicieux un long séjour dans ce paradis rhénan. Ah! les jolis *décamérons* que l'on y ferait! Ems a un journal pendant la saison : *l'Été*. Il est fantaisiste et quelquefois sérieux. Il a sa chronique, ses causeries, sa revue de théâtre; il offre l'hospitalité à la poésie et raconte les légendes des ruines.

Ems a son théâtre ; et sur ce théâtre on joue, chaque année, des pièces inédites que Paris applaudit ensuite, *les Bavards*, *Lischen et Fritschen*, *Jeanne qui pleure et Jean qui rit*, d'Offenbach, ont été d'abord données sur cette scène; nous venons d'avoir *Coscoletto* que l'hiver vous verrez aux Bouffes. Cet opéra, en deux actes, a obtenu le plus grand succès musical. La troupe, recrutée parmi les acteurs du Théâtre-Lyrique, est excellente. On ne joue que deux fois par semaine. Le soir de la première représentation de *Coscoletto*, Jacques Offenbach conduisait lui-même l'orchestre. Après le premier acte, des salves d'applaudissements ont rappelé les acteurs et l'auteur, et le maëstro s'est avancé au milieu de ses vaillants artistes. Le lendemain on lui donnait une sérénade aux flambeaux, et ce matin il quitte Ems pour surveiller, à Paris, les répétitions d'une œuvre importante. Les *Trois Bergeries* seront, cet hiver, la pièce de résistance des Bouffes.

Méry passe tous ses étés à Ems, et y a écrit quelques-uns de ses meilleurs romans; Offenbach y a trouvé *Orphée aux enfers*. Le journalisme parisien y campe et voudrait y rester. On ne peut rêver un air plus doux, un ciel plus beau, une campagne plus mouvementée. L'eau, la lumière, la verdure, on a tout dans ce coin du monde. Les journaux vous donnent, au salon de lecture, les nouvelles de Paris; nous pouvons, entre le déjeuner et le dîner, courir admirer le dôme de Cologne. L'imprévu, l'on dirait presque l'impossible, se réunit dans ce cercle de collines, dans cette vallée que baigne la Lahn, que le Rhin garde amoureusement, et où ces sources salutaires s'ajoutent à tous ces charmes déjà presque suffisants. Les étrangers affluent ici, l'*Almanach de Gotha* y est royalement représenté, et il n'est pas rare que le chiffre des baigneurs ne s'élève à 7000. Aucun lieu du monde ne semble mieux fait pour la solitude, le plaisir ou le travail, selon le goût de chacun. Je viens d'y achever un sérieux volume : *La femme d'après Saint Jérôme*; mais quelque sérieux qu'il soit, je vous prierai de demander à vos lectrices toute leur bienveillance pour l'auteur.

RAOUL DE NAVERY.

FRÉDÉRIQUE

(NOUVELLE. — SUITE.)

Richard le regarda, un peu surpris de l'émotion qui parut dans la parole et l'accent. M. David crut voir une raillerie dans son sourire.

— Dieu ou le diable! fit-il d'un air gai.

Quand M. David se fut éloigné, Richard devint songeur.

— Il est clair qu'il aime Frédérique, pensa-t-il; en outre, il est homme à mener sa prophétie jusqu'au bout. La bonne chance sera-t-elle pour lui?

III

Depuis l'aventure du bouquet et l'histoire du concert, Frédérique entrait chaque jour plus avant dans la pensée de Richard. Il ne passait plus un jour sans flairer les fleurs fanées du bouquet et sans enrouler autour de son doigt le ruban qui leur servait de lien. Un matin, après une nuit d'insomnie durant laquelle il avait vu tour à tour et pêle-mêle, comme dans une sarabande, Frédérique, madame de Rieux, Vibrac le dragon, M. David et l'évêque, il descendit au jardin, où M. Saint-Estève lisait le journal.

— Eh bien! mon gaillard, comment vont les amours? lui dit l'oncle.

Richard, qui n'avait aucune prétention à l'épithète que lui donnait son oncle, prit sa résolution tout d'un coup.

— Ma foi! répondit-il, c'est précisément à cause de cela que j'ai dessein de vous parler.

— Parle, mon garçon, parle! un philosophe tel que moi peut tout entendre.

— Quelle opinion avez-vous du mariage? M. Saint-Estève sauta sur son banc.

— Quelle mouche te pique? s'écria-t-il, et pourquoi me jeter du premier coup les gros mots au visage? Il est question de Cu-



pidon, que diable! et non point de son frère, le triste Hymen!

— Répondez-moi toujours.

— Et quelle opinion veux-tu que j'en aie, n'ayant jamais passé sous ses fourches caudines! Ce que j'en puis dire de mieux, c'est que la sainte république ne l'avait point aboli. D'un autre côté, tu sais la chanson : *Gai, gai, mariez-vous!...* Le refrain a de l'éloquence... Après tout, que t'importe ?

— Eh! mon oncle, il m'importe beaucoup!

M. Saint-Estève laissa tomber le journal qu'il tenait à la main.

— Par hasard, reprit-il, aurais-tu le projet fantastique de te marier?

— A franche question, franche réponse... Oui, mon oncle, j'ai ce projet.

L'oncle partit d'un éclat de rire.

— A ton âge! reprit-il : tu es donc bien pressé d'en finir avec les roses et les chansons? Les jeunes gens d'aujourd'hui sont fort extraordinaires. Autrefois, nous brisions les chaînes, celles de la tyrannie comme celles des préjugés : aujourd'hui, on les recherche! Le monde est stupide... Mais voilà... la république est morte! et depuis que le bonnet rouge ne coiffe plus la France, le bon sens a pris la fuite...

M. Saint-Estève ramassa le journal, en fit une boulette et l'envoya par-dessus la haie. Il grommelait entre ses dents. Tout à coup, frappant du pied :

— Çà! reprit-il d'un air goguenard, peut-on savoir le nom de la personne que tu veux mener à l'autel?

Richard rassembla tout son courage :

— C'est mademoiselle Frédérique van Ercken, reprit-il.

Un fou rire s'empara de M. Saint-Estève ; il se tordait :

— La petite Hollandaise! s'écria-t-il... Tudieu! elle a l'appétit bon, ta Dulcinée!... Elle n'a ni sou ni maille, et du premier coup la voilà qui couche en joue ma succession!

— Oh! mon oncle! s'écria Richard.

Mais l'oncle ne riait plus. Le démocrate avait pris une figure terrible.

— Eh! eh! dit-il, que suis-je donc et pour qui me prends-tu? Sommes-nous d'un sang à nous allier à des coureuses de cachet? Voyez donc la jolie bru que çà serait pour M. Saint-Estève, un homme qui a fait trembler les despotes? Si tu étais capable d'une pareille folie, je mettrais tout mon bien en viager, et tu n'en verrais pas une obole.

Richard allait répliquer, lorsque brusquement, changeant de ton, M. Saint-Estève haussa les épaules :

— Tu es fou, et j'ai tort de me fâcher, ajouta-t-il. Sais-tu bien seulement de quoi vit ce ménage de Hollandais qui vient on ne sait d'où?

— Mais M. van Ercken a une petite pension que lui fait M. Fourneyron, le fabricant de la rue aux Chèvres, et la fille travaille. Oh! elle n'épargne ni ses pas ni ses mains!

— Et tu crois aux leçons, pauvre innocent? Les leçons! bonne affaire pour courir les rues. Quant à la pension, elle est trop maigre pour nourrir une personne qui a l'embonpoint de ta princesse. Veux-tu que je te dise ce qu'il y a, moi?

— Dites, mon oncle.

— Eh bien! il y a aussi un oncle de ce côté-là, un certain M. de Vervorth, qui demeure dans le faubourg... Une petite maison basse qui a des volets verts, avec un jardin fermé par une grille ; je la vois d'ici.

— Oui, oui, cria Richard, qui étouffait.

— M. de Vervorth va souvent chez ta petite Hollandaise ; il a bon pied et bon œil, et un air de mousquetaire qui donne fort à penser. Encore un ci-devant, celui-là, un ex-noble qui tranche du baron, et l'on connait leurs mœurs, à ces messieurs!

— Oh! mon oncle, un vieillard!

— Pardieu! j'ai son âge, moi qui te parle, s'écria M. Saint-Estève qui se cabra... T'imagine-tu que je sois un Géronte!... Si l'on n'a plus la barbe blonde, on a le jarret solide... Ah! tu crois que M. Vervorth s'en va rue des Pioches pour jouer le whist à un centime la fiche chez les Hollandais... lui, un aristocrate qui a des bas de soie et des breloques à sa montre? A d'autres, mon neveu! il a des écus, le baron, et sa nièce les fait sauter! N'avait-elle pas une belle robe tout en falbalas le soir du fameux concert et, de plus, des fleurs dans les cheveux, des dentelles autour des épaules, des bijoux aux poignets et mille fanfreluches dont toutes les filles sont friandes!...

— C'est vrai, murmura Richard.

— Et les leçons à quarante sous le cachet payent tout cela, n'est-ce pas? Tiens, tu me fais de la peine, mon pauvre garçon; mais ça ne se passait pas autrement sous l'ancien régime, et il a vu l'Œil-de-Bœuf ton M. de Vervorth!...

M. Saint-Estève se mit à rire et, frappant sur l'épaule de son neveu :

— Parbleu! je sais bien ce que je ferais à ta place, moi, dit-il.

— Quoi donc? répondit Richard, qui pensait à M. de Vervorth.

— Bonté du ciel! il le demande! Mais dans quel temps vivons-nous donc?... Quoi? tu as vingt-cinq ans, tu es amoureux, il y a une jolie fille qui s'en va seule par les rues, et tu restes à ta fenêtre, les bras ballants comme un niais?... Cependant tu ne sors pas du couvent, que diable, et M. de Vervorth est ton rival! Mets-toi bravement en campagne et supplante-le, c'est ton droit ; mais épouser ce qu'il te laisse de ta Frédérique... c'est trop naïf.

M. Saint-Estève fit un tour d'allée.

— Au demeurant, si tu crois que je me trompe, ou que, pour te détourner d'une sottise, je fasse emploi de médisances, prends tes renseignements, et tu sauras de quel bois se chauffe ton ingénue.

Richard rentra chez lui un peu confus. Cette idée qu'il avait été la dupe d'une intrigante le poursuivait douloureusement. L'amour-propre en souffrait, le cœur en saignait.

— Elle a cependant les yeux bien doux, bien chastes, se disait-il.

Il ne pouvait pas se dissimuler, d'un autre côté, que Frédérique était toujours mise avec une certaine élégance, et puis comment supposer que M. Saint-Estève se trompait, lui qui avait traversé le Directoire!

Pendant quelques jours Richard évita Frédérique ; ils lui parurent éternels ; sa pensée ne pouvait se détacher de la petite Hollandaise ; mille projets lui traversaient l'esprit sans qu'il osât se résoudre à en accepter aucun. La solitude relative dans laquelle il avait toujours vécu ne lui permettait pas d'avoir une bien grande expérience des choses de la vie, mais les entretiens de son oncle, qui s'était frotté à beaucoup d'événements, avaient développé en lui un certain fond de méfiance dont ses meilleurs instincts ne parvenaient pas à le débarrasser.

Aux heures où il se rappelait avec le plus de vivacité la franchise de sa voix, la limpidité de son regard, l'innocent abandon de son sourire, le terrible qui sait? dont abusent tous les sceptiques, se dressait tout au fond de son cœur et le glaçait. On savait tant d'histoires où les aimables compagnes de l'homme ont montré leur perfidie!

Richard eut un instant la pensée d'interroger Frédérique franchement. Mais à quoi bon! Intrigante, elle éluderait ses questions; honnête, elle s'en offenserait. Le mieux était peut-être encore de se taire et d'attendre ; un hasard viendrait qui l'éclairerait. L'oncle Saint-Estève ne lui parlait plus, mais, par contre, il paraissait fort occupé d'une affaire qui le rendait

gai. Parfois même il riait sous cape. Un soir, tirant son neveu à l'écart :

— Je vois bien, lui dit-il, que le mariage est dans tes idées... Eh bien ! sois tranquille, tu auras une femme, et je suis en train de la choisir... Les violons ne manqueront pas à la noce !

Cette perspective n'était pas faite pour consoler Richard.

— Si les choses tournent comme mon oncle l'espère, se dit-il, je partirai pour les Grandes-Indes, et personne ne me reverra plus, ni lui ni Frédérique.

Il ne restait presque plus dans sa chambre d'où il avait de trop fortes envies de regarder par la fenêtre dans les jardins. On le rencontrait souvent dans la campagne ; il y rôdait comme un chien qui n'a plus de maître. Il lui arrivait quelquefois de rentrer par le faubourg où demeurait M. de Vervorth. Un soir, à la nuit, il lui sembla qu'une femme sortait de la petite maison aux volets verts.

— Ce ne peut pas être Frédérique ! se dit-il.

Quelle autre, cependant, avait cette taille souple et cette démarche dont les moindres ondulations lui étaient connues ? Il pressa le pas, même avant d'avoir pensé à ce qu'il faisait. C'était bien elle ! Frédérique marchait fort vite, un châle serré autour de ses épaules, un voile sur le nez. Richard devint tout pâle.

Il s'assit sur une borne et la laissa s'éloigner sans l'aborder, le regard perdu dans l'ombre et le froid de la mort dans les veines. Il aurait bien voulu douter encore, mais c'était la maison de M. de Vervorth et c'était bien elle ! Ses lèvres en remuant prononçaient le nom de Frédérique et ses yeux se remplissaient de larmes. Une heure après il se leva et eut envie de courir sur ses traces.

— Qui sait ! se dit-il, elle avait peut-être de bonnes raisons à me donner !

Mais il eut beau chercher de tous côtés, Frédérique avait disparu.

Le lendemain il s'arrangea de manière à la rencontrer. Elle vint à lui d'un air souriant ; l'aspect de Richard la glaça.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle d'une voix altérée.

Richard crut voir dans le trouble de Frédérique l'indice d'une conscience inquiète.

— Je n'ai rien ! répliqua-t-il d'un ton brusque.

Frédérique resta tout interdite à le regarder.

Après quelques propos vagues sur la santé des siens :

— J'ai cru vous apercevoir hier sur la place du théâtre, vers huit heures, reprit-il : vous veniez du côté du faubourg et portiez un châle bleu que je ne vous connaissais pas.

— Ce n'était pas moi, répondit Frédérique, qui devint toute rouge, je suis restée à la maison tout le soir.

Une grande tristesse envahit le cœur de Richard.

Ainsi son oncle avait raison. Des yeux si purs, des lèvres si douces, connaissaient donc le mensonge et la corruption ! Il ne trouva plus rien à dire et prit congé de Frédérique, qu'il laissa toute interdite au milieu du sentier.

De retour dans sa chambre, Richard prit les fleurs et le ruban qu'il avait embrassés si souvent, alluma un grand feu et les y jeta. Les fleurs petillèrent comme un paquet d'herbes sèches; le ruban de soie brûlait lentement et se tordait. Richard le poussa au cœur du brasier ; il s'aperçut seulement alors qu'il avait les yeux tout remplis de larmes.

— Suis-je bête ! murmura-t-il en s'efforçant de rire, n'est-ce pas toujours comme cela !

Le rire s'arrêtait sur ses lèvres et il ne pouvait pas s'empêcher de pleurer. On ne lui avait cependant rien promis, il ne perdait donc rien. Malheureusement les raisonnements n'avaient point de prise sur son chagrin.

Pendant le dîner il soupira, et prenant son courage à deux mains :

— Vous n'aviez pas tort, mon oncle, dit-il

— Ah ! fit le vieux philosophe, il y a donc du nouveau ?

Richard raconta ce qu'il avait vu et la conversation qui avait suivi sa découverte. Tandis qu'il parlait, l'oncle buvait à petits coups, de cet air de contentement qu'on a lorsqu'un événement donne raison à nos conjectures, même aux dépens d'autrui.

— T'imagines-tu qu'on trompe un fin renard comme moi ! s'écria M. Saint-Estève... Mais bah ! tu sauras bientôt qu'il n'y a pas que Frédérique à Gévennol... Je veux que tu me donnes pour le moins une demi-douzaine de petits enfants.

M. Saint-Estève paraissait enchanté ; Richard, la tête dans ses mains, faisait la grimace. Cet avenir qu'on lui faisait voir d'un ménage et d'une troupe de marmots le réjouissait médiocrement. Ce qui le consolait, c'est qu'on ne le marierait qu'à la condition qu'il le voudrait bien et sur ce chapitre il était tranquille. L'oncle buvait toujours ; la bouteille finie, il se mit à chanter un air guilleret en frappant de son couteau sur les verres.

— Chante, à présent que te voilà en repos, reprit-il entre deux couplets ; tu verras bientôt que la vie a du bon.

Richard, par vanité, prit un verre et chanta ; il avait la mort dans l'âme.

Le lendemain on vint l'avertir que son oncle l'attendait dans son cabinet. Il le trouva marchant de long en large, écumant, le poil hérissé.

— Les blancs seront toujours blancs ! s'écria M. de Saint-Estève du plus loin qu'il vit son neveu. Au dernier moment on nous a refusés tout net, toi et moi... Je ne suis pas noble et tu n'es pas noble ! Cependant, sacrebleu ! nous avons fait 89 et 93 !... Ah ! ça ne leur suffit pas... Je te dis que nous recommencerons et que j'y mettrai la main, et on leur inoculera le principe de l'égalité, ou ils y laisseront le dernier cheveu de leur dernière tête !

Richard respira.

— Çà ! mon oncle, qui donc m'aviez-vous choisi pour fiancée? dit-il.

— La fille d'une comtesse, rien que ca !... je voulais faire enrager les de Rieux, qui ne sont que barons ! Et nous voilà repoussés par des gens qui n'ont pas de quoi faire réparer leur vieux château branlant... J'en ai rasé bien d'autres... je le raserai, celui-là !

Un métayer entra sur ces entrefaites, portant sur le bras un gros sac rempli d'écus ; il avait une blouse de toile sur le dos et un vieux feutre sur la tête :

— Salut ! dit-il, c'est le terme de mon loyer que je vous apporte.

Il versa le contenu du sac sur un table et se mit à compter les piles de pièces blanches. Quand tout fut bien en ordre :

— Le compte y est, voilà ! reprit-il.

M. Saint-Estève était armé d'une canne ; d'un coup sec il fit voler le feutre du bonhomme au plafond!

— Et voilà pour t'apprendre à garder ton chapeau devant ton maître ! s'écria-t-il.

Le métayer parti, son feutre à la main, l'oncle renversa l'argent du bout de sa canne :

— Tiens, dit-il à Richard, prends cette monnaie et va un peu courir le monde... Tu n'as plus rien à faire à Gévennol... — Surtout n'épargne pas l'argent. La comtesse, qui n'a pas voulu de nous, verra bien que personne ne connaît le fond de ma bourse, et puisse-t-elle en sécher le dépit !...

Richard trouva le conseil bon et partit.

Il ne connaissait pas l'Italie, il la visita. Sa tristesse céda à l'attrait des lieux et des souvenirs. Il pensait encore à Frédérique, mais avec moins d'amertume. Il aurait voulu qu'elle fût



heureuse, et n'osait pas en demander des nouvelles à M. Saint-Estèves, de peur de recevoir en échange des railleries. L'oncle ne lui parlait jamais que des aristocrates de Gévennol, et c'était pour les maudire.

— Va toujours, lui disait-il, va droit devant toi et fait sauter mes écus ! Je me suis mis en tête d'en gagner d'autres aux dépens des marquis de voisinage auxquels il reste de vieilles tourelles et des machicoulis. Je veux abattre les dernières pierres, et tu en mangeras le produit avec des danseuses...

Richard suivait à demi les conseils de son oncle; il voyait du pays, mais negligeait peut-être les danseuses.

La mort du jacobin ramena Richard à Gévennol. Il y retourna par le plus court. En arrivant, il apprit qu'il était légataire universel. L'oncle lui avait tout laissé en récompense de sa soumission.

Une si grosse fortune embarrassait Richard. Avec qui la partagerait-il? Le souvenir de Frédérique lui traversa l'esprit. Deux ans s'étaient écoulés. On ne la voyait plus dans les jardins qui touchaient à sa fenêtre; ils lui parurent laids et d'un aspect vulgaire. Cependant l'églantier si souvent dépouillé avait refleuri. Il quitta la maison pour ne plus voir les sentiers et les ruelles si souvent parcourus autrefois.

Un sentiment indéfinissable ne lui permit pas non plus d'interroger personne sur la famille van Ercken; il apprit cependant que le père et la mère étaient passés de vie à trépas, l'un après l'autre, dans l'espace d'un mois. M. de Vervorth les avait précédés; Frédérique avait disparu. On souriait en prononçant son nom. On sentait un mystère là-dessous. Richard mit ordre à ses affaires rapidement et quitta Gévennol en jurant de n'y plus rentrer.

IV

Un temps se passa. Richard vivait à Paris et voyageait quelquefois. Il lui arrivait souvent de s'arrêter tout à coup sur les boulevards et de suivre des yeux une femme dont la tournure et la grâce indolente lui rappelaient Frédérique. Ce n'était jamais elle. Qu'était-elle devenue? Les aventures qui naissent de mille rencontres et tous les bruits de la jeunesse ne l'effaçaient pas de sa mémoire. Il aurait donné bien des choses pour la rencontrer.

En attendant, sa bourse appartenait à tous ses amis et son temps à tous les hasards. Il ne songeait pas à se marier. Ce n'est pas que Richard aimât encore Frédérique; il ne savait même pas s'il l'avait réellement aimée; à mesure que les sentiments s'enfoncent dans le passé on perd la notion de leur valeur et de leur vérité, et parce qu'on n'éprouve plus avec la même force les émotions d'autrefois, on arrive par degrés insensibles à se demander si elles ont été. Seulement ce que Richard savait bien, c'est qu'aucune des relations que le désœuvrement de sa vie lui faisait nouer ne ressemblait à celles qu'il avait eues avec la petite Hollandaise. Il n'y trouvait plus la même saveur.

Les choses qui n'ont pas eu de dénoûment rappellent par certains côtés ces monuments que les fureurs des guerres ou les coups du temps ont renversés; l'impression que l'esprit en garde est plus durable et plus douce; on prête à ces édifices mutilés des beautés qu'ils n'avaient peut-être pas, et leur ruine les enveloppe de poésie; de même on se plaît à revêtir les passions brisées tout à coup dans leur essor d'une grâce et d'un bonheur qu'elles n'auraient jamais eus en partage, si Dieu leur avait permis d'être.

Si le milieu n'était plus le même, si l'horizon s'était élargi, on peut dire cependant que l'existence de Richard était à Paris telle à peu près qu'elle était à Gévennol. Beaucoup de livres, un piano, des instruments de toutes sortes, de longues heures données au travail, des promenades sans but, en remplissaient les moments. Ses richesses ne l'avaient pas changé. Il ne faut pas croire néanmoins qu'il vécût en cénobite. Le monde avait ses libres entrées chez lui, et il faisait bien voir qu'il était jeune.

Un jour d'automne, en revenant d'une excursion en Allemagne, Richard s'arrêta dans une ville de l'Est où il avait envie de voir une église dont un antiquaire de ses amis lui avait fait une pompeuse description. L'église visitée du haut en bas, la soirée restait à tuer; Richard entra au théâtre, où il y avait représentation. La salle avait cet aspect triste et morne des salles de province; quelques rares spectateurs, peu de femmes; l'ennui se dégageait du fond des loges vides. Richard s'assit à l'orchestre, regardant autour de lui.

Subitement il lui sembla que le théâtre s'illuminait; il éprouva une commotion intérieure violente et faillit pousser un cri. Frédérique venait de paraître sur la scène. On jouait un opéra comique, elle y chantait un rôle. C'était bien elle, telle qu'il l'avait vue à Gévennol, dans les jardins où elle passait mouillant ses pieds dans l'herbe, et un jour dans les salons de madame de Rieux, montrant ses épaules blanches sous le feu des bougies. Elle avait la même taille pleine, le même charme, avec quelque chose de plus hardi que donne le mouvement du théâtre.

Frédérique avec du fard sur les joues, Frédérique vêtue d'oripeaux et les bras chargés de bijoux faux! Il ne se lassait pas de la regarder. Tous les jours d'autrefois lui revinrent à la mémoire. Moins parée jadis elle lui paraissait plus belle. Au milieu d'un air elle se troubla, elle venait à son tour de l'apercevoir. Il la vit pâlir sous son rouge; elle se remit et chanta avec un élan qui fit partir la salle en applaudissements.

Tout redevint désert quand la toile fut tombée. Richard se leva et courut du côté des coulisses. Un garçon de peine se chargea de remettre sa carte à la chanteuse. Un instant après Richard entendit au sommet d'un escalier noir une voix qui l'appelait; il ne fit qu'un bond, deux mains douces et toutes frissonnantes de plaisir l'entraînèrent dans un couloir mal éclairé par une lampe fumeuse, et il se trouva dans la loge de Frédérique. Elle resta devant lui, en pleine lumière, le tenant toujours par la main et le regardant avec des yeux attendris, où le sourire se mêlait aux larmes.

— C'est donc bien vous! dit-elle enfin. J'étais bien sûre de ne m'être pas trompée. Ça m'a donné un coup là quand je vous ai découvert. Vous m'avez donc reconnue!... Il me tardait bien de voir tomber le rideau. Quelque chose me disait que vous viendriez tout de suite après.

Frédérique entraina Richard sur un canapé, repoussant d'un geste vif toute une défroque de théâtre qui l'encombrait, et sans quitter sa main s'installa près de lui. Une habilleuse tout émoustillée par cette grande émotion furetait dans les coins, retenue par la curiosité.

— Plus tard cela, lui dit la chanteuse, qui la congédia, puis se tournant vers son voisin :

— Vous avez donc su que je jouais? reprit-elle.

— Comment l'aurais-je su? répondit Richard, je ne vous ai jamais connue que sous le nom de Frédérique; et ce n'est pas celui-là que porte l'affiche!

— Elle ne le portera jamais... Celle qui s'appelait Frédérique n'est plus... Je ne veux pas que le public connaisse un nom que d'autres bouches ont prononcé. Quant à celui de Van Ercken, il appartient à d'honnêtes gens qui ne pensaient pas que leur fille monterait jamais sur les planches. Je suis mademoiselle Amati pour tout le monde. Amati, ce n'est rien, cela peut être sifflé et ça peut mourir à l'hôpital.

Richard saisit Frédérique par le bras, mais avant qu'il eût ouvert la bouche, elle sourit.



— N'y prenez pas garde, ajouta-t-elle; quand je joue, j'ai souvent les nerfs malades... Voyons, parlez-moi de Gévennol. Qu'il y a longtemps que je n'y suis allée! Je n'y retournerai plus, je crois. C'était un bien bon pays. J'y ai beaucoup pleuré. J'y étais bien heureuse cependant. Les beaux jardins qu'on y voyait partout! Il me semblait que chaque passant était un ami... Ici c'est tout au plus si les amis qu'on a, on les connaît... Je mène l'existence d'un oiseau. Un jour ici, le lendemain là, et j'étais née pour vivre comme les plantes, attachées à l'endroit où elles fleurissent.

Elle passa vivement un mouchoir sur son visage :

— C'est égal, dans l'état où vous m'avez découvert, on a de bonnes heures. Tenez, si je n'étais pas actrice, aurais-je le droit de vous recevoir ici comme je le fais, en bon camarade?

Puis, d'un ton calme et d'une voix qui voulait être gaie, mais qui restait triste :

— C'est donc le hasard qui vous a conduit à M...? dit-elle.

— Le hasard seul, je l'avoue... Ne croyez pas cependant que je vous aie oubliée.

— Bien vrai? Cela me fait du bien de le croire. Vous restez quelques jours ici, n'est-ce pas? Nous avons tant de choses à nous dire! J'ai su que M. Saint-Estève était mort... Comme on s'en va!

— Mais vous-même, n'avez-vous pas perdu tous les vôtres? M. de Vervorth a disparu.

Un nuage passa sur le front de Frédérique.

— Hélas! oui, reprit-elle; un matin, je me suis trouvée seule avec un cahier de musique sous le bras... Quel désert que Gévennol en ce moment!

— Et vous n'avez pas pensé à moi?

— Où étiez-vous? Le savais-je? Et puis vous étiez parti si brusquement sans me dire adieu!

— C'est vrai, dit Richard, qui se rapprocha de Frédérique.

— Pourquoi vous êtes-vous éloigné sans me revoir? reprit-elle; qu'avais-je fait? que vous avait-on dit? aviez-vous seulement pensé à toute la peine que vous me faisiez? Ah! j'ai bien pleuré le jour où j'ai vu votre fenêtre fermée et les volets pardessus!

Ses deux mains se trouvèrent subitement emprisonnées dans celles de Richard. C'était bien la même voix qui lui avait paru si douce le jour où Frédérique s'était laissée surprendre, cueillant un bouquet de roses. Il allait parler. Tout à coup on frappa à la porte de la loge :

— Mademoiselle, le troisième acte va commencer; on n'attend plus que vous, dit une voix.

— Déjà! s'écria Frédérique... Ah! j'avais tout oublié... Qu'est-ce que je joue donc?

On frappa de nouveau; il fallut ouvrir. Richard s'était levé.

— On vous reverra? poursuivit Frédérique tandis que l'habilleuse tournait autour d'elle.

— Oui, dit Richard.

Le refrain d'une chanson éclata subitement dans le couloir; Frédérique frissonna comme si une goutte d'eau froide eût touché ses épaules.

— Au revoir! dit-elle d'une voix nerveuse.

En traversant le corridor obscur que la grande clarté de la loge où il venait de passer un quart d'heure lui faisait trouver plus sombre encore, Richard aperçut confusément la silhouette d'un homme qui marchait lestement et portait l'uniforme d'un officier de cavalerie en petite tenue; il fredonnait et battait les murs du bout d'une cravache. Il sembla à Richard que la tournure de l'officier et le son de sa voix ne lui étaient pas inconnus, mais l'escalier était au bout du couloir, et il descendit sans retourner la tête.

Deux minutes après, il était à sa place, ne pensant plus à la rencontre qu'il venait de faire.

Au moment où le rideau se relevait, deux ou trois jeunes gens vinrent s'asseoir auprès de lui. Frédérique parut en scène. Son premier regard rencontra celui de Richard. Ce regard était plein d'angoisse et semblait l'interroger. Peu à peu cette émotion qu'on pourrait appeler la fièvre du théâtre, saisit l'actrice; elle joua et chanta avec feu. Une salve d'applaudissements retentit.

— Heureux dragon! murmura l'un des jeunes gens.

Richard tressaillit.

— Quoi! c'est toujours la cavalerie? reprit un autre voisin.

— Toujours... J'ai rencontré le beau capitaine tout à l'heure; il a disparu comme un boulet par le passage des artistes... il avait l'air d'un conquérant... On serait fat à moins!

— Il est donc vrai que mademoiselle Amati l'adore?

— Arrivés ensemble, vous verrez qu'ils s'en iront ensemble. C'est Pyrame et Thisbée... Et tenez, voilà Pyrame!

Richard tourna les yeux dans la direction indiquée par le mouvement de son voisin. Que devint-il en reconnaissant dans une loge d'avant-scène son ancien ami Vibrac qui battait des mains! Un sentiment de jalousie intolérable et de chagrin le saisit tout entier. Lui! c'était donc lui! Vibrac après M. de Vervorth! Et tout à l'heure elle lui parlait avec un semblant de tendresse! Frédérique était donc la dissimulation même!

Avant que le spectacle fût terminé, Richard avait quitté sa place. Une heure après il quittait la ville.

Richard retourna à Paris dans une singulière disposition d'esprit. Cette rencontre, qu'il n'avait pas cherchée, venait de le jeter violemment dans un passé dont toutes les heures avaient laissé dans son esprit une trace profonde. Il croyait la veille encore les avoir mieux oubliées. Toutes se réveillaient en lui et il en sentait comme autrefois les douceurs et les amertumes.

Pourquoi d'autres femmes qu'il voyait plus belles ne disaient-elles rien à son cœur? Devait-il rester toute sa vie sous le charme d'une créature qu'il ne pouvait pas estimer? Un temps il s'enferma chez lui et demanda au travail et à la retraite un secours qui ne le guérissait pas. Au bout d'un mois, il en sortit résolûment pour se mettre au plein courant des folies et des sottises. Il y trouva des compagnons en grand nombre qui l'aidèrent à s'y maintenir. Si ce ne fut pas le bonheur, ce fut l'étourdissement. Il arriva même, en persévérant, par y contracter une certaine habitude d'indifférence qui est une sorte de désenchantement intérieur.

Un matin Richard s'aperçut qu'il ne tenait plus à grand'chose. Il n'en fut ni triste ni gai. Il se disait quelquefois cependant qu'il était né pour être heureux. Si Richard se fût avisé de confier cette pensée à quelqu'un de ses amis d'un jour, on n'eût pas manqué de la trouver sotte ou naïve. Elle était simplement vraie. Malheureusement le bonheur se présentait à son imagination sous les traits de Frédérique, et il y fallait renoncer.

Au plus fort de cette oisiveté remplie d'agitation on le surprenait parfois au coin d'une rue, suivant rêveusement du regard une femme qui passait, ou, dans quelque théâtre, un soir de belle représentation, les yeux attachés sur une inconnue.

— Frédérique avait ce sourire, disait-il, Frédérique avait cette attitude!

Et il tombait dans de longues mélancolies dont il se raillait lui-même.

Des personnes sérieuses avec lesquelles il était en relation à

ces heures perdues le pressaient de se marier. Richard ne disait ni oui ni non, et opposait à toutes les tentatives faites contre sa liberté une sorte de résistance inerte qui finissait par être la plus forte. Une vieille dame qui était un peu sa parente à la mode de Bretagne, et qui voyait dans le mariage un port de refuge pour toutes les infortunes, en même temps qu'un abri contre toutes les tempêtes, était la plus tenace et la plus active dans ses exhortations.

Un certain soir qu'il avait évité une présentation, elle le menaça du doigt en riant :

— Vous aurez beau faire, dit-elle, les brochets eux-mêmes se prennent au filet, et vous n'êtes pas de cette race de dévorants.

— Oui, mais les hirondelles? répondit Richard.

— Vous, pauvre garçon! répliqua la vieille dame, qui joignit les mains.

Richard rougit jusqu'aux oreilles; il comprit qu'elle l'avait percé d'outre en outre, d'un seul regard, avec cet instinct merveilleux de certaines femmes auxquelles il suffit d'un mot pour pénétrer un caractère et sonder un cœur.

A quelque temps de là, un matin, Richard vit entrer chez lui un jeune homme pâle, maigre, étiolé qui avait dans l'attitude quelque chose de fier et d'inquiet tout à la fois. Ce jeune homme avait mis une grande insistance à paraître devant lui.

— Vous ne me reconnaissez pas? dit-il, tandis que Richard l'examinait curieusement : je m'appelle M. David.

— David? fit Richard de l'air d'un homme qui cherche.

— David de Gévennol.

— Ah! j'y suis! s'écria Richard.

— Il montra du doigt un fauteuil à M. David et le pria de s'asseoir. Il allait donc avoir des nouvelles de Frédérique.

V.

Le pauvre musicien n'était plus le jeune homme enthousiaste que Richard avait vu dans sa ville natale. Il était propre encore, mais quel délabrement dans toute sa personne! la physionomie était souffrante, le visage fatigué, la toilette misérable. M. David hésita, puis s'asseyant, et comme un homme qui prend un grand parti :

— Un jour, il y a longtemps de cela, vous avez été bon pour moi, reprit M. David; vous n'avez peut-être pas oublié dans quelles circonstances je suis parti pour Paris; je m'en suis toujours souvenu et c'est pour cela que vous me voyez aujourd'hui. Oh! monsieur, que de chimères je caressais à cette époque! Je marchais à la conquête de la Toison-d'Or... je n'ai pas conquis de quoi payer le paletot qui me couvre!

Richard porta la main sur le tiroir d'un petit bureau qui était auprès de lui. Le rouge monta au visage de M. David, mais sans embarras et d'une voix où l'on sentait une émotion vraie :

— Attendez au moins de connaître mon histoire tout entière, reprit-il.

— Je vous crois honnête et sincère, répondit Richard, mais pour vous prouver que ce n'est point un intérêt banal qui me dirige, parlez, je vous écoute.

— Ai-je autant travaillé que j'aurais pu le faire? je n'en sais rien, dit alors M. David; ce que j'affirme du moins, c'est qu'un temps j'ai sérieusement travaillé; aujourd'hui j'en suis au découragement, et cela ne date pas d'hier!

Une petite toux nerveuse arrêta M. David; il porta un mouchoir à ses lèvres et parut tout changé en un instant.

— C'est un peu de fatigue, reprit-il presque aussitôt : la misère est une rude compagne, et quand on n'a pas le tempérament d'un bûcheron, elle vous secoue, mais ça passera.

Il respira fortement, puis, essayant de sourire :

— Dans les commencements, c'est-à-dire dès que je fus installé à Paris dans une chambre, sous les toits, rue de la Tour-d'Auvergne, je ne m'épargnai pas, ajouta-t-il; j'avais la tête pleine de symphonies qui me paraissaient les plus belles du monde, et il me semblait que tout était possible à un homme courageux. Il fallait voir avec quelle ardeur je noircissais les pages blanches, et quel tapage alors ne faisait pas mon piano! Les déboires m'assaillirent aussitôt que mon œuvre la meilleure fut achevée; personne n'en voulut. Mes ressources cependant n'étaient pas, tant s'en faut, inépuisables. Je vécus un temps d'expédients. Un jour arriva où je ne mangeai plus que du pain. Quand on n'y est pas habitué, cela fatigue plus que ça ne nourrit. J'avais fait à cette époque la connaissance de quelques jeunes gens qui poursuivaient la même carrière. C'était la même misère; chacun la supportait avec des alternatives de désespoir et de gaieté. Le jour où la fortune nous mettait quelque argent dans la poche, nous faisions des festins à la barrière à dix-sept sous par tête. C'étaient de grands régals. Parfois l'un de nous disparaissait. Celui-là partait pour l'étranger, l'autre renonçait à la musique et entrait dans une administration. Un autre encore mourait à la peine. Je savais alors combien cette belle ville vers laquelle les mêmes ardeurs poussent tant de jeunes gens est dure aux vaincus. Une voix me criait que j'étais de ceux-là. Je n'avais déjà plus l'orgueil de me croire un génie. Un peu de lassitude me prit, mes vêtements usés, flétris, éraillés, ne me permettaient plus de donner des leçons en ville. J'avais plutôt l'air d'un mendiant que d'un professeur. Je dus y renoncer. Parti de Gévennol pour entrer en conquérant au grand Opéra de Paris, je descendais rapidement dans cette bohême obscure qui s'enfonce dans des profondeurs d'où l'on ne revient pas.

Un nouvel accès de toux interrompit M. David; il semblait épuisé.

— Remettez-vous, lui dit Richard, et si ce retour vers des souvenirs douloureux vous fait du mal, n'achevez pas.

— Oh! reprit le musicien, vous êtes la première personne qui m'écoutiez patiemment. — Je parle des personnes qui sont d'un monde dont le nôtre n'est pas. — Laissez-moi continuer, cela me soulage.

Une certaine pitié s'était emparée du cœur de Richard.

— Continuez, dit-il.

— Je touche à un moment de ma vie qui vous fera voir combien ma fatigue était grande, poursuivit M. David. Un matin, j'attendais dans le salon d'une agence de théâtre, où l'une de mes connaissances qui s'y rendait pour affaire m'avait conduit. Passe une femme qui s'arrête, me regarde, puis vient à moi la main tendue. Une robe de soie et des dentelles! — Elle se trompe, me dis-je. — Et comme je restais debout, immobile, essayant de cacher mon chapeau.

— Je suis donc bien changée? reprit cette femme en levant son voile. Soudain une voix appela mademoiselle Amati...

— Mademoiselle Amati! s'écria Richard!

— Oh! vous l'avez bien connue autrefois; elle s'appelait alors mademoiselle Frédérique van Ercken.

— Attendez-moi là, dit-elle, cela nous rajeunira de parler du temps passé.

— Elle disparut par la porte d'un cabinet. Vous comprenez que je ne quittai pas ma place. Elle avait toujours le bon sourire que vous lui connaissez. A son retour, elle me prit par le bras gaiement comme si elle ne se fût pas aperçue de l'état de délabrement de mon habit. Il y a des actions toutes simples en apparence qui vous touchent jusqu'au fond du cœur. « Ah! véritablement vous n'êtes pas changée, » m'écriai-je. Un quart d'heure après, elle était au fait de ma position; j'avais tout raconté!

« Tenez, me dit-elle alors, il faut que je vous tire de là et promptement. Le directeur du théâtre de B..., avec lequel je viens de signer un engagement, a besoin d'un chef d'orchestre ; je vais vous conduire à lui, et, présenté par moi, il me semble que l'affaire est faite. »

Qui m'eût parlé jadis de quitter Paris et de m'exiler au fond de la province m'eût fait jeter les hauts cris ! Par quel miracle la proposition de mademoiselle Frédérique me parut-elle la chose la plus naturelle du monde ? Était-ce une lassitude extrême dont je ne me rendais pas compte ou le charme de sa présence ? Il y avait un peu de tout. Je la suivis chez son directeur, et, lorsque j'en sortis, j'avais signé un acte qui me faisait chef d'orchestre de B...

— Et puis ? demanda Richard, qui ne perdait plus de vue le narrateur.

— Eh ! monsieur, le diable me poursuivit à B... comme il m'avait traqué à Paris ! Au plus fort d'un travail qui ne me laissait pas un jour de repos, une maladie de langueur me saisit. Il fallut résilier l'engagement qui me donnait le pain quotidien, mais j'avais mademoiselle Frédérique auprès de moi. Ah ! quel cœur, monsieur, et quel dévoûment ! Elle m'installa dans une pièce voisine de son appartement et rien ne me manqua plus. « C'est moi qui vous ai conduit à B..., je ne vous y laisserai pas mourir, » disait-elle. Il faut l'avoir vue à l'œuvre pour savoir ce qu'elle vaut. Jamais de défaillance, et pour levier contre la mauvaise fortune, la bonne humeur ! Elle suffisait à tout, aux répétitions, au théâtre, à la maladie qui me dévorait. La souffrance m'avait aigri ; mademoiselle Frédérique ne me devait rien, et je me montrais d'autant plus exigeant qu'elle se dévouait davantage : rien ne la découragea. Je lui dois véritablement l'air que je respire, mais tout ce que le cœur d'un homme peut contenir de reconnaissance, je le lui donnai. J'aurais embrassé la trace de ses pas.

— Il l'adore, c'est clair, pensa Richard.

— Quand je fus rendu à la santé, mademoiselle Frédérique me ramena à Paris. La fièvre de composition m'avait saisi de nouveau. On peut n'avoir pas de génie et n'être pas tout à fait dépourvu de talent. Et puis je tenais à honneur de lui prouver qui j'étais et qu'elle n'avait pas eu tort de me tendre la main deux fois. « Votre pensée est bonne, mettez-vous à l'œuvre, » me dit-elle. Je travaillai avec une sorte de rage. Un camarade m'avait confié un livret d'opéra comique : j'en écrivis la musique tout d'un trait. Aujourd'hui que l'espoir est parti, je puis dire que, si cela n'était pas un chef-d'œuvre, cela ne manquait pas de certaines qualités. On me revit à la porte des théâtres, sollicitant une audition. On me payait de belles paroles. Cependant la faim me talonnait. Mademoiselle Frédérique était alors en province.

— Ah ! fit Richard qui respira.

— Un matin je reçus une lettre par laquelle mademoiselle Frédérique m'engageait à suivre son exemple.

« Il n'est pas nécessaire de mourir faute d'un morceau de pain, me disait-elle, et cela parce qu'éditeurs et directeurs vous disent éternellement : Faites-vous connaître ! Et le moyen, si personne ne vous en fournit l'occasion ! En attendant qu'elle vienne, servez-vous de l'instrument que le hasard vous a donné comme à moi. Vous avez de la voix, chantez... Quand on ne peut pas entrer par la porte, on entre par la fenêtre... »

— Est-ce que vraiment vous chantez ?

— Hélas, oui ! mais cela m'humiliait presque dans les commencements et je n'en parlais pas. Deux mois après je débutais dans la ville où mademoiselle Frédérique elle-même résidait. J'étais désormais à l'abri du besoin, mais quelle chute ! chanter en province lorsqu'on a rêvé pour soi les couronnes de Meyerbeer et de Rossini ! La blessure saigne encore, je ne me consolai de cet abandon de toutes mes espérances que par l'occasion qui me fut offerte de rendre à mademoiselle Frédérique le service que j'en avais reçu.

— Quoi, mademoiselle Frédérique malade ! s'écria Richard.

— J'ai cru qu'elle n'en reviendrait pas. La jeunesse et la force de son tempérament ont triomphé du mal ! mais quel abattement ! Pendant de longs mois ce ne fut plus que l'ombre d'elle-même. Toutes nos ressources avaient été épuisées.

— Toutes vos ressources, reprit Richard, qui appuya sur le mot.

— Les siennes comme les miennes ! Plus d'argent, plus de bijoux ! Paris fut notre refuge.

— Et à présent ?

— A présent, monsieur, mademoiselle Amati chante dans un établissement public des Champs-Élysées. Son engagement expire à la fin du mois. Je ne voudrais pas qu'elle le renouvelât, ayant la conviction qu'avec un peu de repos et de bien-être elle rentrerait en possession de tous ses moyens et forcerait les portes des théâtres de Paris. C'est alors que j'ai songé à vous ; la pensée de mademoiselle Frédérique m'a donné le courage de frapper à votre porte, et me voici.

— Vous ne l'eussiez donc pas fait pour vous-même ?

— Je ne le crois pas, monsieur.

M. David avait la joue en feu. On voyait dans ses yeux animés par la fièvre les angoisses de la fierté aux prises avec le besoin. Richard prit dans le tiroir un chiffon de papier qu'il glissa sous une enveloppe et le tendit à David.

— Faites toujours comme si nous étions à Gévennol, ajouta-t-il.

L'éclair de la reconnaissance illumina le regard du pauvre musicien.

— Ah ! monsieur, dit-il.

L'émotion lui coupa la parole ; elle fut suivie d'un violent accès de toux qui le fit trembler comme un saule.

Au moment où il passait la porte, Richard le retint, et d'une voix à laquelle il aurait voulu donner le calme qu'elle n'avait pas :

— Mademoiselle Frédérique, dit-il, sait-elle encore que je suis de ce monde et que j'ai été au nombre de ses amis ?

— Elle ? oh ! Dieu ! n'ayez garde qu'elle oublie jamais rien ! Que de fois m'a-t-elle parlé de vous !

Un soupir souleva la poitrine de Richard. Quand il fut seul, il tomba sur un fauteuil, la tête entre ses mains.

— Elle et lui ! murmura-t-il. Qui me l'eût dit à l'époque où elle me prenait pour associé ?

La conversation finie, le premier sentiment de Richard avait été de ne plus revoir Frédérique. La nuit venue il courut aux Champs-Élysées. Un grand nombre de personnes se pressaient a tour d'un établissement magnifiquement éclairé. On parlait partout d'une chanteuse qui faisait merveille. Le cœur de Richard se mit à battre ; il s'assit dans un coin où il était impossible de l'apercevoir. L'orchestre préluda et au bout de quelques minutes une femme, toute vêtue de blanc, parut sur l'estrade en forme de théâtre dressée au fond du jardin. Une triple salve d'applaudissements l'accueillit.

Amédée Achard.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames ;
Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle.

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*,
Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS	3 MOIS.		UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50	Espagne. — Portugal	36	19	10
Royaume d'Italie	30	16	9	Turquie	36	19	10
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»	Grèce	36	19	10
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»	Égypte, Tunis, Maroc	36	19	10
Danemark	30	16	»	États Romains	40	20	»
Russie	34	18	»	Vénétie	36	19	10
Suède et Norvége	30	16	»	Autriche	40	20	»
Belgique	36	19	10	États-Unis	40	20	»
Hollande	36	19	10	Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre agent.

Une année, 35 shillings	43 fr. 75 c.	Six mois, 18 shillings	22 fr. 50 c.
— avec traduction anglaise, 38 shillings	47 »	— avec traduction anglaise, 20 shillings	25 »

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — S. O. BEETON, publisher of THE ENGLISH WOMAN'S DOMESTIC MAGAZINE, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Ce 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR (successeur de Glarner), libraire de la Cour, et ISSAKOFF, commissaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS. — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. FERLAY et Cie, négociants, 6, rue Impériale;

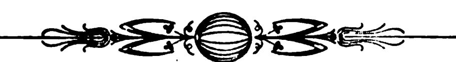
A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

ON PEUT AUSSI S'ABONNER DIRECTEMENT A PARIS

CHEZ M. ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR, RUE RICHELIEU, 92.

Les lettres non affranchies seront refusées.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

2ᴱ NUMÉRO D'AOUT 1865

PARIS
ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR
Rue Richelieu, 92



SOMMAIRE DU 2e NUMÉRO D'AOUT 1865.

TEXTE.

ANNEXES.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES N° 788.

Toilette de ville. — Chapeau en tulle blanc, tout bouillonné. Un ruban de velours de couleur, pointillé d'or, est posé en Marie-Stuart. Sur le devant de la passe, une écharpe en blonde, très-légère, et dont les bouts retombent, est retenue par un bouquet de marguerites, avec feuillage tombant en velours vert. Un bouquet assorti garnit le dessous de la passe.

Robe en taffetas, garnie de biais et de boutons. Le corsage est décolleté, carré derrière, en pointe devant. Le devant forme un plastron en V, bordé de chaque côté par un biais qui encadre aussi le décolleté du dos. Taille unie. Ceinture ronde.

La jupe simule une casaque ouverte devant, formant deux pointes de chaque côté et arrondie, longue derrière. Mais au lieu de figurer une casaque retombant sur la jupe, c'est la jupe qui forme épaisseur sur la casaque et semble retenue par des boutons.

Si l'on exécute cette toilette en deux tons de taffetas, on fera la berthe et le tablier en ton clair, et le corsage et ce qui simule la casaque en ton foncé. Les deux parties, tablier et casaque, sont cousues jusque vers les pointes à boutons, mais les pointes ne sont pas cousues à plat, elles sont libres en haut, comme si le tablier était seulement boutonné à la casaque.

— Chapeau à passe tuyautée devant, tout en tulle, excepté le petit bavolet et les brides qui sont en taffetas. Une très-grande écharpe ou grand voile en tulle enveloppe le fond du chapeau et encadre un bouquet de roses.

Robe Empire (c'est-à-dire à taille courte et sans aucun pli à la jupe, ni devant, ni sur les hanches). Corsage montant, taille courte, ceinture ronde. Le devant, depuis l'encolure jusqu'au bas de la jupe, est ouvert en redingote, avec des pattes entrecroisées. (Côté gauche boutonnant sur le côté droit, et côté droit boutonnant sur le gauche.) Ces pattes sont bordées d'un biais de taffetas blanc et ont chacune un bouton de nacre. La manche droite, demi-plate, est aussi à pattes entrecroisées du haut en bas. A l'épaulière, un biais de taffetas blanc avec boutons de nacre. Parements garnis de même.

La jupe n'a aucun autre pli que ceux de derrière qui sont très-creux, et sur chacun desquels est cousue une longue patte (comme aux vêtements d'homme) en taffetas blanc, avec un bouton de nacre à chaque pointe.

PLANCHE DE LINGERIE. GRAVURE N° 788 *bis*.

N° 1. Chapeau de crêpe rose. Le devant est orné de coques en ruban et d'une dentelle posée à plat sur le bord de la passe, qui vient s'adapter à l'extérieur de chaque côté du chapeau. Cache-peigne carré, de même étoffe, garni d'une dentelle, et recouvert d'un ruban de taffetas qui entoure le bas de la passe. Sur ce ruban sont posées deux rosaces en acier, reliées par un cordon de perles en acier. Sous chaque côté du cache-peigne sont posés des nœuds de rubans à bouts flottants. Brides en ruban de taffetas n° 20.

N° 2. Chapeau pour bains de mer. Ce chapeau est en toile apprêtée, bordé et garni d'un ruban en laine verte ; le devant est orné d'un nœud de ruban avec un coquillage et une aigrette placés au milieu.

N° 3. Coiffure Empire, composé de trois rouleaux de rubans soutenus par des ressorts en acier. Le premier rouleau forme bandeau sur le front, il est dissimulé de chaque côté par les cheveux ; ses deux bouts s'attachent derrière et tombent en flottant sur les épaules. Les deux autres sont posés sur le sommet de la tête et entourent le derrière de la coiffure.

N° 4. Costume de petite fille de huit a dix ans. — Robe en alpaga blanc, garnie de quadrillés et de boutons de couleur. Corsage décolleté. Berthe à draperies, garnie d'une petite dentelle et de petits rubans posés à plat de chaque côté. Des nœuds de rubans sont posés sur les épaules. Guimpe en mousseline à petits plis. Manches courtes. Ceinture de nuance assortie. Chapeau-toquet orné d'un ruban également assorti.

N° 5. Col en organdi avec entre-deux en point d'Alençon. Manches à revers carré, avec garniture assortie.

N° 6. Col en batiste à fleurs appliquées en point d'Irlande, bordé de petites perles blanches. Manchette assortie.

N° 7. Pardessus en mousseline unie, garni d'un entre-deux festonné, surmonté d'une haute dentelle en point d'Angleterre, et d'une ruche en ruban de taffetas posée au-dessus. Manche longue, demi-ajustée en bas, avec garniture semblable. Jockeys en dentelle avec ruches en ruban.

N° 8. Parure-fichu en mousseline, à petits plis, ornée d'un entre-deux découpé, dans lequel est passé un ruban de taffetas. Cette parure est entièrement encadrée d'une haute dentelle.

N° 9. Corsage de nansouck à petits plis. Le devant est orné de cinq nœuds en rubans, séparés par des papillons en dentelle. Col droit, garni d'une petite dentelle. Manche droite, avec jockey et poignet assortis. Ceinture avec grande boucle.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 23.

Toilette de ville. — Robe en taffetas, corsage décolleté en rond derrière. La forme de la robe est *demi-princesse*. Les ornements sont composés de larges biais en taffetas, bordés d'une petite ruche à la mécanique, en taffetas de couleur plus foncée.

Chapeau *empire*, en paille festonnée. La passe est tuyautée en forme de diadème. Le dessous est garni par un bouillonné de blonde retenu par deux marguerites de jais noir. De grandes barbes de blonde brodée sont fixées sous la traverse en paille qui remplace le bavolet.

Avis a nos abonnées. — En cas de changement d'adresse ou de réclamations, prière de vouloir bien nous adresser la dernière bande avec son numéro d'ordre.





Paris. Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de la M.on Gagelin r. de Richelieu, 83_ Modes de M.me Morison rue de la Michodière, 6.

Plumes et Fleurs de Perrot Petit et C.ie r. N.ve S.t Augustin, 20_ Jupons acier E. Creusy. Bandelier et Roche. F.g r. Montmartre, 133

Dentelles de G. Violard r. de Choiseul, 3_ Foulards du Comptoir des Indes. Boul.d de Sébastopol. 129.

Parfums de Legrand f.r des Cours de France, d'Allemagne et d'Italie rue S.t Honoré, 207.

 LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248, Strand, W.C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

SOMMAIRE DU 2e NUMÉRO D'AOUT 1865.

TEXTE.

ANNEXES.

ILETTE DE VILLE. — Robe en taffetas, corsage décolleté en rond ière. La forme de la robe est *demi-princesse*. Les ornements sont nposés de larges biais en taffetas, bordés d'une petite ruche à la ménique, en taffetas de couleur plus foncée.

Chapeau *empire*, en paille festonnée. La passe est tuyautée en forme de diadème. Le dessous est garni par un bouillonné de blonde retenu par deux marguerites de jais noir. De grandes barbes de blonde brodée sont fixées sous la traverse en paille qui remplace le bavolet.

AVIS A NOS ABONNÉES. — En cas de changement d'adresse ou de réclamations, prière de vouloir bien nous adresser la dernière bande avec son numéro d'ordre.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Toilettes de la Mon Gagelin r. de Richelieu. 83 _ Modes de Mme Morison rue de la Michodière. 6.

Plumes et Fleurs de Perrot Petit et Cie r. Ne St Augustin. 20 _ Jupons acier E. Creusy. Bandelier et Roche. Fg Montmartre. 133.

Dentelles de G Violard r. de Choiseul. 3 _ Foulards du Comptoir des Indes. Boult de Sébastopol. 129.

Parfums de Legrand fr des Cours de France, d'Allemagne et d'Italie rue St Honoré. 207.

Entered at Stationer's hall LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W. C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Perne

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Canezou et Coiffure. Chapeau pour Bains de mer, de la M.on de la Balayeuse, *Place Vendôme, 4*

Chapeau de ville de M.me Morison, *r. de la Michodière, 6 _ Costume d'Enfant de la M.on* A S.t Augustin, *r. N.e S.t Augustin, 24.*



Lamoureux Imp. r. Lacépède. 38. Paris

Ad. Goubaud Ed. Paris

788 bis

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Lingerie et Coiffure. Chapeau pour Bains de mer, de la Mon de la Balayeuse, Place Vendôme, 4.
Chapeau de ville de Mme Morison, r. de la Michodière, 6. Costume d'Enfant de la Mon A St Augustin, r. Ne St Augustin, 45.

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Il faut en convenir, chères et aimables lectrices, nous ne savons pas encore grand' chose au sujet des modes de la prochaine saison. Ce n'est qu'au mois de septembre que nous pourrons commencer à vous donner des renseignements sérieux. Nous vivons, en attendant, sur un présent assez couleur de rose, car on varie prodigieusement les toilettes; on peut en décrire sans cesse et ne pas craindre de se répéter.

Chez MM. *Gagelin-Opigès*, rue de Richelieu, 83, de nombreux envois ont été faits depuis les premiers jours d'août. Cette maison, une des plus renommées pour ses toilettes de luxe, a créé, ces jours derniers, des costumes d'une ravissante simplicité. *Qui peut plus, peut moins*, dit un proverbe; nous en avons ici l'application. Jamais peut-être la maison Gagelin n'a mis autant de supériorité dans ses innovations. Le vrai talent reste toujours lui-même.

Le grand succès de ce mois a été pour les robes de mousseline garnies de guipure Cluny. Des toilettes de plage, confectionnées en cachemire blanc avec ornements ponceau ou bleu, ont été adoptées par les femmes du plus grand monde. Les robes d'alpaga blanc, veste ajustée pareille, garnies de galons en tissu paille et boutons de velours noir, sont jeunes et tout à fait d'actualité. Gagelin fait aussi pour toilettes du soir des robes de mousseline ou de gaze Chambéry avec dessous de taffetas blanc. Le corsage est découpé en carré, souvent orné de bouillons ou de ruches de taffetas.

On a multiplié les modèles de chapeaux ronds. Quelques femmes ont adopté le tricorne en costume d'amazone. Les charmants modèles de madame Alexandrine, 14, rue d'Antin, sont restés comme types de l'élégance parisienne. Les petites cloches ornées d'oiseaux étrangers et d'un bandeau de velours vont à tous les jeunes visages. La *Batelière*, le chapeau *Marguerite* et le *Capitaine Henriot* forment une série qui terminera la saison.

Madame Alexandrine nous promet pour le mois de septembre de nombreuses et attrayantes nouveautés, mais il nous est impossible de commettre aucune indiscrétion sur ce sujet avant cette époque.

Citons, pour aujourd'hui, trois chapeaux que l'éminente modiste a envoyés cette semaine à Plombières.

Premier chapeau : Capote de tulle noir semé d'étoiles d'or. Le tulle est bouillonné à fond mou, avec écharpe tombant derrière. Une cordelière en or, à boulles en forme de poire, traverse deux fois le tour de la calotte et les boulles font pendants des deux côtés de l'écharpe. En dessous, un bandeau de velours ponceau sur lequel sont attachées des grecques d'or terminées par de petites boulles chinoises; il y en a une sur le milieu du bandeau et une de chaque côté, total trois. Les jours sont de tulle noir semé d'étoiles d'or. Brides de taffetas noir.

Deuxième chapeau, forme *empire*, de crin blanc, orné d'une écharpe de tulle blanc posée en ruban autour de la calotte et tombant en guise de bavolet. Une rose-soufre à feuillage givré se trouve au nœud de l'écharpe sur le côté gauche. La même fleur à l'intérieur, avec des joues en tirettes de tulle. Ruban des brides assorti aux fleurs.

Le troisième chapeau est de tulle blanc, de la forme si véridiquement nommée *jolie femme*. Une longue plume maïs s'enroule sur la passe et revient derrière rejoindre une voilette frangée de paille. A l'intérieur, des clochettes de paille maïs et des bouillons de tulle chiffonnés avec la plus coquette fraîcheur. Brides de taffetas maïs.

On porte toujours beaucoup de corsages blancs avec des jupes de taffetas, foulard ou bengaline. Le blanc se montre en majorité et cette préférence s'explique par la chaleur persistante qui a régné depuis deux mois. Les soirées, plus fraîches vers le milieu d'août, ont nécessité l'introduction d'une foule de petites confections qui sont ravissantes.

A la maison Gagelin revient l'honneur de la création d'un pardessus très-court, nommé *Laïs*, qui est terminé par des pointes avec gland panaché et un capuchon de forme arabe. Ce vêtement, de haute nouveauté, se fait en cachemire ou mieux encore en étoffe orientale doublée de taffetas ponceau.

On nous a donné aussi, afin d'éviter des rhumes à nos charmantes baigneuses, le burnous *Abd-el-Kader* et le paletot *Emir*. Ce trio de nouveautés sera reproduit par nos gravures, qui auront naturellement plus d'éloquence dans leur description que la plume de votre chroniqueuse. La mode s'empare de tout, c'est son droit de souverain despote.

Les coiffures sont presque toutes composées de fleurs. On les monte sur tiges souples, et le coiffeur les dispose *à piacere*. Madame Perrot-Petit, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, a un immense succès dans toutes les réunions élégantes avec ses branches de fleurs à duvet glacé. Rien n'est, en effet, plus joli le soir aux lumières. Les marguerites, les camélias, les roses-trémières, les pensées de serre, les glaïeuls, la fleur de canna lui offrent tour à tour des motifs de composition tout à fait artistiques. Un cache-peigne en lierre ou en herbes brillantes accompagne souvent ces coiffures d'un goût admirable.

On porte sur les corsages blancs de hautes boucles avec des ceintures en larges rubans brochés. Quelquefois, sur les robes d'étoffe légère, la boucle est supprimée et le ruban se plie en trois; on fait un nœud derrière ou sur le côté. En examinant les beaux rubans qui se trouvent à profusion dans les magasins de la *Ville de Lyon*, chez MM. Ransons et Yves, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, nous avons constaté le succès d'une foule d'objets de toilette édités cette année par cette importante maison. 1° Les ceintures de cuir noir avec boucles pareilles, très en vogue sur les costumes de campagne. 2° Les galons, *tissu de paille*, qui vont finir triomphalement la série des passementeries d'été. 3° Les voiles carrés en tulle ou gaze Donna Maria. 4° Les cravates en tissu dentelle, dont les bouts sont appliqués en soie brodée, représentant un oiseau, un papillon ou une fleur. Tous ces objets, qui ne sont pourtant qu'accessoires, font valoir le costume et lui donnent ce cachet éminemment parisien que nous aimons tant à rencontrer.

L'automne et l'hiver donneront-ils autant de travail aux journaux de modes que les quatre mois qui viennent de s'écouler? C'est là une grande question. Si nous en croyons certains bruits d'ateliers, les modèles d'hiver, quoique plus sévères, vont se produire avec beaucoup d'éclat, et, si l'on travaille dans l'ombre, ce n'est que pour mieux briller à l'heure du lever du rideau.

Il est une observation que nous avons faite déjà et que nous ne craignons pas de répéter. Toutes les femmes qui prennent la peine de nous lire (et, Dieu merci, il y en a beaucoup) savent qu'en fait de toilette, on peut toujours suivre nos indications, en

simplifiant les modèles de manière à les rendre moins coûteux d'exécution. Notre rang et notre rôle nous prescrivent d'aller chercher nos renseignements dans les maisons de premier ordre; mais ces maisons elles-mêmes savent appliquer leur goût aux objets simples, qui, du reste, leur sont souvent demandés. Quant à la chronique des modes, elle est toujours prête à aider de ses conseils la femme modeste qui tient à rester élégante, comme c'est son droit, sans passer pour faire des folies. Pour que ce que nous venons de dire devienne un fait bien avéré et ne prête point à de malignes observations, à partir du mois d'octobre de la présente année, époque à laquelle commence sérieusement la saison d'hiver, nous joindrons à la description de nos toilettes dans chaque courrier, des détails de costumes simplifiés, sans, pour cela, diminuer en rien les renseignements de haute élégance qui sont de notre domaine.

N'oublions pas de recommander le corset de flanelle hygiénique de la maison Simon. On doit, par prudence, le reprendre dès que la saison se refroidit. C'est une excellente méthode, parce qu'elle permet de continuer à porter plus longtemps des toilettes légères, puisqu'on peut se garantir en-dessous au moyen du corset. La brassière *Gabrielle*, de la maison Simon, 183, rue Saint-Honoré, autre modèle d'une forme charmante, est tout à fait coupée pour aller avec les corsages à casaque si en vogue en ce moment.

Il n'est pas possible de conserver un beau teint ni une fraîche carnation, si l'on n'emploie un peu de bonne parfumerie. Des femmes qui sont restées pendant six mois enfermées dans la chaude atmosphère de leurs appartements, se trouvent tout à coup transportées à la campagne, au bord de la mer ou dans des pays de montagnes. Faites subir ce changement à des fleurs de serre et vous verrez quel en sera le résultat. Or, les femmes ne sont-elles pas les plus délicates fleurs de la création ? L'art vient en aide à la nature. Il ne faut pas laisser faner son teint ni rider ses joues. En lisant la petite brochure : *la Beauté éternelle*, de M. Raynaud (maison Legrand, rue Saint-Honoré, 207), on apprend bien des petits secrets de coquetterie que nous ne pouvons divulguer ici. Seulement nous dirons à nos lectrices : choisissez, dans les produits de la maison Legrand, la crème Oriza, de la toujours belle Ninon de l'Enclos, pour conserver votre fraîcheur; le savon Oriza pour les bains et l'usage journalier; la poudre Oriza, en fine fleur de riz, qui blanchit et assouplit la peau; et, pour vos mouchoirs, l'Oriza-lis, parfum admirable qui rappelle toutes les fleurs du printemps. Cette parfumerie est pour toutes et tous, mais voilà des objets spéciaux dont il est bon de prendre note, car il est quelquefois urgent de les employer.

Dans la maison *Séguy*, rue de la Paix, 17, la haute élégance, les femmes qui vont beaucoup dans le monde, celles surtout qui veulent ranimer leur beauté sans mettre personne dans leur secret, vont chercher: le blanc nymphæa diaphane, pur et limpide, le rose d'Armide, véritable talisman de beauté, et les crayons Impératrice, qui, par leurs fines nuances, donnent aux yeux le doux éclat des pastels de Latour.

Vous le voyez, mesdames, la mode a pensé à tout : elle vous veut belles, il faut que vous le soyez en acceptant ses présents, merveilles de l'industrie et de la science.

Marguerite DE JUSSEY.

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

Il n'a été question, tous ces temps-ci, que du discours et de la brochure de M. Dupin contre le luxe de la toilette des femmes. Les feuilletonnistes se sont vite empressés de di e leur mot; bref, c'est un *tolle* général contre la mode, qui, entre parenthèses, n'a pas du tout l'air de se croire attaquée; elle continue ses innovations avec un rare courage et semble vouloir se montrer plus coquette et plus originale que jamais. J'avoue que, toute la première, je blâme la conduite de ces femmes de qui la toilette ruineuse occasionne dans les ménages des troubles et des discussions auxquels on ne saurait pas toujours assigner une limite, car, il faut le reconnaître, certains budgets domestiques ont subi des révolutions curieuses. Je sais un mari et une femme qui possèdent un revenu de 10,000 francs; le loyer en prend 2000, la table autant; 1000 fr. sont attribués aux dépenses diverses; 7000 francs sont employés exclusivement à la toilette de madame, qui, dit-on, est criblée de dettes. Ne parlez pas de réceptions, de voyages : tout passe chez la couturière.

Combien cette pauvre femme est condamnable, et qu'on a raison de la blâmer sévèrement! Mais si cet exemple de coquetterie exagérée n'est malheureusement que trop souvent suivi, il n'est pas juste de s'en prendre à la mode, qui n'a d'autre mission que d'indiquer ce qui se porte et ce qui ne se porte plus. Elle ne dira jamais aux femmes : « Faites assaut de toilette quand même, ruinez vos maris, mais, coûte que coûte, soyez élégamment vêtues ! » Non, mille fois non! Ses indications ne sont que des modèles et de simples renseignements, et si une femme ne peut se donner qu'une ou deux robes par an, elle lui indique quelle forme et quelle façon elle doit de préférence adopter, et une robe faite avec goût ne coûtera jamais plus cher qu'une autre.

A la suite d'une verte tirade contre l'exagération du luxe, M. Dupin se plaint que ce soient les courtisanes qui donnent les modes, même aux dames du monde. Malheureusement ce fait n'est que trop vrai, mais à qui la faute si ce n'est à vous, messieurs? Quand une femme honnête se voit abandonnée des siens, qu'elle voit son mari, son frère, ses amis se ruiner pour ces folles créatures, alors elle jette un coup d'œil observateur sur ces syrènes modernes, et les trouvant moins jolies qu'elle-même, elle cherche long-temps la raison de leur prestige et de leurs succès. Puis, enfin, elle découvre que, pour ces sortes de femmes, l'art de la toilette est toute ou presque toute leur beauté réelle. Mieux que personne elles savent choisir les étoffes et les formes de vêtements s'harmonisant habilement avec leur allure et leur physionomie. Alors la pauvre femme, qui se voit seule, délaissée, cherche à se rendre jolie et à reconquérir ces hommages égarés, et de là est née cette élégance outrée qui fait jeter les hauts cris au sénateur moraliste.

Une tenue modeste et convenable fait dire d'une femme : « Elle est jolie, c'est vrai, mais elle n'a aucun genre !... » Et voilà une femme classée qui passera dans le monde tout à fait inaperçue; tandis que celle qui est laide, mais qui sait se mettre avec originalité, sera immédiatement à la mode. C'est déplorable, j'en conviens, mais ce n'est qu'exact.

Malgré tous les discours les plus sensés du monde, nos plages maritimes sont, en ce moment, émaillées de costumes tous plus charmants les uns que les autres. La couleur rouge est plus généralement adoptée que les autres nuances, comme

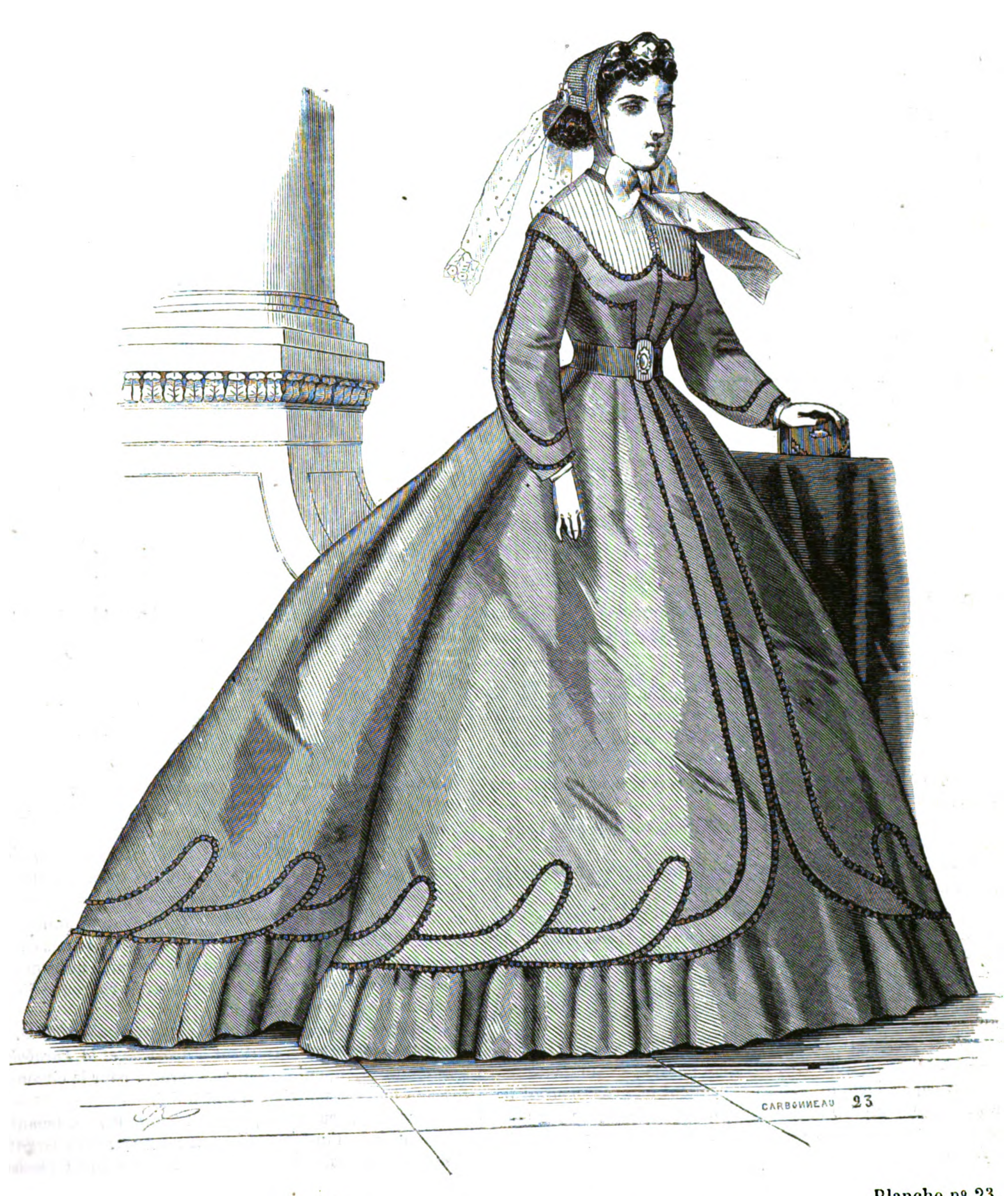


Planche nº 23.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Modes de madame Morizon, rue de la Michodière, 6. — Toilettes de madame Vº Robert et fils, rue Richelieu, 83.

(Voyez la description, page 2 de la couverture.)

bravant le soleil et l'air de la mer auxquels ne savent résister les couleurs tendres. La jupe, retroussée et retenue par des pattes, et le pardessus mousquetaire à taille ornée de brandebourgs, obtiennent beaucoup de succès. Quant aux chapeaux, ils sont tous ornés d'un petit oiseau aux ailes éployées ou d'une simple tête d'oiseau retenant un flot de gaze ou de tulle.

Cette innovation soulève l'indignation spirituelle d'un couriériste qui, à ce propos, lance la boutade suivante :

« La Mode, qui jusqu'ici s'était montrée sous les dehors d'une capricieuse déesse, ambitionne décidément le titre de divinité cruelle. Après avoir constellé d'acier les cotillons de ses adeptes, retroussé leurs jupons en manière de baldaquin et rangé les végétaux dans l'arsenal de leurs parures, ne s'avise-t-elle pas de coller aux chapeaux des femmes la tête, voire même le corps, des innocents oiseaux du ciel ! Remarquez plutôt les toques des voyageuses qui assiégent le guichet des chemins de fer : toutes sont ornées de chardonnerets, de pinsons ou de faisans... (Pourquoi pas l'autruche et l'albatros ?)

» Si les dames enfiévrées d'innovations s'étaient bornées à s'attifer d'animaux nuisibles, je n'élèverais pas la voix et je prodiguerais même les encouragements à celles que je croiserais dans ma route, le chef accidenté de punaises ou le front paré de hannetons. Je fonderais en outre, à l'instar de M. Cousin, un prix annuel au profit de la modiste qui aurait le plus fréquemment employé le serpent à sonnettes dans la confection de ses marchandises. Mais quand je vois immoler sur les autels de l'élégance les gracieuses fauvettes et les rossignols mélodieux, je me fâche tout rouge et je demande que l'autorité s'oppose à ce carnage de passereaux. »

Voilà pourtant à quelles malédictions nous a exposées notre mode d'oiseaux empaillés. Les hirondelles sont le suprême du genre et le plus généralement adoptées par toutes nos élégantes.

Le triomphe de la simplicité est encore bien éloigné de son règne et nous n'en sommes pas encore arrivées au moment où on lira dans les chroniques : « Aux dernières courses du Derby, on a beaucoup remarqué les robes d'indienne de madame la marquise de B... et de madame la baronne de *** ». Et si jamais ce temps nous arrive, sera-t-il considéré par les économistes comme étant l'âge d'or ?... L'avenir nous le dira.

Louise DE TAILLAC.

PÊLE-MÊLE

Grande nouvelle, mesdames !... On dit...— Mais non ; il s'agit de Rossini et voici l'anecdote qu'on me raconte à votre intention :

Il y a quelque temps, l'illustre auteur de *Guillaume Tell* se trouvait à dîner à la maison de campagne de M. de San P... L'assistance était nombreuse et comptait beaucoup d'Italiens : c'est vous dire que l'on causait musique. Une dame jeune et jolie, qui se trouvait parmi les invités, pria le maëstro de jouer quelque chose d'inédit.

Que peut-on refuser à une dame ? Rien, n'est-ce pas ? Cependant Rossini s'excusa :

— Je regrette beaucoup, madame, de ne point vous être agréable, mais je n'ai pas apporté mon cahier.

— Qu'à cela ne tienne, répond un ami de Rossini, je suis obligé de rentrer à Paris ; si tu le permets, j'irai chez toi le chercher, je serai bientôt de retour.

— Je le veux bien, *Caro mio*, répond le maëstro ; mais tu me promets de ne toucher à rien qu'au cahier que je te désignerai.

— Je le promets.

— Eh bien ! tu trouveras, sur mon bureau, à côté d'un rouleau de papier bleu, le cahier qui contient mes *canzonnetas*, tu le prendras, mais fais bien attention, *Caro mio*, de ne pas toucher à ce rouleau bleu. Et Rossini lui tend sa clef.

A peine *Caro mio* arrive-t-il chez le compositeur, que, malgré ou peut-être à cause de sa promesse, il saisit le rouleau bleu et après quelques secondes d'hésitation il le déploie. Voici ce qu'il voit sur la première page :

HÉLÈNE,
« Grand opéra en cinq actes.

» Paroles de M. de San P..., musique de G. Rossini. Pour être représenté dix ans après ma mort. »

Comme vous le voyez, Meyerbeer et son *Africaine* ont trouvé un pendant.

* *
*

Le 3 août a eu lieu, au palais de l'Institut, la séance publique annuelle de l'Académie, présidée par M. Sainte-Beuve. Comme toujours, un auditoire d'élite était accouru pour entendre et contempler les *Quarante* ; les dames étaient en majorité, mais, par extraordinaire, elles n'étaient pas toutes de la première jeunesse.

L'honorable secrétaire perpétuel de l'Académie a ouvert la séance par la lecture ou plutôt l'improvisation de son rapport sur les concours ; mais, comme je vous le disais tout à l'heure, la jeunesse, je dirai presque la beauté, étant en minorité dans la salle, M. Villemain, un peu triste, ne s'est pas mis en grands frais d'éloquence et tout ce que j'ai compris nettement dans son allocution, c'est que l'Académie avait couronné l'ouvrage de M. Caro sur l'*Unité de Dieu*.

La séance s'est continuée par la lecture qu'a faite M. Saint-Marc Girardin d'un travail sur l'*Apologue et la Parabole dans l'antiquité*, sujet peut-être un peu sérieux pour la circonstance, mais en tout cas supérieurement traité.

Alors est apparu M. le président Sainte-Beuve, tenant de la main gauche un in-folio manuscrit retenu par une large faveur rose et de la main droite saluant gracieusement l'assistance. M. de Sainte-Beuve a lu son rapport sur... *les Prix de vertu*, et, pendant cette lecture attrayante, on devinait l'émotion agréable du rapporteur, en présence d'un aussi poétique sujet. Si nous en croyons le *Constitutionnel*, jamais l'auteur de *Volupté* et des *Poésies de Joseph Delorme* n'avait été plus sentimental, plus imprévu et tout à la fois plus châtié dans ses réminiscences virgiliennes et ses anecdotes biographiques à la Berquin ; jamais non plus il n'avait été plus pur dans sa diction, plus habile dans l'interprétation de son œuvre, plus moral et plus sensible dans ses gestes et jusque dans ses inflexions de voix. — Mais devons-

nous en croire le *Constitutionnel* et son lyrique rédacteur, M. Paulin Limayrac?...

***

Le Jockey-Club a récemment perdu un de ses plus aimables membres, M. Alexandre Boucher. C'est à ce dernier, au dire du *Figaro*, qu'était arrivée l'historiette suivante :

Il voit, un jour, après la pluie, sur le boulevard, une jeune femme arrêtée sur le bord du trottoir, fort bien mise, d'allure distinguée et très-effrayée devant ce fleuve de macadam liquide et jaune qu'il lui fallait traverser.

M. Alexandre Boucher s'avance alors, prend la dame entre ses bras et, pendant qu'elle s'appuie sur lui sans mot dire, la transporte de l'autre côté du boulevard.

Arrivée là, la dame reprend pied et, regardant Alexandre Boucher, se contente de le remercier ainsi :

— Monsieur, vous êtes un insolent!

Aussitôt Boucher de soulever froidement la dame entre ses bras, de la rapporter avec les mêmes précautions à la place où il l'avait rencontrée et, la laissant stupéfaite, de la saluer profondément.

***

Empruntons encore à notre spirituel confrère : il en restera toujours quelque chose... dans la mémoire de nos lectrices.

Une modiste de Beauvais voit, l'autre jour, une paysanne entrer chez elle.

— Vous ne me reconnaissez pas, madame? dit la fille des champs.

— Mais, oui, il me semble... N'ai-je pas vendu un chapeau à votre fille, la semaine dernière?

— C'est pour ça que je viens, tout juste. Ah! vous en avez fait une belle!

— Comment! mais il allait parfaitement, le chapeau. Votre fille l'a essayé.

— Possible, mais tout de même vous avez mis les fleurs à droite.

— Eh bien?

— Eh bien! la chaise de ma fille, à l'église, est à droite aussi, contre le pilier.

— Et puis?

— Tiens! le monde ne peut pas voir ses fleurs, donc!

***

La légende du *Chevalier du cygne*, jadis célèbre à Nimègue, est dépassée par l'aventure dont un de nos confrères, Albéric Second, vient d'être le héros à Ems. Désormais on ne le nommera plus que le chevalier des Sept-Cygnes.

Pour se reposer des fatigues du journalisme, ledit Albéric se livrait depuis plusieurs jours au plaisir du jeu. Un soir, il se promenait sur la terrasse du Casino et regardait le paysage avec mélancolie. Après avoir subi des alternatives de perte et de gain, il sentait que décidément la mauvaise fortune l'emportait. Il rêvait donc, cherchant une combinaison victorieuse, quand tout à coup parut sur la Lahn une troupe de cygnes, nageant paisiblement à la suite les uns des autres, et si blancs, si beaux, que l'on ne pouvait s'empêcher de les suivre du regard.

Arsène Houssaye, qui cherchait son ami, le trouva accoudé sur la balustrade, regardant passer les oiseaux dont la mythologie fit des dieux!

— Sept! s'écria Albéric Second en s'adressant à Houssaye.

Un moment après, il recommençait avec le sort une lutte obstinée; mais décidément l'heure de son Waterloo était venue! C'est en vain qu'il s'obstine, qu'il épuise toutes les ressources de son esprit, toutes les combinaisons de l'algèbre, toutes les traditions de la martingale, tous les systèmes connus et inconnus.

Tout à coup, un souvenir lui revient à la mémoire : celui des sept cygnes! Il quitte précipitamment la table de trente-et-quarante, passe à celle de la roulette, et pose en plein ses sept dernières pièces sur le numéro 7. Le chiffre 7, le chiffre des cygnes, sort!

— Que dis-tu de cela! demanda-t-il triomphant en s'adressant à Arsène Houssaye.

Et celui-ci répondit avec ce fin sourire qu'on lui connaît :

— Attends un peu; quand tu seras décavé, on écrira sur ton porte-monnaie : *Hic ja*-7!

***

La dernière séance du prestidigitateur M. de Caston, à Plombières, a été marquée par un incident que le *Sport* raconte en ces termes :

Le prestidigitateur-gentleman offrait une carte à choisir au général de Béville. Tout le monde sait ce que c'est que la carte forcée : il semble qu'on choisisse une carte très-librement dans le jeu étalé, et cependant on ne prend jamais que celle que M. de Caston a désignée à l'avance dans son esprit et qu'il vous nomme.

— « Général, dit l'Empereur en riant, je n'ai pas confiance, vous êtes peut-être un compère. »

— « Si Sa Majesté daignait choisir elle-même » propose M. de Caston.

L'Empereur prend une carte au hasard...

— « L'Empereur n'a pu prendre que César, » dit le magicien en montrant la carte...

C'était bien, en effet, le roi de carreau...

***

La saison n'est guère favorable aux productions littéraires et artistiques. En matière de théâtre, nous avons dû interrompre momentanément nos bulletins, afin de n'être pas condamnés à d'incessantes et monotones redites. Dans notre prochain numéro, nous aurons à mentionner les rares nouveautés écloses depuis le commencement de ce mois, et parmi elles la pièce de M. de Girardin : *les Deux sœurs*, représentée sur la scène du Vaudeville.

En littérature, MM. les éditeurs semblent se recueillir; les écrivains, sauf votre serviteur, mesdames, voyagent ou se reposent. Je ne connais guère, cette semaine, que la librairie Centrale qui ait mis au jour quelques productions nouvelles, entre autres : *la Famille Hasard*, de l'infatigable Pierre Véron, ouvrage où l'on retrouve toute la verve moqueuse et l'esprit d'observation du spirituel, mais un peu trop facile écrivain; *les Tableaux vivants*, de M. Léo Lespès, un livre au fond beaucoup moins léger que son titre et qui vaut la peine d'être lu; *les Contes et chroniques des eaux et des bains de mer*, par M. Jules Cauvain, et le *Paris partout*, de M. Nérée Desarbres, productions modestes, mais intéressantes à plus d'un titre.

Robert Hyenne.



FRÉDÉRIQUE

(NOUVELLE. — FIN.)

C'était bien Frédérique. Elle était toujours belle, plus élancée, plus souple, avec une certaine lassitude dans les traits. Sa beauté n'avait plus ce caractère de fraîcheur et de naïveté auquel Richard trouvait tant de grâce autrefois; on y voyait la femme plus que la jeune fille. Ses beaux cheveux blonds lui faisaient une couronne; quelques bijoux brillaient à ses poignets et à son cou. Elle avait toujours une blancheur de neige. Ses yeux firent hardiment le tour de l'assemblée. Aucune émotion sur son visage.

— Ce n'est pas ainsi que je l'ai vue chez madame de Rieux! pensa Richard.

Mille regards dévoraient Frédérique. Elle chanta. On fit un grand silence; sa voix s'était étendue; elle avait des accents d'une véritable puissance et manquait toutefois d'égalité; on y sentait la fatigue produite par de trop constants efforts. Le repos réclamé pour elle par M. David pouvait lui rendre sa fraîcheur et toute sa sonorité.

Richard était sous le charme lorsqu'un tonnerre d'applaudissements éclata autour de lui. Un monsieur qu'il ne connaissait pas, élégamment vêtu, décoré et ganté à merveille, battait des mains avec furie au premier rang des spectateurs. Son enthousiasme paralysa Richard, qui voulut s'éloigner. En se levant, il aperçut à l'angle extérieur du pavillon la figure hâve et fiévreuse de M. David.

Rappelée par le public, Frédérique s'inclina et sourit. Pour le coup, la chanteuse qu'il avait sous les yeux s'évanouit et Richard revit la petite Hollandaise telle qu'il l'avait connue à Gévennol, comme on retrouve une image pure dans son souvenir. Le monsieur décoré s'était levé précipitamment et se faufilait derrière le pavillon. Richard quitta le jardin.

Il y retourna cependant le lendemain. L'affiche portait que mademoiselle Amati ne devait plus chanter que trois fois. Même foule, même enthousiasme; le monsieur qui battait des mains avec tant de rage et d'affection était toujours là. M. David rôdait autour du pavillon. Il avait l'air radieux. Richard s'était blotti à l'écart, derrière le tronc d'un arbre; il lui sembla que le regard de Frédérique l'y cherchait. Elle portait des fleurs d'églantier dans ses cheveux. Était-ce simplement le hasard ou voulait-elle lui rappeler le buisson qu'ils avaient dépouillé jadis dans leurs promenades?

A diverses reprises Richard eut la pensée de se découvrir, et de courir vers le pavillon. Le monsieur décoré qui se démenait l'en empêcha par sa présence et tout le bruit qu'il faisait. Vers la fin de la dernière soirée, le visage de Frédérique prit une expression de tristesse navrante. Richard se leva à demi. En ce moment, un bouquet de roses roula aux pieds de la chanteuse; elle le ramassa, puis le laissa retomber. Elle eut en se retirant un petit mouvement d'épaules comme une personne qui semble dire : « Allons! tout est fini! »

Le jour d'après, son nom avait disparu de l'affiche. Frédérique ne chantait plus. M. David mettait certainement en exécution le projet dont il avait parlé à Richard. Celui-ci retourna à l'Opéra. Il fut tout surpris de n'y pas trouver les mêmes sensations qu'il avait éprouvées aux Champs-Elysées.

— On y chante mieux cependant, se dit-il.

Un certain ennui se glissait dans sa vie. La vieille parente chez laquelle il allait de temps à autre tisonner au coin du feu, lui jurait qu'il était mûr pour le mariage, et tout d'une haleine lui parlait de sept ou huit partis qu'elle avait toujours en réserve. Richard faisait la moue et répondait toujours par ce seul mot :

— On verra!

— Mais je vois que je ne vois rien, reprenait la bonne dame en riant.

Un jour qu'elle pressait Richard plus que de coutume :

— Eh bien! dit-il brusquement, trouvez-moi seulement une femme blonde avec des yeux bruns, le caractère aimable et gai, le cœur bon et courageux, le sourire doux, le regard franc, la taille souple, la main blanche, la démarche aisée, la parole avenante, l'esprit charmant, la voix sonore et...

Son interlocutrice l'arrêta net d'un éclat de rire :

— Et qu'elle soit fille de roi, n'est-ce pas! dit-elle.

— Ah! poursuivit Richard en soupirant, on en sait qui ont tout cela et qui ne sont point filles de rois!

— Bon! il y a quelque anguille sous roche! reprit la dame, qui rit plus fort, mais votre anguille ne me fait pas peur... Cela frétille, file et disparaît.

VI

Richard reprit sa vie accoutumée; il lisait souvent les affiches de spectacles pour voir s'il n'y découvrirait pas le nom de mademoiselle Amati. Quelquefois il demandait à son concierge si un étranger dont il donnait le signalement ne s'était pas présenté chez lui. On n'avait vu personne.

— La somme n'était pas pourtant bien forte, se disait-il alors.

Ce qui étonnait le plus Richard, c'est que Frédérique ne songeât pas à lui écrire.

Deux ou trois mois s'étaient écoulés; il s'habituait presque à n'y plus songer, lorsqu'un matin il reçut la visite de M. David.

— Ah! fit-il en se levant.

Le pauvre garçon avait vieilli de quatre ou cinq ans depuis leur dernière rencontre. Son visage avait la couleur de la cire. Le feu de la fièvre éclatait dans ses yeux.

— Monsieur, dit-il, j'ai grand'peur que vous ne m'accusiez d'importunité; vous ne me voyez jamais que lorsque j'ai besoin de vous.

Le tremblement de sa voix et son attitude touchèrent Richard; ce n'était pas une créature avilie qu'il avait devant lui, mais un pauvre être que l'infortune écrasait.

— Remettez-vous, monsieur, dit-il, si mademoiselle Frédérique est votre marraine, comme vous l'avez appelée un jour, je suis un peu votre parrain : j'ai donc le droit de m'occuper de vous, parlez sans crainte.

— Vous venez de prononcer un nom qui me rend tout mon courage, répondit M. David : mademoiselle Frédérique, c'est ma providence, à moi; je me suis acharné au travail pour lui faire voir qu'elle n'avait point affaire à un misérable... Une occasion s'est offerte de rendre service à un directeur dont l'établissement croulait : elle a consenti à chanter, à la condition qu'on exécuterait une symphonie que j'ai composée, et où il me semble avoir mis quelque chose. C'est elle encore qui s'est chargée de la partie vocale. La symphonie a eu quelques succès. Une partie des applaudissements qui accueillent la cantatrice me revient peut-être... Mais pour qu'un peu de lumière se fit autour de moi, il faudrait qu'on parlât de l'œuvre... Or, pauvre et délabré comme vous me voyez... 'e n'ose me présenter nulle



part. Mais vous, monsieur, il est impossible que vous ne connaissiez pas quelque critique...

— C'est vrai.

— Alors, monsieur, faites que l'un d'eux consente à perdre une soirée au boulevard du Temple; le *Jardin d'Armide* n'est pas le grand Opéra, mais véritablement il y a dans mademoiselle Amati l'étoffe d'une artiste. Un feuilleton la pousserait au théâtre. Vous savez, monsieur, un peu d'aide fait grand bien.

— Comptez sur moi. Vous aurez prochainement la visite d'un grand journal.

— Me voilà sauvé ! s'écria M. David dans un élan de naïveté.

L'amour-propre s'était réveillé, et il se croyait au pinacle, parce qu'on ferait un peu de bruit autour de sa symphonie. Son visage altéré changea de couleur subitement. Une grande oppression le saisit.

— Vous paraissez souffrant, dit Richard.

— Je ne suis pas bien solide, répondit M. David, il me prend des étouffements subits... mais un rayon de soleil dissipera tout cela.

Il but un verre d'eau et sourit d'un air où l'on voyait la résolution d'être le maître.

— Voilà qui est fait, reprit-il.

On exécutait sa symphonie deux fois par semaine au Jardin d'Armide, le mardi et le samedi; Richard promit de s'y rendre au plus tôt, en compagnie d'un écrivain qui faisait autorité en matière de critique musicale.

M. David sortit, la joie dans l'âme.

— Seulement, faites vite, dit-il au moment de passer la porte.

L'un de ces hasards si fréquents dans la vie parisienne ne permit pas à Richard et à son ami de paraître au Jardin d'Armide dès la semaine suivante. Quelques jours se passèrent, et ce ne fut qu'à la fin du mois qu'une soirée les réunit à la porte de l'établissement où brillaient ensemble, sur la même affiche, les noms de mademoiselle Amati et de M. David.

Un certain remords troublait Richard. Dans quel découragement ne devait pas être tombé le pauvre compositeur ! Il le chercha partout des yeux et ne l'aperçut pas. Un peu après, la symphonie commença. Frédérique parut sur l'estrade. Du premier regard elle vit Richard qui, cette fois, ne se cachait pas. Le critique écoutait.

— Il y a quelque talent dans cette composition, dit-il; quant à mademoiselle Amati, un peu soutenue, elle irait peut-être loin.

Richard applaudit. Un sourire où il y avait tout à la fois de la tristesse et de la reconnaissance le remercia. Vers la fin de la soirée, Richard tira une carte de sa poche et la fit passer à la chanteuse avec ces mots :

« Mon voisin est ravi de vous..... Et M. David, où est-il » donc ? »

Un instant après, il recevait la réponse de mademoiselle Amati :

« Vous avez toujours été pour moi un ami, disait-elle : attendez-moi donc à la sortie; j'ai à vous parler. »

— Adieu ! dit Richard au critique, qui sourit.

Un quart-d'heure après il était dans la rue.

— Est-ce bête ! se dit-il en reconnaissant au battement de son cœur qu'il éprouvait les mêmes émotions qu'il avait ressenties au temps où il rencontrait Frédérique dans les jardins de Gévennol. Bientôt Frédérique sortit d'un couloir sombre, tout enveloppée d'un grand manteau, et lui prit le bras précipitamment.

— Venez vite ! dit-elle.

Ce mot lui rappela celui du musicien. Ils pressèrent le pas.

— Le pauvre David est bien malade ! poursuivit Frédérique.

Richard aperçut seulement alors qu'elle avait conservé ses souliers de satin et sa robe de gaze.

— Singulière aventure ! pensa-t-il.

Cela ne rappelait guère l'époque où il ramenait la petite Hollandaise chez la bonne madame Van Ercken.

Ils atteignirent ainsi la rue de Bondy. Frédérique s'arrêta tout à coup devant une maison laide, noire, sordide, et s'enfonça sous une voûte humide. Au bout de quelques pas, ils se trouvèrent dans une cour étroite, entourée de trois côtés par de hauts bâtiments criblés de fenêtres sans persiennes. Un chantier de bois était en face. Un escalier ténébreux s'ouvrait dans un angle de cette cour. Au moment de s'y jeter Frédérique s'arrêta :

— Nous demeurons tout là-haut, dit-elle, attendez-moi là... Vous verrez de la lumière à la fenêtre qui fait le coin... J'annoncerai votre visite à David... Il faut le préparer... vous connaissez peut-être un bon médecin... vous nous l'enverrez... L'idée qu'on a entendu sa symphonie lui fera du bien.

Elle disparut tout à coup dans le couloir et grimpa rapidement.

Resté seul, Richard regarda autour de lui; la cour était obscure et fétide; un peu d'air frais arrivait du côté du chantier. Il était comme au fond d'une tour dont l'un des pans serait à demi tombé. Était-ce donc dans un tel endroit qu'il devait revoir Frédérique ! Quel air libre et pur autrefois autour d'elle ! quelles fraîches senteurs ! quelle atmosphère de paix ! Ses yeux cherchaient tout en haut des murailles d'où suintait l'humidité. Une fenêtre s'éclaira subitement au sommet de l'un des angles tracés par la maison. Il comprit que c'était là que demeurait David.

Une nuit épaisse enveloppait le reste des bâtiments et de la cour. Tout à coup une ombre passa devant la vitre et un grand cri retentit. Richard ne fit qu'un bond dans l'ouverture noire de l'escalier et monta. Tout en haut un filet de lumière qui passait par la rainure d'une porte lui indiqua la chambre de David. Il entra; des sanglots étouffés partaient d'une pièce voisine. Un spectacle pitoyable l'y attendait : Frédérique, à genoux par terre, soutenait la tête de David, inanimé, pâle, tout sanglant, froid. Des caillots de sang sortaient de sa bouche. Frédérique, épouvantée, secouait ses mains qui en étaient toutes rouges.

— Mort ! mort ! disait-elle.

Richard souleva dans ses bras le corps du musicien et le porta sur un lit défait qu'on voyait dans un enfoncement. Le cœur ne battait plus; les membres étaient inertes et glacés. Richard devina qu'un vaisseau s'était rompu dans la poitrine du malheureux et que dans les affres de l'agonie il s'était jeté par terre où la mort l'avait terrassé.

Au milieu de la chambre, Frédérique allait et venait se tordant les mains, le visage inondé d'un ruisseau de larmes. On voyait çà et là des robes et des châles suspendus à des clous, un méchant piano dans un coin, sur une table les débris d'un pauvre dîner, et le long des murs, des cahiers de musique mêlés à des oripeaux : partout la misère ! Richard appella, un voisin accourut. Tout secours était inutile. On confia la garde de l'appartement au concierge et Richard entraîna Frédérique, qui se laissa faire. Elle était toujours en toilette de bal.

Il l'installa dans un appartement meublé voisin de la maison qu'il habitait, et la coucha sur un fauteuil auprès d'un bon feu.

— Remettez-vous, dit-il, je vais vous envoyer quelqu'un. Vous ne manquerez de rien.

Mais au premier pas qu'il fit pour s'éloigner Frédérique le retint :



— Ne me quittez pas ! s'écria-t-elle.

Les deux mains qu'elle venait de nouer autour du bras de Richard étaient brûlantes. Ses dents claquaient.

— Dieu bon ! a-t-il souffert ! reprit-elle ; à présent, il ne souffre plus.

Elle tremblait de tout son corps. Au petit jour, elle s'endormit, la tête sur l'épaule de Richard et tenant toujours sa main dans la sienne. Des spasmes soulevaient sa poitrine, et pendant son sommeil de grosses larmes coulaient lentement sur ses joues.

Le lendemain, elle voulut retourner à la mansarde de la rue de Bondy et veiller elle-même à ce que rien ne manquât aux obsèques de David. La fièvre ne la quittait pas. A toutes les observations de Richard elle répondait qu'elle pouvait bien donner un peu de son temps à qui eût donné sa vie pour elle.

— Quand tout sera fini, je ferai ce que vous voudrez, ajouta-t-elle doucement.

Deux jours après, et comme elle avait le corps et l'âme véritablement brisés, Richard lui proposa de faire une promenade en voiture. Le mouvement et le grand air lui rendraient des forces. Au retour on causerait.

— Partons, dit Frédérique.

Ils prirent ensemble le chemin du bois de Boulogne.

En descendant l'avenue des Champs-Élysées, Frédérique montra du doigt un pavillon qu'on voyait au travers des arbres dépouillés.

— J'ai chanté là, dit-elle, vous y êtes venu trois fois. Trois fois j'ai pensé que j'aurais de vos nouvelles, un mot, un signe... que sais-je ? Le dernier jour je suis partie tristement. Pourquoi n'êtes-vous pas venu vers moi, comme autrefois, dans cette ville de province où je vous ai vu un soir ?

Richard la regarda.

— Pourquoi ? dit-il.

Frédérique ferma les yeux à demi.

— Oui, je comprends, reprit-elle, vous aviez causé avec ce pauvre David... Je serai franche avec vous. Quand le hasard me le fit rencontrer, c'était un désespéré ; je mis tout en usage pour le tirer du gouffre. La compassion fit le reste. Plus tard, je m'attachai à lui par le bien que je lui faisais... Je ne crois pas cependant l'avoir jamais aimé.

— Lui ! c'est possible ! mais un autre ?

— Vibrac, n'est-ce pas ?

— Comme vous vous en souvenez ?

— Oh ! oui, je m'en souviens, reprit-elle.

Malgré l'air frais qui la frappait au visage, ses joues devinrent d'un pâleur mortelle. Un léger tremblement agitait ses lèvres. Richard s'empara de sa main.

— Pardonnez-moi, dit-il, mon intention n'était pas de vous offenser.

— Oh ! rien ne m'offense plus ! répondit Frédérique. Vous souvient-il du jour où tout à coup, j'ai pris votre bras ? un ennemi était à ma poursuite... Je vous vis et je me crus sauvée... C'était comme un pressentiment qui me poussait vers vous... Hélas ! ce soir radieux n'eut que de courts lendemains !

Frédérique fronça le sourcil et son visage prit une expression d'amertume et d'âpreté que Richard ne lui connaissait pas.

— Tout cela, c'est l'histoire de mon passé, reprit-elle... Ah ! mon passé, parlons-en ! Moi aussi j'ai été bonne, honnête, courageuse !... Allez voir ce que sont devenues les roses de l'an dernier ! Vous savez si j'ai bravement travaillé ; de bons exemples me soutenaient et, en dehors de ces bons exemples, une force était en moi qui me rendait tout facile... Un jour vint où je me trouvai seule.

Renversée au fond de la voiture, Frédérique tourna son visage attristé vers Richard.

— Soyez sincère, monsieur Richard, reprit-elle, quelque chose s'est passé que je ne sais pas. Pourquoi ces longs jours durant lesquels vous paraissiez m'éviter ? Pourquoi ce silence !

— Me pardonnerez-vous si je vous dis la vérité ? répondit Richard.

— Oh ! vous pouvez parler ! je vous la demande.

— Un soir je vous ai rencontrée... Vous sortiez d'une petite maison à volets verts qu'habitait M. de Verworth dans le faubourg, vous marchiez fort vite, un voile sur le visage... Le lendemain je vous arrêtai sur la place du théâtre... Je vous questionnai sur ce que vous aviez fait la veille. Avez-vous oublié ce que vous m'avez répondu ?

— Non ! je venais de mentir... et Dieu sait cependant si j'éprouvais le besoin d'être franche avec vous. Une fausse honte me retint. Et puis vous aviez quelque chose de si singulier dans le regard ; pour la première fois je n'étais pas à mon aise près de vous. Je savais que de méchants propos avaient été tenus sur mon compte au sujet de M. de Verworth. Pauvre bon vieillard, il m'aimait tendrement ; il était souvent enchaîné chez lui par d'atroces douleurs et ne voulait être soigné que par moi ; nous lui devions beaucoup. Pouvais-je lui refuser ma présence ! Lorsque l'argent manquait à la maison, et cela arrivait quelquefois malgré l'économie et le travail, c'était lui qui nous en donnait. Vous voyez que je vous dis bien tout. Il n'était pas riche, mais il avait quelques objets de prix qui venaient d'une collection à laquelle il tenait beaucoup. Il se défaisait des uns et des autres, petit à petit, dans une ville voisine, et notre ménage en avait le profit. « Que ferai-je de ces bagatelles ? disait-il à ma mère, qui pleurait. Ce qu'il en restera sera pour la petite. » La petite, c'était moi. J'aurais peut-être dû vous dire tout cela... je n'osai pas.

— Ah ! si vous aviez parlé ! murmura Richard.

Frédérique lui serra la main doucement.

— Il y a bien longtemps de tout cela, reprit-elle, mais cela me rafraîchit d'en parler. C'est comme si nous étions encore à Gévennol. M. de Verworth mourut peu de mois après votre départ. Le peu qu'il m'avait laissé disparut à son tour. Un jour la misère entra dans la maison. Où étiez-vous alors ? Le père tomba malade et s'éteignit. Je vis ma mère dépérir subitement et s'affaisser comme un pauvre être à qui l'on retire le souffle qui le faisait vivre. Un soir il n'y eut plus personne autour de moi. Quelle nuit ! Au petit jour je traversai les jardins où vous m'aviez surprise cueillant un bouquet. Vos fenêtres étaient toujours fermées. Je m'assis sur un tertre et je fondis en larmes.

VII

Frédérique porta un mouchoir à ses lèvres et le mordit. Richard étouffait. Sa main chercha celle de sa compagne et la serra. Un instant, ils restèrent près l'un de l'autre, sans parler.

— Le reste, vous le comprenez, continua Frédérique brusquement... M. Vibrac se trouvait toujours sur mes pas. Sans cesse il me parlait de son amour. Une lassitude mortelle m'accablait... A quoi cela m'avait-il servi d'être active au travail, tendre et dévouée aux miens ? et puis vous ne savez pas combien la solitude est lourde à porter à vingt ans ! La pente me poussait à la dérive. Je m'y laissai rouler.

Il y eut un moment de silence durant lequel Richard pouvait entendre les battements de son cœur.

— Le pauvre dragon m'aimait sincèrement à sa façon, continua Frédérique. Rien ne lui coûtait pour m'arracher un sourire. Ce fut lui qui le premier m'engagea à penser au théâtre. Un peu de vanité l'y aidait peut-être. Il n'était pas fâché de produire au grand jour une maîtresse qui avait de la jeunesse

et de la beauté; je ne lui en veux pas. Je me décidai à partir pour M..... où l'on chantait l'opéra, et j'y débutai. Il n'y avait guère plus d'un an que j'étais orpheline. Le capitaine m'avait suivi à M....., où de dragon il était devenu lancier. Quelle secousse quand je vous vis! Tout mon passé doux et tranquille m'apparut... Une heure vous êtes restée près de moi... Lorsque je n'entendis plus votre voix, il me sembla que je ne vous avais rien dit de ce que j'avais à vous dire... Un jour cependant, et quelque temps après votre départ, le capitaine entra dans ma chambre, en mâchant un cigare : « Je n'ai plus que mes éperons et mes épaulettes, dit-il, voici une lettre pour le directeur de Lyon qui vous attend, et cinquante louis pour les frais de route..... Je vous rends votre liberté. » Il m'embrassa, frappa du pied et sortit en faisant voler la porte. Je ne l'ai plus revu. Est-il mort, est-il vivant? qui le sait?

Ce dernier mot fit tressaillir Richard. Frédérique s'en aperçut.

— Ah! reprit-elle, je ne suis plus ce que j'ai été. Le courant m'avait prise, il m'emporta!..... Un jour, en traversant Paris, j'y rencontrai David. Il était de Gévennol; il avait été comme un trait d'union entre vous et moi; je me dévouai à lui... Un temps, nous avons vécu comme deux épaves ballottées par le flot... Il sombrait toujours et je le laissais se cramponner à moi. Vous savez comment tout cela a fini.

Frédérique se tut; blottie dans un coin de la voiture, elle regardait autour d'elle; de petits frissons lui parcouraient le corps. La brume rampait sous les arbres. La pluie vint à tomber. Frédérique leva la tête comme une personne qui sort d'un rêve.

— Le froid me prend, dit-elle.

Richard l'enveloppa de fourrures; elle se laissa faire comme un enfant.

— Ce doit être joli chez vous! reprit-elle tout à coup.

— Oh! un appartement de garçon; on croit que tout y est, et tout y manque.

Quand on fut chez Richard, Frédérique visita lentement toutes les pièces, poussant de petits cris d'oiseau qui saute dans sa cage, ouvrant les portes, tirant les rideaux, touchant à tout avec ce sentiment intérieur d'une femme qui sait que ses mains ont tous les priviléges. Elle avait cette même grâce nonchalante, cette même aisance libre que Richard lui avait connues.

— Il y a peut-être une femme qui sera heureuse ici, dit-elle enfin.

Elle s'assit sur un canapé et tomba dans une rêverie dont son compagnon eut quelque peine à la tirer.

— Ah! Gévennol! Gévennol! disait-elle d'une voix douce.

Vers le soir, Richard fit servir le dîner. Frédérique s'assit gaiement.

— Bah! dit-elle, on ne peut pas toujours pleurer! Le rire et les larmes, tout cela passe, et au bout de l'an qu'est-ce qu'il en reste!

Elle fit apporter du vin de Champagne, en versa à Richard et en but elle-même. Animée par une sorte de fièvre, elle causait, riait, chantait. Jamais elle ne lui avait semblé plus belle. Richard était comme hors de lui. Un verre s'échappa des mains de Frédérique et vola en morceaux. Elle partit d'un éclat de rire.

— Tenez, dit-elle, il en est du bonheur comme de ce débris de cristal; tout à l'heure c'était un objet d'art, savamment ciselé, élégant par la forme, brillant, léger; le regard l'admirait, les lèvres le caressaient; maintenant, ce n'est qu'un peu de poussière qu'on foule aux pieds.

Un soupir souleva sa poitrine.

— Qu'il eût été facile cependant d'être heureuse, reprit-elle.

Un mouvement d'une grâce indicible lui fit tout à coup pencher la tête sur l'épaule de Richard.

— Vous m'avez aimée autrefois, dit-elle, je l'ai bien compris... Qui sait même, vous m'aimez peut-être encore!

— Si je vous aime! s'écria Richard éperdu.

Presque au même instant il sentit deux bras s'enrouler autour de son cou et deux lèvres s'emparer des siennes. Un frisson le saisit et il oublia tout.

Le lendemain, au réveil, Richard se trouva seul. Un jour pâle éclairait la chambre; partout un grand désordre; le souvenir de ce qui s'était passé la veille lui revint comme un rêve confus. Ses yeux cherchaient autour de lui. D'une main indécise, il écarta un rideau le long duquel flottait un vague parfum qui lui indiquait la place où avait été Frédérique. Un bout de ruban couleur de feu qui traînait sur un meuble, et qu'il avait vu à son cou, le ramena au sentiment de la réalité. Il poussa un cri et s'en empara. Personne ne lui répondit. Il crut d'abord que Frédérique s'était cachée et qu'elle badinait. En quelques bonds il fit le tour de l'appartement et ne trouva rien. Il était ivre d'inquiétude, d'espérance et de crainte.

— Elle va revenir, pensa-t-il.

Et il attendait, allant et venant par la chambre; il avait posé le ruban couleur de feu sur l'oreiller blanc et le regardait. Vers midi, se mourant d'impatience, il courut chez Frédérique; la chanteuse s'y était montrée dès le matin, et en était repartie presque aussitôt. Richard battit la ville jusqu'au soir comme un fou. Toute la nuit se passa dans une angoisse mortelle qui avait ses heures de fièvre et ses heures d'accablement.

Chaque bruit le faisait tressaillir, une porte qui retombait sur ses gonds, une voiture qui passait sous ses fenêtres. Vers minuit on sonna chez lui. Richard, fou de joie, sauta sur ses pieds.

C'était un ami qui, ayant vu de la lumière, venait lui demander un cigare. Richard l'aurait étranglé.

Au point du jour, on lui remit une lettre qu'un commissionnaire venait d'apporter. Richard en reconnut l'écriture et l'ouvrit tout tremblant :

« Je suis déjà loin de vous, disait la lettre; dans quelques » heures j'aurai quitté la France, et peut-être pour toujours... » Je pars le cœur plein de larmes et tout déchiré... Pardonnez-» moi la peine que je vous fais en pensant à celle que j'é-» prouve. Il m'a fallu un grand courage pour m'y résigner... » J'ai bien pleuré tout bas près de vous. Mais, si j'étais restée, » une heure serait venue où vous m'eussiez horriblement mé-» prisée.

» Moi, dans vos bras, et cela si près du jour où la dépouille » à peine refroidie du pauvre David était rendue à la terre, » Quel venin cette pensée n'eût-elle pas glissé dans votre » cœur! J'en aurais deviné la trace et je n'aurais pas eu le droit » de vous accuser... Et, cependant, à cette heure même où » mon cœur s'est élancé vers vous, étais-je bien la maîtresse de » mes actions? Tout ce qui venait de se passer m'avait jetée » hors de moi. J'étais comme affolée et je sentais seulement » que vous étiez près de moi et que je vous aimais.

» Et puis, je vous l'ai dit, je ne suis plus telle que vous m'a-» vez connue... la vie m'a blessée. J'ai des rancunes qui me » rendent amère et incertaine. Je ne sais plus si les meilleurs » sentiments et les plus sincères peuvent enfoncer des racines » profondes dans mon cœur. Quelle chose peut durer en moi » de celles que j'éprouve? A quel sentiment ai-je le droit de » me fier?

» La Frédérique des temps passés, celle qui courait bravement le matin dans la rosée, qui était jeune et buvait gaîment » dès l'aurore une grande tasse de lait chaud, celle que vous

» rencontriez toute rouge et se piquant les doigts dans des » buissons d'églantiers, cette Frédérique-là, elle est morte, » mon ami, et rien ne la ressuscitera plus.

» Je puis bien vous le dire à présent que je vais mettre la » mer immense entre vous et moi... Quelle bonne femme j'au- » rais été et quelle compagne heureuse de vous tout devoir et » de vous tout donner vous auriez trouvée en moi! J'ai pu » croire un jour que cela serait... Je lisais tant de choses dans » vos yeux! A cette époque le germe des meilleurs instincts » était dans mon cœur. Un peu de tendresse les eût aidés à » fleurir. C'est si facile d'être chaste et fière quand on est ai- » mée!... Vous savez comment ce rêve s'en est allé. De tout » cela il ne reste plus qu'une femme qui porte dans sa jupe » la trace d'un coup d'éperon... Quelle voie ouverte à tous les » les désastres que cette déchirure!...

» Adieu, Richard; une heure peut-être vous m'avez aimée; » une heure j'ai pu croire que j'étais votre Frédérique, votre » Frédérique à vous... Moi je vous ai aimé de toutes les forces » de mon âme... Je suis heureuse cependant en pensant que je » vous laisse quelque chose de moi, que vous n'oublierez plus. » Triste bonheur, hélas! qui me fait pleurer.

» Une chose me navre qui me revient à l'esprit toutes les » fois que l'agitation de ma vie me laisse une heure de repos. » Comment se peut-il que vous m'ayez soupçonnée à l'époque » où j'habitais Gévennol? Que des dragons en goguette, que » de vieux libertins aient eu cette pensée, je le veux bien... » Mais vous, sous le regard de qui je vivais? Quel levain de » méfiance fermentait donc en vous pour que rien ne vous » donnât la certitude de mon innocence? Ma vie n'était-elle » pas limpide, droite et tranquille?

» Ah! ce ne sont pas les occasions de faillir qui m'ont man- » qué dans une ville où le commerce fait affluer l'argent, mais » ne sentiez-vous pas que j'étais heureuse? et le bonheur me » protégeait. Il me suffisait alors de vous voir une heure pour » être gaie un jour.

» Il me semble, plus j'y songe, que c'était à vous de me ten- » dre la main. Vous aviez tout, et j'était pauvre; au moment » où j'allais parler, lors de cette conversation si courte qui a » été la dernière, j'ai vu devant moi des yeux si durs, un regard » si sec, que mon sang s'est figé dans mes veines. Ah! Richard, » vous n'avez pas été juste... Il est donc vrai qu'il y a des heures » cruelles qui décident en un instant de toute une destinée!

» On est joyeuse et confiante, un mot part, et la vie, tout à » l'heure encore heureuse, comme poussée par une main fatale, » s'incline vers l'infortune et les catastrophes. On dirait un ruis- » seau qui, dans sa course folle se heurte contre un rocher. » D'un côté sont les plaines fertiles, des ombrages frais, de » grasses prairies; de l'autre, des landes arides, des marécages, » de tristes bruyères. Un pli de terrain est là qui fait que l'onde » suit une pente, et le ruisseau limpide disparaît dans les sables » et les joncs...

» Pardonnez-moi ces tristes retours vers un passé lointain... » Comme une feuille morte que le vent pousse, je m'attarde au- » tour des bois d'où je suis tombée. Je ne vous accuse pas, mais » un peu de regret est permis à qui n'espère plus rien.

» Voilà donc à présent que nous ne nous verrons plus... Quoi » qu'il m'arrive, ne me plaignez pas. Je suis au flot qui passe, » et il m'emportera jusqu'à ce qu'il m'abandonne dans quel- » ques coins... Puisse ce jour-là Dieu, n'être pas trop sévère à la » petite Hollandaise... Son cœur n'a pas été le complice de sa vie. »

Cette lecture achevée, Richard courut partout, cherchant au hasard les traces de Frédérique; peut-être pourrait-il encore se jeter à sa poursuite, l'atteindre, la ramener. Il n'apprit rien. Quelques jours se passèrent; enfin des indices recueillis à grand prix lui donnèrent à supposer qu'elle était partie pour les colonies espagnoles des Antilles. Richard pleura tout un soir, les lèvres collées sur le ruban couleur de feu.

. . . .

Pendant six mois on ne le vit plus. Quand il reparut dans le monde, pâle et fatigué comme un homme qui relève de maladie, la bonne dame, qui voyait dans le mariage la panacée universelle, l'accapara et lui fit passer une saison chez elle, à la campagne. Au retour, on apprit que Richard allait se marier.

La fiancée de Richard s'appelait Justine Miron. C'était une brune qui avait une belle taille et beaucoup d'entrain. Son père était notaire à Melun. On en parlait comme d'une personne riche, ayant des alliances considérables dans le département. Le soir de la signature du contrat, mademoiselle Miron, couronnée de roses, valsa beaucoup. Tout le monde l'admirait.

Richard rôdait dans les coins et répondait par monosyllables aux félicitations qui le poursuivaient. Il était fort pâle, et à son attitude on aurait pu croire qu'il n'était pas chez lui. Un instant il descendit le perron d'un jardin où l'on avait semé çà et là des lanternes chinoises. Une vieille statue du dieu Pan dans sa gaîne était auprès d'un bassin; il s'y accouda et tira de sa poche un bout de ruban qu'il porta à ses lèvres. Ses yeux regardaient les étoiles du côté du couchant. La vieille parente qui l'avait marié passa tout à coup son bras sous le sien.

— Je vous y prends! dit-elle; quand je vous le disais que je vous y amènerais... Plaignez-vous, à présent, l'homme au ruban couleur de feu.

Richard pâlit subitement. Il venait d'apercevoir au sommet du perron le capitaine Vibrac, brun comme du bois d'acajou, superbe et la moustache en croc. L'ancien dragon portait l'uniforme des chasseurs d'Afrique, mademoiselle Miron était suspendue à son bras.

— Quelle surprise! disait-elle; on ne pensait à rien, et voilà tout à coup la cavalerie qui entre au grand galop dans le salon!

Le notaire suivait sa fille et riait aux éclats.

— Mon filleul arrive à propos, dit-il, il dansera et sera du souper.

Le capitaine saisit la main de Richard et la secoua.

— Parbleu! s'écria-t-il, voilà longtemps que nous nous connaissons... Cela date du temps où l'on faisait des folies... Adieu les pommes vertes et les filles blondes! Mais, bah! vous voilà heureux pour l'éternité à présent.

— Très-heureux! murmura Richard qu'on entendit à peine.

Il voulut sourire, balbutia, et profita de la ritournelle d'une valse qui fit bondir mademoiselle Miron pour disparaître au fond du jardin.

— C'est singulier, reprit le capitaine, Richard a toujours eu le bonheur triste!

Amédée Achard.

UNE PAGE DE LA VIE DE LABLACHE

(SIMPLE RÉCIT).

Dans une réunion d'artistes où j'avais été présenté par le célèbre fabuliste Lachambeaudie, il y a quelques années, à Paris, un chanteur bien connu du monde des lettres, et très-aimé du public des théâtres lyriques, parlait des beaux talents que l'année 1858 a vu mourir. Il nous conta comment il fut l'élève et l'ami du grand Lablache, et à ce propos :

—Messieurs, nous dit-il, Lablache avait un cœur qui égalait son génie ! Ce fut un bon camarade, et je puis compter parmi les plus beaux jours de ma vie ceux pendant lesquels je reçus ses leçons.

La petite histoire que je vais vous raconter se passait à Milan en 18...; tout en vous peignant les misères d'un virtuose délaissé par la fortune, elle vous montrera l'âme généreuse et sympathique de Lablache, et vous dira aussi que le talent, couronné au théâtre, n'est point dans la vie privée, un obstacle aux élans spontanés vers ces nobles actions qui impriment dans la vie d'un artiste une page ineffaçable.

Et, avec une grâce que relevait encore sa verve si entraînante, il nous fit le récit qui va suivre.

Je ne parviendrai pas, cher lecteur, à vous faire éprouver le charme que nous ressentions à l'entendre dire cette histoire si simple et si touchante à la fois ; mais, mes souvenirs aidant, j'essayerai de la reproduire ici de mon mieux.

I

Dans un grenier dont l'aspect annonçait une sombre misère, une jeune fille, presque une enfant — quinze ans à peine — assise devant une fenêtre, auprès d'une femme âgée qui la regardait tristement, rêvait, le front appuyé dans l'une de ses mains, tandis que l'autre pressait les doigts maigres et osseux de sa mère. De temps à autre, elle relevait sa belle tête, et son regard inquiet allait de sa mère à un grand et pâle vieillard, qui, relégué dans un coin de la mansarde, laissait échapper de sa poitrine des sanglots étouffés. Il faisait très-froid, et la ville de Milan, à laquelle ce jour d'hiver donnait sa tristesse, semblait se plaindre du manteau de neige qui la couvrait.

La physionomie de cette jeune fille, douce et intelligente, respirait cette expression suave et angélique rêvée par les poëtes, et que Raphaël, ce poëte des peintres, a su donner avec tant de génie à ses madones célestes ; une abondante chevelure noire couronnait son front d'une pureté de lignes admirable, et ses yeux bleus et fendus, en ce moment mouillés de pleurs, accusaient la chasteté des chérubins de Murillo.

Elle regardait son vieux père, et ses larmes coulaient avec plus de force lorsqu'elle contemplait cette douleur si profonde. Elle se leva, et, allant droit à lui :

— O mon père ! lui dit-elle en lui jetant ses bras autour du cou, c'est assez souffrir !... Pourquoi vous opposer à ma résolution ? Voilà trois mois que je n'ai plus de travail ; voilà trois mois que la misère est entrée dans notre pauvre demeure, amenant avec elle le désespoir et la douleur... Oh ! laissez-moi sortir !... Vous avez froid, vos lèvres demandent avec avidité un morceau de pain... Laissez-moi partir ! laissez-moi aller chercher au dehors une condition ! Quelle qu'elle soit, je l'accepterai avec amour, si elle doit apporter la joie parmi nous, et rendre à votre pâle visage ce sourire qui l'animait jadis.

Au son de cette voix si harmonieuse, le veillard sortit de la léthargie dans laquelle il semblait être plongé, et, serrant son enfant sur son cœur :

— Jamais, chère fille, lui dit-il en la baisant au front, jamais je ne consentirai à ce que tu fasses un pareil sacrifice ! Jamais tu ne descendras à une extrémité aussi cruelle ! Que parles-tu de mourir de faim !... Si quelqu'un ici doit travailler au dehors, ce n'est pas toi, ange consolateur de mes vieilles années ! c'est le chef de la famille...

En achevant ces mots, il se dégagea doucement des étreintes filiales, et, s'étant levé, il décrocha, au mur suspendu, un violon couvert de poussière.

—Tiens, mon enfant, ajouta-t-il, vois ce stradivarius, ce compagnon de mes jours heureux, il m'a fait vivre pendant trente ans ! Oh ! fit-il en le baisant avec respect, désormais il faudra sortir de la somnolence dans laquelle tu es plongé depuis si longtemps ; il faudra résonner comme aux jours de gloire, d'enivrement et de fortune ! Et, pour commencer, ce soir, il faut que tu me fasses gagner le pain de toute une année.

— Mais que ferez-vous, Paolo ? s'écria tout à coup sa femme en se levant de sa chaise défoncée et en se traînant avec peine vers Paolo, que ferez-vous avec votre violon ? Jadis vous étiez un brillant musicien, plein de fougue et de jeunesse ; votre archet, bien des fois, a suscité les bravos de toute la salle de la *Scala*, et, quand vous exécutiez un concerto de Mendelssohn, vous auriez fait envie à Paganini lui-même, mais maintenant...

— Maintenant, femme, interrompit le vieux violoniste en donnant à sa voix un mâle accent, une fermeté extraordinaire, maintenant je suis presque aveugle, je ne puis pas lire la musique, cela est vrai ; mais je jouerai de mémoire, Dieu m'inspirera, et je chanterai de si beaux accents, que ceux qui m'écouteront seront étonnés et ravis !

— Mais, au nom de la vierge Marie, reprit la vieille femme, où voulez-vous aller jouer, Paolo ? Par le temps qu'il fait, les places doivent être désertes, les cafés doivent être vides. Et puis regardez-vous donc, ô mon digne époux ! vos jambes fléchissent sur elles-mêmes, votre bras est tellement faible qu'il laissera tomber votre archet à la première mesure... Oh ! c'est impossible !... Ne sortez pas ! ne sortez pas ! il vous arriverait malheur !...

— Du courage, Marietta, du courage ! fit Paolo. Ne craignez rien ! Je vous l'ai déjà dit : Dieu n'abandonne jamais les malheureux... Et pourquoi m'empêcher de travailler ? Aimez-vous donc mieux exposer notre adorable fille aux écueils de la domesticité, ou laisser son imagination en proie aux idées que peut lui suggérer notre amère situation... Adieu, femme ! ce soir je rapporterai de l'argent. Si Dieu a donné du courage à l'homme, c'est afin qu'il puisse s'en servir lorsque, dans le cours de sa misérable existence, les amertumes de la vie le font tomber dans le doute et le découragement... Adieu et au revoir !

II

Après avoir embrassé sa femme et sa fille, le grand vieillard sortit, son stradivarius sous le bras, et, s'acheminant à pas lents vers la *Corsia Dei Servi*, il s'arrêta devant un café splendidement illuminé de la galerie *Christoforis*. Au moment d'entrer dans ce café, il eut peur ; le froid pénétra plus violemment sous ses vêtements en lambeaux, ses dents claquèrent, et un moment il faillit tomber sur la neige qui couvrait le chemin. Mais puisant



une force surnaturelle dans la sainte mission qu'il accomplissait, jetant un regard vers la mansarde où se tenaient embrassées et priant pour lui sa fille et sa femme, voyant ces deux êtres chéris en proie aux angoisses de la faim, il surmonta son hésitation et entra dans le café, pâle et agité.

Son apparition ne fut remarquée de personne. La salle était encombrée de consommateurs, les uns attentivement occupés à écouter un lecteur donnant des nouvelles de Venise; les autres, formés en cercle autour d'un poêle chauffé à blanc, devisaient sur les destinées futures de leur grande nation. Hélas! à cette époque, ceux qui se trouvaient dans ce café, et sur la tête desquels le joug autrichien pesait lourd et tyrannique étaient loin de soupçonner que l'heure de la délivrance allait pour eux sonner avec fracas, et que la France allait entrer en scène et exécuter les merveilleux exploits que l'Europe a applaudis.

Paolo alla se placer dans un endroit qui était dégarni, et se mit à même d'accorder son violon. Aux grincements de l'archet sur l'instrument, quelques personnes levèrent la tête; mais, voyant la tournure et surtout l'âge du virtuose qu'ils allaient entendre, ils se retournèrent et reprirent leur conversation.

Enfin, l'archet se promena sur les cordes, et, semblable au cheval qui hennit de joie sous les caresses de son maître, le noble instrument, au contact de cet ami bien connu, vibra avec amour.

III

Il y avait longtemps que le stradivarius de Paolo n'avait résonné. Par une ingratitude du directeur de la *Scala*, Paolo, qui occupait depuis plus de vingt ans à ce théâtre l'emploi de chef d'orchestre, avait perdu sa place. Dans un accès de douleur et de rage, le musicien avait fait vœu de ne jamais toucher à son violon, et de chercher à gagner le pain de sa famille en exerçant un autre métier.

A peine le violon de Crémone eut-il donné ses premières notes, à peine eut-il fait entendre ses premiers sons, que le cœur du vieil artiste bondit dans sa poitrine. Paolo, après un long sommeil, se réveilla soudain. Le front illuminé, la poitrine haletante, le regard inspiré, il oublia le lieu où il se trouvait; tandis que tous les objets se dérobaient à sa vue, et que son imagination musicale volait vers de célestes régions, ses doigts maigres et osseux s'allongeaient sur les cordes de l'instrument avec une agitation nerveuse, et le violon chantait avec tant de charme, d'amertume et de tristesse, que le visage du vieil artiste se couvrait de larmes silencieuses. Puissance de la musique! douces émotions de l'âme! Paolo venait de jouer ses propres douleurs! Sa figure pâle se ranimait comme si le souffle de Dieu eût passé sur elle!

Jamais peut-être, dans le cours de sa longue carrière artistique, Paolo n'avait joué avec une perfection aussi complète, avec une expression aussi suave, aussi émouvante. L'homme avait disparu, l'artiste avait grandi!

Tout à coup, au milieu de l'émotion générale, alors que chacun se demandait quel était ce violoniste à la chevelure de neige, un grand et gros homme, à la figure franche et sympathique, se précipite dans les bras du vieillard aveugle:

— Paolo! s'écria-t-il, Paolo! est-ce bien vous?

— Monsieur Lablache! exclame Paolo en reconnaissant dans cet ami imprévu le grand *basso-profundo* du théâtre de la *Scala*.

— Comment! vous, vous mon ancien chef d'orchestre, continue le célèbre chanteur, vous en êtes réduit là! Pauvre ami! fit-il avec douleur.

— Hélas! lui répondit Paolo, il le faut. Je suis pauvre, presque aveugle, et j'ai...

— Assez, assez, mon ami! interrompit Lablache. Veuillez me faire l'amitié de jouer mon rondeau de *Sémiramide*.

IV

Paolo obéit.

Après l'introduction, une voix large, sonore, vibrante, une voix qui fit l'admiration de toute l'Europe, vint tout à coup retentir dans le café, et l'établissement en trembla sur sa base. Aussi le silence le plus parfait régna dans l'assemblée; les joueurs mirent bas les cartes, le roulement des billes d'ivoire ne se fit plus entendre, et la voix de Lablache s'élançait grave et terrible comme un torrent impétueux, tendre et douce comme les caresses d'une jeune fille.

Vouloir décrire les applaudissements qui couronnèrent le talent de l'artiste serait impossible. La salle était électrisée et frémissante. Tous les cœurs étaient émus, toutes les poitrines palpitaient d'amour. Mais où l'enthousiasme fut à son comble, où les bravos éclatèrent avec frénésie, ce fut lorsqu'on vit Lablache se saisir du chapeau de Paolo faire le tour des galeries, et le tendre à tous les assistants.

Lorsqu'il eut achevé, le chapeau regorgeait de pièces blanches; quelques louis s'y voyaient, comme des boutons d'or parmi des paquerettes.

— Prenez mon cher Paolo, dit Lablache en remettant ce trésor au vieillard; prenez, nous partagerons une autre fois.

Et, comme l'assemblée redoublait de cris et d'acclamations, voulant se dérober aux remercîments de Paolo et aux ovations du public, Lablache gagna une porte latérale et s'esquiva adroitement.

V.

Depuis ce jour, tout changea dans la mansarde de l'ancien chef d'orchestre du théâtre de la *Scala* de Milan.

Après avoir marié sa fille à un brave et honnête musicien, qui pour dot n'avait demandé que l'amour de la belle Milanaise, Paolo vécut encore deux années avec sa fidèle compagne.

Au mois d'octobre de l'année 18..., il sentit que Dieu l'appelait à lui.

Quelques minutes avant de mourir, il appela sa femme à son chevet.

— Apporte-moi mon violon, lui dit-il d'une voix éteinte, j'ai besoin de le voir une dernière fois.

Lorsque Marietta eut obéi aux ordres du mourant, le visage de ce dernier sembla se ranimer sous un pâle rayon de joie. Alors, saisissant d'une main la tête de sa femme en pleurs, tandis que l'autre pressait l'instrument crémonien sur sa poitrine, Paolo posa ses lèvres décolorées sur le front de son épouse, et murmura tout bas:

— O Lablache! à vous ma dernière pensée!...

Puis il expira.

Amédée Blondeau.



CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

Mademoiselle Emma FAUCON, rédactrice.

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON paraît chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon*, voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Par une heureuse combinaison, CENDRILLON donne à toutes ses Abonnées, pour l'année 1864-1865 (commençant le 1er novembre 1864): *Une PRIME sérieusement avantageuse.*

Toutes les Abonnées de CENDRILLON reçoivent dans le numéro de novembre *un bon de prime* avec lequel elles auront gratuitement leur PORTRAIT, ayant 10 centimètres de hauteur sur 7 de largeur, encarté sur bristol et collé sur chine, exécuté par M. Frank, le photographe du monde élégant (18, rue Vivienne, au deuxième).

L'Abonnée peut transmettre ses droits en se conformant au programme qui accompagne le *bon*.

Ce *bon* est valable jusqu'au 1er novembre 1865. La valeur de cette attrayante Prime est supérieure au prix de l'abonnement.

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année et avoir le bon pour le Portrait, envoyer *CINQ francs* pour Paris; *SIX francs* 50 *centimes* pour la province, à M. GOUBAUD, 92, rue Richelieu, à Paris.

Pour la Belgique, à M. BRUYLANT-CHRISTOPHE, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les Libraires.

TROIS PUBLICATIONS

DE

PATRONS-MODÈLES PARISIENS

GARANTIS PARFAITS

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE.

Les *Patrons-Modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des Patrons de grandeur naturelle, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de Cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE.

La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des Patrons de grandeur naturelle, de tout ce qui compose la lingerie: Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de Dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE.

Les *Modes de l'enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de Patrons de grandeur naturelle des différents vêtements de petits garçons et les petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France. Pour l'étranger, suivant les conventions postales.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant à M. Henri Picart, rue des Petites-Écuries 19, à Paris.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames ;
Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle,
36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.
Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle
PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.
(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*,
Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, 25 fr. Six mois, 14 fr. Trois mois, 7 fr. 50.

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS	3 MOIS.		UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50	Espagne. – Portugal	36	19	10
Royaume d'Italie	30	16	9	Turquie	36	19	10
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»	Grèce	36	19	10
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»	Égypte, Tunis, Maroc	36	19	10
Danemark	30	16	»	États Romains	40	20	»
Russie	34	18	»	Vénétie	36	19	10
Suède et Norvége	30	16	»	Autriche	40	20	»
Belgique	36	19	10	États-Unis	40	20	»
Hollande	36	19	10	Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Ecosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre agent.

Une année, 35 shillings	43 fr. 75 c.	Six mois, 18 shillings	22 fr. 50 c.
— avec traduction anglaise, 38 shillings	47 »	— avec traduction anglaise, 20 shillings	25 »

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — S. O. BEETON, publisher of THE ENGLISH WOMAN'S DOMESTIC MAGAZINE, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Ce 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. FERLAY et Cie, négociants, 6, rue Impériale;

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

ON PEUT AUSSI S'ABONNER DIRECTEMENT A PARIS

CHEZ M. ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR, RUE RICHELIEU, 92.
Les lettres non affranchies seront refusées.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

**Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts.
Théâtres, etc.**

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

3[e] NUMÉRO D'AOUT 1865

PARIS
ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR
Rue Richelieu, 92



SOMMAIRE DU 3ᵉ NUMÉRO D'AOUT 1865.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES N° 789.

TOILETTE DE CAMPAGNE OU DES EAUX. — Chapeau en paille cousue, entouré par un large ruban noir bordé par un plissé. Tête et queue de faisan doré sur le côté. Grand voile en tulle à pois.

Robe en alpaga, garni de barrettes en taffetas entrecroisées.

Pardessus en gros tissu de laine, moucheté de noir, avec bandes en galon blanc, boutons de nacre et plaques en passementerie noire.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en tulle de soie. Une grande écharpe en blonde couvre le dessus de la passe, elle est chiffonnée et retenue par de petits groupes de feuillage métallique vert et retombe flottante en arrière. Le dessous est garni de bouffants en taffetas, avec une touffe de feuillage. Brides en taffetas bordées de ruches en tulle.

Robe en taffetas. Corsage montant. Taille ronde. Manches un peu plus larges vers le coude qu'aux extrémités. Le corsage et les poches sont garnis d'une corde en soie. Le bas de la jupe est orné, sur chaque lé, par une gerbe de petits velours ayant à chaque extrémité une boule d'or. Ces gerbes semblent retenues par un ruban en velours, replié sur lui-même avec goût et cousu à plat.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 24.

Chapeau *empire*, en paille, orné de cordons de coréopsys. Écharpe en tulle.

Casaque en taffetas, garnie de galons et de boutons en soie de même couleur que le vêtement. Un large pli de chaque côté, au-dessous du dos, forme basques ouvertes derrière. Guipure Cluny noire, en bas. Jupe unie.

AVIS A NOS ABONNÉES. — En cas de changement d'adresse ou de réclamations, prière de vouloir bien nous adresser la dernière bande avec son numéro d'ordre.



Lemercier Imp. r. Lacépède. 38. Paris

783

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mme Ve Robert et Fils r. de Richelieu, 85. Modes de Mme Antonie, r. de Lafayette 41.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, Chée d'Antin, 6_ Corsets de la Mon Simon, fte r. St Honoré, 183.

Parfums de Violet, fr de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall. LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand. W. C. MADRID El Correo de la Moda P. / de la Prna



SOMMAIRE DU 3e NUMÉRO D'AOUT 1865.

TEXTE

ANNEXES

... exécution parfaite d'un modèle nouveau.

PATRONS DÉCOUPÉS, qui ne paraissent encore que depuis le ...il 1861, obtiennent un grand succès qui se justifie par leur utilité ... excellente exécution.

PATRONS DÉCOUPÉS, journal mensuel de Patrons, de Confec... et de Robes, paraît le 15 de chaque mois.

...haque numéro est composé d'un Patron découpé de grandeur natu..., accompagné d'une légende explicative de la coupe, des moyens

... la poste de ces *pays*.

On s'abonne à Paris, au bureau du MONITEUR DE LA MODE, 92, rue Richelieu, et chez M. H. Picart, 19, rue des Petites-Écuries.

Les abonnements partent du premier de chaque mois. On ne s'abonne pas pour moins d'une année; aucun abonnement ne sera servi s'il n'est accompagné du payement de l'année, soit en un bon de poste, soit en espèces, soit en un mandat sur Paris. Les libraires et les directeurs des messageries transmettent les abonnements. Avoir soin de bien désigner le titre des PATRONS DÉCOUPÉS.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu. 92.

Toilettes de Mme. Ve. Robert et Fils r. de Richelieu. 85. Modes de Mme. Antonie. r. de Lafayette 41.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon. Chée. d'Antin. 6. Corsets de la Mon. Simon. fg. r. St. Honoré. 183.
Parfums de Violet. fr. de S. M. l'Impératrice. r. St. Denis. 317.

Entered at Stationer's Hall. LONDON. S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W.C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Pena

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Les modes d'automne sont remplies de promesses; on assure de tous côtés qu'elles offriront de notables changements dans la coupe des vêtements. Ainsi dit-on qu'après avoir porté durant toute la belle saison des confections extrêmement courtes, on reviendrait, cet hiver, aux manteaux traînants; déjà le burnous algérien, s'est montré en toilette de plage et sortie de soirée. C'est, à notre avis, un modèle qu'on ne devrait jamais abandonner : il drape à ravir, et, pour les femmes de taille un peu élevée, rien n'est plus gracieux ni aussi distingué.

On dit encore que les chapeaux ne se borneront pas à la forme *empire* modifiée dont nous avons décrit les premiers modèles, et qu'on les verra revenir avec une véritable calotte élevée sur la passe et bel et bien terminée par un bavolet solide, cachant le cou.

On ne paraît pas disposé à changer la forme des manches, qui vont rester collantes jusqu'au poignet, et les coupes *princesse* ou *Gabrielle* semblent vouloir dominer dans les robes d'étoffe épaisse. On portera beaucoup de moire, de droguet et de satin en toilettes sérieuses, et ces tissus se confectionneront sans garniture.

Voilà les nouvelles que je puis enregistrer, mais ce ne sont, en réalité, que des on dit; il ne faut qu'un instant pour que le vent souffle et les emporte, amenant en même temps sur le tapis des nouvelles absolument opposées. Examinons donc le présent sans escompter l'avenir.

Nous voici fin août, les soirées sont rafraîchies; il a fallu déjà remettre du confortable dans les vêtements que la chaleur persistante de cette année avait rendus aussi aériens que possible. Pour commencer, nous pouvons citer quelques jolies toilettes dues au talent de madame *Paul*, rue Lafayette, 41.

Costume de soirée. Robe en tulle de Lyon, bleu de Chine, sur un pardessus de satin blanc. La jupe de satin blanc, *traînante*, est entourée d'une corde mêlée de grains d'or. La jupe de tulle, relevée huit fois dans son pourtour, est entièrement garnie de ruches pareilles qui forment des coquilles à chaque relevé. Le corsage est plissé en long, à gros plis crevés de tulle bleu sur satin blanc, avec ruche dans le haut. Une large ceinture de satin blanc frangée d'or est nouée en plis autour de la taille et retombe derrière.

Toilette de promenade. Robe à deux jupes et corsage en *brillantine*, nuance *abeille*. Tout le costume est élégamment garni de bandes à dessins cachemire ponceau, bleu, vert et or, picoté de petites perles de jais. Les brides qui soutiennent les relevés de la première jupe sur la seconde sont du même tissu et attachées par des agrafes de jais, nacre et or, en forme d'hirondelles.

Autre toilette (de matinée). Robe de taffetas écru, composée de deux jupes : celle de dessous bordée d'un câble assorti; celle de dessus, tenant au corsage de forme *Gabrielle*, est en relevé sur la première; elle est ornée de huit colonnes de ruban bleu recouvertes d'un entre-deux de guipure antique. Le corsage, carré à l'échancrure, est entouré de rubans et guipure semblables à la jupe. Les manches ont des jockeys et des coutures extérieures du même style. En dedans du corsage, une chemisette de guipure ruchée, à encolure carrée.

Le voisinage de madame *Antony* et de madame *Paul* est une bonne fortune parfaitement appréciée des femmes élégantes. Pouvoir conférer en même temps avec sa modiste et sa couturière, décider séance tenante des nuances et des ornements qui font l'harmonie d'une toilette, tels sont les avantages que nous trouvons réunis dans les salons de madame Antony et de madame Paul. Nos gravures ont déjà donné quelques exemples de toilette; nous allons ajouter le détail de quelques chapeaux fraîchement éclos sous l'heureuse inspiration de madame Antony.

C'est d'abord une capote de tulle blanc bouillonné et perlé d'acier. Le fond est entr'ouvert, parce qu'il se compose d'une voilette à deux pans, frangée de soie très-légère, imitant une frange de plume. Sur le côté gauche, une branche de camélia blanc et lilas à feuillage vert brillant. Intérieur tout en tulle. Rubans et brides de taffetas blanc et lilas. — Un autre chapeau de tulle perlé, préparé de même, varié par sa garniture, qui se compose d'une pluie de clochettes de velours bleu posée sur la passe, et s'accompagne, à l'intérieur, de ruban et de brides de taffetas bleu.

Viennent ensuite trois modèles d'une grâce parfaite. Le premier est en tissu paille décoré de pavots à cœur noir, avec voilette de tulle noir. A l'intérieur, un bandeau de velours ponceau, avec des agréments de jais, et des joues en tirettes de tulle. — Le second est en tulle bleu clair pointillé de bleu foncé. Une demi-guirlande de pâquerettes blanches est posée en avant de la calotte. Celle-ci, à fond mou, est soutenue par une bande de taffetas bleu enroulée de perles et terminée par une écharpe de tulle illusion. — Le troisième chapeau est en taffetas rose bouillonné à plis. Sur le côté, un pouff composé d'un milieu en boutons de roses, entouré de petites fleurs légères faites de plumes noires. Voilette tombant sur le même côté que les fleurs. Intérieur composé des mêmes fleurs et de tulle blanc. Liseré de roses. Brides roses.

Le mois prochain, madame Antony nous permettra d'offrir à nos lectrices les primeurs de sa saison d'automne.

Un nouveau genre de fleurs est adopté pour les chapeaux de demi-saison; il consiste en une branche tombante de fleurs ouvertes, boutons et feuillages. Cette branche se pose de côté sur les chapeaux *empire*. Les fleurs sont des boules de velours avec brins de son. On imite le chardon, la fleur du cotonnier, le bouton de pavot, etc. On nuance le velours en même teinte de trois valeurs différentes, en employant, par exemple, le violet, le marron, le rouge, le bleu. Le feuillage reste vert et se glace de cristal scintillant. Madame Léontine Coudré (maison Tilman), 104, rue de Richelieu, qui, la première, nous a montré cette nouveauté, a su lui donner beaucoup d'attrait. Elle monte ses fleurs en branches très-souples; les boutons tombent en dehors de la forme du chapeau. On peut faire tourner la branche sur le fond; il y a mille manières de la combiner : sa grâce naturelle se prête à tout. Les coiffeurs emploient aussi ces compositions sur les cheveux et en tirent un merveilleux parti.

La guipure continue d'être l'ornement préféré de la lingerie de luxe. Son succès se perpétuera à la saison prochaine. Nous avons vu deux très-jolis corsages de guipure choisis par S. M. l'Impératrice Eugénie chez madame Franquet, maison de la *Balayeuse*, 4, place Vendôme. Voici la description de ces deux modèles : — Le premier a tout le corsage en guipure d'Irlande; le bas de la taille seulement est de mousseline plissée à petits plis. La manche, toute de guipure, est arrêtée au poignet par

un bouillon de petits plis avec guipure flottante. Un velours violet accompagne le corsage et les manches. — Le second modèle est établi avec des rangées de petits plis et cinq entre-deux de *guipure riche* disposés le long du corsage. Même répétition au dos; tous les entre-deux sont doublés de bleu. L'épaulette, préparée de même, est en guipure; un des entre-deux suit le long de la manche, dont la majeure partie est formée de petits plis. Le poignet est en rapport avec le reste.

Nous ne saurions trop féliciter la maison de la *Balayeuse* au sujet de toutes les jolies créations qu'elle nous a données cette année. La meilleure manière de lui en témoigner notre satisfaction est de lui réserver une bonne place dans nos colonnes pour la saison qui va commencer.

La lingerie, partie importante de la toilette des femmes, ne connaît pas de morte-saison. On s'en aperçoit en visitant les fabricants qui s'occupent de ces genres en vogue. Les personnes qui veulent faire alterner la guipure ou le chantilly avec une dentelle moins chère et peu assujettissante comme frais d'entretien, choisissent avec raison la dentelle *Monard*, 42, rue des Jeûneurs. Cette dernière n'est point une imitation, ainsi que beaucoup de gens le supposent : c'est une dentelle spéciale, qui a ses dessins à elle et ne copie personne; seulement ses procédés de fabrication sont moins coûteux, ce qui la met à la portée de toutes les bourses. On ornera les robes de toilette du soir en dentelle pendant tout l'hiver, surtout si, comme on le dit, le satin fait grande vogue; la dentelle Monard jouera donc un rôle important, nous pouvons le prédire. Elle a déjà paru sous toutes ses formes durant tout l'été : en garniture de châles, pointes de dentelle faisant grand châle, et décoration des robes de taffetas et de foulard.

A propos du foulard, il est bon d'indiquer que cette excellente étoffe va devenir plus précieuse encore en raison de l'énorme augmentation des soieries. Sans doute, le foulard entièrement composé de soie, chaîne et trame, finira par subir l'influence de l'enchérissement des matériaux de fabrication; mais, grâce à une vente très-considérable, les magasins du *Comptoir des Indes* (boulevard de Sébastopol, 129), qui ne font fabriquer que du foulard, ont trouvé le moyen de maintenir le niveau du prix de leurs tissus, et le foulard reste, en ce moment, la moins coûteuse des étoffes de soie. Nous avons constaté ce fait, important à signaler, en visitant, au *Comptoir des Indes*, la collection des échantillons de robes d'automne qui arrive en ce moment, ainsi que plusieurs magnifiques séries de foulards de poche et de cou en tissu corahs, surwets et bandanos des Indes.

Lorsque le foulard pour robes a fait tant de progrès, il est facile de concevoir que les foulards en carré, article de fondation dans les trousseaux, ne soient point restés stationnaires. On voit, dans les collections de haute nouveauté, des dispositions de cachet oriental dont l'éclat des couleurs et l'originalité des dispositions semblent incomparables, quand on se rappelle ce qu'on trouvait autrefois dans le commerce, avant que le *Comptoir des Indes* eût fait du foulard une spécialité. Aujourd'hui, les tendances vers les tissus orientaux se manifestent de toutes parts : on raffole du cachemire, et l'on a raison; les galons et les ornements cachemires envahissent toutes les parties du costume, lingerie ou confection. Les ameublements même, dont nous parlerons sous peu, se capitonnent et se drapent à l'orientale.

Nous approuverons toujours la mode, lorsqu'elle prendra un cachet décidé, un genre véritable. L'art ne se conserve que par traditions. On ne peut pas toujours inventer et il vaut mieux copier une époque ou une nation que créer des choses sans nom, prises un peu partout et, par conséquent, sans élévation ni progrès. Sous ce rapport, l'exposition qu'on nous fait espérer pour 1867 donnera à l'industrie et par suite à la mode un élan suprême dont les excellents effets sont attendus avec impatience.

C'est aussi de l'Orient que nous sont venus les premiers parfums. Depuis longtemps déjà nos grandes fabriques françaises ont su combiner les essences de tous les pays, et la science des chimistes fait maintenant des merveilles. Pour lancer parmi le monde élégant des produits nouveaux, il faut porter un nom qui inspire la confiance. Voilà pourquoi la maison Violet, à la *Reine des abeilles*, rue Saint-Denis, 317, est toujours certaine d'être applaudie, quand elle sort de son laboratoire des flacons étiquetés de noms charmants, nouveaux grains du collier de perles des *Talismans de la beauté*.

Parmi les nouvelles créations de la maison Violet les gens délicats choisissent pour leur toilette : la crème Pompadour; le cold-cream aux fraises; l'eau de beauté, de Sa Majesté l'Impératrice; la rosée des abeilles; la fleur de riz, rosée parfumée à l'ambroisie; et le cold-cream au lys de Kachemyr. Voilà qui est de haute élégance, et l'on peut ajouter, sans crainte d'être démenti, que les qualités hygiéniques ne sont jamais sacrifiées au luxe dans les préparations hors ligne de la *Reine des abeilles*. Le savon de thridace (le seul recommandé par les médecins) suffirait à lui seul pour la réputation et la fortune de son inventeur.

Marguerite DE JUSSEY.

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE

La vie de château dont on parle toujours dans les romans n'existe plus pour nous; les chemins de fer ont tout dérangé! En multipliant les voies de communication et rendant les voyages presque aussi rapides que la pensée, ils ont fait dans les mœurs une révolution complète; la locomotion est devenue le besoin le plus impérieux de notre époque, et notre France, citée jadis pour la plus casanière des nations, rattrape le temps perdu, je vous assure! Nous sommes à un moment où personne ne reste en place, et pour les femmes «un voyage ou la mort» est uniformément la devise.

Or, comme beaucoup de maris seraient fort désolés d'être veufs, quoi qu'on en dise, et peut-être quoi qu'ils en pensent quelquefois eux-mêmes, dans leurs moments de mauvaise humeur, les bains de mer et les eaux regorgent de malades bien portants, venant là chercher non la santé, mais le plaisir, qu'ils trouvent presque toujours, et je dis presque toujours avec raison, car la vie des eaux serait la plus facile et la plus agréable vie du monde si la prétention n'y avait pas tant de part.

On arrive, on s'installe; le premier jour on ne connaît personne, et le lendemain on est connu de tout le monde. Une partie s'organise, on s'y mêle : car aux eaux, les parties se font très-généralement à frais communs, et pourvu que la bourse soit bien garnie on peut être de tous les écots. D'ailleurs c'est un pêle-mêle qui ne permet pas d'être difficile pour choisir ses compagnons. L'un est un baron allemand, celui-ci un prince russe, celui-là un magnat hongrois, cet autre un marquis fran-





Planche nº 24.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de ville, de madame Robert, rue Richelieu, 35.

(Voyez la description, page 2 de la couverture.)

çais, et comme il est de bon goût de porter un titre aux eaux et qu'on n'y regarde pas de très-près pour accueillir ceux des autres, espérant qu'on fera de même en passant légèrement sur celui dont on s'est affublé, les bandes de promeneurs ressemblent à une représentation vivante d'un almanach de Gotha.

Ce premier jour, donc, tout est plaisir, et l'on rentre chez soi ravi de l'amabilité et de la grâce de ses nouveaux amis; le lendemain et le surlendemain encore, les choses vont très-bien; mais le quatrième jour, il se glisse un peu de fiel dans le sucre de votre miel; les prétentions commencent à poindre : tel homme pour l'esprit, telle femme pour la beauté, la jeunesse et l'élégance, et tous pour la distinction.

Alors on s'examine; on glisse encore sans appuyer sur les ridicules des autres; mais on finit par devenir très-lourd, et une guerre sourde, quoique terrible, sort de ce qui fut d'abord des escarmouches.

Les femmes surtout, il faut bien l'avouer, se montrent terribles dans ces sortes de batailles; elles arrivent avec des toilettes neuves, fraîches et *ébouriffantes;* celle-ci en a une douzaine, celle-là, plus heureuse, en possède une vingtaine; il faut bien que toutes ces robes défilent la parade; et combien est humiliée la pauvre femme qui doit s'arrêter à mi-chemin de la vingtaine de son heureuse rivale, elle se sent vaincue dans ce combat de fanfreluches, pleure sa défaite en paroles amères contre la triomphatrice; puis ce sont des sourires aigres-doux disant plus que des paroles, des réticences traîtresses, enfin tout un arsenal de projectiles meurtriers contre la réputation de celle qui n'a quelquefois commis d'autre péché que celui de montrer de trop jolies robes et en trop grande quantité!

Quelquefois même les maris interviennent, ce qui peut très-bien changer en crêpe noir les belles toilettes de leurs femmes; car les duels peuvent être souvent plus dangereux que ne le fut celui dont je vais vous raconter l'histoire; mais avant de la commencer, laissez-moi remonter au déluge ou à peu près, car l'art de se farder date de très-loin.

Le plâtrage ordinaire a le défaut d'être peu tenace — et mon histoire se base sur le badigeonnage des dames dont le plâtrage est peu solide; il cède au moindre contact et un coup de vent un peu trop fort rend quelquefois les figures les plus éclatantes de fraîcheur avant de le recevoir, semblables à un papillon épousseté, ce qui a fait se mêler toutes ses couleurs ensemble.

Mais si le badigeonnage est très en vogue chez presque toutes les femmes aujourd'hui, il en est encore quelques-unes qui portent haut et fier le drapeau de la révolte; et vous comprenez que celles-là sont blanches et fraîches par nature, ce qui leur fait dire qu'il faut se montrer telle qu'on est.

Or, parmi les ennemis du badigeon, il y a surtout une certaine madame L... qui n'a jamais été jolie, qui n'est plus jeune, mais qui a reçu de la nature un teint à défier les lys et les roses (vieux style) et ce teint, elle le conserve encore malgré le nombre un peu trop considérable de ses années; aussi ne pardonne-t-elle pas aux femmes qui ont sur elle l'avantage d'être jeunes, d'avoir de beaux yeux, des traits fins et réguliers, et qui veulent ajouter à tous ces avantages l'éclat d'une blancheur et d'une fraîcheur d'emprunt.

Aussi a-t-elle déclaré la guerre aux femmes plâtrées; et, pour allié, pour complice, elle s'est adjoint un joli petit chien havanais nommé Fly, qu'elle a dressé à lécher au visage toutes les dames qui le caressent. Et voici comment les choses se passent.

Aussitôt que madame L... se trouve en présence de quelques dames, elle vante les qualités de son joli petit chien; naturellement on le regarde et la bête traîtresse fait alors à chacune une foule de grâces qui lui valent presque toujours une caresse; aussitôt le coup de langue est donné sur la joue et le tour est fait!

Or, dernièrement, madame L... était aux eaux avec son mari et son chien, et là elle avait fait la connaissance de la femme d'un boursier, élégante à 36 carrats, car tous les jours elle changeait, non-seulement de robe, mais encore de bottines, de coiffure, etc. Le tout était à l'unisson; de plus, elle avait le teint le plus frais et le plus blanc qui soit au monde, même y compris celui de madame L..., ce dont celle-ci enrageait.

Bref, ces deux dames s'étaient liées et le petit chien n'avait pas encore trouvé l'occasion de jouer son rôle, parce que notre élégante ne le caressait jamais, quand, l'autre jour, madame L... fait glisser adroitement sur les genoux de madame *** son gentil havanais que, jusque là, elle tenait dans son giron, lequel donna adroitement un coup de langue au beau milieu du visage de celle sur laquelle on l'avait déposé, si bien que la pauvre femme se trouva très-bien peinte d'un côté et fort barbouillée de l'autre.

Madame L... triomphait *in petto*, pourtant elle fit semblant d'être furieuse et s'excusa fort auprès de sa nouvelle amie qui se retira chez elle le désespoir dans le cœur; mais le soir même, les rôles changèrent, car le malheureux petit chien fut pris de convulsions terribles et au bout de quelques heures expira dans les bras de sa maîtresse éplorée.

— C'est le teint de madame *** qui l'a empoisonné!... s'écria celle-ci dans son désespoir, et comme elle répéta ces paroles à qui voulait les entendre, elles circulèrent bientôt dans tout le pays, accompagnées d'une foule de commentaires fort peu agréables pour celle dont on parlait ainsi; et comme tout se sait, surtout ce qui ne devrait pas se savoir, madame *** apprit ces bruits par une de ces charitables amies qui tiennent toujours des pavés tout prêts pour vous écraser sur la figure les mouches bourdonnantes de la médisance. En apprenant ces choses, madame ***, furieuse, supplia son mari d'en tirer vengeance; d'abord il répondit que ces sortes d'affaires ne le regardaient pas, mais comme « ce que femme veut, Dieu le veut, » dit-on, force lui fut de s'exécuter, si bien qu'un beau matin il alla demander raison à M. L... des propos de sa femme.

Celui-ci répliqua à son tour que ces sortes de choses n'étaient pas de sa compétence; et comme les amis s'en mêlèrent et que M *** n'avait pas la moindre velléité de se battre, on tourna l'aventure en plaisanterie et chacun resta gros Jean comme devant.

La pauvre madame ***, doublement vaincue, voulut aussitôt quitter les eaux, sans doute pour aller faire triompher ses toilettes aux bains de mer, se promettant bien de faire tuer comme s'il était enragé tout chien qui s'approchera d'elle.

De toutes les toilettes, c'est aux eaux que se pavanent les plus extravagantes; un homme d'esprit a dit que la sortie d'un casino d'une ville de bains ressemblait à..... la descente de la courtille de la société européenne. En effet, cela ressemble à un véritable carnaval : les femmes s'affublent de mises indescriptibles, elles ressemblent à des actrices échappées de la scène dans le costume de leurs rôles, ou à des femmes se préparant à aller à une matinée déguisée. Le diamant, l'acier, l'or, le cristal, tout s'y mêle; et non-seulement il n'y a plus de saison pour les pierreries, comme il y en avait jadis, mais encore il n'y a plus ni toilette ni heure qui en refuse l'exhibition, et la mode, pour se moquer de nous sans doute, nous fait tomber dans un gâchis qui demande une prompte et complète réforme.

Comtesse DE BASSANVILLE.



PÊLE-MÊLE

Deux événements ont marqué la semaine qui vient de s'écouler : la fête impériale du 15 août a été le premier; le second n'est autre que la représentation, sur la scène du Vaudeville, des *Deux sœurs*, de M. Émile de Girardin, dont nous parlerons tout à l'heure.

Quant à la fête du 15 août, elle avait, comme toujours, attiré à Paris une affluence considérable d'étrangers qui, dès le matin, encombraient les rues et les boulevards. Malheureusement, le temps était fort couvert, et, pendant que tous les théâtres donnaient leurs représentations gratuites, la pluie est tombée à torrents. Les illuminations et les feux d'artifice s'en sont naturellement ressentis; ces derniers, notamment, se sont montrés capricieux dans l'explosion de plus d'une de leurs pièces; mais, somme toute, la pyrotechnie a fait son devoir, au grand contentement des amateurs qui se pressaient dans l'avenue des Champs-Élysées et à la barrière du Trône.

***

Un journal allemand, le *Fremdenblatt*, nous apporte une singulière nouvelle. Si nous en croyons cette feuille, une association de célibataires serait en voie de se former à Vienne.

« Le fondateur est un employé qui recrute des associés dans les cafés et porte constamment sur lui plusieurs feuilles de papier où figurent déjà les noms de nombreux membres de l'association. Le but de celle-ci est de faire connaître aux célibataires un certain nombre de demoiselles bonnes à marier, qui ne participent pas au luxe des femmes d'aujourd'hui, et qui se distinguent particulièrement par leur moralité, leur connaissance des travaux domestiques, la simplicité de leur habillement. Afin d'atteindre ce but, le fondateur se propose de créer une association de demoiselles dirigées par les mêmes vues. »

Avis aux demoiselles à marier, et bonne chance au fondateur!

***

En Perse, où le télégraphe électrique est chose nouvelle, on a été si heureux, paraît-il, lorsque les relations télégraphiques ont été ouvertes avec la Russie, que les dames ont repoussé les parures en or et en diamants et ne portent plus les bracelets, boucles d'oreilles, broches, etc., qu'en fil de fer télégraphique. Quel triomphe pour M. Dupin! Il est vrai que cela ne durera pas.

***

Voici une charmante description, faite par un courriériste parisien, du retour des maris à la campagne, le samedi soir :

Le samedi soir, notaires, avoués, négociants, financiers, prennent le train, dit « des maris », et tous ces Ulysses reviennent à leur Pénélope. Les chalets sont parés pour les recevoir, les enfants débarbouillés attendent le père au seuil de la maison, et celui-ci apprend les grands événements accomplis en son absence : la seconde dent d'Oscar a percé; Gaston a été bien sage; mais Irène a beaucoup pleuré, parce que son frère a culbuté d'un coup de pied l'édifice majestueux qu'elle avait construit avec le sable de la plage. — Incidents puérils pour les indifférents, et qui, dans chaque famille, sont des affaires d'État. A tout prendre, Irène, consternée de la destruction de sa forteresse de sable, n'est guère plus philosophe que ce conseiller municipal qui vient de se noyer parce qu'il n'avait pas été réélu. Les hommes, on l'a dit, je crois, avant moi, sont des enfants qui changent de jouet en avançant en âge. A sept ans, on a un petit sabre et un cheval de bois; à quarante ans, on a un grand sabre et un cheval pur sang, dont on est bien fier quand il gagne le derby. La convoitise de la croix d'honneur commence à l'école française; quant aux cocotes, c'est une passion qui prend l'homme au berceau et le suit jusqu'à la tombe. Seulement, les cocotes du premier âge sont en papier et ne ruinent pas les familles.

***

Encore une victime de la crinoline! Nous voudrions n'avoir pas à enregistrer de tels faits, mais c'est le seul moyen d'appeler l'attention des dames sur un péril qu'elle semblent faire exprès de braver. Voici ce que nous lisions, ces jours-ci, dans le *Daily News*, de Londres :

« Hier, M. Bedford a fait une enquête sur le corps de Jeanne Malford, âgée de dix-neuf ans. Jeudi soir, la crinoline de cette jeune fille a pris feu : elle a jeté aussitôt des cris affreux et elle s'est précipitée dans la rue. La foule s'est amassée autour d'elle. Bientôt la malheureuse s'est trouvée tellement enveloppée dans les flammes qu'il n'était plus possible de lui porter secours. Un membre du jury a fait la réflexion que la mode de la crinoline, que les femmes continuent de porter malgré tous les malheurs qu'elle a causés, est déplorable. Le coroner a ajouté : « Malheureusement, on ne parviendra pas à persuader aux femmes de s'abstenir de porter des crinolines. » Le jury a rendu le verdict suivant : Mort accidentelle par le feu! »

***

M. Gagne, avocat, auteur de l'*Unitéide*, de la *Luxéide* et de beaucoup d'autres œuvres d'une haute originalité, vient d'adresser au directeur du théâtre du Palais-Royal une lettre dont j'extrais les passages suivants :

« Monsieur le directeur,

» J'ai l'honneur de vous offrir trois petits drames intitulés : 1° *Le Supplice d'un mari*; 2° *Les deux Luxes*; 3° *L'Abd-el-Kadéride*.

» J'offre de jouer, moyennant une juste rétribution, sept rôles différents, de déclamer une immense quantité de tirades que je sais de mémoire, que j'ai *poétorées* plusieurs fois, et notamment l'*Abd-el-Kadéride*, déjà déclamée jadis à l'illustre Abd-el-Kader, que vous pouvez remplacer par un personnage habillé en Turc, et placé aux premières loges, *d'où il applaudirait toujours.* »

Si M. le directeur du Palais-Royal ne s'est pas empressé d'accepter la proposition de M. Gagne, il est évident qu'il a manqué là une belle occasion d'amuser son public.

THÉATRES

En présence des *Deux Sœurs*, de M. Émile de Girardin, représentées au Vaudeville, il serait sans intérêt de s'étendre longuement sur la reprise, à l'Opéra-Comique, des *Deux Chasseurs et la Laitière*, opéra d'Anseaume et de Duni, qui date de 1763; il serait non moins oiseux de consacrer autre chose qu'une mention au *Déluge universel*, du Châtelet, aux *Filles mal gardées*, du Gymnase, aux *Petits-fils de Lully*, des Variétés, à toutes les pièces, en un mot, qui ont pour mission de remplir tant bien que mal la saison d'été. Quant à la pièce de M. de Girardin, c'est, comme nous l'avons dit plus haut, un véritable événement, et à ce titre, il est de notre devoir de la traiter avec tous les égards dus à son rang.

« Plus on creuse le problème conjugal, et plus on arrive à cette conclusion, que hors de la fidélité réciproque il n'y a que la complication inextricable des situations et l'avilissement inévitable des caractères. »

Cette affirmation de l'auteur du *Supplice d'une femme* et des *Deux Sœurs* représente l'idée mère qui a présidé à l'élaboration de ces deux drames, avec cette différence que le *Supplice d'une femme* n'en renferme que l'exposition, tandis que le complet développement en est contenu dans les *Deux Sœurs*. Philosophe sincère et impitoyable, logicien terrible et fougueux, joûteur frappant fort et juste, M. de Girardin s'est attaqué directement à l'adultère, cette grande question dont le théâtre a tiré déjà tant d'effets, et le succès lui a donné gain de cause.

Représentée d'abord devant un public très-mêlé, au sein duquel se faisait remarquer une majorité hostile de parti pris, la pièce a soulevé, le premier soir, les plus orageuses manifestations, de véritables tempêtes dont certains feuilletonistes se sont autorisés pour proclamer immédiatement la chute des *Deux Sœurs*. A la seconde représentation, une salle autrement composée, plus calme, plus impartiale, a cassé le jugement de la veille, et son arrêt a été consacré avec enthousiasme, le lendemain, par le public désintéressé de la représentation gratuite du 15 août. C'était justice.

Quoi que puissent dire les amis de M. Alexandre Dumas fils, d'accord avec les ennemis de M. Émile de Girardin, il y a dans les *Deux Sœurs*, à côté de défauts d'une importance secondaire et très-pardonnables, de hautes et rares qualités : c'est, au milieu de situations puissantes et vraies, une grande énergie d'expression, une logique inflexible, le dédain de la banalité, des formes convenues, une connaissance profonde du cœur humain et du jeu des passions, l'invention d'un dénoûment neuf, enfin, et qui conclut bien cette dramatique action commençant par l'adultère pour aboutir fatalement à l'assassinat et au suicide, c'est-à-dire au châtiment.

Somme toute, l'œuvre nouvelle de M. de Girardin est, à nos yeux, de beaucoup supérieure au *Supplice d'une femme*, tel qu'on l'a voulu au Théâtre-Français, et nous sommes heureux, en le constatant, de rendre justice à un écrivain qu'on attaquerait moins, si son incontestable supériorité ne s'affirmait pas par d'aussi légitimes triomphes.

Robert Hyenne.

Parler à nos lectrices de l'auteur des *Lettres d'une douairière*, — de ces lettres écrites avec un esprit à la fois si distingué, si fin, si aimable, — c'est être certain de les intéresser deux fois. Aussi n'hésitons-nous pas à extraire de la *Semaine musicale* (un journal que, par parenthèse, nous recommandons à nos abonnées dilettantes), le compte rendu d'un charmant concert donné à Ville-d'Avray, chez madame la comtesse de Bassanville, à l'occasion de sa fête. Nos lectrices nous sauront gré, d'ailleurs, de céder un instant la parole à madame Mélanie Waldor.

R. H.

« Ville-d'Avray, si connu par l'élégance et la richesse de ses riantes habitations, possède de petits nids charmants dans le sentier des Vignes. Les oiseaux y chantent mieux que partout ailleurs au milieu des ombrages et de la solitude, car ce sentier est trop étroit pour laisser passer les voitures.

» Madame la comtesse de Bassanville demeure pendant l'été dans l'un de ces nids de verdure, et son esprit toujours vif et jeune anime cette petite retraite, mieux que ne le ferait la plus opulente fortune.

» Quelques aimables habitants de Ville-d'Avray s'étaient donné rendez-vous chez elle le jour de sa fête. De jolis visages, de fraîches toilettes, formaient, avec plusieurs amis venus de Paris, et dont M. Louis Enault faisait partie, un spirituel et joyeux auditoire aux artistes qui, moitié dans le salon, moitié sur les marches du perron et dans les allées du jardin, venaient faire concurrence aux petits musiciens aériens.

» Madame Soulé, dont le talent sur le piano est presque sans rival, s'est fait entendre plusieurs fois. C'est une jeune et gracieuse personne, à la physionomie expressive, au maintien distingué et réservé. Madame Soulé est à la fois une grande artiste, un professeur de mérite et une femme du monde. Puis est venue mademoiselle Laure Durand, dont la belle voix de contralto possède des accents qui vont à l'âme. Puis, encore, M. Cœdès, spirituel comique, et les frères Guidon. La légende de *Saint-Nicolas*, qu'on ne se lasse jamais d'entendre, a été chantée par eux avec un grand succès, mais il est impossible de dire avec plus de grâce et de finesse une piquante et un peu légère chansonnette, intitulée : *Madelon et Madeleine*, que ces deux charmants artistes ont chantée; cette bluette, qui rappelle les plus jolies chansons du temps de la Régence, aurait fait à elle seule la réputation des frères Guidon, si elle était encore à faire.

» Une toute jeune fille s'était placée au rang des auditeurs; elle en est sortie tout à coup, à la prière de madame la comtesse de Bassanville qui, la prenant par la main, l'a conduite au piano, en disant : « Mademoiselle Louise Cantin a obtenu, avant-hier, le premier prix du Conservatoire ». La jeune et jolie blonde s'est assise, modeste et rougissante, au bruit des applaudissements qui l'accueillaient, et elle a fait dire à tous ceux qui l'écoutaient : « Elle a bien mérité le premier prix ».

» Tous ces aimables artistes avaient déjeuné chez madame la comtesse de Bassanville, et ils avaient l'air plus heureux, plus contents que lorsqu'ils sortent d'une brillante soirée. La fête de madame la comtesse de Bassanville offrait l'aspect d'une fête de famille et montrait combien la spirituelle femme, auteur des *Salons d'autrefois*, d'un *Voyage à Naples* et de l'*Education des femmes*, était aimée.

» Madame Mélanie Waldor. »



NARCISSE PAINCUIT

(HISTOIRE D'UN LÉGATAIRE UNIVERSEL.)

La petite Marie Painsec est à même de faire un beau rêve! disaient, il y a quelque cinquante ans, les commères de Corbaisse en Corbessois, jolie commune de quinze à dix-huit cents feux, située au confluent de la Directe et de la Tortue, dans l'arrondissement de Longnez-sur-Sautespoir.

— Oui, un beau rêve d'amour et d'argent tout à la fois. Son cousin, Narcisse Paincuit, qui sera l'unique héritier de la veuve Grossac, n'a de plaisir qu'avec elle.

— Ils sont inséparables!... Charmants enfants!... Ravissant couple d'amoureux!... Paul et Virginie, moins les misères et les naufrages.

— Doucement, les misères sont au logis de ces pauvres Painsec : six enfants dont quatre filles!

— Bah! M. Narcisse a bon cœur et sera bien assez riche pour tirer d'affaire tous ces gens-là.

— Bon cœur, vous croyez? fit un de ses camarades de collége surnommé Philosophe par les humanistes de Longnez-sur-Sautespoir.

Philosophe parlait peu. En revanche, les commères parlaient beaucoup. Elles ne tinrent aucun compte de son interruption.

Narcisse était frais et rose, d'une stature moyenne et parfaitement pris de sa personne. Ses yeux humides et doux captivaient à première vue. Ses cheveux soyeux et bouclés rappelaient la coiffure luxuriante des anges bouffis de l'école italienne. On dit que les avares et les méchants ont les lèvres minces, le sourire dur et sec, le regard froid; le regard de Narcisse était chaleureux sous de longs cils de madone, son sourire onctueux, affable, bienveillant, ses lèvres épaisses et débonnaires. Il faisait volontiers la bouche en cœur, et ses dix-sept ans s'accommodaient bien de cette aimable grimace qu'adorait en lui sa cousine Marie. Il avait une allure modeste, un peu timide, avenante et justifiant les sympathies des bonnes gens et des jeunes filles du canton.

— Heureuse Marie! murmuraient bien bas un certain nombre de ces dernières.

D'autres se bornaient à soupirer, et, en vérité, mesdames leurs mamans soupiraient comme elles.

Narcisse ne faisait pas claquer son fouet, loin de là! Il s'habillait simplement avec l'exquise propreté d'un petit garçon qui déteste les taches, ménage ses vêtements, et ne veut faire à personne ni envie ni pitié. En été, il portait un chapeau de paille de trente-cinq sous. Il s'exprimait bien, ne manquait d'esprit ni de littérature, n'aimait pas les romans et avait remporté tous les premiers prix d'arithmétique au collége communal de Longnez-sur-Sautespoir.

Marie, en un mot, était accomplie.

Dès l'enfance, elle avait aimé son gentil cousin, et méritait à tous égards qu'il lui rendit la pareille. Narcisse la lui rendait. Il acceptait avec un plaisir infini les innombrables petits cadeaux qu'elle lui faisait à force de privations et par des miracles de dévouement. C'étaient des riens, des bagues de cheveux, des pelottes de velours, des hottes de satin, des coffrets de paille et surtout des bourses au crochet. Narcisse avait un goût prononcé pour les bourses; sa cousine lui en fit en soie, en étoffe, avec ou sans perles, à lacets, anneaux, coulants, fermoirs, baguettes et diablotins. Il les conservait religieusement, et, fort ménager de tout ce qu'il possédait, ne les usait guère. Durant six ans et plus, les 75 centimes de menus plaisirs que la famille Painsec allouait par mois à Marie furent exclusivement consacrés à l'achat des fermoirs, des coulants, des perles et de la soie qu'elle ouvrait pour l'amour de Narcisse en se levant, dans les longs jours, de très-grand matin, car chez les Painsec la lumière s'éteignait avec le soleil.

Ces Painsec, d'ailleurs, étaient des modèles d'ordre, de travail, de vertus domestiques et de dignité. Pas une dette, une tenue décente, rien qui trahit au dehors l'inexorable gêne du dedans.

Narcisse faisait des vers pour sa cousine, et ne s'en tirait pas trop mal, quoique lauréat d'arithmétique; il lui donnait aussi des fruits du verger et des fleurs du parterre de sa tante Grossac. Marie faisait collection des vers et des fleurs desséchées dans son album entre des cœurs, des dates et des chiffres entrelacés : «M. N. — N. M.» Cet M donnait lieu au plus inévitable des calembours.

Aux petits jeux on en tirait un délicieux parti.

Les déclarations, les gages, les baisers innocents, les causeries de cœur à cœur, les doux rêves d'avenir en se promenant bras dessus dessous, dans le jardin de madame Grossac ou sur les bords fleuris et ombreux de la Directe, bref les plus jolies — les seules jolies — choses du monde allaient leur plus aimable train. Narcisse, si épris qu'il fût, était incapable d'abuser de l'abandon de Marie, et Marie était élevée dans les meilleurs principes, par des parents d'autant plus honnêtes qu'ils étaient pauvres, puisque hélas, la plupart du temps, les grands biens sont assez mal acquis.

La spéculation aux dépens des besoins pressants, l'achat à vil prix, le jeu à coup sûr, attendu l'inégalité des enjeux, la bourse ou la vie, par contrat devant notaire, sont autant d'opérations irréprochables qui n'ont jamais troublé les consciences les plus timorées.

Madame Grossac, excellente tante, et forte tête s'il en fût, disait à qui voulait l'entendre que Narcisse serait son légataire universel. Or, ce n'était pas une médiocre fortune que celle de la bonne femme. Sans compter les valeurs de portefeuille, fruits de ses longues épargnes, dont on ne saurait à 100,000 fr. près indiquer le chiffre, tant elle fut toujours discrète sur le placement de ses économies, — sans compter le vieil hôtel qu'elle habitait, évalué avec les jardins, la vigne et le verger, à la somme ronde de 60 000 francs; elle possédait en ville trois maisons de location rapportant quitte et net 12 000 francs de revenu, et, à la campagne, autour de Corbaisse, quinze fermes, les meilleures du canton, 10 à 12 autres mille francs de rapport, — plus les bois qui couvrent près d'une lieue carrée entre les rivières, toutes deux navigables, d'où il suit que l'exploitation est d'une admirable facilité.

La veuve Grossac les a plantés, les a vus naitre, ces bois désormais magnifiques.

En femme habile, elle acheta de la famille Painsec, pour un millier d'écus, la majeure partie des terrains bas, vaseux, sablonneux, rocailleux, sans cesse inondés, réputés indéfrichables, de produit nul et dont personne ne faisait le moindre cas; avec deux mille autres écus, elle les mit facilement à l'abri des inondations périodiques et les couvrit de jeunes plants d'arbres de toutes sortes d'essences. Les ormes, les hêtres, les bouleaux périrent; on se moqua de la Grossac. Les peupliers et les saules tinrent bon. Plus tard, les arbres verts et enfin les chênes prospérèrent au-delà de toute attente. On s'aperçut alors que pour un capital d'environ dix mille francs qui furent, à la vérité,

improductifs pendant une douzaine d'années, la tante de Narcisse Paincuit s'était créé un revenu de cinq mille livres. A peine ses bois commençaient-ils à être mis en coupe réglée, qu'elle y établit deux familles de charbonniers; bientôt après elle bâtit un moulin sur sa digue; par la suite elle eut des barques à elle pour faire le transport de ses solives, de ses charbons et de sa farine.

Elle vivait économiquement, disaient ses rares admirateurs, mesquinement, disaient les gens portés à l'indulgence, très-chichement et en véritable harpagon femelle, déclaraient les autres, — les autres, c'est-à-dire l'immense majorité des habitants de Corbaisse en Corbessois.

La bonne femme n'avait jamais eu de voiture; elle allait à âne ou en charrette, toujours tricotant. Son costume était d'une simplicité lacédémonienne; elle le reprisait indéfiniment avec une persévérance opiniâtre. Le chapeau de velours noir qu'elle portait le dimanche seulement pour aller à la grand'-messe, le seul qu'elle eût jamais possédé, datait de la veille de ses noces. Elle ne mettait ni bonnets à rubans, ni coiffes blanches; été comme hiver une capuche de flanelle grise lui en tenait lieu.

Quel temps, qu'il fit, on la voyait, les jours de marché, se rendre à Longnez-sur-Sautespoir pour y vendre elle-même ses foins, ses avoines, sa paille ou encore ses bestiaux, — car il faut dire que vers l'âge de quarante ans, elle s'était prise d'une ardente passion pour l'élève du bétail.

Quel éclat de rire d'un bout à l'autre de Corbaisse, quand elle s'avisa d'y introduire cette industrie jusqu'alors ignorée dans le canton. Mais, quelques années après, quand on vit qu'elle vendait des veaux par centaines, on l'envia en la traitant d'avare cupide, de pince-maille, de grippe-sous et de vieille enragée.

Les moins mauvaises langues disaient pourtant à sa louange qu'elle avait été pour son mari la meilleure des femmes et pour son frère feu Isidore la meilleure des sœurs, comme elle était maintenant la meilleure des tantes pour son neveu Narcisse. On citait d'elle un fort petit nombre de traits de charité, aussi vigoureusement vrais qu'ils étaient invraisemblables. Ses aumônes hebdomadaires s'élevaient à dix francs : cinq le jeudi, cinq le dimanche, distribués par pièces de deux à dix centimes. Jamais une bougie dite de l'étoile n'était entrée dans sa maison. Elle prétendait que l'odeur de la chandelle lui était agréable et que le maniement des mouchettes avait pour elle tous les charmes d'une vieille habitude. Son domestique se composait d'une ancienne et fidèle servante, dès longtemps rompue à son système de stricte économie et qui n'aurait pas laissé se perdre une once de graisse et un os de cotelette. Les fermiers, charbonniers, meuniers et mariniers étaient astreints, d'après leurs baux, à des redevances en nature ou à des corvées qui permettaient de ne rien acheter et de ne payer presque rien en monnaie ayant cours. Les charrois, les transports par eau, les volailles, le laitage, les œufs, le chanvre, la laine étaient autant de dettes dont il fallait s'acquitter à jour fixe. La viande de boucherie et même l'épicerie étaient obtenues par échanges. Le logement et quelques prélèvements de denrées rémunéraient les services du jardinier et des gens de peine.

Le génie de la veuve Grossac lui inspira une combinaison qui l'aurait dispensée de payer en argent les impôts restés à sa charge; mais, tous comptes faits, elle reconnut que mieux valait ne s'en fixer à aucun intermédiaire. Elle payait donc par douzièmes, le dernier lundi de chaque mois.

Il est cruel d'aligner tant de chiffres dans un léger récit qui devrait être une idylle, une églogue, une pastorale parfumée de la senteur des plus fraîches amours. Mais le moyen de raconter autrement l'histoire du légataire universel de madame Grossac, Narcisse Paincuit qui, tout en devidant, avec sa gracieuse cousine, la bobine du Tendre, atteignit l'âge de la conscription!

Philosophe tira un bon numéro et se fit pédagogue. Théophile Painsec, frère aîné de Marie, laborieux garçon qui commençait à rendre à sa famille les plus utiles services, en tira un mauvais. Narcisse Paincuit eut la douleur d'être obligé de se racheter à ses frais, sa tante Grossac lui laissa le choix de partir comme fantassin ou de faire brèche dans le petit bien qui lui appartenait en propre du chef de ses parents.

On était en temps de guerre; les remplaçants se payaient fort cher, car ils devenaient rares.

— C'est par amour pour toi que je reste! dit à Marie Narcisse en étouffant un soupir.

— C'est par amour pour nous que part Théophile, répondit la jeune fille avec douleur. Mon père et ma mère étaient prêts aux derniers sacrifices, mais le généreux garçon ne l'a pas souffert; il sera soldat; ah, combien il va nous manquer!

— Quatre mille francs! murmurait Narcisse.

— Quoi! fit Marie, riche comme tu l'es, cela te chagrine!

Philosophe, qui passait sur la berge, entendit ce fragment de dialogue et dit carrément :

Mon cher Paincuit, à ta place, moi, si j'étais le bon ami de Marie et le cousin de son frère Théophile, je ne souffrirais pas qu'il partit. Quatre mille francs de plus ou de moins ne sont qu'une bagatelle pour le futur héritier de la richarde de Corbaisse.

Narcisse rougit. Marie eut un instant d'espoir. Philosophe, qui allait donner une leçon, avait disparu. Théophile survint.

— Ah! mon cher cousin, lui dit Narcisse; quel guignon nous avons eu! Mais tu es bel homme, toi, et tu pourras entrer dans un régiment d'élite. N'as-tu pas un parent capitaine au 1er cuirassiers?

— Mon frère, interrompit la jeune fille, ramène-moi bien vite à la maison.

— Qu'as-tu donc, Marie? tu viens de pâlir; demanda Narcisse.

— Je me sens mal à mon aise, adieu! murmura-t-elle d'une voix étouffée.

Quand elle se fut enfermée au verrou dans sa chambrette, elle mit un mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses sanglots :

— Avare! pensait-elle, et je l'aime!

Son cœur se déchirait.

— Quatre mille francs! se répétait Narcisse en retournant à la ville, et si mon remplaçant est tué, cette somme sera perdue; il faudra en acheter un autre, plus cher encore peut-être!... De quoi diable est venu se mêler ce taquin de Philosophe?... Quatre mille francs!... J'ai bien besoin, moi, que Marie ait des frères et des sœurs!

La pauvre petite pièce allouée mensuellement aux menus plaisirs de la jeune fille venait de changer de destination. Elle amassait et envoyait ses chétives épargnes à son frère le cuirassier, qui, profondément touché de son sacrifice, se garda bien de le refuser, mais épargna de son côté sur sa solde, et fit si bien, qu'étant assez promptement devenu brigadier, il put expédier à Marie tout un charmant costume.

Narcisse la complimenta; elle sourit avec mélancolie, car son frère n'avait reçu d'avancement qu'à la suite de graves blessures qui le firent distinguer pour sa bravoure.

Bon arithméticien, bien convaincu que deux et deux font quatre, et neveu parfaitement appris, Narcisse ne tolérait pas qu'en sa présence on blâmât, même avec toutes les formes du savoir-vivre, les goûts simples de sa tante Grossac.

Marie se permit cependant de trouver que le chapeau de velours noir de l'opulente bourgeoise était bien râpé, bien rouge et ridiculement démodé; Narcisse lui répondit avec froideur :



— Je croyais, ma chère amie, que tu avais du respect pour ma tante.

— Pour elle, assurément, fit la jeune fille, mais, pour son horrible entonnoir, pas le moindre, je l'avoue.

— Eh bien, fit Narcisse, je le vénère, moi, comme une relique sacrée; je trouve qu'il donne à ma tante l'air d'une sage matrone, méprisant les colifichets et les sottises de mode qui font la ruine des maisons.

— Ne disputons pas des goûts, répliqua Marie, mais ma mère, malgré son peu de fortune, achète un chapeau tous les ans et m'en donne un à chaque saison, avec le regret de ne pouvoir faire mieux. Si tu vénères ta tante, moi j'honore et j'aime ma mère.

— Les Painsec ont toujours été prodigues! dit sentencieusement Narcisse Paincuit.

— Décidément, tu n'es qu'un avare! s'écria vivement Marie en le regardant en face.

— L'avarice ne fait de mal à personne! répliqua Narcisse, qui développa cet aphorisme avec toute l'ingénuité d'une âme candide.

Marie l'écoutait, stupéfaite. — Elle l'avait jusque-là trouvé beau comme un chérubin; tout en l'écoutant elle s'aperçut que ses sourcils noirs et bien arqués se rejoignaient disgracieusement et que son teint rose était de çà de là plaqué de rouge vif. Elle remarqua encore qu'il ne marchait pas comme un homme, qu'il trottinait, sautillait et se dandinait. Le son de sa voix lui parut fadasse. Sa bouche en cœur cessa tout à coup de lui plaire. A la vérité, avec une désobligeante faconde, cette bouche osait lui faire l'éloge de l'avarice à elle, malheureuse enfant d'une famille condamnée à toutes les privations.

Et Philosophe, qui ne cessait de courir le cachet, se trouva, de nouveau, sur les talons de Narcisse au moment où Marie lui répondait vivement :

— Vous aurez beau dire, mon cousin, je ne penserai jamais que le second des péchés capitaux soit aussi bénin que vous le faites.

— Tu me dis vous, Marie! murmura Narcisse avec étonnement.

— Oui, monsieur, répliqua-t-elle avec violence, parce que je hais les égoïstes, les ladres, les pingres et les crasseux sans cœur. Allez de votre côté, monsieur l'avare, j'irai du mien, bonsoir!

— Le bandeau est donc enfin tombé, pensa Philosophe en se rapprochant de Marie attristée, qui, son panier à ouvrage sous le bras, retournait par la berge de la Directe jusqu'à l'humble maisonnette de ses parents.

Narcisse, pétrifié, n'avait pas compris. — Ils ont des yeux et ne voient point; ils des oreilles et n'entendent pas, les idolâtres du dieu Capital!

Au bout de cinq minutes, quand il cessa d'apercevoir sa bien-aimée, il alla rêver sur les bords de la Tortue :

— Boutade! caprice! enfantillage! se disait-il. Elle a appris l'économie par principes; je l'ai vue ménager une demi-aiguillée de fil ordinaire; elle ne perd ni ne casse une aiguille! Je la chéris, je l'adore! Elle a partagé les jeux de mon enfance; elle m'a répété mille fois qu'elle m'aime de tout son cœur! Elle vient, une fois par hasard, de prendre la mouche; demain, tout ceci sera oublié. Quel esprit, quels yeux tendres et discrets! Quelle joue veloutée! La plus fine pêche est une râpe en comparaison! Et quel sourire, quelle taille! La sagesse même; un caractère d'une égalité charmante; au fait, depuis quinze ans, voici sa première bouderie.

Narcisse, fort tranquillisé, s'écria enfin :

— Mais elle n'a pas le sou vaillant... Et si je me décidais de l'épouser, que penserait ma tante?... Car ma tante, je suppose, doit vouloir que je fasse un riche mariage, comme si c'était possible avec sa manière de voir : tout garder, tout gouverner, ne point lâcher une obole! m'obliger à me racheter sur mon capital, et me voici à mon troisième remplacement, tandis que Théophile va devenir officier!... M'obliger, depuis que je suis majeur, à payer une pension exorbitante, qui dévore mon fonds avec mon revenu. Payez donc au même taux pour une femme et des enfants!... Patience! ma chère tante a quarante ans de plus que moi... patience!...

Philosophe s'était borné à saluer Marie en passant. Il avait deux bons kilomètres à arpenter, sans perdre une minute, pour arriver à l'heure de la leçon chez M. Lafouglaie, son bienfaiteur, honorable propriétaire, veuf et père de quatre enfants fort jeunes, dont l'éducation l'embarrassait beaucoup. Philosophe, qui devait à M. Lafouglaie lui-même d'avoir pu suivre les cours du collége de Longnez, savait qu'il cherchait inutilement pour se remarier une personne capable de se consacrer avec dévoûment aux devoirs maternels.

— J'ai trouvé! s'écria l'excellent garçon qui lui fit demander un entretien particulier.

Quinze ou vingt jours après, le mariage de M. Lafouglaie avec Marie Painsec était affiché à la mairie de Corbaisse, et le curé, montant en chaire, publiait le premier ban à l'extrême surprise de tous ses paroissiens.

La veuve Grossac en tressaillit sous son chapeau de velours roussi, et, rentrée dans sa demeure, chambra son neveu Narcisse :

— Qu'ai-je entendu! s'écria-t-elle, ta cousine bien-aimée épouse M. Lafouglaie?

— Voici quinze jours qu'elle me boude.

— Pourquoi? Réponds!

— Dam, ma tante, c'est pour avoir fait l'éloge de l'économie à propos de votre chapeau de velours.

— Pas possible!

— Rien de plus vrai pourtant, ma chère tante.

— J'irai aux renseignements, je saurai à quoi m'en tenir, ceci me contrarie et dérange tous mes projets.

— Vous ne m'aviez jamais parlé de vos projets, ma tante.

— Tu vas avoir vingt-quatre ans et Marie vingt. Je t'ai laissé la voir tous les jours, tu allais sans cesse chez les Painsec, elle venait continuellement chez moi. Depuis la tendre enfance, tu es son cavalier, son petit bon ami, au su et au vu de tout Corbaisse. Je ne t'ai jamais blâmé de faire ta cour, et tu oses dire que tu ignorais mes sentiments?

— Mais, ma tante, je craignais un refus...

— T'ai-je rien refusé, suis-je méchante? Et, si tu craignais un refus, pourquoi continuer tes assiduités?...

— J'aime Marie.

— Je l'aime aussi, moi! Elle me plait; et, de plus, j'ai hâte de voir autour de moi de riants visages. Les cris et le babil de jeunes enfants me charmeraient le cœur. Je me fais vieille et je n'ai pas le temps d'attendre. Suis-je assez claire? Connais-tu mes intentions, maintenant?

— Ma tante, objecta Narcisse, je ne suis pas assez riche pour vous payer la pension de la jeune femme et des enfants dont vous parlez.

— Tu n'es pas assez riche, toi, mon légataire universel!... D'ailleurs, qui t'a dit que je te ferais payer pension pour ta femme?

— Mais, puisque j'en paye une pour moi!

— Je désire que tu te maries, je le répète.

— Je ne demande pas mieux, ma tante, mais...

— Encore!... je suis lasse de ma solitude. Tu devrais, depuis longtemps, être venu de toi-même me demander de doter ta future!

— Quoi, ma tante, vous auriez doté Marie, vous?

— Pourquoi pas?



Madame Grossac mit son antique chapeau de velours et alla droit chez les Painsec.

— Mieux que personne, lui répondirent les parents de Marie, notre fille vous expliquera son changement d'inclination. Nous n'avons exercé sur elle aucune contrainte. Depuis plusieurs jours, elle boudait Narcisse, pleurait et souffrait quand M. Labouglaie nous a fait l'honneur de nous demander sa main. Nous l'avons consultée; elle est allée au château, a vu les enfants et a promis de leur servir de mère.

— Tant pis, dit madame Grossac, vous êtes trop avancés pour reculer; je n'en serais pas moins fort aise de causer avec Marie et de la féliciter, car je l'ai toujours beaucoup aimée, moi.

La bonne femme fut laissée en tête à tête avec la jeune fille encore pâle et dont les yeux rougis attestaient la douleur. D'après les usages du Corbessois, malgré le grand éloignement de parenté des Paincuit avec les Painsec, Marie donnait le titre de tante à madame Grossac, née Sigismonde Paincuit :

— Ma tante, lui dit-elle donc avec une émotion profonde qui ne l'empêcha point d'être très-ferme, depuis que je me connais jusqu'à ces derniers temps, j'ai aimé Narcisse plus que personne au monde, plus que mon frère, mes sœurs, mon père et même ma mère; c'était trop, c'était mal; j'en ai été justement punie et je remercie Dieu d'avoir eu pitié de mon aveuglement.

— Que t'a donc fait Narcisse?

— Il n'a pas de cœur!

— Oh! tu exagères, mon enfant.

— Il n'a pas de cœur! répéta Marie. Il est avare, égoïste, avide, sans pitié. Aussi, maintenant, quand même je n'épouserais pas M. Lafouglaie, je ne souffrirais plus qu'il m'adressât un mot de tendresse. « Bon jour, bon soir! au revoir, ma cousine; adieu, mon cousin! » Oh! j'ai eu bien de la peine, depuis trois ou quatre ans, à m'arracher du fond de l'âme mon trop grand amour pour lui; je me raidissais contre l'évidence, je me trompais par mille mauvaises raisons; je gémissais; mais je l'aimais tant qu'à sa seule vue, je me consolais en me donnant tous les torts. Je m'en voulais de mes soupçons et redoublais d'empressement auprès de lui; mais il a eu le malheur de traiter de prodigues mes pauvres parents, et, tout d'un coup, j'ai été guérie, grâce au ciel!

— Depuis trois ou quatre ans, dis-tu, reprit la veuve Grossac, tu essayais de ne plus aimer Narcisse?

— Oui, depuis qu'il a laissé partir pour l'armée mon frère Théophile, le soutien de notre maison. Alors j'ai commencé à comprendre que, seule, je m'imposais tous les sacrifices, qu'il ne s'en doutait même pas, qu'il aurait bu mon sang goutte à goutte sans y mettre de façons, qu'il n'avait pas ombre de véritable amour pour moi!... De quoi s'est-il privé pour me plaire? Tenez, ma tante, que lui a coûté cet album? Des vers, des fleurs. Il ne m'a jamais donné un ruban de cinq sous!... Enfin, l'autre jour, n'a-t-il pas eu la sotte franchise de me dire que l'avarice ne fait du mal à personne et de perdre son temps à tâcher de me le prouver.

— Petite, permets-moi de voir cet album.

— Vous serez la dernière, car je vais le mettre au feu!...

Marie avait beaucoup pleuré; Narcisse pleurait aussi beaucoup.

Néanmoins le mariage se fit.

Marie fut généralement blâmée. Si la première femme de M. Lafouglaie était riche, M. Lafouglaie par lui-même ne possédait qu'une fortune assez médiocre; il avait déjà trente-six ans passés, n'était ni laid ni beau et grisonnait. A dix-neuf ou vingt ans, quand on était adorée par le légataire universel de la veuve Grossac, le plus gracieux jeune homme du pays, rompre avec lui sans rime ni raison, et cela pour s'enterrer vive! Perdre le plus brillant avenir pour épouser à l'étourdie un veuf, père de quatre enfants dont on se condamnait à être l'institutrice et la gouvernante; quelle sottise pommée! On voulait bien reconnaître toutefois que M. Lafouglaie était un galant homme, rempli de générosité, de désintéressement et de sagesse.

Bref, aussitôt après son brusque mariage, toutes les filles à marier du Corbessois et toutes leurs mamans reprirent espérance. Narcisse Paincuit fut criblé d'invitations à dîner, à souper, à passer la soirée en ville, la semaine à la campagne. On l'accabla de politesses, de flatteries et de cajoleries. Ce fut à qui lui ferait les yeux doux, à qui mettrait pour lui la bouche en cœur, tout comme il la mettait naguère pour l'ingrate Marie Painsec.

Narcisse accepta toutes les invitations, fut le héros de toutes les fêtes, répondit à tous les regards en coulisse et fit battre d'espoir vingt cœurs de tendres jeunes filles et autant de cœurs maternels.

Cependant, Philosophe, garçon discret et de bon conseil, avait été choisi pour confident par Narcisse lui-même.

— Ma tante a grande envie de me voir marié, disait le légataire universel, mais conviens qu'il me serait impossible de vivre chez elle avec femme et enfants. Elle court sur ses soixante-dix ans, je n'en ai pas trente : je puis voir venir.

— Hum! répliqua Philosophe, on a toujours tort de compter sur les souliers de qui n'est pas mort. Marie aurait fait ton bonheur. L'intérieur de M. Lafouglaie est devenu un paradis, grâce à cette adorable petite femme.

— Est-ce donc ma faute si elle m'a trahi?

Philosophe hocha la tête.

— Mademoiselle Léonore Duchêne est très-jolie et plaît beaucoup à ma tante, dit-il. Suzanne Lillois est fort convenable sous tous les rapports. Marguerite et Julie Descarres ne sont point des partis à dédaigner. Si tu tiens à une dot arrondie, Charlotte Piment, avec ses yeux chassieux et sa taille artificielle, est à tes genoux.

— Fi! l'horreur!

— Nous avons encore Élisabeth, Lucile, Anna..... Heureux Narcisse! tu n'as qu'à jeter le mouchoir. Moi, pauvre cuistre, je tremble d'être condamné au célibat, pour cause de famine, et ne puis, hélas! qu'envier ton sort.

— Joli sort! ai-je rien à moi? Ma diablesse de tante fait si bien que, d'année en année, je perds le vingtième de mon fonds.

— Comment cela?

Elle m'a taxé à mille écus, et je n'ai jamais eu au maximum que deux mille francs de rente.

— Admirable! s'écria Philosophe en riant; quand ta tante aura quatre-vingt-dix ans et toi cinquante, tu seras sans le sou! Et même un peu auparavant, si je compte bien, car, outre ta pension, tu dépenses assurément quelque chose...

— Parbleu! je me ruine en gants, en voitures, en pièces pour les domestiques et en cornets de dragées. Mais, entre nous, mon cher, on ne vit pas jusqu'à quatre-vingt-dix ans!

— Ceci n'est point prouvé, Narcisse... Il y a trois centenaires dans notre arrondissement, et tu sais le commandement du Décalogue :

Père et mère honoreras,
Afin de vivre longuement...

— Que me chantes-tu là?

— Je chante que madame Sigismonde Paincuit était dans sa jeunesse, au dire de ses contemporains, la plus respectueuse et la plus dévouée des filles. Elle passait les nuits à tricoter sans lumière pour subvenir aux frais de la maison paternelle. En définitive, marie-toi, je te le conseille... Tu feras le bonheur de ta tante.



— Charité bien ordonnée commence par soi!

— Proverbe de cancre! Narcisse.

A quarante ans, Narcisse n'était point marié; mais Philosophe l'était bel et bien.

Petit à petit, le malheureux pédagogue avait économisé les 3000 francs strictement nécessaires pour ouvrir une école. A la vérité, M. Lafouglaie, son bienfaiteur, d'une part, et, d'autre part, Marie, dame Lafouglaie, étaient généreusement venus à son aide. Enfin, par surcroît de bonheur, une dot de 20 000 fr. tomba des nues à la jeune ouvrière qui consentait à partager son misérable sort.

Alors, par une série de petits prodiges, tous les Painsec étaient hors de gêne. Filles et garçons s'étaient, les unes et les autres, casés tant bien que passablement. Théophile, devenu colonel, épousa Léonore Duchêne, que la veuve Grossac affectionnait. Suzanne Lillois, renonçant à l'indécis Narcisse, accorda sans indécision sa blanche main au percepteur des contributions de Longnez. Marguerite et Julie Descarres, Élisabeth, Anna, Lucile, et autres imitèrent ou même devancèrent un si sage exemple.

Grâce à la rondeur de sa dot, Charlotte Piment, aux yeux chassieux, s'était établie la première.

La bonne femme Grossac, âgée de quatre-vingts ans, semblait rajeunir. A la vérité, elle avait avantageusement modifié son régime alimentaire; elle buvait du bordeaux à tous ses repas, et, au dessert, un petit verre du meilleur malaga connu. Elle acheta un chapeau de velours neuf et une robe de soie puce, cessa d'aller au marché de Longnez, fit venir de Paris un lustre qu'elle garnit de bougies, renouvela son ameublement, et enfin donna des fêtes :

— Puisque tu vis comme un ours, dit-elle à Narcisse, je forcerai nos jeunes veuves et nos vieilles filles à venir ici-même.

L'héritier présomptif ne se permit pas de contrecarrer sa vénérable tante : — « Les octogénaires sont sujets à radoter, et d'ordinaire ne vivent pas longtemps. » — Il se fit donc faire un habit noir à la mode et eut toute une douzaine de paires de gants-paille complétement neufs, ceux de sa jeunesse étant complétement hors d'état de supporter un treizième nettoyage.

— Ami, lui dit Philosophe, l'idée fixe de ta tante est de te voir marié. Tu mûris; hâte-toi!

— Ma tante fait des excès; hier elle *bu* du champagne et chantonné la *Grand'mère* de Béranger :

« Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite
Et le temps perdu! »

— Elle se moquait de toi, Narcisse! prends garde!

Dix ans s'écoulèrent ainsi en corvées pour le neveu, en fêtes pour sa vieille tante qui arborait des robes neuves à chaque saison, voulait les plus belles étoffes, mettait des dentelles et portait des chapeaux à la mode.

Philosophe, qui avait des enfants charmants, élevait maintenant ceux du colonel Théophile et ceux de sa sœur Marie, dame Lafouglaie, citée en Corbessois pour le bonheur domestique dont elle jouissait. Philosophe alla trouver Narcisse et lui dit :

— Ta tante a quatre-vingt-dix ans, et toi tu ne dois plus avoir de quoi lui payer ta pension alimentaire.

— C'est vrai! fit Narcisse, ah! j'ai eu bien tort de tant attendre, elle m'enterrera!

— Marie-toi!

— Je n'ai plus de quoi acheter la corbeille de mariage. D'ailleurs, j'ai fait à Longnez une démarche malheureuse; madame veuve Lyonville m'a repoussé en me traitant de vieux pingre.

— Diable! ceci est grave!

— Le pis est que ma tante me met à la portion congrue depuis qu'elle m'a ruiné. Elle ne cesse de me reprocher les morceaux et refuse de m'avancer cent sous.

Cependant la vieille dame avait à ses gages un cordon bleu, n'allait plus qu'en voiture, donnait à dîner toutes les semaines et retenait sans cesse autour d'elle les enfants et les petits-enfants des Painsec qu'elle comblait de cadeaux.

Quand la fille aînée de Marie, dame Lafouglaie, se maria le même jour que sa cousine Lise, fille du colonel Théophile, la tante Grossac s'inscrivit au contrat de la première pour cent mille francs, à celui de la seconde pour soixante.

Narcisse Paincuit en eut une jaunisse dont il faillit mourir. Sa tante en personne lui sucrait ses tisanes.

Néanmoins, il ne mourut pas. — Il eut même la douleur de perdre enfin sa vénérable tante Sigismonde, qui, à l'âge de cent ans et huit jours, rendit l'âme en fixant sur lui un regard narquois et en souriant d'un sourire goailleur.

L'opulente centenaire, munie des sacrements de l'Église, fut enterrée avec toute la pompe due à une femme qui laissait de quatre à cinq millions. — Marie la pleura.

Le lendemain, son testament fut ouvert.

Il était daté du jour même du mariage de Marie Painsec avec M. Lafouglaie, et conçu en ces termes :

« Si, au moment de ma mort, mon neveu Narcisse Paincuit » est marié, je le nomme et l'institue mon légataire universel, » à la seule charge de faire dire tous les ans une messe pour » le repos de mon âme, — auquel cas, les codiciles suivants » devront être brûlés sans être lus. »

— Messieurs et mesdames, dit le notaire, M. Narcisse Paincuit n'étant pas marié, le testament ci-dessus est évidemment insuffisant. En conséquence, nous allons passer à la lecture des codiciles, qui, bien qu'ajoutés de dix ans, en dix ans, ne forment qu'une seule pièce, ainsi que feue madame Grossac m'en a instruit le jour où elle atteignit sa centième année.

« Art. 1er. — Mon neveu, Narcisse Paincuit n'ayant jamais consenti à se marier, malgré mes instances, et m'ayant, par ainsi, privée dans ma vieillesse du bonheur de voir autour de moi grandir de jeunes enfants qui m'auraient aimée, tandis que lui m'aimait si peu qu'il n'a cessé de fonder *ses espérances* sur ma mort; je lègue à mondit neveu Narcisse Paincuit la somme nécessaire pour lui constituer une rente viagère de six cents francs et le décharge de toute reconnaissance envers ma mémoire. »

Le sexagénaire Narcisse fut, à ces mots, pris d'un tremblement nerveux qui ne devait plus le quitter.

Marie, dame Lafouglaie, fut, de tous les assistants, la seule qui n'eut point la cruauté de sourire. Le notaire se mordait les lèvres.

Philosophe hérita de cent mille francs pour n'avoir cessé de donner à Narcisse le conseil de se marier.

— Peste! fit-il, si mon conseil eût été suivi, nous perdions ce beau legs.

— Oui, lui dit sa femme, mais si tu ne l'avais jamais donné, serions-nous mariés seulement? car je vois bien à cette heure d'où nous sont venus les vingt mille francs de dot qui aplanirent toute difficulté.

« Quoiqu'il me soit très-pénible de morceler le bien créé en majeure partie par mes soins assidus, je m'y résigne en voyant mon neveu Narcisse Paincuit atteindre un âge qui rendra son mariage impossible », disait la testatrice au début d'un article rédigé avec une prudence méticuleuse pour que ses volontés demeurassent inattaquables. Elle y faisait un devoir de con-

science et d'honneur, à tous et à chacun des légataires, de renoncer à leur part d'héritage, s'ils pouvaient être tentés, au mépris des intentions de la donatrice, de faire bénéficier Narcisse Paincuit de la moindre parcelle de ce qui leur était dévolu.

Tout legs refusé, toute valeur mobilière ou immobilière, de quelque nature que ce fût, y compris les meubles meublants du vieil hôtel Grossac, toute somme non répartie par des articles spéciaux, incomberaient à l'hospice de Longnez-sur-Sautespoir.

La généreuse Marie soupira.

Les Painsec, petits et grands, étaient comblés.

Aucun cousin ni arrière-cousin n'était oublié.

Il y avait des dons aux domestiques, aux œuvres pies, à l'église, aux écoles, à l'hospice et à l'hôpital.

Il y avait la fondation perpétuelle de trois dots annuellement destinées à trois jeunes filles sages et pauvres.

Enfin, l'article additionnel par lequel devait finir la lecture de tous les codiciles était ainsi rédigé :

« *Item*, je lègue, par surcroît, à mon neveu Narcisse Paincuit, le paquet cacheté qui se trouve à son adresse dans le tiroir du milieu de mon secrétaire. »

L'excellente Marie espéra que ce paquet renfermait une liasse de titres au porteur. C'était son album de jeune fille contenant des fleurs desséchées et les vers amoureux qu'elle avait collectionnés pendant les dix ou douze ans de ses premières amours. Mais, en outre, la malicieuse centenaire y avait ajouté les portraits photographiés de Marie elle-même, de Léonore Duchêne, Marguerite et Julie Descarres, Suzanne Lillois, Ernestine, Sophie, Anna, Clara, Élisabeth, Lucile et vingt autres dont il n'avait tenu qu'à Narcisse de devenir l'heureux époux.

Paincuit, le déshérité, lacéra l'album en mille pièces et partit pour Paris, où il vit dans une mansarde avec ses 600 francs de revenu.

Ah ! si au moins cette maudite rente n'était pas viagère, il pourrait épouser sa femme de ménage et quelqu'un le soignerait dans ses vieux jours.

Heureusement sa tante ne l'a pas privé de ses droits incontestables à un lit dans l'hospice de Longnez-sur-Sautespoir.

G. de la Landelle.

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS APPLIQUÉS A L'INDUSTRIE.

L'exposition ouvrière anglo-française, placée sous le patronage des ouvriers de Londres et de Paris, et destinée à commémorer le 50e anniversaire de la paix entre l'Angleterre et la France, a été inaugurée au palais de Cristal de Londres le 7 août.

C'est le 10 que s'est ouverte, au palais des Champs-Élysées de Paris, l'exposition organisée par l'*Union centrale des Beaux-Arts appliqués à l'industrie.*

Ces deux expositions, sans poursuivre un but identique, marchent parallèlement, et se complètent l'une l'autre. Elles révèlent d'ailleurs avec énergie le génie particulier de chaque nation, l'exhibition anglaise inclinant un peu plus, nous dit-on, du côté de l'utile, l'exhibition française un peu plus du côté du beau.

D'après les journaux anglais, l'exposition du palais de Cristal est non-seulement la plus complète qui ait été faite jusqu'à présent à Londres par des ouvriers, mais encore elle est supérieure par la qualité et le fini des objets exposés.

L'exposition du palais des Champs-Élysées est également supérieure aux précédentes, et voici les renseignements qu'une première et rapide visite nous permet de donner. L'exposition se divise en quatre sections principales. La première comprend les produits de l'art industriel, parmi lesquels se font remarquer nombre d'objets de grand intérêt, tels que meubles sculptés, terres cuites, marbres, onyx, tapisseries, les bronzes de Barye, les faïences de Dever, une grille en fer battu de M. Roy, un groupe monumental fondu par la maison Durenne sur un modèle de Klagmann, et une voiture superbe destinée au vice-roi d'Égypte, Ismaël-Pacha.

La seconde section est consacrée aux concours ouverts par l'*Union centrale* et qui portent sur des points pratiques, tels que le mobilier, l'ornementation des intérieurs, etc.

La troisième se compose de tous les envois des écoles de dessin de Paris, écoles primaires, lycées, écoles des Frères, etc. Elle se déroule pendant un kilomètre et demi, sur une hauteur de trois mètres.

La quatrième section, la plus intéressante pour les simples amateurs, constitue une sorte de musée rétrospectif d'un intérêt sans égal. Pour le former, les riches collectionneurs de Paris ont écrémé leurs rayons. MM. de Rothschild ont envoyé leurs émaux, leurs majoliques italiennes et leurs plats de Palissy; M. Double, ses meubles Louis XVI; M. Dutuit, son horlogerie; M. de la Salle, ses bronzes antiques; M. Basilewsky, ses objets bysantins; le prince Czartorisky, son musée polonais; le docteur Piogey, ses chinoiseries; le baron Pichon, son argenterie; MM. de Nieuwerkerke, de Saint-Senne et Spitzer, leurs armes; M. Techener, ses reliures, etc. Rarement plus bel assemblage aura été offert à la curiosité du public.

Une innovation a été faite à la disposition du palais de l'Industrie. Un escalier double, en forme de fer à cheval, conduisant par quatre-vingts marches aux galeries supérieures, a été posé au fond de la nef. Cet escalier est d'un excellent effet, et si utile que sans doute l'administration du palais demandera à le conserver.

Tel est, en quelques mots, l'ensemble de cette exposition, qui constitue un terrain plein d'enseignement pour le public et l'artiste, aussi bien que pour le fabricant et l'ouvrier. Nous nous proposons d'y revenir et de signaler d'une façon plus détaillée quelques-uns des objets qui nous ont particulièrement frappé.

R. H.





LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames; Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles **GRAVURES** de modes gravées sur acier d'après Jules **DAVID**, et coloriées à l'aquarelle.

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Russie	34	18	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	36	19	10
Hollande	36	19	10
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie	36	19	10
Grèce	36	19	10
Égypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Vénétie	36	19	10
Autriche	40	20	»
États-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Ecosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre agent.

Une année, 35 shillings.................... 43 fr. 75 c.
— avec traduction anglaise, 38 shillings........ 47 »
Six mois, 18 shillings.......................... 22 fr. 50 c.
— avec traduction anglaise, 20 shillings...... 25 »

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — S. O. BEETON, publisher of THE ENGLISH WOMAN'S DOMESTIC MAGAZINE, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Ce 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont charges de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. FERLAY et Cie, négociants, 6, rue Impériale;

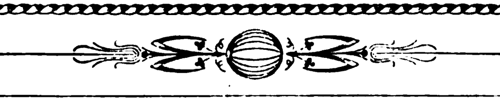
A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

ON PEUT AUSSI S'ABONNER DIRECTEMENT A PARIS

CHEZ M. ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR, RUE RICHELIEU, 92.

Les lettres non affranchies seront refusées.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

1er NUMÉRO DE SEPTEMBRE 1865

PARIS
ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR
Rue Richelieu, 92

SOMMAIRE DU 1er NUMERO DE SEPTEMBRE 1865.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES N° 790.

Toilette de ville. — Chapeau Empire. Passe et bande de bavolet en paille de riz. Fond mou en tulle de soie bouillonné. Sur la passe est une plume blanche sur laquelle repose un colibri et d'où retombe un grand voile de côté en tulle de soie. Le dessous de la passe est garni d'un bouillonné en velours avec chardons à fleurs d'or. Brides en taffetas blanc.

Robe en taffetas, garnie de larges biais en taffetas noir et de biais en taffetas de couleur.

Corsage décolleté carré, très-bas devant. Un large biais noir encadré borde le décolleté, descend devant sous la ceinture et dessine sur la jupe un long gilet arrondi du bas, avec poche de chaque côté. Des biais, posés en V, garnissent le milieu. Un biais noir, large et encadré, descend de l'encolure et se continue sur la jupe, dessinant comme une casaque longue derrière.

La ceinture est retenue sur le côté par une agrafe d'acier posée entre deux coques, avec bouts retombant de 50 centimètres.

Manche droite, garnie tout du long et au poignet.

Toilette parée de diner. — Coiffure Borghèse. Les cheveux sont frisés légèrement sur le front, au-dessous d'un cercle en or. Sur le devant, les cheveux forment deux bandeaux bouffants très-courts, dont les pointes retombent en légers frisons entre les deux bouffants.

Chignon rond, dit *à la paysanne ;* les cheveux sortent en frisons sur le chignon et un peu sur la nuque. Bandelettes en or au chignon.

Robe en taffetas. Taille courte. Décolleté carré. Ceinture Empire. Jupe sans ampleur, ni dedans ni aux hanches. Manches bouffantes, très-courtes. Manches longues en tulle de soie.

Le décolleté, la ceinture, les côtés et le bas de la jupe sont garnis par des bandes de taffetas blancs à bords écaillés, lisérés de noir et à médaillons noirs brodés de perles d'acier. Riche dentelle application posée presque à plat.

La garniture dessine la traîne derrière ; celle du bas remonte un peu devant.

Petite fille de sept a neuf ans. — Robe en alpaga garnie de velours noir.

Le corsage est décolleté carré. La manche forme une épaulière à large patte carrée retombant sur une manche longue en mousseline claire.

Une grecque dessine une casaque crénelée, qui, derrière, vient s'arrêter sur deux rangs ondulés faisant tout le bas de la jupe.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 25.

Chapeau rond, en paille, garni d'une torsade de crêpe retenue par une agrafe en perles, et retombant de côté en grand voile.

Paletot et jupe en tissu uni, garni de galons ou de bandes de velours de couleur foncée.

Avis a nos abonnées. — En cas de changement d'adresse ou de réclamations, prière de vouloir bien nous adresser la dernière bande avec son numéro d'ordre.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mme Ve Robert et Fils r. de Richelieu, 83 _ Modes de Mme Morison Rue de la Michodière, 6.
Coiffures de Mr de Bisterweld, Fg St Honoré, 5 _ Costume d'Enfant de la Mon A St Augustin rue Ne St Augustin, 45.
Lingerie de la Balayeuse Pl. Vendôme, 4 _ Fleurs de Mme E. Coudré Mon Gilman r. Richelieu, 104.

Nouveautés en dentelles de la Mon F. Monard r. des Jeuneurs 42. | Corsets de la Mon Simon à la Couronne Impériale, r. St Honoré 183.
Sous jupe acier. E. Creusy Baudelier et Roche r. Montmartre, 133. | Parfums de Violet fourn. de S. M. l'Impératrice, r. St Denis 317.

Entered at Stationer's hall. LONDON S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña



SOMMAIRE DU 1er NUMERO DE SEPTEMBRE 1865.

TEXTE.

Modes, renseignements divers, description des toilettes, par madame …

ANNEXES.

Gravure de modes, n° 790, dessin de M. Jules David, toilette …

… en confections, corsages et manches, est une chose précieuse pour toutes les personnes qui s'occupent de l'habillement des femmes. Elles trouveront dans cette publication une grande économie de temps, et pourront, en s'aidant du texte explicatif et des croquis accompagnant les patrons, obtenir sans tâtonnements l'exécution parfaite d'un modèle nouveau.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, qui ne paraissent encore que depuis le 1er avril 1861, obtiennent un grand succès qui se justifie par leur utilité et leur excellente exécution.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, journal mensuel de Patrons, de Confections et de Robes, parait le 15 de chaque mois.

Chaque numéro est composé d'un Patron découpé de grandeur naturelle, accompagné d'une légende explicative de la coupe, des moyens …

… et d'un croquis dessiné représentant l'ensemble du patron monté.

POUR LA FRANCE, UN AN : 10 FRANCS. — POUR L'ÉTRANGER : 12 FR.

Pour les pays étrangers qui n'ont pas de conventions postales avec la France, le prix varie selon les tarifs de la poste de ces pays.

On s'abonne à Paris, au bureau du MONITEUR DE LA MODE, 92, rue Richelieu, et chez M. H. Picart, 19, rue des Petites-Écuries.

Les abonnements partent du premier de chaque mois. On ne s'abonne pas pour moins d'une année ; aucun abonnement ne sera servi s'il n'est accompagné du payement de l'année, soit en un bon de poste, soit en espèces, soit en un mandat sur Paris. Les libraires et les directeurs des messageries transmettent les abonnements. Avoir soin de bien désigner le titre des PATRONS DÉCOUPÉS.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mme Ve Robert et Fils r. de Richelieu, 83 — Modes de Mme Morison Rue de la Michodière, 6.
Coiffures de Mr de Bisterweld F. St Honoré, 3 — Costume d'Enfant de la Mon A St Augustin rue Nve St Augustin, 45.
Lingerie de la Balayeuse Pl. Vendôme, 4 — Fleurs de Mme E. Coudré Mon Tilman r. Richelieu, 104.

Nouveautés en dentelles de la Mon F Monard r. des Jeuneurs 42.
Sous jupe acier E. Creusy Baudelier et Roche r. Montmartre, 133.
Corsets de la Mon Simon à la Couronne Impériale r. St Honoré 183.
Parfums de Violet fournr de S. M. l'Impératrice r. St Denis 317.

Entered at Stationer's hall. LONDON S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C. MADRID El Correo de la Moda P. 1 de la Prensa

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Nous pouvons offrir aujourd'hui à nos lectrices des nouveautés en ce qui concerne les chapeaux d'automne et d'hiver. Les formes sont encore très-petites, mais le genre fanchonnette a complétement disparu.

C'est madame *Morison*, rue de la Michodière, 6, qui a eu l'obligeance de nous initier la première aux mystères de la mode nouvelle, et nous lui en devons des remercîements, car, ainsi qu'on va le voir, les modèles soumis à notre examen sont d'une rare élégance et d'une grande variété. Abordons tout de suite les types dont la vogue va s'emparer. Voici leurs noms :

Chapeau *Clotilde*, forme Empire. Passe de velours noir, ornement de ruban en taffetas rose. Sur le côté gauche du fond, une large cocarde de tulle blanc double, plissé à gros plis, de laquelle s'échappe un groupe de tulipes lilas et blanc en velours, à feuillage frimaté. Le bavolet soutenu est de dentelle noire; les brides, de taffetas rose.

Un second chapeau porte le nom de *Castiglione*; il est de velours noir, entouré d'une cordelière d'or. Le bavolet à pointe est orné d'un nœud de velours ; la même cordelière en suit tous les contours et revient se croiser sur la passe. Le dessus est décoré d'une touffe en plumes d'autruche et de coq formant saule et aigrette. A l'intérieur, une torsade de velours cordée d'or fait bandeau et descend le long des joues.

Autre chapeau, celui-ci en velours royal blanc. La passe est tendue; la calotte, plate et carrée par derrière, est plissée à gros plis; il s'en échappe une longue touffe d'herbes brillantes qui fait bavolet-écharpe. L'intérieur est formé d'un bandeau de velours sur lequel sont posées trois pensées de velours blanc et lilas givré. Brides de taffetas blanc.

Notons encore un chapeau, modèle *Montespan*, en royal bleu, et orné de taffetas du même bleu. Intérieur de tulle ruché et roses-pompons perlées de cristal.

Un autre modèle très-gracieux est en velours noir brodé de grenadine blanche. Sur le côté gauche, une branche tombante de chardons velours violet et or. Au bord de la passe, un papillon qui se répète dessous. Intérieurement, des chardons de velours et des tirettes de tulle blanc. Brides noires.

Parmi les nouveaux types créés par madame Morison, n'oublions pas de citer : le *Marie-Stuart*, dont la passe, à pointe sur le front et décrivant de chaque côté des demi-cercles garnis de tulle et fleurs, est d'une grâce pleine de séductions; et le chapeau espagnol, véritable *sombrero* Isabelle, de forme ronde relevée sur le côté. Ce dernier est en velours garni de longues plumes; il sert de chapeau de chasse, et sa coupe toute nouvelle lui vaudra de brillants succès.

Dans des commandes expédiées à Bade pour l'époque des courses de septembre, madame Morison a déployé toutes les ressources du talent fécond qui la place aujourd'hui parmi les premières modistes de la capitale.

Nous sommes malheureusement moins riches en robes qu'en chapeaux. A l'heure où nous écrivons ces lignes, nous ne voyons encore chez nos couturières que des costumes de campagne auxquels se joignent, de temps à autre, des pardessus à capuchon, confections tout à fait de fantaisie, destinées à préserver nos belles touristes des premiers frissons de l'automne. Mais, sous peu de jours, on nous montrera de tous côtés des étoffes nouvelles. Les modes d'hiver mûrissent en serre dans les ateliers de nos habiles confectionneuses. On taille le velours, la moire et le satin. Adieu les robes légères! Les demi-saisons se font de taffetas foulard et petits lainages mousseline de laine.

La forme *Princesse* paraît appelée à beaucoup de vogue au début de la saison. Cette coupe demande beaucoup d'adresse; elle convient surtout aux femmes minces, parce qu'elle avantage la taille et qu'il lui faut absolument un corps souple pour sa parfaite réussite. La mode, qui a ses élus, nous désigne madame *Pieffort*, rue Grange-Batelière, 1, comme la couturière par excellence pour la robe *Princesse*. C'est, en effet, de cette maison que sont sortis les types les plus complets de ce modèle caractéristique. Nous connaissons depuis quelque temps déjà madame Pieffort, et comme il nous faut avant tout des maisons qui créent des modèles, nous nous adresserons volontiers à elle pour varier les toilettes de nos gravures et de nos chroniques.

Encore un mot sur la robe *Princesse*. Chacun sait que ce patron, d'une seule pièce, est établi par des biais qui se développent le long de la taille et amènent l'ampleur toujours progressivement jusqu'au bas de la jupe. C'est une coupe heureuse pour les tissus épais; la moire, le satin et la popeline ont une plus-value réelle par ce détail qui n'offre pas de coupure heurtée. Les liserés, très-souvent de couleur tranchée, avec lesquels on assemble les coutures, font un excellent effet sur les teintes unies. Nous avons remarqué chez madame Pieffort des costumes d'amazones préparés avec beaucoup de goût, puis deux très-jolies toilettes de soirée parties pour Biarritz le jour même de notre visite.

La première était ainsi composée : — Robe de taffetas rose; une seule jupe à traîne, garnie tout à l'entour d'un haut volant avec frange thibet et tête de passementerie en perles blanches. — Corsage coupé en carré et garni de même. Intérieur d'une guimpe de guipure gothique. — Corsage-ceinture de guipure remontant autour de la poitrine, coupé en trois pointes bordées de perles, avec nœud-écharpe flottant derrière. Les bouts de l'écharpe frangés et perlés.

La seconde toilette, tout à fait jeune fille, était ainsi : — Pardessous de taffetas blanc. Première jupe de tulle blanc festonnée dans le bas d'une ruche de ruban blanc; seconde jupe de tulle pareil, relevée par des choux de tulle et taffetas à intérieur d'un bouquet de roses-pompons. — Corsage coupé en carré, tulle plissé sur taffetas, ruche autour. Une petite guirlande de pompons sans feuilles est posée sur le corsage; elle tombe en deux colliers sur le devant et en un seul sur chaque épaule où la guirlande est retenue par des choux assortis à ceux de la jupe. Petites manches courtes en bouillons de tulle.

Nous ne reproduirons point de nouveaux détails sur les costumes de voyage. Voici trois mois que nos descriptions et nos dessins portent sur ce sujet, qui, malgré sa fécondité, se trouve épuisé et n'amènerait plus que des répétitions.

Prenons patience : nous aurons, à la fin du mois, toute une série de costumes d'enfants fournis par l'excellente maison de Saint-Augustin, 45, rue Neuve-Saint-Augustin. Nous avons vu déjà dans ces magasins des toilettes enfantines composées en cachemire (robe, casaque et gilet), avec lesquelles on remplace les tissus trop diaphanes pour supporter la bise du soir. Une

jolie toilette de petite fille, composée par la maison de Saint-Augustin, était en popeline fond blanc semée de pois bleu. Jupe bordée d'une corde bleue. Cette même corde posée en grands festons au-dessus de l'ourlet. Entre chaque feston, une étoile de guipure doublée de bleu. — Pour pardessus, un burnous de cachemire blanc entouré de frange thibet avec galon au-dessus. — Coiffure : chapeau rond, forme irlandaise, orné de velours et plumes de coq.

Nous avons des jupons nouveaux. On remarque qu'ils sont généralement de couleur unie. Dans les magasins de la maison Creusy, 133, rue Montmartre, où la nouveauté abonde à chaque saison, nous avons compté plus de cinquante patrons différents. Les ornements en damiers sont employés dans une foule d'occasions. Ils sont toujours d'un joli effet sur les lainages de teintes vives. Les jupes à ressorts, fabriquées avec le plus grand soin, sont l'élément indispensable d'une mise soignée, et, sous ce rapport, la maison Creusy nous a habituée à lui adresser de fréquents éloges. Un genre de surjupe garni à l'*orientale*, qui se prépare en ce moment, sera le sujet d'un prochain article.

La vogue des ceintures, loin d'être épuisée, va nous fournir un grand nombre de variétés dont nous augurons très-bien pour notre saison d'hiver. On fabrique depuis quelque temps de magnifiques rubans illustrés, dont les échantillons nous seront montrés sous peu de jours. Nous en rendrons compte.

Au point de vue de la toilette, on désire naturellement avoir de la beauté, mais ce don n'est pas le partage de toutes les femmes. Souvent aussi celles qui l'ont reçu n'ont pas le bonheur de le conserver longtemps : une maladie détruit quelquefois, sans retour, la fraîcheur d'une femme de vingt ans. On ne doit pas s'étonner que les femmes cherchent à acquérir les avantages qu'elles n'ont pas, ou à remplacer ceux qu'elles regrettent. Dans un combat, lorsqu'un général a perdu ses soldats ou ses canons, il avise en toute hâte aux moyens de les remplacer, et on le proclame habile, surtout s'il gagne la bataille.

Quand une femme a de l'éclat, elle paraît belle : donc elle l'est en effet ; de même, si elle parvient à dissimuler quelques années trop vite venues, cette adresse est de bonne guerre. Que les femmes, sur le champ de bataille du monde, ne soient pas moins adroites que les généraux, et la victoire leur restera.

L'habile parfumeur qui se nomme Seguy, 17, rue de la Paix, s'est fait une spécialité de trois articles justement célèbres : le blanc Nymphæa, le rose d'Armide et les crayons Impératrice. Les noms de ces produits indiquent suffisamment leur usage et ce n'est pas, au reste, la première fois que nous signalons à nos lectrices cette parfumerie de choix, qu'elles nous sauront gré de leur avoir recommandée.

Quand on revient de la campagne avec un teint brûlé du soleil et piqué de rousseurs, avant de mettre sur sa figure les préparations destinées à embellir, il est sage de se servir du lait antéphélique de Candès, qui enlève toutes les taches accidentelles, purifie la peau des résidus incrustés par le sable et la poussière et passés au feu à la manière d'une peinture sur porcelaine par la chaleur du soleil. En huit jours, on fait disparaître le hâle. Il faut plus de temps pour ôter les taches rousses, parce que celles-ci sont incrustées dans le tissu dermal. On y parvient cependant avec un peu de soin, surtout si l'on a la précaution de se conformer exactement aux indications du prospectus consciencieux dont la maison Candès accompagne son produit.

Marguerite DE JUSSEY.

CAUSERIE

Pour ne point paraître étrangère aux choses de ce monde, une causerie devrait être, aujourd'hui, datée de Cherbourg, de Brest, de Plymouth ou du théâtre du Vaudeville. Voilà les points du globe parisien où se sont passées les choses dont on s'occupe le plus et dont on s'occupera le moins, quand seront publiées ces lignes que j'aurais dû, pour ne point manquer à la couleur locale, écrire sur les bastingages du *Royal-Sovereing* en guise de pupitre, ou sur l'habitacle du *Magenta*. Mais je me défie un peu de l'influence de la couleur locale sur les productions littéraires depuis l'aventure, ou plutôt la mésaventure, arrivée à M. de Saint-Georges, l'auteur dramatique.

Il est probable que vous ne vous en souvenez pas, — et d'ailleurs cela remonte bien haut pour des femmes : il y a vingt ans de cela ; — vous ne vous souvenez pas que M. de Saint-Georges, homme d'infiniment d'esprit, soit dit de bien grand cœur, et auteur dramatique très-fécond, — ait fait le *libretto* d'un opéra comique intitulé, je crois, le *Planteur*. Qui avait écrit la musique ? C'est ce que ne se rappellent pas, à coup sûr, les échos de la salle Favart. Il arriva que le *Planteur* eut une chute effroyable. Quelqu'un était allé, le lendemain, porter à M. de Saint-Georges des compliments de condoléance. Ce quelqu'un dit entre autres choses désagréables à notre auteur, car à un auteur tombé toute observation sur son œuvre manquée est désagréable :

— Je crois que votre pièce manquait surtout de couleur locale.

— Ce serait singulier, par exemple ! s'écria M. de Saint-Georges. Du jour où j'ai conçu l'idée de cet opéra, j'ai renvoyé mon domestique, pour prendre à mon service un nègre qui avait ordre de ne me parler que le langage si charmant de « petit blanc, petit maître à moi » et de me chanter des *bamboulas* dont il m'assourdissait. Pas de couleur locale, mon cher monsieur ! Mais ce n'était pas assez pour moi d'avoir un négrillon à mon service ! Regardez, là-bas, coiffant le buste de Boïeldieu, un chapeau de Panama, et derrière ma table de travail une canne à sucre ! Étais-je assez bien entouré, dites, pour que la couleur locale ne manquât point à mon œuvre ?

Le visiteur se leva, décoiffa le buste de Boïeldieu du fameux chapeau et l'examina de près :

— Votre panama, mon cher auteur, est né dans la rue Saint-Denis ; c'est un chapeau de trente sols, en paille de blé venant de la Beauce. Montrez-moi votre canne à sucre. — Votre canne à sucre, mon bon ami, est simplement une baguette à battre les habits... peinte.

M. de Saint-Georges était étourdi.

— Quant à votre nègre...

— Mon nègre, mon nègre... Allez-vous me démontrer aussi qu'il était mauvais teint.

— Je n'en jurerais pas... Sonnez-le.

M. de Saint-Georges sonna. Ce fut son ancien domestique chassé qui se présenta.

— Ce n'est pas toi que j'ai appelé, lui dit notre auteur, saisi d'un singulier pressentiment. — C'est le nègre.

— Le nègre, monsieur, c'était moi !... s'écria le malheureux en se jetant aux genoux de son maître. Pardonnez-moi, pardonnez-moi !



Planche N° 25.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

Toilette de campagne ou de voyage de la maison Ve Robert fils, rue Richelieu, 85

(Voyez la description, page 2 de la couverture.)

M. de Saint-Georges, qui a beaucoup trop d'esprit pour mal prendre les choses, riait à gorge déployée et comme personne, à coup sûr, n'avait ri à son opéra.

— Voilà donc, dit-il, pourquoi ma pièce a été manquée! — Tous les éléments de la couleur locale étaient falsifiés. J'aurais défié Scribe lui-même de réussir dans de pareilles conditions.

M. de Saint-Georges était donc de meilleure composition que M. Émile de Girardin, à l'endroit de ses insuccès. Dieu me garde de me jeter dans la mêlée qu'ont provoquée les *Deux Sœurs* au Vaudeville! Toujours est-il que ç'a été une canonnade d'articles de tribord et de babord, comme en ont tirées le *Royal-Sovereign* saluant le *Magenta* et le *Solferino* faisant les honneurs de la rade de Brest à l'*Achilles*. Les feux d'artifice du 15 août, un peu trempés par la pluie, n'ont pas fait autant de bruit que les critiques peut-être trop acharnées dirigées contre les *Deux Sœurs*. Sur ce, M. Émile de Girardin est venu s'embosser par le travers de M. Francisque Sarcey, rédacteur théâtral de l'*Opinion nationale*, — tout en manœuvrant de manière à attirer dans ses eaux de combat M. Alexandre Dumas fils qui est resté sur ses ancres, sans vouloir chauffer. Pendant quelques jours, M. Sarcey a été pris entre deux feux, recevant d'enfilade les bordées de M. Ernest Feydeau, rédacteur en chef de l'*Époque* et dans ses pleines œuvres la canonnade de M. de Girardin. M. Sarcey a répondu vivement, puis a suspendu son feu sans que ses pièces eussent été démantelées, — si bien que, tout à coup, M. de Girardin s'est trouvé seul, canonnant toujours, mais canonnant dans le vide et perdant ses boulets dans la mer.

Je ne sais s'il m'arrivera ce qui est arrivé à M. de Saint-Georges; mais j'ai fait tous mes efforts pour mettre de la couleur locale, — en souvenir des fêtes navales si cordialement échangées entre la France et l'Angleterre — dans le récit du combat où tant d'encre a coulé ces jours derniers. — Je reconnais que j'aurais pu commettre une faute d'orthographe et écrire tant d'*ancre*, toujours pour continuer la couleur locale.

Si vous me mettiez dans l'obligation, au prix de ma tête, de vous dire qui a raison, qui a tort dans ce tournoi dont le public s'est amusé et dont les journaux ont profité, je vous rappellerais l'anecdote du bon roi Henri IV écoutant deux avocats plaidant l'un contre l'autre et s'écriant :

— Ventre-saint-gris! Je crois qu'ils ont raison tous deux.

Si cette façon de tirer mon épingle d'un jeu où je n'ai que faire ne vous satisfait pas, je vous dirai : Prenez ma tête et n'en parlons plus.

A l'heure où vous lirez cette causerie, il restera si peu de chose de la fête du 15 août; la fumée des feux d'artifice sera si bien dissipée; depuis longtemps, les saucissons et les pains des bureaux de bienfaisance seront si bien mangés; des lampions et des lanternes vénitiennes il restera si peu de chose, — que j'aurais l'air de tomber des nues à vous parler de la fête du 15 août! Il y aurait de jolies choses à en dire, cependant, et de bonnes choses aussi. C'est la fête de la France, c'est la fête de Marie! N'est-ce pas assez?

Un autre gros sujet de conversation, ç'a été l'insuccès de l'immersion du câble transatlantique. Avec quelle anxiété on attendait les dépêches parties du *Great-Eastern!* On peut s'imaginer ce qu'il y avait de curieusement intéressant dans ce fait d'un monstre construit de fils de fer et de gutta-percha, envoyant lui-même de ses nouvelles et annonçant à l'univers étonné tantôt que 100 milles de son long corps, tantôt 200 milles, puis 1000 milles sont enfoncés dans les profondeurs de l'Océan! Tout à coup le monstre devient muet. Qu'est-il advenu de lui? A-t-il simplement perdu la parole, ou bien a-t-il perdu la vie?

Nouvelle anxiété d'une nouvelle espèce! Il faut attendre le retour du monstre de vapeur qui portait l'autre monstre, pour savoir la vérité. On n'a jamais assez d'une seule inquiétude et jamais assez d'une seule douleur en ce monde; il en faut au moins deux, puis trois, puis dix pour remplir la coupe. Or, ce n'était pas assez qu'on supposât qu'un malheur fût arrivé au câble transatlantique, on se mit à supposer, et même à affirmer, que le *Great-Eastern* lui-même avait péri, puisqu'il avait péri corps et bien! La catastrophe était donc complète.

Mais le *Great-Eastern* est rentré au port, sain et sauf. La mer, qui ne l'a point englouti, a englouti le câble, qui gît, à cette heure, dans les profondeurs de l'Océan d'où les tentatives les plus énergiques n'ont pu parvenir à le retirer. Le retirera-t-on, ne le retirera-t-on pas? Les uns l'affirment, les autres disent non. Ceux qui disent oui sont ceux qui ont foi dans la science moderne; ceux qui nient sont les hérétiques du progrès. Qui aura raison? Qui aura tort? L'événement le prouvera. En attendant, les capitalistes anglais ne se découragent pas; ils sont prêts à tous les sacrifices, tant ils ont confiance dans le succès.

Honneur à eux! Car ce sera là le plus grand effort de la science moderne, et aujourd'hui que le télégraphe a déjà remplacé la poste en Europe et les commissionnaires dans Paris, il est permis de s'intéresser au problème qui devra le substituer aux bâtiments à vapeur entre le vieux et le nouveau monde.

X. Eyma.

PÊLE-MÊLE

C'en est fait de l'été!... Les marrons du Lyonnais et du Périgord font déjà leur apparition à Paris. Adieu les beaux jours! Quand les hirondelles voient, au coin des rues, les fourneaux à châtaignes remplacer les gradins des bouquetières, elles se préparent à partir. Elles rencontrent en chemin, se dirigeant sur Paris, les hirondelles d'hiver, Gavroches savoyards, Fanchons alsaciennes, qui viennent aux neiges et s'en vont aux fleurs.

Donc, les marrons arrivent : c'en est fait des beaux jours d'été!...

***

Les journaux de droit nous ont, ces jours-ci, rendu compte d'un procès qui donne une idée exacte des dépenses de la *fashion* par le temps qui court. Voici les renseignements que nous extrayons de la *Gazette des Tribunaux* :

Le 1er mars 1864, le sieur Hodgson est entré comme piqueur chez M. le comte de Lambertye. Il avait commencé par formuler ses prétentions en ces termes : « Le sieur Charles Hodgson, soussigné, qui a été pendant si longtemps piqueur au célèbre établissement de feu le très-honorable Robert Henry, comte de Pembroke et de Mongomery, s'engage à passer au service de M. le comte de Lambertye, ce acceptant, et de lui servir dans la même capacité, avec le plus grand dévouement et la plus parfaite fidélité pendant la période de deux ans, qui commen-



ceront le 1er mars 1864, pour terminer le 1er mars 1866, aux termes des conditions suivantes : M. le comte de Lambertye aura la bonté de payer à M. Hodgson :

300 fr. par mois, ses propres gages;
100 fr. par mois, gages du second cocher:
150 fr. par mois, gages du postillon;
135 fr. par mois, gages d'un palefrenier;
135 fr. par mois, gages d'un autre palefrenier;
720 fr. par mois pour l'entretien de six chevaux, y compris verts, carottes et médecine, à raison de 120 fr. par cheval;
72 fr. par mois, frais d'ustensiles d'écurie, à raison de 12 fr. par cheval;
48 fr. par mois pour l'huile, savon, bougies de voitures;
10 fr. par mois pour composition et poudre pour bottes à revers et culottes de peau;
60 fr. par mois pour logement du piqueur;
60 fr. par mois pour le chauffage des écuries et du piqueur;
30 fr. par mois pour le blanchissage des torchons et des draps des palefreniers;
Formant le total de 1920 fr. par mois... »

M. le comte de Lambertye a souscrit à ces conditions.

Et l'on parle du « luxe effréné » des femmes!...

* * *

Le catalogue de l'Exposition des Arts industriels, qui a lieu en ce moment au Palais de l'Industrie, nous révèle un luxe d'un autre genre; mais celui-ci, du moins, a un côté artistique qui peut être considéré comme circonstance très-atténuante.

Un collectionneur éminent a exposé tout un mobilier fameux, qu'il emploie à son usage particulier.

Il voit l'heure à une étonnante pendule entourée de fleurs en porcelaine de Sèvres, dont pas une rose, pas une feuille n'est ébréchée.

Cette pendule a sur le devant un orchestre de musiciens et des chanteuses en porcelaine de Saxe qui sont d'un rocaille adorable, et une musique voisine du mouvement exécute douze airs de Lulli!...

Cette curiosité vient du château de Rambouillet et a été faite pour le comte de Toulouse.

Les chaises et les fauteuils, en tapisserie éblouissante, représentent les *Fables de la Fontaine* et proviennent des palais de Louis XIV.

Deux vases de terre à fond rose, ornés de médaillons, proviennent de Louis XV et représentent les divers épisodes de la *Bataille de Fontenoy*. Rien n'est magnifique comme les perles, les rubans, les anneaux dont ils sont enjolivés.

Le service de table a appartenu à madame du Barry, et porte ses chiffres. Il représente les *Animaux de Buffon*.

La chambre à coucher de M. Double (c'est le nom de l'exposant) est ornée de la pendule de Marie-Antoinette, garnie de diamants et de bleus lapis-lazuli, un véritable bijou de blonde.

Après cette énumération, il nous paraît nécessaire de répéter que l'intelligent collectionneur *se sert* de ces meubles historiques, dont la conservation, du reste, est parfaite.

* * *

Il nous est impossible de passer sous silence un charmant dîner donné dernièrement à Théophile Gautier par un des amis du poëte. Une nombreuse et brillante société avait été réunie à cette occasion, et l'amphytrion avait eu la spirituelle idée de composer le menu du dîner à l'aide des titres des principaux ouvrages du maître. On avait, en conséquence, distribué aux convives des cartes en tête desquelles on lisait, en lettres d'or, ces mots :

COMÉDIE DE LA MORT D'UN DÎNER.

Le potage était une julienne d'*Emaux* et *Camées;* les hors-d'œuvre étaient représentés par des Chinois teints, le saucisson *Militona*, les olives farcies *à la Sacountala*. Le reste à l'avenant.

Théophile Gautier a rendu en poëte cette gracieuse attention : ajournant son remerciement au jour de la fête de la maîtresse de maison, il réunissait dernièrement les mêmes invités dans son aimable retraite de la rue de Lonchamps. Voici les vers dont il a composé son précieux bouquet :

SONNET

A madame D. de la G., la veille de Sainte-Marguerite.

Les poëtes chinois, épris des anciens rites,
Ainsi que Li-Tai-Pé quand il faisait des vers,
Mettent sur leur pupitre un pot de marguerites
Dans leurs disques montrant l'or de leurs cœurs ouverts.

La vue et le parfum de ces fleurs favorites,
Mieux que les pêchers blancs et que les saules verts,
Inspirent aux lettrés, dans les formes prescrites,
Sur un même sujet des chants toujours divers.

Une autre Marguerite, une fleur féminine,
Que dans le Céladon voudrait planter la Chine,
Sourit à notre table aux regards éblouis;

Et pour la Marguerite, un mandarin morose,
Vieux rimeur, abruti par l'abus de la prose,
Trouve encore un bouquet de vers épanouis.

Théophile GAUTHIER.

Ce sonnet est écrit au bas d'une image, et c'est dans un costume de bal emprunté à la souveraine du Céleste-Empire, que la jeune femme qui en est l'objet a inspiré le poëte.

* * *

Le dîner si gracieusement rendu par l'auteur d'*Avatar* et du *Roman de la momie* ne se faisait pas seulement remarquer par l'étrangeté du menu, mais aussi par une innovation charmante et tout artistique, dont nous nous sommes promis de faire part à nos lectrices. La place de chacun des convives était indiquée à table par une carte-aquarelle ornée de ravissants enfantillages très-spirituellement faits, et au milieu desquels on avait ménagé la place nécessaire pour inscrire les noms des invités.

La maîtresse de la maison, cette même Marguerite qui a inspiré le sonnet chinois dont on a lu les vers, a bien voulu nous apprendre d'où lui venaient ces cartes originales, que tous ses convives ont tenu à garder en souvenir de cette aimable fête. Les cartes-aquarelles sont dues à la maison Susse, place de la Bourse. C'est assez dire que les quarante sujets dont se compose la série sont exécutés dans la perfection. En effet d'art industriel, la maison Susse a sa noblesse, et elle sait trop que noblesse oblige, pour lancer dans le monde des enfants indignes d'elle.

* * *

Nous trouvons dans la *Petite Revue* une spirituelle boutade en faveur des chiens, que l'ombre du docteur Jonathan Swift



a fait paraître dans un journal bruxellois, le *Sancho*, sous ce titre : *Moyen de rendre les chiens enragés.* Voici cette boutade posthume :

« Fermez-leur la gueule avec une bonne muselière, si bien attachée qu'ils ne puissent la rompre, assez serrée pour qu'ils ne puissent ouvrir les mâchoires, ni pour boire ni pour manger.

» Lâchez-les alors dans la rue, par un soleil qui leur brûle les pattes; laissez-les poursuivre à coups de pierres par les gamins et à coups de crocs par les abatteurs jurés, et vous serez à peu près sûrs d'obtenir un chien enragé.

« En effet, les hommes qui président à la sûreté publique ayant appris que les chiens ne transpirent que par les parois de la gueule et par les muqueuses de la langue, et que, en conséquence, le seul moyen de rafraîchissement qu'ils aient consiste à ouvrir la gueule et à précipiter le mouvement respiratoire, se sont dit : Il faut empêcher cet abus par tous les moyens en notre pouvoir : l'amende ou la mort !

» Les administrations de Lisbonne et de Constantinople sont beaucoup moins avancées que les nôtres : les chiens vagabonds y sont nombreux et bien traités, parce qu'ils sont chargés de l'assainissement de la voie publique; ils ne connaissent pas la muselière civilisée. Aussi n'a-t-on jamais obtenu dans ces villes un cas d'hydrophobie.

» Nous espérons que quelques-uns des Turcs qui étudient la médecine chez nous importeront la muselière dans leur pays, et qu'on ne sera pas toujours privé de chiens enragés dans une contrée dont la température serait si favorable à l'acclimatation de l'hydrophobie sur une très-grande échelle. »

***

Autre nouvelle !... Un chapelier de Londres vient d'obtenir un brevet pour des chapeaux lumineux. Ceux-ci préserveraient, dit-il, leurs porteurs du danger d'être écrasés la nuit par les *cabs*, et permettraient d'effectuer une économie sur l'éclairage des rues ! On voit bien que nous sommes dans le siècle des lumières.

***

On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, d'une maladie très-grave dont se trouve atteint l'auteur de l'*Honneur et l'Argent*, M. Ponsard; on a même présenté l'état du poëte comme désespéré. Jules Janin, l'un de ses plus intimes amis, a bien voulu nous rassurer, et, comme il ne sait pas faire à demi les choses, l'aimable critique des *Débats* a donné à ses lecteurs la primeur d'une citation de la pièce de Ponsard, le *Lion amoureux*, qui sera jouée dans deux mois au Théâtre-Français. C'est là une bonne fortune dont la réédition vaut de l'or, et nous nous en voudrions de ne pas communiquer à nos lectrices les beaux vers que voici :

LA MARQUISE.

Non, je ne croirai pas d'ailleurs que la rancune
Dans un cœur généreux survive à l'infortune.
Frappés de tant de coups, n'avons-nous pas assez
Expié les hauteurs dont vous fûtes froissés.
Et les cachots, l'exil, et le sang de nos proches,
N'ont-ils pas, par nos deuils, désarmés vos reproches?
Nous avons, nous aussi, comme sous l'humble toit,
Connu le dénûment, et la faim, et le froid,
Et nous avons subi, sur la terre étrangère,
Toutes les dures lois qu'impose la misère.
— Tenez : moi, qui vous parle, eh bien ! j'ai de ma main
Lavé les gobelets aux environs du Mein.

HUMBERT.

Quoi! vous! madame! vous!

LA MARQUISE.

Moi-même, et je me vante
Que jamais cabaret n'eut meilleure servante.

HUMBERT.

Cette main!...

LA MARQUISE.

Cette main apportait lestement
Une bière écumeuse au buveur allemand,
Et savait au retour serrer, là, dans sa paume,
Les kreutzer qu'empochait le brasseur économe.

HUMBERT.

Est-il possible? O ciel! quelles nécessités
Vous avaient pu résoudre à ces extrémités?

LA MARQUISE.

Eh! mon Dieu! ne pouvant, au travers de la guerre,
Pénétrer dans la ville où je cherchais mon père,
Seule, la bourse vide, il me fallut enfin
Travailler, mendier, ou bien mourir de faim.
C'est le premier parti que je préférai prendre,
Et, comme je n'avais ni le loisir d'attendre
Ni l'espoir de trouver des travaux à mon gré,
J'acceptait tout d'abord ceux que je rencontrai.

HUMBERT.

Vous, servante d'auberge ! O barbares ! ô lâches
Qui pûtes employer à de serviles tâches
Ces délicates mains faites pour commander,
Et que de tout affront leur blancheur doit garder !
— Bourreaux !

LA MARQUISE.

Là. — Calmez-vous. De pires catastrophes
M'avaient fait sur ce point des esprits philosophes.
Le pays était beau, l'air pur; un gai bosquet
Donnait à notre auberge un petit air coquet;
Une vigne grimpait sur la muraille blanche;
Et ces bons Allemands, accoudés sur la planche,
De leurs yeux rêveurs, pleins d'étonnements naïfs,
Admiraient ma tournure et mes mouvements vifs.
Parfois, en me voyant de gros souliers chaussée,
Avec un tablier blanc sur ma jupe troussée,
Il me semblait, devant un public diverti,
Jouer pour mon plaisir un rôle travesti.
Et puis, j'avais l'orgueil tout nouveau de me dire
Que je gagnais ma vie et pouvais me suffire.
— Sous cet accoutrement, le sang de châtelains
Offusquait-il encor des yeux républicains?
Purifiée ainsi de tout notre ancien faste,
De tout vain préjugé, de tout orgueil de caste,
Puis-je espérer d'avoir sur vous les mêmes droits
Que celles qui vivaient de l'œuvre de leurs doigts,
D'être votre payse au même titre qu'elles,
Et que le cabaret absoudra les tourelles?

A ces paroles charmantes, ajoute Jules Janin, que répondre... et que voulez-vous qu'on réponde ? Alliance ! alliance ! Aimons-nous, pardonnons-nous les uns les autres. Peuple et seigneurs féodaux, nous sommes tous de la même race, et dans les deux partis jeunesse et beauté se ressemblent.

R. H.



JEAN SAUVEUR

(SOUVENIR D'UNE VISITE AU BAGNE DE BREST.)

I

Nous allions arriver à l'extrémité de la salle n° 4, lorsque le garde-chiourme qui me servait de guide à travers les détours du bagne s'arrêta subitement.

— Tenez, me dit-il, je vous affirmais tout à l'heure que, parmi ces pauvres gens, chacun a son histoire, histoire presque toujours tachée de sang, mais quelquefois aussi semée de larmes, — ce qui est consolant pour la société, car où il y a des larmes, on est sûr de toujours retrouver du cœur. — Eh bien! regardez-moi ce vieillard qui travaille pendant que la plupart de ses compagnons dorment; et, lorsque vous l'aurez examiné tout à votre aise, je vous raconterai ce qui lui est arrivé. Vous verrez alors que tous nos pensionnaires ne sont pas aussi féroces qu'on voudrait le faire croire!

Ce disant, mon guide m'indiqua du doigt un des coins de la salle où je pus voir, en effet, un condamné dont l'attention semblait complétement accaparée par le travail auquel il se livrait.

II

C'était un homme de taille moyenne, trapu, vigoureux, solide. Sa figure n'était pas belle; ses traits paraissaient communs et grossiers. Et pourtant il y avait dans l'ensemble de sa physionomie - explique cela qui pourra — quelque chose de sympathique et d'attractif.

Il devait avoir une soixantaine d'années, à en juger par ses cheveux presque tout blancs et par les rides nombreuses et profondes qui avaient creusé leurs sillons sur son visage. Lorsque les visiteurs passaient devant lui, il ne manquait jamais de les saluer poliment, et si quelqu'un daignait lui adresser la parole, il répondait avec une douceur, une affabilité, une résignation patiente, qui avaient toujours pour résultat de lui faire acheter quelques-uns des menus objets en os ou en coco qu'il tournait et sculptait pour occuper son temps.

Comme tous ses compagnons de misère, il portait un pantalon de forte toile, une chemise de laine rouge et le bonnet d'uniforme. Comme il avait depuis longtemps fait preuve de bonne conduite, on ne l'accouplait plus à un autre forçat; on lui avait même retiré sa chaîne, se contentant de lui laisser le maillon. C'était donc un des privilégiés de ce lieu, où le plus grand supplice des prisonniers est le manque de liberté.

Mais le malheureux n'en était pas moins à plaindre, car, pour lui, s'inscrivait en lettres de sang sur le fronton du bagne le vers impitoyable que Dante a tracé dans son *Enfer :*

Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate.

Depuis longtemps, en effet, il avait dû dire adieu à l'espérance : il était condamné aux travaux forcés à perpétuité!

III

— Il y avait autrefois à bord du vaisseau le *Louis XIV*, me raconta mon guide, un matelot fort connu de tous les équipages de ligne pour ses qualités nautiques et sa belle humeur. On le nommait Jean-Louis Pencornet.

Courageux à l'excès, lorsque retentissait le branle-bas de combat ou qu'il fallait lutter contre la tempête, c'était lui qui, dans les heures de calme, égayait le gaillard d'avant par ses joyeuses réparties et ses fantastiques histoires. Aussi, lorsque, la campagne finie, l'équipage du *Louis XIV* se trouvait à terre, c'était à qui posséderait Jean-Louis. Chaque bordée le fêtait, le choyait, pour tâcher de l'accaparer, s'il était possible. Qu'eût été le plus beau festin, sans ce conteur merveilleux, sans cet inépuisable boute-en-train?

Et Jean-Louis, fort bon garçon au fond, se laissait faire tout doucement. Il avait des tendresses infinies pour les bouteilles pleines, aimait fort ses aises, et, content de servir à quelque chose, fût-ce à divertir ses camarades, trouvait bonne la vie que Dieu lui avait faite, et se promettait de la passer joyeuse jusqu'au prochain boulet de canon ou jusqu'à la première tempête.

Il avait bien un petit défaut, Jean-Louis; mais en Bretagne, ce défaut-là passe pour une qualité : il était entêté comme une mule espagnole, et savait, au besoin, soutenir ses dires à coups de poings. Le cas, du reste, était rare : on eût hésité avant de se frotter à un gaillard aussi solide que l'était notre matelot. Le défaut de Jean-Louis ne lui avait donc nui en rien. Même il lui avait servi à se faire respecter de ses acolytes ordinaires, et il n'avait pas été non plus tout à fait sans influence sur l'esprit et le cœur de la belle hôtesse qui hébergeait quotidiennement le *Louis XIV* dans la personne de son équipage.

Ce diable de Pencornet était donc fort heureux à terre. Malheureusement, comme dit le proverbe, il n'est si bonne société qui ne se quitte.

Un jour, le *Louis XIV* reçut l'ordre de reprendre la mer, et il fallut dire adieu à la belle hôtesse, à son auberge et à ses bouteilles pleines. Ce fut un grand crève-cœur, si grand qu'on prit le parti de noyer le chagrin avant de se quitter. Et si bien on le noya, si longue fut la *biture* prise par Jean-Louis, que, le soir venu, lorsqu'il fallut regagner le bord, il eut toutes les peines du monde à se mettre en route. Enfin, grâce à ce dieu qui est tout spécialement chargé des ivrognes, si l'on en croit la sagesse des nations, notre matelot parvint à se remettre tant bien que mal à flot, et, tout en décrivant force zigzags, il se lança vers le port à la recherche du *Louis XIV*.

IV

L'expédition n'était pas sans danger. Bien que la fraicheur de l'air eût quelque peu calmé l'effervescence de son cerveau, Jean-Louis n'en était pas moins fort ivre encore, et sa raison n'était pas un fanal suffisant pour le guider à travers l'obscurité de la nuit.

Tout en rêvant à ses amours et en fredonnant la chanson :

Nous quitterons-nous sans boire?...
Nous quitterons-nous sans boire un coup?...

il arriva, après une demi-heure de marche, au bord du bassin où dormait amarré le *Louis XIV*.

En ce moment, Jean-Louis Pencornet en était à la plus belle partie de son rêve. Il voyait son hôtesse, la grosse Yvonne, qui



lui tendait les bras, toute prête à le presser sur son cœur. Sur ses lèvres s'épanouissait un délicieux sourire qui semblait l'expression ailée de cette pensée : Viens!... Jean-Louis, hélas! ne sut pas résister à l'appel de la sirène. Il fit un bond en avant pour saisir le fantôme que lui montrait son amour et qu'il prenait pour une réalité. Mais il avait décidément tous les malheurs, ce jour-là : il buta contre un objet qu'il n'avait pu apercevoir à ses pieds, alors qu'il regardait en l'air, et il alla rouler à quelques pas plus loin, au beau milieu d'un ruisseau qui prenait des airs de rivière et chantait comme une cascade.

Nous avons tort de dire que Jean-Louis avait, ce jour-là, tous les malheurs. Sans l'obstacle qui venait de se rencontrer tout à coup sous ses pieds, le pauvre garçon, dans la force de son élan et avec la direction qu'il prenait, s'en allait tout bonnement faire un plongeon dans le bassin. Dieu sait s'il s'en fût retiré!... Or, cet obstacle avait eu pour effet d'imprimer à sa chute une direction toute différente et de l'envoyer s'ébattre dans l'eau courante et limpide du ruisseau.

Ce bain improvisé produisit à son tour un excellent résultat : il dégrisa immédiatement notre matelot, qui fut fort surpris d'apercevoir devant soi, à la place de la belle Yvonne, les flancs arrondis du *Louis XIV*.

Cette vue le rappela tout de suite aux exigences de la situation. Il se releva d'un bond, se secoua ni plus ni moins qu'un chien que son maître vient d'envoyer à l'eau, et, tout en grommelant et en jurant, se dirigea vers le logis que lui avait assigné le gouvernement.

En passant, il aperçut à terre l'objet contre lequel il avait tout à l'heure buté. Il eut la curiosité de se baisser pour voir ce que c'était... Qui fut bien surpris?... Ce fut mon Jean-Louis!... Il venait tout bonnement de découvrir un petit enfant qui dormait entortillé dans une botte de paille. C'était un vrai miracle de Dieu que le matelot ne l'eût pas écrasé dans sa chute!

C'était un enfant déjà fort. Sans doute, les parents, après l'avoir nourri quelques mois, s'étaient vus forcés de l'abandonner et l'avaient déposé au milieu du chemin, comptant que quelque âme charitable le trouverait et se chargerait de continuer la besogne qu'ils avaient commencée.

L'âme charitable avait nom, en ce moment, Jean-Louis Pencornet, pour vous servir!...

Ce brave Jean-Louis, il ne fit pas de bien longues réflexions. Sans se demander ce qu'il allait faire de cet enfant une fois à bord, il ôta sa grosse veste de matelot, en fit un pardessus à sa trouvaille, mit le paquet sous son bras et s'avança vers le pont volant qui conduisait au *Louis XIV*.

Fidèle à son devoir, la sentinelle veillait, armée d'une pique. Elle reconnut Jean-Louis à sa démarche et le laissa passer, non sans lui prédire un grain pour le lendemain.

Mais Jean-Louis était beaucoup trop occupé pour faire attention aux prédictions d'une sentinelle : il cherchait de quel nom il pourrait bien baptiser l'enfant que venait de lui envoyer le bon Dieu!

Tout en se creusant la tête, il arriva à son hamac. Après l'avoir préparé avec un soin digne d'une mère, il y déposa son précieux trésor, et se frappant le front :

— Bon! dit-il, que je suis bête!... Il m'a sauvé la vie... eh bien! il s'appellera *Jean Sauveur*!... Voilà.

Là-dessus, Jean-Louis se coucha et s'endormit.

V

Le lendemain matin, dès qu'il fut réveillé, Jean-Louis n'eut rien de plus pressé que d'aller trouver son *matelot*, le Castor marin dont il était le Pollux, et de lui raconter les événements de la veille.

Castor comprit et il serra la main de Pollux, ce qui signifiait :

— C'est bien!... Compte sur moi... je t'aiderai!...

En ce moment, le capitaine d'armes appela Jean-Louis et lui apprit que l'amiral le demandait.

C'était le grain prédit par la sentinelle qui montait à l'horizon.

Jean-Louis avança à l'ordre.

— Ah! dit l'amiral, te voilà, toi!... Il paraît qu'on se déplaît à bord maintenant?...

Jean-Louis ne répondit pas.

— Pourquoi n'es-tu pas rentré avec les autres, hier soir?

Jean-Louis continuait de faire le mort.

— Parce que tu étais gris, sans doute, n'est-ce pas?... Eh bien! mille diables! répondras-tu?

— C'est vrai, amiral, fit Jean-Louis.

— Ah! j'avais deviné juste, il paraît!... Je croyais pourtant qu'il n'y avait que de bons matelots à bord du *Louis XIV?*...

— Pardonnez-moi, amiral, ce sera la dernière fois!...

— Eh bien! je te pardonne; mais si cela t'arrive encore, je t'en préviens, je te fais débarquer sur-le-champ!... Tu entends?...

— Oui, amiral.

— Va-t'en maintenant, et tâche d'être plus sage à l'avenir!

Mais Jean-Louis ne bougea pas; il se contenta de tourner dans ses mains son chapeau de matelot.

— Eh bien! tonnerre! est-ce que tu es devenu sourd à présent?

Jean-Louis n'articula pas un mot, mais il fit un signe de dénégation qui valait tout un discours.

— Alors, parle!... Qu'as-tu à réclamer?

Le matelot redressa la tête. Son assurance lui revenait, et avec son assurance, les idées.

— C'est que... amiral...

— C'est que... quoi?

— C'est que j'aurais quelque chose à vous demander... Oh! pas pour moi!... et que je crains un refus...

— Je le conçois... Enfin, comme on a toujours été content de toi jusqu'à présent et que tu promets de ne plus te griser, je te permets de t'expliquer.

Jean-Louis se sentit renaître. Il raconta brièvement ce qui lui était arrivé la veille, et il conclut en demandant à l'amiral la permission de garder et d'élever à bord le moutard qu'il avait recueilli.

— Mais comment feras-tu pour le nourrir? demanda l'amiral.

— Je prendrai sur ma ration, répondit Pencornet, et les camarades m'aideront!

— Accordé! fit l'amiral; mais écoute-moi bien et retiens ce que je vais te dire : au premier rapport qui m'arrive sur ton compte, ce n'est pas toi que je renverrai, ce sera l'enfant! Ainsi, gare dessous!... tu es prévenu!...

— Oui, amiral! Merci... je serai sage!...

Et Jean-Louis, tout joyeux, s'élança en courant vers le faux-pont, où l'attendait son matelot.

VI

Certes, la veille de son départ, Jean-Louis aurait un peu ri au nez de celui qui serait venu lui dire :

— Demain, tu seras père de famille, et, qui plus est, bonne d'enfant!



— Moi, bonne d'enfant! eût-il répondu, autant me faire pape tout de suite, ou pacha à trois queues!...

Et il aurait eu bien tort de se révolter, cependant, car on l'eût cru né tout exprès pour remplir les fonctions susdites, rien qu'à le voir, dès le matin, nettoyer et habiller son moutard, lui faire manger la soupe à l'heure des repas, lui fabriquer des joujoux dans ses moments perdus, et, le soir, le coucher dans un petit hamac à côté de lui, et l'endormir avec une chanson de matelot, tandis que la mer, de son côté, se chargeait de le bercer dans le roulis du navire.

Ce fut merveille combien promptement se développa l'enfant aux caresses brûlantes du soleil des tropiques, au souffle puissant des brises, aux sauvages senteurs de l'Océan. En peu de temps, il devint fort, apprit à marcher, à parler, à comprendre.

Par un mystère étrange, ou plutôt par un effet bien explicable de ce besoin d'aimer que tout cœur humain possède en naissant, le petit Jean Sauveur était tout de suite devenu l'enfant du bord. Il n'était plus seulement le fils adoptif de Pencornet : il était le fils du *Louis XIV*. Tout le monde s'était attaché à lui, chacun avait apporté sa quote-part dans ce qui devait servir aux besoins de l'enfant. Si quelqu'un eût eu le malheur de lui faire du mal, je ne sais pas ce qui serait arrivé, mais je crois qu'il y aurait eu du sang répandu.

Et si l'on eût voulu tenter d'arracher le gamin à ses nombreux parents improvisés, toutes ces têtes brunes de matelots eussent été capables de faire une révolution à bord au profit de cette petite tête blonde d'ange marin.

Mais il n'y avait rien à craindre de ce côté.

L'amiral était un homme de cœur, capable de faire et d'apprécier toutes les bonnes actions, et ses officiers se trouvaient trop heureux de pouvoir contempler de temps en temps cette petite créature, vivant souvenir de la famille laissée à terre, pour qu'il pût arriver rien de désagréable au petit Jean Sauveur.

On le laissa donc grandir en paix.

Ses premières années s'écoulèrent fort paisibles. Pour rien au monde, Jean-Louis n'eût permis qu'on tourmentât son enfant. Pourtant, comme il voulait en faire autre chose qu'un simple matelot, il avait demandé à l'aumônier du bord de vouloir bien prendre le petit pour élève et de lui enseigner la grammaire et le catéchisme. L'aumônier avait consenti tout de suite, et, comme l'enfant avait les plus heureuses dispositions, le brave prêtre s'était plu à pousser son éducation un peu plus loin que ne voyait Pencornet, de qui l'instruction personnelle avait été fort négligée sous tous les rapports.

Des mains de l'aumônier, Jean Sauveur, au bout de quelque temps, passa dans celles du major. Ce dernier, qui, obéissant à l'impression générale, portait le plus vif intérêt au fils du *Louis XIV*, continua ce que l'aumônier avait commencé, et, grâce à leurs communes leçons, l'élève, lorsqu'il atteignit ses quinze ans, se trouva en état d'entrer dans une école préparatoire, pour de là passer au *Borda*, après les examens d'usage.

Robert Hyenne.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE CAPITAINE QUILTY

(Scène de mœurs irlandaises.)

Un chef-lieu de comté en Irlande est, pendant la durée des assises, le théâtre du plus effroyable désordre. On dirait que la présence de la justice personnifiée dans les deux vénérables juges à grande perruque poudrée qui président les deux Cours, ne sert qu'à autoriser la violation de toutes les lois, une foule turbulente et oisive se presse ces jours-là dans les rues; on se bat, on s'injurie; les voleurs et les vagabonds profitent de la bagarre, s'introduisent dans les maisons, vident les armoires, dégarnissent les buffets, entraînent les bestiaux hors de la ville et s'enivrent, le soir, sous les yeux des juges. Dans l'enceinte même de la cour, se commettent les délits les plus flagrants. Le shériff et ses satellites sont sans cesse occupés à mettre la main sur des accusés nouveaux. Ces saturnales trimestrielles de l'oisiveté, de l'esprit de querelle et de débauche, sont toujours signalées par des tumultes, des vols et des voies de fait, quelquefois par des assassinats.

Cela se passe encore ainsi de nos jours, et, il y a environ un demi-siècle, c'était bien pire. Alors il n'y avait point de police armée pour maintenir l'ordre, pas de voitures publiques pour communiquer d'une ville à l'autre, les cinq sixièmes de la population irlandaise gémissaient sous le joug de la dégradation politique; alors, le juge plaisantait en faisant son résumé et débitait des calembours sur l'accusé qu'il condamnait. L'histoire de quelques-unes de ces sessions, telle qu'elle a été tracée par les écrivains de l'époque, est horrible. Qu'on en juge par cette anecdote, elle nous a paru reproduire avec fidélité le caractère du temps, sans toutefois en trop assombrir le tableau.

C'était au mois de juillet de l'an de grâce 1691, le temps était superbe, et midi venait de sonner; les juges s'étaient rendus en cérémonie au tribunal accompagnés du grand shériff avec sa baguette blanche, du sous-shériff avec sa cravache, des constables à cheval, la hallebarde au poing et l'écharpe en sautoir, enfin des recors armés de bâtons d'une grosseur plus ou moins menaçante pour les têtes auxquelles ils pouvaient s'adresser. Les deux trompettes fêlées du corps des volontaires à cheval avaient sonné leurs discordantes fanfares et les cris non moins discordants de la population avaient salué en passant les juges, et le squire Flaherty, le shériff, dont la tournure noble et distinguée faisait l'admiration de toute la contrée.

Tandis qu'au tribunal le combat se livrait entre la vie et la mort, et que la chicane, la fourberie, le parjure et le faux témoignage étaient les armes employées de part et d'autre, les cabarets commençaient, de leur côté, à recueillir les prémices de l'intempérance.

L'hôte des armes de Flaherty était peut-être en ce moment l'homme le plus affairé de la ville. Sa maison se trouvait pleine d'étrangers, et il s'efforçait, avec l'œil vigilant du maître, de maintenir une apparence d'ordre au milieu de la confusion, lorsqu'un violent coup de sonnette retentit à la porte extérieure de l'auberge. Un second coup suivit de près le premier, et le bruit argentin de la cloche devint le signal d'une volée d'injures irlandaises que maître Mulligan prodiguait à tous ses serviteurs, mâles et femelles, jeunes et vieux, avec une générosité toute grandiose.

— Où êtes-vous, mécréants maudits? allez donc recevoir le nouvel arrivant, canailles que vous êtes! que le palefrenier



bouchonne son cheval, et toi, Betsy, prépare pour ce beau monsieur un verre de grog et la plus belle révérence. Mille tonnerres! que tout marche à la fois! Sommeliers, garçons d'écurie, caméristes, cuisiniers, je vous chasse tous autant que vous êtes! C'est un enfer que ceci, par ma foi!

La voix courroucée de maître Mulligan grondait encore lorsque le noble étranger fut introduit dans le parloir carrelé et sablé de l'auberge, où il dut rester quelques minutes seul, jusqu'à ce que la colère du maître eût fait place au calme qui convient à une réception.

Enfin l'hôte, tout haletant, franchit le seuil de la porte, balbutie quelques mots d'excuse, et vient prendre respectueusement les ordres du nouvel arrivant.

C'était un homme de bonne mine, âgé d'environ trente ans, grand et bien fait. Une culotte de peau lui descendait jusqu'aux mollets, où elle rejoignait les bottes à retroussis bien cirées; un gilet de casimir rouge à grands revers rabattus, un habit bleu à larges boutons jaunes, une vaste cravate de mousseline et une chemise très-fine à jabot et à manchettes, complétaient son costume demi-bourgeois et demi-militaire.

L'éclat et la fraîcheur de ce costume indiquaient assez que l'étranger n'avait pas fait beaucoup de chemin ce jour-là. A la vérité, ses cheveux se montraient quelque peu débouclés, et le collet de son habit était blanchi par la poudre; mais ce léger désordre ne faisait qu'ajouter un agrément de plus au gracieux négligé de sa toilette.

— Je suis le très-humble serviteur de Votre Honneur, dit l'hôte, et je serai très-fier de recevoir les ordres de Votre Honneur pour...

Il allait ajouter « son dîner », mais l'air de dignité militaire qui se montrait sur le front de l'étranger arrêta tout court l'élan de sa familiarité.

— De grâce, monsieur Mulligan, dit le voyageur avec le sourire le plus affable, veuillez vous asseoir. J'ai quelques questions à vous faire sur la route qui conduit à Ballimagarry.

— La route de Ballimagarry, reprit l'hôte, un peu déconcerté de l'idée de perdre une si bonne pratique. Votre Honneur va donc dîner et coucher chez Sa Seigneurie le marquis?

L'étranger le tranquillisa en l'assurant qu'il ne partirait pour le château du marquis que le lendemain au plus tôt.

Pendant sa conversation avec l'hôte, le domestique de l'étranger entra, vêtu d'une riche livrée, et posa sur la table la valise, le manteau et les pistolets de son maître. Il retira ensuite la charge de ces armes, d'après les ordres de l'étranger, qui lui dit en même temps qu'il ne partirait pas ce jour-là.

— En ce cas, colonel, dit le groom avec un sourire niais, je ferai peut-être bien d'aller prévenir milord que vous retardez votre arrivée.

— Cela est inutile, reprit le colonel, le marquis ne m'attend pas aujourd'hui; si cela était indispensable, maître Mulligan me procurerait sans doute un messager.

— Je ferais la commission moi-même, plutôt que de laisser Votre Honneur dans l'embarras.

— Cela suffit! dit le colonel un peu brusquement.

Et la première expression de sa physionomie se produisit et causa un léger mouvement d'effroi au bon Mulligan.

Le colonel s'en aperçut, reprit son air affable, et recommença les questions que son domestique avait interrompues.

— Les assises ont réuni beaucoup de monde en votre ville, à ce qu'il paraît, dit-il à l'aubergiste.

— Oh! oui, et ma maison est si pleine, que si le grand shériff, le squire Flaherty, ne s'était pas décidé à partir après la séance, pour aller coucher à son château de Flaherty, je n'aurais pas eu de chambre à vous donner.

— Oh! vraiment. Le château de Flaherty est-il loin d'ici?

— A quinze milles, mon colonel.

— Dans quelle direction?

— Du côté de la mer. Tout le monde connaît le château de Flaherty. Mais que prendra Votre Honneur pour son dîner?

— Tout ce que vous voudrez, maître Mulligan, je ne suis pas difficile.

Comme l'hôte sortait pour commander le dîner du colonel, celui-ci le rappela et lui demanda s'il n'avait pas quelques livres dans lesquels il pourrait trouver un passe-temps agréable.

— Oui, Votre Honneur, voici le *Vade-mecum* du juge de paix, le dernier acte du Parlement sur les droits de barrières, le calendrier de Newgate et la dernière édition de la vie du capitaine Quilty, le célèbre voleur de grands chemins; le frontispice est orné de son portrait.

— Votre collection est bien choisie, il faut en convenir... Donnez-moi la vie du capitaine Quilty. C'est ce qu'il y a, je pense, de plus plaisant. Je m'amuserai avec les aventures.

— Plaisant, colonel, belle plaisanterie! Ce ne sont qu'assassinats, rapts et vols depuis le commencement jusqu'à la fin; je suis étonné que vous ne l'ayez pas rencontré ce matin sur la route, ce bandit! D'ailleurs c'est fort heureux pour lui, car il m'est avis que vos pistolets, qui étaient si bien chargés, auraient pu amener quelques grimaces sur la figure de Quilty lui-même.

— Ce doit être un terrible homme, si son portrait lui ressemble.

— Des voyageurs instruits m'ont assuré que la ressemblance était frappante... Mais, à propos, c'est aujourd'hui qu'on juge un homme de sa bande. Votre Honneur serait peut-être bien aise d'assister au procès? On jugera en outre trois hommes pour assassinats, une femme qui a empoisonné son mari, sans compter le courant des homicides, incendies et vols avec effraction.

— Je ne tiens pas beaucoup à toutes ces belles choses; il est d'ailleurs si tard, que j'aurais peu de chances de trouver une place convenable.

— Oh! si ce n'est que cela, dit l'hôte, je vous promets la meilleure place de toute la salle. Vous serez à côté du juge. Il est rare qu'un homme aussi distingué que Votre Honneur assiste aux travaux de notre cour d'assises.

— Et comment ferez-vous pour me faire si bien placer, maître Mulligan?

— Il n'y a rien de plus facile, je ferai passer au greffier, qui est assis aux pieds du juge, un petit billet que j'attacherai au bout du bâton blanc de l'huissier. Le greffier est de mes amis et écoutera ma requête.

— Et que direz-vous dans ce billet?

— Rien autre chose, sinon que le colonel O'Carrol, du régiment de Royal-Dragons irlandais, en se rendant chez le marquis à Ballimagarry-Parck, a été bien aise d'assister aux séances de la cour.

— Il paraît donc que mon domestique vous a dit mon nom, l'impudent coquin, murmura l'étranger entre ses dents.

— Et pourquoi donc pas, Votre Honneur? ce nom est assez beau.

Le colonel coupa court à la conversation en disant à l'hôte que, puisqu'il croyait pouvoir, en effet, lui procurer une place au tribunal, il le priait de lui faire voir d'abord ce que la ville renfermait de curieux et qu'il irait ensuite à la cour de justice.

Maître Mulligan se hâta d'écrire le billet qu'il devait faire passer au greffier, puis il poudra ses cheveux, revêtit sa belle casaque de velours, releva ses bas chinés et, le chapeau à la main, se mit en devoir d'accompagner, en se rengorgeant, l'illustre voyageur.

L'hôte répondait avec un profond salut à chacune des nombreuses questions que lui adressait le colonel. Celui-ci se mon-

tra singulièrement curieux de connaître la destination de tous les édifices publics ou particuliers devant lesquels il passait ; il paraissait aussi s'intéresser vivement aux disputes qui s'élevaient çà et là entre les mauvais sujets qui parcouraient la ville, ivres et turbulents.

Plusieurs fois, l'hôte prit la liberté de lui rappeler que la séance était depuis longtemps commencée, le colonel n'écoutait pas maître Mulligan, ses yeux et ses oreilles étaient sans cesse distraits par tout ce qui se disait et se faisait autour de lui, lorsque enfin son domestique vint à passer à côté d'eux et salua son maître avec sa gaucherie habituelle.

— Maintenant, maître Mulligan, allons au tribunal, dit le colonel, je vous suis. Votre ville est, ma foi, magnifique. Je suis enchanté de ma tournée; merci, maître Mulligan, mille fois merci.

Quand le colonel entra dans la salle des séances, sa bonne mine attira l'attention générale, le billet fut transmis au greffier au bout du bâton de l'huissier, et le juge, en ayant pris connaissance, donna sur-le-champ des ordres pour que le colonel O'Carrol fût placé à ses côtés, et l'hôte, enchanté et fier d'avoir aussi bien réussi, se hâta de courir à la poste, ainsi que l'étranger l'en avait prié, pour s'informer s'il n'était pas arrivé de lettres à l'adresse du colonel.

Au moment de l'entrée de ce personnage dans la salle des assises, il y avait une sorte de suspension dans les débats ; le jury venait de se retirer pour examiner l'affaire d'un voleur de grand chemin, celui-là même dont Mulligan avait parlé, qui était accusé d'un vol et d'un assassinat commis six mois auparavant sur la personne d'un malheureux voyageur. Les débats n'avaient pas été longs; les témoignages avaient été si positifs, que personne n'élevait le plus léger doute sur la culpabilité du prévenu. Toute sa défense s'était bornée à des protestations d'innocence et à la déclaration que, s'il avait eu le moyen de faire venir des témoins d'Angleterre, il aurait prouvé clairement qu'il n'était point en Irlande à l'époque où le crime avait été commis.

Au bout de quelques minutes, les jurés rentrèrent et le chef du jury prononça le verdict de culpabilité.

— Certainement, certainement, s'écria le juge en fouillant à côté de sa place pour chercher son bonnet noir, il était impossible que douze hommes honnêtes laissassent échapper un si grand coquin. Je vous remercie, messieurs les jurés, je vous remercie. Que l'on introduise l'accusé Gahagan pour que je prononce son arrêt.

Le prévenu fut donc ramené par le geôlier et placé sur le banc des accusés, où il s'assit d'un air abattu, la tête appuyée dans ses mains et les yeux baissés.

— Qu'avez-vous à dire, Térence Gahagan, pour que la sentence de mort ne soit pas prononcée contre vous, demanda le greffier.

— Rien, si ce n'est que je ne l'ai pas méritée, milord ; que je suis tué et assassiné par de faux témoins, et que je suis aussi innocent que l'enfant qui vient de naître.

— Bah ! bah ! dit le juge en ajustant son bonnet noir, tous les criminels endurcis tiennent le même langage.

En achevant ces mots, le juge se disposait à prononcer l'arrêt, quand le prévenu, levant par hasard la tête, ses regards se portèrent sur le colonel O'Carrol, qui faisait fort peu d'attention à ce qui se passait et paraissait absorbé dans la lecture de quelques lettres que Mulligan venait de lui remettre.

— O Jésus ! est-il possible ! s'écria le prisonnier.

Et il se laissa tomber de son banc, comme s'il se fût trouvé mal.

Cet incident occasionna une certaine confusion dans la salle, et suspendit l'arrêt sur les lèvres du juge. On donna des secours au malheureux, et, quand il eut repris ses sens, le juge lui demanda la cause de son émotion soudaine et de l'exclamation qui lui était échappée.

— O milord, répondit-il, ma vie est sauvée. Il y a une personne ici qui, si votre seigneurie veut le permettre, est en état de prouver mon alibi.

Tous les yeux se tournèrent vers le juge, personne n'eut l'air de comprendre ce que le prisonnier voulait dire. Il ajouta que c'était le beau monsieur en veste rouge, assis à la droite de milord, qui, sans doute, ne refuserait pas d'affirmer son innocence.

A cet appel si direct, le colonel regarda attentivement le prévenu pendant quelques secondes; puis il répondit au juge, qui le questionna, qu'il devait avouer à regret que le malheureux lui était tout à fait inconnu.

— Je m'en doutais bien, colonel, reprit le juge, c'est une de leurs ruses accoutumées pour exciter la compassion. Ces misérables abusent quelquefois de ma bonté ; mais aujourd'hui, il n'en sera rien. Non, non, Térence Cahagan, vous n'échapperez pas à la vindicte des lois.

— O milord ! aussi sûr que vous portez une perruque, ce monsieur peut me sauver d'un seul mot, s'il veut seulement réfléchir.

Le colonel répéta qu'il ne connaissait point cet homme, et le juge allait encore une fois recommencer la lecture de l'arrêt quand le prisonnier, fondant en larmes, dit que sans doute cet officier avait oublié ses traits, mais qu'il était sûr de se rappeler à son souvenir si on lui permettait de lui adresser trois questions.

L'intérêt et la curiosité de toute l'audience étaient fortement excités. Le juge, quoique éprouvant un mouvement d'impatience, ne put refuser au prévenu sa demande, et le colonel déclara qu'il était prêt à répondre aux questions qui lui seraient faites.

— Je demanderai donc à Votre Honneur, dit l'accusé, s'il n'y a pas eu, samedi passé, six mois quinze jours que vous avez débarqué à Douvres, venant de France ?

— Sur ma parole, répondit le colonel en souriant, je ne saurais préciser aussi exactement le jour; mais il est certain que j'ai débarqué à Douvres le mois de janvier dernier.

— Et ne vous rappelez-vous pas l'homme vêtu d'une jaquette de matelot, qui, après vous avoir porté sur ses épaules par-dessus les brisants, brouetta les deux malles de Votre Honneur depuis la grève jusqu'à la principale auberge ?

— Je ne crois pas que je puisse me rappeler les traits de cet homme.

— Et serait-il possible que vous ayez oublié cette blessure au crâne que je vous ai fait voir le même jour ?

Je l'ai reçue dans un combat contre un corsaire français, et ce combat, je vous en ai fait le récit, ce même jour, sur votre demande.

A ces mots, le prisonnier ôta sa perruque et fit voir une large cicatrice sur le devant de sa tête.

— Bon Dieu ! s'écria le colonel O'Carrol, je me rappelle, en effet, parfaitement cette circonstance, et j'ai tout lieu de croire que cet homme est celui que j'ai vu à Douvres, quoique la perruque qu'il porte aujourd'hui m'ait empêché, dans le premier moment, de le reconnaître. Quant à l'époque précise de mon retour de France, je puis vous la dire, car je l'ai notée dans mon portefeuille.

Le portefeuille fut consulté; la date fut trouvée exacte : c'était précisément le jour du vol dont Gahagan était accusé.

Un étonnement irrésistible s'empara de l'audience; le juge engagea les jurés à se retirer encore une fois, après que le colonel eut affirmé, sous serment, en qualité de témoin, la vérité de sa déclaration.

Le verdict d'acquittement ne tarda pas à être rendu : une

souscription fut sur-le-champ proposée en faveur du prisonnier, qui quitta le tribunal les poches pleines et au milieu des bruyantes acclamations de la multitude.

Le colonel O'Carrol reçut les félicitations de la cour; il fut invité à dîner avec le grand jury: on le pria d'assister le soir à un bal; mais il s'excusa en disant que les lettres qu'il venait de recevoir l'obligeaient à partir sur-le-champ; son ami, le marquis de Ballimagarry, l'attendait avec impatience; ils devaient terminer ensemble quelques affaires urgentes avant l'arrivée d'une société nombreuse qui devait, pour une fête, se rendre au château du marquis.

— C'est cela, dirent le juge, le shériff et les autres membres de la cour. A la fin de la session, nous sommes tous invités par notre noble voisin. Et, à cette occasion, il s'entoure de tout ce qu'il y a de plus distingué dans la province. Eh bien! c'est là que nous nous reverrons, et que nous porterons les santés qui nous sont chères!

Le colonel O'Carrol serra cordialement toutes les mains qui lui étaient offertes. Avec ces connaissances improvisées, il se conduisait comme avec des amis de vingt ans. On ne l'en admirait que davantage. Il devenait le météore brillant de la session.

Maître Mulligan contribua puissamment à entretenir cette réputation. Le colonel O'Carrol avait déployé avec lui une générosité toute princière.

Trois jours après, le grand shériff Flaherty, revenant du bal, fut arrêté dans sa voiture, sur le grand chemin, à un mille de sa maison. On le dépouilla de sa montre, de ses bijoux et d'une somme importante en or et en billets de banque. Tous les membres de la cour furent, dans la même nuit, victimes d'attaques semblables. S'il n'y eut point de sang versé, c'est que les juges et les jurés se gardèrent bien d'opposer la moindre résistance. Ils se laissèrent dépouiller en se contentant de maudire l'audace des voleurs de grands chemins.

Sur un seul point, il y eut moins de bonne volonté, et celui-là nous intéresse, parce qu'il complète notre récit.

Parmi les notables qui avaient figuré à la fête Ballimagarry-Park, se trouvait un jeune banquier, Écossais d'origine, aussi brave qu'intelligent. Sa voiture fut attaquée par trois hommes armés jusqu'aux dents. Mais l'Écossais se défendit avec vigueur et fut secouru à propos par une escouade de constables à cheval. La lutte fut acharnée. Des trois voleurs, l'un parvint à s'échapper, grâce à la nuit et à la vitesse de son cheval, après avoir vu tomber ses deux compagnons : l'un était mort, l'autre si grièvement blessé qu'il expira le lendemain. Rapporté à la ville, le cadavre fut reconnu pour être celui du colonel O'Carrol, qu'on ne s'attendait guère à trouver en semblable lieu et surtout en compagnie de Térence Gahagan, qui, avant d'expirer, révéla que le colonel O'Carrol et le capitaine Quilty n'étaient qu'une seule et même personne. La mort de leur chef devait désorganiser les bandits et dissoudre leur association, car seul, il était entièrement dévoué à chacun de ses hommes et savait trouver les stratagèmes qui les arrachaient à la mort, lorsque déjà se dressait la potence et jouait la cravate de chanvre dans les mains du bourreau.

Georges Bell.

On nous communique les lignes suivantes que nous nous faisons un devoir d'insérer :

M. Émile Albert, musicien et compositeur d'un talent remarquable, vient de mourir à Bagnères-de-Bigorre, où il dirigeait les répétitions d'un de ses derniers ouvrages.

Pianiste distingué et l'un des meilleurs élèves de Kalkbrenner, il a écrit, en outre de ses opéras, un grand nombre de morceaux et d'études pour son instrument, qu'il a exécutés avec un succès prodigieux dans ses voyages en Italie.

Toutes ses œuvres, empreintes d'un cachet d'originalité, annoncent une grande élévation d'âme et un vrai sentiment de l'art musical. Mais ce qui fait surtout de M. Emile Albert une personnalité dans le monde artistique, c'est la lutte courageuse qu'il eut à soutenir contre une destinée toujours implacable et dont il sortait, enfin, victorieux, lorsque la mort est venue le frapper.

Pendant la cérémonie religieuse, on a exécuté l'air de Stradella, l'andante du quatuor en *fa* de Beethoven, et un andante de l'auteur dont on déplore la perte.

Une foule nombreuse a voulu témoigner de la sympathie et des regrets qu'il emporte en l'accompagnant à sa dernière demeure.

M. Émile Albert comptait à peine quarante-cinq ans.

Francisque de Biotière.

M. Marc-Fournier, directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, vient d'adresser à plusieurs journaux la lettre suivante, qui rectifie heureusement la nouvelle d'un fait dont nous nous plaisions à douter :

« Paris, le 25 août 1865.

» Monsieur,

» Permettez-moi de relever une petite erreur commise dans plusieurs journaux, à propos du *Bourgeois gentilhomme*. Cette comédie, a-t-on dit, sera *mise en musique* par M. Offenbach, et, *ainsi transformée*, sera représentée au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

» *Le Bourgeois gentilhomme* ne subira aucune transformation. Je me propose, au contraire, de le donner dans toute l'intégralité de ses développements, et c'est la musique des intermèdes, entrées, divertissements et ballets indiqués par Molière, que M. Offenbach a bien voulu se charger d'écrire pour cette édition nouvelle d'un chef-d'œuvre.

» On pensait, en 1670, que les pompes de la mise en scène n'étaient point incompatibles avec les plus élégantes inspirations de la muse comique, et c'est le spectacle de cette magnificence unie aux beautés incomparables de Molière, que je vais essayer d'offrir au public de 1865.

» Recevez, cher Monsieur, l'assurance de ma plus cordiale considération.

» Marc-Fournier. »




Digitized by Google

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames; Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année:

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle,

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7 fr. 50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Russie	34	18	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	36	19	10
Hollande	36	19	10

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie. — Grèce	36	19	10
Valachie. — Moldavie	38	20	»
Egypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Vénétie	36	19	10
Autriche	40	20	»
États-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre agent.

Une année, 35 shillings	43 fr. 75 c.
— avec traduction anglaise, 38 shillings	47 »
Six mois, 18 shillings	22 fr. 50 c.
— avec traduction anglaise, 20 shillings	25 »

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — S. O. BEETON, publisher of THE ENGLISH WOMAN'S DOMESTIC MAGAZINE, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Cie, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme representants de la maison, et sont charges de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. RIEU et FERLAY, négociants, 6, rue Impériale;

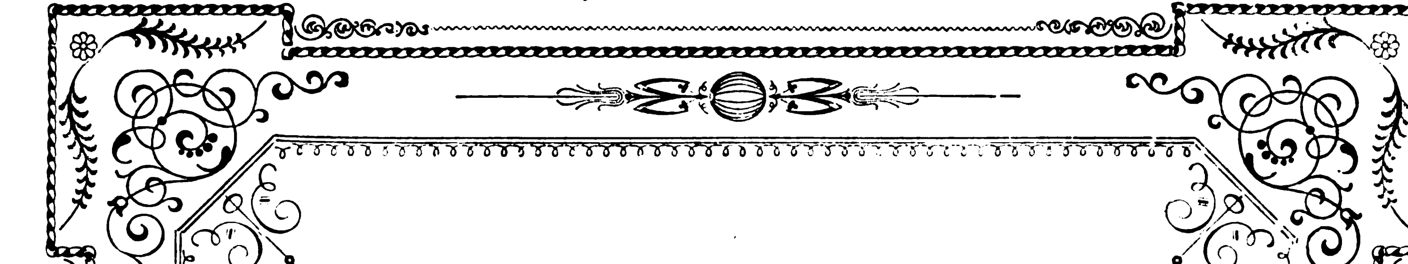
A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

ON PEUT AUSSI S'ABONNER DIRECTEMENT A PARIS

CHEZ M. ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR, RUE RICHELIEU, 92.

Les lettres non affranchies seront refusées.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

2e NUMÉRO DE SEPTEMBRE 1865

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR

Rue Richelieu, 92

SOMMAIRE DU 2e NUMERO DE SEPTEMBRE 1865.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES N° 791.

Toilette de ville. — Chapeau en velours. Le dessous est composé d'une torsade en velours et en dentelle avec feuillage de laurier en or qui continue sur les côtés de la passe; une torsade en dentelle garnit les joues. Brides en taffetas.

Robe *Impératrice* en taffetas noir. Le lé de devant est uni du haut en bas; les autres, arrêtés sous la garniture, sont terminés par un volant.

La garniture prend derrière, sous l'entournure, dessine le corsage et tourne sur la jupe; elle est composée d'une ruche blanche avec ruché noir au milieu; elle est plus large dans le bas que dans le haut. Boutons carrés en nacre.

Toilette plus habillée. — Chapeau fanchon en velours impérial blanc, garni derrière par un voile de tulle blanc brodé de perles. Marabout à gauche sous des coques de ruban; le dessous est composé d'un plissé en velours impérial à gauche et d'un marabout à gauche remontant sur la passe. Brides en taffetas.

Robe *Princesse* en taffetas blanc à rayures de couleur, satinées, garnie de médaillons en guipure de Cluny, perlée, blanche ; la jupe relève à gauche et laisse voir un dessous en satin uni.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 26.

Chapeau *Empire*, en taffetas pensée, avec couronne de pâquerettes en perles, et bouillonné de tulle sous la passe, retenue par des traverses en velours.

Robe en taffetas pensée. Corsage uni. Taille ronde. La garniture est composée de bandes de velours noir, graduées de largeur. Ceinture en velours noir nouée sur le côté.

PLANCHE DE LINGERIE. GRAVURE N° 791 *bis*.

N° 1. Chapeau de la maison *Antonie*, rue Lafayette, 41. Ce chapeau est composé d'une passe et d'un petit bavolet en paille de riz — le fond est en tulle bouillonné — l'intérieur est garni d'un bouillonné de tulle et d'une série de sequins posés au bord de la passe. — Une grosse rose et une voilette en *point-d'esprit* sont posées sur le côté gauche ; le sommet de la tête est orné d'un oiseau de fantaisie à grande queue blanche, formant cache-peigne. — Brides en taffetas blanc n° 20.

N° 2. Bonnet d'intérieur en blonde brodée; évasé sur les côtés et formant pointe devant. — Un nœud de ruban avec une rose au milieu est posé sur le sommet de la tête; le fond est orné d'une couronne en coques de ruban, d'où s'échappe un voile de blonde formant cache-peigne. — Brides en taffetas n° 16.

N° 3. Bonnet en tulle point-d'esprit, orné de petits rubans croisés et posés à plat. — La passe, de forme *fanchon*, est garnie d'une haute dentelle en guipure. — Le fond est bouillonné et séparé au milieu par un entre-deux de guipure de Cluny, orné d'un petit ruban de chaque côté, et surmonté d'un nœud à bouts flottants. — Brides en ruban n° 16.

N° 4. Bonnet-coiffure en tulle de fantaisie ; le devant est garni d'une dentelle légèrement froncée, recouverte d'un ruban posé à plat, avec nœuds de coques au milieu. — Le fond tombant est orné de cinq coques en ruban et d'un cache-peigne en dentelle, — un gros nœud de ruban n° 20 est posé derrière, et complète l'ensemble de ce bonnet sans *brides*.

N° 5. Bonnet de linge pour matinée, à fond large et tombant, orné d'une fanchon carrée, garnie de bandes festonnées.

N° 6. Corsage en mousseline, dit *Val-d'Andore;* ce corsage est ouvert sur le devant et orné d'un ruban posé à plat, bordé d'une dentelle de chaque côté; guimpe montante bouillonnée, avec garniture assortie.

N° 7. Col en toile brodée aux coins, formant pointe sur le devant.

N° 8. Corsage de nanzouck à petits plis et à revers, fermant droit sur le devant, entièrement orné d'un ruban posé à plat, et garni d'une dentelle légèrement froncée; boutons recouverts de ruban assorti.

N° 9. Toilette pour petite fille de huit à dix ans; robe en popeline unie, — corsage plat, — casaque arrondie sur le devant, garnie de velours noirs découpés en écailles, manches longues et à coude. La jupe est garnie de deux rangées de velours semblables à ceux du corsage. — Ceinture assortie — guimpe montante à petits plis. — Chapeau Impératrice en paille de riz, orné d'une grande plume blanche.

Avis a nos abonnées. — En cas de changement d'adresse ou de réclamations, prière de vouloir bien nous adresser la dernière bande avec son numéro d'ordre.





Paris Rue de Richelieu, 92

Modes de Mme Antonie Lalanne r. Lafayette 41 — Robes de Mme Paul rue Lafayette 41.

Plumes et Fleurs de Perrot Petit et Cie r. Mtre St Augustin 20 — Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon Chée d'Antin 6.

Foulards du Comptoir des Indes Boult de Sébastopol 129.

Parfums de Legrand des Cours de France d'Allemagne et d'Italie r. St Honoré 207.

Entered at Stationer's hall LONDON. S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand. W.C. MADRID El Correo de la Moda P.J. de la Pena

SOMMAIRE DU 2e NUMERO DE SEPTEMBRE 1865.

TEXTE.

ANNEXES.

Avis a nos abonnées. — En cas de changement d'adresse ou de réclamations, prière de vouloir bien nous adresser la dernière bande avec son numéro d'ordre.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu, 92

Modes de Mme Antonie Lalaune *r. Lafayette. 41 – Robes de Mme* Paul *rue Lafayette. 41.*

Plumes et Fleurs de Perrot Petit *et Cie r. Nve St Augustin. 20 – Rubans et Passementerie* A la Ville de Lyon *Chée d'Antin. 6.*

Foulards du Comptoir des Indes *Boul.d de Sébastopol, 129.*

Parfums de Legrand *fr des Cours de France d'Allemagne et d'Italie. r. St Honoré. 207.*

Entered at Stationer's hall — LONDON. S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand. W.C. — MADRID El Correo de la Moda P.J. de la Peña



791 bis

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu, 92.

Lingerie et Coiffure de la Balayeuse Pl. Vendôme, 4 _ Chapeau de M.me Antonie r. Lafayette, 41.
Costume d'Enfant de la M.on A St. Augustin, r. N.ve St. Augustin, 45.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Lingerie et Coiffure de la Balayeuse Pl. Vendôme, 4 _ Chapeau de Mme Antonie r. Lafayette 41.
Costume d'Enfant de la Mon A St. Augustin, r. Neuve St. Augustin, 43.

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Les confections de la saison d'hiver sont à peu près décidées, et l'avantage est resté aux formes courtes qui permettent de voir la robe.

Nous avons vu un grand nombre de modèles dans la maison *Gagelin-Opigès*, rue de Richelieu, 83, où les traditions de haute élégance sont suivies avec un tact admirable.

Les paletots et les manteaux de velours et de drap velouté sont ornés de riches passementeries; on emploie aussi beaucoup d'apprêts de guipure.

Les nuances feutre, havane, gris et violet pâle, sont plus que jamais en faveur et les petites bordures d'astrakan gris frisé se montrent avec avantage sur des confections redingotes, dont le succès ne saurait être douteux.

On voit déjà, chez Gagelin, les magnifiques soieries fabriquées à Lyon spécialement pour cette importante maison; sobres d'effet, riches de tons, ces étoffes sont toujours destinées aux toilettes les plus distinguées. Les cordelières placées au bas de la jupe, aux épaules et aux manches, sont l'ornement préféré pour les robes de soieries riches en teinte foncée.

L'ouverture de la chasse et les réunions dans les châteaux ont été l'occasion de commandes très-variées, dont l'exécution a été confiée à la maison Gagelin-Opigès. Nous allons essayer d'en décrire quelques-unes:

Toilette de campagne (automne). Robe de popeline de Lyon, à damier noir et blanc. La jupe est garnie de pattes de velours noir de 30 centimètres de hauteur, découpées en festons et munies de boutons et boutonnières qui servent à relever la robe. La jupe de dessous est d'alpaga blanc orné de médaillons de guipure noire. Le corsage est uni et montant, et orné, ainsi que les manches, par des bandes de velours noir découpé. Sur cette robe une *veste de chasse;* celle-ci est de *molleton peluche* à côtes ponceau et blanc. Les cordes font brandebourgs sur la poitrine et se ferment au moyen de boutons riches en acier ciselé.

Autre toilette (dîner et soirée). Robe de gros grain fond blanc, semé de pois bleu turquoise. Jupe très-longue, entourée d'un câble bleu; au-dessus de l'ourlet, une application d'entre-deux de guipure noire. Corsage montant, à taille ronde, orné, ainsi que les manches, d'apprêts de guipure. Ceinture gros grain bleu, et boucle artistique en or ciselé. Sur cette robe, un burnous de cachemire blanc, bordé, à l'orientale, en cordonnets de toutes nuances; une frange assortie à la broderie entoure le burnous et le capuchon; le tout est doublé de taffetas blanc.

Toilette de promenade. Robe de taffetas gris perle, avec corsage assorti, ornée de découpures en taffetas vert, entourées d'une passementerie en perles blanches et garnies de boutons de perles.

On voit, chez Gagelin, des paletots de peluche qui sont destinés à finir la saison de campagne. On fait aussi, dans cette importante maison, des vestes de chasse d'une forme toute nouvelle pour laquelle on emploie du velours ou du molleton peluche en nuances tigrées du plus joli effet.

On porte des ceintures rondes, on les met même sur les casaques ajustées, ce qui sied très-bien aux jolies tailles. Les modes d'automne promettent d'être très-variées et fécondes en innovations originales.

Les chapeaux ronds tiennent encore la première place dans le domaine de la coiffure, ce qui n'est pas étonnant puisque en ce moment tout le monde voyage.

Nous pouvons aborder carrément la question des chapeaux fermés, car nous venons de voir les premiers modèles de la maison *Alexandrine*, 14, rue d'Antin, et nos lectrices savent toute l'importance que nous attachons aux décisions de cette élégante interprète de la mode.

Citons en commençant, et comme objet tout à fait d'actualité, le chapeau rond, genre espagnol, que madame Alexandrine fait en velours noir avec deux grandes plumes, l'une rouge et l'autre gris feutre. Les bords de ce chapeau sont relevés sur les côtés. Passons maintenant aux chapeaux de ville.

Un premier chapeau, nommé *Camargo*, est composé de taffetas et tulle blanc; le bord est entouré d'une bande de velours épinglé rose tendre. Une cordelière en argent suit la bande de velours et s'enroule autour du chapeau; elle vient se boucler sur la passe où tombe gracieusement une plume rose à pointes argentées. L'intérieur est bouillonné de tulle rose, et les brides sont de taffetas rose. La coupe élégante de ce modèle en fait un des plus gracieux types de la saison.

Autre chapeau. Forme *empire*, passe et calotte de velours noir. Bavolet lisse, sur lequel est posé un papillon; ce même papillon se retrouve sur le bord de la passe, accompagné d'une plume blanche flottante qui retombe sur le côté. L'intérieur du chapeau a un bandeau de velours ponceau enrichi de chaînettes d'or avec papillon au centre. Brides de taffetas noir.

Un autre chapeau, également très-distingué, est de velours royal gris perle; une plume bleue, posée sur le milieu de la passe, retombe en saule sur le côté gauche. Le bavolet empire est enrichi de camées. Le bord du chapeau a trois camées reliés par une chaîne de Venise. Intérieur de crêpe blanc.

Un chapeau, forme *impératrice*, est de velours noir enrichi de camées noir et vert antique, avec ruban et plumes vert d'eau; au bavolet, une barbe de dentelle noire nouée, retenue par des camées, est d'une nouveauté très-originale.

Un chapeau d'un genre très-simple est de velours gris feutre, ornementé de velours ponceau, rattaché par des agrafes d'acier.

Les modes *artistiques* de la maison Alexandrine donneraient de l'éloquence à la chronique de la mode la moins enthousiaste; nous ne les quittons aujourd'hui qu'avec l'espoir de les reprendre bientôt pour y puiser les renseignements qui ont tant de prix à l'entrée d'une saison. Les femmes habillées par Gagelin et coiffées par Alexandrine sont citées comme types dans les réunions du grand monde.

On nous demande déjà des renseignements sur les ornements des toilettes d'automne et d'hiver. Nous pouvons affirmer que la passementerie sera plus en vogue que jamais. On ne peut en douter quand on examine les nouveautés qui se produisent depuis quelques jours chez MM. *Ransons* et *Yves*, à la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin.

Nous remettons au mois prochain la description des passementeries typiques dont la collection n'est point encore complète. Nous désignons seulement, comme article de fantaisie, les ceintures et boucles en passementeries ouvragées; c'est une très-jolie invention qui fait honneur aux magasins de la *Ville de Lyon*.

Les premières ceintures de ce genre que nous avons remarquées étaient portées sur des robes de foulard du *Comptoir des Indes*. Le foulard fond maïs zébré de noir se mariait de la manière la plus coquette avec la ceinture en cordonnet de passementerie. Ces objets, dont toutes les femmes peuvent se servir pour varier leur toilette, ne sont pas très-coûteux et donnent beaucoup de charme au costume. Une jolie taille fait valoir les accessoires de la mode; souvent une jolie taille n'est point notée comme telle parce qu'il lui manque un corset en harmonie avec sa tournure.

Sous les robes *Princesse*, le corset *Gabrielle* de la maison Simon, 183, rue Saint-Honoré, est indispensable. Il a été étudié au point de vue des robes coupées en pointe, il amincit et allonge la taille.

C'est justement parce que les corsages se font plus courts, depuis quelque temps, que la taille a besoin d'être amincie afin d'éviter que la ceinture remonte. Toutes les personnes qui s'occupent de confection comprendront ce que nous venons de dire, et les femmes l'apprécieront par l'usage.

La maison Simon s'est acquis une si honorable réputation par son corset de flanelle hygiénique breveté, qu'aucune de ses créations nouvelles ne peut passer inaperçue auprès des femmes intelligentes.

Nous citons comme exemple la brassière *Victoria*, adoptée cette année sous les corsages à veste et avec les costumes d'amazone.

Les fleurs de fantaisie ont pris le pas sur les fleurs copiées d'après nature. C'est surtout la fleur de velours en branches souples que l'on emploie sur les chapeaux et sur les coiffures. On va porter beaucoup de plumes. Tous les chapeaux de velours que nous avons vus jusqu'à présent sont ornés de plumes. Nous admirons cette semaine dans les salons de madame Perrot-Petit, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, une collection de plumes de toutes nuances à pointes de perles, de cristal, etc. Les plumes naturelles, les plumes givrées, les plumes glacées et frisées, tout cela, sous les doigts d'une artiste au goût exquis telle que madame Perrot-Petit, sait prendre tout le charme de la fleur. Cependant nous hasardons une opinion : nous voudrions voir employer plus de fleurs naturelles et moins de ces objets créés uniquement par le caprice. Quant à cette série d'oiseaux, perroquets, rouges-gorges, cardinaux, oiseaux bleus, hirondelles et petits poulets, dont on a tant usé sur les chapeaux d'été, puisque la belle saison est finie bientôt, nous désirons les voir s'envoler. Oui, qu'on leur donne la clef des champs : ils l'ont bien gagnée! Qui peut calculer ce que souffre une hirondelle à rester trois mois clouée sur le rebord d'une casquette! Ce sont les petites excentricités de la mode; nous aimons trop cette souveraine changeante pour ne pas lui passer quelque chose. Nous redemandons des roses, des tulipes, des anémones, ces fleurs vivantes que madame Perrot-Petit sait si bien imiter. La montre d'un jardinier plaît bien plus que celle d'un oiseleur.

La preuve que toutes les femmes raffolent des fleurs, nous la trouvons encore dans leur prédilection pour les parfums. Les extraits d'odeurs délicates flattent et disposent l'esprit au contentement.

L'Oriza lis est un parfum délicieux; on le brûle, mélangé de rose et de réséda, dans le charmant appareil créé pour cet usage par notre parfumeur L. Legrand, 207, rue Saint-Honoré.

La crème Oriza, de Ninon de Lenclos, fabriquée à froid d'après la recette du distillateur Fargeon, est d'un grand secours pour réparer les désordres causés par le grand air, le soleil, la bise de mer et le vent des montagnes. On s'aperçoit à la fin de l'été que tout n'est pas profit à courir les grandes routes. De même que la brebis laisse un peu de sa laine aux buissons du chemin, la jolie femme perd le tissu satiné qui la rendait si séduisante à la saison des bals. Il ne faut point se chagriner pour un malheur si facile à réparer. La crème Oriza est justement le tonique par excellence, elle blanchit la peau, elle efface les rides et les gerçures.

Le savon Oriza, dont on se sert avec succès parce qu'il est laiteux et d'une pâte dégagée de tout principe irritant, est, lui-même, un excellent auxiliaire pour rendre au tissu dermal sa blancheur et sa finesse.

La pâte royale de noisette, spécialement destinée par la maison L. Legrand à la beauté des mains, doit être désignée comme un des produits élégants à employer journellement.

Rendons aux spécialités le tribut d'éloges qui leur est dû. Le rose d'Armide, le blanc Nymphæa et les crayons Impératrice de la maison Seguy, 17, rue de la Paix, sont d'un grand secours aux personnes qui vont beaucoup dans le monde et doivent par conséquent s'occuper de leur toilette en s'aidant de toutes les ressources de l'art.

Les articles que nous venons de citer sont fabriqués avec une grande perfection, ils embellissent sans jamais altérer la peau. Leur éclat est durable; l'œil le plus exercé ne peut en découvrir la trace. En un mot, c'est le perfectionnement du cosmétique dont nos grand'mères n'ont eu que les premiers essais. Mesdames de Pompadour et du Barry auraient été bien heureuses, si elles avaient connu la parfumerie de Seguy; mais cette dernière est arrivée trop tard ou, pour mieux dire, la belle marquise et la belle comtesse sont venues trop tôt.

Marguerite DE JUSSEY.

Nous extrayons d'une lettre que nous adresse un de nos amis les quelques lignes suivantes, qui contiennent, au sujet des modes, un petit grain de critique bon à recueillir :

« J'arrive de Trouville. Qu'ai-je été faire là-bas? Je n'en sais rien. Apparemment voir les modes nouvelles.

» Eh bien! elles sont d'un *rococo* étourdissant. Ce n'était pas assez du jupon court relevé de façon à laisser apercevoir le pied emprisonné dans la bottine lacée; nos élégantes y ont ajouté le tricorne à la garde française; si vous joignez à cela la canne, l'ombrelle-éventail et le lorgnon, vous aurez quelque chose d'assez réussi. C'est exécrable, c'est charmant, c'est tout ce que vous voulez. Mais avouez que la vie des eaux devient de plus en plus dispendieuse, et que ce n'est plus qu'un tournoi de toilettes; les maris, qui payent la carte, le savent bien.

» Heureusement que la chasse, déjà ouverte dans le Midi, va s'ouvrir d'ici à quelques jours dans le reste de la France. A la vie des eaux va succéder la vie de château. Pendant que monsieur poursuivra à travers champs le lièvre agile, madame se promènera dans le parc, sous les grands arbres, mélancolique, avec un roman dans la main; elle aura une toilette simple à faire rêver l'âge d'or, une robe traînante, un chapeau de paille d'où ses cheveux s'échapperont en désordre; elle marchera d'un pas lent et timide, et nul à la voir ne se doutera qu'elle était, il y a quelques jours à peine, la reine de la plage. Je ne voudrais cependant pas jurer qu'elle ne bâillera pas de temps en temps.

» Mais il y aura les jours de réception officielle, les parties de chasse organisées avec les voisins, suivies de petites soirées intimes, et l'on trouvera bien moyen de montrer la nouvelle robe que la couturière vient d'envoyer. » A. M. »



Planche N° 26.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de ville. Chapeau de la maison Morizon, rue de la Michodière, 6. — Robe de madame Pieffort, rue Grange-Batelière 1.

(Voyez la description, page 2 de la couverture.)

PÊLE-MÊLE

On ne se douterait jamais que nous sommes actuellement en pleine Exposition; pourtant, rien n'est plus vrai. Il y a des moments où Paris semble prendre bravement son parti des infidélités que lui font les Parisiens, et ne pas s'apercevoir de l'absence, — cette plaie de l'été. Et vraiment, quand on retrouve la foule si empressée de se rendre à tout appel sérieux, soit au palais des Beaux-Arts, pour y juger les concours des prix de Rome, soit au palais de l'Industrie, pour y admirer les trésors de la curiosité, généreusement prêtés par leurs propriétaires aux organisateurs de ces fêtes splendides, on se demande s'il y a vraiment des absents, et ce que l'on en ferait s'ils étaient là.

*
* *

Le concours des prix de Rome, *peinture et sculpture*, a toujours le privilége d'attirer et de passionner les dilettantes de beaux-arts que la canicule n'a pas encore dispersés. Ces élèves d'aujourd'hui seront des maîtres demain, et l'on aime à saluer en eux les espérances de l'avenir. Sans nous offrir peut-être rien d'extraordinaire, cette exposition a été du moins très-satisfaisante, et l'on peut dire qu'elle nous permet de compter sur deux sculpteurs et sur deux peintres.

Le sujet de peinture, la *Descente d'Orphée aux Enfers*, a très-heureusement inspiré M. Machard, dont la composition révèle tout à la fois un artiste et un poëte. M. Girard, qui n'a eu que l'accessit, était digne de rivaliser avec lui.

Le sujet proposé aux concurrents de la sculpture n'était autre que la *Fondation de Marseille*, cette belle reine du Midi, assise aux bords des flots parfumés de la Méditerranée.

Tout le monde connaît cette page d'histoire, poétique comme une légende. Une colonie de Phocéens, hardis écumeurs de mer, qui s'en allaient tenter l'aventure, au gré du vent et des étoiles, sur toutes les côtes où le flot les jetait, abordèrent un jour aux rives de la Gaule. Le chef du pays allait marier sa fille, la belle Gyptis; mais il paraît que ce qui manquait le plus à cette noce, c'était le mari. Gyptis n'avait pas encore fait son choix. La belle ne voulait se décider qu'au dernier moment. Cependant les prétendants étaient déjà là, et il avait été déclaré par le père que celui à qui sa fille présenterait le vase d'eau pure deviendrait son époux. Gyptis, trouvant les Grecs plus beaux que les Gaulois, offrit l'aiguière à Protis, le chef de la petite expédition.

Telle est l'action, à la fois simple et poétique, que les concurrents devaient rendre, et dans l'interprétation de laquelle MM. Barrias et Croisy ont déployé des qualités qu'on peut considérer comme de sérieuses promesses faites à l'avenir.

*
* *

Serait-il vrai que la photographie vient de faire un pas de géant, de franchir en un jour la muraille de Chine qui la murait et s'opposait à tous développements nouveaux? On écrit d'Italie que le colonel Sacco, directeur du collége militaire d'Asti, a trouvé le moyen de reproduire les objets avec leurs couleurs naturelles. Tant mieux! Je n'ai jamais pu regarder une photographie, surtout un portrait de femme, sans ressentir de sourdes indignations contre ce malheureux et incomplet instrument qui sait bien saisir un contour et modeler une figure, mais qui ne peut donner à la vie les apparences de la vie. Qu'y a-t-il de plus joli chez une femme qu'une bouche fraîche et rose, où la jeunesse abonde avec un sang virginal? Voyez ce que la photographie en fait! Un petit trou noir, que le sourire même n'anime plus. Et ainsi du reste. Si le colonel a vraiment trouvé l'art de fixer les couleurs, la photographie promet d'avoir une nouvelle et heureuse renaissance; il n'est pas trop tôt, ma foi, qu'elle se renouvelle!

*
* *

On a toujours considéré comme aussi difficile de compter les cheveux d'une tête que de compter les étoiles du ciel, ou les grains de sable de la mer; il s'est rencontré un monsieur, un savant allemand (ce ne pouvait être qu'un Allemand), qui a entrepris ce travail, qui l'a exécuté sur quatre têtes de femmes de différentes couleurs, et, qui plus est, en a tiré des déductions pratiques. Les quatre têtes soumises à cette épreuve ont donné les nombres suivants :

Blonde.	140 419	cheveux.
Brune.	109 440	—
Noire.	102 962	—
Rouge.	83 740	—

Il s'est trouvé que les quatre chevelures, quoique inégales sous le rapport du nombre, étaient à peu près égales quant au poids, la différence du nombre étant balancée par une augmentation d'épaisseur. En moyenne, le poids de la chevelure d'une femme est de quatorze onces.

Il va sans dire que cela ne s'applique aux chevelures contemporaines que dans une certaine mesure. Le monsieur allemand, s'il lui prenait fantaisie de peser les têtes de nos élégantes, trouverait souvent plus de quatorze onces de cheveux. Mais, là aussi, il y a l'ivraie au milieu du bon grain.

*
* *

Le drame de M. Émile de Girardin, *les Deux Sœurs*, a été l'objet de bon nombre de petits scandales. Si l'on en croit les bruits qui courent, il pourrait bien s'en produire incessamment quelques autres. On prétend que des chercheurs ont trouvé une pièce allemande dont le sujet serait le même que celui de la pièce qui a causé tant d'agitation dans le monde des feuilletonistes. Nécessairement, les charitables chercheurs se donneront la satisfaction de publier l'œuvre du dramaturge allemand.

Il y a un an ou deux, on a découvert à Londres, tous les journaux l'ont annoncé, des manuscrits de Beaumarchais. Or, dans ces manuscrits inédits, se trouve un drame en trois actes, intitulé *l'Ami de la maison*, qui offre la plus grande ressemblance avec les *Deux Sœurs*. On aurait l'intention de faire représenter *l'Ami de la maison* sur l'un de nos théâtres et d'opposer ainsi Beaumarchais à M. Émile de Girardin. J'avoue que cette lutte serait aussi curieuse qu'intéressante; mais je me demande ce qu'elle pourrait prouver, en définitive, contre M. de Girardin?

*
* *

Une polémique intéressante s'est engagée au sujet de deux



médiums américains nouvellement arrivés à Paris, les frères Davenport. Le *Moniteur* a publié une lettre de M. Robin, l'habile prestidigitateur de la salle du boulevard du Temple, qui rend compte d'une séance des spirites à laquelle il a assisté, et qui explique *fort naturellement* les manifestations spirites qui ont eu lieu. La lettre de M. Robin se termine par un défi aux médiums américains; il les menace de répéter leurs exercices dans une représentation publique qui sera donnée au bénéfice de l'hospice de Charenton, par exemple, et dont il se charge de payer tous les frais. Il met à cela trois conditions : c'est qu'il les attachera lui-même, avec une corde à lui; qu'il se fera attacher avec eux dans leur armoire, et que les cinq personnes qui les servent d'habitude ne seront pas admises à prêter leur concours. Comme il n'est pas douteux que les médiums n'acceptent le défi, nous allons avoir le spectacle du spiritisme aux prises avec les habiletés naturelles de la prestidigitation.

***

Depuis longtemps les touristes savent par expérience que les pratiques hospitalières de l'Écosse n'ont jamais été adoptées par les hôteliers suisses. Il paraît que cette année les prétentions des Vatels helvétiques ont fort monté en exigence, et que leurs cartes à payer feraient rougir de modestie les notes des grands restaurateurs parisiens, et Dieu sait cependant si ces derniers s'entendent à enfler les additions!

Un journal nous fait connaître le total fabuleux d'une carte qui a été présentée à Neuchâtel au payeur de l'empereur Napoléon, lors de sa récente excursion en Suisse. Pour une journée et une nuit, le caissier de la cour a eu à compter la somme de 30 000 fr. Et l'on se plaint à Paris de la hausse des loyers et de la cherté des vivres!

***

On vient de dresser une horloge à la portée de tous en notant les heures de réveil par le chant de certains oiseaux.

Après le rossignol qui chante presque toute la nuit, c'est le pinson, le plus matinal des oiseaux, qui donne le signal. Son chant, devançant l'aurore, se fait entendre de une heure et demie à deux heures du matin.

De deux heures à deux heures et demie, la fauvette à tête noire s'éveille et fait entendre son chant, qui rivaliserait avec celui du rossignol, s'il n'était pas si court.

De deux heures et demie à trois heures, la caille, amie des débiteurs malheureux, semble, par son cri : *Paye tes dettes! paye tes dettes!* les avertir de ne pas se laisser surprendre par le lever du soleil.

De trois heures à trois heures et demie, la fauvette ventre rouge fait entendre ses trilles mélodieux.

De trois heures et demie à quatre heures, on entend le merle noir, le moqueur de nos contrées, qui apprend si bien tous les airs, que M. Dureau de la Malle avait fait chanter *la Marseillaise* à tous les merles d'un canton en donnant la volée à un merle auquel il l'avait serinée et qui l'apprit aux autres.

De quatre heures et demie à cinq heures, la mésange à tête noire fait grincer son chant agaçant.

De cinq heures à cinq heures et demie s'éveille et se met à pépier le moineau franc, ce gamin de Paris ailé, gourmand, paresseux, tapageur, mais hardi, spirituel et amusant dans son effronterie.

N'est-il pas charmant d'avoir une horloge qui chante ainsi les heures au milieu de la campagne?

***

Un de nos confrères de la *Gazette des Étrangers* a rapporté de Fécamp un objet de curiosité qu'il offre à ses lecteurs; c'est une affiche cueillie dans l'interminable rue aux Juifs :

« A louer présentement sur le bord de la mer, un chalet contenant sept chambres,— *le seul sur le bord de la mer qui va être* NANTI *d'un paratonnerre.* »

Mais, ô affiche de mon cœur! — ajoute avec raison le confrère susdit, — vous ressemblez à l'enseigne classique de ce barbier qui promettait tous les jours de raser gratis demain. Quelle sécurité nous donne, contre l'orage d'aujourd'hui, le paratonnerre dont va être *nanti* votre chalet? Et puis, comment pouvez-vous jurer, chalet, mon ami, qu'aucun de vos confrères ne sera jamais *nanti* d'un paratonnerre?

On connaissait jusqu'ici les espérances... d'héritage. Il y a des gens qui épousent cela; il y en a qui prêtent là-dessus. Mais escompter des espérances de paratonnerre! C'est une opération vraiment nouvelle.

R. H.

THÉATRES

Les théâtres auxquels les règlements accordent des vacances annuelles s'occupent de faire leur rentrée.

L'Odéon, pour sa part, doit donner la première représentation d'un drame en cinq actes, de M. Rasetti, les *Parasites*, et le Théâtre-Lyrique reprend la *Flûte enchantée*, avec son incomparable prima donna, madame Carvalho, et la jeune et brillante Nilsson. Quant au Théâtre-Italien, à qui ses abonnés, gens de vie fashionable et de villégiature prolongée, font de plus amples loisirs, il rentrera dès le 2 octobre (non pas le 3, comme on l'avait annoncé à tort).

Cette rentrée est un événement et l'on en parle. On s'inscrit déjà pour les loges préférées, et l'on colporte le catalogue des étoiles de première, de seconde et même de troisième grandeur. Les plus brillantes s'appellent Adelina Patti; celle-là, c'est l'étoile du Berger, Vesper, la première levée dans l'azur serein des belles nuits; puis viennent Rosina Penco, la passionnée, et madame de Lagrange, au beau style et à la large méthode; puis les *tenori*, *primi* et *comprimari;* mais ceux-là me permettront bien de ne les pas comparer aux étoiles : la galanterie ne m'y oblige pas.

Les nouveautés théâtrales de la semaine peuvent s'expédier en quelques lignes.

L'Hippodrome nous à donné des taureaux... *apprivoisés*, une Espagne revue et infiniment trop corrigée, que le public a sifflée vertement. Je trouve que, depuis une quinzaine de ours, on siffle beaucoup à Paris. Les merles en sont jaloux. En somme, les spectateurs se sont montrés fort désappointés, et s'ils n'ont pas crié, comme l'on fait dans cette bonne ville de Madrid :



« *A los peros!* » (aux chiens!), c'est uniquement parce qu'ils ne savaient pas l'espagnol. La direction s'excuse en affirmant que la police s'oppose à la tuerie dans l'arène et en présence du public, ce qui l'empêche de nous montrer les exploits des brillantes épées qui font l'admiration et les délices de nos voisins. Je trouve, pour mon compte, que la police a bien raison, et qu'il est bon de s'opposer à tout ce qui peut rendre les mœurs d'un pays basses et cruelles.

Il paraît qu'à présent on doit se mettre à deux pour faire un acte. Tel est, du moins, l'avis de MM. Siraudin et Bernard, qui ont donné, ces jours-ci, un petit vaudeville au Gymnase, sous ce titre alléchant : *500 francs de récompense.* Il s'agit de trois billets de mille francs, perdus, retrouvés et reperdus, autour desquels s'enroule l'imbroglio spirituel d'une assez amusante intrigue; mais tout cela est un peu bien froid, et quand il fait si chaud dehors, c'est bien le moins qu'à l'intérieur la comédie brûle les planches.

Brûler les planches! c'est précisément là ce que font au Vaudeville deux des plus habiles tirailleurs de la petite presse parisienne, MM. Henry Rochefort et Pierre Véron. Dans leur pièce : *Sauvé, mon Dieu!* du genre petillant, tout est vif, joli, piquant; l'ingéniosité, la grâce, le bien dire, tout s'y trouve. Le comique est un peu Palais-Royal, mais c'est, après tout, du vrai comique et du franc rire.

L'Opéra-Comique, celui de tous nos théâtres dont le répertoire nombreux, riche et varié, prête le plus aux reprises, a rendu les *Porcherons* à un public heureux de les revoir. Cette musique aimable, véritablement bon enfant, facile à comprendre, vraie musique d'été, a obtenu un réel et franc succès. Les habitués de la salle Favart ont très-franchement applaudi madame Galli-Marié, sous son bonnet de grisette et sous son toquet d'amazone, et mademoiselle Bélia, sous son tablier de soubrette. Les autres rôles ont été tenus, avec distinction, par Montaubry, dont la voix, surtout dans les notes de médium, était cependant un peu voilée; par Crosti, que n'a point découragé le personnage de des Bruyères; par Bataille, qui a vigoureusement enlevé son air à boire; enfin par mademoiselle Révilly, Pallianti et Sainte-Foy, d'un comique achevé.

Rendons maintenant à nos deux premières scènes, le Théâtre-Français et l'Opéra, les honneurs qui leur sont dus. La Comédie-Française, qui n'a que l'embarras du choix quand il s'agit de puiser dans cette mine précieuse que l'on appelle son répertoire, a repris, il y a quelques jours, la *Métromanie*, le chef-d'œuvre d'Alexis Piron. Le rôle de Damis a été confié à Delaunay, qui l'a rendu de la manière la plus brillante.

Comme le temps passe vite! On a donné cette semaine la cinquantième représentation de l'*Africaine*. Ces cinquante représentations ont rapporté près de six cent mille francs à l'Académie impériale de musique. Chose remarquable, l'œuvre de Meyerbeer n'a jamais été arrêtée par aucun accident. Les chanteurs chargés des principaux rôles se sont toujours trouvés à leur poste. Ce fait mérite d'être consigné, car l'Académie impériale de musique ne nous avait pas accoutumés à cette merveilleuse régularité.

Robert HYENNE.

JEAN SAUVEUR

(SOUVENIR D'UNE VISITE AU BAGNE DE BREST. — FIN.)

VII

Durant le cours de ces quinze années, le *Louis XIV* n'était pas resté constamment en mer et loin de France. Jean-Louis avait plusieurs fois revu le port de Brest. Plusieurs fois, il avait rendu visite à la belle hôtesse de l'*Ancre d'or*, cette bonne grosse Yvonne dont le souvenir avait failli, certain soir, l'envoyer coucher au fond d'un bassin.

Jean-Louis et Yvonne, dans les rares intervalles qui les avaient rapprochés, avaient fini par très-bien s'entendre. Ils s'aimaient, c'était convenu. La pensée du mariage n'avait pas été sans traverser parfois leurs cerveaux. La question fut mise sur le tapis.

En vérité, la chose était bien simple! D'un côté, une fille jeune encore, avenante, bien portante, propriétaire d'une auberge fort bien achalandée, qu'elle gérait depuis quelques années avec un certain succès de recettes; d'autre part, un brave garçon, qui portait tout juste la quarantaine, et qui, embarqué de bonne heure sur les navires de l'État, pouvait se retirer avec une petite pension : il y avait là les éléments d'une union, à laquelle Jean Sauveur ne pouvait être, en aucune façon, un obstacle.

Yvonne avait su apprécier ce qu'il y avait de noble et de beau dans la conduite de Jean-Louis à l'égard de l'enfant qu'il avait recueilli, et elle était toute disposée à changer en une affection vraiment maternelle l'amitié qu'elle avait montrée au petit Jean chaque fois que le *Louis XIV*, revenu au port, lui avait permis de descendre à terre avec son père adoptif.

Tout était donc pour le mieux. Le mariage fut fixé, et l'on convint que Jean-Louis demanderait sa retraite. Il en coûtait bien un peu au matelot de dire adieu à la mer; mais il songeait au petit Jean, devenu maintenant un bel et grand garçon. Il se disait que ses faibles appointements ne suffiraient pas à payer les années d'école, et qu'en s'associant à l'établissement d'Yvonne, ce n'était pas seulement pour lui qu'il faisait une bonne affaire. Cette raison était déterminante, et devait faire céder toute espèce d'objection, si Jean-Louis en eût encore trouvé quelqu'une à lui opposer.

Il se résigna donc sans trop de peine à quitter le *Louis XIV*, demanda sa retraite, qu'il obtint de suite, et épousa la belle Yvonne. L'effet immédiat de ce mariage fut de changer l'enseigne de l'auberge, au-dessus de laquelle on lut désormais :

A l'Ancre d'or
Jean-Louis Pencornet, logeur.

VIII

Comme on le voit, la fortune souriait on ne peut plus gracieusement à l'ex-matelot. Mais capricieuse a toujours été l'aveugle déesse, capricieuse elle restera. Un jour, elle se fatigua de sourire, et elle quitta la place. Le malheur vint s'asseoir au seuil de la maison pour n'en plus bouger.

Il y avait quatre ans environ que Jean-Louis avait pris le commandement de l'*Ancre d'or*, comme il disait dans ses moments de gaieté. Il s'était accoutumé à voir son navire filer vent



arrière, franc d'avaries et toutes voiles dehors ; lorsque souffla le vent de bout, il y était trop peu préparé pour pouvoir le soutenir bravement : il courba la tête, et le navire, désemparé, s'en alla droit à la côte.

Ce qui tout d'abord donna l'impulsion, ce fut la mort d'Yvonne Pencornet, à la suite d'une maladie qui dura deux mois. Cet événement affecta si douloureusement le pauvre Jean-Louis, qu'à partir de ce moment il perdit toute sa bonne humeur. Sa tête même s'affaiblit quelque peu ; il devint irascible, emporté, et, n'eût été la pensée de Jean Sauveur qui le rattachait à la vie, je crois qu'il n'eût pas hésité à se tuer.

Ce changement dans les mœurs du maître de l'*Ancre d'or* eut pour conséquence fâcheuse d'éloigner les anciens camarades, qui, jusque-là, s'étaient montrés fidèles à l'amitié et à l'établissement.

L'auberge ne fut plus fréquentée que par des gens qui prirent à tâche de pousser à la roue vers la dégringolade, ce à quoi ils arrivèrent facilement au moyen de nombreux crédits qu'ils se firent ouvrir, et dont Jean-Louis ne put parvenir à recouvrer le montant.

Un dernier malheur, le plus terrible pour lui, était réservé à l'ex-matelot. Son fils adoptif, par une de ces injustices criantes, si fréquentes autrefois, et malgré les examens les plus brillants, fut refusé au concours du *Borda*. Un des examinateurs, voulant faire passer une de ses créatures, avait inscrit son nom à la place de celui de Jean Sauveur.

Lorsqu'il apprit cette nouvelle, Jean-Louis entra dans une fureur telle, que, sans rien vouloir entendre, il alla trouver sur le champ l'examinateur. Celui-ci reçut fort insolemment l'ex-matelot et se permit de trouver des plus inconvenants les reproches qu'il venait lui adresser. Il parla même de faire jeter Jean-Louis à la porte, s'il ne se hâtait d'évacuer la place.

Pencornet était Breton ; cette menace produisit sur lui un tel effet que, sans réfléchir à l'énormité de son action, il sauta au cou de l'examinateur, qui n'eut pas même le temps de se défendre.

Lorsque ce premier mouvement fut passé, et que Jean-Louis revint à lui, honteux et presque prêt à demander pardon ; lorsque, enfin, il voulut desserrer sa main encore crispée autour du cou de l'examinateur, quel ne fut pas son effroi en sentant le corps s'affaisser peu à peu, puis tomber lourdement à terre.

Le malheureux Jean-Louis voulut essayer de s'enfuir ; mais, avant qu'il eût fait un pas, il se vit arrêté par des gens accourus au bruit, et conduit aussitôt en prison comme un vil assassin.

Il venait, disait-on, d'étrangler un homme.

IX

L'affaire fut bientôt instruite.

Il demeura prouvé que Jean Sauveur avait mérité d'être reçu au *Borda*, et sa place lui fut donnée. Mais les juges trouvèrent que Jean-Louis avait eu grand tort d'étrangler un homme, si coupable qu'il fût, et, en conséquence, le jury rendit un verdict de culpabilité, qui emporta la peine de mort. Mais le tribunal crut devoir recommander le coupable à la clémence royale, et, par un effet de ladite clémence, la peine fut commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

Jean-Louis subit sans murmurer la décision des juges. Il se savait coupable, et, s'il eut un regret, ce fut celui d'être condamné à vivre loin de son enfant, loin de celui pour qui il avait commis un crime. Une consolation restait encore cependant au malheureux Pencornet : il se disait à lui-même que le sang versé n'avait pas été tout à fait inutile, puisque Jean Sauveur était maintenant au *Borda*.

L'auberge de l'*Ancre d'or* fut vendue aux enchères, et, comme Jean Sauveur était le seul qui pût prétendre à la succession de l'ex-matelot, ce fut entre ses mains qu'on versa le prix de la vente.

Cela devait, dans la pensée de Jean-Louis, suffire aux besoins du jeune homme jusqu'à la fin de ses études.

X

Alors commença pour Jean-Louis une tout autre existence que celle qu'il avait menée jusque-là.

Enfermé dans le bagne avec un tas de bandits de qui l'unique profession était le vol ou l'assassinat, il se vit forcé de frayer avec eux malgré le dégoût qu'ils lui inspiraient. Ce fut pour lui le plus horrible supplice. Aussi, durant les premiers jours, versa-t-il plus d'une fois des larmes en songeant à sa pauvre Yvonne et à son cher Jean Sauveur, larmes précieuses, rosée du cœur, qui, pour le matelot, était encore un soulagement ineffable. Quelques forçats endurcis, qui ne pouvaient comprendre tout ce qu'il y avait de doux et de touchant dans ces larmes de l'infortuné Pencornet, l'avaient surnommé par dérision le père *Pleure-Toujours*. Mais lui les laissait dire, et il ne se cachait pas pour pleurer à son aise lorsque l'envie lui en prenait.

Dieu lui devait un adoucissement dans le malheur : il le lui envoya sous la figure d'un de ses prêtres. L'aumônier du *Louis XIV* fut nommé aumônier du bagne. Il savait ce qui s'était passé à l'égard de Jean-Louis ; plus que personne il pouvait être utile à l'ex-matelot par ses conseils et son influence, et, en effet, il le métamorphosa rapidement et le rendit méconnaissable. Il versa sur son cœur ulcéré le baume de la religion, et, de ce caractère aigri et violent, il fit un type de résignation, de douceur et d'affabilité.

D'après l'avis du digne prêtre, Jean-Louis, qu'on traitait maintenant au bagne comme un galérien modèle, s'acheta un tour et se mit à travailler, à confectionner une foule de petits objets en os ou en coco, ronds de serviette, étuis, bonbonnières, etc., etc., qu'il vendit aux visiteurs. Avec le produit de son travail, il eût pu améliorer un peu sa position ; mais cette pensée ne lui vint même pas. Il avait prié le ministre de Dieu de vouloir bien se charger de sa bourse, qu'il garnissait, disait-il, à l'intention de son cher Jean Sauveur.

Jean Sauveur, c'était tout pour lui. Rien qu'à son souvenir, il travaillait comme un enragé ! Il l'aimait tant !...

Jean Sauveur le lui rendait bien. Toutes les fois qu'il quittait le *Borda* pour descendre à terre, le jeune homme ne manquait jamais d'aller passer quelques instants auprès de son père adoptif. Il ne se croyait point déshonoré de presser la main d'un forçat, lorsque ce forçat était un homme tel que Jean-Louis, un homme qui l'avait recueilli enfant, qui l'avait nourri, habillé, élevé, en un mot, et qui, s'il avait commis un crime qu'il expiait trop chèrement, n'avait obéi qu'à l'affection toute paternelle qu'il avait pour l'enfant trouvé.

Quand il voyait le jeune homme, Jean-Louis oubliait tout ; il ne se souvenait plus même qu'il était forçat. La vue de cette jeune et belle tête, pleine d'intelligence et de fierté, lui rendait toute sa bonne humeur d'autrefois. Il causait comme s'il eût été sur le pont du *Louis XIV* ou à l'auberge de l'*Ancre d'or*. Quelquefois, le souvenir de sa pauvre Yvonne venait faire ombre sur sa joie ; mais il écartait doucement de sa mémoire cette image chérie, et il se laissait aller au bonheur de contempler celui dans qui, maintenant, il avait mis toute son affection.

Ce fut un bien beau jour que celui où, pour la première fois,



le jeune homme vint voir son père adoptif l'épée au côté et les épaulettes d'or à l'habit. Comme il fut fier, Jean-Louis Pencornet, ce pauvre Jean-Louis qui n'avait jamais été que simple matelot, de pouvoir embrasser et serrer sur son cœur un bel et pimpant aspirant de marine! Ah! ce jour-là, Jean-Louis regretta sa liberté. Il eût été si content de se promener au bras du jeune officier et de dire à ses vieux camarades en leur pressant la main :

— Eh! oui, mille sabords, c'est lui!... Comment, vous ne le reconnaissez pas?... C'est mon petit Jean Sauveur que j'ai rapporté à bord du *Louis XIV*, dans une botte de paille, un soir que j'étais gris!... Même que, le lendemain matin, l'amiral m'a flanqué une chasse carabinée pour m'être grisé... mais qu'il m'a permis de garder l'enfant à bord!... Brave amiral, va!...

Et Jean-Louis eût payé à boire à tout l'équipage, ce jour-là, s'il eût été libre. Malheureusement, il s'en fallait de beaucoup. Mais c'était un cœur ingénieux : il se dit que ce que ne pouvait pas le père, rien n'empêchait le fils de le faire à sa place. Et son parti fut bien vite pris.

Il courut trouver l'aumônier et lui réclama le dépôt qu'il grossissait depuis son entrée au bagne. Lorsque le digne prêtre lui eût remis le trésor, Jean-Louis le versa entre les mains de son fils.

— Tiens, lui dit-il, voilà ce qui te revient! A votre santé, monsieur l'aspirant de marine!...

Et le brave Jean-Louis embrassa encore une fois ce pauvre Jean Sauveur, qui pleurait toutes les larmes de ses yeux.

Et ce fut la même histoire à chaque promotion du jeune homme.

XI

Aujourd'hui, me dit mon guide, Jean Sauveur est lieutenant de vaisseau, et Jean-Louis Pencornet, dit *Pleure-Toujours*, est encore au bagne. Seulement, il ne pleure plus, Jean-Louis; et, lorsque le lieutenant vient, aussi souvent que lui permet son service, embrasser l'ex-matelot, il n'y a pas un seul de ces forçats qui soit tenté de rire du bonhomme, je vous assure. Je suis même persuadé qu'on en trouverait facilement une douzaine qui consentiraient volontiers à faire chacun cinq années supplémentaires de travaux forcés si, à cette condition, on voulait libérer dès demain le père *Pleure-Toujours*. — Et maintenant que dites-vous de mon histoire?

— Je dis que les secrets de Dieu sont impénétrables, comme sa miséricorde est infinie, et que tôt ou tard il récompensera tant de dévouement d'une façon éclatante, je n'en doute pas!

J'avais visité tout l'intérieur du bagne. Je remerciai le garde-chiourme, et je sortis.

X

J'avais totalement oublié cette histoire, lorsque, il y a quelques mois, je reçus une lettre portant le timbre de Brest.

Je m'empressai de la décacheter, et voici ce que je lus :

« Monsieur,

» Vous avez paru prendre intérêt à l'histoire d'un forçat qui se trouvait au bagne à l'époque de votre dernier voyage. Vos paroles se sont réalisées, et cette histoire trouve aujourd'hui son dénoûment.

» Jean-Louis Pencornet vient d'être libéré, après vingt ans de travaux forcés, sur la demande qui en a été faite par le capitaine de frégate Jean Sauveur. On a voulu sans doute, en accordant cette grâce, récompenser le rare mérite de l'officier à qui nous devons la conservation d'un des plus beaux vaisseaux de notre marine, le *Louis XIV*. Ce vaisseau, qui était sorti pour donner la chasse à plusieurs croiseurs anglais, allait être pris par l'ennemi, lorsque la frégate *la Minerve*, sous les ordres du commandant Jean Sauveur, est parvenue à le dégager et à le reconduire dans le port.

» Si vous revenez à Brest, monsieur, vous pourrez peut-être voir encore une fois Jean Sauveur et le père *Pleure-Toujours*. On les rencontre presque tous les soirs près des remparts, se promenant bras-dessus bras-dessous, et causant comme deux amis du même âge. »

Je ne suis pas retourné à Brest, et j'incline à croire que Jean-Louis est probablement mort à l'heure qu'il est. Quant à Jean Sauveur, le bien nommé, si l'on voulait un peu chercher, on pourrait peut-être le retrouver parmi les capitaines de vaisseau, sinon plus haut.

Robert HYENNE.

UN SUCCÈS DE LARMES

(NOUVELLE.)

I

LE PRISONNIER.

Les habitants de Rome étaient tout entiers à la prière. Ils se livraient aux exercices pieux de la semaine sainte, et allaient d'église en église visiter le saint tombeau : les curés de la capitale du monde chrétien avaient rivalisé de zèle et de magnificence pour la construction et l'ornementation de la chapelle provisoire où reposent pendant cette journée mémorable les espèces consacrées. Toutes les chapelles de la ville, comme toutes les églises, regorgeaient de fidèles. A Saint-Pierre, plus encore que partout ailleurs, on se pressait pour entendre les saintes prédications, les récits navrants de la passion de Jésus-Christ.

C'était le vendredi saint, le plus douloureux et le plus touchant des anniversaires pour le chrétien.

Bientôt la nuit tomba, et l'heure de la prière du soir sonna dans cent endroits différents.

A ce moment, combien de fidèles eussent voulu pénétrer dans la chapelle Sixtine, fondée en 1571 par le pape Sixte IV?

Ils eussent voulu non-seulement prier ou admirer les peintures à fresque de Michel-Ange, — ou les naïves et sublimes compositions du Pérugin ou de Ghirlandajo, ou l'immense page du *Jugement dernier*, qui couvre toute la paroi de l'autel, — mais encore entendre le *Miserere*, de Gregorio Allegri, morceau qui, selon l'usage, devait être chanté devant le Souverain-Pontife et tous les membres du sacré collége.

Cette œuvre, plus célèbre sous le rapport historique assurément qu'au point de vue de la valeur musicale, ce *Miserere*,



composé à deux chœurs, l'un à quatre voix, l'autre à cinq, produisit, sur les gens qui étaient entrés dans la chapelle, son effet accoutumé. Sa simplicité sévère, jointe à une exécution irréprochable, lui donnait une teinte religieuse vraiment rare.

Grâce à la beauté du lieu où l'on chantait ce morceau, il n'y avait rien de plus grave, rien de plus expressif, rien de plus magistral.

Aussi commençait-on à le considérer comme un chant sacré, et défendait-on d'en donner copie à qui que ce fût.

Le nombre des auditeurs du *Miserere* était fort restreint : il y avait eu beaucoup d'appelés, mais très-peu d'élus.

Quand les dernières mesures eurent retenti sous les voûtes splendides de la chapelle Sixtine, chacun sortit émerveillé, et les Romains allèrent proclamant partout le génie presque divin du compositeur Gregorio Allegri.

L'art seul obtient de ces triomphes qui émeuvent et enthousiasment pacifiquement toute la population d'une grande ville. C'est là son plus beau privilége.

Gregorio Allegri, prêtre, de la famille du peintre Corrége, appartenait alors au collége des chapelains chanteurs de la chapelle pontificale.

Pendant que son nom était répété par toutes les bouches, Allegri, pauvre, humble et fervent, travaillait dans la solitude et le silence, s'efforçait de prouver à chacun par ses actions que le principal mérite d'un homme est toujours la vertu, et ne passait jamais vingt-quatre heures sans visiter les malheureux détenus dans les prisons de Rome.

Ce jour-là, pendant l'exécution si solennelle de son *Miserere*, Allegri s'occupa d'une bonne œuvre, d'une œuvre charitable entre toutes. S'il n'avait pas paru à la chapelle Sixtine, s'il s'était soustrait aux félicitations du pape et des cardinaux, c'est qu'un devoir d'humanité l'appelait, à cette heure-là même, dans une des prisons de la ville éternelle ; et pour rien au monde il n'eût voulu manquer à ce devoir, il n'eût oublié sa visite accoutumée.

Suivons-le donc, par la pensée, dans le sombre cachot où gémit depuis longtemps déjà le docteur Pietro Rametti.

A l'aspect d'un pareil séjour, comment ne pas plaindre, malgré ses fautes, le coupable qui y est enfermé ?

Un jour douteux y pénètre par une petite croisée munie de barreaux si rapprochés, qu'on voit sur les dalles humides une simple empreinte quadrillée de la lumière. Le cachot est propre, mais il n'a pour meubles qu'une table de bois, une chaise et un grabat que la munificence du directeur de la prison a daigné rendre moins mauvais que les lits des autres prisonniers.

Pietro Rametti, accablé par plus de quinze années de captivité, n'a pas encore atteint sa cinquantième année, et cependant ses cheveux sont presque blancs ; le feu de la vie s'est en partie éteint dans ses yeux caves et ternes ; sa barbe est longue et inculte ; les saillantes pommettes de ses joues attestent qu'une maladie de langueur dévore intérieurement le prisonnier. Ce malheureux dépérit : son cachot est comme l'antichambre de sa tombe.

Mais pourquoi ce terrible châtiment ? Pourquoi cette séquestration perpétuelle ? A le bien regarder, cet homme n'a pas les traits d'un criminel de profession. Il y a plus de désespoir que d'avilissement dans l'expression de sa physionomie. Quelle faute l'a conduit dans cette sombre solitude, lui qui, en ce moment, semble commander la sympathie de son illustre visiteur ?

Pietro Rametti expie un crime horrible, et, si on ne lui a pas infligé la peine capitale, c'est à la sollicitation suprême de sa famille qu'il doit l'espèce de grâce dont il jouit.

Sa famille était connue, honorée dans Rome. Après la condamnation prononcée, sa femme et ses enfants, se jetant aux genoux de Sixte IV, avaient obtenu du Souverain Pontife une commutation en prison perpétuelle. On avait épargné à cette famille la douleur et la honte de voir son chef sur l'échafaud.

Les antécédents du coupable étaient d'un caractère si honorable, que jamais, en pronostiquant son avenir, on n'eût pu penser que le crime y trouvât sa place.

En effet, perdu de bonne heure dans les abîmes de la science, Pietro Rametti avait déjà, à vingt-quatre ans, étudié, approfondi les mystères les plus ardus de la science et toutes les questions naturelles et physiologiques agitées de son temps. C'était un érudit patient, un laborieux théoricien.

Exerçant l'art de la médecine, il avait occupé un rang distingué parmi les docteurs, acquis une réputation méritée dans toute l'Italie, sans toutefois être parvenu aux honneurs ni à la fortune. Il avait le savoir, le savoir-faire lui manquait.

A vingt-six ans, il avait épousé une jeune personne dont la beauté était la principale richesse ; et de ce mariage d'inclination étaient nés quatre enfants, si bien que Pietro Rametti pouvait difficilement subvenir aux besoins toujours croissants de sa famille.

Julia, la femme de Pietro, avait apporté en dot à son mari, non une somme considérable ou seulement assez ronde, mais une entente parfaite de l'économie domestique, toutes les qualités d'une bonne ménagère. Une distinction modeste dans les manières, d'ardentes croyances, un dévouement profond au compagnon de sa vie, un amour sans bornes, capable de devenir héroïque dans l'occasion, tels étaient les mérites de la jolie Siennoise.

Mais, encore une fois, tout cela ne constituait qu'une fortune négative.

Ils virent bientôt venir des jours de gêne. Enfin la misère les regarda face à face, la misère hideuse, qui donne de mauvais conseils !

Pietro s'armait d'un courage fébrile ; il passait les jours et les nuits à travailler, pâlissait sur ses livres, sondait tous les secrets de la science contemporaine, parvenait à s'abstraire dans l'étude.

Ses efforts le conduisaient bien à éclaircir quelque difficile question scientifique ; mais qu'importait pour le bien-être du ménage ? La solution trouvée n'amenait pas un écu de plus dans la bourse commune. Loin de là, les ingrédients chimiques coûtaient cher, et le pécule déjà si mince des jeunes époux en était d'autant diminué.

Jamais de plaintes dans la bouche de Julia. Elle redoublait de zèle, se résignait doucement, parvenait à faire l'impossible. Et la famille Rametti vivait au sein des privations, c'est-à-dire qu'elle ne mourait pas de faim. Les pauvres enfants mangeaient un pain rare et dur, humecté par Julia de larmes silencieuses.

II

UNE CURE MERVEILLEUSE.

Cette existence de gêne incessante lassait Pietro Rametti, qui, ambitieux de gloire, n'avait pas une résignation comparable à celle de sa douce compagne. Au moment d'une de ces crises de misère qui réduisaient le pauvre ménage au désespoir, un événement inattendu surprit la famille de Pietro. Rametti avait un cousin fort riche, avec lequel il n'avait jamais eu que peu de relations. C'était un ancien marchand de Pise, dont les navires avaient longtemps porté des pacotilles sur les côtes barbaresques et dans les échelles du Levant.

Le vieux marchand tomba malade. En peu de jours, la gravité de son mal s'accrut au point que la plupart des docteurs



de Pise le déclarèrent inguérissable. Son état était regardé comme désespéré; ses voisins, même, le disaient mort; et l'on s'entretenait déjà du chiffre de la succession qu'il laissait.

Un jour, pendant que Pietro Rametti, plongé comme à l'ordinaire dans un travail opiniâtre, s'était enfermé au fond de la petite chambre qui lui servait de cabinet, un cavalier s'arrêta devant la porte de la maison, frappa et demanda :

— Il dottore Pietro Rametti ?

— C'est ici, répondit une voix féminine.

Et Julia se hâta d'aller ouvrir.

Le cavalier descendit de sa monture, qu'il attacha aux barreaux d'une fenêtre grillée qui se trouvait à côté de la porte.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? demanda Julia étonnée de cette visite non annoncée.

— J'arrive au grand galop de Pise, répondit l'inconnu. Je viens chercher le célèbre Pietro Rametti de la part de son cousin Aggutorio, qui est dans une situation désespérée.

— Et vous venez?...

— Je viens réclamer pour mon maître les soins habiles de votre mari.

L'envoyé fut promptement introduit dans le cabinet de Pietro, à qui il renouvela sa demande. Il ajouta :

— J'ai ordre de vous promettre, au nom du seigneur Aggutorio, une récompense tout à fait princière, si vous parvenez à le guérir du mal aux atteintes duquel tous les médecins de Pise déclarent qu'il doit succomber. Voulez-vous tenter la chose?

— Je la tenterai, répondit hardiment Pietro, qui n'était pas homme à manquer une si belle occasion.

En moins d'une heure, il eut achevé ses préparatifs de départ. Bientôt il monta sur le cheval de l'envoyé et s'élança dans la direction de Pise.

— Voilà un homme expéditif et d'une autre trempe que les docteurs de notre ville, pensa le valet d'Aggutorio.

Franchir la distance de Rome à Pise fut pour Pietro Rametti l'affaire de peu de temps. On eût dit un courrier extraordinaire, tant son cheval dévorait l'espace. Le cas étant pressant, et le mari de Julia ne perdait pas de vue son importante mission.

Le vieux Aggutorio semblait toucher à ses derniers moments quand son jeune cousin se présenta chez lui prêt à tenter une cure si difficile.

Mais celui-ci, nous le savons, possédait de rares connaissances en médecine. Il ne tarda pas à s'apercevoir que tous les médecins de Pise, appelés au secours d'Aggutorio, s'étaient complétement trompés sur la nature de son mal et sur les remèdes qu'il fallait employer. Il fit quelques prescriptions énergiques, auxquelles personne jusqu'alors n'avait pensé; enfin il osa d'autant plus que ses confrères s'étaient montrés plus timides. Ces efforts obtinrent un plein succès. Quinze jours après l'arrivée de Pietro Rametti, le vieux Aggutorio revenait à la santé, et la moitié des Pisans émerveillés criaient au miracle en vantant l'immense savoir du docteur romain.

Déjà le vieillard se sentait sauvé; et comme il était à peine sexagénaire, il ne doutait pas d'avoir encore de longues années à courir.

Lorsque Pietro, que le soin de sa clientèle, si peu fructueuse qu'elle fût, rappelait à Rome, parla de retourner dans la ville éternelle, Aggutorio le manda dans son salon, — magnifique galerie de tableaux et de statues, voluptueuse Éden qu'il lui eût semblé bien dur de quitter : les raffinements du luxe, en effet, rendent la mort si effrayante !

Étendu mollement sur un sofa de velours de Gênes, placé devant une table couverte de toutes sortes de vieux parchemins, lisant avec patience quelques grimoires presque indéchiffrables, Aggutorio reçut on ne peut plus cordialement le *divin* Pietro Rametti, l'aigle des savants, le docteur des docteurs, le faiseur de miracles.

Il daigna offrir lui-même un siége au jeune homme, et dès que celui-ci eut pris place à ses côtés, il prononça lentement, magistralement, ces paroles :

— Je vous dois la vie, mon cher cousin Pietro.

Le docteur romain répondit par un geste plein de modestie, qui charma l'ancien négociant.

— Vous m'avez ressuscité, reprit Aggutorio. Or, vous n'avez pas eu affaire à un égoïste, à un avare, à un ingrat. Je veux vous prouver ma reconnaissance... Il ne me reste que des parents éloignés, parmi lesquels je ne distingue que des fous et des dissipateurs... Ils désireraient me voir splendidement enterré au Campo-Santo. Je n'en doute pas, car j'ai mille raisons pour le croire. Vous, au contraire, vous à qui j'ai eu recours en désespoir de cause, vous dont j'ai négligé la précieuse connaissance, vous m'avez sauvé.

— Mon cher cousin, repartit Pietro, je suis assez heureux de mon succès. L'aide de Dieu a été certainement beaucoup plus puissant que le mien, et...

— Très-bien, très-bien, interrompit Aggutorio; mais vous me permettrez de reconnaître ici l'effet de votre science. Vous travaillez sans cesse, on me l'a dit. Vous possédez un talent immense, et votre famille est nombreuse. J'ai pensé à vous.

— Enfin, dit à part soi Pietro, je vais pouvoir rapporter à la maison une somme qui nous permettra de mieux vivre tous pendant quelque temps.

Aggutorio, qui s'était tu un moment, ajouta :

— Un homme ordinaire s'imaginerait se rendre quitte envers vous en vous donnant seulement deux ou trois cents écus... A mon avis, il y aurait encore là de l'ingratitude... Je ferai plus pour vous, cher cousin Pietro... Vous attendrez, mais vous ne perdrez rien pour attendre. Voici mon testament; lisez-le !

En parlant ainsi, Aggutorio passa en effet un parchemin à Pietro.

C'était un acte par lequel le riche Pisan laissait à son cousin Piettro Rametti sa fortune entière, à la seule condition qu'il acquitterait certains legs, d'ailleurs insignifiants, eu égard au chiffre des biens qu'il possédait.

Pietro fut un peu déconcerté. Attendre ! ne vaut-il pas mieux souvent recevoir un écu comptant que d'en voir miroiter mille dans l'avenir?

Néanmoins il remercia le vieillard avec effusion, et prit congé de lui après lui avoir offert ses services pour le cas d'une rechute.

— Merci, cousin Pietro. J'espère que je pourrai me passer de vous... le plus longtemps possible.

Vingt-quatre heures après cet entretien, Pietro Rametti rentrait à Rome.

III

LES BONS SOINS.

Un mois d'absence de Pietro était chose grave pour une famille aussi pauvre que la sienne. La clientèle du docteur romain avait souffert; les besoins de Julia et de ses enfants étaient devenus plus impérieux et plus pressants. Le malheureux Pietro ne tarda pas à regretter la tournure qu'Aggutorio avait donnée à l'expression de sa reconnaissance. Il eût préféré à des richesses futures, qui pouvaient se faire attendre longtemps encore, « quelques centaines d'écus, » présentement encaissés. Au XVI[e] siècle, c'était comme aujourd'hui : les hommes de sens aimaient mieux tenir que courir.

Quoi qu'il en fût, il n'y avait pas à s'insurger contre les faits. Notre savant devait courber la tête, et accepter les conditions de son vieux cousin.



En face de la réalité, il commença par s'armer de courage. Il lutta, lutta énergiquement contre les étreintes de la misère. Puis, au bout d'une quinzaine de jours, ses ardeurs scientifiques et ses rêves de gloire l'emportèrent sur le positif de la vie. Pietro Rametti se replongea dans les profondes théories. Les problèmes, les découvertes chimiques, les hypothèses médicales, tourbillonnèrent dans son esprit. Adieu les froides et calmes résignations de la raison : le père de famille disparut devant le savant, et les privations de toutes sortes accablèrent les êtres qui lui étaient le plus chers.

La misère étouffe vite celui qu'elle étreint dans ses serres impitoyables. Encore quelques semaines, et le pain allait manquer absolument sous le toit du médecin. Le peu de meubles qui se trouvaient en son logis disparaissaient pièce à pièce. Les usuriers ne trouvaient plus de gages à leur convenance chez Pietro Rametti; aucun n'eût consenti à lui prêter désormais un écu.

Peut-être le docteur eût-il dû écrire à Aggutorio, et lui tracer le tableau de sa triste position. C'était l'avis de Julia, dont l'âme maternelle se déchirait à la pensée que bientôt ses enfants auraient faim.

Mais Pietro résista; Pietro se sentait humilié par l'aveu de sa misère. Son orgueil saignait à la pensée d'apprendre au négociant de Pise la poignante vérité. Comment paraîtrait-il l'égal d'Aggutorio, s'il mettait une fois à nu les secrets de son intérieur en détresse? Aggutorio le savait gêné, mais non pas misérable. Pietro frémissait, rien qu'à l'idée d'avoir l'air de demander l'aumône à son riche parent.

Cependant, au milieu même de ses angoises, Pietro reçut une visite inattendue, celle d'Aggutorio.

Le vieillard cherchait des distractions, et comptait beaucoup sur un séjour de quelques semaines à Rome, pour hâter sa convalescence; il y comptait d'autant plus que, résidant dans la même ville que Pietro dont la science le tranquillisait il demanderait de temps en temps à celui-ci des conseils.

Aggutorio mena grand train à Rome, où il vécut avec le luxe que son immense fortune lui permettait. Souvent il venait voir la famille Rametti; mais il ne s'apercevait de rien. Quand le bonheur est égoïste, il ne sait pas deviner le malheur chez les autres. Jamais un écu ne sortait de la poche d'Aggutorio pour tomber dans celle de Pietro. Et Julia n'osait parler, la pauvre femme! Elle était condamnée au silence par les injonctions formelles de son mari.

— Je m'intéresse à vous tous, répétait sans cesse le Pisan. Soyez tranquilles. Je vous regarde comme mes enfants. J'admire en vous le travail, l'ordre et l'économie. Vous éprouverez plus tard les effets de mon amitié sincère. Vous serez riches...

Rarement un jour se passait sans que la famille Rametti vît Aggutorio, à qui Pietro avait tout d'abord prescrit un régime hygiénique. Nulle confidence du docteur ou de sa femme n'avait été faite à l'égoïste vieillard. Le mari se taisait par amour-propre; peut-être écoutait-il déjà la voix de l'esprit du mal qui lui suggérait un horrible projet; Julia se taisait par soumission.

Les fièvres, si communes à Rome, saisirent Aggutorio, qui réclama aussitôt les soins de son cousin. C'était ce que Pietro espérait, depuis les premiers jours de l'arrivée d'Aggutorio, aussi ne se fit-il pas attendre. Il courut à la demeure du malade, s'installa au chevet de son lit, ne le quitta pas d'une minute, et déploya en apparence tant de dévouement, qu'Aggutorio s'applaudit d'être tombé malade à Rome plutôt qu'à Pise.

Se souvenant d'avoir déjà été guéri, dans un cas désespéré, par les remèdes de Pietro, le vieillard ne doutait pas de sa guérison. Certainement les fièvres allaient disparaître. Qu'on se figure l'entière confiance avec laquelle Aggutorio suivait les moindres prescriptions de Pietro.

— La fièvre cédera, répétait chacun. Et l'on ajoutait : Le vieux Aggutorio guérira encore une fois, car la confiance de celui qui souffre en celui qui donne les soins fait de véritables miracles.

Le nom de Pietro Rametti commençait à aller de bouche en bouche. Aggutorio et ses nombreux domestiques bénissaient ce médecin unique, dont le zèle ressemblait tant à la piété filiale. Quelques grands personnages de Rome parlaient déjà de s'adresser à Pietro, dès qu'il leur surviendrait une grave maladie. La réputation du jeune docteur s'étendait, avant même qu'il eût obtenu la guérison de son cousin, mais sa bourse restait toujours vide.

Toutefois il y avait constamment quelque chose de sombre dans la physionomie de Pietro. Il travaillait moins, dans les intervalles des visites qu'il rendait au malade. Il était distrait, rêveur, d'une humeur farouche. Quand Julie lui demandait un peu d'argent pour le ménage, il fronçait durement le sourcil et se contentait de répondre :

— Julia, tu m'obsèdes... Aie de la patience! Vends nos derniers meubles. Vends notre linge... Vends mes livres, s'il le faut... Je te dis de prendre patience... Notre cousin ne guérira pas!

Cette dernière phrase, un jour, fut prononcée d'une telle façon, que Julia fut épouvantée, et s'écria :

— Comme tu me dis cela, Pietro!

— Je te le dis, reprit le médecin avec effort, parce que j'en suis sûr maintenant...

— Tu doutes de ta science?

— La science ne peut plus rien pour Aggutorio... A peine a-t-il quelques jours à vivre. Tu verras bien.

Les prévisions de Pietro se réalisèrent. Le vieillard expira avant la fin de la semaine commencée. Sa mort fut douce, exempte d'agonie. Tout le monde assura, dans Rome, qu'Aggutorio avait succombé miné par une fièvre lente.

Après qu'il eut fermé les yeux, Pietro revient chez lui et dit à Julia :

— Nous sommes riches!

Mais sa voix semblait profondément altérée. La douce Julia eut le cœur serré. Elle trembla instinctivement. Une effroyable pensée lui traversa l'esprit, et elle pleura en silence, comme si elle redoutait un événement fatal.

On fit les préparatifs pour les obsèques magnifiques d'Ernest Aggutorio, que sa fortune permettait d'enterrer comme un prince.

Tout à coup, l'intendant de la maison du défunt, assisté d'un médecin de Rome qui n'avait visité Aggutorio qu'une ou deux fois pendant sa dernière maladie, réclamèrent l'autopsie du cadavre.

Pietro, interrogé à cet égard, déclara cette autopsie inutile, en disant qu'il y avait, dans cette réclamation, alousie de confrère.

Mais, en présence de l'intendant et du médecin, Pietro demeura troublé : une pâleur livide envahit ses traits.

Alors l'intendant insista, manifesta hautement quelques soupçons d'empoisonnement; des chimistes furent appelés, ouvrirent le corps, et reconnurent à l'unanimité que le vieux Aggutorio avait expiré par suite de substances vénéneuses prises dans les boissons.

Pietro avait assidûment et seul soigné le Pisan; Pietro était gravement accusé. Ses envieux, ses ennemis, ne lâchèrent pas leur proie. Pour eux quelle douce jouissance! Le docteur sans rival, le savant, le déjà célèbre Rametti était un empoisonneur! Sa gloire disparaissait devant son crime.

Pietro était perdu : sa position même d'héritier d'Aggutorio achevait de l'accabler. Livré aux tribunaux, il lui fut impossible de prouver son innocence; bientôt, pressé par les questions, pris

en flagrant délit de mensonge, puis appliqué à la torture, il lui fallut avouer son crime. Le malheureux avait tué son bienfaiteur! L'appât des richesses lui avait tourné la tête. Par les débats du procès, on connaissait les infinis détails de l'empoisonnement, et sa chère Julia elle-même ne pouvait plus douter de son crime.

Après une courte procédure, les juges prononcèrent contre lui la peine capitale, commuée par le pape, ainsi que nous l'avons dit, en une détention perpétuelle.

On le déclara lui et sa famille indignes de recueillir la succession d'Aggutorio. La signora Rametti et ses enfants furent recueillis par leurs parents, et Pietro subit sa peine dans la principale prison de Rome.

IV

GRACE.

Voilà l'homme que le prêtre et musicien Gregorio Allegri visitait chaque jour au fond de son cachot; voilà le grand criminel à qui l'auteur du *Miserere* essayait de donner des consolations chrétiennes.

Pietro admirait la vive charité de son visiteur, et certes il se repentait amèrement maintenant du crime odieux dont il s'était rendu coupable. Plus Allegri lui montrait de compassion tendre, plus le mari de Julia s'accusait d'avoir mis volontairement un abîme entre le monde et lui.

Aucun prisonnier ne pouvait d'ailleurs intéresser autant que le malheureux médecin dont nous avons esquissé l'histoire. Sa haute intelligence, l'éloquence de sa parole savante, et surtout son abattement et la sincérité de ses remords, captivaient les sympathies d'Allegri, qui le comparait à un ange déchu et rêvait pour lui la rédemption.

Il fallait entendre le prêtre et le médecin disserter sur la violence des passions humaines; suivre celui-ci, expliquant de quelle manière il avait été poussé vers le crime, et celui-là, essayant de persuader à Pietro Rametti que la foi lui vaudrait assurément le pardon de Dieu.

Le bon Allegri eût avec joie sacrifié sa vie pour ramener au troupeau cette brebis égarée, pour sauver cette âme noyée dans le doute. Hélas! ses efforts restaient impuissants, et il était loin d'arriver au but désiré. Il trouvait en Pietro Rametti un homme repentant, mais un coupable dont le repentir prenait sa source dans la raison seule, au lieu d'être inspiré par la foi religieuse. Il le laissait toujours, à l'heure des séparations, singulièrement incrédule, incapable d'accepter pour guide les vérités consolantes du christianisme. C'était un combat qui recommençait toujours, sans que d'aucun côté on remportât la victoire.

Quoi qu'il en fût, et malgré les résistances opiniâtres de Pietro, Gregorio Allegri se sentait pris pour lui d'une affection évangélique.

La pensée vint bien vite à Allegri de faire rendre la liberté au prisonnier.

Quinze années de châtiment corporel lui paraissaient être une épreuve plus que suffisante, et dont la prolongation ne saurait amener de bons résultats. Chez certaines natures le désespoir ne produit que l'endurcissement.

Que tentera Allegri? Comment obtiendra-t-il, en faveur de son protégé Pietro, une remise du reste de la peine? Le souverain pontife voudra-t-il s'opposer aux exigences de la vindicte publique? Rome entière connait le crime; Rome a déjà murmuré en apprenant la commutation accordée par un pape, prédécesseur de celui qui occupe maintenant la chaire de saint Pierre.

En cette immense perplexité, la Providence vint à l'aide du prêtre compositeur.

Le jour de Pâques qui suivit l'exécution du *Miserere*, le saint-père admit Gregorio Allegri à l'honneur de la présentation : faveur insigne, motivée par le succès du morceau qui avait ému l'élite de la population romaine.

Tel était le ravissement du pape, que, dès qu'il eut vu Allegri, il daigna lui adresser ces paroles :

— Il me semble encore entendre vos chants, évidemment inspirés d'en haut; il me semble que jamais personne ne possédera plus que vous le génie de la musique religieuse... Allegri, j'attache tant d'importance à votre beau *Miserere*, que je veux que ma chapelle reste seule en possession de ce morceau... Chaque année on exécutera devant moi votre chef-d'œuvre, et je ne doute pas que mes successeurs ne sanctionnent ma décision.

— Quelle gloire pour moi! murmura Gregorio Allegri en s'inclinant et en prouvant son humilité à l'heure même du triomphe.

Le pape continua :

— Je voudrais vous récompenser dignement... comme il convient à un homme tel que vous... Je me figure, Allegri, que vous cachez avec soin quelques bonnes actions... Vous devez avoir des familles pauvres à soulager et des bienfaits à répandre... Parlez... Demandez-moi une faveur... quelle qu'elle soit, je ne vous la refuserai pas.

A ces paroles, véritablement providentielles, soudain le front d'Allegri rayonna.

— Votre Sainteté daigne me promettre une chose que je n'osais espérer, dit-il, enhardi par le ton bienveillant du pape... J'ai une requête à lui adresser... Mais, maintenant même, il s'agit d'une chose si grave, que je tremble encore... Elle ne me sera pas accordée.

— Elle le sera, répondit le souverain pontife avec douceur et le sourire sur les lèvres.

— Ah! je n'hésite plus! s'écria alors Gregorio Allegri... Saint-père, il y a dans la principale prison de Rome un malheureux que j'ai souvent visité, et qu'il me serait doux de rendre à la liberté.

— Quel est-il? demanda aussitôt le pape.

— C'est un criminel, continua Allegri, un grand coupable qui verse chaque jour des larmes de repentir, et pour qui déjà un de vos prédécesseurs s'est montré miséricordieux.

— Son nom?

— Pietro Rametti, répondit le pieux artiste en jetant un regard sur le pape et sur les cardinaux et prélats qui étaient présents.

— Pietro Rametti! répéta lentement le souverain pontife... Attendez... S'il m'en souvient... cet homme est un très-habile médecin... Oui, c'est cela... Il a empoisonné son cousin, un vieillard dont il devait hériter... Oh! le misérable... Est-ce bien ce Pietro Rametti?

— Votre Sainteté l'a nommé, fit doucement Allegri, qui attendait avec une fiévreuse anxiété la réponse du pape.

Augustin CHALLAMEL.

(*La suite au prochain numéro.*)

CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

Mademoiselle Emma FAUCON, rédactrice.

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON paraît chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon*, voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Par une heureuse combinaison, CENDRILLON donne à toutes ses Abonnées, pour l'année 1864-1865 (commençant le 1er novembre 1864) : *Une PRIME sérieusement avantageuse.*

Toutes les Abonnées de CENDRILLON reçoivent dans le numéro de novembre *un bon de prime* avec lequel elles auront gratuitement leur PORTRAIT, ayant 10 centimètres de hauteur sur 7 de largeur, encarté sur bristol et collé sur chine, exécuté par M. Frank, le photographe du monde élégant (18, rue Vivienne, au deuxième).

L'Abonnée peut transmettre ses droits en se conformant au programme qui accompagne le *bon*.

Ce *bon* est valable jusqu'au 1er novembre 1865. La valeur de cette attrayante Prime est supérieure au prix de l'abonnement.

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année et avoir le bon pour le Portrait, envoyer *CINQ francs* pour Paris; *SIX francs* 50 *centimes* pour la province, à M. GOUBAUD, 92, rue Richelieu, à Paris.

Pour la Belgique, à M. BRUYLANT-CHRISTOPHE, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les Libraires.

TROIS PUBLICATIONS

DE

PATRONS-MODÈLES PARISIENS

GARANTIS PARFAITS

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE.

Les *Patrons-Modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des Patrons de grandeur naturelle, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de Cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE.

La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des Patrons de grandeur naturelle, de tout ce qui compose la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de Dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE.

Les *Modes de l'enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de Patrons de grandeur naturelle des différents vêtements de petits garçons et les petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France Pour l'étranger, suivant les conventions postales.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant à M. Henri Picart, rue des Petites-Écuries, 19, à Paris.



LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames ; Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle,

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Russie	34	18	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	36	19	10
Hollande	36	19	10
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie — Grèce	36	19	10
Valachie. — Moldavie	38	20	»
Égypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Vénétie	36	19	10
Autriche	40	20	»
États-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre agent.

Une année, 35 shillings .... 43 fr. 75 c.	Six mois, 18 shillings .... 22 fr. 50 c
— avec traduction anglaise, 38 shillings .... 47 »	— avec traduction anglaise, 20 shillings .... 25 »

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — S. O. BEETON, publisher of THE ENGLISH WOMAN'S DOMESTIC MAGAZINE, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Ce, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Borda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. RIEU et FERLAY, négociants, 6, rue Impériale;

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

ON PEUT AUSSI S'ABONNER DIRECTEMENT A PARIS

CHEZ M. ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR, RUE RICHELIEU, 92.

Les lettres non affranchies seront refusées.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

3e NUMÉRO DE SEPTEMBRE 1865

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR

Rue Richelieu, 92



SOMMAIRE DU 3e NUMERO DE SEPTEMBRE 1865.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES N° 792.

Toilette de chambre. — Coiffure en *tulle-malines*, formant un bouillonné traversé par un ruban. Le devant est garni d'un nœud de taffetas dont les bouts viennent se réunir derrière et former un nœud à bouts.

Robe de chambre en cachemire. Cette robe est fermée à la taille ; elle est bordée, en bas, d'une corde de soie noire et or.

L'ornement se compose d'une sorte d'étole qui se relie avec la ceinture, le tout en taffetas, avec une ganse d'or et des bords en velours noir. L'ornement, sur le corsage, est un peu plus décolleté devant que sur le dos et descend s'arrêter à la ceinture. Derrière, l'ornement passe sous la ceinture, forme une longue coque qui se divise et retombe en deux pans. La cordelière qui entoure l'encolure descend vers la ceinture, tourne sur chaque hanche, et vient passer dans la coque. Derrière, deux bouts avec gland retombent sur la jupe.

Toilette de ville. — Chapeau *empire*, à calotte ronde, en velours épinglé. Une natte en velours figure le bavolet. Une plume tourne sur le chapeau, partant d'une agrafe en pierreries. Le dessous est garni de tulle retenu par une agrafe, et se continue en voile sur le côté et derrière.

Robe en taffetas, coupe dite *impératrice*, sans pli devant ni aux hanches. L'ornement est en velours. Grande boucle de ceinture, ovale, en argent oxydé.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 27.

Chapeau à bords relevés, forme ronde, en feutre gris ; les bords garnis de velours bleu ; une grande plume blanche part d'un pompon en plumes. Le voile en tulle, roulé en turban au-dessus des bords, retombe sur le côté.

Le paletot, légèrement cintré, est en drap *Montagnac* gris feutre, orné de galons en velours bleu. Le dos est sans aucune autre garniture que celle que l'on voit sur le dessin.

Robe en soie à grain gris feutre, ornée des mêmes galons que le paletot.



792

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mme Ve Robert et Fils rue de Richelieu, 85 _ Coiffures de la Balayeuse, Pl. Vendôme, 4.
Chapeau de Mme Antonie, r. Lafayette, 41 _ Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, Chaussée d'Antin, 6.
Dentelles de Violard, r. de Choiseul, 3 _ Corsets de la Mon Simon r. St Honoré, 183.

Sous jupe acier E. Creusy, Baudellier et Roche, rue Montmartre, 133. | Parfums de Violet, fourr de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall LONDON S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W. C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Pena



xplicatif et des croquis accompagnant les patrons, obtenir sans ...ements l'exécution parfaite d'un modèle nouveau.

... PATRONS DÉCOUPÉS, qui ne paraissent encore que depuis le ... avril 1861, obtiennent un grand succès qui se justifie par leur utilité ... eur excellente exécution.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, journal mensuel de Patrons, de Confec... ns et de Robes, paraît le 15 de chaque mois.

Chaque numéro est composé d'un Patron découpé de grandeur natu... elle, accompagné d'une légende explicative de la coupe, des moyens

On s'abonne à Paris, au bureau du MONITEUR DE LA MODE, 92, rue Richelieu, et chez M. H. Picart, 19, rue des Petites-Écuries.

Les abonnements partent du premier de chaque mois. On ne s'abonne pas pour moins d'une année ; aucun abonnement ne sera servi s'il n'est accompagné du payement de l'année, soit en un bon de poste, soit en espèces, soit en un mandat sur Paris. Les libraires et les directeurs des messageries transmettent les abonnements. Avoir soin de bien désigner le titre des PATRONS DÉCOUPÉS.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mme Ve Robert et Fils rue de Richelieu, 85 — Coiffures de la Balayeuse, Pl. Vendôme, 4.
Chapeau de Mme Antonie, r. Lafayette, 41 — Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, Chaussée d'Antin, 6.
Dentelles de Violard, r. de Choiseul, 3 — Corsets de la Mon Simon r. St Honoré, 183.

Sous jupe acier E. Creusy, Baudellier et Roche, rue Montmartre, 133. | *Parfums de Violet, four. de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.*

Entered at Stationer's Hall — LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W. C. — MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Le mois de septembre nous a reportés en plein été. Jamais le soleil ne s'était montré plus splendide. On a décommandé toutes les toilettes sombres, et nous avons trouvé les salons des couturières remplis de toilettes d'été, au moment où, d'ordinaire, nous commençons à esquisser les compositions de velours et de satin. Que faire, sinon suivre le temps? Nous aurions évidemment mauvaise grâce à nous plaindre de ce qui doit être considéré comme une bonne fortune. Si la prolongation des beaux jours et de la chaleur amène quelque retard dans nos modes, nous sommes certains de rattraper bientôt le temps perdu. Vivons donc sur ce présent éclairé par un ciel d'Italie, mettons à profit ces beaux jours qui prolongent la saison des bains et les plaisirs de la campagne!

Madame *Paul*, rue Lafayette, 41, qui nous avait promis pour cette semaine des toilettes d'automne, a vu son programme changé, et elle nous donne encore des costumes de voyage ou de campagne; mais ils sont si gracieusement composés que nos lectrices y trouveront d'utiles renseignements.

Toilette du soir. — Robe Louis XVI, en grenadine de soie, mouchetée de bleu sur fond blanc. Un volant de guipure est posé en tablier sur le devant de la jupe, attaché en haut et en bas par des nœuds de taffetas bleu; un petit volant pareil à la jupe est posé en feston tout le long de l'ourlet. Le corsage, attaché par une longue ceinture bleue frangée d'argent, est décolleté en cœur et orné d'un petit volant de guipure Cluny, assorti à celui du devant de la jupe.

Autre toilette, pour la promenade. — Robe et casaque de popeline de Lyon, gris argent, décorée de pattes de velours violet attachées par des boutons d'argent ciselé. La casaque, d'une coupe toute nouvelle, est retroussée sur les coins du devant en *garde-française*, et ornée exactement comme la jupe.

Troisième toilette (partie pour la Russie). — Robe de pou de soie noir, garnie tout à l'entour d'un magnifique effilé à torsades noir et or. Cet effilé revient en festons sur le devant de la jupe et remonte de chaque côté, attaché par des boucles artistiques noires et or du plus beau style. Le corsage montant et les manches à coudes sont décorés de même. Des agrafes posées en jockey retiennent la frange qui descend sur les manches.

Quatrième toilette. — Robe de taffetas moiré vert, *écume de mer*. Jupe, corsage et manches garnis de guipure noire posée en médaillons et petits volants ondulés.

Tout naturellement, en sortant des salons de madame Paul, on entre dans ceux de madame *Antonie*. Le voisinage de la gracieuse modiste fait valoir les créations de la couturière. On peut improviser une toilette complète sans changer de place, ce qui permet la plus parfaite harmonie dans les nuances. Madame Antonie nous a montré plusieurs modèles de chapeaux demi-saison. Nous les consignons ici, car, à l'heure où nos lectrices liront ces lignes, ces chapeaux seront d'actualité : quatre ou cinq jours, en cette saison, suffisent pour changer l'atmosphère. Voici des chapeaux admirablement réussis :

Le premier est blanc, d'une étoffe nouvelle qui se nomme *tissu marabout* : c'est un composé de *soie mousse* imitant la plume. La forme, toujours du genre *empire*, a un bavolet de même étoffe. Des marguerites, ponceau et blanc, sont posées de chaque côté de la calotte; une répétition de ces mêmes fleurs et des coquilles de tulle blanc forment le plus gracieux intérieur qu'on puisse imaginer.

Autre chapeau. — Passe et calotte de velours, couleur *hépatite*, nuance nouvelle, d'un violet rosé admirable. Bavolet à pointe, en blonde blanche, remontant en ailes sur les côtés. Du côté gauche, un oiseau rubis et une plume grèbe dans une coquille de blonde. Le dessous est un bandeau de velours pareil au chapeau.

Autre modèle. — Passe et calotte de velours plein, nuance bleu de France. Le bord de la passe est entouré d'une guirlande de volubilis blanc lavé de bleu, montés sur tige souple avec feuillage. La guirlande retombe de côté, retenant une petite voilette. L'intérieur est de velours bleu.

Un autre chapeau, extrêmement réussi, est de velours noir. Les deux côtés de la calotte ont des branches en feuilles de laurier d'or. Le bavolet est attaché par des camées noir et vert, reliés par des chaînettes qui retombent en garniture de collier sur le bavolet. Intérieur en bandeau de velours noir et feuillage d'or.

Citons encore deux types qui font honneur au goût délicat de madame Antonie. — Le premier est une capote de velours noir et blonde blanche. Le fond de la passe, découpé en carré de velours, forme une catalane; elle se rattache à la passe par des fleurs de narcisse en velours violet et des camées noir et or. L'intérieur, tout de tulle, a trois camées posés en agrafes. — Le second modèle est de velours royal vert, orné de touffes de plumes *feutre-ombré*. Trois médailles d'or sont posées sur le bavolet où elles retiennent un volant de guipure. L'intérieur est de velours vert illustré d'or. Ce dernier chapeau a été fait par madame Antonie pour compléter une toilette de moire lilas, ornée d'une cordelière en or et de guipure Cluny noire, composée par madame Paul pour une grande dame partie pour Biarritz la semaine dernière.

Rien n'a encore été dit au sujet des confections d'hiver. Les patrons sont exécutés dans nos grandes maisons, mais l'exhibition des modèles sérieux fuit les rayons trop ardents du soleil. Pour avoir une idée de tout ce qui se compose en charmantes confections de fantaisie, il faut visiter les salons de la maison *E. Boudet*, boulevard de la Madeleine, 7. C'est là que nous trouvons, à profusion, d'innombrables et gracieux modèles de casaques, vestes, vestons, capelines, pèlerines à capuchon, casaques de chasse et coins de feu. Depuis longtemps déjà, ces petits vêtements d'actualité font le charme de la toilette; toutes les femmes aiment à les annexer à leurs costumes. La maison Boudet, qui fait, à chaque saison, des confections de haute élégance, a compris avec une rare intelligence le vêtement de fantaisie et a su par là captiver l'attention. Elle met beaucoup de charme dans la coupe de ses confections d'un prix minime, et elle leur donne ce cachet parisien dont la renommée défie toute espèce d'éloges. Nous laissons au dessinateur le mérite de retracer les coupes nouvelles qui nous ont été montrées dans les magasins de la maison E. Boudet, nous réservant de les décrire à mesure que la saison les rendra obligatoires.

Nous signalons les étoffes nouvelles, telles que les *velours jaspés*, les draps *pintade*, les molletons *côtelés de velours*, les *veloutines astrakan*, et plusieurs autres du même genre, dont la gracieuse variété donnera beaucoup de charme aux nouveautés de la saison. Malgré la grande augmentation des soieries, les belles étoffes et les confections de la maison Boudet ne nous paraissent pas d'un prix élevé. C'est là surtout la grande

supériorité des magasins qui fournissent beaucoup, de pouvoir établir une foule d'objets dans des conditions exceptionnelles. Nous avons promis des conseils aux femmes élégantes, *mais raisonnables*, et nous voici, grâce à la maison Boudet, en mesure de tenir notre promesse. Le mois prochain nous fournira matière à causerie sur mille sujets intéressants.

On portera beaucoup de plumes sur les chapeaux d'étoffe. Ces plumes sont de couleur naturelle, en harmonie avec la nuance du chapeau. Chez madame *Léontine Coudré* (maison Tilman, rue de Richelieu, 104), nous voyons des apprêts de plumes très-habilement montés.

La même fleuriste nous a montré des guirlandes sur tiges souples, que l'on pose au bord des chapeaux de velours : c'est un composé de petits fruits sauvages et de boutons de velours avec feuillage bruni, véritable guirlande d'automne. Quelques modistes emploient avec le plus grand succès les compositions en petites branches de madame Léontine Coudré. Celles-ci se posent en *ailes* de chaque côté de la calotte ; elles sont en fleurs de chardon velours, boutons de rose, fleurs de canna, petites boules et feuillage artistique.

Les coiffures de bal, dont on s'occupe en ce moment, seront le sujet d'un prochain article.

Les étoffes pour robes conservent les teintes neutres que la mode a dès longtemps adoptées ; ce sont toujours les nuances feutre, gris, marron, violet, hépatite, carmélite, vert myrte, qui font les teintes des robes sérieuses en soie ou en lainage. Le foulard de l'Inde, si en vogue tout l'été, ne sera pas délaissé cette saison. Nous pouvons en juger par les collections nouvelles qui arrivent depuis quelques jours au *Comptoir des Indes*, boulevard de Sébastopol, 129. Dans ces collections, que nos lectrices pourront juger elles-mêmes, puisque le *Comptoir* envoie *franco* ses échantillons, nous recommandons les nouvelles rayures noir et d'une nuance violette à la mode, marron, bleu de France, blondine, etc.; les pois et les crosses noir sur tous fonds ; les palmes cachemire, enfin, dont les femmes élégantes font de charmantes robes de chambre. Un nouveau genre en foulard *chiné* se portera beaucoup pour robes de visite *retour de campagne*.

Au sujet de l'augmentation des soieries, nous ne devons point oublier de rappeler à nos lectrices la manière merveilleuse dont la maison *Perinaud* (Teinturerie européenne, 26, boulevard Poissonnière), remet à neuf les soieries fanées et défraîchies. Les nouveaux procédés de teinture qui permettent à M. Perinaud de faire passer le taffetas, la moire, le satin et le foulard par tous les tons les plus riches, en conservant l'éclat et la souplesse du neuf, méritent les plus grands éloges, et nous nous faisons un devoir d'en propager le succès auprès de toutes les femmes. Si la robe qu'on veut teindre est décorée de volants, ruches ou garnitures compliquées, la Teinturerie européenne accepte la tâche délicate de teindre et apprêter sans découdre, et nous ajoutons qu'elle s'en tire avec une réussite incroyable.

On reporte des volants. Il faut dire qu'on ne les a jamais complétement abandonnés, mais il a paru tant de garnitures nouvelles depuis un an, que, pour placer ces garnitures, on était forcé de supprimer le volant. En ce moment, la guipure Cluny et la dentelle sont en haute faveur. Au bord d'un volant de soie, une petite dentelle noire est parfaitement à sa place, et sur une toilette du soir, les volants de dentelle seront toujours le plus splendide des ornements.

La cherté excessive du chantilly a été cause de la faveur que les femmes accordent à la dentelle *Monard*, 42, rue des Jeûneurs. Cette dernière, beaucoup moins coûteuse, est aussi ferme et aussi solide. Les dessins, inédits, sont riches et très-variés. On trouve tout ce qui se fait en dentelle noire dans les assortiments des fabriques Monard : voilettes, catalanes, barbes pour coiffures, burnous, ceintures, pélerines et volants de toutes hauteurs. Il y a même des apprêts pour bavolet-écharpe, que nos modistes seront enchantées de trouver pour compléter leurs chapeaux d'hiver.

L'espace nous manque aujourd'hui pour parler de la lingerie, dont les nouveautés compliquées exigent un long article ; nous le donnerons prochainement.

Après une saison aussi chaude que celle que nous venons de traverser, on demande à la parfumerie des produits toniques, afin de rendre au tissu dermal son énergie, détruite par une moiteur continuelle. La *Reine des abeilles*, maison Violet, rue Saint-Denis, 317, sait, par des produits divinement parfumés, raffermir les pores entr'ouverts et préparer la peau à subir cette transition pénible d'une excessive chaleur à la bise et au froid. Le cold-cream à la fraise et la crème Pompadour s'emploient de concert avec la fleur de riz rosée. Le cold-cream au lis de Cachemir et l'Eau de beauté de S. M. l'Impératrice redonnent le velouté et dissipent les rougeurs causées par le soleil.

Il est très-important de n'employer que de très-bon savon pour la toilette et pour les bains. Le savon de qualité inférieure a une action fâcheuse, il gerce et durcit la peau. Le savon de thridace, extrait du suc pur de laitue, a une mousse laiteuse et bienfaisante ; son parfum exquis le place, en outre, parmi les cosmétiques de haute élégance. Les médecins le recommandent même pour la toilette des enfants.

Marguerite de Jussey.

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE

Voici un singulier mariage qui fait beaucoup gloser et qui prouve que ce n'est pas toujours Dieu qui veut ce que veulent les femmes, mais qu'il faut aussi, quelquefois, que le diable s'en mêle.

C'est le mariage du jeune marquis de C... avec une Anglaise un peu, d'aucuns disent même *beaucoup* trop mûre ; mais on ajoute aussitôt, comme circonstance atténuante, que la mariée est pourvue d'une fortune qui rend mensonger son acte de naissance, change en lis et en roses le teint ridé et passé de la dame et la transforme en une Dulcinée bien autrement adorable que celle de don Quichotte.

Seulement cette union a été précédée d'une historiette que je vais vous raconter.

A la fin de l'hiver dernier, la riche Anglaise est arrivée à Paris avec un train de princesse et la volonté bien arrêtée de donner sa main, son cœur et ses écus à un joli garçon, jeune et titré : idée quelle mûrissait depuis longtemps déjà, à ce qu'il paraît, mais qu'elle ne pouvait pas effectuer, faute d'un allié puissant, l'argent, lequel venait de lui arriver depuis peu, à la suite d'un superbe héritage tout frais débarqué des Grandes-Indes.

On comprend que, lestée de la sorte, la grande et sèche An-





Planche N° 27

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

Toilette de voyage ou du matin, de E. Boudet (au Régent) 7, boulevard de la Madeleine.

(Voyez la description, page 2 de la couverture.)

glaise trouva des amateurs, mais elle les repoussa tous avec mépris, son cœur ayant parlé en faveur du jeune marquis de C..., qu'elle avait rencontré dans le monde. Malheureusement celui-ci ne prenait nullement garde aux regards tendres de la riche quadragénaire, les jolies femmes et les cartes absorbant trop bien son temps pour qu'il pût en perdre à écouter les soupirs langoureux de l'Anglaise.

Le marquis avait vingt-cinq ans et à peu près autant de mille livres de rentes que d'années; ce qui lui permettait de vivre en gentilhomme sans rêver à la chasse aux millions pour payer ses créanciers.

Mais rien n'est tenace comme une vieille Anglaise, et pour en arriver à conduire l'objet de sa flamme à ses genoux, elle se servit du plus étrange des expédients, expédient que maître Satan lui souffla, sans doute.

Elle avait suivi le marquis dans une ville d'eaux où les jeux sont ouverts : car elle avait fort bien remarqué qu'en fait de dames, celle de trèfle ou celle de pique l'emportait dans le cœur du jeune homme sur la plus belle brune ou sur la plus jolie blonde; en un mot, que le marquis était joueur, et son plan fut bâti sur cette découverte.

Elle laissa le marquis s'établir à une table de jeu, sans paraître faire attention à lui, d'aucune sorte; puis, quand il fut bien lancé à la suite de la rouge ou de la noire, voulant attaquer cet insensible par son péché mignon, elle fit venir un jour chez elle, sous un prétexte quelconque, un de ces grecs fashionnables qui se rencontrent autour de tous les tapis verts, et qui cachent leur ignoble industrie sous un vernis de dandysme, d'élégance et même de distinction qui parvient à tromper sur leur compte les personnes les plus soupçonneuses et les plus opposées à ce trafic honteux.

— Monsieur, lui dit-elle, aussitôt qu'il fut introduit dans le salon retiré où elle avait donné l'ordre de le conduire, je sais qui vous êtes, et ce que vous faites; j'ai recueilli sur vous des renseignements particuliers. Voici les copies de ces renseignements, ajouta-t-elle en tendant une feuille de papier vers le quidam; si vous voulez y jeter les yeux, vous verrez que je peux vous perdre si j'en ai la fantaisie.

Le malheureux n'eut besoin que d'un seul regard pour se convaincre qu'il était à la merci de cette femme; aussi devint-il d'abord pâle et tremblant, mais tout à coup il se ravisa et, avec son astuce ordinaire, il comprit que la vieille Anglaise devait avoir besoin de ses services et qu'elle l'effrayait seulement pour l'engager facilement sous son drapeau : aussi reprit-il promptement tout son sang-froid.

Après un moment laissé à la réflexion, la fille mûre reprit, d'une voix qu'elle s'efforça de rendre douce et persuasive, en retirant vers elle le papier fatal qu'elle avait mis sous les yeux du grec :

— Je peux vous perdre si je le veux, vous le voyez; mais mon projet n'est pas de le faire, si vous consentez à me servir.

— Nous y voici, se dit le grec en se redressant et saluant profondément pour cacher la joie qui, malgré lui, eût pu se montrer sur sa figure.

— Parlez, madame, dit-il en accompagnant ses paroles du plus gracieux sourire; quoique vous vous soyez servie d'armes fausses, car les papiers que vous venez de me montrer ne me regardent pas, je me déclare votre féal et me mets tout à fait à vos ordres.

L'Anglaise ne s'amusa pas à relever ces impudentes paroles, et entrant résolûment dans la question :

— Vous connaissez M. le marquis de C...? demanda-t-elle au grec, froidement.

— Oui, madame, répondit celui-ci en s'inclinant derechef.

— Il joue volontiers; il faut que vous le fassiez jouer avec vous, seul, chez lui ou chez vous... Comprenez-vous?... fit-elle.

— Pas encore, madame, dit le grec en cherchant, en effet, où cette maigre et froide Anglaise qu'il avait devant lui voulait en venir.

— Attendez, je vais mieux m'expliquer alors..., reprit-elle, de plus en plus grave. Je veux que vous fassiez jouer le marquis avec vous, et que vous lui gagniez non-seulement ce qu'il aura sur lui, ni des sommes légères, sur parole, mais que vous sachiez l'entraîner jusqu'à ce qu'il ait perdu la somme de 500,000 francs qui compose toute sa fortune.

Le grec, stupéfait, réfléchit un instant, puis un sourire diabolique éclaira sa figure.

— Parbleu, oui, je comprends maintenant, s'écria-t-il; vous voulez que je gagne les 500,000 francs du marquis et que je les partage avec vous...

La fière Anglaise laissa échapper un mouvement qui peignait la plus vive indignation, puis elle dit du ton le plus dédaigneux :

— Fi donc!... vous garderez tout pour vous seul.

— Alors, je m'y perds... fit le grec tout soucieux; vous dirigez ma main sur une proie superbe, et c'est à la condition que je la prenne et que je la garde, que vous me promettez de ne pas me perdre; c'est à donner sa langue au chat, car le sphinx n'était qu'un baby à côté de vous, madame.

L'Anglaise jeta sur lui un regard de glace.

— Pas tant de phrases, monsieur, reprit-elle, et entendez-moi bien. Si le marquis sort de vos mains sans être ruiné, je vous perds, non-seulement ici, mais partout où vous irez. En un mot, s'il lui reste la moindre ressource, je livre à la publicité les papiers qui vous concernent. Allez!...

Et elle le congédia avec un geste superbe.

Le malheureux se retira tout tremblant, pensant que les tristes papiers qui racontaient sa vie étaient entre les mains d'une folle, mais se promettant d'obéir pourtant à une chose qui entrait si bien dans ses projets et surtout dans ses désirs.

En effet, je ne sais comment s'y prit le grec, mais trois jours ne s'étaient pas écoulés qu'il avait trouvé le moyen de se lier intimement avec le marquis, et à la fin de la semaine ils passaient tous les deux des nuits entières, attablés autour d'un tapis vert dans la chambre de l'un ou de l'autre. Bref, au bout du mois, la fortune offerte en proie à l'avidité du grec était plus qu'ébréchée, et avant la fin du second mois il n'en restait pas même l'ombre.

Alors, pendant que son complice se sauvait triomphant et les poches pleines, la riche demoiselle commença à se montrer dans tous ses avantages au pauvre déplumé; elle trouva moyen de lui parler des millions qui avaient coulé de l'Inde jusque dans son escarcelle, fit miroiter sous ses yeux les diamants, les rubis et les saphirs; enfin, elle fit si bien que le pauvre garçon, réduit aux expédients, commença à ouvrir les oreilles et, tout en fermant les yeux, accepta la main qui lui était offerte avec toutes ces richesses.

Donc l'union fut arrêtée, et bientôt l'église de la Madeleine recevra les serments de ces époux si peu assortis.

Le marquis aurait désiré que ce mariage se fît à bas bruit et sans y inviter personne; mais la triomphante Anglaise a voulu y convier tout Paris, et tout Paris ira...

En ce moment les plaisirs de la chasse succèdent à ceux qu'on est allé chercher aux eaux et aux bains de mer, car aujourd'hui non-seulement les femmes chassent, mais elles tirent très-bien encore! Ce sont de véritables Bradamante. Aussi, tous les châteaux se peuplent, les villas se remplissent, le cor retentit, la meute aboie; et comme, pour la Parisienne, il faut avant tout de la gaîté, du mouvement, elle dit : vive l'automne! qui lui ramène tout cela, en attendant qu'elle crie : vive l'hiver! en le voyant venir avec les bals à sa suite. Car elle vit au jour le jour, et pourvu qu'elle s'amuse, elle est contente.

Comtesse DE BASSANVILLE.



PÊLE-MÊLE

La convention qui consiste à dire qu'il n'y a personne à Paris peut être acceptée en ce moment. Les chaleurs qui nous font un été sans fin retiennent en voyage les amateurs de locomotion et exilent de la capitale ceux qui ne s'étaient pas décidés encore à aller chercher ailleurs un refuge contre les rigueurs de l'ami Soleil. L'Empereur et l'Impératrice donnent l'exemple en prolongeant leur séjour à Biarritz. Il est vrai que LL. MM. n'ont pas eu tout leur temps à elle : il leur a fallu visiter et recevoir la reine d'Espagne, après quoi seulement les heures de repos ont commencé.

Un charmant incident, parait-il, a égayé le début du voyage impérial. A la gare de Lamothe, les trois enfants du général Espinasse, un jeune garçon en commandant, et deux petites filles en cantinières, accompagnés d'une douzaine environ de jeunes garçons dont un sapeur et un tambour, tous équipés et armés, ont rendu les honneurs militaires au prince impérial. Le tambour a battu aux champs à l'arrivée du train ; l'Empereur et le prince impérial ont mis pied à terre, et le prince a passé en revue cette petite troupe improvisée, qui a gentiment exécuté ses manœuvres.

Les petites filles, accueillies par l'Impératrice dans son salon, sont revenues comblées de fleurs et de fruits, et le train a repris sa route, aux acclamations du jeune commandant et de ses vaillants petits soldats.

⁂

Pendant ce temps, un des hommes les plus considérables de l'époque, le général de Lamoricière, a disparu du monde. Né à Nantes en 1806, capitaine en 1830, il arriva en treize ans au grade de général de division, grâce à ses belles campagnes d'Afrique. On ne saurait oublier qu'il seconda avec éclat le général Bugeaud à la mémorable bataille d'Isly, et termina glorieusement sa carrière algérienne en organisant l'expédition qui fit tomber la *smala* d'Abd-el-Kader aux mains du duc d'Aumale et força l'émir lui-même à se rendre.

De retour en France, le général de Lamoricière s'allia à l'une des plus honorables familles de Picardie, en épousant mademoiselle d'Auberville.

La révolution de 1848 arriva. Tout le monde connait l'attitude du général de Lamoricière pendant ces événements, ainsi que les circonstances qui provoquèrent son exil, puis son retour dans la mère patrie. Cédant plus tard à d'instantes sollicitations, le général mit son épée au service de la cour de Rome ; mais le vaillant soldat d'Afrique, celui qui avait été l'un des plus populaires parmi nos officiers de zouaves, ne commandait plus à ses anciennes troupes : la désertion, l'indiscipline amenèrent le désastre de Castelfidardo.

Lamoricière revint de là un peu blessé sans doute, et il résolut d'ensevelir dans une ombre profonde ses amertumes et ses déceptions. C'est là, dans sa terre de Prouzel, près d'Amiens, que la mort est venue le chercher.

Toutes les opinions se sont honorées en rendant un dernier hommage à ce lion abattu. Pas une contradiction n'est venue troubler la piété de ce deuil national. Tout le monde a signalé ce mystérieux retour de la fortune, qui fait mourir, dans une retraite oubliée, un des plus brillants conquérants de la terre d'Afrique, au moment où son prisonnier arabe, fêté par les princes et les peuples, vient de traverser la France en triomphateur.

⁂

On nous communique une lettre de Portsmouth, écrite par un officier russe, à laquelle nous empruntons le passage suivant, relatif au bal récemment offert aux officiers des flottes française et anglaise dans le *Governor's green* :

« Je suis vraiment encore sous le charme. Uniformes éblouissants, superbes toilettes, tout ce que Portsmouth contenait de plus aristocratique, de plus distingué, s'était donné rendez-vous là. Aux graves aldermen, aux officiers resplendissants de médailles, se joignaient les jeunes et pimpants aspirants de marine, et partout de jolies, d'élégantes miss qui mettaient toute leur âme à parler le français et y auraient peut-être mis volontiers tout leur cœur.

» Toutes les parures, mais sans une seule exception, tous les bouquets étaient aux trois couleurs : rouge, blanc et bleu. Les officiers français n'en revenaient pas. Tant de prévenances de la part de ces gentilles enfants de la perfide Albion les laissaient sans paroles. J'ai surtout remarqué une aimable personne dont la toilette avait un cachet tout particulier d'originalité. Sa robe blanche était ornée, vers le bas, de lettres roses garnies de dentelle noire. Ces lettres, placées tout autour de la robe, à égale distance l'une de l'autre, formaient une devise : *L'union fait la force.*

» Du reste, près de ces dames, chaque Anglais était relégué à l'arrière-plan ; elles n'avaient de grâces et de jambes que pour les Français. Je m'en aperçus tout de suite. Ayant engagé à danser deux de ces miss en fort bon anglais, j'ose m'en flatter, je fus refusé net.

» Je me servis alors d'une ruse qui me réussit au delà de mon attente. Je n'abordais plus personne qu'en très-mauvais anglais ou bien même en français. *Euréka, euréka!* J'avais effectivement bien trouvé : ma première danseuse me présenta à une amie, celle-ci à une autre.

» La glace était rompue, j'étais un *Frenchman.* Partout de la part des dames des sourires aimables, de la part des hommes une courtoisie poussée à son extrême limite. Ainsi, au buffet, au plus fort de la presse, il suffisait de parler français pour voir les rangs s'éclaircir devant vous et pour que les Anglais les plus affamés vous cédassent la place. Les officiers français étaient aux nues. Jamais ils n'avaient pu imaginer un pareil accueil. »

⁂

La question Davenport et Robin a occupé tout particulièrement, depuis quelques jours, le monde parisien. Les séances mystérieuses du petit château de Gennevilliers avaient éveillé la curiosité du public, toujours avide de merveilles. Nous avons dit à nos lectrices quelle vive polémique s'est élevée entre les prétendus médiums américains et l'habile prestidigitateur parisien. A la suite de cette polémique, M. Robin a donné dans son théâtre une séance où il a dévoilé tous les trucs et ficelles de la célèbre boite des Davenport ; il a obtenu un succès de fou rire, en même temps qu'il a prouvé que la sorcellerie est complétement étrangère aux exercices des médiums susdits.

Le lendemain, les frères Davenport ont voulu prendre leur revanche à la salle Herz, mais leur séance a été l'occasion d'un grand tumulte. Leur mystification a été découverte par un spectateur. Le public, qui était très-nombreux, s'est alors révolté; le commissaire de police a dû faire évacuer la salle, et la recette a été rendue. Même on dit qu'il a été rendu un peu plus d'argent qu'il n'en était entré dans la caisse. Si le fait est vrai, il montre ce qu'on doit attendre de l'honnêteté contemporaine.

Il n'en est pas moins vrai qu'à cette heure la question Davenport est jugée. Les médiums américains feront bien d'aller chercher fortune ailleurs.

*
* *

La ville hongroise de Kaschau a été, dans le courant de la semaine passée, le théâtre d'un événement tragique qui s'est accompli au milieu des circonstances les plus extraordinaires.

Un gentilhomme des environs de Kaschau avait demandé et obtenu la main d'une jeune fille bourgeoise de cette ville, et la célébration des noces avait été fixée à jeudi dernier. Selon l'usage en Hongrie, les hommes de la famille de la fiancée se rendirent, dans la matinée de ce jour, musique en tête, à la demeure du fiancé, pour le conduire en ville. Sur la route, l'escorte, qui était à cheval, tandis que le gentilhomme et la musique occupaient des voitures, tira en signe de joie des coups de feu avec des carabines qu'on avait chargées à balle pour que la détonation fût plus forte. A proximité de la ville, une salve générale fut tirée en l'honneur du fiancé; puis la cérémonie nuptiale eut lieu, et l'on alla prendre part au repas de noces dans la demeure des parents de la fiancée.

Pendant le repas, plusieurs jeunes gens appelèrent en plaisantant l'attention du mari sur la disparition de la mariée, qui était allée, en effet, dans la cuisine auprès de sa mère. Le mari court aussitôt à la recherche de la fugitive qu'il découvre derrière un groupe de femmes; il l'invite à le suivre dans la salle du banquet, mais elle refuse en riant et se sauve devant son époux qui la poursuit. Ce manége durait depuis quelques instants, quand le jeune homme, avisant une carabine dans un coin, s'en saisit et, couchant en joue la jeune femme, s'écrie : — « Irma, viens ici ou je tire. » Mais Irma se prend à rire et répond : — « Ah! tu crois me faire peur! Eh bien, tire. » Un coup de feu partit aussitôt, et la mariée tomba, frappée d'une balle en pleine poitrine. Tous les secours des médecins furent inutiles : elle mourut au bout de trois heures.

A ses derniers moments, elle consolait encore l'imprudent qui l'avait couchée en joue, dans la croyance que l'arme n'était pas chargée, et qui se désespérait au chevet du lit de mort de sa compagne d'un jour, qu'il voyait lui échapper pour l'éternité.

*
* *

Les personnes qui ont lu récemment la *Métromanie*, ce chef-d'œuvre de Piron, ou qui l'ont entendue au Théâtre-Français, doivent trouver cette comédie bien inoffensive. On n'en jugea pas de même cependant à Toulouse, en 1754 : un directeur de théâtre ayant donné cette pièce, le premier capitoul la fit défendre par le motif qu'il était immoral et de mauvais exemple de faire ainsi publiquement l'éloge des poëtes et des rimailleurs, gens inutiles à la société et ordinairement vicieux. Le directeur, soutenu par toute la ville, refusa d'obéir au capitoul et porta sa cause devant le Parlement, qui ordonna par arrêt que la *Métromanie* serait jouée malgré l'opposition de messieurs les capitouls.

Ce souvenir historique, à propos d'une comédie que n'eût pas désavoué Molière, nous a paru bon à noter.

*
* *

Voici un souvenir d'un autre genre, moins littéraire à coup sûr, mais non pas moins amusant.

On inaugurait à Rouen la statue de Napoléon. Le maire d'une localité voisine avait cru de son devoir d'assister à cette solennité. De retour dans son hameau, il est accosté par un voisin qui lui demande à brûle-pourpoint : — « Est-ce une *estatue* équestre? » Le maire, inquiet, craignant un trébuchet et ne voulant pas se compromettre, répond : — « Equestre?.. heu! heu! pas trop!... comme ça! »

Robert Hyenne.

UN SUCCÈS DE LARMES

(NOUVELLE. — FIN.)

— Mais ce criminel vous intéresse donc vivement?

— A un point que je ne saurais dire.

— On m'a assuré pourtant que c'était un homme sans foi.

— C'est vrai, dit franchement Allegri... Je ne l'ignore pas... Je me suis assez entretenu avec lui pour connaître le fond de son âme... Je gémis de son incrédulité, mais je ne désespère pas de la vaincre... Voilà pourquoi j'implore en sa faveur la clémence de Votre Sainteté. Si elle m'accordait ce que je lui demande, il me semble que je réussirais à ramener cette grande intelligence et ce pauvre cœur.

Le pape fit un signe à un de ses cardinaux. Aussitôt celui-ci s'approcha d'une table, et s'apprêta à écrire sous la dictée du chef de l'Église.

Ce fut à voix basse que souverain pontife donna ses ordres. Quand la chose fut faite, le pape saisit le parchemin qu'il présenta à Gregorio Allegri, en lui disant :

— Prenez ceci... Je ne refuse rien à l'auteur du *Miserere*... Allez trouver l'homme qui est l'objet de vos charitables sollicitudes, et rendez-le à sa femme et à ses enfants... Amollissez, s'il se peut, cette nature de fer... Achevez heureusement l'œuvre commencée... Je pardonne.

— Oh! merci, merci! s'écria Allegri avec exaltation... Votre Sainteté me récompense bien au delà de mon mince mérite... Elle me rend le plus heureux des hommes... Assurément, Dieu fera le reste.

L'audience papale fut terminée après les cérémonies d'usage; Allegri se retira; la joie et l'espérance illuminaient son noble visage. La grâce qu'il venait d'obtenir surpassait de beaucoup les satisfactions qu'avait éprouvées son amour-propre, le jour où son œuvre musicale avait excité une admiration enthousiaste dans la ville éternelle.

Il courut à la prison. Une heure après l'audience, Pietro Rametti était en liberté.

V

UN DÉSIR ACCOMPLI.

Est-il besoin de décrire la réception touchante de Pietro Rametti dans sa famille? Ses enfants avaient grandi; un d'eux avait presque atteint l'âge d'homme; tous savaient la faute de Pietro, mais tous croyaient à son innocence. Julia les avait bercés de cette illusion pour les empêcher de mépriser leur père. De plus, comme la famille habitait une partie déserte d'un faubourg de Rome, elle vivait, moralement et matériellement, en dehors du monde, et nulle parole extérieure ne troublait les dispositions prises par Julia à l'égard de son mari et de ses enfants.

Pietro, dès qu'il fut seul avec Julia, se jeta à ses genoux.

Il pleurait... il répétait sans cesse le nom d'Allegri... Il jurait de se rendre digne des bontés du souverain pontife.

Chez lui, comme peu auparavant dans sa prison, il reçut les visites et aussi les aumônes délicatement déguisées de Gregorio Allegri. Pietro ne pouvait plus exercer son art. Mais le prêtre-compositeur avait pourvu à tout. Les enfants de Pietro gagnaient déjà honorablement leur vie; chacun d'eux était pourvu d'une profession assez lucrative. Quant à Pietro, il faisait avec talent des copies de beaux manuscrits, et ce travail lui permettait, aux heures d'étude, de creuser encore, de creuser toujours le puits sans fond de la science.

Une année se passa ainsi. Pietro manifestait par tous les moyens possibles sa reconnaissance envers Allegri. Il eût vingt fois donné sa vie pour l'artiste qui l'avait rendu à sa famille désolée, à ses chères études. Quelle était sa vénération pour le prêtre dont la charité avait éclaté d'une manière si touchante!

Mais, dès que Gregorio Allegri entamait la conversation sur les croyances religieuses, Pietro, sans affectation, lui déclarait tout franchement l'état de son esprit :

— La foi me manque, disait-il... Je la cherche et ne la trouve pas... O mon père! vous qui êtes un modèle de bonté, si les mystères que ma raison ne peut admettre sont des vérités, priez sans cesse pour moi! Implorez pour moi la grâce de croire. Oui, je le sens, si je croyais, je posséderais le bonheur qu'il est possible de goûter sur la terre, en espérant le pardon de Dieu pour l'éternité... Priez pour moi!... Car j'essaye en vain de prier. La prière que mes lèvres murmurent ne sort pas de mon cœur.

De telles paroles désolaient Allegri, sans cependant le décourager.

— Le temps et la Providence produiront plus d'effet que mes exhortations, disait-il souvent à part lui... Courage! continuons... Il est impossible que Dieu m'abandonne dans la tâche que j'ai entreprise.

L'endurcissement persistant de Pietro n'empêchait pas Allegri de venir s'asseoir près de lui, de l'exhorter avec douceur. Au contraire, le prêtre faisait au savant des visites plus fréquentes. Les difficultés doublaient ses forces.

Un dévouement comme le sien méritait de réussir. Quelquefois néanmoins il se prenait à douter du succès. Il avait affaire à un esprit positif, réaliste même, bien éloigné des choses immatérielles; il lui fallait amollir une nature de bronze.

Pour Pietro Rametti, peu à peu sa vie devenait relativement douce. Le passé, souillé d'un crime énorme, lui laissait de cuisants remords; mais parfois l'avenir lui souriait, parfois il se consolait, calmé par les lueurs de bonheur dont les brillantes échappées traversaient les ombres de son existence. Ses enfants se conduisaient noblement à son égard. Julia, elle aussi, ne prononçait jamais une seule parole qui pût lui rappeler son crime.

Le médecin romain et sa femme ne manquaient pas du nécessaire; ajoutons même qu'ils en vinrent à goûter un véritable bien-être, à jouir de ce superflu indispensable aux gens qui ne vivent pas seulement de pain.

La signora Julia Rametti avait été toujours pieuse, mais son âme, avec les années, ne faisait que s'élever de plus en plus dans les hautes sphères de la foi et du dévouement. Quels soins de tous les instants elle avait de son mari! Combien de prières ferventes et dignes d'être exaucées, elle adressait à Dieu, afin d'obtenir qu'il abaissât ses regards sur Pietro!

Mais le repentir de Pietro était toujours sec et froid. Son âme était revenue à la morale philosophique, non à la religion... La grâce ne le touchait pas.

Cependant, l'époque de la semaine sainte arriva. Toute la ville de Rome s'entretint du *Miserere* qu'on allait exécuter. C'était à qui, parmi les notables de la grande cité, obtiendrait l'insigne faveur de pénétrer dans la chapelle Sixtine.

Un désir curieux s'empara du médecin Pietro, et, comme Allegri lui rendait sa visite habituelle, Pietro, après avoir quelque peu hésité à parler, lui dit enfin :

— Mon père, j'ai une chose à vous demander.

— Laquelle, Pietro? demanda le prêtre avec sa bienveillance ordinaire, même avec une sorte d'empressement.

— Une chose bien difficile à obtenir, s'il faut croire ce qu'on m'assure.

— Alors comment la désirez-vous?

— C'est peut-être parce qu'elle tient de l'impossible que je la désire tant, mon père. Vous savez que j'ai toujours aspiré à l'inaccessible.

— Parlez, fit le bon Allegri.

— Je vais vous adresser ma requête, reprit Pietro, qui interrogeait du regard l'expression de la figure de son interlocuteur. D'ailleurs, vous avez toujours eu tant de bontés pour moi, que je m'enhardis, oui, au risque d'essuyer un refus.

— Vous éveillez ma propre curiosité, mon ami. Parlez, encore une fois. De quoi s'agit-il donc?

— Voici le fait : la réputation immense que vous vous êtes acquise, mon père, m'a rendu on ne peut plus désireux d'entendre votre *Miserere*.

— Impossible! murmura le prêtre-compositeur. Toutes les places sont déjà réservées dans la chapelle Sixtine, et je ne crois pas obtenir...

— Oh! interrompit Pietro avec une exaltation enthousiaste, s'il m'était permis, l'un des jours de cette semaine, d'être admis à cette audition, j'en éprouverais une joie indicible!

Allegri porta la main à son front; au lieu de continuer sa phrase commencée, il se prit à réfléchir. Puis, au bout de quelques minutes, il répondit :

— Je n'ose vous promettre cela, mon ami; car, je vous le répète, l'entrée de la chapelle n'est déjà plus libre pour aucun jour de la semaine sainte.

— Vous voyez que j'ai conçu de folles espérances à ce sujet! dit Pietro avec un chagrin qu'il ne dissimulait pas, et dont l'expansion frappa très-vivement l'illustre auteur du *Miserere*.

— Qui sait? répliqua-t-il, après une nouvelle pause.

— J'entrerai! s'écria soudain Pietro.

— La difficulté est certainement fort grande, mais non pas telle qu'on ne puisse en triompher, dit Allegri... Je viendrai demain, signor Pietro, et je vous donnerai à cet égard une réponse positive.

— Vous êtes le meilleur des hommes.

— Mon ami, quel est le mauvais cœur qui se refuse à donner une joie quelconque à l'homme qui souffre?... Ainsi, cela est bien entendu, Pietro. Je ne manquerai pas de venir demain.



Le prêtre se leva, tendit la main à son protégé, et sortit en renouvelant sa promesse.

En effet, le lendemain, qui était le jeudi saint, Allegri se présenta de très-bonne heure au logis de Pietro Rametti.

Eh bien! demanda celui-ci aussitôt qu'il l'aperçut, entendrai-je votre œuvre?

— Oui, mon ami.

Depuis sa sortie de prison, Pietro n'avait pas encore ressenti une émotion de plaisir aussi franche, aussi visible, que celle dont il était transporté en ce moment. Il aimait le bon Allegri, il allait pouvoir l'admirer en connaissance de cause! Il allait juger du talent de l'homme qui s'était montré à son égard si plein de cœur!

— Oh! combien je vous remercie! s'écria-t-il en serrant aussitôt la main du prêtre, qui s'applaudissait de procurer à son protégé une sainte distraction, et qui lui dit avec un empressement marqué :

— Vous viendrez avec moi... On m'a permis de faire entrer quelqu'un au Vatican... Oui, je vous introduirai moi-même dans la chapelle Sixtine.

— Aujourd'hui? demanda le médecin.

— Aujourd'hui, mon ami... Habillez-vous, et promptement, Pietro, car l'exécution de mon œuvre commence avant une heure.

— Je cours avertir Julia.

— Bien. Faites vite, encore une fois. Je désire que vous vous recueilliez un peu avant d'entrer dans la chapelle.

Pietro Rametti obéit au vœu du compositeur. Il ne perdit pas une minute. Son excellente femme, presque heureuse de le voir ainsi joyeux, lui qui depuis longtemps n'avait pas eu un sourire aux lèvres, mit une grande diligence à lui apprêter ses habits, les plus beaux qu'il possédât. Car Pietro, pensait-elle, ne serait jamais trop paré pour accompagner Allegri, pour aller entendre la sublime composition de son protecteur!

VI

LE MISERERE.

Bientôt le prêtre et Pietro traversèrent ensemble les rues de Rome, encombrées de monde, comme c'était la coutume, car, le jeudi saint, les uns allaient aux églises, les autres en sortaient.

Quelques promeneurs, néanmoins, se préoccupaient plus de ce qui se passait sur la voie publique que des cérémonies religieuses. Ils se dirigeaient vers le Corso qui s'étend depuis la porte del Popolo jusqu'au Capitole, pour admirer les beaux palais et les maisons bâties par la bourgeoisie opulente de l'époque.

Or, en voyant marcher de compagnie Pietro et Allegri, plus d'une voix se prit à murmurer des phrases méchantes.

— Hum! disait l'une, voilà l'empoisonneur du malheureux Aggutorio!... Le monstre a eu le bonheur de conserver sa tête!

— *Per Bacco!* disait une autre, pourvu que ce damné Rametti n'aille pas envoyer notre Allegri dans l'autre monde!... Le scélérat en serait bien capable!...

— Je ne comprends pas, remarqua un troisième personnage, que Gregorio Allegri, à la fois grand artiste et saint homme, se commette avec un misérable de la trempe du Rametti... Cela est impardonnable!

— Voisin, répondait-on, les choses sont ainsi dans notre siècle... La vertu et le crime marchent ensemble!...

— Mais, en vérité, voilà maintenant que Gregorio donne le bras à Pietro!

En effet, le prêtre répondait par cet acte courageux, par cette négation de tout respect humain, aux paroles malveillantes qu'il entendait prononcer sur son passage.

— Où vont-ils comme cela? dit un groupe.

Et mille commentaires, injurieux pour le meurtrier, élogieux pour le digne prêtre, sortirent encore de toutes les bouches.

Certains passants, plus curieux que les autres, et ayant plus de temps à perdre, suivirent Allegri et Pietro jusqu'au Vatican.

Leur surprise fut extrême quand ils les virent se diriger vers la chapelle Sixtine.

— Allons, s'écria l'un d'eux, assez haut pour pouvoir être entendu par Allegri, il faut avoir tué son parent pour avoir la permission de pénétrer dans la chapelle Sixtine.

Allegri lança aussitôt sur cet homme un regard sévère, et dit :

— Taisez-vous. Il n'y a pas de faute, si grave qu'elle soit, que le repentir sincère ne puisse absoudre.

Pietro, à cette évangélique parole, tressaillit; ceux qui se montraient impitoyables à son égard furent dominés par l'ascendant du prêtre et se retirèrent.

Quelques minutes après cet incident, qui avait déjà fort ému le mari de Julia, Allegri et Pietro prenaient place dans la chapelle Sixtine, où une foule compacte se pressait.

A peine ils s'y trouvaient que l'office commença. Le médecin n'eut pas le temps de se recueillir, ainsi qu'Allegri l'eût désiré.

— Il y a trop de monde ici, partant trop de distractions, pensa le protecteur de la famille Rametti. L'effet religieux produit sur l'esprit de Pietro sera peut-être nul... Cela me désole... J'espérais beaucoup de cette audition. O mon Dieu! parviendrai-je enfin à toucher cette âme!

Gregorio Allegri eut un siége d'honneur, placé à côté de ceux qu'occupaient les cardinaux. Quant à Pietro Rametti, il se tenait dans l'un des coins les plus obscurs de la chapelle, à l'extrémité occidentale, non loin de la grande porte d'entrée.

Son protecteur ne le quittait pas du regard. Mais le meurtrier d'Aggutorio paraissait distrait, incapable de prier, tout entier à la contemplation des splendeurs picturales répandues à profusion dans cette admirable chapelle.

Les chants magnifiques remuèrent peu à peu l'âme de Pietro. L'aspect sévère des cérémonies finit par l'intéresser profondément, et, bien qu'il ne mêlât pas sa voix à la voix des fidèles et des chantres, aucune pensée mauvaise ne troubla son esprit.

Sans doute, il était plus étonné, plus charmé, que véritablement ému. Ses sens étaient comme enivrés par la majestueuse simplicité des sons qui parvenaient jusqu'à ses oreilles; mais son cœur n'était point touché, et la fibre religieuse ne vibrait pas en lui. Sa sensibilité n'allait pas au delà d'un recueillement tout profane encore.

L'office préparatoire étant terminé, on entonna le *Miserere*, chanté avec cette perfection inimitable qui en a fait un monument historique de l'art musical.

Jamais les chœurs n'avaient déployé autant d'efforts et de talent pour arriver à l'expression suprême; jamais la pensée à la fois simple et grandiose du maître n'avait été aussi merveilleusement traduite qu'elle le fut ce jour-là. On eût dit que les exécutants partageaient les espérances d'Allegri, qu'ils concouraient avec lui à la conquête de cette âme qui se défendait contre Dieu.

Le verset « Car je connais mon iniquité, et mon crime est toujours devant moi, » eut à peine retenti, qu'un sanglot immense et prolongé troubla le calme religieux de l'auditoire. Chacun tourna les regards vers le côté d'où le bruit partait.



Cardinaux, prêtres, fidèles, tous ceux qui assistaient aux saints offices se préoccupèrent de l'incident.

Allegri, lui aussi, s'étonna d'abord; mais bientôt, ayant jeté les yeux dans le coin sombre où il savait que Pietro était placé, il eut bien vite l'explication du bruit dont chacun ignorait la cause.

C'était le criminel cousin d'Aggutorio, c'était le médecin Pietro Rametti qui versait d'abondantes larmes, et dont la douleur, longtemps contenue, avait fait explosion.

Tout le temps que dura l'exécution du psaume sublime, le malheureux Pietro, abîmé dans son repentir, éprouva des crises convulsives.

Alors les assistants comprirent ce qui se passait. Beaucoup d'entre eux n'avaient pas tardé à reconnaître le grand coupable Pietro Rametti, rendu à la liberté par l'intercession d'Allegri auprès du souverain pontife.

Lorsque la dernière mesure du *Miserere* fut dite, Gregorio courut vers son protégé.

Pietro s'était jeté à genoux; il avait les mains jointes; il priait avec une indicible ferveur.

Le prêtre, comme on le pense bien, respecta la prière du pénitent, et le laissa tout entier aux sentiments nouveaux qui s'étaient emparés de lui.

Peu après, le pape, les cardinaux, les exécutants, la foule des auditeurs, s'écoulèrent lentement.

Mais Pietro ne quitta pas sa place. Complétement absorbé dans son oraison, il ne voyait plus rien des choses extérieures. Lorsqu'enfin il releva la tête, il aperçut Allegri qui se tenait à ses côtés.

L'artiste et le médecin étaient maintenant seuls dans la chapelle Sixtine.

— Je crois! je crois! s'écria soudainement Pietro en s'élançant dans les bras d'Allegri, dont les paupières s'humectaient de douces larmes.

— Contenez-vous, mon ami, fit le prêtre.

— Je crois, répéta Pietro, comme transfiguré par le repentir.

Et il redit par cœur le verset : « Le sacrifice que Dieu demande est une âme brisée de douleur; vous ne dédaignerez pas, mon Dieu, un cœur contrit et humilié! »

Alors Allegri releva doucement le pénitent, lui serra la main, et lui adressa ces paroles :

— Mon fils, vous pouvez maintenant être pardonné... Le Seigneur a entendu, exaucé votre prière.

Pietro pouvait à peine se tenir sur ses jambes; mais, appuyé au bras de l'auteur du *Miserere*, il marcha bientôt, sortit de la chapelle, et put revenir en son logis.

Là se passa une scène que nous renonçons à décrire. Les deux époux, en présence d'Allegri, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Je crois! dit encore Pietro. Avec quelle joie j'ai entendu cette œuvre!... Oh! si vous saviez tous les frissonnements qu'elle a excités en moi!... Il me semblait que Dieu me répondait à toutes les phrases du psaume sacré. Mon âme se dilatait sous l'impression de tant d'accords merveilleux! On eût dit que mon être entier se fondait. Ma froide raison faisait place à l'ardente croyance... Soyez béni, mon père! Grâce à vous, j'ai foi en la miséricorde divine, et j'espère échapper, par le repentir, à la damnation éternelle...

Julia n'en pouvait croire ses oreilles; l'avenir, maintenant, lui paraissait radieux.

— Voilà, reprit modestement Allegri, la plus grande récompense de ma musique. Toutes les gloires du monde ne me satisferaient pas autant que le bonheur dont je jouis en ce moment. Le pape m'avait donné votre vie, Dieu m'a donné votre âme.

Bientôt toute la ville de Rome sut et répéta l'anecdote que je viens de raconter.

Personne ne douta des convictions nouvelles de Pietro, et les gens, qui jusqu'alors l'avaient accablé d'amers reproches, se turent ou se contentèrent de dire en le voyant :

« C'était un grand criminel que le génie d'Allegri a transformé, Dieu aidant, en homme vertueux! »

Quant à Gregorio Allegri, sa gloire remplit toute la fin du seizième siècle et le commencement du dix-septième.

Il mourut le 18 février 1652, et fut inhumé à *Sainte-Marie in Vallicella*, dans le caveau du collége des chanteurs de la chapelle du Vatican.

Il fut défendu de prendre ou de donner copie du *Miserere* de Gregorio Allegri.

Mais Wolfgang Mozart, dont le prodigieux talent étonna l'Europe, brava cette défense. Après avoir entendu le morceau deux fois, il parvint à l'écrire.

L'empereur Léopold Ier obtint du pape une copie du *Miserere* pour le faire exécuter à Vienne.

Disons-le, l'œuvre d'Allegri ne produisit aucun effet : il ressembla à un faux-bourdon ordinaire, bien qu'il fût chanté par les meilleurs artistes de l'époque.

Et cependant, aujourd'hui encore, le *Miserere* d'Allegri, lorsqu'on l'entend dans la chapelle Sixtine, émerveille les auditeurs, musiciens ou non musiciens. Ne croirait-on pas que cette œuvre s'harmonise, s'identifie avec ce lieu magnifique, et que les voûtes mêmes de l'église doublent sa majesté?

Augustin Challamel.

LA SATIRE ET LE DRAME

(CHRONIQUE DE 1670).

Un vieillard d'une soixantaine d'années, grand, maigre, à l'œil vif, aux traits effrontés, à la lèvre fine et intelligente, vêtu d'un justaucorps de drap noir et d'un petit manteau de même étoffe, parcourait Hyde-Park, un jour d'avril, s'arrêtant tantôt sous l'ombrage d'une épaisse charmille, tantôt devant les ruines d'un vieux prieuré, situé à l'une des extrémités du jardin, et qui en terminait poétiquement la perspective. Tout à coup l'attention du promeneur fut attirée par un bruit de paroles, partant d'une allée contiguë à celle où il se trouvait.

— Oh! Georges, disait une voix qu'il était aisé de reconnaître pour celle d'une femme, n'est-ce pas infâme de payer tant de soins, d'affection, de générosité par tant d'ingratitude et d'avilissement?... Ne pouvoir goûter de plaisir sans remords, de bonheur sans qu'il ne soit empoisonné par la crainte; trembler sans cesse devant Dieu, devant les hommes, devant soi-même; voilà ma vie! Monsieur le duc, votre amour m'a jetée dans l'abîme; vous m'avez pour jamais perdue!

Ici la voix s'éteignit, au grand regret du promeneur. Il ne cessa toutefois d'écouter que lorsqu'il aperçut, sortant de derrière un arbre, à peu de distance, un jeune homme qui,



vraisemblablement, avait été l'un des acteurs de ce mystérieux entretien. Son regard plein de feu et d'audace; sa figure, empreinte de cette distinction fière, de ce sentiment intime de satisfaction que donnent de brillantes qualités physiques, une condition sociale élevée, la certitude de plaire, l'habitude du succès; sa longue chevelure luisante et bouclée; son pourpoint de velours noir tailladé en velours écarlate, et remarquable par cette coupe élégante, dont le pinceau d'Antoine Van-Dyck a conservé les traditions; sa cravate garnie de dentelles, son chapeau surmonté d'une plume blanche attachée par une agrafe en or; tout en lui décelait un de ces fades seigneurs de la restauration anglaise, qui n'aspirèrent qu'à la supériorité du libertinage et au génie de la séduction. Ce gentilhomme n'était autre, en effet, que le duc de Buckingham, dont Charles II disait : « C'est le plus mauvais sujet de mon royaume; » et auquel le spirituel courtisan répondait : « Oui, sire, car Votre Majesté n'est pas un sujet. »

—Bonjour, mon vieux poëte, dit Buckingham, en frappant sur l'épaule du vieillard, que fais-tu là?

— S'il faut parler franchement, mylord, je vous écoutais.

— Et tu as entendu...

— Quelques mots seulement.

— Oublie-les... C'est un mystère qu'il ne convient pas de laisser pénétrer... Il s'agit pour le moment d'autre chose... Charles II veut une satire pour amuser la duchesse de Cléveland, que le tête-à-tête attriste et qui commence à trouver le teint du roi un peu basané.

— Vraiment... Et contre qui cette satire, mylord?

— Sois tranquille, Waller, le sujet prête... Contre un homme qui a feint toute sa vie des sentiments qu'il n'avait pas; qui regarde la probité comme une sottise; qui s'enivre comme un Écossais; qui ment comme un prince, et vend sa plume à défaut de son âme dont Satan n'a pas voulu.

— Et cet homme, ce bandit, cet ivrogne, ce menteur, cet impur poëte...

— C'est toi.

— Pardon, monsieur le duc... mais au portrait que vous venez de tracer, j'eusse parié que c'était un autre.

— Et qui donc, je vous prie?

— Vous.

— Tu aurais pu parier, avec plus de raison, qu'il est à Tyburn une potence pour les insolents qu'il me plaît d'y faire attacher.

— C'est vrai, monseigneur; mais si vous pouvez pendre, vous savez encore mieux pardonner.

— Vaurien! dit le duc.

— Imbécile! pensa le poëte.

Tout en causant de la sorte, Waller et Buckingham étaient sortis d'Hyde-Parck et venaient d'entrer dans l'auberge de la Couronne. Cette taverne qui obtint à la fin du XVII[e] siècle la célébrité dont celle de la Sirène avait joui sous Élisabeth, était alors le rendez-vous d'une noblesse turbulente et dépravée, pour laquelle l'infortune avait été une leçon perdue et qui n'avait rien appris de l'exil.

Charles II lui-même, qui ne se souvenait plus du chêne de Woodstock, venait souvent s'y soustraire aux obligations de la grandeur et au pesant fardeau de la dignité. Quoi qu'il en soit, le roi, occupé ce jour-là d'un grand bal masqué qui devait avoir lieu le lendemain, n'avait pas quitté le palais de Saint-James, et la cour n'était représentée à la taverne que par Rochester, gentilhomme poëte, moins célèbre par ses talents littéraires que par ses débauches, et par le comte de Shrewsbury, le seul homme peut-être qui, à ces époques de corruption et de frivolité, eût conservé des mœurs pures et la sévérité de la vertu.

— Comment gouvernons-nous nos plaisirs, mylords? dit le duc en s'asseyant... Quant à toi, Shrewsbury, tu n'as pas cessé d'être le Caton de nos fêtes... Nos joies profanes effraient ton austérité... Tu te piques toujours de fidélité conjugale?...

— Comme toi d'immoralité.

— Un mari si délicat ne peut manquer d'avoir une épouse fidèle?

— En douterais-tu, Buckingham?

— Dieu m'en garde! Et toi, mon vieux poëte, reprit le duc en se tournant du côté de Waller, qui s'était attablé devant un guéridon et vidait silencieusement une pinte de porter, as-tu rencontré dans les salons de Londres une nouvelle Philis, une autre Dorothy Sydney?

— Non, mylord; mes bonnes fortunes se sont envolées avec ma jeunesse. Mais c'est à vous, monsieur le duc, à nous faire vos confessions. La galanterie, dans votre famille, est héréditaire comme la beauté.

— Silence, éternel courtisan! interrompit Shrewsbury. Ne flatte pas des défauts qui n'aiment que trop déjà l'éclat et la louange. Buckingham est un fanfaron de vices!

— Trêve à tes dédains, Shrewsbury, répliqua le duc avec ironie; ne me force pas à des aveux imprudents. Nous sommes réciproquement intéressés à respecter le mystère de nos intrigues.

— Plaisante réserve! As-tu craint jamais d'afficher tes victoires?

— Tu me pousses à bout, s'écria Buckingham, en jetant sur le comte un regard irrité; que dirais-tu, si...

Il n'acheva pas; puis se penchant vers Rochester et Waller, il prononça quelques mots à voix basse. Shrewsbury devint pâle.

— Messieurs, ajouta Buckingham en se tournant vers les deux indiscrets confidents qu'il avait choisis, le secret que je vous ai confié ne vous appartient pas : c'est vous dire de l'oublier.

En parlant ainsi, le favori de Charles II quitta la taverne ainsi que Rochester. Waller resta seul avec le comte. Une expression de causticité maligne errait sur les lèvres du vieux poëte.

— Waller, s'écria Shrewsbury d'une voix altérée, tu peux me délivrer d'un affreux doute. Que vient de te dire Buckingham?

— Par saint Georges! vous ne le saurez pas, mylord; car je ne veux pas me brouiller avec les puissances. Le duc de Buckingham est destiné à remplacer lord Clarendon.

— Et crois-tu que Shrewsbury ne jouisse d'aucune fortune, d'aucune influence, d'aucun crédit?... Vends-moi ce secret qui tôt ou tard finira par se découvrir... Mille livres sterling contre un mot!... Tu as mon honneur pour caution.

— De tout autre, ce serait la plus mauvaise garantie... De vous, dit Waller, après quelques secondes d'hésitation, pendant lesquelles sa prudence luttait contre sa cupidité, de vous, j'accepte.

— Merci... Eh bien?

— Eh bien! vous l'avez deviné, c'est d'une femme que parlait le duc de Buckingham.

— Son nom?

Le vieux poëte regarda devant et derrière lui comme s'il eût craint d'être écouté; puis, se baissant à l'oreille du gentilhomme :

— Elle s'appelle la comtesse de Shrewsbury.

Minuit sonnait aux diverses horloges de Londres, tandis que Shrewsbury franchissait l'escalier du palais Saint-James qui, ce soir-là, répandait des flots de lumière. La démarche du comte était inégale et saccadée, son front soucieux et sombre. En le voyant pénétrer, en habit de cour, l'air sinistre, dans ces salons étincelants, au milieu de ces grandes dames et de ces gentilshommes masqués, livrés follement aux plaisirs du bal, tous les regards se dirigèrent sur lui et interrogèrent sa figure pâle.



Une femme, costumée en amazone, frissonna visiblement en apercevant le comte et fit un mouvement pour se retirer; mais Shrewsbury, dont les yeux l'avaient été chercher dans la foule, s'avança vers elle et l'arrêta :

— Restez, dit-il d'une voix grave et sévère, vous n'êtes pas de trop à cette fête; restez, je veux parler, et j'ai besoin d'être entendu de tous... de vous plus encore que de tout autre! Cessez vos danses, mesdames, et écoutez-moi... Écoutez-moi, car je vous promets du scandale... Il est un gentilhomme, parmi vous, qui a choisi une épouse dans une condition moins élevée que la sienne, afin de pouvoir s'enorgueillir du bonheur qu'il lui donnerait. Il n'a pas voulu que le mariage devînt pour elle une servitude; qu'elle eût à regretter jamais son indépendance, ses douces joies de jeune fille... Il l'a laissée libre, maîtresse de ses actions, certain qu'elle n'abuserait pas de sa confiance... Eh bien! comment a-t-elle reconnu tant de sacrifices, tant d'idolâtrie, tant d'amour?... En le déshonorant! Cela vous étonne?... Un jeune seigneur, qui serait le dernier gentilhomme des trois royaumes sans les vices de sa famille et sa propre bassesse, qui a bâti sa fortune sur les ruines de son honneur, a séduit cette femme parce qu'il est duc, parce qu'il est comblé de titres, de faveurs, de dignités, parce qu'il est prince des mauvais lieux, le dieu des courtisanes, le favori, le confident, l'ami du roi d'Angleterre!..... Il l'a séduite, et, bien loin de lui faire un manteau de pureté avec sa discrétion et son silence, bien loin de cacher leur double infamie, il l'a proclamée hautement, publiquement, en face de l'époux outragé..... La femme, dit-il en se levant et en démasquant la jeune dame vêtue en amazone, et qui semblait à demi-morte de confusion et de terreur, c'est vous, comtesse de Shrewsbury!... Le séducteur, ajouta-t-il en s'élançant vers un homme appuyé sur le fauteuil du roi, et en lui arrachant son masque, c'est vous, duc de Buckingham!... Le mari trompé, c'est moi!...

Il y eut un long silence. Subjugée par l'âpre ironie de ces paroles, la foule était demeurée attentive et muette.

— Corbleu! n'est-ce que cela? dit enfin Charles II en sortant d'un groupe de danseurs et se rapprochant du comte. Dieu merci! monsieur le comte, nous ne sommes plus au temps des Têtes rondes ni des puritains. Au reste, Georges avait sur vous des droits antérieurs, et vous savez qu'une femme se souvient toujours un peu de l'homme qui a ému le premier son cœur.

— Bien, sire, bien; riez de la souffrance, excusez le crime... Ce sont des amusements de roi, des jeux de prince, des plaisirs de grand seigneur!...

Quant à vous, madame, reprit-il en arrêtant sur la comtesse un froid regard de mépris, vous avez souillé mon nom; ce nom ne vous appartient plus... Vous avez déshonoré mon toit : mon toit cesse à présent d'être le vôtre... Vous vous êtes vendue au vice, c'est au vice à vous recueillir... Allez, femme flétrie, allez jeter à de nouveaux amants ce qu'il vous reste de vertu! vous n'êtes plus comtesse de Shrewsbury.

Frappée par ces mots, comme elle eût pu l'être par la foudre, l'épouse coupable poussa un cri de désespoir et tomba évanouie sur le parquet. Shrewsbury détourna les yeux; puis il s'avança de nouveau vers Buckingham, et le touchant au visage :

— Duel à mort!..... A demain, monsieur le duc...

— A demain, puisque vous l'avez voulu, répondit Buckingham, qui était resté, pendant toute cette scène, debout, les bras croisés, le sourire aux lèvres... Aussi bien ma valeur se rouillait dans l'inaction... Qu'en pensez-vous, sire, ajouta-t-il, en se penchant négligemment vers le roi; ce pauvre comte n'est-il pas fou?

— Pis que cela... Il est honnête homme! répondit Charles II.

Les duels étaient alors si fréquents, qu'ils étaient considérés plutôt comme un amusement que comme une affaire sérieuse par les *lions* de cette époque. Ils exposaient leur vie sur le terrain comme leur fortune sur une carte, avec la même indifférence et la même frivolité. Cependant les circonstances dramatiques qui avaient précédé le défi du comte de Shrewsbury, le rang élevé des deux adversaires, enfin la faveur particulière dont le duc de Buckingham jouissait auprès du roi, avaient donné à cette rencontre plus de retentissement et d'importance que de semblables luttes n'en acquéraient ordinairement, et tous les seigneurs de la cour se trouvaient rassemblés dans les différentes avenues d'Hyde-Park tandis que Buckingham et Shrewsbury se rencontraient, le lendemain du bal, derrière les ruines d'un vieux prieuré.

Un page, d'une figure charmante, mais profondément altérée par l'émotion, après avoir aidé le duc à descendre de cheval, se plaça, les rênes à la main, à quelque distance du lieu du combat.

Tandis que les témoins en réglaient les dispositions, Buckingham ôta son manteau et ne manqua pas de faire remarquer à Shrewsbury la finesse d'une chemise ourlée en point de Bruxelles, et la coupe d'un haut-de-chausses confectionné à Paris, et qui, à l'entendre, prouvait suffisamment la supériorité des tailleurs français sur leurs confrères d'outre-Manche.

Les deux gentilshommes étaient également intrépides. Nés dans un siècle où l'épée était de toutes les puissances la moins contestée, ils avaient été initiés de bonne heure aux secrets de l'escrime, aux talents les plus accomplis du duelliste. Mais ils ne possédaient pas le même sang-froid. Blessé dans son repos, dans son honneur, dans ses plus chères affections, Shrewsbury se battit avec la rage aveugle d'un homme qui ne tient plus à l'existence que par sa haine. Buckingham, froid, calme, maître de toutes ses ressources, de toute sa science, sut tirer parti des emportements de son ennemi. Son épée atteignit la poitrine du comte, mise à découvert par une passe imprudente. Quelques mouvements convulsifs, accompagnés par ces mots entrecoupés : — Anna, je meurs, repens-toi, furent les derniers signes de vie qu'il donna. Ses témoins s'empressèrent vainement autour de lui. L'âme du comte de Shrewsbury était déjà devant Dieu!

Le favori de Charles II ne montra ni regret ni douleur en présence de ce déchirant tableau. Il essuya son arme avec une tranquillité parfaite et se dirigea vers le page. A la finesse de ses traits, à sa tournure élégante, à sa figure douce, craintive et pâle, à ses cheveux noirs et bouclés qui retombaient sur un cou de cygne : à tout cet ensemble de timidité, de grâce, de délicatesse, il était aisé de voir qu'une femme se cachait sous ce déguisement. C'était, en effet, la comtesse de Shrewsbury que son amour, ses craintes, ses remords, les mille sentiments confus qui l'agitaient, avaient entraînée sur le lieu du combat, protégée par un habit de page qui dérobait son identité à tous les yeux. — Ce fait est attesté par l'histoire.

En voyant tomber son mari, la comtesse s'était précipitée à genoux.

— Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle, je n'étais qu'adultère, me voilà devenue homicide!

Puis s'avançant vers le duc de Buckingham :

— Vous l'avez tué, mylord! dit-elle en fondant en larmes.

— C'était le sort réservé à l'un de nous... Auriez-vous mieux aimé que ce fût moi!

— Oh! non, Dieu le sait!... Mais le repentir...

— Le repentir... répéta Buckingham avec un sourire, il sera temps d'y penser quand nos cheveux auront blanchi!

A ces mots, la comtesse releva lentement la tête et, regardant en face cet homme qui l'avait précipitée froidement, sans hésitation, sans scrupule, dans le gouffre où devaient rester engloutis pour jamais sa pureté, sa réputation et son bonheur :

— Mes cheveux blanchiront dans un cloître, monsieur le duc,



dit-elle d'un ton qui trahissait une résolution inébranlable... Dès ce jour, je n'existe plus pour le monde.

En ce moment, Waller parut derrière les ruines du prieuré. Occupé depuis deux jours de la composition du travail que lui avait demandé Buckingham, il n'avait pas assisté au bal de Saint-James, et ignorait les tristes résultats de son indiscrétion.

— Mylord, dit-il en s'avançant, j'ai terminé ma satire...

Le favori de Charles II prit la main du vieux poëte, puis, lui montrant le cadavre de Shrewsbury :

— Et moi, j'ai fini mon drame!

— Le mot est joli, murmura le vieillard terrifié, mais il me coûte mille livres sterling.

Bénédict Gallet.

LA SCIENCE POUR TOUTES.

C'est une question dépourvue de charme, et qui néanmoins intéresse tout le monde, de savoir si le choléra est à Paris. La peur dit oui, la science dit non. Il est certain que la colique la plus inoffensive est aujourd'hui suspecte et qu'on met au passif du choléra des indispositions qui n'ont avec lui qu'une lointaine ressemblance. Malgré tout, ce qui est le moins consolant dans ce vilain cas, c'est qu'il est démontré que la science n'en sait pas plus sur ce fléau que la portière qui vous propose son remède de bonne femme. Il y a même cette différence que la bonne femme est convaincue et que le médecin ne l'est pas. Celui-ci, dans son ignorance, en sait assez, pour n'avoir pas d'illusion sur une thérapeutique qui marche en tâtonnant comme les aveugles.

Quoi qu'il en soit, mesdames, si l'on parle un peu du choléra, soyez certaines que c'est uniquement pour passer une heure agréable, car pas un cas non équivoque, que je sache, n'a été constaté dans l'enceinte des fortifications. Il faut savoir distinguer un cholérique d'un homme ivre. Les sergents de ville ne s'y trompent jamais : ils conduisent celui-là à l'hospice, et celui-ci au poste. Ici, jusqu'à présent, s'est bornée leur besogne.

A Marseille, on a observé un phénomène assez significatif, celui de la disparition des rats pendant le choléra. On sait que les rats infestaient ordinairement cette ville. Une certaine classe de chiffonniers, qui vivait de la chasse aux rats, se trouve plongée dans la misère, faute d'ouvrage, bien entendu.

* * *

La ville de Boulogne-sur-Mer vient d'élever une statue à Jenner, que tous les recueils d'instruction de pacotille désignent comme l'inventeur de la vaccine. Sans parler d'un livre sanscrit où la pratique de l'inoculation est décrite tout au long, mais qui n'a été découvert qu'en 1821, il paraît que, dès 1781, un pasteur protestant de Montpellier, Rabaut Pommier, avait émis l'idée qu'il serait bon d'inoculer à l'homme le virus des vaches. Le docteur anglais Pew en aurait parlé à Jenner dont les travaux ne furent publiés qu'en 1790. En tout cas, l'Anglais eut le mérite de généraliser son invention et de la faire passer dans les mœurs européennes. Il ne mourut qu'en 1823, fort riche et fort célèbre.

Le vaccin a compté divers ennemis ; quelques médecins attribuent à cette pratique l'aggravation des maladies de la jeunesse, les fièvres typhoïdes, etc., mais toutes les femmes, — celles qui ne sont pas grêlées, — doivent bénir la mémoire de Jenner. On sait le rôle que jouait la petite vérole dans les romans du siècle dernier. Madame d'Houdetot, qui fut tant aimée de Jean-Jacques Rousseau, était marquée de la petite vérole, mademoiselle de la Vallière aussi, Louis XIV aussi, madame de Longueville aussi, et la mention de cette catastrophe se trouve à chaque instant dans les lettres de madame de Sévigné.

* * *

Le Congrès international qui a tenu, cette année, ses séances à Berne, s'est occupé de médecine, comme de tant de questions diverses, et, à cette occasion, un médecin bernois, M. Grooss, a publié sur la phthisie un rapport curieux, à coup sûr inattendu.

La phthisie ne diminue pas par l'effet de la douceur du climat, et, pour la cure de cette maladie, une température presque *froide* est nécessaire. Aux Antilles, en Italie, dans le bassin de la Méditerranée, elle est plus commune qu'en Suède ; plus on s'élève sur les hauts plateaux, plus le mal devient curable. A une hauteur de 2000 pieds, il semble que la phthisie cesse de se rencontrer : l'on a vu des malades du premier et même du second degré guéris à la suite d'un séjour dans les montagnes.

M. Grooss demande une statistique de la phthisie à toutes les altitudes du globe, afin de corroborer son enquête.

Cette question médicale peut être considérée comme une des plus intéressantes qu'on ait soulevées depuis longtemps.

En dehors de la question de température, bon nombre de médecins préconisent, pour le traitement de la phthisie, l'emploi de l'huile de foie de morue désinfectée de Chevrier (c'est ce que nous apprend une brochure qui contient des observations médicales, et qu'on reçoit franco en s'adressant à la pharmacie Chevrier, 21, rue du Faubourg-Montmartre). Ces médecins ajoutent que, ainsi désinfectée, l'huile de Chevrier a encore de précieux avantages sur l'huile de foie de morue ordinaire. Ce n'est point à nous de nous prononcer là-dessus.

* * *

A propos de phthisie, le public parisien est appelé en ce moment à juger une œuvre nouvelle. Un habile facteur d'instruments de musique, M. Alphonse Sax junior, convie le monde dilettante et la critique à des concerts dans lesquels il a commencé à produire une fanfare composée exclusivement de femmes. M. Sax veut ouvrir une nouvelle carrière à la femme ; il veut l'introduire dans les orchestres, lui donner le plus de moyens possible de devenir musicienne, car la musique est un élément essentiellement moral et civilisateur. Mais M. Sax n'en appelle pas seulement à la critique, il attend aussi le jugement de la médecine ; il veut prouver que son idée est très-hygiénique pour les poitrines faibles. Cette théorie est admise et soutenue par de savants médecins dont l'un vient de porter la question devant l'Académie de médecine. Nous en reparlerons.

R. H.

CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

Mademoiselle Emma FAUCON, rédactrice.

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON paraît chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon*, voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Par une heureuse combinaison, CENDRILLON donne à toutes ses Abonnées, pour l'année 1864-1865 (commençant le 1er novembre 1864) : *Une PRIME sérieusement avantageuse.*

Toutes les Abonnées de CENDRILLON reçoivent dans le numéro de novembre *un bon de prime* avec lequel elles auront gratuitement leur PORTRAIT, ayant 10 centimètres de hauteur sur 7 de largeur, encarté sur bristol et collé sur chine, exécuté par M. Frank, le photographe du monde élégant (18, rue Vivienne, au deuxième).

L'Abonnée peut transmettre ses droits en se conformant au programme qui accompagne le *bon*.

Ce *bon* est valable jusqu'au 1er novembre 1865. La valeur de cette attrayante Prime est supérieure au prix de l'abonnement.

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année et avoir le bon pour le Portrait, envoyer *CINQ francs* pour Paris ; *SIX francs 50 centimes* pour la province, à M. GOUBAUD, 92, rue Richelieu, à Paris.

Pour la Belgique, à M. BRUYLANT-CHRISTOPHE, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les Libraires.

TROIS PUBLICATIONS

DE

PATRONS-MODÈLES PARISIENS

GARANTIS PARFAITS

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE.

Les *Patrons-Modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des Patrons de grandeur naturelle, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de Cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE.

La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des Patrons de grandeur naturelle, de tout ce qui compose la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de Dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE.

Les *Modes de l'enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de Patrons de grandeur naturelle des différents vêtements de petits garçons et les petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France

Pour l'étranger, suivant les conventions postales.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant à M. Henri Picart, rue des Petites-Écuries, 19, à Paris.



LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames ;
Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle,

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*,
Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Russie	34	18	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	36	19	10
Hollande	36	19	10
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie. — Grèce	36	19	10
Valachie. — Moldavie	38	20	»
Egypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Vénétie	36	19	10
Autriche	40	20	»
Etats-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre agent.

Une année, 35 shillings	43 fr. 75 c.
— avec traduction anglaise, 38 shillings	47 »
Six mois, 18 shillings	22 fr. 50 c.
— avec traduction anglaise, 20 shillings	25 »

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — S. O. BEETON, publisher of THE ENGLISH WOMAN'S DOMESTIC MAGAZINE, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Ce, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. RIEU et FERLAY, négociants, 6, rue Impériale;

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

ON PEUT AUSSI S'ABONNER DIRECTEMENT A PARIS

CHEZ M. ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR, RUE RICHELIEU, 92.

Les lettres non affranchies seront refusées.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts.
Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

1er NUMÉRO D'OCTOBRE 1865

PARIS
ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR
Rue Richelieu, 92

SOMMAIRE DU 1er NUMERO D'OCTOBRE 1865.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES Nº 793.

TOILETTE DE DINER. — Coiffure ornée de ruban avec bouts entourés de dentelle.

Les cheveux du devant sont frisés à l'eau et sont lissés et relevés aux tempes, les bouts ramassés devant en mèches frisées. La coiffure derrière est relevée très-haut avec bouts frisés. Peigne en nacre.

Robe en taffetas de couleur avec corsage en taffetas blanc. La jupe est très-simplement ornée de petites passementeries plus foncées que le taffetas. Le corsage en taffetas blanc est décolleté en cœur, sous les bandes croisées, et brodé de soie. La guimpe montante est en mousseline claire brodée.

Deux biais en taffetas avec bouclettes aux épaules et encadrés de dentelle se croisent derrière comme devant et se relient à la ceinture, qui est fermée par une boucle double.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau *empire* en tulle bouillonné. Passe *Marie-Stuart* bordée par un biais en velours noir qui coupe la passe de chaque côté et forme la pointe devant. Ce velours est encadré par une petite dentelle blanche. Une rose avec deux cordons de feuillage agrémente le dessus. Bavolet marqué par un biais de velours noir. Tulle blanc dessous. Brides en taffetas.

Robe montante. Manches plates terminées par un plissé au poignet. Taille ronde. Jupe plate devant, ornée de bandes en guipure *Cluny*. Les deux rangs du bas de la jupe sont posés en ondulés tout autour de la jupe.

PETITE FILLE DE DIX ANS. — Chapeau en feutre garni de plumes de queue de faisan rejetées en arrière et d'un ruban de velours passé dans une boucle de nacre derrière.

Paletot-redingote en velours avec coutures et bords lisérés de taffetas blanc. Boutons de nacre. Le devant forme des revers de taffetas blanc en haut du corsage.

Robe de taffetas gris perle avec biais en velours.

Guêtres en drap avec lisérés blancs et boutons de nacre.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, Nos 28, 29.

Nº 28.

Première figure. — Chapeau à bandelettes formant bavolet.

Tout ce chapeau est en taffetas de couleur garni de petits biais en velours clair ou blanc Brides en taffetas blanc. Dessous de tulle froncé en draperie avec bijou d'argent au milieu.

OURAL (voir le patron de ce vêtement). — Cette casaque très-ajustée a deux coutures au milieu du dos, lesquelles sont rattachées par un croisé de corde, qui forme un nœud au milieu de la jupe et se termine par deux glands.

La garniture, formant une large écaille, est en taffetas noir coupé de biais et piqué à la mécanique. Ce modèle se fait surtout en drap noir.

Deuxième figure. — Toquet *Médicis* en velours. Les bords, très-petits, sont droits. Le tour est garni d'un biais en velours blanc découpé en haut et brodé d'une guipure perlée. Sur le milieu, une plaque en perles d'où part une plume qui tourne à gauche. Le voile en tulle est posé en torsade au-dessus du bord et flotte derrière.

BLANCHETTE. — Confection en drap grisaille; la garniture se compose de trois petits galons noirs et blancs surmontés d'une rangée de bouclettes faites avec ce même galon. La garniture dessine de grands revers devant; elle remonte sur le côté pour former la poche. Deux pattes sortant de la couture du petit côté forment derrière deux quilles retombant sur la jupe.

Nº 29.

Première figure. — Chapeau *Marie Stuart* en velours clair garni de blonde retombant devant, relevée sur les côtés. Traînes de feuillages retombant en arrière. Brides en taffetas bordant le bavolet et les côtés, et se nouant au menton.

SCHAMYL. — Rotonde en drap ouaté bleu foncé. La garniture fait deux pattes sur le devant et passe sur l'épaule pour former le manteau derrière. De la pèlerine carrée, tombant dans le dos, partent deux bouts de galon large terminés par des plaques. Une frange-grelot garnit le bas du manteau derrière et le bas de la pèlerine.

Deuxième figure. — Chapeau *Stella* en crêpe. Voile tombant en tulle. Deux bouillons en tulle, pincés par une étoile de nacre, garnissent le dessous et viennent se chiffonner sur le crêpe. Brides en taffetas.

ROLAND. — Cette confection a une coupe entièrement nouvelle; quoique très-cintrée, on ne voit aucune des coutures qui cintrent la taille. La taille est formée par de grandes pinces qui viennent se rejoindre sur le côté et qui suivent le dessin de la garniture; celle-ci est faite en large tresse *Derby*, entourée d'une même tresse tout étroite. Sur du drap velours bleu foncé, cette garniture ressort parfaitement sans être trop voyante.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Manteau Oural *de la maison* Ve *Robert et fils, rue Richelieu,* 85.

Ce vêtement, fermé devant, est très-ajusté à la taille, et se fait en *duité* noir ou bleu foncé. Il est entièrement garni de biais de soie noire découpés en larges écailles, et piqués à la mécanique; la pièce du milieu du dos est taillée en *droit fil*; elle contient deux coutures rattachées par un croisé de cordes en passementerie terminé par un gland. — Manche à coude, demi-ajustée, avec ornement assorti.

Nº 1. Devant.

Nº 2. Petit côté du devant.

Nº 3. Petit côté du dos.

Nº 4. Dos.

Nº 5. Milieu du dos.

Nº 6. Manche.

En raison de la grandeur de ce vêtement, nous avons réduit ce patron de 10 centimètres sur sa longueur; nos abonnées n'auront qu'à en prolonger le tracé d'autant, pour lui donner sa grandeur réelle.

Nº 7. Chapeau haute nouveauté pour la saison d'hiver, de la maison ALEXANDRINE (patron coupé par moitié).

Ce chapeau se compose de deux passes : Celle nº 7, qui forme le devant; celle nº 7 *bis*, qui forme l'arrière-partie de la passe.

Sur le patron nº 7, il y a deux lignes de points marqués A. B. L'étoffe A. B doit se replier en dessous, et la pointe B du nº 7 *bis* doit se trouver au repli du B, nº 7. — Le fond mou se trouvera au bord du patron nº 7 *bis*, marqué par des croix. — Le petit croquis en donnera l'idée.

Cette passe, toute nouvelle, forme comme une double fanchon, celle de dessus un peu surélevée.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Toilettes de Mme Pieffort, r. Grange Batelière, 6 _ Modes de Mme Morison, r. de la Michodière, 6.
Costumes d'Enfant A St Augustin, r. Nve St Augustin, 45 _ Coiffure de Hr de Bisterweld, Faubourg St Honoré, 5.
Nouveautés en dentelles de F. Monard rue des Jeuneurs, 42.

Fleurs de Mme E. Coudré Mme Tilman r. de Richelieu, 104. | Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, Chée d'Antin, 6.
Corsets de la Mon Simon à la Couronne Imple r. St Honoré, 183. | Parfums de Violet fr de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.

Entered at Stationer's hall   LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248. Strand. W.C.   MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

SOMMAIRE DU 1er NUMERO D'OCTOBRE 1865.

…ir ou bleu foncé. Il est entièrement garni de biais de soie noire …s en larges écailles, et piqués à la mécanique; la pièce du milieu …s est taillée en *droit fil*; elle contient deux coutures rattachées par …roisé de cordes en passementerie terminé par un gland. — Manche …oude, demi-ajustée, avec ornement assorti.

N° 1. Devant.

N° 2. Petit côté du devant.

N° 3. Petit côté du dos.

N° 4. Dos.

N° 5. Milieu du dos.

N° 6. Manche.

En raison de la grandeur de ce vêtement, nous avons réduit ce patron longer le tracé d'autant, pour lui donner sa grandeur réelle.

N° 7. Chapeau haute nouveauté pour la saison d'hiver, de la maison ALEXANDRINE (patron coupé par moitié).

Ce chapeau se compose de deux passes : Celle n° 7, qui forme le devant; celle n° 7 *bis*, qui forme l'arrière-partie de la passe.

Sur le patron n° 7, il y a deux lignes de points marqués A. B. L'étoffe A. B doit se replier en dessous, et la pointe B du n° 7 *bis* doit se trouver au repli du B, n° 7. — Le fond mou se trouvera au bord du patron n° 7 *bis*, marqué par des croix. — Le petit croquis en donnera l'idée.

Cette passe, toute nouvelle, forme comme une double fanchon, celle de dessus un peu surélevée.

Jules David

Lamoureux Imp. r. Lacépède 38, Paris — Ad. Goubaud Ed. Paris — 793

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Toilettes de Mme **Pieffort** *r. Grange Batelière. 6. — Modes de Mme* **Morison** *r. de la Michodière. 6.*
Costumes d'Enfant **A St Augustin** *r. Nve St Augustin. 45 — Coiffure de* **Hr de Bisterweld** *Faubourg St Honoré 25.*
Nouveautés en dentelles de **F. Monard** *rue des Jeûneurs 42.*

Fleurs de Mme **E. Coudré Mon Tilman** *r. de Richelieu. 104.* | *Rubans et Passementerie* **A la Ville de Lyon** *Chée d'Antin. 6.*
Corsets de la Mme **Simon à la Couronne Impe** *r. St Honoré. 183.* | *Parfums de* **Violet** *fr de S. M. l'Impératrice r. St Denis. 317.*

Entered at Stationer's hall — LONDON, S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W.C. — MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Pena



MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Des toilettes très-élégantes se sont montrées à Bade pendant la quinzaine des courses. Comme le temps était splendide, tous les costumes se composaient d'étoffes légères. On a vu des toilettes entièrement composées de dentelle sur fond de taffetas de nuance vive. Ces vêtements de haute élégance sortent des fabriques de la maison Violard, rue de Choiseul.

La dentelle et les plumes feront l'ornement préféré des chapeaux de la saison d'hiver.

On nous a montré, depuis quelques jours, une foule d'étoffes nouvelles; nous les mentionnerons toutes, et nous allons commencer aujourd'hui par les tissus employés à la confection des chapeaux. C'est à madame Morison, rue de la Michodière, 6, que nous devons les renseignements sérieux que nous transmettons fidèlement.

On emploie chez les bonnes modistes, en articles de haute nouveauté, le tissu marabout; les velours bouclés, de nuances chatoyantes, semés de petites houppes noires; les velours lamés or ou argent. On se sert aussi d'un velours peluche, de teinte gris argent, dont les reflets sont admirables. A côté de ces compositions nouvelles, il reste les tissus classiques, velours poil ras, épinglé ou royal, et le satin. Ceux-ci se marient à la dentelle, qui se pose surtout en bavolet.

Les modèles de madame Morison sont en grande faveur; en voici quelques-uns :

Chapeau de forme *Marie Stuart*, évasé en corbeille sur les côtés et avançant en pointe sur le front. Velours royal et tulle de Bruxelles rose. Bord de la passe et fond du chapeau entourés d'une corde d'argent. Brides de taffetas rose à filets argentés. Bavolet *empire*, sur lequel est jetée une pointe de blonde blanche. Sur le côté gauche, une touffe de marabouts à pointes d'argent. A l'intérieur, des coquilles de tulle rose et blanc et des trèfles en corde d'argent.

Chapeau de velours violet à filet d'or, forme *impératrice*. La passe est ornée, sur le côté, d'une grappe de fuchsias blancs à brindilles d'or. Le bavolet, de dentelle noire, est décoré d'un collier en chaînettes de Venise. A l'intérieur, des fleurs assorties et du crêpe lilas. Brides violettes à filet d'or.

Chapeau *Montespan*, en velours bouclé bleu et blanc. Garniture de petites roses-pompons posées en gerbe sur le côté gauche. Intérieur de roses et tulle bleu. Brides bleues, voilées de blonde. Bavolet *empire*, recouvert d'une écharpe de blonde attachée par une touffe de roses.

Chapeau de velours peluche tigré noir et blanc, ornementé de camées noir et or, avec chaînettes de perles orientales. Sur le côté, une touffe de plumes panachées noir et blanc. Intérieur d'un bandeau de velours noir, avec camées et perles. Brides noires à filet d'or

Chapeau *La Vallière*, de tulle blanc et satin rose bouillonnés en long. Des perles d'argent sont cousues entre les fronçures du tulle et du satin. L'intérieur est un capitonnage de tulle brodé en perles avec bandeau de velours. Le bavolet, de blonde, est frangé d'argent. Une petite aigrette de plume blanche complète ce modèle d'une indescriptible fraîcheur.

Le chapeau *espagnol*, que madame Morison fait avec du velours et des plumes naturelles, est adopté par les femmes de goût pour toilettes retour de voyage. Nous allons voir quelles sont les confections qui doivent l'accompagner.

Des paletots de molleton blanc à capuchon servent d'intermédiaire entre le pardessus d'été et celui d'hiver. On garnit ce petit vêtement de fantaisie avec une corde en soie de couleur, tissée quelquefois d'or ou d'argent : car les mélanges de métal envahissent en ce moment la confection. Ce n'est pas ce qui nous plaît le plus, mais il nous faut bien rendre compte de la nouveauté et constater ce qui existe.

On portera probablement encore beaucoup de robes sans corsage, car nous voyons préparer, pour remplacer les chemisettes et les corsages blancs, une foule de chemisettes de cachemire ou de foulard, brodées à l'orientale en point russe de plusieurs couleurs et entre-deux de Cluny, ou encore avec ornement de petits galons cachemire.

Les vestes de fantaisie se multiplient dans les maisons de confection ; on les voit sortir de tous côtés, et elles sont si variées de forme et d'ornement qu'on ne peut en décrire qu'une faible partie. Les velours peluche, les velours tigrés, les draps bouclés sont consacrés aux modèles simples. Ceux qui ont des prétentions au luxe se font avec du velours uni, du drap de Lyon, de la faye ou du satin, et alors c'est à la dentelle, aux perles et à la passementerie d'accomplir ce travail féerique qui ne connaît plus de bornes dans ses caprices. Avec les modes actuelles, le fond est peu de chose; c'est l'ornement qui est tout.

Une couturière de qui le goût rempli de convenance acquiert tous les jours plus d'autorité auprès des femmes du grand monde, madame Pieffort, rue de la Grange-Batelière, 1, nous donne, cette semaine, quelques compositions dont nous nous emparons avec empressement. Les voici :

Une robe de chambre à la *Moscovite*; elle est coupée en biais d'une seule venue. L'étoffe employée est du cachemire, violet, bleu ou mordoré, garnie de bandes de velours épinglé noir et blanc, imitation d'astrakan. Ces bandes de velours forment le collet, les revers et les épaules des manches; elles suivent l'ouverture du devant de la robe, où elles se découpent en festons. De charmants boutons de nacre en étoiles et de la passementerie câble achèvent cette confection confortable et distinguée. La doublure est de taffetas, de nuance assortie au cachemire.

Une toilette du soir (envoyée à Bade) est de moire rose. Le corsage, décolleté en carré, est garni de trois rangs de point de Venise en argent; les manches, courtes, sont en bouillons de tulle rose frangé d'argent. La jupe longue, à traîne, est entourée de cinq biais de moire rose frangés d'argent; entre chaque biais, un entre-deux de guipure d'argent.

Une toilette de ville, robe et confection-casaque, est de moire chinée, nuance bleu *reine Hortense*. La jupe est relevée su chaque couture par une patte, attachée au moyen d'un bouton artistique or et opale. Une cordelière assortie de ton tourne autour de la jupe et de la casaque.

Une toilette de promenade à la campagne est de taffetas moiré gris ardoise, avec casaque de chasse en taffetas pareil. Il y a deux jupes, qui toutes deux sont garnies de plusieurs rangs de petits galons cachemire lamés d'or. La casaque, garnie de même, a une ceinture de passementerie analogue aux galons et attachée par une agrafe de nacre. La nacre reparaît en boutons le long de la casaque. Pour la personne qui a commandé cette toilette, madame Morison a fait un chapeau *petit-bord*, de feutre peluché blanc, orné de galon cachemire et d'une plume *panachée* que retient un fer à cheval en acier diamanté.

Parmi les toilettes de madame Pieffort, citons encore celle-ci, qui est charmante pour soirée ou dîner d'apparat : — Robe de taffetas rose, recouverte de tulle jusqu'à mi-jupe. Le tulle se termine par une coulisse garnie d'un ruban rose et suivie d'un volant de guipure Cluny de 10 centimètres de hauteur. Le corsage, bouillonné de tulle sur taffetas, est entouré de guipure. Une ceinture-corselet de guipure forme une basquine à trois pointes derrière et sur les côtés.

On voit, chez madame Pieffort, une foule de confections dans les genres dont nous avons parlé plus haut. Quelques-unes, très-simplement organisées, conservent néanmoins (ou peut-être à cause de cela) un cachet d'exquise distinction. Nous citerons comme exemple la casaque *montagnarde* en molleton blanc, à dos demi-cintré, devant arrondi et à poches. Le tout entouré d'une bande de drap rouge dentelée, avec corde de jais noir en engrelure. — Une confection à capuchon, en drap pelucheux gris moucheté, est ornée d'un galon noir et or et de gros boutons ronds ciselés. — Une rotonde à capuchon et poches est de flanelle rayée, doublée de taffetas blanc; elle est garnie d'une frange gros grain en laine noire, avec boutons de passementerie de laine, attachés par des brandebourgs.

Dans quelques jours, la description des manteaux de velours trouvera sa place ici. La saison, très-retardée par la beauté du mois de septembre, nous oblige maintenant à échelonner notre travail.

Nous avons beaucoup à dire sur les toilettes d'enfants. La maison *Saint-Augustin* (rue Neuve-Saint-Augustin, 45), commence à établir les modes d'hiver. On sait que, grâce à cette excellente maison, nous sommes occupés autant par les costumes d'enfants que par ceux des grandes personnes. Toutes les plus jolies modes exécutées en miniature, voilà qui résume les travaux de cette année. Comme vêtements hors ligne, voici trois toilettes de petites filles de six à neuf ans :

Robe et casaque ajustée, de popeline de Lyon rayée bleu et blanc; bord de jupe et de casaque en ruche plissée de taffetas blanc; au-dessus de la ruche, un courant de guipure de cordonnet bleu. Ces ornements se répètent au col, aux dessus de bras et bas de manches. Par-dessus la casaque, une ceinture de passementerie bleue avec boucle de nacre. — Chapeau tricorne en feutre blanc, orné de plumes et agrafes d'or.

Autre costume : — Robe de taffetas gris. Corsage décolleté en rond, à pointe au milieu, forme *Gabrielle*. Intérieur d'une guimpe de mousseline et guipure. Ornements en biais de taffetas bleu et petite passementerie perlée. Cet ornement tourne autour du corsage, descend sur deux rangs le long de la jupe, et se continue en ondulations dans le pourtour au-dessus de l'ourlet. — Pardessus à capuchon, de cachemire blanc et frange Thibet tout alentour. — Chapeau Jockey, de velours bleu, à plume blanche.

Troisième toilette : Robe et casaque ajustée de cachemire gris perle, garnies de bandes de bouclettes de velours noir. Tout le long de la bande, et sur chaque bouclette, une perle d'or. Chapeau rond à large calotte et petit bord, de velours noir, orné de chaînes d'or et aigrette de plumes naturelles.

La maison de *Saint-Augustin* nous annonce qu'elle fera, cette année, pour petits garçons, beaucoup de costumes de velours très-ornés.

Il est important que nous disions quelques mots des jupons. Ainsi que nous l'avions pensé, les sur-jupes à dessins de broderies orientales sont la grande coquetterie de la saison. Ces jupes, qui sont vraiment on ne peut plus jolies, ne seront déplacées sous aucune robe, et sont bien plus habillées que le jupon en étoffe pareille, dont l'usage va disparaître avec les beaux jours. On pouvait porter la sous-jupe semblable à la robe, alors qu'on employait l'alpaga, le poil de chèvre ou autre étoffe de même genre; mais, avec les soieries d'hiver, la chose n'est plus praticable, et c'est pourquoi la maison *Creusy* (rue Montmartre, 133) a créé la sous-jupe orientale. Des modèles plus ordinaires, en jupes rayées ou quadrillées, très-artistement ornées, viendront varier cette partie importante de nos toilettes.

Les robes relevées par des porte-jupe ou des attaches de velours, passementerie ou cuir, se maintiendront pendant toute la saison.

Les exigences du monde justifient les soins qu'on donne à sa toilette. Beaucoup de personnes ne peuvent supporter l'éclat des bougies sans user d'un peu de fard. Il n'y aurait même rien d'exagéré à dire que presque toutes les femmes sont forcées d'avoir recours au rouge et au blanc lorsque viennent les réunions d'hiver. Nous avons indiqué, comme perfectionnement de cosmétiques, le blanc nymphea et le rose d'Armide de la maison *Seguy*, 17, rue de la Paix. Ce qui nous engage surtout à recommander ces produits spéciaux, c'est que nous savons avec quel soin ils sont préparés pour ne pas abîmer la peau. Les crayons impératrice de la même fabrique sont un raffinement de coquetterie dont quelques initiées savent tirer un excellent parti.

A propos des spécialités de la parfumerie moderne, nous ferons une citation qui concerne le lait antéphélique de la maison Candès, 26, boulevard Saint-Denis. Dans un ouvrage plein d'érudition, *la Toilette d'une Romaine au temps d'Auguste et les Cosmétiques d'une Parisienne au* XIX*e siècle*, le docteur Constantin James s'exprime ainsi à l'égard du lait antéphélique : « On ne saurait le nier, le lait antéphélique s'attaque véritablement aux *éphélides* ou taches de rousseur et les fait disparaître. Ce qui n'a pas peu contribué à la vogue de ce cosmétique, qu'une longue expérience a en quelque sorte popularisé, c'est l'impossibilité où est la médecine de remédier à ces taches; c'est surtout le désir si naturel qu'ont les femmes d'en être débarrassées. » Nous n'avons rien à ajouter à un tel éloge émanant à la fois d'un médecin et d'un chimiste.

Marguerite DE JUSSEY.

M. Henri de Bysterveld, coiffeur pour dames (5, faubourg Saint-Honoré), vient de publier le quatrième numéro de son *Album de coiffures historiques*. Nous ne reviendrons pas sur le mérite spécial de cette publication, dont nous avons déjà entretenu nos lectrices. M. de Bysterveld est un artiste qui peut se passer de recommandation, ainsi que le prouve l'exécution des coiffures Lucrèce, d'Apollon, Stuart, Louis XVI, Maintenon, Lamballe, dont on remarquera les gravures dans la quatrième série de son album.



CAUSERIE

J'ai un faible, que mes lectrices me pardonneront sans aucun doute, c'est de collectionner avec une sorte de passion toutes les aventures qui peuvent affirmer la force de caractère, l'énergie, le courage et le dévouement des femmes. Je sais bien que je pourrais aisément poser en principe, une fois pour toutes, que la femme est douée de solides qualités qui assurent chez elle la mise en pratique quotidienne d'une foule de vertus domestiques, et peut-être suffirait-il de regarder par-dessus les murs de bien des familles pour avoir à constater de nombreux exemples de ces vertus auxquelles plus d'un de nous autres, les êtres forts, nous devons notre salut, — sans que beaucoup paraissent s'en apercevoir. Mais affirmer cela, c'est affirmer un fait banal; ce n'est pas de cela précisément que je voulais vous entretenir.

Quand je vous parlais des actes qui constatent la force de caractère des femmes, j'entendais les actes héroïques, de ceux que peu d'hommes même accomplissent avec la spontanéité des deux traits que je prends un grand plaisir à consigner ici dans leur grandeur dramatique.

Je ne chercherai pas à gâter, en le refaisant à ma façon, le récit qu'a donné du sauvetage accompli à Saint-Malo, par une jeune fille, le journal de la localité, l'*Union des deux villes*. Il y a des faits qu'il est plus simple de se résigner à copier textuellement, — pourvu qu'on ait la bonne foi de dire où on les a puisés. Or donc, au rapport de notre honorable confrère, c'était le vendredi 8 septembre, vers onze heures et demie du matin.

« Une trentaine de personnes se baignaient dans la grève des Bains à Saint-Malo. Tout à coup des cris perçants se firent entendre : « Au secours! au secours! je coule! » Ces cris étaient poussés par le jeune Hamon, le fils de notre confrère du *Progrès*. La mer baissait, les baigneurs étaient trop loin ou ne savaient pas suffisamment nager pour affronter le péril; tout le monde resta glacé d'effroi. Seule, une jeune fille de vingt ans, mademoiselle Th. P..., se détachant des groupes de baigneurs, s'élança au secours du naufragé dont les cris étaient toujours plus anxieux, car ses forces étaient épuisées. Lorsqu'elle arriva vers lui, il ne se soutenait plus sur l'eau. Mademoiselle Th. P... l'encouragea de la voix, et, le prenant par la tête, lui recommanda de la laisser le sauver, mais de ne pas la toucher, sans quoi ils périraient tous deux. Quoi qu'il en soit, le jeune homme, comme toute personne qui se noie, enlaça vivement son sauveteur qui, ne pouvant plus manœuvrer, disparut avec lui sous l'eau. Ils coulèrent ainsi et reparurent quatre fois. Dans cette lutte suprême, la jeune fille, loin d'abandonner le noyé, profita des instants où elle pouvait se dégager de ses étreintes pour le soutenir sur l'eau. C'en était fait, cependant, nous dit-on, si le bateau de sauvetage, vers lequel tout le monde criait, n'eût enfin rejoint les deux baigneurs dont le courant était maître. Un généreux étranger, dont nous regrettons vivement de ne pas connaître le nom, et qui avait pris place dans le bateau de sauvetage, plongea sous les flots et ramena à la surface les deux jeunes gens. M. Hamon fut enlevé sans connaissance et placé dans le bateau. Il est aujourd'hui très-bien. Quant à mademoiselle Th. P..., elle a été depuis en proie à des crises sérieuses, dont on la dit complétement guérie. Madame Hamon, qui se trouvait sur la grève au moment où son fils courait de si grands dangers, s'est empressée de porter à mademoiselle Th. P... et à sa famille l'expression de sa reconnaissance et de celle de son fils. »

Je ne sais, mais il me semble qu'il y a à cette aventure un dénoûment tout prévu, — à moins d'obstacles qu'il ne nous est pas possible de connaître,— et qui ressemblera beaucoup à un mariage.

Le second trait que je voulais vous raconter, et qui a beaucoup de rapports avec le précédent a eu le dénoûment que je me suis permis de prévoir. Voici les faits :

On raconte qu'un jeune homme appartenant à une honnête et riche famille, pris d'un fou désespoir à la suite d'une passion malheureuse, avait médité un suicide absurde en se noyant dans la Seine. Pour accomplir son coupable projet, il s'était dirigé vers une des communes environnant Paris, et, au moment où il se crut seul et hors de tous les regards, il se précipita dans le fleuve, où il ne tarda pas à disparaître.

Une personne, — une femme, — témoin de cet acte de désespoir, n'écoutant que son courage, s'était jetée hardiment dans la Seine et après de longs efforts était parvenue à retirer de l'eau le jeune homme, qui fut transporté dans la maison la plus voisine, laquelle se trouva être précisément celle où demeurait la *sauveteuse*.

Un médecin fut appelé, et grâce à ses soins intelligents le jeune homme recouvra bientôt ses sens, et parut étonné du lieu où il se trouvait. Une jeune fille qui n'avait ni l'âge apparent, ni la physionomie d'une garde-malade ordinaire, veillait à son chevet; sur un mouvement qu'il fit, elle se leva et lui demanda ce qu'il voulait,— et cela d'une voix bien douce et qui dut lui paraître d'autant plus douce encore qu'il en est ainsi de toutes les choses de ce monde qu'on retrouve quand on a cru les avoir quittées pour toujours.

— Comment suis-je ici, et où suis-je? demanda le malade.

— Chut! fit la jeune fille, le médecin vous a ordonné le plus grand repos.

— On m'a donc retiré de la Seine?

— Apparemment.

— Qui?

— Ce n'est pas le moment de vous le dire.

— Si j'insistais?

— Voyons, monsieur, vous me ferez gronder par le médecin.

— Je vous en supplie...

— Eh bien!... c'est moi.

Un cri répondit à cet aveu, un cri dans lequel il y avait de la reconnaissance, de l'étonnement, et peut-être bien déjà quelque chose... que la guérison aida vite à se développer. Toujours est-il qu'aujourd'hui la *sauveteuse* et le sauvé sont mariés, et je gage, à moins qu'ils n'aient le caractère bien mal fait, qu'ils seront heureux.

Je connais une jeune fille, mademoiselle de la Gatinerie, la fille de l'ancien commissaire général de la marine au Havre, qui a obtenu une médaille de sauvetage pour avoir sauvé deux baigneurs, si je ne me trompe. Mademoiselle de la Gatinerie porte sa médaille au corsage de sa robe aussi fièrement que mademoiselle Rosa Bonheur y porte la croix de la Légion d'honneur.

Si l'on voulait faire un bon petit volume (il serait peut-être très-gros) de tous les actes d'héroïsme intelligent accomplis par les femmes, on trouverait très-légitime la revendication que vient de faire pour elles un écrivain de beaucoup de talent et d'esprit, M. Louis Lacour, dans une brochure où il demande pour les femmes l'un des quarante fauteuils de l'Académie. Ce n'est pas moi qui m'y opposerai, il s'en faut; et j'ai la ferme conviction que tout ce qui tendra à donner à la femme une autre idée de sa mission dans la société que la mission qu'on semble lui assigner, la retirera du cercle futile dans lequel on la condamne à tourner. Je ne hais pas, quoi qu'on dise, les femmes qui s'occupent de politique, de sciences, de choses sérieuses; elles n'y perdent rien du charme de leur cœur, et leur caractère y contracte des habitudes gravse

dont on serait mal venu, à mon sens, de se plaindre. La femme suit la route que l'éducation lui trace ; j'en sais plus d'une qui, sans cesser d'être élégante, d'aimer de la toilette ce qu'il convient nécessairement à une femme d'en aimer ; qui, sans cesser d'être la gardienne de son intérieur, de veiller sur ses enfants, de prodiguer à son mari les soins intelligents qui sont dans son rôle ; — j'en sais plus d'une, dis-je, qui, sans cesser d'être femme, pour tout résumer en un mot, vise aux viriles occupations de l'esprit.

Il y a la contre-partie de ce portrait, et cet autre portrait est à fuir : c'est celui de la femme qui, abdiquant toutes les grâces de son sexe, ne prend de l'homme que les défauts, les ridicules et les folies, et même les vices. L'intelligence n'est pour rien, mais seulement les caprices d'un cerveau mal assis, dans ces affectations de dehors excentriques. Une femme qui s'habille et se coiffe comme une femme, tout en renforçant son intelligence par des travaux sérieux, est aussi digne de respect que l'est peu une femme qui, répudiant les signes et les usages de son sexe, s'imagine être l'égale des grands écrivains, des grands artistes, des grands savants, parce qu'elle portera un chapeau rond sur le coin de l'oreille, une veste flottante, et qu'elle fumera des cigarettes, quand elle ne fume pas pire que cela !

Dieu me garde d'encourager les femmes dans l'habitude du tabac, moi qui voudrais en détourner les hommes ; — mais, enfin, de toutes les assimilations que la femme cherche avec l'homme, ce n'est pas l'usage de la cigarette dont je lui ferais le plus grand crime, puisqu'il y a des pays où *toutes* les femmes, sans exception, fument, qui la cigarette, qui le cigare même ! Cela ne les empêche ni d'être charmantes, ni d'être spirituelles, ni d'être sérieuses, ni d'être instruites et bonnes ménagères, et excellentes mères de famille. S'il faut en croire une statistique que j'ai sous les yeux, Bruxelles serait, de toutes les villes de l'Europe, celle où l'on rencontre le plus de *fumeuses*. Je crains que la statistique en question ne se trompe et qu'elle n'ait oublié Madrid dans ses recherches. — Voici, d'ailleurs, comment une statistique, qui n'a pas oublié Madrid pour autre chose, attribue à chacune des grandes villes du vieux monde son contingent en industrie et en défauts. J'y trouve peu de qualités. D'après cette statistique donc, c'est à Paris qu'il y a le plus de gens de lettres, de coiffeurs, de tailleurs, de modistes, de pâtissiers et d'avocats.

Londres possède le plus grand nombre connu d'ingénieurs, de loueurs de voitures, de libraires, d'imprimeurs et de cuisinières.

Les usuriers et les collectionneurs ne sont nulle part plus nombreux qu'à Amsterdam.

C'est à Bruxelles qu'on trouve le plus de femmes qui fument, à Naples le plus de portefaix, à Madrid le plus de flâneurs, à Florence le plus de bouquetières, à Gênes le plus de filous, à Rome le plus de mendiants.

Je suis loin de garantir l'exactitude de ce qui précède ; et c'est sous toutes réserves que je reproduis ladite statistique.

A l'heure où vous lirez cette Causerie, le Théâtre-Italien aura rouvert au public ses portes, et les échos de la place Ventadour retentiront de chants mélodieux. M. Bagier promet à ses habitués des œuvres nouvelles, et il est homme à tenir sa parole. Parmi les opéras nouveaux qu'annonce M. Bagier, il en est un que je connais et que j'entendrai avec plaisir : c'est le *Don Bucefalo* du signor Cagnoni. Le libretto est bâti on ne sait comment, mais la musique est jolie au possible ; il y a dans le premier acte un trio et un quatuor délicieux ; dans le troisième, une romance pour contralto, qui est un chef-d'œuvre ; tout le rôle de Bucefalo est écrit avec une verve remarquable ; je citerai la scène où cet excentrique personnage dirige l'orchestre, et qui était enlevée par le bouffe Ronconi avec une gaieté désopilante. Je garantis à cet opéra un succès complet.

Faut-il m'arrêter? En me servant d'une expression toute d'à-propos, « allez, paniers, vendanges sont faites, » je trouve quelques lignes à ajouter à ma chronique, et qui prouvent combien l'homme, selon l'expression de Montaigne, est un animal divers. On causait dernièrement d'évasions dans les prisons et dans les bagnes. Quelqu'un qui a longtemps occupé un emploi dans l'administration de la marine, à Toulon, citait la monomanie d'un forçat qui, tous les ans régulièrement, s'évadait du bagne à l'époque des vendanges et se reconstituait volontairement prisonnier dès qu'il n'y avait plus une seule grappe de raisin à marauder. Ces évasions, peu dangereuses en réalité pour la sécurité publique, constituaient cependant un inconvénient auquel on jugea prudent de mettre fin en envoyant notre homme à Cayenne, où il mourut de chagrin, en se voyant privé du fruit qu'il aimait d'une si belle passion.

Il y a des originaux partout, même à la chiourme.

Xavier Eyma.

La direction du Théâtre-Italien nous adresse la lettre suivante, que nous nous empressons de communiquer à nos lectrices :

« Monsieur,

» Le tarif des prix d'abonnement, joint au programme qui vous a été adressé, ayant été basé sur trente et une représentations pour chacun des quatre jours d'abonnement de la semaine, il a fallu, pour pouvoir donner le nombre total des représentations annoncées, changer les dates fixées pour l'ouverture et la clôture de la saison prochaine.

» En conséquence, j'ai l'honneur de vous prévenir que cette saison commencera *le lundi* 2 *octobre* 1865, *et finira le* 5 *mai* 1866.

» Parmi les ouvrages qui seront donnés pendant la saison, et qui n'ont pas encore été représentés sur la scène italienne de Paris, figurent l'*opera buffa* Don Bucefalo, de *Cagnoni*, et les *opere serie* Leonora, de *Mercadante*, et Simon Boccanegra, de *Verdi*.

» Les représentations des deux premiers de ces ouvrages, qui sont déjà à l'étude, auront lieu dans le courant d'octobre prochain.

» A l'égard de l'opéra Simon Boccanegra, selon toute probabilité, il sera représenté vers la fin de novembre, sous la direction du *maestro Verdi* lui-même, qui doit venir à Paris expressément pour mettre cet opéra en exécution.

» Pour couvrir les frais extraordinaires de certaines représentations, je me verrai obligé, dans le cours de la saison, d'augmenter fréquemment le prix des places prises en location ou au bureau ; *mais, en aucun cas, cette augmentation n'atteindra le prix des abonnements*, qui restera invariable et tel qu'il a été fixé par le tarif joint au programme que je vous ai fait parvenir, ce qui constitue un avantage important pour les abonnés.

» Veuillez recevoir l'expression de mes sentiments les plus distingués.

» Le Directeur du Théâtre impérial italien,

» Bagier. »



PÊLE-MÊLE

Octobre va-t-il continuer jusqu'au bout les chaudes traditions de septembre ? Telle est la question qui se pose en ce moment sur toutes les lèvres. Le fait est que la situation devient inquiétante, d'autant plus qu'on peut se demander si nous ne payerons pas en hiver un été dont les proportions tournent à l'éternité.

La cour en profite pour prolonger son séjour à Biarritz. Les fêtes se succèdent autour de la résidence impériale ; un essaim de jolies femmes s'y est donné rendez-vous, et j'en sais au moins une, Mme Rimski-Korsakow, qui représente avec un certain éclat l'élégance parisienne. Depuis trente jours, cette charmante Russe a déployé soixante robes, pas une de plus, pas une de moins : une le matin, une le soir. Cela vous donne tout de suite une idée de la vie qu'on mène à Biarritz.

⁂

Je m'en voudrais, tandis que j'y suis, de ne pas consigner ici deux jolis épisodes des récents voyages de l'Empereur dans le midi de la France.

Au val de Travers, raconte l'*International*, le convoi impérial fut forcé de stationner près d'une heure. Sa Majesté, en compagnie du général Fleury et du directeur de la ligne, M. Deuzler, se promenait de long en large en attendant le départ, lorsqu'un enfant de dix ans s'approcha, et lui touchant la main :

— Monsieur l'Empereur ! dit-il.

Sa Majesté regarda l'enfant et se découvrit : celui-ci s'aperçut alors qu'il avait sa casquette ; il l'ôta à la hâte, mais n'en poursuivit pas moins sa harangue :

— Monsieur l'Empereur, il y a là toutes les populations de Couvet qui sont venues pour vous et qui ne vous voient pas ! Si vous vouliez bien passer de l'autre côté ?

L'Empereur sourit à ce naïf et primitif enthousiasme, et, précédé de l'enfant, suivi par le directeur Deuzler, il traversa la voie et passa de l'autre côté, où sa présence fut saluée de mille vivat.

⁂

Pendant les heures qu'ont passées ensemble le prince des Asturies et le prince impérial de France, le premier demanda à son jeune ami quel grade il avait dans l'armée française.

— Je suis caporal, dit modestement le fils de l'empereur Napoléon III.

— Alors, réplique le prince Alphonse, c'est à vous de m'obéir, car je suis sergent dans l'armée espagnole.

⁂

On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, et tous les journaux en ont reproduit la nouvelle, du mariage, en France, d'un prince âgé de quatre-vingt-sept ans. Nous savons aujourd'hui qu'il s'agissait du mariage d'un prince de Montleart avec une princesse de la Trémouille, âgée de vingt-sept ans. C'est le même prince de Montleart qui, en 1810, au bal donné par le prince ed Schwartzenberg en l'honneur de l'empereur Napoléon avec Marie-Louise, et qui fut interrompu, comme on le sait, par un incendie, sauva la princesse Marie-Christine de Saxe, en l'emportant dans ses bras. La princesse, devenue veuve, épousa son sauveur, qui vient, à son tour, de se consoler en troisièmes noces.

⁂

Le *Star* et le *Daily Telegraph* publient chacun un article humoristique sur une conférence qui vient d'avoir lieu au British Association, de Birmingham.

On y a traité un sujet assez excentrique : le cannibalisme, ou la manière de manger un homme chez les sauvages ; les différentes façons d'accommoder un plat de viande humaine ; les transactions qui ont lieu entre l'homme à manger et les hommes qui vont le manger. Ainsi les sauvages (les Peaux-Rouges surtout) vont trouver un camarade : — « Tu es bien gras, disent-ils, nous allons te manger ; nous ferons une pension à ta veuve et à tes enfants. » Si l'Indien refuse le marché, on termine toutes les contestations en lui fendant la tête d'un coup de hache.

⁂

Qui ne s'extasie chaque jour à la vue des inventions ingénieuses du luxe ou du confortable ! Il semblerait vraiment que notre siècle a tout inventé. Nous oublions nos devanciers, ingrats que nous sommes !

Eh bien ! en fouillant dans la poussière d'une bibliothèque, nous avons trouvé chez un peuple barbare d'Afrique une longue description d'un arbre d'argent destiné à introduire dans un palais des liqueurs de toutes sortes, et à éviter le *spectacle désagréable des pots et des cuves*, dont on avait usé jusqu'alors.

Voici, aussi raccourci que possible, le procédé curieux imaginé par l'artiste :

Au pied de l'arbre étaient quatre lions, chacun avec son tuyau qui, s'élevant dans l'intérieur de l'arbre, sortait au sommet et descendait par dehors en se courbant. Un de ces tuyaux était pour le vin, un autre pour le *karannos*, le troisième pour le *bal*, et le quatrième pour le *tarasma*.

Sur chacun était un serpent d'or dont la queue s'entrelaçait avec le tronc de l'arbre, et par-dessous étaient placés des vaisseaux qui recevaient les différentes liqueurs. On voyait au sommet la figure d'un ange qui tenait une trompette, et l'arbre était dressé sur une voûte d'où montait un tuyau jusqu'à l'ange.

Tous ces accompagnements, aussi bien que les branches et les feuilles de l'arbre, étaient d'argent. Le réservoir des liqueurs était placé hors du palais.

Lorsqu'on voulait boire, le premier sommelier donnait à l'ange l'ordre de sonner la trompette. Aussitôt un homme placé sous la voûte soufflait dans un tuyau correspondant, et l'ange, portant la trompette à sa bouche, faisait entendre un son aigu qui servait de signe aux officiers du réservoir. Ceux-ci versaient alors quatre sortes de liqueurs dans les tuyaux respectifs, qui les conduisaient jusqu'à l'ouverture extérieure, où les domestiques du palais venaient puiser.

— Procédé ingénieux, direz-vous, mais un peu compliqué !...

Robert Hyenne.





Planche 28.

BLANCHETTE. OURAL.

Modes de la maison Antonie Lalanne, rue Lafayette, 41. — Vêtements de la maison Ve Robert fils, rue Richelieu, 85.



Planche 22.

SCHAMYL. ROLAND.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Modes de la maison Morison, rue de la Michodière, 6. — Vêtements de la maison Vᵉ Robert fils, rue Richelieu, 35.

MADAME BARBE-BLEUE

(PAGES D'UNE VIE D'ARTISTE.)

LE CHATEAU DU DIABLE.

Les Apennins, cette chaîne de montagnes non interrompue qui court dans toute la longueur de l'Italie et forme comme une muraille immense destinée naturellement à protéger ce beau pays; les Apennins n'offrent nulle part un point plus rude pour le voyageur que les vingt-deux lieues qui séparent Bologne de Florence. Quand on a quitté la petite ville de Firenzuola, sise dans la vallée sèche et aride, on doit traverser la Pietra-Mala, — dont le nom n'est que trop significatif, — la Pietra-Mala, composé bizarre de rochers calcinés par le soleil et que ne défend l'ombre d'aucun arbre. A peine, à travers les fentes des blocs granitiques, croissent quelques plantes pariétaires; elles pendent décolorées, sollicitant en vain une brise rafraîchissante; et c'est une bien insuffisante nourriture pour la dent des chèvres amaigries qu'on voit sauter de roche en roche sous la garde d'un pâtre tremblant de fièvre. Si l'on demande au malheureux chevrier le nom de cet endroit si déshérité des richesses dont le reste de l'Italie abonde : — *Oimè!* répond-il, la Pietra-Mala!...

Et il soupire, et il dirige lentement ses yeux vers une haute montagne peu distante qui termine pour lui l'horizon de sa vie, — le mont Giogo, le plus élevé, le plus sombre et le plus majestueux des Appenins.

C'est dans cette partie de la route escarpée qui, par bonds irréguliers, mène à Florence, qu'un jeune voyageur arriva, vers un soir de mai, en l'an 1767, à cette Pietra-Mala dont le nom seul est de si mauvais augure. Sans doute il ne redoutait pas les *banditti*, car il était vigoureux, de taille bien prise, et en outre son bagage l'embarrassait fort peu. Il portait sur lui sa fortune entière, et le poids de sa fortune ne semblait pas de nature à le fatiguer. Rien qu'à le voir, on se fût senti animé à son égard d'une vive sympathie, tant son regard était clair et franc, tant les lignes de son visage, d'un ovale allongé, avaient de grâce et de distinction. Son teint assez pâle se confondait, aux tempes, avec les boucles abondantes de ses cheveux châtains. On eût moins volontiers reconnu en lui un fils de l'Italie, cette fière matrone fortement colorée, qu'un enfant de la rêveuse et blonde Allemagne. C'est que la pensée et les habitudes dénaturent quelquefois le caractère général qu'on a pu recevoir de la patrie.

L'extrême simplicité du costume de ce jeune homme s'accordait parfaitement avec l'expression de ses traits et ne faisait que rehausser sa beauté, comme une draperie jetée négligemment en apparence sur les épaules d'une statue donne aux nus qu'on entrevoit plus de charme encore et de finesse. Contre l'usage de l'époque, notre voyageur n'avait pas les cheveux poudrés et liés, mais libres et flottants au gré du vent. Son justaucorps à basques larges dessinait sa taille mince; un grand chapeau lui garantissait le front, tandis qu'un manteau de laine légère, compagnon obligé des courses noctures, était enroulé à son bras.

Quel était ce jeune homme? d'où venait-il? où allait-il? et surtout que laissait-il derrière lui pour marcher ainsi dans la vie, déjà seul, déjà son maître? que cherchait-il de ce côté? Etait-ce vers l'avenir tant rêvé, vers la fortune tant convoitée par le monde, qu'il s'élançait le long de cette route à peine frayée et dont l'aspect eût intimidé plus d'un cœur aguerri?

Les rayons du soleil commençaient à se décolorer, l'air fraîchissait; une brise rapide passait de montagne en montagne, comme la messagère de ces grandes solitudes qu'elle animait de son harmonie mélancolique. Dans le vallon tapissé d'herbe qui dessinait son ruban vert entre la Pietra-Mala et le Giorgo, quelques buffles à demi sauvages sortirent d'une flaque d'eau où ils avaient trouvé un refuge contre cette ardeur du jour, et ils se mirent à pousser des meuglements.

Soit par lassitude, soit obéissant à cet instinct mystérieux par lequel l'homme s'arrête volontiers en présence d'une nature calme qui lui promet le repos en même temps qu'elle captive son regard, le voyageur interrogea des yeux toute l'étendue de la Pietra-Mala. Quelque chose à peu près semblable à une maison s'offrit à lui. Un peintre de paysage eût pu très-légitimement faire de cela une ruine; car ces murs crevassés, où la brique jetait çà et là sa teinte rouge et chaude à côté d'un crépi de plâtre et de boue sèche, ce toit où sur des branches mortes était fixé un lit de chaume, cette vigne folle qui grimpait jusqu'au faîte, accrochant ses bourgeons à chaque ride de la muraille, c'était un coin de tableau tout fait. De côté, sur un débris de rocher que l'on avait converti en un banc, était assis — ou plutôt étendu — un homme maigre et basané tenant le milieu par sa physionomie entre le simple paysan ou *contadino* et le jongleur populaire ou *zingaro*. C'était ce front ridé qui accuse la préoccupation d'intérêt et l'astuce; c'était ce pli profond qui, partant de l'œil, côtoie le nez et descend jusqu'au menton; — indice d'un rire trop habituel pour être sincère. Sur la chemise grossière de ce paysan tombait un cordon auquel étaient attachés un petit scapulaire et une médaille de la sainte Vierge.

Il suivait d'un regard curieux et investigateur les mouvements du jeune homme, qui ne l'aperçut qu'après avoir mesuré de l'œil la maison ou masure.

— Ami, dit l'étranger, en posant sur le coin du banc une large boîte qu'il tenait à la main, ce lieu est-il une auberge?

— Oui et non, répondit le paysan sans quitter son immobilité favorite. On peut y dormir, à la condition de n'y trouver qu'un lit de fougère... Et quant à des provisions, il n'y a absolument que celles qu'apportent les voyageurs eux-mêmes.

— En vérité! s'écria le jeune homme avec un rire franc, je ne vous fais pas mon compliment sur le luxe de votre hôtellerie.

— Je n'en demande pas non plus. A quoi bon des auberges bien garnies dans un pays de rochers où l'on n'a d'autre société que celle des aigles et des loups? Le chemin qu'il vous a plu de suivre, messer, n'est pas celui qu'affectionnent les Anglais. Aux pauvres gens humble demeure, c'est tout simple.

— Loin d'en être étonné, dit le voyageur, je trouve ici l'image de mon propre sort. La fortune ne m'a point gâté, mais aussi je n'ai jamais sollicité ses sourires. Il y a dans ma modeste condition une indépendance qui ne me déplaît pas.

— Par tous les anges du paradis, vous m'avez l'air d'un brave garçon. Il est fâcheux que la casa de Giacomo soit indigne de recevoir Votre Seigneurie.

— Peu importe; je suis fatigué et tout me satisfera.

— Oui, mais sans doute vous avez besoin de souper?...

— Il est vrai.

— Or, je n'ai rien à vous offrir, pas un verre de *chiarello*, pas un morceau de fromage de brebis.



— Eh bien! j'imiterai les saints : je jeûnerai. Laissez-moi seulement m'asseoir auprès de vous.

— C'est trop d'honneur, dit vivement le paysan, se reculant pour faire place à son interlocuteur.

Celui-ci s'était installé sur le banc; il appuya sa noble tête contre la muraille et se mit à rêver en suivant d'un regard vague le vol des nuages qui fuyaient vers l'horizon. Tout à coup ce regard devint fixe et parut s'arrêter sur un point éloigné. En même temps le jeune homme s'écria :

— Qu'est-ce que j'aperçois là-bas?

— Où? sur le mont Giogo?

— Oui; il me semble que je distingue les blanches lignes d'un *castello* autour duquel se développerait un jardin immense.

— Par saint Janvier! vous ne vous trompez pas. Mais il faut, Dieu me pardonne, que vous ayez une vue d'aigle...

— Une vue d'artiste.

— Ah! vous êtes un marchand d'images?

— A peu près... Je suis peintre. Vous dites donc que je ne me suis pas trompé?

— Pas le moins du monde. Il y a bien là un grand château avec des jardins considérables. Et c'est beau, si vous saviez! c'est magnifique. Pas un prince, pas un cardinal qui possède une villa comparable.

— Quoi! dans ce pays sauvage?...

— Tout juste. Aussi ce n'est pas naturel, et l'on n'ignore pas chez nous que le diable a trempé là dedans.

Le jeune homme se mit à sourire.

— Ne riez pas, signor! s'écria le paysan; c'est très-sérieux. Tout le monde vous tiendrait le même langage. Comment voulez-vous, si l'on n'a pas commis quelque crime et si l'on n'a point de raisons pour se cacher, qu'on aille s'ensevelir dans une pareille solitude!

— Mais puisque la propriété est belle, cette solitude-là ne ressemble pas à un tombeau ou à un désert.

— Est-ce qu'on sait!... En cet endroit il n'y avait que des forêts lorsqu'un jour il arriva des nuées de maçons, d'ouvriers. Probablement des démons sous figure humaine... Ils eurent bientôt fait de tout transformer. Ces gens-là vous taillaient la pierre et le marbre comme je couperais une châtaigne. On ne saurait s'imaginer leur activité. Ils allaient, ils venaient sans qu'on vît qui leur donnait des ordres. Ce n'est que plus tard que la vérité a été découverte.

— Apprenez-la-moi, mon cher; je n'en serai pas fâché.

— Oh! tout le pays vous le dirait. Ce château appartient à une femme...

— Une femme? Ce n'est donc pas Satan qui en est le propriétaire?

— Jeune homme, il ne faut pas plus rire avec l'enfer que jouer avec le feu.

— Je vous écoute. Continuez.

— Cette femme ne ressemble à personne. Sombre, inaccessible, elle ne se montre jamais. Nul n'arrive jusqu'à elle. Pas un moment elle ne sort de sa retraite. Des camarades, qui ont réussi à l'apercevoir, m'ont appris qu'elle a un visage effrayant, une raie rouge sur le front, une taille démesurée. Il court sur elle des bruits terribles, si terribles que pas un de nous ne se risquerait à mettre le pied dans son voisinage, dès que le soleil est couché. Car on a entendu derrière ses hautes murailles des cliquetis de chaînes, des cris lamentables; sans compter les flammes qui dansaient le long des allées... Tenez, rien qu'à vous en parler, je frissonne.

Le voyageur, loin de partager cet effroi, était tombé dans cette sorte de rêverie qui naît de la curiosité.

— Ami, dit-il, je vous remercie de ce renseignement. J'ai lieu de penser que je trouverai cette nuit l'hospitalité au castel de Giogo.

A ces mots, le paysan se dressa comme par une commotion électrique. Il était devenu pâle d'épouvante et s'était dévotement signé,

— Malheureux! s'écria-t-il, quelle idée osez-vous concevoir!... Etes-vous donc ennemi de votre propre salut? Trouvez-vous donc que vous ayez assez vécu?... Quoi! seul, désarmé, vous iriez vous jeter dans cette caverne!...

— Si je suis seul et désarmé, l'on ne se méfiera pas de moi, quant à mes dépouilles, elles n'ont rien qui puisse tenter la convoitise... Vous le voyez, mon bagage est mince.

— Au nom du ciel, abandonnez une si funeste résolution.

— Le ciel, dites-vous?... Il me protégera : car je ne crois pas l'avoir jamais offensé.

— Eh bien... au nom de votre mère!...

— Ma mère? répéta tristement le jeune homme; je ne l'ai plus... Je suis seul sur la terre. Vous voyez donc bien que je ne saurais être arrêté par des craintes puériles. La vie ne m'a pas fait une part assez belle, assez enviable, pour que je tienne si fort à la conserver. D'ailleurs, ajouta-t-il en se levant, puisque je marche droit devant moi, à la poursuite des aventures, il serait dommage de ne point tenter celle qui paraît s'offrir. Ainsi, adieu.

— Un moment... Réfléchissez-y...

— J'y ai réfléchi.

— Tenez, l'heure ramène les habitants du hameau. — Ohé! Pippo?..... Hé! la Nerina..... Hé! Broncaccio..... Tous enfin, arrivez!

Les pâtres brunis par le soleil, les grandes filles au teint cuivré, aux yeux noirs, aux épais sourcils, aux pieds nus, firent une sorte de cercle autour de l'étranger sur qui tous, à la fois, dardaient leurs regards curieux comme autant de flèches acérées.

Le *contadino* n'eut besoin que de leur adresser cette question :

— Conseilleriez-vous à ce voyageur d'aller, ce soir, demander l'hospitalité au castello du monte Giogo?

— Amen! s'écrièrent les uns.

— Jésus-Maria!... murmurèrent les autres.

Tous firent le signe de la croix.

Le jeune homme hésita. Cette crainte profonde, dont l'expression était si naïve et si franche, allait peut-être l'émouvoir sans qu'il la partageât positivement; mais l'attrait du mystère entraînait, d'autre part, son âme vers ce lieu inconnu et si redouté : ce fut alors qu'un rayon du soleil couchant traversa l'étendue et vint couronner les blanches murailles d'une frise de pourpre et d'or.

L'étranger avait saisi ce jet de lumière. Il lui sembla y voir un ordre d'en haut...

— Merci, dit-il, merci, bonnes gens, de l'intérêt que voulez bien me témoigner. Mais vos efforts pour m'arrêter sont inutiles, et je suis mon étoile sans savoir où elle me guidera.

La témérité de ces paroles causa une telle émotion aux assistants, que pas un d'entre eux n'eut l'idée d'y répondre et moins encore de s'opposer au départ du jeune homme.

Celui-ci avait jeté son manteau sur ses épaules, et il était déjà loin avant que les habitants de la Pietra-Mala fussent revenus de leur stupeur.

Evidemment ces simples montagnards le croyaient d'avance perdu sans ressource. Dès que leur lange se fut déliée, ils l'exercèrent amplement, et le chapitre des prédictions sinistres prit un large essor.

Ainsi, tandis que leur connaissance d'un moment se dirigeait vers son but, hommes et femmes, le suivant de l'œil, lui faisaient une oraison funèbre. Ils ne tardèrent pas à le perdre de vue, à travers les sinuosités d'une route étroite, coupée çà et là par des rochers, et bordée par des houx épais qui enchevé-

traient leurs branchages et leur verdure épineuse dans tout le chaos sauvage de leur pleine liberté.

Cependant la distance s'effaçait de plus en plus sous les pas rapides du voyageur, sans que celui-ci ressentît la fatigue ou s'arrêtât pour reprendre haleine. C'est quelque chose de si puissant qu'un attrait d'ardente curiosité qui ne rencontre dans l'esprit aucune contradiction, ne laisse pas à la réflexion le temps de lui faire obstacle, et attire invinciblement par ce mot : l'*inconnu!* Que d'hommes ne prendraient point la peine de changer de place, s'ils n'allaient vers un but mystérieux!

Plus l'artiste avançait, plus son imagination élargissait un cercle fantastique. Tantôt les prédictions sinistres de Giacomo et des pâtres revenaient à sa mémoire en se produisant sous ces formes bizarres et hideuses que Gallot a prêtées aux tentateurs du saint ermite Antoine, et alors il se faisait du château un pandémonium, ou, pour le moins, un repaire de bandits; tantôt, au contraire, la poésie reprenant le dessus, lui montrait une sorte de palais d'Armide, de lieu enchanté où les surprises allaient se succéder, les merveilles s'enchaîner, variées, ingénieuses, ravissantes; et involontairement il jetait aux échos du mont Giogo, dont alors il gravissait la pente, une des stances harmonieuses dans lesquelles Torquato Tasso peint Armide et ses compagnes.

Au dernier moment, il avait disposé dans sa pensée le plan de la résidence seigneuriale. A défaut de démons et de bandits, il s'attendait à y trouver l'organisation complète et redoutable d'un manoir féodal : des créneaux, des tours, des herses, un pont-levis. Grande fut sa surprise lorsqu'en levant les yeux il aperçut tout simplement un mur extérieur bien bâti, sur lequel le lierre avait jeté ses vertes guirlandes, et mainte graminée ses fleurs jaunes, puis une grille au dessin élégant.

Cette grille était entr'ouverte.

Un homme âgé d'environ soixante ans, grave, vêtu de noir, et dont les traits offraient l'expression de la bienveillance, se tenait de bout, immobile, et il salua cordialement le peintre.

Ce dernier était stupéfait : toutes ses idées étaient tombées à la fois; il avait besoin de se remettre, en face de la réalité qui le saisissait.

Nous ignorons si sa pensée avait été devinée par le majordome. Mais celui-ci souriait avec finesse.

— Soyez le bienvenu, signor, dit-il.

— Eh quoi! messer, s'écria le jeune homme, vous aviez la bonté de m'attendre!... Ma visite aurait-elle été prévue?... C'est extraordinaire!

— Non, c'est très-simple. On vous a vu gravir notre côte escarpée, où jamais personne ne s'est avisé de mettre le pied. Or, comme le maître de ce château se fait un devoir de remplir l'hospitalité, je n'ai pas voulu, fidèle à ses ordres, tarder à aller au-devant de vous.

— En vérité, je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance. Il est certain que je suis un peu fatigué et que le plus modeste coin me sera très-agréable. Ne dérangez personne pour moi : je suis un voyageur sans importance; demain matin, je poursuivrai mon pèlerinage pédestre.

— En attendant, signor, vous vous reposerez amplement ici. Ne vous préoccupez de rien et veuillez me suivre.

II

GAETANO.

A peine le jeune homme et son guide avaient-ils fait quelques pas, que ce dernier, tirant d'une des poches de sa large soubreveste un sifflet d'argent, y appliqua ses lèvres. Presque aussitôt, à cet appel, un laquais richement galonné sortit d'un pavillon latéral qui, par un couloir souterrain, spacieux et bien éclairé, communiquait au château.

— Romano, dit le majordome au valet, prenez le bagage de ce voyageur, et portez-le vous savez où.

Le laquais obéit en silence et rentra dans le pavillon.

— Signor, dit le jeune homme, permettez-moi maintenant de vous exprimer ma surprise.

— De la surprise! pourquoi, s'il vous plaît?

— Je ne pensais pas, je l'avoue, trouver dans ce séjour seigneurial un cachet d'élégance moderne.

— Oui, vous vous imaginiez entrer dans la caverne d'un ogre.

— Pas tout à fait; du moins, dans un lieu grave, austère, sombre même.

— Soyez tranquille : vous rencontrerez ici tous les aspects possibles; et si vous êtes ami du sombre, notre forêt de chênes blancs, de liéges et de pins sera en harmonie avec la nature de vos réflexions.

— Vous raillez, monsieur le majordome; mais sans le vouloir, vous n'êtes pas loin de la vérité.

— Ah! ah! Sa Seigneurie a une tendance à la mélancolie?

— A mon âge, on est toujours ou un fou exalté ou un être passif et triste. J'aime mieux appartenir à cette dernière catégorie.

Le majordome ne répliqua rien. Mais il embrassa le jeune homme dans une sorte d'examen rapide, muet et puissant.

Lorsqu'ils eurent fait une centaine de pas, l'allée où ils étaient tourna, s'arrondit par un cercle insensible, serpenta encore, puis les amena en face d'une immense pelouse qui décrivait une double pente, s'abaissait d'abord jusqu'à une mare limpide bordée de fleurs et de saules pour se relever ensuite et monter jusqu'à une terrasse dont la balustrade de marbre longeait le château. Des masses de verdure qui dominaient la résidence formaient par leur grandeur gigantesque un rideau de feuillage impénétrable qui bornait la vue de l'horizon; mais en se tournant, soit à droite soit à gauche, le regard ne rencontrait pas d'obstacles. Les arbres étaient comme jetés sans ordre; mais il y avait, au contraire, un art admirable dans la manière dont ils avaient été isolés ou groupés, dans le parti qu'on avait su tirer de leur forme, de leur taille, des nuances variées de leurs feuillages. Ce n'était pas que la main des jardiniers eût soumis à une inflexible équerre, à un rigide cordeau ces tiges, ces branches luxuriantes, et imposé à la nature des formes tracées d'avance sur le papier. Non, Versailles n'avait point passé par là, et ce qui avait pu être dépensé d'art et d'intelligence dans cette résidence vraiment extraordinaire ne l'avait pas été surtout aux dépens de la vérité. On n'était pas sans apercevoir çà et là des ruines factices, des colonnes tronquées, des bas-reliefs encadrés dans la verdure, — débris tout neufs; — ou encore un temple surmonté par la cime élégante des pins parasols; mais, sauf ce tribut payé au goût national, tout était sérieux, noble et gracieux dans l'ensemble de cette villa. Château et parc offraient une telle harmonie qu'on eût dit un des tableaux dont le cadre fait exprès est l'œuvre d'un autre artiste qui s'est plu à approprier à la toile le bois doré qui doit la soutenir et la protéger.

Vingt fois le jeune homme avait eu la tentation de s'arrêter, de témoigner son admiration par une de ces paroles qui soulagent le cœur d'où elles s'échappent. Il n'osait. Qu'était-il, lui, en ce lieu, sinon le pèlerin auquel on veut bien un moment tendre la main; sinon le passant qui, après être assis une heure au foyer, part sans laisser ni son nom dans la mémoire de ses hôtes, ni un regret dans leur cœur?

Et de fait, le majordome ne lui avait pas demandé qui il était, d'où il venait, où il allait.

Un sentier semé de sable fin les mena au pied du château. Quelques marches d'un petit escalier tapissé les conduisirent au premier étage.

Le majordome introduisit le voyageur dans un appartement où l'élégance touchait au raffinement sans s'écarter de la simplicité. Le carreau y était tout de mosaïque et d'une fraîcheur délicieuse; le divan et les fauteuils étaient de soie bleu de ciel; quelques bronzes antiques figuraient sur le marbre blanc d'une console, au-dessous d'une magnifique glace de Venise. Enfin, ce qui ne diminuait pas le confortable du lieu, devant une fenêtre ouverte et protégée à demi par un store de soie rose, une table ronde à pieds de biche offrait un ambigu fort appétissant.

— Signor, dit le majordome, vous êtes servi.

— Quoi! déjà?... Mais c'est donc ici un palais de fée où l'on est aperçu sans voir, et deviné sans avoir même exprimé un désir!

— C'est un séjour hospitalier, voilà tout. Allons, signor, je vous laisse vous remettre.

— Comment! mais à peine avons-nous échangé quelques paroles, s'écria le jeune homme en s'asseyant devant la table et attaquant une tranche de pâté.

— Puisque vous m'y autorisez, je reste. J'eusse craint que ma compagnie ne vous fatiguât.

— Bien au contraire. Les gens sympathiques ne sont pas nombreux. A merveille : vous voilà dans ce large fauteuil qu'aurait inventé le dieu du sommeil, tant il est bien disposé pour la sieste. Çà, échangeons donc nos noms.

— Très-volontiers. Je m'appelle Brunello Grisaldi. Et vous, mon jeune monsieur?

— Gaëtano.

— Tout court?

— Gaëtano Filangelo. Eh bien, mon maître, en savez-vous davantage? Jamais assurément ces noms-là ne sont arrivés jusqu'à vous. Que ne m'appelé-je Sanzio!...

— Ah! ah! voilà une parole significative, une parole d'ambition. Vous rêvez sans doute le bruit, la renommée...

— J'avais rêvé cela, mais...

— Mais déjà vous êtes découragé, n'est-ce pas?

— Pourquoi craindrais-je de l'avouer?

— A vous considérer attentivement, je ne puis vous donner que vingt-deux ans. Et vous trouvez, à votre âge que le temps se traîne avec trop de lenteur, que le monde est injuste, que la gloire fait la sourde oreille?... Oh! l'impatience des jeunes âmes..., je connais ça. Ils ont l'espace devant eux, et ils voudraient l'avoir parcouru, comme s'il ne valait pas mieux avoir à entreprendre le voyage que l'avoir achevé, comme si l'espérance qu'on se forge n'était pas préférable aux souvenirs qu'on a recueillis.

Le bon majordome, lancé dans cette voie des lieux-communs de morale, aurait pu aller très-loin, car les discours de cette sorte ont l'avantage de ne pas avoir de fin précise, mais Gaëtano n'écoutait plus, son âme était ailleurs, c'est-à-dire dans la direction qu'avait prise son regard.

En effet, il ne pouvait être tellement captivé par la conversation de Brunello ou absorbé par le souper, qu'il ne tînt presque constamment les yeux fixés sur les sites enchanteurs que le parc déroulait à perte de vue.

— Or, voici ce qu'il aperçut.

III

VISION.

Figurez-vous que vous êtes vous-même dans un parc. C'est la nuit. La lune éclaire vivement les quinconces. Tout à coup, au coin d'une charmille, un rayon tombe sur une blanche statue de nymphe, l'enveloppe comme d'un reflet de neige et en détache vivement les délicieux contours.

Gaëtano aperçut une forme majestueuse, drapée d'un vêtement blanc et fin, dont les plis semblaient onduler à la brise du soir. On eût dit aussi une nymphe, mais détachée de son piédestal, animée, légère et glissant tantôt sur le gazon, véritable image d'une de ces divinités moitié célestes, moitié terrestres, que les poëtes de l'antique Hellade avaient imaginées pour unir, par le lien d'une fable, le monde visible au monde invisible. De même que la Vénus de Virgile marche « en déesse », de même cette femme qui apparaissait si soudainement à Gaëtano avait autant de majesté que de grâce; et l'on eût peut-être été incertain de décider s'il fallait l'admirer avec respect ou l'adorer avec passion.

Elle suivait une petite allée de sycomores et tournait le dos à Gaëtano, qui, observant tous les mouvements de cette femme, attendait impatiemment qu'elle se retournât. Mais ô déception cruelle! la mystérieuse inconnue disparut tout à coup derrière un buisson de lilas et d'églantiers.

Le jeune homme était resté immobile, l'œil fixe, l'esprit tendu vers un point unique, cherchant encore sa belle vision à la place même où elle venait de s'évanouir.

Quant à Brunello, il n'avait absolument rien remarqué; et, n'attribuant l'absorption de son auditeur qu'à une attention soutenue et polie dont il se sentait flatté, il avait poursuivi son discours et était arrivé à cette péroraison :

— Non, non, il est déraisonnable de se laisser dominer par l'impatience. Le temps vous appartient; vous possédez la force; donc l'avenir s'ouvre devant vous.

Tandis que Brunello parlait, Gaëtano était tombé dans une sorte d'extase. Il avait vu, au détour de l'allée, revenir son inconnue. Pas un des traits magnifiques de cette femme n'avait été perdu pour lui. C'était un visage de statue grecque, avec l'expression animée que donne la vie; avec une légère coloration italienne, un type de la beauté des contadines de Nuttuno, en y joignant l'élégance et la dignité patriciennes.

Cette fois, Gaëtano demeura comme pétrifié, et pour le rappeler à lui il ne fallut rien moins que les instances de Brunello, qui lui disait :

— Vous avez l'air de perdre l'appétit.

— C'est vrai je n'ai plus faim.

— Ah! je comprends... la fatigue émousse. Demain, après une bonne nuit, vous aurez repris vos forces et vous suivrez gaiement votre itinéraire.

— Vous croyez? dit le jeune homme en secouant la tête.

Et intérieurement il pensait qu'il emporterait un regret. Cependant il combattit cette idée folle, et se replongeant dans la réalité de son passé, il ajouta :

— Tenez, messer, votre bienveillance encourage ma confiance. Écoutez. Vous vous méprenez sur ma nature : elle n'est pas faite pour la lutte; or la vie, telle que le monde nous l'impose, n'est autre chose qu'une lutte continuelle. Dans cette arène immense s'agite une multitude de rivaux, animés du même besoin de triomphes et de fortune, se disputant la meilleure place au soleil, foulant sans pitié les corps de ceux qu'il ont renversés. Du premier au dernier jour la bataille est engagée, la bataille avec ses chances diverses et sa fureur qui ne s'éteint jamais. J'ai vu de près les artistes le plus célèbres, ceux dont le nom et l'illustration m'avaient attiré par un prisme invincible : les uns étaient persécuteurs, les autres persécutés; tous également inquiets, soit pour arriver au faîte, soit pour s'y maintenir. Un cercle dévorant de jalousies, de médisances, de haines les entourait comme d'une atmosphère de feu; et tandis que leur génie aurait eu besoin de planer dans ces régions éthérées et sereines où n'arrive aucun bruit de la terre, de

s'élever sur des ailes jusqu'au séjour des anges, il leur fallait redescendre au sein du tumulte, de la foule et des passions terrestres pour se défendre contre les rivalités, l'injustice et l'ignorance. J'ai vu cela, j'en ai gémi, et je me suis dit avec découragement : Si tel est le sort des maîtres, qu'adviendra-t-il de moi, chétif et inconnu ?... Et cependant, l'art est une religion sublime qui console ceux qui s'y dévouent; il donne de magnifiques compensations, des jouissances puisées dans le travail; il ennoblit l'esprit, il féconde le cœur. Tout ce que j'ai éprouvé de tendresse, de respect pour l'art, je ne saurais vous l'exprimer. Je crois en vérité que ma première pensée, mon premier souffle, le premier mouvement de mes doigts avides de saisir un crayon, lui furent consacrés. Raphaël, si beau, si jeune, si poétique et si grand, fut à mes yeux un dieu dont je suivais pas à pas les traces dans Rome. Cette pléiade des hommes supérieurs du XVIe siècle me confondait, et j'avais peine à comprendre que la nature eût à la fois, et pour une génération, tiré de son sein tant de trésors. Ainsi je flottais entre le passé et le présent, entre ceux dont j'admirais l'héritage immortel et ceux que je voyais à l'œuvre. Et franchement, si les uns m'écrasaient par la comparaison, les autres me décourageaient par leurs exemples et leurs discours. Plus d'une fois, en effet, mon maître Tebaldo Vercelli m'interrogea, me pressa sur ma vocation, me présenta les dangers auxquels j'allais m'exposer et les dégoûts que je subirais. Ma seule réponse était celle-ci : « Eh bien, maître, je me dévouerai pour l'art. » Il souriait amèrement : car il avait tant souffert, que son visage même portait les nobles cicatrices du combat. Je ne tardai pas à comprendre qu'il avait eu raison. Lorsque je tentai de m'ouvrir un passage, les rangs se fermèrent étroitement devant moi; mes camarades de la veille devinrent mes ennemis du lendemain. On ne m'attaquait pas, on faisait mieux : on paraissait me plaindre; on m'étouffait sous la pitié et les caresses. Je persistai; alors on leva le masque et on m'assaillit en face. J'étais isolé, j'étais pauvre et désarmé. La résistance était impossible. Je dus m'éloigner... Mais je n'en conservais pas moins, gravé au fond du cœur, mon amour pour l'art; et si je gémissais à l'aspect de la fiévreuse agitation des temps modernes, si j'accusais le manque actuel de générosité et d'abnégation, si j'enviais le sort de ces bons artisans du moyen âge qui, satisfaits d'un état modeste, subissaient sans plainte l'humilité de leur condition et poursuivaient lentement l'exécution d'une œuvre qu'ils ne songeaient pas à signer; je n'en suis pas moins resté fidèle au culte de la peinture... Maintenant j'ai achevé ma confidence : vous me connaissez tout entier; car ma vie s'est écoulée jusqu'ici dans des sensations. Une pensée, une souffrance morale comporte plus d'action que bien des événements. A quoi bon ajouter d'autres détails d'un intérêt secondaire, vous dire que je suis orphelin ? Hélas ! à défaut des excellents parents que j'ai perdus tout à coup, j'avais une sœur qui m'eût consolé... Elle était charmante, trop charmante, puisque Dieu n'a pas voulu la laisser dans ce monde indigne d'elle. Ah ! mon cher Brunello, je ne puis vous dire combien je l'ai toujours regrettée et quel courage elle m'eût inspiré. Il est cruel de n'avoir à songer qu'à soi.

— Vraiment, dit le majordome, votre histoire est triste et touchante.

— Après tout, reprit Gaëtano, mon histoire est celle de tant d'autres qui m'ont précédé et qui avaient du moins l'excuse du génie pour justifier leurs rêves, leurs désirs et leur ambition. Je le sens même, à certains égards, je suis un enfant du siècle : la plupart de mes œuvres mourront dans mon cerveau. Je conçois des choses que je serais impuissant à exécuter. Enfin, quoi qu'il en soit, je suis à bout de forces, bien qu'il me faille continuer la lutte. On ne remonte pas aisément avec le seul secours de ses bras le courant d'un fleuve rapide : le fleuve se rit du nageur téméraire, et bientôt il l'emporte et le submerge. Il en est ainsi de celui qui porte le défi à son époque : il commence une lutte héroïque peut-être, mais insensée; il ne tarde point à succomber.

Grisaldi avait écouté très-attentivement, et, bien que certaines nuances lui eussent échappé, il avait saisi l'ensemble.

— Ne vous serait-il pas possible de changer d'idées et d'habitudes ? demanda-t-il.

— Il n'est plus temps. La passion a mis en moi un mélange d'exaltation et d'accablement. Si je pense, je suis fort; si je veux agir, je deviens faible, et je m'effraye de sentir les atteintes d'une funeste misanthropie. Maintenant, maître, je crois avoir répondu à vos questions et m'être montré à vous tel que je suis.

En ce moment, un léger bruit fit tourner la tête au jeune homme, à qui il sembla qu'un mouvement s'était opéré dans la tapisserie.

Le majordome, comprenant qu'il devait respecter le repos de son hôte, s'était levé.

— Allons, dit-il avec cordialité, je vous laisse chez vous. Calmez votre tête; envisagez l'avenir sans effroi. Eh ! mon Dieu ! on a tant de ressources à votre âge !... Bonsoir, mon cher artiste. Je vais vous envoyer, si cela vous convient, des livres, des gazettes.

Gaëtano frémit.

— Quoi ! dit-il, les gazettes arrivent ici, dans ce nid de poésie mystérieuse, dans ce manoir digne du XVIe siècle !... Merci, cher Brunello, j'ai là mon compagnon inséparable... Dante Alighieri !

— Bonsoir et de doux rêves, dit Brunello en s'éloignant.

A peine le majordome était-il sorti, que Gaëtano alla instinctivement soulever la tapisserie qu'il pensait avoir vu se mouvoir.

Il n'aperçut personne... Mais, en abaissant son regard, il trouva à terre une rose magnifique.

Comment cette fleur était-elle là ?

Il y avait tout un monde de mystère et de poésie dans cette rose. Gaëtano s'en empara vivement, la porta à ses lèvres, puis la posa sur la table avec l'intention de la garder précieusement.

Que de pensées s'étaient éveillées en lui ! que de conjectures, à propos d'une fleur !

Dante fut oublié. Qu'est-ce que la lettre morte d'un poëme pour qui croit lire des nouvelles dans la réalité ?

Heureux celui dont le cœur vient à battre sous une émotion imprévue ! Il ne sait rien, il pressent; il n'a rien vu, il devine.

Alfred DES ESSARTS.

(La suite au prochain numéro.)

CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

Mademoiselle Emma FAUCON, rédactrice.

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON paraît chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon*, voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies Gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Par une heureuse combinaison, CENDRILLON donne à toutes ses Abonnées, pour l'année 1864-1865 (commençant le 1er novembre 1864): *Une PRIME sérieusement avantageuse.*

Toutes les Abonnées de CENDRILLON reçoivent dans le numéro de novembre *un bon de prime* avec lequel elles auront gratuitement leur PORTRAIT, ayant 10 centimètres de hauteur sur 7 de largeur, encarté sur bristol et collé sur chine, exécuté par M. Frank, le photographe du monde élégant (18, rue Vivienne, au deuxième).

L'Abonnée peut transmettre ses droits en se conformant au programme qui accompagne le *bon*.

Ce *bon* est valable jusqu'au 1er novembre 1865. La valeur de cette attrayante Prime est supérieure au prix de l'abonnement.

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année et avoir le bon pour le Portrait, envoyer *CINQ francs* pour Paris; *SIX francs* 50 *centimes* pour la province, à M. Goubaud, 92, rue Richelieu, à Paris.

Pour la Belgique, à M. Bruylant-Christophe, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les Libraires.

TROIS PUBLICATIONS

DE

PATRONS-MODÈLES PARISIENS

GARANTIS PARFAITS

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE.

Les *Patrons-Modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des Patrons de grandeur naturelle, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de Cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE.

La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des Patrons de grandeur naturelle, de tout ce qui compose la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de Dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE.

Les *Modes de l'enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de Patrons de grandeur naturelle des différents vêtements de petits garçons et les petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France. Pour l'étranger, suivant les conventions postales.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant à M. Henri Picart, rue des Petites-Écuries, 19, à Paris.



LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames ;
Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles **GRAVURES** de modes gravées sur acier d'après Jules **DAVID**, et coloriées à l'aquarelle.

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*,
Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Russie	34	18	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	36	19	10
Hollande	36	19	10

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie — Grèce	36	19	10
Valachie. — Moldavie	38	20	»
Egypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Vénétie	36	19	10
Autriche	40	20	»
Etats-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre agent.

Une année, 35 shillings	43 fr. 75 c.
— avec traduction anglaise, 38 shillings	47 »
Six mois, 18 shillings	22 fr. 50 c
— avec traduction anglaise, 20 shillings	25 »

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — S. O. BEETON, publisher of THE ENGLISH WOMAN'S DOMESTIC MAGAZINE, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Cie, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. RIEU et FERLAY, négociants, 6, rue Impériale;

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

ON PEUT AUSSI S'ABONNER DIRECTEMENT A PARIS

CHEZ M. ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR, RUE RICHELIEU, 92.

Les lettres non affranchies seront refusées.

Paris — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts.
Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

2e NUMÉRO D'OCTOBRE 1865

PARIS
ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR
Rue Richelieu, 92

SOMMAIRE DU 2e NUMÉRO D'OCTOBRE 1865.

N° 794. — DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES ET CONFECTIONS NOUVELLES. — HIVER DE 1865-1866.

Modes de madame MORISON, 6, rue de la Michodière. — Toilettes de la maison GAGELIN, 83, rue Richelieu.

GLADIATEUR. — Chapeau rond en feutre. — Trois barrettes de velours; oiseau avec plume blanche.

SÉLIKA. — *Paletot-pardessus* en drap peau d'agneau, garni de galons et de passementerie, pour mise du matin. Il est très-joli pour mise habillée en velours; garni au bas par un volant de dentelle ou de guipure.

MARIE-ANTOINETTE. — Passe en velours pointillé d'or ; fond en tulle c et or, sortant en crevés sous une fanchon de velours pointillé d'or. Une grande plume blanche garnit le devant de la passe. Le dessous est orné d'un bandeau en velours avec petite plume et pendilles en or.

HÉLÈNE. — Grand camail en velours large, coupé à l'antique, orné de *galons perlés* et d'un volant en dentelle.

FILLE DE L'AIR. — De velours noir tendu; trois velours rouges traversent la passe et retiennent un grand voile de tulle noir qui retombe sur la calotte; à la naissance de ce voile, il y a un *bengali* dans un nid d'herbes légères. Bandeau en velours rouge avec herbes et graines d'or.

AÏKA. — Casaque ajustée en velours noir garni de passementerie. Ce vêtement convient généralement aux jeunes femmes par sa coupe nouvelle et élégante.

DUBARRY. — De velours. Fanchon formée par une dentelle, chou en velours ponceau sur le devant. — Bandeau en velours ponceau avec perles et fleurs d'or.

TÉMÉRAIRE. — Pardessus demi-ajusté, en drap mouton, avec grands boutons artistiques en oxydé. Ce vêtement, qui forme habit à revers avec gilet, est très-simple et très-chaud pour sortie matinale.

COIFFURE HABILLÉE. — Avec oiseau.

SAINT-GEORGES. — Sortie de théâtre ou de bal en cachemire ponceau chamarré de chenille grise mêlée d'acier. Cordelières ponceau, glands et franges en chenille et acier. Ce vêtement, facile à mettre sans froisser la toilette, sera très-recherché.

LA VALLIÈRE. — Chapeau rond, en velours noir, avec voile *Dona Maria* blanc. Oiseau des îles et plume blanche.

Paletot en velours à côtes, gris fantaisie; boutons garnis d'acier ; petite corde de soie et acier. Guipure basse, à plat, devant.

PLANCHE DE LINGERIE. GRAVURE N° 794 *bis*.

N° 1. Bonnet-capeline en tulle brodé; ce bonnet est entièrement garni d'une blonde posée à plat. — Un nœud orne le devant, et cinq rubans, également posés à plat, ornent le fond, celui du milieu sert de brides.

N° 2. Bonnet Empire, en tulle point d'esprit, garni tout autour d'un ruban bouillonné. Une série de coques en rubans simulant un diadème est posée sur le front. — Brides en taffetas n° 20.

N° 3. Bonnet-Fanchon en tulle uni, composé de quatre bouillonnés mélangés de rubans; un chou est posé sur le devant, et un ruban posé en travers du bonnet vient s'adapter à de larges brides.

N° 4. Bonnet de dîner : le devant est garni d'une dentelle recouverte d'un plissé de crêpe ; une écharpe de même tissu est posée sur le sommet de la tête et descend sur le côté droit en formant un nœud, avec bouts flottants; brides en taffetas assorti.

N° 5. Bonnet de mousseline, garni sur le devant d'une dentelle froncée qui va en diminuant sur les côtés; cette dentelle est recouverte d'un ruban de velours posé à plat. — Le fond du bonnet simule des bouillonnés retenus par cinq pattes en velours. Une grosse rose avec son feuillage est posée sur le sommet de la tête; une deuxième rose orne le côté gauche ; brides en ruban de velours n° 20.

N° 6. Parure en guipure, dite *à la juge*.

N° 7. Costume de petite fille de six à huit ans, de la *Maison de Saint-Augustin :*

Robe-redingote en popeline unie, sans couture à la taille, garnie de biais de velours de nuance tranchante simulant pèlerine au corsage et redingote sur le devant. — Ce vêtement est boutonné du haut en bas.

Manche à coude, demi-ajustée du bas, avec ornement assorti. Toque en feutre ornée de velours. — Bottines de nuance assortie.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 30.

Première figure. — Chapeau en velours impérial, à pointe très-baissée devant. Tout bordé de blonde et garni derrière d'une pointe en tulle bordé de blonde retombant sur la calotte.

CORVETTE. — Confection formant jaquette à taille longue, cintrée dans le dos et formant paletot-sac sur le dos. Le gilet n'est pas coupé à part; il forme avec le devant une seule pièce et n'est simulé que par la garniture, qui se compose d'un large galon. Petit col à revers. Cette confection est très-jolie, faite en drap ouaté bleu et galon noir piqué de blanc.

Deuxième figure. — Chapeau en velours noir avec bouclettes étroites en ruban de soie bleue et cordons de perles noires ou blanches. Voile-écharpe en blonde.

PAGE. — Paletot de velours ayant un petit côté. Le bas de la confection est garni d'une guipure posée sur la confection même et qui s'arrête dans la couture du petit côté. La grande guipure se pose au bord du petit côté et tombe sur la robe. La manche est boutonnée et assez courte, afin de laisser passer une manchette en guipure noire plissée qui retombe sur la main. Un nœud de galon garnit l'épaule ; l'encolure est entourée du galon qui fait un nœud derrière et laisse tomber des bouts très-longs.

AVIS A NOS ABONNÉES. — En cas de changement d'adresse ou de réclamations, prière de vouloir bien nous adresser la dernière bande avec son numéro d'ordre.



: modes

, par Ri-

s.

oupe nou-

e, chou en
ceau avec

vec grands
revers avec

e ponceau
u, glands
ns frouser

oile *Dou*

ier ; petite

couverte
nule des
avec so
e orné le

de Saxe

arnie de
corsage
haut en

. *Toque*

Voile-

sser



Selika   Hélène   Aïka

LE MONITE...

Paris, Rue de

Chapeaux Confections de la Mon. CAGELIN, Richelieu

Plumes et Fleurs de Perrot-Petit et Cie, Rue St Augustin, 20

Dentelles de G. Violard, r. de Choiseul, 3

LONDON S. O. Beeton Publisher of the Engl...



Téméraire — St Georges — La Vallière

DE LA MODE

Richelieu, 92

Modes de Mme MORISON r. de la Michodière. 6.

ype acier E. Creusy Bandellier et Roche, Rue Montmartre 133

grand. Fourn. de S. M. l'Empereur r. St Honoré. 207.

woman's Domestic Magazine 248. Strand. W.C.

MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Bonnets et Lingeries de la Balayeuse, R. Vendôme, 4 – Costumes d'Enfant A St Augustin, r. N.D. St Augustin, 4?

Entered at Stationer's hall. LONDON, S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C. MADRID El Correo de la Moda



Lamoureux Impr. r. Lacépède, 38. Paris

Ad. Goubaud Edr. Paris

794 bis

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92

Bonnets et Lingeries de la Balayeuse, R. Vendôme, 4 _ Costumes d'Enfant A St Augustin, r. N.ve St Augustin, 45.

Entered at Stationer's hall. LONDON, S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W. C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

La forme dominante des toilettes d'automne est la coupe *Princesse* ou *Gabrielle*, ce qui est à peu près la même chose. On donne la préférence à ces robes, coupées d'une seule pièce avec des biais, parce que rien n'est plus favorable aux jupes à traîne et que plus que jamais les robes s'étalent en queue sur un espace considérable.

La maison *Gagelin-Opigez*, rue Richelieu, 83, a fait des robes simplement garnies, mais seulement avec des étoffes de soie de très-belle qualité. Les costumes composés de soierie moins épaisse conservent des garnitures accidentées, composées de velours, guipure, passementeries à aiguillettes et cordelières tressées. Citons des exemples :

Une robe de taffetas bleu, semé de gros pois très-espacés, blancs, à filet argenté. Le bas de la jupe est entouré d'une bande de taffetas noir ayant à chaque extrémité une petite corde bleue à grains d'argent. La bande remonte par derrière en deux rangs jusqu'à la ceinture ; celle-ci est en taffetas assorti à la garniture. Les épaules et le bas des manches ont des apprêts de taffetas et passementerie assortis.

Une robe de moire vert lumineux. La jupe est unie. Le corsage est à basques découpées en lambrequins bordés d'effilés de soie blanche avec tête de galon en point de Venise. Le devant du corsage est fermé par des boutons de perles cerclés d'or.

Une toilette du soir est en tulle rose, moucheté de chenille blanche et or. Le bas de la jupe est bouillonné, avec une tête en guirlande de feuillage *poussière d'automne* à nervure d'argent. Le corsage, bouillonné sur la poitrine, forme trois pointes qui sont indiquées par une guirlande, même modèle en plus petit que celle de la jupe. Les manches, courtes, ont des feuillages tombant en épaulettes. Une coiffure, couronne à la grecque, complète cette toilette, dont la coupe vient de la maison Gagelin et les feuillages de madame Perrot-Petit.

Dans les soieries parées pour robes de ville, les teintes grises à reflets argentés dominent; le chiné, assez longtemps négligé, semble reprendre une certaine faveur. Les rayures sont en nombre dans les robes de demi-toilette, ou sur nuances tendres pour les robes de soirées. On voit aussi de gros pois *lune* et des rayures orientales. On ne peut que constater le magnifique choix des soieries pour robes de la maison Gagelin, et le succès de ses velours peluchés et tigrés pour manteaux et casaques.

La dentelle Cluny conserve une grande vogue pour garniture de robe ; on l'emploie aussi sur les chapeaux, et même avec un certain succès.

Le goût extrême de la maison *Alexandrine* pour l'ornementation des chapeaux se joue de toutes les difficultés de la forme. Tout a été essayé, cette saison-ci, par l'éminente modiste, en fait de garniture : les cordes d'or ou d'argent, les chaînettes, les camées, les plumes, les fleurs, la guipure, les rosaces de bijoux, etc. Chaque modèle a son cachet particulier; on les admire tous, parce qu'ils ont, chacun dans son genre, une incontestable valeur artistique. Nous allons en donner un aperçu.

Chapeau *Marie-Stuart*, en royal rose. Fond de tulle rose avec bavolet lisse de velours à boutons de perles. Sur le côté gauche, touffe de plumes roses et blanches revenant à l'intérieur. L'intérieur est de tulle rose et crêpe blanc. La pointe du milieu a des boutons de perles. Brides de satin rose.

Chapeau *Empire*, de velours peluché, nuance bleu clair. Fond semé de mouches blanches. Bavolet uni, de velours assorti, avec volant de guipure blanche sur le côté ; une touffe de clochettes de velours à pistils de cristal. Intérieur en bandeau de velours brodé ; joues de tulle blanc picoté de cristal.

Chapeau de crêpe blanc (modèle de théâtre), orné d'une guirlande de vigne vierge à feuilles pourprées. La guirlande, sur tige souple, tourne sur les côtés et tombe derrière. Intérieur de tulle blanc et feuilles. Brides de taffetas blanc à mince filet d'or.

Chapeau *Empire*, rayé or, en filet et velours noir. Le fond est de tulle blanc posé en rouleaux contournés d'une corde fine, or et noir. Par derrière, un bavolet-voilette en pointe, frangé de pampilles d'or. A l'intérieur, un bandeau de velours ponceau semé d'abeilles d'or. Un rouleau de tulle cordé descend le long des joues. Brides noires à filet d'or.

Chapeau de velours plein, nuance vert saphir, orné de bandelettes à la grecque, semées d'étoiles d'or et passant à l'intérieur du chapeau. Sur le côté, une touffe très-légère de plumes folles pointillées d'or.

Le chapeau rond, en velours noir, dit *mousquetaire*, retroussé sur les côtés et orné de longues plumes naturelles qui s'aplatissent sur la calotte, avec pompon rouge en plume ou velours sur le milieu, est adopté par les élégantes clientes de la maison Alexandrine pour toute la saison de la chasse.

Aux coiffures de soirées, les charmantes fleurs de madame Perrot-Petit, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, donnent la grâce et l'élégance. La haute nouveauté se compose en feuilles larges et petites fleurs ou grains. On voit dans les salons de madame Perrot-Petit : des couronnes en feuillage de chêne, de plusieurs teintes, avec grains d'or; des guirlandes de lierre brillant et de sorbier en velours rouge et pointes de cristal; des tiges de volubilis avec feuilles et fleurs lilas panachées de blanc; des cache-peigne en herbe, ruban ou pampre vert, d'où s'échappe une fleur ou un bouton de velours à cœur d'or, etc.

Cette mode de guirlandes traînantes est commandée par la disposition actuelle de la chevelure, qu'on rassemble derrière la tête. Mais les soirées d'hiver amèneront, dans les coiffures, des modifications qu'il est facile de prévoir. Quant à la forme des chapeaux, elle est décidément fixée. Le voile long sera conservé sur les chapeaux de demi-toilette.

Les ceintures posées en-dessus des casaques ajustées, que nous avons signalées il y a déjà quelque temps, se présentent en grand nombre dans les costumes d'automne.

C'est avec le drap, le cachemire et la peluche, que ces ceintures doivent être portées. Cette fantaisie aura l'avantage, si le froid revient, de maintenir les vêtements près du corps. Cette mode est extrêmement gracieuse pour les personnes qui ont la taille svelte. Chez MM. Ransons et Yves, à la *Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, 6, on a fait, en vue de ces confections, de très-jolies ceintures en cuir à clous de jais, de nacre ou d'acier, avec des agrafes de même métal que les clous. Nous indiquons bien vite cette nouvelle ceinture, qui nous plaît beaucoup.

Un costume très-simple est ainsi composé : Robe de cachemire bleu de France. Jupe bordée d'un tailladé de pointes en velours noir; sur chaque pointe, un clou de jais. Casaque de même étoffe, garnie de même, avec ceinture de cuir noir à

clous de jais et boucle de jais. Des brides pareilles à la ceinture, mais plus étroites, sont posées de chaque côté de la jupe et la relèvent sur un jupon de flanelle rayée noir et blanc, qu'entoure un large galon cachemire. Les apprêts de ce costume sortent des magasins de la *Ville de Lyon*.

A l'ouverture de sa saison, la salle du Théâtre-Italien nous a offert un assemblage de toilettes auquel Paris n'était plus habitué depuis ces mois de chaleur et d'émigration. Les soieries roses, bleues ou blanches, recouvertes par les admirables dentelles de la maison Violard, rue de Choiseul, étaient portées par plusieurs étrangères de distinction. Mais le temps, qui est resté au *beau fixe* avec une incroyable persévérance, s'est opposé à ce que nous puissions enregistrer, jusqu'à ce moment, des toilettes caractéristiques, et les costumes de demi-saison nous échapperont cette année.

Selon toute probabilité, on passera sans transition de l'été à l'hiver, et c'est ici l'occasion de rappeler aux femmes soigneuses de leur santé le corset de flanelle hygiénique que la maison *Simon*, 183, rue Saint-Honoré, a précisément créé pour mettre en garde contre ces brusques changements de température. Le corset de flanelle hygiénique équivaut au gilet, en tant que précaution contre le froid, et il est supérieur par sa forme et sa bonne construction. Il soutient la comparaison avec les meilleurs modèles de coutil, de taffetas ou de moire. Ce vêtement utile et confortable doit faire partie obligée des accessoires de toilette d'une femme qui tient à son bien-être.

Les eaux de toilette, les pommades que l'on emploie pour les cheveux et la peau, doivent être le sujet d'une surveillance très-assidue. Si la science a fait des progrès, ce qui ne peut être contesté, le charlatanisme en a fait aussi. Quelques conseils sérieux au sujet de la parfumerie ne pourront donc paraître déplacés aux yeux de nos bienveillantes lectrices.

La parfumerie Oriza, qui est complétement à base de riz, n'altère jamais la peau; elle lui ôte sa sécheresse, l'assouplit et la tonifie. La maison *L. Legrand*, 207, rue Saint-Honoré, donne des soins à la parfaite fabrication de ces excellents produits, dont la recette, laissée par le célèbre Fargeon, parfumeur de la belle Ninon de Lenclos, a été une source féconde d'honorables succès.

Au retour de la campagne, on peut employer l'Oriza lacté, qui embellit le teint et le dégage des traces trop visibles du séjour en plein air. L'Oriza aciduliné, excellent vinaigre de toilette, supérieur par sa fabrication, convient surtout pour le bain. La pommade Oriza empêche la chute des cheveux et rend aux tubes capillaires l'énergie perdue dans une continuelle moiteur. Comme parfum pour le mouchoir, l'Oriza-Lis, aux fleurs balsamiques, est de haute élégance aristocratique.

Quelquefois, en dépit de tous les moyens que nous indiquons, la figure s'altère, et la fraîcheur disparue exige l'emploi de moyens artificiels. Alors, on est parfaitement en droit de recourir aux spécialités que la maison *Seguy*, 17, rue de la Paix, met au service de ses belles clientes. Le blanc Nymphea, le rose d'Armide et les crayons Impératrice forment un petit écrin de coquetterie qui manque rarement son effet, si on l'emploie avec adresse. Ces cosmétiques, sagement composés, n'ont aucune influence pernicieuse sur le tissu dermal. Il est aisé de voir, après quelques jours d'emploi, que la peau, assouplie par leur contact, n'a subi aucune des actions fâcheuses signalées dans les fards dont on se servait autrefois. Aussi le succès des articles élégants de la maison Seguy est-il très-grand auprès des femmes que le monde convie à des fêtes continuelles et pour lesquelles, par conséquent, la toilette est une obligation.

On nous a demandé, depuis quelques jours, des détails sur les étoffes d'hiver. Si nous n'avons pas encore satisfait au désir de nos lectrices à ce sujet, ce n'est pas par négligence, mais bien parce que le temps exceptionnel qui a régné jusqu'alors nous a mis dans l'impossibilité d'examiner des tissus qui ne sont pas encore en vente. Nous avons vu toutes les soieries riches et les étoffes de fantaisie de la maison *Gagelin-Opigez;* mais les draps, les lainages, cachemiriennes et flanelles resteront cachés, tant que le soleil frappera avec autant d'ardeur qu'au mois de juillet sur les étalages des magasins de nouveautés.

Les étoffes d'hiver seront variées et de bon goût, nous dit-on. Des nuances nouvelles, solides et seyantes, n'attendent que le moment de se produire. Nous les saisirons dès leur première sortie. La nouveauté, que nous guettons à toutes ses portes, ne saurait nous échapper.

Marguerite DE JUSSEY.

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

Que va dire M. Dupin? Malgré brochures et discours, la mode n'aura jamais été aussi luxueuse et aussi exagérée qu'elle se propose de l'être l'hiver prochain, si l'hiver nous arrive toutefois: car avec ce soleil, cette chaleur et cette poussière, on ne se douterait guère que nous sommes en automne, que les récoltes sont faites, que les caves sont remplies de vin nouveau et que les feuilles tombées dorent les allées des parcs, des bois et des forêts. Les chasseurs maudissent ce soleil éternel qui leur ôte tout courage et énergie, et pour braver ses ardents rayons, ils sont obligés d'avoir recours aux couvre-nuques, absolument comme nos soldats d'Afrique; malgré toutes ces précautions, ils n'arrivent pas à braver les coups de soleil.

Les toilettes légères sont toujours de saison, et personne ne songe encore à faire ses emplettes d'hiver. Ce qui n'empêche pas les ateliers de couture et de confection d'activer leurs préparatifs pour la froide saison.

Je vous disais donc que jamais la mode n'aura été aussi luxueuse et aussi exagérée que l'hiver prochain, et je suis loin de vous tromper, chères lectrices, soyez-en persuadées.

L'or, l'argent et le cristal ne s'étaient encore montrés que sur les chapeaux et sur les toilettes de bal; maintenant tout ce clinquant ornementera les robes de ville et les confections. J'avoue que je ne blâmerai jamais assez ce mauvais goût qui nous éloigne toujours de plus en plus de cette simplicité riche et élégante qui autrefois était la véritable distinction de la femme du monde.

Que les honnêtes femmes ne viennent plus se plaindre si, par leur mise extravagante, elles ne sont que trop souvent exposées à des erreurs peu flatteuses pour leur amour-propre. Je ne saurais trop leur recommander de ne prendre à la mode que ce qu'elle a de véritablement comme il faut et surtout d'adopter, pour la rue, les couleurs sombres et de bon goût, ce qui n'a jamais nui à l'élégance, croyez-le bien. Chez elles et en soirée, les merveilleuses pourront écouter toute la fantaisie





Planche 30.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Modes de la maison Alexandrine, 14, rue d'Antin. — Vêtements de la maison Ve Robert et fils, 65, rue de Richelieu.

originale de leur caprice et outrer même la mode, si tel est leur bon plaisir. On sait qui elles sont, et alors on ne les jugera pas d'après leurs toilettes, comme cela se passe ordinairement aux Tuileries, aux Champs-Élysées et au bois!

Nos Parisiennes de race sont encore aux bains de mer, elles ne se décident pas à abandonner, par ces chaleurs ardentes, la douce brise marine. Un fantaisiste, revenant de la mer, fait part de ses impressions à la *Vie parisienne* dans les termes suivants :

« La plage, à certaines heures, ressemble beaucoup à un ballet d'opéra.

» La mythologie du matin n'est pas très-séduisante ; mais la bergerie du soir !... Décidément les Parisiennes sont mieux en bergères qu'en déesses, nymphes et océanides... Beaucoup mieux.

» Elles ont de si jolies bottes ! On les porte très-hautes et en peau de couleur... Et des jupes ! On en porte deux et même trois superposées, de couleurs variées et légères, et le contraire des bottes... très-courtes.

» Et les chapeaux... des amours ! Il y en a de ronds tout en tulle, très-jolis... Il y en a à trois cornes... superbes... Il y en a autour desquels s'attache le lierre : « Je meurs où je m'attache ». Les Anglaises les adorent. Il y en a d'où pendent jusqu'aux tiges des bottes des chapelets de roses, des branches de corail, des fucus et des algues... que dis-je? Mais pas le plus petit volatile : la botanique a remplacé l'ornithologie.

» Et les voiles flottants, c'est charmant au bord de la mer !..

» Et les cannes, n'oublions pas les cannes qui sont maintenant le complément indispensable de toute toilette de villégiature. On en voit de toutes sortes... joncs à pomme de Saxe et à dragonne d'or; épines blanches à oignon d'écaille, dragonne de ruban; verts bâtons d'oranger, gourdins normands à cordon de cuir ; manches de fouets de rouliers en osier tressé ; triques d'incroyables, et jusqu'à la canne de suisse. Oh ! celle-là, par exemple, est le suprême du genre. »

La meilleure critique de certaine exagération de mise a été faite par un provincial qui ne manquait pas d'esprit. La scène se passe à Trouville, dans un salon d'hôtel.

Une merveilleuse habillée ou plutôt costumée à la mode de demain, col droit, manchettes d'homme, chapeau Henri III, bottes hongroises, veste spahis et canne à pomme d'or, fait son entrée dans le salon.

— Quel est ce gentilhomme? dit le provincial à son voisin de droite.

— C'est ma femme, monsieur ! répond le voisin, un peu benêt.

On ne peut guère mieux dépeindre l'aspect produit par ces toilettes masculinisées.

Les jupons joueront encore un grand rôle cet hiver, on les fera aussi ornementés que possible. Les jupons d'étoffes unies, rouges ou violets, avec des applications de velours noir, de la soutache et des boutons d'or, seront la nouveauté de la saison.

En revanche, les jupes de robes, seront unies, mais on les erlèvera avec des pattes et de jolis boutons. Les tirettes seront un peu démodées.

La forme des chapeaux est encore très-indécise ; le chapeau Empire semble vouloir régner, mais il faut avouer qu'il est loin d'être aussi gracieux et aussi coquet que la fanchon.

J'ai vu une nouvelle forme qui mérite d'être citée, ne fût-ce que pour vous en démontrer toute l'originalité.

C'est une espèce de bibi Directoire, la passe un peu élevée et la calotte aussi ; seulement la passe, au lieu d'encadrer les joues jusqu'au menton, se relève au-dessus de l'oreille et va nouer les deux brides qui l'accompagnent derrière le chignon. Deux autres brides attachées sur les côtés peuvent, à volonté, rester flottantes ou être ramenées sous le menton.

Inutile de vous dire que cet essai original n'aura aucun succès, j'en suis plus que certaine. Il faut être trop jolie pour que ce nouveau chapeau ne semble pas ridicule. Les modistes cherchent encore une nouveauté seyante et élégante, mais elles ont grand'peine à trouver mieux et plus charmant que la forme fanchon. En attendant une nouvelle inspiration, le chapeau Empire est le seul qu'on porte en ce moment.

Les rousses commencent à pâlir, la vogue en est passée et la teinture aussi, au grand déplaisir des imprudentes qui se mordent les doigts et regrettent déjà leur nuance première et naturelle.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Jamais maxime n'a eu tant et si bien raison qu'en ce moment.

Enfin les brunes auront donc aussi leurs instants de triomphe : les cheveux noirs aux reflets bleus de l'aile du corbeau seront très à la mode cet hiver.

Avis aux amateurs de teinture ; c'est le moment ou jamais.

Que diront les blondes et qu'en pensent les rousses ?...

Puisqu'en ce moment la question du luxe est à l'ordre du jour, je vais vous narrer l'existence d'un ménage fort connu dans le grand monde parisien.

Il faut bien l'avouer, Paris est le pays de l'ostentation par excellence : *être* est peu de chose, *paraître* est tout. On y rencontre des existences bien étranges.

Il est un ménage qui, depuis dix ans, se trouve répandu dans les meilleurs et dans les plus brillants salons de la capitale. On le rencontre partout, dans le monde officiel, chez la haute finance, voire même à la cour et quelquefois au faubourg Saint-Germain. M. et madame de H... mènent grand train à Paris pendant les quatre mois d'hiver ; ils ont un appartement splendide aux Champs-Élysées, des voitures et plusieurs domestiques.

A l'opposé des hirondelles, ils apparaissent au mois de décembre pour s'envoler en mai. Où vont-ils ?... Personne ne le savait et on les avait surnommés les météores du monde parisien. Mais partout il y a des curieux et des désœuvrés qui n'ont pas d'autre mission, en ce monde, que de se mettre à la recherche des mystères de ce genre, et qui, par leur finesse, leur habileté et surtout leur persévérance, pourraient rendre des points aux Vidocs des temps passés, présents et futurs.

Voici l'explication trouvée.

M. et madame de H... n'ont, pour toute fortune, qu'une vingtaine de mille francs de rentes qui leur permettrait une existence simple et honorable ; — eh bien, non ! ils les mangent pendant leur séjour à Paris et ils passent les huit autres mois de l'année dans la retraite la plus absolue.

Ils se sont réservé un modeste pavillon attenant à une de leurs fermes au fond de la Bretagne. C'est là qu'ils vivent, servis tant bien que mal par la fille du fermier, se nourrissant comme de simples paysans.

Monsieur chasse et vend son gibier, madame utilise son temps et fait elle-même ses toilettes d'hiver, qui doivent la faire passer pour une des femmes les plus élégantes de Paris.

Et dire que toutes ces privations et toute cette gêne leur sont dictées par un amour-propre féroce, le besoin de briller quand même envers et contre tous !

Louise de Taillac.

PÊLE-MÊLE

N'étaient certains indices auxquels il faut bien se rendre, — entre autres la réouverture de l'Odéon, du Théâtre-Italien, du Théâtre-Lyrique, des Bouffes-Parisiens, et l'arrivée des oies sauvages qui désertent les régions du Nord pour gagner les climats du Midi, — nous ne consentirions jamais à croire que nous avons entamé le mois d'octobre. Le soleil nous prodigue ses rayons comme à la mi-juillet. Les poiriers, les cerisiers sont en fleur; les hannetons bourdonnent de rechef dans l'air; les hirondelles songent seulement aujourd'hui à nous faire leurs adieux; on se baigne encore dans les parties de la Seine où il reste quelques seaux d'eau, et je sais des vignerons, dans le Midi, qui ne désespèrent pas de faire une deuxième vendange vers le 1er janvier prochain.

Heureusement pour les propriétaires parisiens, la rentrée des classes et la réouverture des théâtres sus-nommés sont venues simultanément annoncer aux locataires que l'épée de Damoclès du terme d'octobre était suspendue sur leurs têtes. C'est là un point qui ne laisse nulle place au doute.

⁂

La simplicité, cette fleur depuis longtemps proscrite, recommence à fleurir dans le parterre de la toilette. Dimanche dernier, les robes unies ont fait leur apparition dans les tribunes des courses. Sensation prolongée. Faut-il attribuer l'honneur de ce résultat inattendu au mandement de monseigneur Dupin! On parle, au dire de M. Edmond Texier, d'une ligue de quelques grandes dames qui auraient fait le serment de ne pas s'écarter de ce luxe décent recommandé par le prélat de la Cour de cassation. Ce serait le faubourg Saint-Germain qui aurait pris l'initiative, et l'on se demande quelle va être l'attitude des dames officielles? Si elles suivent, le mouvement sera sérieux. La toilette à grand orchestre, devenue le partage exclusif des déesses inférieures, aura la même signification que les ceintures dorées des anciens jours. Ce ne sera plus une mise, mais une étiquette. Tous les maris sont dans la réaction. Les « couturiers » protestent.

⁂

Parmi les toilettes des dames, les plus simples en apparence ne sont pas toujours celles qui coûtent le moins cher. Nous en trouvons la preuve dans une bluette tirée d'anecdotes sur le premier empire napoléonien.

Napoléon, qui poussait parfois à la dépense les femmes de certains de ses maréchaux un peu trop avares et leur reprochait, par exemple, de porter deux fois la même robe aux bals des Tuileries, faisait à l'impératrice Joséphine les recommandations contraires. La veuve de M. de Beauharnais avait gardé du Directoire le goût de la toilette et de la dépense.

Un soir, au bal de la cour, Joséphine se montra avec une superbe robe garnie d'hortensias, la fleur alors à la mode, chaque hortensia contenant un gros diamant.

— Votre toilette est superbe, ma chère, lui dit Napoléon, mais elle pourrait être plus simple.

Joséphine s'inclina.

Au bal suivant, elle fit son entrée avec une simple robe blanche garnie de fougères. Fougères sur la jupe, fougères dans les cheveux. Une toilette exquise.

Napoléon sourit et la félicita.

— A la bonne heure, dit-il, et notez que vous n'en êtes que plus charmante.

Le temps passa. Sonna l'heure du divorce, vint le mariage avec Marie-Louise, puis la chute de l'Empire et l'Ile d'Elbe. Napoléon en était là, à cette première station de Sainte-Hélène, lorsqu'on lui présenta, de la part d'un ancien fournisseur de l'impératrice, une note qui n'avait pas été payée.

Une note de quinze mille francs!

C'était le prix de la fameuse robe blanche garnie de fougères. Les fougères étaient en argent.

⁂

Veut-on savoir jusqu'à quel point la crinoline est entrée dans nos mœurs? Le fait suivant, que nous empruntons à l'*Europe*, de Francfort, va le démontrer.

Un vieux garçon se trouvait dernièrement obligé de prendre une nouvelle cuisinière. Parmi les aspirantes qui se présentèrent à lui figurait une grosse fille de la Bohême, qui portait une si vaste crinoline que le demandeur en fut complétement ébouriffé.

— On ne porte pas de pareils ballons chez moi, dit-il.

Marianka eut un sourire narquois et répondit :

— Il faut bien que je porte une crinoline; autrement mon Wilhelm se rirait de moi, si je venais ici en costume de femme d'hôpital. Si monsieur veut me donner cinq florins de gages de plus, je ferai le sacrifice de ma crinoline.

— Comment! un sacrifice! grogna le vieux. Vous n'allez pourtant pas prétendre me persuader que c'est faire un sacrifice que de se passer de crinoline?

— C'est cependant comme cela. Mon Wilhelm ne ferait plus un pas avec moi dans la rue, quand j'irais le trouver sans crinoline; les gamins courraient après Marianka et la montreraient au doigt.

Le vieux célibataire fit encore quelques objections, mais comme l'accorte Bohême lui plaisait et qu'elle avait les meilleurs certificats, il consentit enfin à lui accorder un supplément de cinq florins en lui enjoignant de ne pas porter de crinoline.

Le traité fut passé, la cuisinière entra au service et satisfit son maître sous tous les rapports : elle était active, faisait une bonne cuisine et ne portait pas la moindre crinoline.

Marianka, cependant, eut son jour de sortie; ce jour-là, son maître ayant précisément oublié de lui donner une commission, courut après elle jusqu'à l'escalier et de là dans la cour, où il la vit entrer dans la loge de la concierge et en ressortir avec une énorme crinoline. Son premier mouvement fut de chasser Marianka et de la déférer à la justice pour sa duperie; mais Marianka se conduisait bien, faisait une bonne cuisine et était pleine d'attentions pour son vieux maître. Il ferma un œil sur la faiblesse de Marianka, se souvenant que lui aussi avait eu ses faiblesses, et Marianka continue de porter la crinoline hors de la maison, sans perdre son supplément de gages.

⁂

Une de nos lectrices a parié qu'elle composerait des vers, et elle a gagné son pari; même, sur sa demande, nous consentons à leur donner l'hospitalité. Mais qu'elle ne s'enorgueillisse point outre mesure de cette petite victoire! Composer quelques vers, est-ce donc si difficile? Louis XIV l'a bien essayé! Il est vrai que le grand roi ayant demandé à Boileau ce qu'il pensait



d'une de ses œuvres poétiques : — Sire, répondit l'auteur du *Lutrin*, rien n'est impossible à Votre Majesté : elle a voulu faire de mauvais vers, elle en a fait.

Cela dit, à titre de réminiscence, voici les rimes de la dame au pari. C'est une simple romance, intitulée : *Une larme d'amour*, et signée des initiales de la dame.

La brise est fraîche et parfumée ;
L'astre des nuits, au front d'argent,
Éclaire la voûte étoilée
D'un rayon pâle et transparent.
Douce nuit, pleine de charme,
Je t'aime plus que le jour.
Dans mes yeux brille une larme,
Mais une larme d'amour.

Des sapins au feuillage sombre
Se dressent devant ma maison,
Et l'on voit s'étendre leur ombre
Sur les pelouses de gazon.
Douce nuit, etc.

A mes côtés est une belle
Qui fait l'idole de mon cœur.
Ah ! je le sens, oui, c'est bien elle
Qui me cause tant de bonheur.
Douce nuit, etc.

A. G.

⁂

Le fonds humain est semblable dans toutes les civilisations : la même pensée, le même sentiment se reproduisent partout et souvent se traduisent par les mêmes images. Les preuves et les rapprochements, si nous en avions besoin, ne nous manqueraient pas. Qui ne se rappelle la jolie odelette d'A nacréon sur sa maîtresse ?

« Je voudrais être ton miroir ! tu me regarderais sans cesse ; ta tunique ! tu me porterais toujours. Je voudrais être l'onde où se baigne ton corps, l'essence qui te parfume, la bandelette de ta gorge, la perle de ton cou ! Que ne suis-je, du moins, ta sandale, pour être foulé de ton pied ! »

Voici maintenant une *pensée arabe* sur un sujet analogue, *la Femme issue du paradis :*

« Je voudrais être sa touba (robe) blanche, pour la garantir du froid et de la pluie ; je voudrais être ses belghra (pantoufles) rouges, pour la préserver des ronces et des épines ; ou mieux encore, la terre elle-même, pour la sentir me marcher sur les joues. »

⁂

Les femmes ont, dans les îles de la mer du Sud, une singulière manière d'aimer leurs maris. Plus elles les aiment, plus elles les tatouent.

Cette opération se fait à l'aide d'une aiguille et a pour but de former sur le corps toutes sortes de dessins. Les piqûres sont si rapprochées les unes des autres qu'elles font une seule plaie, qu'on enduit alors de différentes couleurs éclatantes, et ces couleurs restent ineffaçables. Ce procédé fait endurer des douleurs atroces, et l'on a besoin de plusieurs mois pour cicatriser les plaies qu'il produit. Pour achever le tatouage, on emploie quelquefois des années, car on ne commence un nouveau dessin que lorsque le premier est cicatrisé.

On voit en ce moment à Saint-Pétersbourg un homme tatoué qui se montre en public. C'est un matelot anglais qui a été fait prisonnier par les cannibales. Tous ses camarades, faits prisonniers en même temps que lui, furent mis à mort et mangés. Sa grande jeunesse (seize ans) fit qu'on l'épargna ; il finit par conquérir l'amour et l'estime des cannibales, et eut enfin l'insigne honneur d'être tatoué.

Ce matelot a eu quatre femmes, et les bigarrures de son corps prouvent qu'il a été singulièrement adoré par elles.

⁂

Au banquet donné par la compagnie des sapeurs-pompiers de la Cité, à Londres, un *fireman* a prononcé le toast suivant, qui est textuel :

« Aux dames qui ont bien voulu assister à notre réunion. Les flammes que jettent leurs yeux sont les seules contre lesquelles aucune compagnie d'assurances ne voudrait assurer ! »

Les pompiers, on le voit, sont fort galants à Londres.

⁂

L'Angleterre, au reste, est le pays des excentricités. Un journal de Surrey nous apprend qu'une partie de cricket a eu lieu à Finchdean, entre onze dames mariées et onze jeunes filles. Celles-ci ont gagné quarante-deux points sur les dames. L'intention de ces *cricketers* en crinoline est de défier au combat les dames d'un village voisin.

Une lutte d'un autre genre a eu lieu à Llandudno, la ville d'eaux à la mode du pays de Galles. Huit jolies nageuses se sont disputé un prix institué par un maître nageur de Liverpool ; il a été gagné par la fille d'un éminent banquier de Londres, âgée de dix-huit ans.

Voilà, n'est-il pas vrai, des jeunes filles qui promettent ?...

⁂

En Chine les femmes ne paraissent jamais sur la scène : leurs rôles sont remplis par de jeunes hommes. Au Cambodge, c'est tout l'opposé. Les femmes seules montent sur les planches et remplissent les rôles des deux sexes, sauf les clowns, qui viennent débiter des bouffonneries ; l'orchestre se compose d'une batterie d'harmonicas, qui ne laisse pas que de produire d'assez agréables mélodies.

Autour des musiciens sont accroupies une quarantaine de femmes chantant des chœurs et accompagnant la musique en frappant l'un contre l'autre deux morceaux de bambou. Ceci contribue beaucoup à l'effet général, surtout dans les mouvements vifs ; quant aux danses, ce sont plutôt des mouvements de hanches et de bras, que de pieds, ceux-ci se contentant de frapper la terre, sans jamais s'élever au-dessus d'elle.

Les danseuses, richement costumées, sont, en général, jeunes et jolies, très-gracieuses, dans leurs poses individuelles, et dans les figures qu'elles forment, en s'entremêlant, et en exprimant les sensations passionnées. Leurs ongles, qu'elles laissent pousser de deux ou trois centimètres au-dessus des doigts, sont dorés ; les poignets se replient en arrière comme en avant, pour aider à la gesticulation. Leurs pieds sont nus ; mais contrairement au costume habituel, qui laisse les femmes presque nues, elles sont habillées sur la scène, avec la plus stricte décence.

⁂

M. Émile de Girardin vient d'être cruellement frappé par la perte de sa fille. L'extrait suivant d'une lettre adressée de Biarritz à la *France* nous donne, à ce sujet, des détails qui ne peuvent manquer de toucher profondément nos lectrices. Pour



notre part, c'est de grand cœur que nous nous associons aux sympathiques regrets exprimés, dans cette circonstance, par la presse tout entière.

« A peine âgée de six ans, filleule du prince Jérôme et de la princesse Marie-Clotilde, dont elle portait les noms, mademoiselle de Girardin était douée d'une beauté, d'un esprit et d'une distinction qui la faisaient remarquer, rechercher et entourer partout. Une angine couenneuse de la nature la plus pernicieuse l'a enlevée le lundi 2 octobre, malgré les efforts les plus énergiques des docteurs Barthez, Adhema et Toussaint. Cette angine, qui avait envahi la gorge, s'est réfugiée dans le larynx, ce qui a nécessité l'opération de la trachée-artère, merveilleusement pratiquée par le docteur Archambauld, mandé de Paris à tout événement et accouru en toute hâte. Ce n'est que trente-six heures après l'opération que l'implacable maladie, qui avait été vaincue, reprenant l'offensive, a fini par l'emporter.

» Le jeune prince impérial ayant su qu'il fallait que la chère petite malade mangeât et qu'elle refusait de rien manger et de rien boire, lui a écrit la veille de la mort la lettre la plus pressante et la plus touchante.

» Quoique l'angine couenneuse soit un mal contagieux, justement redouté de toutes les mères, l'Impératrice, bravant le péril et n'écoutant que son cœur, est venue près du lit de l'enfant malade tenter elle-même de la faire boire. L'enfant avait bu, lorsque, une heure après, elle s'est éteinte entre les bras de ses parents désespérés, mais fermes, et poussant la fermeté jusqu'à remplir eux-mêmes tous les derniers soins. Le soir de cette mort navrante, l'Empereur a écrit à M. de Girardin. Cette lettre est celle d'un père à un autre père.

» Cette mort d'une enfant que tout le monde admirait, il y a dix jours, jouant sur la plage, a consterné Biarritz.

» Aucun témoignage d'intérêt n'a manqué à M. de Girardin. Le télégraphe lui en apporte un nouveau tous les quarts d'heure. Si les consolations n'étaient pas un mot menteur, si elles consolaient, le père et la mère de Marie-Clotilde seraient consolés. »

***

Une intéressante feuille récemment éclose, *les Nouvelles*, nous apporte, pour terminer, un mot charmant d'un petit garçon de quatre ans.

La mère venait de parler avec d'autres dames de la meilleure façon d'élever les enfants. — « Il faut les prendre par la douceur, » avait-elle dit plusieurs fois, — tandis que d'autres mères insistaient sur l'efficacité de la poignée de verges.

Tout à coup le petit bonhomme renverse une tasse.

— Je vais te donner le fouet, lui dit sa mère irritée.

— Oh! maman, fait l'enfant en se mettant à genoux et joignant les mains, oh! maman, maman, prends-moi par la douceur!...

Robert HYENNE.

THÉATRES

Tandis que l'été se prolonge indéfiniment et que l'automne prend des airs de printemps, les directeurs des théâtres travaillent sans relâche pour nous préparer les plaisirs de la saison d'avance.

L'Opéra commence les répétitions de *Robert-le-Diable* pour les débuts de mademoiselle Mauduit, premier prix du Conservatoire, dans le rôle d'Alice.

A la Comédie-Française, pendant les études d'*Henriette*, la pièce nouvelle de MM. de Goncourt, on prépare la reprise du *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine, pour madame Lafontaine, qui y jouera le rôle illustré par mademoiselle Mars. En outre, on parle d'une reprise de *la Ciguë*, d'Émile Augier.

L'Opéra-Comique, en attendant que soit prête la *Fior d'Aliza*, de Victor Massé, s'en tient aux *Porcherons* et tâche de vivre grassement avec les richesses de son répertoire.

Ainsi fait le Théâtre-Lyrique, où *la Flûte enchantée*, de Mozart, alterne avec *Rigoletto*, de Verdi, et la *Reine Topaze*, de Massé. Il y a bien eu par là un certain *Roi des mines*, d'un ancien prix de Rome, M. Chérouvrier, mais... laissons en paix les morts!

L'Odéon, tout de neuf habillé, a rouvert ses portes avec *Pierrot héritier*, un acte en vers, de M. Arène, et *les Parasites*, plusieurs actes en prose, de M. E. Rasetti. De ce dernier ouvrage, le principal rôle a été confié à madame Doche, qui continue de mourir très-bien et se montre absolument indocile aux conseils de M. Dupin.

Au Gymnase, on répète activement *la Marieuse*, comédie en cinq actes, de MM. Lambert Thiboust et Ch. de Courcy. Cette œuvre, espérons-le, n'aura rien de commun avec la *Fabrique de mariages*, de M. le vicomte Ponson du Terrail.

Au Vaudeville, où *les Deux Sœurs*, de M. Emile de Girardin, ont atteint fort heureusement la soixantaine, tout le monde est sur le pont pour *la Famille Bonasson*, de M. Victorien Sardou, attendue cette semaine.

Les variétés, en dehors de quelques nouveautés déjà annoncées, viennent de mettre à l'ordre du jour *Barbe-Bleue*, trois actes des auteurs de *la Belle-Hélène*. Mademoiselle Schneider a été spécialement engagée pour chanter la musique d'Offenbach, qui a tort de ne pas se contenter des lauriers qui lui prodiguent chaque soir, les Bouffes-Parisiens.

Au Châtelet, on profite du *Déluge* pour dessiner les costumes et brosser les décors de *la Lanterne magique*, pièce curieuse.

A l'Ambigu, on répète *la Meunière* à petit bruit, tandis que Frédérick-Lemaître retrouve, dans *Trente ans, ou la Vie d'un Joueur*, ses succès d'autrefois.

Cependant le cirque Napoléon inaugure brillamment la saison d'hiver, et le professeur Cleverman, par ses expériences à la fois instructives et amusantes, attire la foule au théâtre de Robert-Houdin.

Viennent les nouveaux Délassements, qui vont ouvrir, et le cirque du Prince-Impérial, qui s'achève, et les amateurs de spectacle sauront, cet hiver, où passer leurs soirées.

Un dernier mot, un incident théâtral pour finir. La pièce intitulée *Madame Tallien*, que M. Ponsard doit faire jouer prochainement, se trouve subitement arrêtée, dit-on, dans son cours, par une opposition formelle du prince de Chimay, petit-neveu de l'héroïne du drame, qui refuse de laisser paraître sur les planches le nom et la vie de son aïeule.

Cette résistance du descendant de la fameuse madame Tallien nous étonne, et si elle existe, elle ne saurait être de longue durée, car si jamais un caractère, une vie historique, ont appartenu à la scène, c'est à coup sûr cette femme qui fut déesse sous la première république, fit les délices du monde galant du Directoire, et couronna d'un blason princier sa beauté déjà mûre, mais non entamée par une vie pleine d'émotions, de maris et de succès.

R. H.



MADAME BARBE-BLEUE

(PAGES D'UNE VIE D'ARTISTE. — SUITE.)

IV

L'ÉCHO MAGIQUE.

Le matin était venu.

Les heures de la nuit s'étaient traînées lentes et fiévreuses pour le jeune artiste. Un indicible mélange de pensées confuses, de rêves tantôt vagues, tantôt lucides, de souvenirs du passé, d'aspirations vers l'avenir, avait embrasé et fatigué sa tête. Tour à tour la Pietra Mala, le mont Giogo, l'aubergiste Giacomo, le majordome Brunello, le château, le parc, se succédaient dans cette vision sans fin et sans contours arrêtés. Mais surtout le blanc fantôme qui s'était dessiné un instant sur la lisière d'une allée dominait toutes ces apparitions. Évidemment Gaëtano sentait qu'il était entré dans un monde nouveau et mystérieux dont on ne lui avait pas révélé le secret.

Avec l'air frais de la matinée, le cerveau du jeune homme se calma sensiblement. Aux idées troubles du demi-sommeil succédèrent celles que produit la raison éveillée. Il ne fallut à Gaëtano qu'un moment de réflexion pour envisager la réalité dans ce qu'elle a de rigoureux, d'absolu. Il se dit que sa présence au château ne devait pas être autre chose qu'un passage, et qu'il y avait repris haleine avant de repartir, comme ces oiseaux, émigrant, qui, en traversant l'étendue de la mer, se reposent, pour rouvrir presque immédiatement leurs ailes sur la pointe d'un rocher. Rester plus longtemps en ce lieu où son séjour n'avait ni but ni raison plausible, c'était s'exposer peut-être à encourir un reproche d'indiscrétion. D ailleurs, il se disait encore qu'il n'est pas bon de s'amollir dans les douceurs d'un bien-être pour lequel on n'est pas né.

Après avoir pris le chocolat qu'un valet silencieux lui avait apporté sur un magnifique plateau d'argent, Gaëtano ne songea plus qu'à trouver Brunello pour le prier de faire agréer tous ses remercîments aux maîtres de la maison. Dans cette intention, il sortit du petit appartement où l'on avait installé et se trouva dans un vaste vestibule dont les murs étaient revêtus de stuc et garnis aux angles de bustes romains en bronze vert. Après avoir payé un tribut d'admiration à cet ensemble grave et imposant, il se hasarda à s'avancer. Une large galerie qui continuait le plan décoratif du vestibule le conduisit à un escalier de marbre blanc garni d'un tapis moelleux, et éclairé d'en haut par une vitrine arrondie d'où pendait un lustre de cristal. Ce qui charmait et surprenait le regard, c'était l'habileté avec laquelle le jour était ménagé. Aux deux étages régnait également un cintre peint à fresque dans le goût des intérieurs patriciens de Pompéi; les portes des appartements étaient faites des bois les plus précieux.

Ebloui, confondu, en face de ce luxe, qu'il n'avait jamais peut-être trouvé à un degré égal à Rome, même chez les Corsini, les Aldobradini, les Borghèse, il était demeuré d'abord immobile. Cependant cette intimidation s'effaça bientôt, et, coûte que coûte, l'artiste résolut d'en venir à ses fins et de découvrir Brunello, puisque celui-ci semblait se cacher.

Une porte était entr'ouverte. Gaëtano la poussa doucement, puis un peu plus; puis il l'ouvrit tout à fait; et alors il se trouva dans un appartement dont la somptuosité effaçait tout ce qu'il avait vu jusque-là. Décidément ce ne pouvait être en ce lieu que se tenait le majordome... Aussi notre aventureux investigateur allait-il se retirer, quitte à retourner chez lui et à y attendre patiemment celui qu'il cherchait, lorsqu'une voix du timbre le plus harmonieux et le plus pénétrant jeta ces mots :

— Est-ce toi, Fabia?...

Ne pas répondre, s'esquiver, était chose impossible. Gaëtano, vivement ému, s'avança.

La question fut réitérée sur un ton plus pressant.

Alors le jeune artiste comprit qu'il ne devait pas hésiter davantage. Il écarta doucement la tenture d'une portière de satin et se montra en même temps qu'il regardait.

Une admirable apparition s'offrit à ses yeux, l'apparition de la veille.

C'était cette noble femme à la taille de reine, au visage aussi régulier que s'il fût sorti du ciseau de Phidias. Elle était à demi couchée dans un large fauteuil au dossier renversé. Un peignoir de mousseline blanche tout garni de dentelles, l'enveloppait sans cacher ses formes divines ni gêner la flexibilité gracieuse de ses mouvements. Elle tournait le dos à la porte; mais une grande glace placée devant elle reflétait son image entière, depuis sa riche chevelure d'ébène jusqu'à la pointe de ses pieds mignons.

Si jusqu'alors Gaëtano avait pu être troublé, irrésolu, l'intimidation qu'il éprouva en cet instant fut de bien autre nature. Embrassant dans son esprit les discours tenus la veille par les campagnards au sujet du château et de ses habitants, les merveilles de cette demeure, son étrangeté, et enfin la singularité de cette dernière apparition qui semblait se rapporter à tout ce que l'on raconte des fées, des magiciennes, des Circés, en un mot des reines du monde enchanté; Gaëtano se demandait — bien sérieusement — s'il n'était pas le jouet d'une vision. Il se demandait encore si depuis douze heures il n'avait pas fait un rêve, et si tout cela, parc, château, meubles précieux, statues, n'allait pas soudain disparaître avec cette femme.

Cependant la dame parut comprendre cette pensée muette et timide; car elle laissa un fin sourire effleurer ses lèvres.

— Eh bien! dit-elle, signor Gaëtano, êtes-vous satisfait de notre hospitalité? rien ne vous a-t-il manqué?

— O ciel! madame, s'écria le jeune homme tout rouge d'émotion, comment saviez-vous mon nom et ma présence dans votre château?... car je suppose que j'ai l'honneur de parler à la noble châtelaine de céans.

— Vous pourriez vous tromper, reprit la dame avec un nouveau sourire et en se tournant à demi vers l'artiste qu'elle enveloppa d'un regard observateur; mais vous avez deviné. Ce lieu de paisible retraite est à moi. Et puisque je connais votre nom, je dois par réciprocité vous apprendre le mien : je suis la marquise Giulia dei Finbellini.

Gaëtano s'inclina respectueusement et en silence. Que pouvait-il dire? Ce nom illustre lui était inconnu, à lui plébéien qui n'avait rien de commun avec les races patriciennes. La marquise comprit la cause de ce silence, et elle se hâta d'ajouter :

— Vous avez paru surpris de ce que votre nom était venu jusqu'à moi. Quoi de plus simple, cependant? Ici, nous ne sommes pas habitués aux visites. J'ai bâti mon nid sur une montagne escarpée où n'arrive aucun bruit du dehors, où nul voyageur ne hasarde ses pas. Du premier au dernier jour de l'année, c'est la solitude. Or, votre arrivée a pu me surprendre à bon droit...

— Et moi, madame, dit chaleureusement Gaëtano, ce qui m'a vivement touché, c'est le bon accueil que j'ai reçu.

— Rien de plus naturel, signor. Je n'appelle ni ne désire aucune visite, mais je ne repousse pas celles qui me sont faites.

— En vérité, madame la marquise, votre extrême bienveillance a lieu de m'embarrasser. Je vous dois avant tout de la franchise; or, la franchise m'oblige de vous confesser que je ne m'attendais pas à l'honneur précieux de vous voir. Si on me l'eût offert, je m'y fusse peut-être dérobé par la fuite. Un hasard que je bénis maintenant m'a seul conduit auprès de vous...

— Je sais encore cela. Vous cherchiez sans doute mon majordome pour lui faire vos remercîments?

— Et mes adieux.

— Déjà!...

Elle jeta ce mot avec un nouveau regard non moins expressif que le premier.

Puis elle ajouta :

— Vous n'avez pas eu le temps, je pense, de vous ennuyer ici?...

— Oh! madame!...

— Ni de vous reposer. Vous en êtes encore à visiter les jardins; vous n'avez vu de cette habitation que votre chambre et un escalier; et vous n'avez fait que causer un peu longuement, il est vrai, avec mon majordome.

— Quoi! maître Brunello vous aurait-il raconté....? ou bien....

Gaëtano s'arrêta. Le souvenir de la rose lui revint à l'esprit... et il porta la main à son cœur, sur lequel la fleur précieuse reposait déjà, contenue dans une sorte de sachet qu'il avait, dès le matin, soigneusement façonné avec un morceau de soie et suspendu à son cou sous son pourpoint.

Ce mouvement avait été presque imperceptible, et la marquise n'eut pas l'air de s'en être aperçue.

— Vous vous étonnez, dit-elle... Ce n'est rien encore... Plus tard vous aurez d'autres sujets de surprise. Ici tout est différent de ce qu'on trouve ailleurs.

Elle s'arrêta et inclina un peu la tête. On eût cru voir la statue de la Mélancolie; ses blanches mains effilées s'étendirent et se croisèrent sur ses genoux.

Et alors le peintre songea involontairement aux confidences que lui avait faites Giacomo...

Quel mystère se cachait sous ce voile de tristesse, qui, du reste, s'effaça presque aussi vite qu'il s'était formé?

En effet, Giulia releva son front; et tandis que des larmes furtives humectaient ses yeux, elle imprima subitement à sa physionomie l'expression d'une gaieté vive et naturelle.

— Je n'ai pas achevé, reprit la marquise, la révélation que j'avais à vous faire. Je savais tout, sans que Brunello eût eu besoin de me rien raconter.

— Par exemple! si je ne craignais de vous contredire, je...

— Vous me donneriez bel et bien un démenti, n'est-ce pas? Tenez, puisqu'il vous faut des preuves, suivez-moi.

Elle quitta le fauteuil, et, d'un pas de sylphide, se dirigea vers un second salon où elle introduisit Gaëtano, qui l'avait accompagnée timidement et avec un certain battement de cœur.

Au centre de cette pièce il y avait une vaste coupe de porphyre, taillée en forme octogone et posée sur un pied élevé et sculpté avec soin.

— Voyez-vous cela? dit la marquise.

— Oui, madame.

— Eh bien! je vais vous procurer un nouveau sujet d'étonnement.

Elle sonna. Un valet parut.

— Romano, dit-elle, invitez de ma part messer Brunello à se rendre immédiatement dans la chambre du seigneur étranger.

Le valet s'inclina respectueusement et sortit.

Giulia et Gaëtano étaient demeurés seuls, dans cette attente pleine d'embarras qui précède un événement dont le sens échappe encore à l'esprit. Gaëtano, du moins, se trouvait sous le poids d'une émotion qu'il se reprochait presque : car enfin, qu'était-il vis-à-vis de la marquise, de cette grande dame si belle, si riche, si imposante? — Un inconnu, un pauvre artiste plébéien, — amené vers elle par le hasard, et qui devait nécessairement, par le cours même des choses, la quitter bientôt pour jamais.

Quant à Giulia, appuyée contre la coupe de porphyre, elle avait une attitude admirable.

Jugeant que le moment de l'expérience qu'elle voulait tenter était arrivé, elle se retourna en disant au jeune homme :

— Observez bien.

Puis, se penchant vers la coupe, elle prononça à demi-voix mais distinctement ces paroles :

— Brunello, n'est-il pas vrai que notre voyageur est un peintre?

Touchant alors légèrement le bras de l'artiste, elle lui dit :

— Penchez-vous à votre tour et prêtez l'oreille.

Il obéit docilement. Au même instant ces mots, articulés par le majordome, arrivèrent clairement répercutés par la coupe :

—Oui, madame la marquise... Il va, sans trop savoir où, chercher la fortune et la gloire. Son nom est Gaëtano.

En entendant cette réponse si précise, en reconnaissant surtout la voix de Brunello, le jeune homme recula frappé d'épouvante.

Giulia lui fit en souriant signe de revenir.

— Vous êtes un enfant! dit-elle.

— Eh quoi! madame, n'y a-t-il pas là du prestige, et si j'osais, j'ajouterais du sortilége?...

— A merveille. Votre stupéfaction se réduirait à néant si vous saviez que tout ceci est une simple affaire d'acoustique habilement ménagée.

— Comment! on pourrait causer à une telle distance, à travers des murs, et ce ne serait qu'une affaire d'acoustique?

— Pas autre chose. Mais essayez vous-même.

— Moi!

— En vérité, il croirait son âme en danger...

— Non certes, mais...

— Je vous en prie, ajouta la marquise, avec un accent qui lui était particulier.

Il n'y avait pas à résister. Gaëtano passa du rôle passif d'auditeur à celui d'interlocuteur; et, penché vers la coupe, il prononça ces paroles :

— Messer Brunello, ce pauvre artiste va poursuivre son pèlerinage à travers le monde où il entre inconnu; mais, quel que soit désormais son sort, quelques peines qui l'attendent, jamais il n'oubliera l'accueil bienveillant qu'il a reçu en ce château. Le souvenir de madame la marquise fera sa force comme son inspiration.

— Oh! c'est trop dire! s'écria Giulia.

— Madame, repartit vivement l'artiste, vous m'avez commandé de parler. J'ai exprimé mes sentiments de reconnaissance... C'était mon droit.

— Chut! fit-elle; écoutez la réponse.

La voix du majordome arriva de nouveau, apportée par l'écho mystérieux.



— Oui, disait-elle, gardez-le ce bon souvenir, et puisse-t-il vous protéger comme vous le méritez!

Il fallut, cette fois encore, à Gaëtano toute sa force d'âme et les admonestations de Giulia pour n'être pas effrayé ainsi qu'il l'avait été d'abord. Au reste, s'emparant à son tour de l'oracle de porphyre, elle y déposa ces mots qui terminèrent le colloque surnaturel :

— Brunello, je désirerais voir les dessins de notre artiste. Apportez-moi sur-le-champ son carton.

Et sans laisser à Gaëtano le temps d'opposer un refus modeste, elle le ramena vers le salon, qu'ils avaient quitté un quart d'heure auparavant.

Gaëtano se sentait dominé par une volonté supérieure. Il n'avait autre chose à faire qu'à obéir.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées lorsque le majordome parut, tenant sous son bras le carton.

V

LA PROMENADE.

Brunello fit à l'artiste un salut amical, comme à une vieille connaissance, et, sur l'ordre de la marquise, roula jusqu'à elle une table pour y poser le trésor de Gaëtano.

— C'est bien, dit-elle. Maintenant, signor, montrez-moi vos études, votre pensée; car c'est surtout dans les esquisses qu'on laisse parler son cœur.

Il ouvrit docilement le carton et en retira une à une ses feuilles, la plupart jaunies et rongées, les soumettant au regard de la marquise.

Celle-ci n'était pas de ces femmes évaporées qui jettent sur une œuvre d'art un coup d'œil superficiel et s'écrient avec des transports pleins d'affectation : « Admirable! superbe! » Son examen fut sérieux, muet, approfondi, tandis que le pauvre Gaëtano sentait une violente palpitation.

La visite des études étant achevée, Giulia leva sur le peintre ses yeux pénétrants et dit, d'une voix lente, grave, et dont l'accent avait quelque chose d'indéfinissable :

— Votre talent sort des chemins battus. D'une part, vous êtes en commerce avec les vieux maîtres, les génies du temps passé; de l'autre, vous allez aux sources mêmes de la nature. Les gens médiocres vous feront une rude guerre. Je vous plains; ils sont nombreux et vous êtes seul. Toujours ils sont forts par la cabale, et vous êtes faible, *poveretto!* C'est une lutte redoutable que vous engagerez. Est-ce que vous n'en frémissez pas d'avance?

— C'est mon sort, madame, et je dois le subir, quand même je succomberais.

— Vous êtes courageux.

— Je suis résigné. Ainsi toute objection serait inutile : chacun ici-bas suit le sentier qui lui a été tracé. J'ai été assez heureux pour pouvoir vous faire entendre mes remerciments; il faut, à présent, que je parte. Il n'y a aucune raison pour que je prolonge ici mon séjour. Vous aimez la solitude, et un étranger peut être impprtun.

— Il ne m'appartient pas, signor, de combattre vos projets. Mais ne me quittez pas du moins avant d'avoir vu le jardin. Je veux vous servir de guide.

Et sans laisser à Gaëtano le temps de réfléchir, elle se leva, fixa son peignoir avec un large ruban, puis dit :

— Je suis prête, venez.

Il la suivit, après avoir jeté un regard rapide sur Brunello. Celui-ci, selon sa coutume, était impassible.

Ce ne serait pas une œuvre aisée que de décrire les magnificences du parc où s'engagèrent nos deux promeneurs. D'un bout à l'autre il offrait un triomphe remporté sur la nature par l'habileté de l'art, qui avait su profiter des accidents d'un terrain montueux, aplanir les pentes, créer des prairies sur cette surface inégale et rude, ouvrir des perspectives inattendues, varier les feuillages; ici, épaissir l'ombre avec les chênes, les liéges, les cèdres; là, élever le rideau transparent et mobile des pins-parasols et des peupliers; entourer de corbeilles de fleurs les principaux arbres, utiliser les sources pour créer un lit sinueux à leurs eaux et les faire aboutir à un lac transparent. Sur cette onde abritée par des saules tordus nageaient majestueusement des cygnes qui, en voyant leur maîtresse, s'empressèrent de venir au bord en faisant entendre leur cri, expression de joie; plus loin, d'un kiosque élégant bâti pour elles, des tourterelles s'élancèrent et vinrent voltiger autour de Giulia; plus loin encore, sur la lisière d'une verte pelouse, des gazelles accoururent en bondissant, et léchèrent à l'envi la main de la marquise.

— Tout ce monde vous aime, dit Gaëtano.

— C'est vrai, répondit-elle en souriant avec mélancolie. Ils n'ont que l'instinct, mais ils sont sincères. En m'éloignant d'une société où la perfidie met des embûches sous tous nos pas, j'ai voulu me créer des amis dont je ne pusse jamais douter. Oh! oui, je suis bien sûre qu'ils m'aiment, *ceux-là!*

Un nuage de tristesse assombrit un moment sa belle figure. Mais elle ne tarda pas à relever fièrement le front, comme si elle ne voulait point donner au chagrin et aux souvenirs pénibles le droit de faire fléchir sa fermeté.

Et Gaëtano, qui avait marché de surprise en surprise, de merveille en merveille, se dit une fois de plus :

« Cette femme est un mystère vivant. »

Ils avaient parcouru à peu près toutes les allées du parc, distribué de telle sorte qu'il paraissait immense. L'artiste avait admiré les perspectives variées, l'ingénieux dessin qui permettait de revenir aux mêmes places par les chemins les plus divers; il avait remarqué aussi que, grâce à la hauteur des murailles, nulle part on n'apercevait le dehors.

— Telle a été ma volonté, lui avait répondu la marquise; j'avais besoin de me créer une thébaïde où je pusse achever mes jours loin du monde, dont je suis lasse...

— Ce monde où il me faudra vivre! dit tristement Gaëtano. Ah! pourquoi m'avez-vous montré tant d'objets enchanteurs!... La comparaison entre ce prestige magique et la réalité ne m'en paraîtra que plus amère.

La marquise ne répliqua rien. Le jeune homme avait trop raison pour que ces paroles fussent combattues.

Chacun des pas qu'il faisait pour retourner au château semblait à Gaëtano un degré vers l'abîme. En effet, c'était le moment de son départ qui se rapprochait. Intérieurement il se demandait s'il n'eût pas mieux valu pour lui coucher sous le chaume de Giacomo, à la Pietra-Mala, que se créer un regret.

Giulia, fatiguée de cet exercice matinal, pria Gaëtano de lui donner le bras. Il frémit en sentant le contact de cet être si parfaitement beau : car ils étaient tous deux si près l'un de l'autre que l'heureux Gaëtano pouvait respirer le souffle pur de la marquise, et, quand elle se penchait un peu vers lui, être effleuré par les grappes abondantes de ses cheveux.

Ils rentrèrent silencieusement.

« Bientôt, se disait l'artiste, je serai loin d'ici. Tant d'enivrement ne sera plus qu'un rêve, et l'oubli me sera commandé par le devoir et la raison. »

Lorsque Gaëtano arriva au salon d'où il était parti pour faire cette délicieuse promenade, il n'y aperçut plus son carton.

« Ah! pensa-t-il, Brunello est un homme à précaution. Il a apprêté mon paquet. »

Et donnant suite à ses idées :



— Madame, dit-il, voilà mon bonheur terminé. Il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous.

La marquise alla chercher dans un meuble un petit portefeuille de maroquin et le présenta au peintre en disant :

— Quel que soit votre talent, vous ne pourrez jamais réussir si vous n'avez devant vous du temps pour attendre, si vous n'avez le moyen d'entreprendre des œuvres capitales. Acceptez donc, je vous prie, un peu de mon superflu, et...

— Merci, madame, s'écria-t-il, les joues vivement colorées. J'ignore ce qui m'est réservé; mais je me le suis juré, je ne veux rien devoir qu'au travail et à la persévérance.

Sans essayer de combattre cette détermination, Giulia jeta le portefeuille sur le meuble où elle l'avait pris et alla s'asseoir dans un fauteuil, à l'autre extrémité du salon.

Des larmes mouillèrent les yeux de Gaëtano.

— Mon Dieu! dit-il, je vous ai offensée, madame!

— Non... vous m'avez refusé... mais je ne vous en estime que davantage.

En ce moment le grave majordome entra :

— Si le seigneur étranger est prêt à partir, dit-il, je vais lui servir de guide dans les détours de la montagne.

Une expression d'anxiété se lut clairement sur les traits de Gaëtano.

Quant à la marquise, elle avait repris son calme habituel, et ce fut elle qui répondit à Brunello :

— Vous allez vous rendre à Florence, mais seul, ou du moins avec Romano, pour y acheter des toiles, des pinceaux et des couleurs.

— Comment, madame!... demanda l'artiste, dont le cœur battait à rompre sa poitrine.

— Sans doute, signor, c'est très-simple : j'imagine qu'avant de me quitter pour toujours vous ne refuserez pas de faire mon portrait...

Gaëtano répondit par un cri de joie à cette proposition, et il courut dans sa chambre chercher son carton et ses crayons pour commencer immédiatement une esquisse.

Brunello l'avait suivi.

— Ami, dit le jeune homme en lui pressant les mains avec effusion, que je suis heureux! je reste! je reste!

— Hélas! murmura le vieillard, sera-ce un bonheur pour lui?...

VI

FRANCESCA DE RIMINI.

— Oui, cher Gaëtano, j'ai sondé, j'ai mesuré la vie dans tout ce qu'elle peut donner de joie ou produire de tristesse. J'ai, une à une, recueilli ses déceptions. Tantôt j'ai essayé d'engager une lutte contre le monde et ses perfidies; tantôt, passive, résignée en apparence, j'ai regardé en face et sans protester ni me défendre, les coups qu'ils me portaient, et j'ai paru étrangère au mal qui me torturait. C'est aussi, il faut l'avouer, une situation difficile que celle d'une enfant livrée seule et sans conseil à ce tourbillon dévorant. Car j'ai été comme vous, Gaëtano; je me suis trouvée isolée parmi les hommes. Ce que j'avais de plus que vous, il est vrai, c'est la richesse. Mais quelle triste école que celle de la fortune! Si vous n'êtes pas aveuglée par l'orgueil personnel, fascinée par la flatterie, vous ne tardez pas à démêler le but des hommages, des sourires, des madrigaux, de ces mille moyens stratégiques dont se servent, pour subjuguer un cœur, les conquérants de ruelles et les poursuivants de dots. Si, au contraire, vous ne voulez pas vous rendre au témoignage de votre raison et interpréter dans son véritable sens cette guerre polie et galante faite à vos yeux et à votre fortune, oh! malheur à vous qui ressentez des émotions vraies et profondes!... Malheur à vous qui avez des larmes à répandre!... Mais si l'on souffre pendant qu'on est trompée, combien plus encore souffre-t-on dès qu'on s'aperçoit de l'erreur où l'on a pu tomber! et comme ils semblent misérables, les attraits par lesquels on s'était laissée séduire!... Tout cela, je l'ai connu; j'ai traversé le monde, *via forte ed aspra*, comme dit notre Dante. Mais si je soulève un coin du voile de mon passé, ce n'est pas certainement pour me plaindre... On ne se plaint pas de la tempête lorsqu'on est dans le port... Je n'ai voulu que vous répondre, que vous donner une explication. Vous avez paru surpris de mon goût de retraite... Continuerez-vous à m'en témoigner de l'étonnement?

— Non, madame. Je respecte d'ailleurs vos motifs, quels qu'ils soient; et je suis loin aujourd'hui de m'étonner si vous préférez la société de vos arbres, de vos fleurs, des innocents habitants de votre parc, à celle des créatures humaines. Notre espèce ne vaut rien, à franchement parler.

— Ceci n'est pas pour vous, Gaëtano. Vous êtes bon. Et pourquoi l'êtes-vous? parce que vous avez souffert. La bonté, la perfection, ne sont qu'à ce prix.

— Oh! madame, n'employez pas ce mot de perfection, s'il doit s'appliquer à moi. Combien je suis loin de cette ligne supérieure où l'homme cesse et où l'ange commence!... Ma nature est pleine d'inégalités, d'aspirations que j'ai peine à contenir, de défaillances que je ne sais pas surmonter. Mon cœur est semblable à une de ces plaines du désert tout ouvertes, et au sein desquelles les vents se livrent des combats furieux. J'ai des désirs qui m'effrayent, des pensées que je me reproche avec remords...

— En un mot, vous êtes un artiste; et si vous ne viviez pas ainsi dans une espèce de tourmente perpétuelle, vous seriez, comme tant d'autres, le moule d'un honnête citadin. Eh bien, signor, qu'avez-vous à baisser les yeux, ainsi qu'un enfant?... Est-ce que ma *pose* n'est pas bonne? Me serais-je dérangée, par hasard, en parlant avec trop de feu?

Le peintre leva de nouveau son regard vers l'incomparable modèle qui, depuis un mois, occupait toute sa verve en absorbant toutes ses pensées. Ce regard en rencontra un qu'il eut peine à soutenir. C'était, pour ainsi dire, du diamant avec les étincelles les plus vives. Il y avait dans la manière dont la marquise contemplait Gaëtano un mélange de douceur et de fixité interrogative, et, — si ces deux extrêmes pouvaient se concilier, — d'effusion et de défiance. Il semblait toujours qu'elle fût entre le passé qui l'avait trop instruite peut-être, et l'avenir qui lui promettait des compensations. Car de nous en est-il un seul qui jamais dise au bonheur un irrévocable adieu?

— Vraiment, reprit-elle, je suis bien égoïste. Voilà trois heures que vous travaillez, et je ne vous ai pas encore invité à vous reposer.

— Je n'en avais pas besoin, madame. Le temps a passé sans que je m'en sois aperçu.

— Une autre fois, je compterai mieux. Laissez vos pinceaux... venez vous asseoir... On va vous servir le café; puis nous causerons, ou, si vous le préférez, vous me lirez quelques strophes de l'*Inferno*.

Elle quitta sa place pour s'asseoir sur le large et moelleux sofa, indiquant au jeune homme un carreau sur lequel il s'installa à ses pieds, tout comme un page d'opéra.

Alors elle dérangea avec précaution un coussin, et, de l'interstice qu'il y avait entre ce coussin et la muraille, elle retira une rose superbe.

— Tenez, dit-elle, mettez cette fleur à votre boutonnière. Je vous institue mon chevalier, pour que vous ne vous contentiez pas de porter une rose fanée dans un sachet.

— O ciel! madame, vous sauriez...



— Est-ce que je ne sais pas tout?

— En vérité, vous m'effrayez!...

— Enfant!

Elle lui attacha elle-même la rose.

La main de Giulia était si près des lèvres de Gaëtano, que les lèvres l'effleurèrent. Giulia tressaillit et parut troublée.

— Pardon! oh! pardon! s'écria Gaëtano; qu'ai-je fait!

— Je vous pardonne de tout mon cœur... dit la marquise avec un ineffable sourire, et en lui tendant cette fois ses deux mains, qu'il couvrit de baisers.

Elle était devenue pâle et avait détourné son visage.

— Oh! qu'est-ce que nous faisons!... murmura-t-elle; c'est de la folie... surtout de ma part. Tenez, Gaëtano, prenez Dante... Lisons... Il faut nous distraire...

Il alla chercher le livre, qu'il ouvrit au hasard. Mais on sait quels sont les caprices du hasard, et le livre s'ouvrit au cinquième chant, à l'épisode sublime de Paolo et Francesca.

Ce fut avec une animation facile à comprendre que Gaëtano lut les beaux vers qui disent la passion heureuse même dans le désespoir, même au sein du cercle fatal.

— Admirable déclamation!... admirable portrait!... Ici tout est vraiment admirable!

Gaëtano se retourna brusquement, au bruit de ces paroles que venait de prononcer une voix inconnue. La marquise avait tressailli, pendant que le peintre, fermant son livre, se levait et saluait en silence le visiteur.

Celui-ci s'avança vers Giulia avec force démonstrations de respect. Mais à travers ces marques de déférence perçait une certaine ironie où un Allemand eût volontiers démêlé un caractère méphistophélique; ce sourire qui fait relever la bouche aux deux coins et se dessiner le long des narines une ride profonde. Cet homme était d'une taille élevée; sa maigreur excessive le grandissait encore. Ses cheveux touffus se pressaient en désordre sur son front et retombaient à plat sur ses tempes; d'épais et mobiles sourcils, à l'arcature étrange, protégeaient ses yeux, dont la noire prunelle roulait incessamment; ses lèvres fines et sarcastiques étaient couvertes de longues moustaches qui rejoignaient un collier de barbe; enfin son teint brun semblait brûlé par le soleil. Si nous joignons à cette esquisse la mention d'un costume tout de velours noir affectant une forme inusitée, nous aurons peint complétement ce personnage, qu'un valet avait annoncé ainsi:

— Messer Gaddo Vergamini.

— Vous ici!... dit la marquise avec hauteur, par quel hasard?...

— Ce n'est point le hasard qui m'appelle auprès de vous, madame, s'empressa de répondre le nouveau venu, mais bien le sentiment de mon respect et de mon devoir.

— Je ne vous comprends pas, signor.

— Pardonnez-moi d'être tombé en importun au milieu d'une lecture intéressante. *Francesca... Guido...* deux êtres qui s'aiment jusqu'à la mort et même après la mort... c'est si beau! et si rare surtout!...

Il s'arrêta comme s'il voulait savourer l'effet de ses paroles. Gaëtano souffrait; cet homme lui faisait mal. Il alla machinalement s'asseoir devant le portrait pour se donner une contenance et se mit à faire quelques retouches: mais sa main tremblait.

Vergamini, bien qu'il ne pût se dissimuler la froideur de l'accueil qu'il recevait, n'était sans doute pas homme à se laisser déconcerter. Il s'amusa donc à poursuivre ainsi sa thèse:

— J'ai toujours admiré ces accents de tendresse et d'harmonie plaintive qui échappent tout à coup au poëte florentin. Ils étonnent et charment d'autant plus qu'ils contrastent avec des scènes d'une violence sauvage. L'amour dans l'enfer! les larmes au sein d'une fournaise toujours ardente! la rosée du ciel tombant sur des damnés! c'est sublime.

— Vous êtes lyrique, messer Gaddo, dit Giulia avec un froid sourire.

— Ne vous en étonnez pas, madame. On n'est pas artiste pour rien... et vous connaissez mes œuvres, vous!

Giulia fronça les sourcils et voila à demi son visage sous son éventail.

— Ah! dit Gaëtano, le signor est artiste?

— Mon Dieu, oui, répondit le visiteur; vous voyez en moi un confrère... Non pas un peintre, mais un sculpteur en figures de cire.

— Vraiment?

— Telle est ma spécialité, je m'en honore. Je sais prendre les empreintes, je sais mouler, je sais reproduire les traits avec l'apparence de la vie, la peau avec sa couleur exacte. N'est-il pas vrai, madame?

La marquise s'inclina légèrement. Gaddo poursuivit:

— Votre portrait est merveilleusement réussi; mais ce qui m'en plaît surtout, c'est qu'il prouve par son expression de sérénité, par son délicieux sourire, par la grâce et la richesse du costume, que vos idées sombres se sont modifiées.

— Signor Vergamini, s'écria la marquise, je n'accorde à personne le droit de porter un jugement sur mes pensées.

— Daignez m'excuser, madame. Je ne suis pas assez téméraire, assez indiscret, pour chercher à m'immiscer dans vos pensées secrètes. Seulement, j'ai pu me réjouir d'un changement...

— Rien n'est changé. Vous m'obligerez en cessant de vous occuper de moi.

— J'arrive mal à propos, à ce qu'il paraît. Je venais savoir si madame la marquise n'avait pas besoin de moi...

— Nullement.

— Un jour peut-être en sera-t-il autrement.

— J'espère que non.

— Il ne me reste donc plus, madame, qu'à vous renouveler l'expression de mon attachement sincère. Monsieur et cher confrère, recevez mes félicitations.

— Je vous remercie, dit sèchement Gaëtano.

Il signor Gaddo Vergamini fixa sur le jeune artiste un regard semblable à celui de la bête fauve qui des yeux dévore sa proie et choisit d'avance l'endroit où elle la saisira. Puis, courbant sa haute taille, il salua et disparut.

Un assez long silence suivit sa sortie. Gaëtano était à la fois triste et indigné; il eût aimé à soulager son cœur par quelques paroles vives; mais il comprenait, en voyant une ombre sur les traits de Giulia, qu'il devait attendre et se taire.

— Voulez-vous sonner? dit-elle.

Gaëtano obéit.

Brunello entra sur-le-champ.

— Où est cet homme? demanda la marquise. Est-il parti? Pourquoi l'avez-vous laissé entrer?

— Madame la marquise doit se rappeler qu'elle n'a jamais fait défendre les visites du signor Vergamini.

Alfred des Essarts.

(*La suite au prochain numéro.*)

CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

Mademoiselle Emma FAUCON, rédactrice.

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON paraît chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon*, voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies Gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Par une heureuse combinaison, CENDRILLON donne à toutes ses Abonnées, pour l'année 1864-1865 (commençant le 1[er] novembre 1864): *Une PRIME sérieusement avantageuse.*

Toutes les Abonnées de CENDRILLON reçoivent dans le numéro de novembre *un bon de prime* avec lequel elles auront gratuitement leur PORTRAIT, ayant 10 centimètres de hauteur sur 7 de largeur, encarté sur bristol et collé sur chine, exécuté par M. Frank, le photographe du monde élégant (18, rue Vivienne, au deuxième).

L'Abonnée peut transmettre ses droits en se conformant au programme qui accompagne le *bon*.

Ce *bon* est valable jusqu'au 1[er] novembre 1865. La valeur de cette attrayante Prime est supérieure au prix de l'abonnement.

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année et avoir le bon pour le Portrait, envoyer *CINQ francs* pour Paris; *SIX francs* 50 *centimes* pour la province, à M. GOUBAUD, 92, rue Richelieu, à Paris.

Pour la Belgique, à M. BRUYLANT-CHRISTOPHE, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les Libraires.

TROIS PUBLICATIONS

DE

PATRONS-MODÈLES PARISIENS

GARANTIS PARFAITS

PATRONS-MODÈLES DE LA COUTURIÈRE.

Les *Patrons-Modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des Patrons de grandeur naturelle, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de Cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGÈRE PARISIENNE.

La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des Patrons de grandeur naturelle, de tout ce qui compose la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de Dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE.

Les *Modes de l'enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de Patrons de grandeur naturelle des différents vêtements de petits garçons et les petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France, Pour l'étranger, suivant les conventions postales.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant à M. Henri Picart, rue des Petites-Écuries, 19, à Paris.



LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames ; Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle,

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Russie	34	18	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	36	19	10
Hollande	36	19	10
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie. — Grèce	36	19	10
Valachie. — Moldavie	38	20	»
Egypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Vénétie	36	19	10
Autriche	40	20	»
États-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre agent.

Une année, 35 shillings	43 fr. 75 c.
— avec traduction anglaise, 38 shillings	47 »
Six mois, 18 shillings	22 fr. 50 c.
— avec traduction anglaise, 20 shillings	25 »

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — S. O. BEETON, publisher of THE ENGLISH WOMAN'S DOMESTIC MAGAZINE, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Ce, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS. — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 48.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont charges de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. RIEU et FERLAY, négociants, 6, rue Impériale;

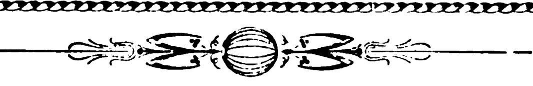
A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

ON PEUT AUSSI S'ABONNER DIRECTEMENT A PARIS

CHEZ M. ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR, RUE RICHELIEU, 92.

Les lettres non affranchies seront refusées.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

3ᴱ NUMÉRO D'OCTOBRE 1865

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR

Rue Richelieu, 92

SOMMAIRE DU 3e NUMÉRO D'OCTOBRE 1865.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES N° 795.

Petite fille de huit ans. — Paletot en drap *peau d'agneau* garni de biais et de boutons en velours. Nœud en chenille et soie.

Robe en taffetas avec biais en velours.

Chapeau en feutre avec bords très-cambrés garnis de velours.

Petite fille de dix ans. — Robe *Impératrice*, en taffetas, garnie, aux épaules, à la manche et au bas de la jupe, de biais en velours découpé en dents; boutons et plissés en velours.

Chapeau *matelot* en velours avec grand voile en tulle.

Petit garçon de cinq ans. — Costume *hongrois* tout en velours garni d'astracan avec brandebourgs en passementerie.

Bottes molles.

Petite fille de sept ans. — Paletot et robe en *velouté* garni d'un large biais en velours, de galons, de soutache et de boutons en jais.

Baby de dix-huit mois a deux ans. — Robe en popeline avec boutons et garniture en velours dessinant un paletot.

Grande ceinture en velours.

Petit garçon de six ans. — Costume Henri de Navarre tout en drap *velouté* avec galons en velours.

Chapeau de feutre avec plumes de faisan.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 31.

Première figure. — Chapeau *Empire* en velours épinglé rose avec oiseau. Bordé de blonde à la passe et au bavolet. Grosse rose sur le côté avec cordon de feuillages et de boutons de roses au-dessus du bavolet.

Égyptienne. — Casaque dont les petits côtés du dos viennent tomber sur la jupe pour former deux longues pattes. Le derrière est ouvert. La garniture est en dentelle et en passementerie. L'emmanchure est garnie d'une ruche de dentelle très-fournie. Une large guipure termine le bas des basques. Ce vêtement se fait également en velours de soie ou en soie gros grain.

Deuxième figure. — Toquet *Louis XIV* en velours à bords cambrés bordés d'un galon de perles. Aigrette à droite; belle plume à gauche.

Frimaire. — Le modèle Frimaire se fait en velours de soie noir de 50 cent. de largeur. Il forme casaque à deux *petits côtés;* mais ceux-ci, le devant et le dos, sont d'égale largeur dans le bas. A partir de la taille toutes ces pièces sont coupées très-larges afin de pouvoir se croiser, ainsi que l'indique le dessin, et chacune d'elles a les coins abattus. Tout le tour de la confection ainsi que le bas des manches et les emmanchures sont garnis de chinchilla. Sur chacune des pièces est appliquée une jolie plaque au *crochet* formant gerbe, mais excessivement légère.

Avis a nos abonnées. — En cas de changement d'adresse ou de réclamations, prière de vouloir bien nous adresser la dernière bande avec son numéro d'ordre.



SOMMAIRE DU 3e NUMÉRO D'OCTOBRE 1865.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu, 92.

Costumes d'Enfants A St. Augustin r. Nve. St. Augustin, 45 – Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon Chaussée d'Antin, 6.
Foulards du Comptoir des Indes Bd. Sébastopol, 129 – Corsets de la Mme. Simon r. St. Honoré, 183 – Parfums de Violet r. St. Denis, 317.

Entered at Stationer's hall. LONDON S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine 248, Strand W.C. MADRID El Correo de la Moda, P. 3 de la Pena

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Vous avez été forcées de rentrer dans l'obscurité, gentilles toilettes légères; gaze et mousseline, votre règne est passé. Vous vous êtes pourtant bien défendues, mais le temps est impitoyable pour vous comme pour tous; il y a des dates fatales, et le calendrier, trop véridique, nous marque la fin d'octobre avec un doigt crochu qui ne pardonne pas. Il devient prudent de revêtir le costume d'hiver; les jours sont courts, la campagne a dépouillé sa verdure, et le chasseur poursuit le gibier en foulant aux pieds les feuilles mortes des bois, sans daigner se souvenir qu'il était, il y a six mois, en admiration devant leurs teintes brillantes de fraîcheur. Ainsi va le monde!

Pour nous, qui venons devant l'aréopage afin de causer de modes, nous n'examinons qu'une chose : on va enfin nous montrer beaucoup de toilettes nouvelles. L'ennui qui nous gagnait, faute de pâture, avait à coup sûr réagi sur nos lectrices; maintenant nous allons leur servir du fruit nouveau, car nous en avons pour toutes les saisons. Et d'abord nous dirons que les robes sans taille, coupées à biais du haut en bas, triomphent sur toute la ligne; elles sont demandées aux couturières, qui les adoptent volontiers et se plaisent à les orner. Les étoffes épaisses conviennent principalement pour cette coupe en vogue. On nous en a montré plusieurs chez madame *Paul*, 41, rue Lafayette, une de nos couturières en haute réputation.

Les cordes en passementerie et perles, et les roulettes à aiguillettes, sont l'ornement préféré des robes Princesse ou Duchesse, comme il conviendra de les nommer. Chaque maison a son style de décoration. Madame Paul a une prédilection marquée pour les ornements sérieux; elle aime à faire du dessin, et elle a raison, puisque son talent le lui permet. Comme spécimens de ses nouveaux costumes nous citerons :

Toilette de sortie. — Robe de taffetas *moire ombrée*, violet Régina. Elle est garnie d'entre-deux de guipure Cluny posés comme il suit : deux rangs, distancés de 5 centimètres, posés en ondulations tout autour de la jupe; tablier d'entre-deux se diminuant par escalier et montant jusqu'à la ceinture. Sur le corsage-plastron figurent de ces mêmes dentelles, puis deux rangs sur les épaules et deux au bas des manches.

Toilette de soirée. — Robe de poult de soie rose. Dans le bas, une corde torsade rose et argent. Autour de la jupe, quatre rangs de bouillons de tulle, bordés de chaque côté par une fine guipure de Venise en tulle argenté. Corsage décolleté en tulle sur taffetas; le tulle est plissé en long. Un corselet rose cordé d'argent, à guipure pareille à celle de la jupe, forme des pointes en haut et en bas; il est attaché derrière par un chou rose garni de ferrets en argent. Le tour des épaules et les manches ont des ornements en rapport exécutés avec beaucoup de délicatesse.

Costume de ville. — Robe Pompadour. Jupe de poult de soie vert rubis, coupée de chaque côté sur des lés de moire pensée; les ouvertures sont entourées de cordelière pensée. Le devant de la jupe a des médaillons de guipure noire; ces médaillons se répètent au corsage et aux manches. Cette toilette, d'une grande élégance, est très-artistiquement composée.

Toilette de promenade. — Robe de faye gris-feutre. Dans le bas, une garniture d'un ruban bleu à tête de guipure noire; des bandes de rubans pareils, mais terminés par des franges de chenille et jais, sont posées en dessous de la bande unie qui fait tête à la distance de 5 centimètres l'une de l'autre; elles viennent jusqu'au bas de la jupe et sont retenues par un petit bouton de jais. Corsage uni avec ceinture bleue à gros grain. Ornements assortis aux manches.

Autre toilette de sortie. — Robe Princesse en veloutine tigrée noir et blanc. Grosse corde au pourtour. Casaque-pardessus en même étoffe avec gros boutons de jais.

Madame *Antonie* a depuis quelques jours dans ses salons toute une exposition de chapeaux charmants. La gracieuse voisine de madame Paul nous a permis d'en crayonner la description. On peut en diviser les motifs sans réussir à rendre leur aimable fraîcheur. Les chapeaux demandent à être vus. Voici nos notes :

Chapeau Empire, de tulle blanc bouillonné, avec bavolet lisse en velours bleu semé de perles blanches. Sur le côté gauche de la passe, une guirlande-traîne de petites roses glacées. Voile carré de tulle illusion. Intérieur d'un bandeau de velours et petites roses. Brides de taffetas blanc.

Chapeau de velours peluche blanc. Sur le côté, une touffe de fleurs en velours bleu à cœurs d'or. Le bavolet est richement orné de blonde et de chaînettes d'or. A l'intérieur, une touffe de petits marabouts à pointes d'or. Brides de taffetas blanc.

Chapeau de velours plein, nuance *hépatite*. Ornement autour du chapeau, au bavolet et sur la passe, en apprêts de guipure Cluny. Intérieur d'un bandeau de velours assorti, avec torsade d'or et un seul bouton d'or au milieu.

Chapeau de velours noir avec fond de tulle bouillonné. Des torsades d'or sont posées entre chaque bouillon. Sur le côté, un colibri posé en vedette dans une touffe de plumes aigrettes. Intérieur d'un bandeau de velours rouge brodé à l'orientale en arabesques d'or. Brides noires à filet d'or.

Nous pourrions multiplier encore ces citations, mais l'espace nous manque, et force nous est de remettre à un autre jour le compte rendu des nouveaux modèles que madame Antonie prépare pour la rentrée de ses nombreuses clientes.

Nous avons hâte de répondre aux demandes qui nous sont faites au sujet des confections de la maison *E. Boude*, 7, boulevard de la Madeleine. Nous voyons là des paletots de velours, à dos demi-cintré, garnis en rouleaux de passementeries auxquels se rattachent des aiguillettes. Des galons à grelots de soie sont posés autour du vêtement, aux manches et aux épaules. Cette même forme devient plus élégante encore avec des motifs de dentelle ainsi coupés : 1° pèlerine pour le tour du cou; 2° épaulettes; 3° manchettes à revers; 4° poches Louis XV, c'est-à-dire que le dessus de la poche est tout couvert d'un apprêt de dentelle exécuté sur le patron même de la poche.

En confections moins luxueuses, madame Boude nous donne toutes les fantaisies du jour. Des paletots de drap-peluche *tigré-danois*, simplement ornés d'une corde et de gros boutons de nacre blanche. Des vestons d'appartement, de velours astrakan ou de molleton à côte épaisse, sont coupés en formes nouvelles très-jolies et très-confortables. Des capelines de soierie ou de cachemire, décorées en guipure de Cluny, sont de haute nouveauté.

Une confection *Derby*, modèle qui tient le milieu entre le paletot et le veston, est de drap pelucheux, jaspé noir et blanc, avec ornement de brandebourgs et gros boutons de fantaisie. Cette forme sera très en faveur pour sortie du matin.

Nous remarquons que l'on emploie, cette saison, des boutons de grande dimension pour les confections de fantaisie, tandis qu'au contraire ceux qu'on applique aux robes sont petits et ordinairement de forme ronde. La passementerie est aussi plus sobre d'effet et plus solide. Les apprêts en torsades roulées, que l'on ne peut placer qu'à une assez grande distance en raison de leur volume, sont d'un bel effet sur les vêtements de drap-velours.

Quant aux motifs de dentelle ou de guipure, les femmes économes trouveront un grand avantage à les remplacer par la dentelle Monard (42, rue des Jeûneurs). La solidité de cette dernière la rend très-propre à l'ornementation des étoffes fortes; elle ne se déchire pas facilement comme les dentelles à réseaux fins et supporte d'être décousue plusieurs fois en changeant de destination sans imposer des frais de réparation. C'est parce que nous avons apprécié les avantages de la dentelle Monard que nous la signalons, alors que la dentelle devient d'une si grande utilité dans les accessoires de toilette.

Les fleurs employées à la garniture des chapeaux sont généralement en velours. Aussi, ce sont des fleurs de fantaisie, car il nous paraît bien difficile d'imiter les fleurs naturelles avec une étoffe épaisse. Madame *Léontine Coudré*, qui sait se tirer de toutes les difficultés avec son jeune talent rempli d'invention et d'initiative, nous a donné les fleurs en boules. Ces boules de velours ont la grosseur d'une châtaigne; elles sont piquées de points d'or ou d'argent et montées sur des tiges souples accompagnées d'admirables feuillages artistiques vert glacé.

On voit aussi dans les salons de madame Coudré (maison Tilman, 104, rue Richelieu), des touffes de marabouts dont les extrémités sont piquées en perles d'or, d'argent, de cristal ou de jais. Les modistes recherchent beaucoup ce genre de plume, qui se pose le plus souvent de côté sur la passe, ou encore sur le milieu avec les pointes revenant à l'intérieur. On les place aussi quelquefois à l'arrière du chapeau en manière de bavolet. Les plumes, il faut bien le dire, ont les honneurs de la saison comme garniture de chapeaux.

Les cheveux tiennent tant de place maintenant sur la tête, qu'il n'est pas nécessaire de rechercher une coiffure compliquée. Aux coques attachées sur le cou ont succédé des chignons d'une seule pièce, dont la grosseur prend de nouvelles proportions. Il devient très-difficile aux modistes de placer un chapeau sur la tête d'une femme; si l'on engage les cheveux en dedans, le chapeau ne va pas; il faut, de toute nécessité, laisser les cheveux par derrière, et cela nuit à la tournure de la calotte. Nous laissons à l'intelligence des coiffeurs le choix des modifications dont le moment nous semble arrivé, surtout en ce qui se rattache aux toilettes de ville.

Parmi les vêtements qui ont été commandés pour le retour de la campagne, nous avons remarqué des robes de chambre *genre oriental*, qui sont d'un beau style. Les plus jolies sont en foulard de l'Inde, choisi dans les assortiments du *Comptoir des Indes*, 129, boulevard de Sébastopol. On prend du foulard uni, de la nuance la plus dominante des rayures, et l'on prépare des coupures sur les côtés; on pose les bandes unies avec un entourage de tresses en filets d'or, et le pourtour à traine de la robe de chambre se borde d'un câble du même genre. Les manches sont larges seulement depuis le coude jusqu'au poignet. Une ceinture cordelière complète le vêtement. Ces robes sont ouvertes devant, si l'on tient à montrer des jupes en lingerie élégante; mais les modèles qu'on nous a montrés sont fermés. On ne met point d'autre garniture, parce que le foulard de cachemire a trop de nuances pour supporter des ornements.

Les robes de ville en foulard que l'on porte aujourd'hui sont à rayures Pékin à *larges raies;* le velours convient à ravir à ces dispositions, et nos lectrices pourront se convaincre que les garnitures de velours vont être adoptées dès que la plus grande partie des costumes de ville sera terminée par les couturières. On voit déjà des bandes de velours découpé à dents avec engrelures de guipure, des apprêts moitié velours et dentelle, et enfin l'innombrable collection des garnitures de fantaisie que nos bonnes faiseuses préparent d'après leurs inspirations.

Les corsages de foulard sont préférables aux corsages de cachemire; ils sont plus élégants et plus *glissants*, lorsque, pour sortir, on veut mettre une confection par-dessus. Pour ces corsages, nous conseillons d'employer le foulard uni blanc, bleu, violet ou ponceau; on l'orne de galon cachemire ou soutache. Les guipures Cluny et la dentelle Monard sont aussi très-bien portés pour ces objets d'actualité.

N'oublions pas, en attendant nos causeries sur la lingerie, de mentionner les nouvelles et charmantes collections de mouchoirs qui nous ont été montrées dans les magasins de la *Compagnie irlandaise*, boulevard de Sébastopol, 97. On y trouve surtout des motifs de vignettes illustrées et des mouchoirs brodés à un seul coin qui s'harmonisent d'une manière charmante avec les costume d'automne. Les coins en guipure Cluny, grande mode du moment, sont traités à la *Compagnie irlandaise*, dans des conditions exceptionnelles.

Nous ne pouvons rien dire de plus intéressant sur la question d'économie élégante que ce qui a été mentionné il y a quelques jours au sujet des robes teintes à la *Teinturerie européenne* de M. Périnaud, boulevard Poissonnière, 26. Les robes teintes et moirées dans cette excellente maison valent des robes *neuves*, et nous insistons sur le mot, parce que ce n'est point un éloge banal, mais un avis sérieux et parfaitement exact.

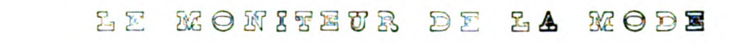
On se plaint de ce que la chaleur persistante des jours d'été a eu de fâcheuses influences sur la beauté. Trop de soleil ou trop de bise sont, en effet, de mauvais conservateurs pour la blancheur du teint et le satin de la peau. Nous ne nous en préoccupons pas. Les parfumeurs sont là pour y porter remède. La *Reine des abeilles* a une ruche pleine de coquets rayons, les étiquettes appellent le regard, on lit : « Eau de beauté de Sa Majesté l'Impératrice, crème Pompadour, lotion à la fraise, fleur de riz, rosée parfumée à l'ambroisie, savon de Thridace, savon au lis de Cachemir, » etc., etc. Tous ces produits méritent leur réputation. La maison Violet, rue Saint-Denis, 317, n'emploie que des éléments de premier choix, et le talent des préparateurs est le plus sûr garant de la valeur des compositions.

Nous nous sommes expliqués plusieurs fois sur les questions de parfumerie, et nous avons dit à nos lectrices ce que nous ne craignons pas de leur répéter aujourd'hui : « Employez toujours de la parfumerie de premier choix; aucune économie ne peut être faite sur cette question qui touche à l'hygiène. On peut porter un bijou en imitation, mais on ne met sur sa figure que des produits de parfumerie signés de noms dont l'honorabilité ne laisse aucune arrière-pensée. »

Marguerite de Jussey.



Planche 31.



LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE

Je commence ce courrier par la plus ébouriffante de toutes les nouvelles! On dit que le faubourg Saint-Germain entreprend une croisade pour détruire le luxe exagéré qu'on affecte aujourd'hui, et que les nobles dames qui en font partie doivent protester par une mise d'une extrême simplicité contre le luxe royal des financières dont les maris se sont enrichis à la Bourse et autres bourgeoises qui les imitent. Ce serait, à ce qu'il paraît, une duchesse parfaitement authentique de titre et de blason, remontant à la nuit des temps, qui se serait fait le Pierre l'Ermite de cette nouvelle croisade, qui aura bien certainement l'approbation des maris et de tous ceux qui leur ressemblent.

Le club réformiste vient de publier une sorte d'édit somptuaire à l'usage des femmes comme il faut; édit qui ne bannit ni les diamants, ni les bijoux, ni les dentelles, ni en un mot les mille colifichets qui font de la femme une châsse animée; seulement il défend de se parer tous les jours de ces brillants ornements, qui doivent être réservés pour les toilettes d'apparat, comme cela avait lieu jadis.

L'édit en question attaque donc surtout les toilettes de ville, et quiconque l'enfreindra verra devant elle toutes les portes se fermer, y est-il dit. Voilà donc l'élégante simplicité revenue à l'ordre du jour, et nous verrons si, dans la crainte d'être affligée de la pénalité dont seront frappées les récalcitrantes, cet édit sera observé mieux que ne le fut celui de Louis XIV, qui défendait aux dames de la cour de porter de la guipure, car la volonté toute-puissante du grand roi se brisa contre cette ordonnance, et la guipure sortit triomphante de la lutte dans laquelle avait voulu entrer contre elle celui devant qui tout fléchissait le genou sur la terre.

En attendant, l'Impératrice, elle aussi, se déclare contre la crinoline; ainsi rappelez-vous qu'à toutes les grandes fêtes qui ont eu lieu partout, notamment au camp de Châlons, Sa Majesté et toutes ses dames se sont montrées sans ce monstrueux ornement, ce qui augmentait de beaucoup et la grâce et les charmes de leurs tournures; nous pouvons donc espérer voir, cet hiver, nos toilettes prendre des proportions moins exagérées et dans leur luxe et dans la quantité des étoffes devenues nécessaires à leur confection depuis un si grand nombre d'années.

Voici une petite historiette qui fait beaucoup de bruit dans le monde de la finance, monde où les *potins* fructifient assez bien.

Un élégant personnage qui fait de fort bonnes affaires à la Bourse est marié à une femme bonne, aimable, spirituelle même au besoin, mais poussant la jalousie jusqu'aux limites les plus féroces: aussi passe-t-elle une partie de son temps à épier les jeunes clientes qui peuvent avoir affaire dans le cabinet de son mari, ce qui lui rend la vie la plus occupée et la plus désagréable que l'on puisse s'imaginer. L'objet de sa surveillance surtout est une petite femme très-jolie, très-élégante et menant, en tout bien tout honneur, une vie fort libre, grâce à un veuvage qu'elle porte très-gaiement depuis plusieurs années.

Notre jalouse avait, diverses fois, essayé en vain d'intercepter des lettres qui lui paraissaient suspectes, lettres écrites par cette jeune femme à son mari, quand, tout dernièrement, elle en saisit une apportée par une femme de chambre nouvellement entrée chez celle qu'elle croyait être sa rivale. Elle attendait que son mari fût parti pour la Bourse avant d'oser ouvrir l'enveloppe satinée et parfumée qui lui brûlait les doigts, puis, quand elle eut entendu sortir de la cour le petit coupé qui emportait son infidèle, le cœur palpitant, les yeux brillants d'une inquiétude fiévreuse, elle rompit le cachet et lut... une demande d'achat pour des actions de je ne sais quel chemin de fer, et cela au cours du jour.

Que faire?... Comme il était impossible de recacheter la lettre de façon qu'on ne pût pas s'apercevoir qu'elle avait été ouverte et qu'elle ne voulait, pour rien au monde, que son mari pût connaître sa mauvaise action, elle pensa que le meilleur parti qu'elle avait à prendre était de supprimer la malencontreuse lettre, et elle la jeta au feu.

Mais le lendemain son époux entra dans sa chambre, portant sur sa figure les marques d'une violente colère, et lui montrant un papier qu'il tenait entre les mains, il lui dit, les yeux brillants de fureur: « Expliquez-moi donc ce qui se passe, madame. Une lettre qui m'était adressée a disparu, et vous seule pouvez être coupable de ce méfait, car je sais qu'elle vous a été remise en mains propres... Eh bien! savez-vous quelle est la conséquence de votre mauvaise action?... Les valeurs que l'on me disait d'acheter ont monté; aujourd'hui, je viens de recevoir une autre lettre de madame ***, qui me dit de vendre pour réaliser son bénéfice, qui est de dix mille francs... Or ces dix mille francs il faut que je les donne de ma bourse, ou je compromets mon cabinet, ce qui peut me nuire beaucoup dans mes affaires. Seulement, comme c'est vous qui êtes coupable et non moi, et que c'est donc vous seule qui devez être punie, vous allez écrire à votre père pour lui demander cette somme, et cela de façon à l'obtenir, car c'est à cette condition seule que je vous épargnerai tous les reproches que vous méritez si bien. »

Et après cette tirade, le mari tourna le dos à sa femme, qu'il laissa doublement désolée, car l'avarice occupait aussi une place très-importante dans son cœur.

Aussi courut-elle après son époux pour chercher à lui persuader que donner les dix mille francs n'était point du tout une chose nécessaire, mais elle eut beau dire et beau faire, elle y perdit son latin et dut écrire sur-le-champ la lettre demandée, à son père, qui se fit à son tour un peu tirer l'oreille; mais son coffre-fort est assez bien garni pour supporter sans danger des saignées pareilles; il finit par s'exécuter, et les dix mille francs furent envoyés à la jeune cliente, qui s'amusa beaucoup de cette querelle de ménage, et la raconta à qui voulut l'entendre; aussi, comme cette aventure prête à bien des commentaires, on en fait de toutes sortes, et ce que je ne vous en raconte pas vous amuserait peut-être beaucoup plus que ce que je viens de vous dire.

Le prince de Montléard, qui est affligé de quatre-vingt-trois *saisons* (je n'ose pas dire *hivers*, et je ne peux pas, en bonne conscience, dire *printemps*), vient d'épouser mademoiselle de la Trémouille. Voilà, il faut en convenir, sinon des époux, au moins des noms bien assortis!... On raconte, mais je vous donne ceci sous bénéfice d'inventaire, qu'après la bénédiction nuptiale le prince alla, comme de coutume, demander à dîner à la duchesse d'O..., une de ses vieilles amies:

— Mais, monseigneur, est-ce que vous ne vous êtes pas marié ce matin? lui dit celle-ci, toute surprise de sa venue.

— Si fait bien, madame, répondit le prince en souriant, et ma femme est princesse; c'est tout ce qu'elle attendait de moi, sans doute.

Puisque je me suis lancée dans les histoires de mariages, je veux vous en raconter encore une.

Un élégant flibustier des salons de Paris, qui se faisait appeler le baron de T..., dans les salons où il s'était introduit à l'aide de lettres de recommandation de grands personnages, lettres



obtenues je ne sais comment, s'était enamouré sinon de la beauté, au moins de la dot d'une jeune fille appartenant à une famille de la haute finance. Quand l'hiver fut fini, il suivit la jeune fille aux eaux, en voyage, partout enfin où sa mère, qui aime fort la locomotion, voulut la conduire, et comme le titre du quidam plaisait très-fort à la mère, tandis que son physique et son esprit charmaient la fille, il se vit si bien accueilli par ces dames, qu'un beau jour il osa parler de mariage ; demande qui ne fut pas refusée, au contraire.

Alors ces dames revinrent dans la belle propriété que possède leur époux et père, en ramenant l'heureux baron avec elles. Le bon père dit *amen* au désir de sa fille, le contrat fut signé en grande pompe, et le jour de mariage fut fixé comme très-prochain, lorsque le faux baron fut démasqué par une rivale de la future épouse accourue du quartier Bréda à la terre de *** tout exprès pour punir son infidèle en dévoilant la bassesse de sa naissance et l'infamie de son industrie.

Vous comprenez les hauts cris qui furent jetés par tout le monde à cette découverte, et la famille... vient de partir pour passer l'hiver à Naples, en disant que ce climat était nécessaire à sa santé. Fiez-vous donc aux lettres de recommandation et aux apparences!...

Comtesse DE BASSANVILLE.

LA COQUETTERIE

(SATIRE)

Coquetterie, instinct de la femme qui s'aime,
Ambition de plaire au profit de soi-même,
Art que les filles d'Eve ont appris du serpent ;
Action de l'orgueil qui triomphe en trompant,
Mensonge de l'amour, magnétisme des charmes
Dont les séductions sont de perfides armes ;
Coquetterie, esprit de qui n'a pas de cœur,
Qui donc peut avoir foi dans ton règne moquer?

Science dont Satan délivre le diplôme,
Empire frauduleux de la femme sur l'homme,
Qui donc accepterait ta fausse royauté?
C'est de l'âme que vient la loi de la beauté.
Les sottes vanités mentent, n'ayant point d'âme :
Les chastes sentiments sont l'honneur d'une dame.
L'amour vrai, seul, inspire un tendre attachement.
Feindre ce qu'on n'a pas, c'est agir lâchement ;
Car, du jour que la fraude a fait tomber ses voiles,
Le firmament se ferme aux trompeuses étoiles ;
Oui, du jour qu'une femme est prise sur le fait,
Et que sa comédie a perdu son effet,
Du jour qu'il est certain qu'elle n'est pas sincère,
Et que Dieu, de son cœur, met à nu la misère,
Dès ce jour, le mépris dicte un arrêt fatal,
On brise la statue avec son piédestal ;
L'or pur est devenu du chrysocale terne,
Le diamant du strass, le phare une lanterne :
De l'adoration le vrai culte est détruit,
Et la rose d'amour n'en est plus que le fruit.

Dans les ordres du cœur dès qu'un de nous s'engage,
Du culte que l'on sert on prend le pur langage ;
Quand de deux volontés se fait le noble hymen,
Quand s'offre des deux parts le don sans examen,
Si l'un manque à la foi révélée et promise,
Si des deux engagés l'un retire sa mise,
S'il divorce au moment où l'on se croyait sûr,
C'est faire banqueroute à l'amour resté pur.

Celui des deux qui cherche une ruse secrète
Pour rompre, et dont le cœur soudain bat en retraite,
Celui-là qui se fait un jeu d'un tel bonheur,
Qui biseaute l'amour (l'amour a son honneur),
Qui, sur des sentiments dont le droit le dérange,
A souscrit faussement une lettre de change,
Qui triche, comme au jeu font d'élégants filous,
Et qui de ses devoirs s'évade à pas de loups,
Celui-là n'avait rien dans le sang ni dans l'âme ;
Il ne vaut pas l'honneur ni l'aumône d'un blâme.
Il n'avait rien de grand (le grand a sa pudeur):
Les cœurs faux ont toujours manqué de profondeur.

Malheur donc au faux air de franchise avec grâce,
Qui, pour vous abuser, tendrement vous embrasse.
Ce talent féminin, qui vit de trahison,
Met dans chaque parole un délicat poison.
Les mensonges dorés sont la langue des lâches ;
Sur un manteau d'hermine il ne faut point de taches ;
Donc c'est un art coupable et perfide à la fois
De ne rien révéler de son cœur dans sa voix.
Après le déshonneur, la bassesse et l'envie,
C'est ce qu'on doit le plus haïr dans cette vie.

Qui nous trompe une fois ne peut rien garantir.
Mentir aux yeux, aux sens, à l'esprit, c'est mentir !
Tout ce qui n'est pas vrai, quelque éclat qu'on lui donne,
Ne mérite jamais que le vrai lui pardonne.

L. BELMONTET.

Un journal littéraire, *les Tablettes de Pierrot*, donne la liste des dames qui ont reçu la croix de la Légion d'honneur ; la voici :

1° Mademoiselle Dusouillier (sœur Hélène), supérieure de l'hospice de Jouarre (Seine-et-Marne), décorée le 7 août 1852.

2° Madame Abicot de Ragis, femme du maire d'Oizon (Cher), et qui, à l'occasion des événements de décembre 1851, défendit la mairie contre une bande de malfaiteurs qui voulaient brûler les registres, et les mit en fuite. Décorée le 20 août 1852.

3° Mademoiselle Chagny (sœur Barbe), supérieure de l'hôpital de la Grave, à Toulouse. Décorée le 18 octobre 1852.

4° Mademoiselle Massin (sœur Jeanne), supérieure des filles de la Charité, à Compiègne. Décorée le 26 décembre 1852.

5° Mademoiselle Rendu (sœur Rosalie), supérieure des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Décorée le 27 février 1852.

6° Mademoiselle Rosa Bonheur, artiste peintre. Décorée le 8 juin 1865.

Sur les six dames décorées depuis 1852, une l'a été pour un acte de bravoure, quatre pour leur dévouement à l'humanité et une pour le talent.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Si l'abondance de biens ne nuit pas, comme on dit, elle gêne parfois le chroniqueur littéraire qui voit s'empiler et s'empiler tous les jours sur sa table les productions sortant des librairies de Paris. Force lui est de choisir, parfois de s'en rapporter au hasard, de négliger les unes, et quelquefois les meilleures, d'ajourner celles qu'il n'a pas eu le temps de lire, et c'est un sacrifice peut-être qu'il fait! Le jour suffit bien au jour, mais le temps ne suffit pas toujours aux critiques. Soyons donc avare de réflexions inutiles; ménageons l'espace, et Dieu sait si nous pourrons dire tout ce que nous avons à dire!

La publication du *Théâtre complet d'Alexandre Dumas*, qu'avait entreprise la maison Michel Lévy frères, est aujourd'hui entièrement achevée, sauf, bien entendu, les nouvelles productions dramatiques qu'Alexandre Dumas pourra y joindre encore, et elle se compose de quatorze beaux volumes d'environ 500 pages chacun, que le public a successivement accueillis avec une égale faveur. Les œuvres dramatiques de l'auteur d'*Antony* ont, en effet, leur place marquée dans toutes les bibliothèques qui se forment. Les lettrés de la génération présente ne peuvent étudier le mouvement littéraire de 1830 que dans les œuvres qui en ont été l'expression éclatante, et qui sont restées debout, survivant à toutes les luttes, à toutes les batailles et à toutes les surexcitations de cette époque fiévreuse.

Le *Théâtre complet d'Alexandre Dumas* est, du reste, curieux et intéressant à plus d'un point de vue. Outre que l'on y retrouve l'empreinte brûlante et énergique des idées littéraires qui remuaient tous les esprits aux premières années de cette révolution intellectuelle, on peut, en le suivant progressivement, se rendre compte des modifications que le théâtre contemporain a subies peu à peu, à la suite de ces tentatives turbulentes.

Ce recueil est en quelque sorte l'histoire du théâtre moderne; chacune de ses pièces est une date, et jamais l'histoire ne fut plus attachante et n'offrit au lecteur un plus sérieux intérêt.

La Belle Jenny, par Théophile Gautier. Une histoire invraisemblable; mais racontée avec ce brio, cette émotion, ce style chaleureux que Gautier sait mettre dans toutes ses œuvres. Il s'y manifeste une tendance philosophique mal exposée et qui n'est pas dans les cordes du talent de M. Théophile Gautier. A chacun sa voie.

Celle de madame Mie d'Aghonne est de toucher avec art et finesse des sujets périlleux et difficiles. C'est ce que prouve le très-joli ouvrage qu'elle vient de publier chez l'éditeur Achille Faure, sous le titre de : *Le Mariage d'Annette*. Connaissance du cœur humain et surtout de la femme, observations fines et délicates, de l'émotion, du sentiment dans une juste mesure, tout ce qu'il faut pour faire réussir grandement un livre.

Parmi les ouvrages nombreux que publie M. Achille Faure avec une activité qu'encourage le plus souvent le succès, je citerai en passant les *Mémoires d'une honnête fille*, qui méritent, par ce temps de *Mémoires* de toutes sortes, une étude spéciale. J'y reviendrai donc, mais je m'arrêterai sur le charmant voyage de M. Charles Monselet : *De Montmartre à Séville*, en passant à peu près par toutes les villes de l'Europe : Paris, Saint-Malo, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Strasbourg, Londres, Baden, Anvers, et par l'Italie. J'en oublie, mais le lecteur comblera les lacunes de ma mémoire. Ce que je puis dire, c'est que partout où s'arrête M. Monselet, il fait une halte spirituelle; l'esprit d'observation et de fine critique dont cet écrivain est particulièrement doué se manifeste à chaque page. Avec lui, il n'y a ni à craindre ni à espérer des émotions violentes; pas de dramatiques aventures, mais de simples récits, des coups de pinceaux charmants. Qui ne connaît le *Voyage sentimental* de Sterne? qui n'a admiré ce livre éternellement ravissant? Monselet est un descendant direct de Sterne, qui eût signé des deux mains la promenade de *Montmartre à Séville*.

A l'heure où ces lignes arriveront sous les yeux de mes lectrices, la librairie internationale aura mis en vente le volume de poésie de Victor Hugo : *Les chansons des rues et des bois*, qui doit être publié le 23 octobre.

Ce volume, dont j'ai été assez heureux pour parcourir quelques pages en épreuves, sera rangé au nombre des plus belles œuvres de l'illustre auteur des *Orientales*. Depuis longtemps annoncé, ce livre était attendu avec une impatience qu'on s'explique par le public amateur des belles productions. C'est une œuvre d'apaisement et de recueillement, comme on a dit : mais c'est aussi, et avant tout, une œuvre charmante dans laquelle il y a des larmes et des sourires. L'ouvrage est divisé en deux livres : le premier, sous le titre de LA JEUNESSE, contient six poëmes : *Floréal*; *Complications de l'idéal*; *Pour Jeanne seule*; *Pour d'autres*; *Silhouettes du temps jadis*; *L'éternel petit roman*. — Le deuxième livre, LA SAGESSE, contient : *Ama*; *Crede*; *Les oiseaux et les enfants*; *Liberté, égalité, fraternité*; *Nivôse*. Je puis le dire hardiment, ce sont là autant de petits chefs-d'œuvre.

Voilà de quoi nous consoler de tant de mauvais livres et de tant de mauvais feuilletons dont on inonde la librairie et les journaux. Il ne faut jamais désespérer de rien : les poëtes sont toujours là!

La même librairie internationale publiera, au mois de janvier, un autre grand ouvrage de Victor Hugo, trois volumes de prose, un vigoureux roman : *Les Travailleurs de la mer*. Il va sans dire que des *Chansons des rues et des bois*, comme des *Travailleurs de la mer*, je vous rendrai compte en leur temps.

Puisqu'il s'agit de *travailleurs*, il est un livre que je tiens essentiellement à vous recommander, et dans lequel il est question des travailleurs de tous les temps et de tous les pays. Ce livre, anglais de naissance, est intitulé *Self-help*, c'est-à-dire *Aide-toi*; il est signé du nom d'un écrivain, Samuel Smiles, qui s'attache à retrouver dans la vie des hommes laborieux des exemples de courage et des encouragements. Cet ouvrage, aussi fructueux à lire que Plutarque, a été traduit en français, d'une façon des plus élégantes, par M. Alfred Talandier, et a été édité par M. Henri Plon. C'est, je le répète, un livre utile, réconfortant, qui empêchera bien des faiblesses de se produire et qui donnera du cœur aux désespérés dans les moments difficiles de la lutte.

De pareilles publications ne sauraient être trop vivement recommandées au public, et pour mon compte je voudrais avoir dit mon sentiment avec assez de chaleur pour faire mes lecteurs et mes lectrices partager ma conviction à l'endroit de cet excellent livre.

J'ai mis le couteau dans trois volumes dont je suis assuré de n'avoir que du bien à dire : *Le Péché de vieillesse* de M. Jules Richard, le spirituel chroniqueur quotidien de l'*Époque*, un ouvrage dont le succès n'a pas attendu mon jugement, et il a bien fait; — l'*Odyssée d'Antoine*, par madame Raoul de Navery, un laborieux écrivain fort à la mode aujourd'hui, et dont les romans d'une moralité incontestable sont fort recherchés, et un volume de madame la comtesse Montemerli, une femme

d'esprit et de cœur maniant finement la plume ; ce volume, intitulé *Entre deux femmes*, sera apprécié par nous dans une de nos prochaines revues littéraires ou dans une de nos causeries du mois; mais je suis certain à l'avance que les ouvrages de madame de Navery et de Montemerli seront au midi de leur succès quand nous en parlerons plus longuement.

Je ne terminerai certainement pas cette causerie sans vous parler d'un charmant petit volume intitulé *Rêveries maternelles*, dû à une plume anonyme; un excès de discrétion nous interdit de nommer l'auteur. Il n'est pas une mère de famille qui ne veuille lire cet ingénieux ouvrage, où le bon sens le dispute à la grâce. *Rêveries* ne dit pas *rêves*. Or la mère qui pense et écrit comme madame *** est évidemment pénétrée à fond du sujet qu'elle traite, et elle le traite avec l'expérience souvent précoce que donnent la tendresse maternelle et le sentiment du devoir. C'est là un livre que le titre seul recommande, et le succès doit en être aussi grand qu'il y a de mères de famille en France. J'ajoute que le luxe typographique donne un attrait de plus à ce volume épais d'un doigt, et qui contient plus d'excellentes choses que bien des gros ouvrages.

Xavier Eyma.

Le premier coup de pioche a été donné, dans la première quinzaine d'octobre, aux travaux du Champ de Mars, en vue de l'Exposition universelle de 1867. Il paraît qu'on doit construire une vraie petite ville à côté du palais de l'Exposition. Des salles de bain, des lavabos, des salons de conversation, de repos et de correspondance, un coiffeur, un tailleur, un bottier, un bureau de poste et de télégraphie, y seront annexés. Nous ne savons quel spéculateur hasardeux a même parlé d un théâtre.

A propos d'exposition, l'Union centrale des arts, dont nous avons déjà parlé, a pu, à force de démarches, réunir pour quelque temps, au premier étage de l'ancien palais de l'Industrie, une collection unique, à laquelle elle a donné le nom de Musée rétrospectif, et qui comprend un grand nombre de riches collections particulières. Nous ne voudrions pas médire de nos contemporains, mais les produits de l'industrie moderne, plus simples et plus corrects d'ailleurs, pâlissent un peu devant les merveilles du passé. On ne peut trop remercier les amateurs qui ont contribué si bienveillamment à prêter des trésors dont on ne se dessaisit pas volontiers.

Il faudrait, pour tout citer, une série d'articles spéciaux. Mentionnons en courant les verreries, émaux et céramiques de M. de Rothschild, les bronzes anciens de M. Spitzer, les meubles historiques de M. de la Villestreux et de M. Recappé, un marchand qui est en même temps un amateur distingué ; l'argenterie du baron Pichon, les tabatières de M. ***, la collection très-complète de sceaux, cachets, monnaies et bijoux anciens et modernes de M. Charvet, numismate distingué, qui vient de publier un remarquable travail sur les *Origines du pouvoir temporel des papes précisées par la numismatique*.

Une salle entière a été réservée à la collection du marquis d'Hertford : vieux saxes, vieux sèvres, armes rares, livres précieux, etc. ; une autre, aux trésors des rois de Pologne, qui appartiennent aujourd'hui pour la majeure partie à la famille Czartoryski. Une série de gravures, qui représente un carrousel donné à nous ne savons quelle occasion par les Polonais au commencement du XVIIe siècle, initie bien le visiteur à ce luxe barbare dont il voit les échantillons dans les lourdes chaînes d'or et les reliquaires surchargés de pierreries qui ont appartenu aux Jagellons. Maintenant il est bien évident que, comme fini de travail et comme commodité, la moindre bourgeoise porte aujourd'hui des bijoux bien supérieurs à ceux des princesses polonaises d'autrefois.

Enfin, la pièce capitale de ce musée rétrospectif est la collection des armures appartenant à S. M. l'Empereur. Les panoplies et la salle ont été disposées avec un art de perspective infini. Il faudrait des connaissances spéciales pour risquer une description détaillée de cette collection.

Parmi les casques, les épées et les anciennes armes à feu, on trouve des pièces qu'on dit être fort rares.

Au reste, l'exposition des arts industriels organisée par l'Union centrale des arts se complète chaque jour, et à chaque nouvelle visite nous y trouvons quelques curiosités nouvelles. Ces jours derniers, dans ces mêmes salles du musée de l'art rétrospectif dont nous venons de parler, nous avons vu un petit meuble d'une véritable valeur historique. C'est un orgue donné à Napoléon Ier par l'Impératrice Joséphine. Le système musical est dissimulé dans une riche et élégante caisse d'acajou, ornée de ciselures et supportée par une figure agenouillée en bronze. L'orgue, qui a été conservé avec le plus grand soin, exécute les airs qu'affectionnait particulièrement l'Empereur, et qu'il avait, assure-t-on, l'habitude de chantonner et même de siffler quand il était seul.

R. H.



MADAME BARBE-BLEUE

(PAGES D'UNE VIE D'ARTISTE. — SUITE.)

— Il se peut... Mais que celle-ci soit la dernière. Vous m'entendez?

— Oui, madame la marquise.

— Est-il parti?... Vous n'avez pas répondu.

— Il est descendu à la crypte pour voir si...

— C'est assez! interrompit Giulia avec force. Allez veiller à ce qu'il s'éloigne, et pas un mot de plus.

Le majordome sortit.

Tout ce qui venait de se passer,— en y comprenant cette dernière scène,— avait impressionné Gaëtano au plus haut degré. Il était devenu rêveur, et, posant le pinceau, il avait laissé sa tête s'incliner.

Il fut tiré de cet état d'affaissement par Giulia elle-même, qui, d'un bond, s'élança vers lui et l'entoura de ses bras, comme si elle voulait le protéger, en s'écriant avec des larmes :

— Non, non... ce n'est pas à *lui* qu'il arrivera malheur! je le défendrai!... Dieu veillera sur lui! sur lui qui est si bon, si dévoué!... Cet homme m'a brisé le cœur!...

VII

L'ADIEU.

Gaëtano était stupéfait, immobile, incertain entre la joie et une impression douloureuse dont la cause échappait à son esprit.

Alors la raison revint à Giulia. La noble dame comprit sans doute ce que son mouvement pouvait avoir eu d'inexplicable... car, poussant un gémissement et couvrant son visage de ses mains, elle sortit d'un pas précipité.

Ce jour-là, elle fit dire à Gaëtano qu'elle ne dînerait pas avec lui.

Le lendemain, l'artiste envoya Brunello demander à sa maîtresse s'il lui conviendrait de poser.

Elle fit répondra que le portrait lui semblait terminé et qu'elle en était complétement satisfaite.

Ce jour-là encore, Gaëtano ne vit point la marquise.

« Tout est fini, se dit-il. Un moment, j'avais cru..... Mais quelle était mon erreur!... Pauvre fou, dissipe, si tu le peux, l'illusion que tu avais trop facilement accueillie. Tâche d'oublier ton rêve enchanteur... et pars. C'est maintenant que ton séjour n'aurait plus de prétexte. »

Il appela Brunello. Celui-ci était plus mystérieux et plus réservé que jamais.

— Messer, dit Gaëtano, vous avez été plein d'obligeance pour moi depuis que j'ai mis le pied dans ce château. Déjà vous vous êtes offert à être mon guide, pouvez-vous m'en servir aujourd'hui?

— Ce serait très-volontiers si mes occupations me le permettaient; mais pour demain, comptez sur moi.

— C'est convenu?

— Oui, bien convenu.

— Et pourriez-vous remettre à madame la marquise cette lettre?

— Je ne sais si...

— Une lettre d'adieux! Ne me refusez pas cette grâce.

— Donnez.

Nous briserons le cachet pour faire connaître au lecteur le contenu de la lettre de Gaëtano. Elle était conçue ainsi :

« C'en est fait; l'heure de mon départ, tant de fois remis, est arrivée; et je suis presque honteux d'avoir à vous renouveler, madame, l'adieu que je vous fis entendre il y a un mois. Il me semble que vous avez alors consulté votre cœur généreux, et que mon séjour en votre château a été en quelque sorte un effet de votre commisération. Quel intérêt eussiez-vous eu à me retenir? Quelle satisfaction votre portrait pouvait-il vous causer à vous qui, foulant aux pieds les petites considérations du monde, les préjugés et les caprices mesquins de la société, avez détourné vos yeux de cette scène où se débattent soit des intérêts qui abaissent, soit des passions qui tuent? Ce portrait ne pouvait être d'aucun prix pour vous : le miroir qui reflète vos traits admirables vous en dit davantage.

» Mais non, vous avez pensé : « J'abriterai quelques jours ce
» pèlerin déjà fatigué, quoiqu'il ne soit qu'au début de son
» voyage; je couvrirai d'une ombre douce son front brûlé par
» le soleil et desséché par la poussière; grâce à moi, lorsque
» reviendra le moment où il reprendra le cours du voyage, son
» pied sera reposé, son front rafraîchi. »

» Telle a été votre généreuse intention; et je la bénirais peut-être si elle n'avait pas produit l'effet contraire à celui que vous en attendiez. Ce n'est pas le calme que je vais emporter, mais l'ouragan; ce n'est pas le frais de la neige, mais la chaleur du feu. Oh! combien je bénirais le sort si en ce moment il ne m'imposait que la mesure de chagrin que j'avais en entrant chez vous! Si alors j'avais des peines vagues, aujourd'hui j'en ai de réelles; et si je pleure, je sais maintenant pourquoi...

» Jamais je n'eusse osé dire ces choses : il a fallu, pour que je misse mon âme à découvert, cette liberté que donne le papier. On écrit des paroles que pour rien au monde on ne prononcerait.

» Je pars et j'emporterai votre image. Elle me guidera, elle me soutiendra. Ce qui m'a blessé sera ma guérison, ce qui m'accable fera ma force. Adieu, adieu!

» GAETANO. »

Le soir était arrivé avec ses ombres mystérieuses et ses senteurs balsamiques.

Appuyé sur la balustrade de marbre du balcon, Gaëtano rêvait tristement. Il mesurait d'un œil plein d'effroi l'effet que sa lettre avait pu produire; mais il se rassurait ensuite par la pensée du départ, de l'éloignement.

« Si en ce moment, se disait-il, la grande dame est offensée dans son orgueil patricien, eh bien! le temps calmera cette blessure infligée à une fierté dont Giulia ne soupçonne peut-être pas elle-même l'étendue. L'impression première étant effacée, il ne restera plus que le souvenir d'un pauvre jeune homme inoffensif qui n'aura fait que passer ici. »

Tel était l'espoir dont il se berçait, l'espoir d'être bientôt à peu près oublié...

On frappa doucement à la porte.

Gaëtano se retourna tout étonné; puis il songea que c'était Brunello, et il courut ouvrir.

Giulia lui apparut; et telle fut la stupéfaction de l'artiste, qu'elle ne lui permit pas de prononcer un seul mot.

La marquise n'avait jamais été plus belle : ses magnifiques

yeux rayonnaient comme deux astres; l'émotion avait répandu sur ses joues une coloration fine et vaporeuse. Une robe de mousseline noire sur fond de satin blanc, avec des bouquets de géranium artificiel et des nœuds de rubans fixés chacun par un énorme diamant, une couronne de violettes de Parme, des gants blancs serrés par de riches bracelets : tel était l'ensemble de la toilette dans laquelle se montra la marquise.

Le jeune peintre croyait rêver; il contemplait cette espèce de divinité qui s'offrait à ses regards d'une manière aussi douce qu'imprévue; il respirait avec délices les parfums que Giulia, en entrant, avait répandus dans la chambre. Cette femme, si admirablement belle, si parée, si exquise de distinction, venant là pour lui, le soir, avec des fleurs au front, avec un sourire sur la lèvre, c'était quelque chose d'incompréhensible, d'inouï. Encore une fois, Gaëtano ne pouvait admettre une réalité qui ressemblait trop à une erreur de ses sens.

Il fallut que Giulia lui donnât à la fois une explication et un encouragement.

— Bonsoir, dit-elle d'une voix qui était une mélodie parlée, bonsoir, Gaëtano... Comme il est surpris!... Ne puis-je donc vous faire une visite sans qu'il y ait à cela rien d'extraordinaire?... Voyons, signor, rassurez-vous... et pour être certain que c'est bien moi et non une ombre, touchez ma main.

Partagé entre la joie et la crainte, Gaëtano fut au moment de profiter de cette faveur; mais une réflexion soudaine le retint... Il recula, et penchant tristement la tête :

— Votre main! s'écria-t-il, madame... votre main!... Elle me brûlerait. Je vous ai déjà offensée sans doute par ma franchise. Vous m'avez fui deux grands jours... Je n'espérais plus vous revoir... Peut-être cela eût-il mieux valu pour mon repos et ma raison. Je m'habituais mieux à mon malheur; je rentrais dans la vie comme dans un désert, mais je savais qu'il devait en être ainsi. Et maintenant...

— Maintenant, dit Giulia avec un sourire dont la bienveillance était incomparable, maintenant il ne s'agit ni d'évoquer le passé ni de faire des lamentations sur l'avenir, mais bien de m'accompagner...

— Vous, madame?

— Ce ne serait pas la première fois. Il est vrai que nous n'irons pas au jardin. J'ai dessein de vous mener en pays inconnu.

— Vous savez, ô madame! que je vous suis complétement soumis.

— Et vous avez raison. Votre bras, signor.

— Mon bras?

— Vous hésitez!... Et cette soumission?

Gaëtano s'inclina, et, sortant aussitôt de l'appartement, il escorta la marquise, qui avait plus besoin de le soutenir que d'être soutenue par lui. Dans le vestibule, il y avait deux laquais silencieux et graves, armés chacun d'un candélabre à plusieurs branches. Ils ouvrirent la marche en éclairant leur maîtresse.

Une galerie, que Gaëtano ne connaissait pas encore, servit de passage pour arriver à une chapelle qu'il n'avait non plus jamais vue.

Des bougies semées à profusion illuminaient l'enceinte consacrée, édifiée sur des proportions petites, il est vrai, mais exquises, dans le style ogival. Il y régnait un parfum d'encens mêlé à celui des fleurs qui décoraient l'autel. C'était quelque chose de charmant et de mystérieux que cette chapelle à peu près déserte, — puisqu'on n'y apercevait que la domesticité du château, — brillante de feux cependant, inondée de senteurs délicieuses, parée, en un mot, comme si tout un monde aristocratique allait s'y présenter.

Le jeune homme demeura interdit.

Depuis un mois, il avait vu le manoir dans tous les sens, et il ne soupçonnait même pas l'existence de cette chapelle.

Pourquoi ces cierges allumés? pourquoi cet encens? pourquoi ces gerbes odorantes?

Il allait ouvrir la bouche pour interroger. Giulia le prévint et murmura :

— Silence!... Faites ce que vous me verrez faire.

Elle traversa la chapelle en foulant sans bruit le tapis du bout de ses souliers de satin; il l'escorta docilement.

Elle s'arrêta devant la balustrade de l'autel, et s'agenouilla sur un prie-Dieu en velours, indiquant par un signe à Gaëtano un second prie-Dieu, sur lequel, bien qu'avec hésitation, il dut se mettre à genoux...

Il tremblait de tous ses membres...

Cependant une petite porte latérale s'ouvrit : un prêtre parut; la sonnette retentit, l'auguste mystère commença...

L'artiste était écrasé par sa pensée. Il entrevoyait la vérité et il doutait encore...

Ce sentiment d'anxiété dut pourtant céder à la joie la plus profonde, à l'enivrement, lorsque la main de Giulia chercha celle du jeune homme pour lui passer au doigt un anneau d'or...

Le ciel s'ouvrit lorsque la voix lente et solennelle du prêtre prononça ces paroles :

— Gaëtano, devant Dieu, prenez-vous pour épouse légitime la marquise *Giulia dei Fiorbellini?*

Un « oui » faiblement articulé eut peine à s'échapper des lèvres de Gaëtano.

Tant de bonheur, et un bonheur si inespéré, était fait pour tuer.

— Giulia, marquise dei Fiorbellini, reprit le prêtre, consentez-vous à vous unir en mariage à *Gaëtano Filangelo*, ici présent?

Que d'amour, de confiance, de poésie il y eut dans la manière dont Giulia répondit : « Oui! »

. . . .

En ce moment, à l'extrémité de la chapelle, il y avait dans un angle un homme qui priait avec ferveur. C'était Brunello; et si l'on se fût approché de lui, on l'eût entendu s'écrier :

— O mon Dieu! daigne cette fois ne pas faire peser ton bras sur elle!...

VIII

LE BONHEUR.

On dit communément qu'il est difficile de rencontrer en ce monde un être heureux; — que les joies humaines sont nécessairement, fatalement traversées par des peines; — et à l'appui de cette thèse morose, on ne manque jamais de citer l'histoire de certain kalife qui, sur les nombreux jours de son existence, en avait noté seulement trois qui eussent été absolument sans nuages..

Est-ce à Gaëtano que ces dictons pouvaient s'appliquer?

Arriver seul, à pied, fatigué, inconnu, dans un château magnifique; y être accueilli avec empressement, retenu avec intérêt; se voir l'objet de mille prévenances de la part d'une noble dame, dont la beauté n'a d'égal que le charme de son esprit; passer par les premiers symptômes de l'amour, — ce mal si doux et dont on ne veut pas guérir, — par les premières agitations pour n'avoir qu'à prononcer un « oui » devant l'autel, voilà quel avait été le sort de Gaëtano.

Quand le jeune homme évoquait dans sa mémoire ces rapides événements, quand il se comparait lui-même à ce qu'il avait été d'abord, il s'imaginait être sous l'empire d'une hallucination... Et alors, pour se convaincre de la réalité de son existence actuelle, il avait besoin d'entendre la mélodieuse voix de la marquise dire :



— Mon Gaëtano !...

Il avait besoin de voir sa propre image réfléchie dans les hautes glaces qui décoraient son riche appartement.

Il avait besoin de recueillir le respectueux hommage des domestiques, qui l'appelaient : « Monseigneur. »

Mais surtout il eût eu besoin d'oublier le passé pour croire pleinement au présent.

Qu'on se figure, s'il est possible, cet enivrement d'un bonheur inespéré, auquel on n'avait ni droits ni prétentions ; d'un bonheur plus qu'immense, c'est-à-dire sans bornes, et capable de briser le cœur qu'il était venu surprendre.

Qu'on songe aussi à ce luxe merveilleux dont nous avons çà et là tracé une faible esquisse ; aux délices d'un séjour où toute chose avait été si habilement prévue, et qui était une sorte de monde complet... Mais, par-dessus tout, qu'on se dise ce qu'était Giulia !

Sans exagération, Giulia offrait l'ensemble de toutes les perfections ; à la grâce et à la vivacité du Midi elle joignait la réflexion sérieuse et pensive du Nord. Dans son habitation remplie de merveilles, elle était encore ce qu'il y avait de plus beau. Les ressources de son esprit étaient également variées à l'infini ; jamais Gaëtano ne la trouvait la même ; elle l'étonnait par ses aperçus soudains, par ses idées élevées qui ouvraient de larges perspectives ; en sa compagnie il se sentait meilleur et recevait d'elle une inspiration qu'elle communiquait par reflet, comme les étoiles donnent leurs rayons et le soleil sa chaleur. Pour lui plaire, pour lui faire accepter et aimer la vie étrange qu'il menait, la noble femme se multipliait. Mais il était un point sur lequel sa résolution était fixe : ne pas sortir de sa résidence, n'avoir désormais rien de commun avec la société.

Or, parmi tant d'enchantements, le bonheur de Gaëtano était-il complet ? était-il réel ? pouvait-il être durable ?

Et d'abord quelle en était la base ?

Pour que le bonheur soit complet, réel et durable, il faut qu'il se fonde sur l'égalité des rangs, sur un accord mutuel, sur une confiance réciproque ; il faut que, de part et d'autre, il n'y ait rien de caché dans le présent et même dans le passé ; que pas une parole, pas une pensée ne s'enveloppe de réticence ; que l'âme et les actions soient à jour.

Or, Giulia était un mystère vivant.

Parfois Gaëtano s'épuisait l'esprit à se demander pourquoi, avec tant de jeunesse, d'éclat, de beauté, de fortune, cette femme avait pu se vouer à la solitude la plus absolue. Il ne trouvait aucune solution à cette énigme ; ou bien, craignant d'y en trouver une, il frémissait devant les conjectures qui s'offraient à son esprit, et se hâtait de les repousser comme de mauvaises actions.

Giulia semblait alors le deviner. Tantôt elle devenait triste, tantôt aussi, par quelques mots enjoués elle combattait cette curiosité qui s'irrite des voiles qu'elle ne peut soulever.

Ajoutons que, libre jusque-là et n'ayant été assujetti par aucune de ces lois d'étiquette, lois si sages que créent les hautes relations sociales, Gaëtano ne se trouvait nullement préparé à une existence uniforme, douce, mais dénuée d'incidents, de surprises, de combats ; véritable ruisseau coulant toujours avec un même murmure argentin sur un même lit de sable. Peut-être éprouvait-il déjà la satiété, cette espèce de contrepoids que Dieu a voulu établir à côté des prospérités et des grandeurs humaines.

Autrefois, lorsqu'il était maître de lui-même, pauvre, mais libre, lorsqu'il pouvait se mêler aux hommes, il aspirait à les fuir ; car leur bruit, leurs prétentions vaines, leur envie étroite et haineuse, l'épouvantaient, et il reculait devant la nécessité rigoureuse de se jeter au milieu d'intrigues qui sont la triste condition du succès.

Maintenant qu'il est renfermé dans une propriété immense, il est vrai, mais que bornent des murailles ; maintenant qu'il est comme un ermite, — qui jouirait de cent mille écus de rente, — il se sent las et presque honteux de son inaction ; il rêve le mouvement, l'agitation des grandes villes, la rumeur de la foule, le choc des opinions, l'essor de la science et de l'art. Il éprouve l'ardent besoin de se mêler de nouveau à cette foule, d'étudier de près ses goûts, de lui soumettre ses travaux, de la rendre juge de ses progrès. Il se demande sans cesse quelle est la marche des écoles, quels noms nouveaux se sont produits. Il s'indigne de son inaction forcée. Où est cette vocation sublime qui l'appelait au sein de la lutte et lui montrait dans le ciel de la gloire ses devanciers immortels ? Ceux-là, il le sent bien, sacrifièrent la vanité, le plaisir, les attraits sensuels au besoin d'épancher leur pensée et de la traduire sur la toile ou sur les murailles des basiliques. Oui, Gaëtano est riche, oui, des valets s'empressent d'obéir à ses ordres, et c'est pour lui que ce palazzo étale ses splendeurs et ce parc ses ombrages ; mais Gaëtano est en réalité plus pauvre que ne le fut l'infortuné Antonio Allegri da Correggio quand, du fond de son humble chaumière, il attachait l'auréole de son génie à tant de chefs-d'œuvre que la postérité a couronnés.

Gaëtano le comprend bien : ce n'est pas dans le présent que l'artiste doit chercher à vivre, c'est dans l'avenir. Les vaines considérations du bien-être et les satisfactions puériles de l'amour-propre expirent à ses pieds : il grandit par la lutte, il se purifie par la souffrance, il se complète par l'immolation.

Cependant l'époux de Giulia reprendra-t-il ses pinceaux délaissés ? Se fera-t-il volontairement une vie de labeur ? Se soustraira-t-il à l'atmosphère de *far niente* où il est plongé ?

Il y songe parfois ; mais une idée l'arrête : qui lui révélera désormais la vraie mesure de son talent et la juste portée de ses efforts ?

Quoi qu'en aient dit certains esprits amants du paradoxe, on n'a jamais de génie pour soi tout seul. Les écrits des solitaires ne s'échappèrent-ils pas de la Thébaïde?. . . . . .

. . . .

— Mon Gaëtano, pourquoi penchez-vous ainsi le front ? Pourquoi un soupir s'est-il mêlé à vos paroles de tendresse ? Pourquoi promener autour de vous des regards inquiets ? Est-ce que je ne suis pas toujours la même ? Est-ce que cette demeure a changé d'aspect à vos yeux ? Et n'avez-vous pas dit que c'était l'Éden sur la terre ?

— Oui, Giulia, ma belle et bonne Giulia, je l'ai dit et je le pense encore. Mais permettez-moi d'ajouter qu'il ne faut rien moins que la perfection des anges pour savoir savourer sans mélange, sans interruption et sans changement, les joies éternelles du paradis.

— J'entends, Gaëtano... Vous trouvez votre existence trop uniforme... L'ennui vous gagne !

— Oh ! n'allez pas si loin, de grâce. Comment pouvez-vous me jeter une pareille accusation ? Je serais bien coupable si à vos bontés inouïes je répondais par un sentiment de cette nature. Ce serait méconnaître tout ce qu'il y a en vous de charme qui étonne, qui subjuge ; ce serait également payer par l'ingratitude les faveurs incroyables dont vous m'avez comblé. Me préserve le ciel de descendre si bas dans ma propre estime ! Mais...

— Mais ?... Achevez.

— Vous me pardonnerez ?

— Qu'est-ce que je ne te pardonnerais pas !

— Eh bien ! mon adorée, permets-moi de te demander si ta résolution de ne plus sortir d'ici est irrévocable ; si, par exemple, nous ne pourrions pas quitter ce château pour y revenir ensuite plus heureux que jamais, lorsque nous nous serons mêlés au monde pendant quelques jours...

Une pâleur subite couvrit le visage de la marquise.



— Il s'ennuie!... s'écria-t-elle.

Et des larmes jaillirent de ses yeux.

Déjà Gaëtano s'était précipité à genoux, implorant son pardon. Mais le coup était porté, et Giulia, repoussant doucement son mari, répétait d'une voix étouffée :

— Il s'ennuie!

— Non! dit Gaëtano avec une chaleur qui avait tout l'accent de la sincérité; non, ma Giulia, l'ennui n'a point gagné mon cœur; je déclare même qu'il est impossible de l'éprouver auprès de vous, car il n'existe pas sur la terre une femme dont l'esprit soit aussi charmant que le vôtre.

— Ah! Gaëtano, parlez-vous sérieusement?

— Est-ce que vous pouvez douter de ma reconnaissance?

— De votre reconnaissance, non, mais de votre amour peut-être?

— Ne me faites pas cette injure. Elle me serait trop pénible. Veuillez vous rendre justice, et vous comprendrez aisément que mon amour n'a pu cesser d'être immense. Je le déclare devant Dieu : jusqu'au jour où j'ai eu le bonheur de vous connaître, je n'avais été épris que de mon art. Vous m'avez révélé un sentiment qui semble placer l'homme auprès de la Divinité, et qui est sur la terre un avant-goût du ciel. Vous avez daigné descendre jusqu'à moi, ou plutôt m'élever jusqu'à vous. Et moi, j'aurais oublié tant de générosité!... Non, non, Giulia, je suis, je serai toujours le même. Mais ai-je pu vous offenser en vous demandant de promener un peu notre bonheur dans le monde? L'ardeur de mon sang, la vivacité de mes désirs, l'inquiète curiosité de ma nature, ne sont pas de l'ingratitude. Je pourrais m'affliger du jugement intérieur que vous portez sans doute sur moi, si je ne savais que vous êtes trop généreuse, trop grande pour donner à mes paroles une fausse interprétation. Permettez-moi de compléter cette explication. Lorsque j'arrivai ici, j'étais sous l'empire d'une vocation sacrée; j'appartenais à l'art, qui seul avait fait battre mon cœur. Il me semblait avec raison que ce n'était pas trop de toutes mes forces et de toutes les années qui me seraient accordées par Dieu pour entrevoir le but élevé auquel tant d'hommes ont aspiré sans l'atteindre. Cet art, c'est envers lui que je suis devenu ingrat. J'ai cessé de lui vouer ma pensée, mes rêves, mes méditations, mon travail.

— Qui vous en empêche? dit amèrement la marquise.

— Ce qui m'en empêche!... c'est la nature toute particulière, tout exceptionnelle de ma vie présente. C'est, en même temps que la fortune qui crée l'indolence, la solitude absolue qui produit l'indifférence. La nécessité de composer m'a manqué; et ce qui me manquerait c'est la comparaison. Que fait-on au dehors? voilà ce que je demande sans cesse. L'ignorance à cet égard est une torture. Mais supposez que vous me rendiez à la vie extérieure; que sous votre inspiration et vos regards je puisse soutenir la lutte contre mes émules, oh! quelle force quelle animation vous me donneriez! Sauvez-moi donc de ce silence de tombeau, de cette inaction plus accablante que le plus rude labeur; ramenez-moi dans un centre d'action, et vous aurez complété votre bonne œuvre, et vous m'aurez comblé de trésors. Plus heureux que Raphaël, qui abaissa son amour jusqu'à la vulgaire fille du peuple, la Fornarina, j'aurai été élevé au niveau de la noble, de la belle, de l'incomparable Giulia; et grâce à Giulia, je deviendrai digne de la gloire à laquelle il me sera permis d'aspirer de nouveau!

La marquise s'abandonna quelques moments à ses réflexions, comme si elle interrogeait des souvenirs. Puis, ouvrant son cœur, elle dit avec une douceur qui n'était pas exempte de fermeté :

— Toute insistance à cet égard serait inutile. J'ai fait un vœu solennel, un vœu que je n'enfreindrai jamais. Ma résolution formelle est de ne plus quitter ce château. Je me suis créé une solitude que je chéris. La société, avec ses exigences, avec sa curiosité avide, me serait insupportable. Et puis, faut-il te l'avouer, mon Gaëtano, je ne pourrais me défendre d'une jalousie qui empoisonnerait nos jours. Pourquoi troubler volontairement sa vie? Jusqu'ici nous avons eu le bonheur : conservons-le précieusement.

Gaëtano sentit qu'à un plan si fermement arrêté il n'y avait pas d'objection à opposer. Il renferma donc en lui sa pensée, et conçut, dès ce jour, le dessein de ne plus exprimer par une seule parole l'idée qui avait pu affliger Giulia. N'était-il pas juste que le sacrifice vînt de son côté?

Plusieurs mois se passèrent dans cette alternative d'amour, de rêverie, de tristesse, d'enivrement.

Et cependant Giulia, malgré la tendresse qu'elle témoignait à Gaëtano, était pour lui un sujet continuel de trouble, d'inquiétude, un mystère qui le confondait d'étonnement. Qui était-elle, en réalité, cette fière marquise? Où avait-elle vécu? Quelle cause lui avait inspiré tant d'aversion pour le monde? De quel jour datait sa rupture avec cette société, au sein de laquelle cependant avaient dû l'appeler autrefois et eussent dû la retenir toujours, sa beauté, son titre, ses richesses? Quels événements avaient précédé cette séparation?

Secret profond, impénétrable, et que pas un mot ne trahissait.

— Décidément, pensait Gaëtano, j'ai épousé la déesse Isis.

Il le lui disait. Elle souriait alors en posant un doigt sur ses lèvres.

Quant aux gens de service, ils étaient très-soumis, très-respectueux envers Gaëtano; mais, hors le respect et la soumission, il n'avait rien à leur demander, rien à obtenir d'eux; pas une confidence de leur part, pas un mot d'épanchement.

A leurs yeux, qu'était-il donc?

Le mari de madame la marquise, voilà tout; l'artiste avait disparu.

Ce rôle borné l'indignait. Que de fois il se reprochait de n'avoir pas reculé prudemment devant les amorces de la fortune et les apparences du bonheur; d'avoir, au contraire, livré sa vie comme un enfant qui remet innocemment son fouet au premier venu.

Et puis, accueillant une pensée plus sage, il se disait que le regret pour des choses irréparables ressemble à la démence.

A quoi bon, en effet, — lorsque l'on ne saurait désormais changer le cours des événements, — à quoi bon se révolter contre le sort, et que sert-il de fatiguer Dieu de ses murmures et de ses cris?

Résigne-toi, pauvre heureux... toi qui cependant ferais tant de jaloux si l'on pouvait, il est vrai, soupçonner ton bonheur enfoui dans la solitude du mont Giogo!

X

ORAGE.

Le lecteur va refaire connaissance avec Giacomo, l'habitant de la Pietra-Mala; Giacomo, qui avait si bien accueilli Gaëtano sans pouvoir toutefois l'héberger, tant il était lui-même dénué de ressources.

Ce qui ne lui manquait pas, du moins, c'était la philosophie. Pourvu que ses chèvres lui donnassent leur lait, pourvu qu'il eût un sayon pour se couvrir et un peu d'ombre pour faire la sieste, il était content. Hors la Pietra-Mala, il ne connaissait rien au monde : là se bornait l'horizon de sa vie.

Jamais, par exemple, il ne s'était hasardé à mettre le pied sur les pentes du mont Giogo, depuis que la volonté et l'or de Giulia avaient transformé ce sombre piton des Apennins en une résidence seigneuriale.



Cependant, malgré ses répugnances et en dépit de ses habitudes, Giacomo vint sonner, un matin, à la grille du parc.

Romano, en lui ouvrant, recula d'étonnement. Mais comme les gens du château avaient l'ordre formel de n'adresser de questions à personne et de ne pas répondre non plus à celles qu'on leur ferait, le valet considéra fixement Giacomo sans lui demander ce qu'il désirait.

Ce fut le pâtre qui expliqua lui-même l'objet de sa visite, et les termes suivants témoignaient assez de son embarras :

— Je suis bien fâché de vous avoir dérangé... Mais, voyez-vous, comme disent les anciens du pays, nécessité est maîtresse, et quand il faut marcher, on ne doit pas rester en place.

Giacomo se tut, fatigué de cet effort d'éloquence, et croyant d'ailleurs que le valet, par une question, l'aiderait à continuer. Mais ce dernier était muet et glacial.

— *Diavolo !* pensa le montagnard, ce *birbante* n'est pas d'humeur très-encourageante. N'importe, achevons la confidence.

Et il ajouta tout haut :

— Je viens invoquer la charité de la dame de ce château... Elle passe pour avoir compassion des malheureux ; et sûrement elle ne refusera point assistance à une pauvre jeune femme qui est bien souffrante, allez, et bien à plaindre. C'est toute une histoire merveilleuse. Hier au soir, comme je prenais le frais sur la porte de ma maisonnette, voilà que j'entends une voix qui se lamentait. . Je tourne la tête et j'aperçois une personne inconnue. Elle avait gravi avec peine nos sentiers bordés de roches, ses pieds étaient en sang ; sa figure était pâle, pâle. Je m'élançai vers elle pour la soutenir, et j'arrivai à temps... car elle tomba ni plus ni moins que si elle eût été morte. Vous pensez comme je me trouvai embarrassé. Avec ça qu'à la Pietra-Mala ils sont tous riches dans mon genre. Quoi lui donner à cette pauvre fille, qui avait l'air d'être accablée de lassitude, de faim, et il faut ajouter de chagrin. En effet, elle ne fut pas plutôt revenue à elle, que les larmes lui partirent comme deux ruisseaux. Vrai, ça faisait mal. Et puis, elle paraissait écouter, comme si elle avait peur d'être poursuivie. Bref, la Nerina, la Teresina et Pippo l'ont couchée sur un bon lit de fougère. Mais ce n'est rien ; nous n'avons pas de remèdes, nous autres qui ne sommes jamais malades, grâce à Dieu et à la Madone. C'est pourquoi j'ai eu l'idée de venir ici demander si l'on voudrait bien recevoir cette malheureuse femme. Ai-je eu raison ?

Romano lui répondit :

— Attendez.

Et le valet disparut par ce passage souterrain qui autrefois avait étonné Gaëtano, mais qui stupéfia le pâtre.

Giacomo, n'ayant nullement soupçonné cette issue, ne pouvait comprendre par où ni comment Romano s'était subitement éclipsé ; et s'il n'eût été retenu par l'impérieuse exigence du devoir charitable qu'il avait à accomplir, il eût demandé à la fuite le remède de sa peur. Mais il fallait bien qu'il procurât un gîte et du secours à l'infortunée que le ciel lui avait adressée mourante...

Cependant le temps s'écoulait sans que personne parût. Giacomo commençait à perdre espoir.

— Je me suis pourtant bien expliqué, se disait-il.

Et certes il s'en prenait moins à son manque d'éloquence qu'au peu de sensibilité de la maîtresse du palazzo.

Quelle fut sa stupéfaction lorsqu'il aperçut la marquise donnant le bras à Gaëtano, qui était vêtu avec une riche simplicité ! Du premier coup d'œil il avait reconnu l'artiste.

Un homme du monde, habitué à dominer ses impressions, n'eût témoigné sa surprise ni par un geste ni par un regard, encore moins par une parole ; mais il n'en était pas ainsi de Giacomo, simple enfant de la nature.

— *Sangue di Cristo !* s'écria-t-il, comment ! mon voyageur d'il y a six mois ! Lui qui ne faisait que passer par le pays... lui qui n'y avait pas une seule connaissance !...

Gaëtano et Giulia se mirent à rire de bon cœur.

Cette fois encore, Giacomo pensa que tout était magie autour de lui : le manoir, la noble dame et le marchand d'images, qui maintenant ne paraissait rien moins que le maître de céans. Il avait bonne envie de s'enfuir.

— Oui, mon ami, lui dit gracieusement Gaëtano, je suis ce même voyageur dont vous vous souvenez si bien. Le ciel, et je lui en rends grâce, a voulu que mon itinéraire se terminât au mont Giogo. Mais ne parlons pas davantage de moi. Madame la marquise a appris avec intérêt la nouvelle que vous avez apportée. Retournez chez vous ; deux domestiques vous ont devancé avec un brancard pour amener ici la personne malade que votre charité a recueillie.

Giacomo se confondit en salutations et partit. Chemin faisant, il se demandait par où avaient pu passer les deux valets qu'il trouva en effet à la Pietra-Mala, où ils prirent avec le plus grand soin la jeune étrangère.

Les circonstances bizarres qui avait accompagné cette visite confirmèrent plus que jamais Gaëtano dans sa conviction enracinée : à savoir, que le mont Giogo et tout ce qu'il renfermait n'était qu'un ensemble de périls, d'embûches et de sortiléges.

Si la marquise avait paru à côté de son mari lorsqu'il s'était agi d'aller parler à Giacomo, il en fut autrement quand l'étrangère fut apportée au château et installée dans un appartement un peu écarté, mais où, du reste, ne manquaient ni le *comfort* ni l'élégance.

En femme sachant son métier, Giulia n'avait voulu se fier qu'au témoignage de ses propres yeux.

Nul, hormis Brunello et la discrète Fabia, dont les soins étaient nécessaires à la malade, ne fut admis à la voir. Giulia cependant, que poussait la curiosité non moins que la compassion, se transporta dans sa chambre. Fabia y était déjà, faisant respirer des sels à la pauvre souffrante, après l'avoir inondée d'éther sans pouvoir presque lui rendre l'usage de ses sens. Livide à force de pâleur, épuisée, soit par la fatigue, soit par des émotions intérieures, enfin, touchant pour ainsi dire aux portes du tombeau, l'étrangère n'avait presque plus visage humain.

La marquise frémit et se reprocha tout bas son appréhension. Ce fut elle-même qui parla de cette infortunée à son mari, sur le ton de la pitié la plus profonde, et en ajoutant :

— J'avais craint que votre présence ne lui fût pénible ; mais dans l'état déplorable où se trouve cette femme, elle ne voit ni n'entend rien.

Les soins les plus empressés, les plus assidus furent prodigués à la malade par Fabia et Brunello. Une réaction favorable s'opéra le soir même : à la terreur succéda la confiance, à l'agitation le calme, aux crises un sommeil réparateur.

Lorsque Giulia se présenta le lendemain matin pour avoir des nouvelles, s'attendant d'avance à recevoir une triste réponse, elle fut bien surprise d'entendre Fabia s'écrier :

— Ah ! quel bonheur, madame !... Nous avons réussi à la sauver. Elle vit ! elle respire !...

Alfred des Essarts.

(*La suite au prochain numéro.*)




Digitized by Google

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames ;
Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles **GRAVURES** de modes gravées sur acier d'après Jules **DAVID**, et coloriées à l'aquarelle,
36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.
Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle
PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(Envoyer un mandat sur la poste au nom de M. AD. GOUBAUD, *éditeur,*
Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Russie	34	18	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	36	19	10
Hollande	36	19	10
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie. — Grèce	36	19	10
Valachie. — Moldavie	38	20	»
Egypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Vénétie	36	19	10
Autriche	40	20	»
États-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre agent.

Une année, 35 shillings	43 fr. 75 c.
— avec traduction anglaise, 38 shillings	47 »
Six mois, 18 shillings	22 fr. 50 c
— avec traduction anglaise, 20 shillings	25 »

(On ne s'abonne pas pour moins de six mois.)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — S. O. BEETON, publisher of THE ENGLISH WOMAN'S DOMESTIC MAGAZINE, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et **HOLLANDE.** — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Ce, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et **RUSSIE.** — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARCEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. RIEU et FERLAY, négociants, 6, rue Impériale;

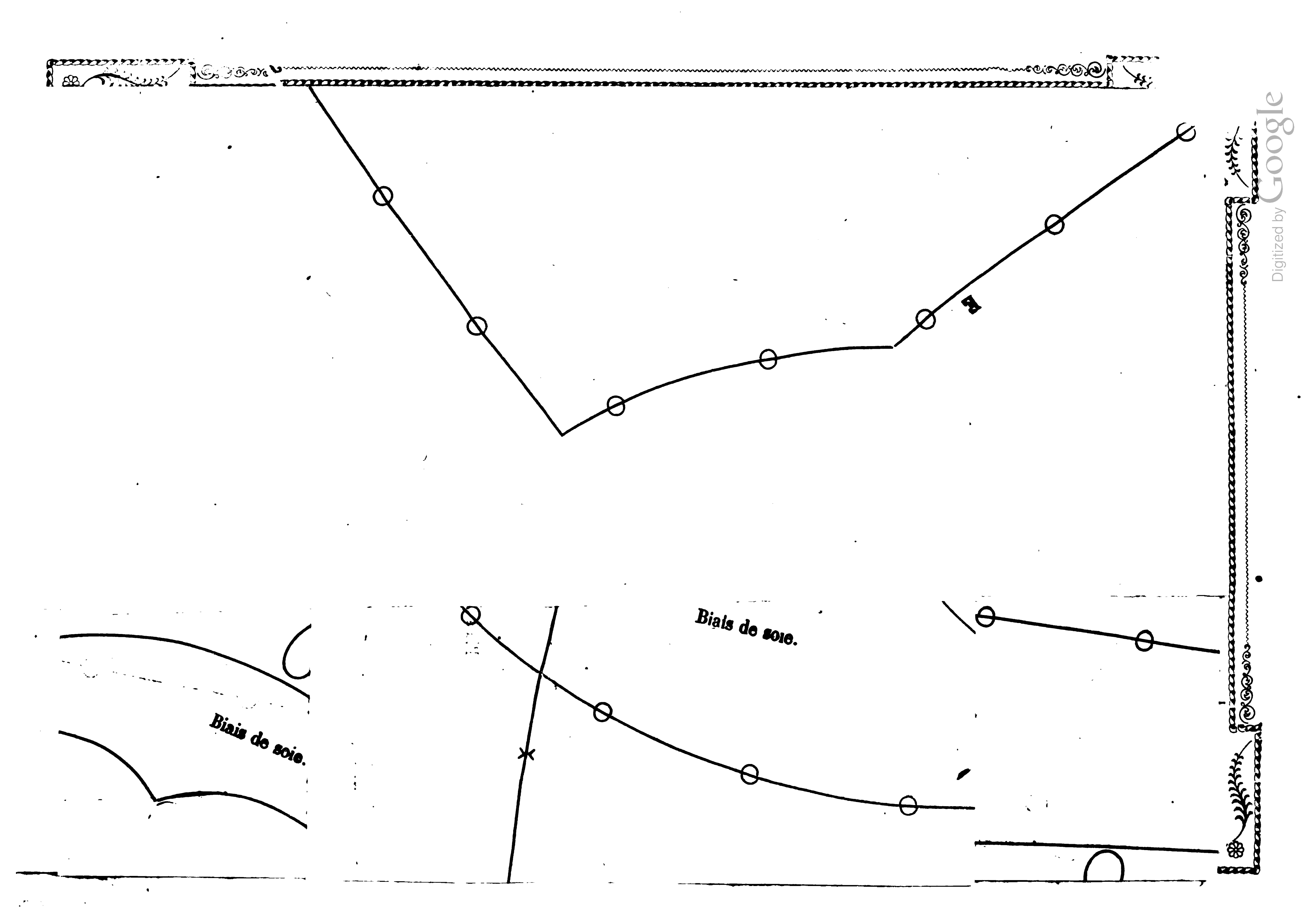
A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

ON PEUT AUSSI S'ABONNER DIRECTEMENT A PARIS

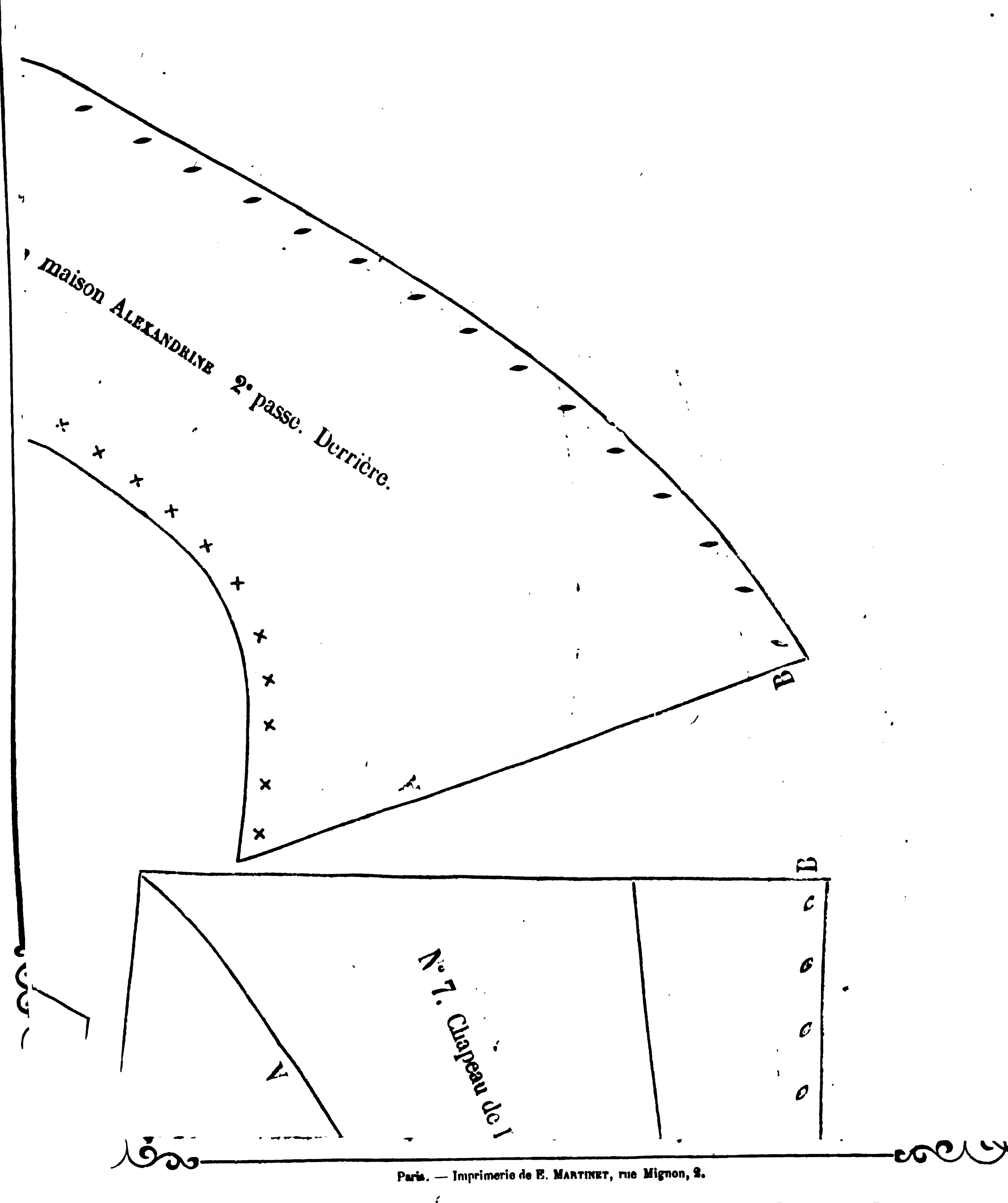
CHEZ M. ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR, RUE RICHELIEU, 92.

Les lettres non affranchies seront refusées.

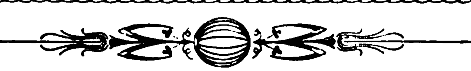
Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.


Biais de soie.
Biais de soie.
E

Côté N° 2.



Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

1ER NUMÉRO DE NOVEMBRE 1865

PARIS
ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR
Rue Richelieu, 92



SOMMAIRE DU 1er NUMÉRO DE NOVEMREB 1865.

TEXTE.

Modes, renseignements divers, description des toilettes, par madame Marguerite DE JUSSEY. — Causerie, par M. Xavier EYMA. — *Les Chansons des rues et des bois*, poésies, par M. Victor HUGO. — Théâtres, par M. Robert HYENNE. — *Madame Barbe-Bleue*, nouvelle, par M. Alfred DES ESSARTS.

ANNEXES.

Gravure de modes, n° 796, dessin de M. Jules DAVID : toilette de chambre. Costume de petite fille de six à huit ans.

Planche de patrons : Vêtement *Frimaire*.

Dans le texte : Dessin n° 32, chapeaux, modèles de la maison *Alexandrine*, par RIGOLET.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES, N° 796.

TOILETTE DE CHAMBRE. — Coiffure *Florentine* en guipure de Cluny. La garniture se compose d'une couronne de coques en ruban de velours dont les bouts entourent le chignon et sont noués dessous en arrière.

Robe de chambre en cachemire avec col et revers en velours brodé de soutache; deux longues cordelières en soie partent des pointes des revers de la jupe, remontent derrière et viennent se nouer devant. Nœuds d'épaules en cordelières.

Manches ouvertes en crevés, garnies de velours.

Chapeau *Empire*. Toute la calotte est en velours noir plissé au fond. Le dessous de la passe est garni d'un plissé en velours avec une aigrette. Bande de bavolet en velours. Brides en taffetas.

Redingote *Impératrice* en taffetas, garnie devant et aux manches de boutonnières avec boutons en velours.

Une garniture en *velours-peluche* est posée en forme de casaque.

Ceinture pareille. Ganse hongroise au bas de la jupe.

PETITE FILLE DE SIX A HUIT ANS. — Chapeau Tudor en velours blanc, à bords en velours noir.

Redingote en popeline garnie de petits velours noirs.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 32.

CHAPEAUX, MODÈLES DE LA MAISON ALEXANDRINE, représentés sur la gravure n° 32.

N° 1. Chapeau *Impératrice :* la passe est en peluche de soie blanche pointillée d'or; le fond est bouillonné en tulle de soie ; les brides, qui partent du fond, sont en taffetas rayé d'or ; l'ornement en cache-peigne est garni de perles d'or d'où retombe un effilé en plumes terminé par des fils d'or. Le dessous est garni d'un bandeau plat en velours rose avec bouquet de roses.

N° 2. Chapeau *Grande dame :* Ce chapeau est en velours pensée à calotte ronde; de chaque côté retombe en arrière une patte en velours pensée terminée par un gland ; plume blanche couchée sur la passe ; brides en taffetas pensée avec une petite ruche sur un bord ; fleurs en velours pensée sous la passe.

N° 3. Chapeau *Papillon :* en velours bleu Impérial plissé sur la passe et à la calotte : une blonde haute forme le bavolet, en pointe derrière ; plume blanche très-frisée ; le dessous est garni de feuilles en velours et de *cosses* en velours bleu ayant, en guise de pois, des perles blanches. Brides en taffetas blanc.

N° 4. Chapeau *Princesse :* tout le chapeau uni est en velours épinglé blanc, garni de blonde dont les bords sont chiffonnés et retombent sur le devant de la passe. Oiseau ayant une grande queue en plumes avec franges d'or. Dessous, il y a un large bandeau en velours rouge coupé par une rivière en bijouterie. Brides en taffetas.

N° 5. Chapeau *Reine d'Écosse :* forme tout à fait *Marie-Stuart*, en velours. Le bavolet forme la pointe derrière, comme le devant de la passe. Tout est bordé par une corde en velours et argent ; fond bouffant en tulle; grande plume; fleurs blanches à cœur d'or sous la passe. Brides en satin.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Plusieurs abonnées nous ayant demandé le patron du vêtement *Frimaire* (*voir la gravure n° 31 dans le texte du précédent numéro*), nous nous faisons un devoir de nous rendre au désir qui nous a été manifesté, en le publiant aujourd'hui. Ce vêtement d'une coupe parfaite nous a été donné par la maison Ve ROBERT FILS, il se fait en velours noir, doublé de soie blanche. Il est fermé devant, demi-ajusté à la taille et garni de chinchilla ou de toute autre fourrure; de légères plaques au crochet forment gerbe sur la manche et au bas du vêtement.

Les petits côtés à partir de la taille sont d'égale largeur dans le bas, afin de pouvoir se croiser, ainsi que l'indique le dessin que nous en avons donné.

N° 1. Devant.

N° 2. Petit côté du devant

N° 3. Petit côté du dos.

N° 4. Dos.

Nos 5 et 6. Manche.

N° 6. Chapeau de forme nouvelle de la maison *Alexandrine*.

Nos 8 et 9. Col et manchette en toile fine, ornés de biais brodés ; la coupe de la manchette est toute nouvelle, cette dernière se fermant en biais sur le poignet.

AVIS A NOS ABONNÉES. — En cas de changement d'adresse ou de réclamations, prière de vouloir bien nous adresser la dernière bande avec son numéro d'ordre.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Dentelles de la Mon Gagelin, r. Richelieu, 83 — Modes d'Alexandrine rue d'Antin, 14.

Florentine de la Balayeuse Pl. Vendôme, 4 — Costumes d'Enfant de la Mon A St Augustin rue Nve St Augustin, 45.

— Dentelles de F. Monard Rue des Jeûneurs, 42

Fleurs de Mme E. Coudré Mon Tilman, rue de Richelieu, 104. | Sous-jupe acier E. Creusy Baudelier et Roche, Fg Montmartre, 139.

Corsets de la Mon Simon à la Cour Imple r. St Honoré, 183. | Parfums de Violet, fr de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall

LONDON. S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248. Strand, W.C.

MADRID. El Correo de la Moda P. J. de la Pena

...nchilla ou de toute autre fourrure; de légères plaques au ...nt gerbe sur la manche et au bas du vêtement. ...côtés à partir de la taille sont d'égale largeur dans le bas, ...voir se croiser, ainsi que l'indique le dessin que nous en avons

N° 6. Chapeau de forme nouvelle de la maison *Alexandrine.*

Nos 8 et 9. Col et manchette en toile fine, ornés de biais brodés; la coupe de la manchette est toute nouvelle, cette dernière se fermant en biais sur le poignet.

Avis a nos abonnées. — En cas de changement d'adresse ou de réclamations, prière de vouloir bien nous adresser la dernière bande avec son numéro d'ordre.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de la Mon Gagelin, r. Richelieu, 83 _ Modes d'Alexandrine rue d'Antin, 14.
Florentine de la Balayeuse Pl. Vendôme, 4 _ Costumes d'Enfant de la Mon A St Augustin rue Nve St Augustin, 45.
_ Dentelles de F. Monard Rue des Jeuneurs, 42

Fleurs de Mme E. Coudré Mon Gilman, rue de Richelieu, 104. | Sous jupe acier E. Creusy Baudelier et Roche St r. Montmartre, 133.
Corsets de la Mon Simon à la Coure Impte r. St Honoré, 183. | Parfums de Violet fr de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall

LONDON, S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C.

MADRID, El Correo de la Moda P. J. de la Pena

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Les chapeaux, toujours très-petits, sont excessivement ornés, malgré l'exiguïté de leur forme. On se demande comment on peut faire tenir autant de choses sur un chapeau si mignon. Il est vrai de dire que les modistes ne sont point assujetties à appliquer les ornements sur la forme même ; ils dépassent de tous côtés. En arrière ils font chute sur le cou, devant ils rejoignent la garniture intérieure.

Quelques modistes ont conservé la forme fanchon pour les chapeaux de théâtre, mais en général les fonds à bavolet constituent le genre adopté pour coiffure de ville.

Madame *Morison*, rue de la Michodière, 6, nous a ouvert ses salons cette semaine, et nous y avons puisé les renseignements que nos lectrices ont le droit d'attendre, à cette époque décisive pour toutes les parties du costume. Voici les modèles que nous avons choisis :

Le chapeau *Reine-Hortense*, lequel est de velours bleu. Le fond, qui descend en bavolet, est à tuyaux formant canelure : un double peigne d'argent ciselé, rattaché par des chainettes de Venise en argent, est ainsi posé : la première partie sur la calotte et la seconde derrière ; sous ce dernier peigne se trouve un bavolet de frange chenille à perles d'argent. L'intérieur, qui déborde autour de la passe, est un composé de blonde et de pensées de velours blanc teinté de bleu.

Chapeau *Dona Maria*, forme toute nouvelle, à passe coupée en pans carrés sur les côtés. Ce chapeau est de velours noir ; tous les bords en sont garnis d'une corde-torsade d'argent et soie blanche. Un voile blanc, de gaze dona Maria, tombe sur le côté gauche. Un rouleau de torsade est posé sur le voile, il revient former un bandeau sous le chapeau ; ce bandeau, assez large au centre, se diminue de chaque côté pour les joues. Brides de taffetas blanc.

Un modèle du même genre est de velours plein, nuance *Regina* (c'est un violet tendre). A l'intérieur, un bandeau du même velours, ayant au centre un très-gros bouton d'or mat. La calotte est de velours plissé, coupé au milieu par un bouillon de tulle blanc, entouré d'une chainette d'or qui se découpe sur le velours Régina. Les joues sont de tulle blanc, les brides blanches.

Un chapeau charmant est de forme Paméla, mais fermée autour des joues. Le patron que madame Morison nous a montré est de velours noir, entouré d'un volant de dentelle Chantilly. Une longue plume de dentelle noire, attachée au pied par une agrafe de jais, traverse la passe du côté droit au gauche. A l'intérieur, des fleurs de velours blanc et de la blonde. Brides de satin noir.

Le chapeau *Reine-Margot*, autre création de la saison, à calotte aplatie et très-large. Madame Morison nous l'a montré exécuté de différentes manières. En voici trois : — Le premier chapeau est de velours, avec ornement de guipure Cluny appliqué tout alentour et au bavolet. Intérieur de roses glacées sans feuilles. — Le second chapeau est de velours vert, orné d'une grecque de passementerie d'argent, avec touffes de roses à l'intérieur et sur le côté. — Le troisième chapeau est de velours-peluché rose, avec touffes de marabouts à gouttes de cristal et bavolet de dentelle noire.

Pour toilettes du soir, madame Morison nous a montré des fanchons sans fond ni bavolet. L'une d'elles est de tulle blanc, avec ornements de marguerites de velours bleu ; une autre est de velours cerise, décoré de guipure Cluny.

Des chapeaux de forme *empire*, à bavolet uni, sont de velours ou satin, avec plumes et intérieur en bandeau enrichi de camées ou d'agréments d'or en petites tresses.

On peut voir, d'après toutes ces descriptions, que si les chapeaux diminuent d'ampleur, ils acquièrent, en revanche, une importance plus grande par la manière dont ils sont décorés. Nous reviendrons sur les modèles au fur et à mesure qu'ils se produiront dans les maisons hors ligne que nous avons l'habitude de visiter.

Les plumes et les apprêts de dentelle sont tellement employés en ce moment, qu'on a dû préparer une foule de matériaux en rapport avec les exigences de la situation. Nous voyons chez M. *Violard*, rue de Choiseul, des apprêts de fine dentelle destinés aux chapeaux, à la lingerie, et surtout aux manteaux et robes de soie.

La lingerie, si luxueuse depuis quelques temps, ne peut plus se passer des carrés et entre-deux de guipure. On met aussi des dentelles noires aux corsages de cachemire et de foulard, dont l'usage se généralise de plus en plus.

La coupe dite *Princesse* envahit les robes ; nous avions prévu cette vogue qui, du reste, est méritée. Les coutures biaisées qui vont du tour de taille au bas du jupon établissent d'une façon majestueuse les robes trainantes. Les jupes s'établissent avec le lé de devant très-biaisé ; les autres le sont moins : cependant, il est important d'observer que le métrage du bas des jupes *Princesse* surtout n'a guère que deux mètres vingt centimètres. La manière de plisser la jupe sur les côtés demande beaucoup de pratique. Madame *Pieffort*, rue de la Grange-Batelière, 1, qui a été une des premières à faire les robes *Princesse* et qui les a mises en vogue, ne laisse, sous ce rapport, rien à désirer. Quelques toilettes choisies chez cette couturière artiste pourront être agréables à nos lectrices. Nous entreprenons sans hésiter la tâche de les décrire.

Une robe *Princesse* est de poult de soie gris argent. Elle est ornée sur le devant (en tablier) de découpures de velours épinglé bleu, entourées de guipure Cluny. Cette garniture remonte le long du corsage, tourne autour des épaules et reparait au bas des manches.

Une robe de moire antique noire est garnie de piques à doubles pointes en velours marron ; tous les contours en sont suivis par une corde légère, tissée de cordonnet noir et fil d'argent. Ces piques remontent en pointe plus longue sur chaque lé et reçoivent à leur extrémité supérieure un bouton-camée noir et argent. Les poches de côté, le tour des épaules et l'encolure, ainsi que le bas des manches, répètent cet ornement, mais exécuté en plus petit.

Madame Pieffort a fait une grande quantité de robes de taffetas rayé, décorées d'agréments de guipure Cluny.

En toilettes de soirée, nous signalerons une robe de taffetas rose, entourée d'un beau volant de dentelle *Violard*. Ce volant est surmonté par cinq rouleaux de velours noir. Le corsage, décolleté, est orné d'un volant faisant berthe et de velours noir. La ceinture éditée par Violard est toute de dentelle à bouts flottants.

Nous prenons chez la même couturière (madame Pieffort) quelques jolies confections :

Un manteau fashionable, à taille ajustée, en drap pelucheux, nuance gris de fer, orné sur les coutures et aux

manches par une passementerie tressée, accompagnée d'aiguillettes de jais.

Une basquine de fantaisie est en drap-chenillé, jaspé noir et blanc, et ornée de gros boutons de nacre. Sur la poitrine, des attaches en torsades de passementerie tissée en grosse soie jaspée noir et blanc.

Pour toilette habillée, un paletot ajusté, de velours pensée, doublé de taffetas blanc piqué, entouré d'une frange thibet, et orné de gros boutons-camées noir et blanc.

Parmi les jolis costumes fournis par les magasins de *Saint-Augustin* depuis un mois, nous remarquons des toilettes avec basquines dont les petites filles aimeront à se parer pour toilettes d'hiver. Il faut épargner aux enfants les vêtements trop compliqués. Les petits garçons ont la veste et le pantalon larges. Les petites filles sont dégagées dans le costume complet; robe et basquine ajustées en même étoffe et même ornement. Voici quelques exemples :

Robe de cachemire bleu, ornée de broderie au point russe et d'un galon de velours noir. Basquine pareille, doublée d'alpaga blanc; bande de velours tout à l'entour, sur le devant et aux manches, avec gros boutons ronds et plats en jais noir.

Toilette de petite fille de cinq à sept ans. — Robe de taffetas bleu, garnie en bas d'un entre-deux de dentelle noire. Cet entre-deux se répète 10 centimètres au-dessus, et des pattes de dentelle doublées de taffetas sont posées à chaque lé et ramènent en festons le bas de la jupe à l'entre-deux du haut. — En dessous, un jupon de linos blanc, orné de la même guipure. — Le corsage est décolleté en carré, avec guipure aux épaules, aux manches et à la ceinture. — Intérieur d'une chemisette de mousseline et Cluny. — Pardessus de velours bleu peluché à boutons de nacre. — Chapeau-toque de velours à plume blanche.

Autre toilette. — Jupe et basquine de velours tigré noir et blanc; garniture d'une frange boulle assortie. — Chapeau rond, en feutre peluché blanc, avec plume naturelle et velours noir.

Les magasins de *Saint-Augustin*, 15, rue Neuve-Saint-Augustin, ont fait pour les petites filles une certaine quantité de toilettes avec corsage cachemire entrant dans la ceinture. C'est une mode qui, du reste, s'applique à tous les âges avec un égal succès.

On porte toujours beaucoup de galons cachemire : on les voit surtout aux toilettes d'enfant, sur des étoffes de couleur unie.

Avec la saison d'hiver, nous voyons paraître des surjupes ornées de découpures de velours et de dentelles. On ne porte plus de jupes de dessous en étoffe pareille à celle de la robe.

Nous devons une mention toute spéciale aux jupes à ressorts, coupées en biais, de la maison *Creusy* (Baudelier et Roche successeurs), 133, rue Montmartre. Plus la mode exige que le jupon soit à traîne et large seulement du bas, plus il est difficile de le réussir. Il faut donc mettre beaucoup de soin à choisir un jupon, base fondamentale de toute toilette. On ne peut choisir cette partie du costume que dans une fabrique spéciale, et aucune, à notre connaissance, n'en réunit un choix plus complet, que la maison Baudelier et Roche.

Pour toilette de soirée, on fait des jupes à ressorts tout à fait à queue; mais ces dernières ne sont de rigueur qu'avec les robes d'apparat des réunions du grand monde. Elles sont indispensables avec le manteau de cour. Nous en reparlerons lorsque les réceptions officielles auront commencé.

Les toilettes de soirée, au théâtre surtout, obligent les femmes à recourir aux spécialités de la maison *Séguy*, 17, rue de la Paix. Le blanc nymphæa, qui devient laiteux et d'une teinte diaphane aux lumières, le rose d'Armide, si harmonieux et si naturel, et les crayons Impératrice, peuvent, tour à tour, concourir à rehausser le mérite d'une jolie figure. — La coiffure grecque met la figure très à découvert par le front et les tempes. C'est avec une vive satisfaction que nous nous voyons à même d'indiquer des articles de coquetterie dont l'emploi n'offre aucun danger. La maison Séguy garantit l'innocuité des siens, et les avis qui nous sont parvenus nous affermissent dans cette croyance.

C'est la manière dont on applique tel ou tel produit qui décide le plus souvent de son efficacité. Ainsi, par exemple, le lait antéphélique de *Candès*, 26, boulevard Saint-Denis, arrive toujours à réaliser ses promesses si l'on se donne la peine de suivre avec soin les indications qui l'accompagnent. Ce mois-ci, comme le mois dernier, c'est le hâle qu'il faut faire disparaître. Pour cela, il suffit d'user du lait antéphélique étendu d'eau par moitié.

Lorsqu'on veut détacher le visage des marques de rousseur qu'on appelle éphélides, le lait antéphélique s'emploie souvent pur, et l'on voit alors disparaître l'épiderme défectueux qui masquait le visage, car il se fendille et se roule comme une légère écorce d'arbuste pour laisser voir un tissu frais et limpide. Constater simplement ce résultat, n'est-ce pas faire de l'agent qui le produit le plus complet éloge?

Marguerite de Jussey.

CAUSERIE

La cour est rentrée de Biarritz; les affaires ont repris leur train habituel, et n'étaient quelques vagues inquiétudes, tout naturellement exagérées, qui ont passé sur Paris, la grande ville aurait déjà toute sa physionomie d'hiver, c'est-à-dire sa physionomie de plaisirs. La cour s'apprête à partir pour Compiègne. On sait que c'est l'époque des fêtes officielles et des grandes chasses. Les invitations, qui se font par séries, sont déjà envoyées; chacun des heureux se prépare : hommes d'État, diplomates, gens de lettres, artistes, savants, industriels, se trouvent pêle-mêle dans chaque série; car l'Empereur a à cœur de s'entourer de tous ceux qui, à un titre quelconque, honorent et illustrent le pays; — sans compter les étrangers de distinction que le désir de voir et de connaître la France et Paris, — désir qui est une maladie dans toute l'Europe, — conduit chez nous, où ils trouvent une hospitalité impériale.

Dans un mois donc, Paris sera en branle d'hiver : spectacles nouveaux se préparant dans l'ombre, splendeurs inusitées, inventions nouvelles que l'on voit éclore chaque année, bals, fêtes, ce bruit enivrant qui assourdit et dont on ne veut pas se défendre, tout ce remue-ménage de l'élégance, de la fortune, vont reprendre leur place occupée par la calme vie de l'été.

Le plaisir parisien est le contraire de la marmotte : il s'endort l'été et se réveille l'hiver. La neige, le froid glacial, les brouillards, la boue, voilà son élément. Foin du soleil, foin de





Planche 32.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Chapeaux. Modèles de la maison Alexandrine, rue d'Antin, 6.

(Voyez la description, page 2 de la couverture.)

la chaleur, foin de la grande lumière! tout cela, qui est le bénéfice de la santé et de la vie animale, fait mourir le plaisir, — j'entends le plaisir distingué, le plaisir raffiné, le plaisir en toilettes; car Paris a ses plaisirs d'été aussi; Paris a sa physionomie d'été, son monde d'été; mais qu'est-ce que cela? On ne prend pas garde à ces braves gens qui circulent dans les rues de Paris du mois de juin au mois de novembre; on s'en gare. Et les honnêtes gens semblent se faire une pudeur à eux pour ignorer les sortes de plaisirs que l'on trouve dans les lieux publics, dans certains jardins, aux Champs-Élysées, au bois de Boulogne, comme ils ont un dédain qui leur est spécial pour parler des affiches des théâtres pendant les six mois où le soleil règne en maître et triomphe du gaz!

Donc, nous voici en hiver; donc une vie nouvelle va commencer pour nous, et quand je dis pour nous, je compte les chroniqueurs dans le nombre; car, enfin, si dévoués qu'ils se montrent à rester sur la brèche, ils ressemblent un peu à l'oiseau sur la branche, voyageant réellement ou en imagination : allant un jour à tire d'ailes à Bade; demain prenant leur vol sur Trouville; plus tard sur Biarritz, puis ici, puis là, partout enfin. Et par cela même, ils ne savent rien, à force de tout savoir ou de paraître tout savoir; ce qui est la vie de repos et de calme pour le monde est une bataille pour eux, et alors qu'on s'imagine qu'ils vont se reposer, revenus de tant de voyages vrais ou fictifs, l'hiver leur met le feu au ventre et les voilà repartis à la piste de toutes choses, et suivant la foule où va la foule, s'y mêlant tout yeux, tout oreilles; et n'ayant encore ni assez de deux yeux pour tout voir, ni assez d'oreilles pour tout entendre, ni assez de deux mains pour tout écrire!

Conclusion : le métier de chroniqueur est le plus dur et le plus doux des métiers; comme le chroniqueur lui-même est le plus recherché et le plus importun des hommes. On est charmé qu'il soit indiscret et on ne lui pardonne pas d'avoir parlé; on lui fait les plus charmantes agaceries et on le boude, tantôt pour ne s'être pas arrêté à temps, tantôt pour n'être pas allé assez loin. Et les reproches qui lui pleuvent sur la plume pour n'avoir pas dit ceci, pour avoir oublié cela; pour avoir nommé telle personne, pour n'avoir mis que les initiales de cette autre! Et en veux-tu? en voilà! Horions par ci, caresses par là! Ce serait à dégoûter du métier, si l'on n'avait pas sa conscience pour soi, et si l'on ne se disait qu'au fond ceux qui nous boudent le plus nous gardent leurs meilleurs sourires; et c'est ainsi qu'un chroniqueur qui a laissé une fois prendre le bout de son petit doigt dans l'engrenage y jette son corps tout entier, et cela avec un plaisir qu'il essaye hypocritement de dissimuler. Je ne connais pas un chroniqueur qui voulût donner sa démission de ce métier infernal et charmant!

Si vous pouviez pénétrer dans l'intérieur de chacun d'eux à cette heure de l'année où nous voici, vous les verriez taillant leurs plumes, se frottant les mains, passant l'examen de leur garde-robe d'hiver, et se disant comme le soldat à la bataille :

— Enfin! le signal de l'assaut va être donné!

Je l'attendrai, moi aussi, impatiemment, ce signal de l'assaut, et pour tuer le temps jusque-là, lecteurs et moi, accroupissons-nous autour du feu du bivouac et donnons la parole à un éloquent parleur, à un romancier de qui je vous ai signalé le nom et le dernier livre dans ma causerie littéraire de l'autre jour. Ce livre intitulé : *l'Odyssée d'Antoine* est tout simplement une histoire émouvante, comme sait les écrire madame Raoul de Navery. C'est un récit simple, dans lequel domine une touchante morale basée sur la confiance en Dieu. Il y a trois vilaines figures dans ce roman et qui jouent le rôle de l'ombre dans ce tableau où il y a tant de figures en pleine lumière! Un si brave et si digne curé de campagne, — comme il y en a tant, — qui se retire le pain et la soupe de la bouche pour les donner aux malheureux! Qu'il est attachant, cet Antoine, un digne et honnête berger devenant aveugle avec une lourde charge de famille sur les bras! Et cette bonne et résignée Claudine, sa femme! Et leur fille Catherine en qui l'auteur a personnifié le dévouement! Il n'est pas jusqu'aux trois marmots qui piétinent autour d'eux qui n'intéressent et ne charment! Voilà donc un bon livre, et c'est avec plaisir que je le signale à tous ceux qui aiment la lecture, les grands et les petits.

Si c'est l'heure où l'on revient à Paris, c'est aussi l'heure où quelques-uns s'en vont demander du soleil et la santé aux régions du midi, et parmi les villes que l'on choisit de préférence se trouve Nice. Mais ce n'est pas tout que d'aller à Nice; faut-il encore savoir comment y vivre, comment s'y conduire. A ce titre, je recommanderai aux émigrants un joli et intéressant livre que vient de publier, à Nice même, M. Léon Pilatte, à qui douze ans de séjour dans cette ville donnent le droit de parler avec expérience et autorité. *La vie à Nice, conseils et directions pour nos hôtes d'hiver*; tel est le titre de ce volume qui n'est pas un *Guide*, dans l'acception du mot, mais un véritable manuel où se trouve tout ce qui peut, en effet, diriger l'émigrant sur le choix de son habitation, sur les ressources morales et matérielles de la vie. C'est un volume indispensable à qui se dispose à partir pour Nice, à qui arrive à Nice.

Mes lecteurs me sauront gré, j'en suis convaincu, de ne leur point parler du fléau qui a menacé Paris, beaucoup plus qu'il ne s'y est abattu. On prétend qu'à cause de cela les retours de la campagne, des eaux, des bains de mer sont retardés. Il n'en est rien : ceux qui ont à revenir sont revenus; ceux de qui ce n'est pas l'habitude de revenir si tôt ne sont pas revenus : quoi de plus naturel? A l'heure où paraîtront ces lignes, il ne sera plus question de ce nuage qui a caché un moment notre soleil, et l'on en parlera comme de certains rêves qui ne laissent aucune trace. Le vent de la peur nous est venu de Marseille, de Toulon et de quelques villes ravagées par l'épidémie; mais il a passé sans tempête par dessus nos têtes.

Musiciens, à l'orchestre!

X. Eyma.

Les dames se mettent décidément à faire des conférences; elles désertent les triomphes du piano pour les lauriers de la tribune.

Au moment où nous écrivons, mademoiselle Esther Sezzi, qui n'en est point à son premier discours, doit parler, à la salle Herz, sur et contre la crinoline. Bravo! bravo!

Jusqu'à présent les hommes s'étaient cru le droit de s'arroger le monopole des injures à la crinoline. Mademoiselle Esther Sezzi, qui doit savoir à quoi s'en tenir sur les inconvénients de l'institution, va nous en parler savamment. Seulement, les mauvaises langues assurent que mademoiselle Esther Sezzi n'a pu se résigner à dépouiller elle-même la crinoline au jour du combat. Sa couturière aurait, au contraire, reçu l'ordre de lui préparer une jupe d'une ampleur triomphale. Est-ce là ce qu'on appelle prêcher d'exemple?

***



LES CHANSONS DES RUES ET DES BOIS (1)

PAR

VICTOR HUGO.

Victor Hugo, ce prince de la poésie, vient de sortir une fois encore de sa calme retraite avec un de ces livres qui remuent profondément les cœurs. Faisant trève un instant aux sérieuses études que commande le souci de l'avenir, le poëte a jeté en arrière un regard mélancolique et doux; il a revu, à travers le prisme magique du souvenir, son adolescence, « cette morte charmante », et, reprenant sa lyre, il a trouvé de nouveaux accents pour rendre tour à tour les harmonies ineffables qu'on entend au matin de la vie, et les chants plus graves du crépuscule. De ce que disent à toute heure la mer, les bois, les collines, la plaine, les oiseaux, la grand'ville, il a fait une magnifique symphonie en deux parties : JEUNESSE et SAGESSE. Cette symphonie qu'il intitule : *Chansons des Rues et des Bois*, il eût pu tout aussi bien l'appeler la chanson du cœur humain. Nul n'a comme lui, et c'est là ce qui nous le rend si sympathique, le secret de matérialiser et de rendre sensible tout ce qui se passe, tout ce qui s'agite de vague et d'insaisissable dans nos âmes; il réveille en nous des germes inconnus, ou que nous n'avions fait qu'entrevoir; il les développe, les analyse, les explique, et l'on sent, en lisant ce poëte, que c'est vraiment le cœur humain qui vibre sous ses doigts.

De ce que nous venons de dire on peut conclure que notre intention n'est point d'analyser ici l'œuvre nouvelle de Victor Hugo. La grâce, la fraicheur, la jeunesse, la poésie, le charme, sont autant de parfums délicats qui résistent à l'analyse et veulent être respirés sur la fleur qui les distille. Nous ne nous condamnons point à ne pas apprécier plus longuement les *Chansons des Rues et des Bois*, mais nous voulons aujourd'hui nous borner à offrir à nos lectrices quelques-unes de ces ravissantes mélodies qui seules peuvent donner une idée exacte des trésors renfermés dans la main du plus grand de nos poëtes.

Robert HYENNE.

LE DOIGT DE LA FEMME.

Dieu prit sa plus molle argile
Et son plus pur kaolin,
Et fit un bijou fragile,
Mystérieux et câlin.

Il fit le doigt de la femme,
Chef-d'œuvre auguste et charmant,
Ce doigt fait pour toucher l'âme
Et montrer le firmament.

Il mit dans ce doigt le reste
De la lueur qu'il venait
D'employer au front céleste
De l'heure où l'aurore nait.

Il y mit l'ombre du voile,
Le tremblement du berceau,
Quelque chose de l'étoile,
Quelque chose de l'oiseau.

Le Père qui nous engendre
Fit ce doigt mêlé d'azur,
Très-fort pour qu'il restât tendre,
Très-blanc pour qu'il restât pur,

Et très-doux, afin qu'en somme
Jamais le mal n'en sortit,
Et qu'il pût sembler à l'homme
Le doigt de Dieu, plus petit.

Il en orna la main d'Ève,
Cette frêle et chaste main
Qui se pose comme un rêve
Sur le front du genre humain ;

Cette humble main ignorante,
Guide de l'homme incertain,
Qu'on voit trembler, transparente,
Sur la lampe du destin.

Oh! dans ton apothéose,
Femme, ange aux regards baissés,
La beauté, c'est peu de chose,
La grâce n'est pas assez ;

Il faut aimer. Tout soupire,
L'onde, la fleur, l'alcyon ;
La grâce n'est qu'un sourire,
La beauté n'est qu'un rayon ;

Dieu, qui veut qu'Ève se dresse
Sur notre rude chemin,
Fit pour l'amour la caresse,
Pour la caresse ta main.

Dieu, lorsque ce doigt qu'on aime
Sur l'argile fut conquis,
S'applaudit, car le suprême
Est fier de créer l'exquis.

Ayant fait ce doigt sublime,
Dieu dit aux anges : Voilà !
Puis s'endormit dans l'abime ;
Le diable alors s'éveilla.

Dans l'ombre où Dieu se repose,
Il vint, noir sur l'orient,
Et tout au bout du doigt rose
Mit un ongle en souriant (*).

(1) Un volume in-8, publié par la *Librairie internationale*, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 15, boulevard Montmartre, Paris.

(*) *Livre Ier*. JEUNESSE.

SAISON DES SEMAILLES. LE SOIR.

C'est le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours.
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence,
Et je médite, obscur témoin.

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur (*).

*
* *

UNE ALCOVE AU SOLEIL LEVANT.

L'humble chambre a l'air de sourire;
Un bouquet orne un vieux bahut;
Cet intérieur ferait dire
Aux prêtres : Paix ! aux femmes : Chut !

Au fond une alcôve se creuse.
Personne. On n'entre ni ne sort.
Surveillance mystérieuse !
L'aube regarde : un enfant dort.

Une petite en ce coin sombre
Était là dans un berceau blanc,
Ayant je ne sais quoi dans l'ombre
De confiant et de tremblant.

Elle étreignait dans sa main calme
Un grelot d'argent qui penchait;
L'innocence au ciel tient la palme
Et sur la terre le hochet.

Comme elle sommeille ! Elle ignore
Le bien, le mal, le cœur, les sens.
Son rêve est un sentier d'aurore
Dont les anges sont les passants.

Son bras, par instants, sans secousse,
Se déplace, charmant et pur;
Sa respiration est douce
Comme une mouche dans l'azur.

Le regard de l'aube la couvre;
Rien n'est auguste et triomphant
Comme cet œil de Dieu qui s'ouvre
Sur les yeux fermés de l'enfant (**).

Victor Hugo.

(*) (**) *Livre II*, Sagesse.

THÉATRES

Le vent qui souffle en France est décidément mauvais pour le théâtre; tout aux Timothée Trimm et aux Thérésa, le goût du jour n'a point ce qu'il faut pour faire éclore des chefs-d'œuvre. La situation ne nous surprend donc pas, elle nous afflige. Bornons-nous à le constater et passons.

Le Théâtre-Français nous a rendu, dans une même soirée, le *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine, et *Il ne faut jurer de rien*, d'Alfred de Musset. Le père Provost, qui y faisait sa rentrée, est toujours admirable de naturel, de bonhommie dans le premier acte de ce proverbe. Delaunay et Got, inimitable sous les traits et la soutane de l'abbé, jouent aussi à ravir. Mais quel malheur qu'Augustine Brohan ait cédé la place à mademoiselle Nathalie ! On dirait presque madame Thierret déguisée en marquise.

Le *Philosophe sans le savoir* a été un succès pour Monrose dans le rôle du domestique. Madame Victoria Lafontaine a aussi très-bien joué le dernier acte : elle sait pleurer, et par conséquent émouvoir.

A part cette importante reprise, nous ne voyons rien de sérieux à signaler. *Douze innocentes*, filles de M. de Nayac, se sont emparées des Bouffes-Parisiens, où, grâce à la musique de Grisar, elles trôneront peut-être deux mois. D'autre part, un certain *Monsieur de Belle-Isle* est allé frapper à la porte de cette fée qui a nom Déjazet, et la fée, pour un instant, a bien voulu le rejeunir; mais cela, malheureusement, ne le fera pas vivre cent ans.

Rouvière, qui vient de mourir, n'en a vécu que cinquante-six. D'abord peintre de talent, puis acteur bizarre, véhément, souvent admirable, toujours sincère, il a passé par un grand nombre de théâtres : l'Odéon, où il joua le *Vieux Consul*, le *Roi Lear*, *Macbeth*, *Maître Favilla;* le Théâtre-Historique, où il créa Charles IX dans la *Reine Margot*, Fritz dans le *Comte Hermann;* la Porte-Saint-Martin, où il joua *Salvator Rosa*; la Gaîté, où il fut le Mordaunt des *Mousquetaires*. Il a paru aussi à la Comédie-Française, et y a joué *Comme il vous plaira*. Mais le grand succès de Rouvière fut toujours dans le rôle d'*Hamlet*, dont seul il a pu donner en France une magnifique et grandiose interprétation.

Robert Hyenne.



MADAME BARBE-BLEUE

(PAGES D'UNE VIE D'ARTISTE. — SUITE.)

Le sentiment que la marquise éprouva en ce moment fut indéfinissable. Mais sans en rien faire paraître, et d'ailleurs, sans peut-être se l'avouer :

— Voyons, dit-elle.

Une voix très-faible, dont la douceur était céleste, murmura ces mots :

— Est-ce votre bonne marquise?... Ah! que je voudrais la remercier!...

Giulia, émue plus qu'elle ne s'y attendait — précisément parce que la cause de son émotion était vague — entra dans la chambre; à peine y avait-elle fait deux pas qu'elle s'arrêta brusquement, comme si tout son sang eût reflué à son cœur.

La jeune fille était sur son séant, elle tendait vers Giulia ses mains effilées. Déjà remise de ses souffrances, qui n'avaient été produites en réalité que par la fatigue d'une trop longue marche; elle offrait le type le plus parfait de la beauté séraphique. L'expression de ses traits avait un charme qui ne saurait être décrit. C'était la sérénité d'une matinée de printemps : à la voir dans une attitude presque suppliante, avec son sourire un peu triste et ses formes sveltes et gracieuses, on eût dit une de ces statues de saintes qui, au moyen âge, s'élevaient comme de blanches ombres sous les portails des basiliques.

Entre cette enfant confiante et Giulia, qui l'observait d'un regard scrutateur et presque farouche, il y avait un contraste frappant.

— Je suis belle aussi cependant, pensa la marquise.

Et ses yeux se portèrent sur une glace qui la reflétait.

« Oui, belle aussi, ajouta sa pensée; mais ton front a été sillonné par des orages... et celui de cette jeune fille n'a point encore subi d'altération. »

Que d'amertume dans une comparaison pareille!...

D'un geste impérieux, la marquise éloigna sa camériste. Puis elle s'avança et prit place à côté du lit en continuant sa muette contemplation.

Loin de s'effrayer de ce que cette réserve et ce silence avaient de bizarre, la jeune fille témoigna de nouveau sa reconnaissance, et par l'expression de ses traits et par ses paroles pleines d'une respectueuse tendresse.

— O madame! dit-elle, soyez bénie!... Sans votre généreux secours, c'en était fait de moi. Vous vous êtes trouvée dans mon rude chemin comme un de ces anges gardiens que Dieu daigne nous envoyer aux heures de détresse. Par votre ordre, on a eu soin de moi... On m'a rendu la force et le courage. J'avais murmuré, j'avais désespéré de la Providence... et la Providence, pendant ce temps, me prenait en pitié! Soyez bénie, madame, soyez bénie!... Vous qui semblez aussi bonne que vous êtes belle!

— Mon enfant, répondit Giulia d'un ton posé et en mesurant chacune de ses expressions, le peu que j'ai fait ne mérite pas tant de remercîments.

— Mais vous ne me connaissiez pas, madame.

— En avais-je besoin dès que vous étiez souffrante et sans ressources? Restez ici jusqu'à ce que vous soyez complétement rétablie. Alors je chargerai un de mes serviteurs de vous conduire là où vous vouliez vous rendre.

Ces mots produisirent une vive impression sur la jeune fille, qui pâlit et dit en baissant tristement le visage :

— Hélas! madame, je n'ai pas de but... Je marchais ou plutôt je courais au hasard, pour fuir, voilà tout.

— Se peut-il!... Seriez-vous une aventurière? demanda sévèrement Giulia.

— Moi! une aventurière, grand Dieu!... Oh! ne me jugez pas ainsi par pitié; ne me condamnez pas sur l'apparence sans m'avoir entendue...

— Mais enfin, d'où veniez-vous donc pour ne pas savoir où vous alliez?

— C'est une confidence que je suis prête à vous faire. Elle ne me coûte pas, et je vous remercie même, madame, de ce que vous me fournissez le moyen de me justifier à vos yeux. Car j'espère que vous ne mettrez pas en doute la véracité de mes paroles, surtout si je commence par prendre Dieu à témoin de ma sincérité... Je me nomme Béatrice. A peine étais-je entrée dans la vie que le malheur vint fondre sur ma tête. Une fièvre contagieuse et pestilentielle ayant frappé les habitants de Velletri, ma ville natale, emporta le même jour mon père et ma mère. Le lendemain même, de mes frères chéris, l'un était mort, l'autre expirant. Tout enfant que j'étais, le sentiment de la douleur et de la tendresse l'emporta sur cette espèce de crainte égoïste qui attache les êtres petits et faibles à ceux dont ils attendent leur pain. Je ne songeai pas que j'étais désormais semblable à l'arbuste auquel une main dure ou imprévoyante a enlevé son appui : je n'eus pas de larmes pour moi, mais pour ceux que je n'étais plus destinée, hélas! à revoir jamais!... Que se passa-t-il dans cet intervalle si cruel et si long entre la mort et la sépulture? Je l'ignore, j'étais trop jeune pour que mes souvenirs d'alors aient pu se graver profondément dans ma mémoire. Sans idée, sans force, sans volonté, je me levai et suivis la première personne charitable qui eut pitié de ma faiblesse. Une femme passait et avait entendu des voix et des gémissements; étant entrée dans notre maison en deuil et ayant appris par nos voisins toute cette lugubre histoire, elle me saisit, m'embrassa tendrement et m'emmena. Que ferait-elle de moi? Elle-même l'ignorait; mais elle avait foi en la Providence et savait que la prière ouvre toutes les portes. Après bien du chemin, elle s'arrêta : nous étions à Albano. Là était un couvent d'orphelines. Ma protectrice y pénétra avec moi et me présenta aux religieuses. Celles-ci me l'ont souvent répété depuis : elle avait l'air si ému, que les bonnes religieuses ne purent résister à sa demande. Je fus aussitôt admise dans la communauté, comme un agneau échappé à l'orage et qui se réfugie au bercail... O douces et belles années trop vite écoulées dans ce saint lieu, qui me rendra votre calme, votre sérénité angélique; qui me rendra les chants sacrés, les pieuses oraisons, les entretiens affectueux, les lectures en commun qui fortifient l'âme; qui me les rendra, ces murs de cloître, cette chapelle simple, ce clocher bruni par les siècles, ce jardin aux ombrages frais et touffus? Il faut donc me les rappeler avec désespoir, en songeant que je les ai perdus pour toujours! C'est un paradis terrestre dont je suis bannie sans être coupable!

Ici Béatrice pencha la tête et laissa couler ses larmes qu'elle ne pouvait comprimer, et qui s'échappaient entre ses doigts délicats.

— Eh quoi! dit la marquise d'un ton d'étonnement, auriez-vous été bannie de votre couvent?

— De grâce, madame, répondit la jeune fille, se récriant devant cette apparente accusation, ne me flétrissez pas d'un soupçon pareil; moi, bannie, chassée!... J'en atteste Dieu qui



m'entend et qui me jugera, pas une seule fois ma conduite n'a donné lieu à des plaintes; j'aimais mes dignes mères autant que j'étais aimée d'elles.

— Mais alors, pourquoi les avoir quittées? Comment se fait-il que vous soyez ici?

— Daignez m'entendre, tout va vous être expliqué... La supérieure, en religion mère Sainte-Croix, appartient à l'une des premières familles de Rome, et, malgré sa profession cénobitique, elle a conservé des rapports avec quelques-uns de ses parents. Parmi ceux-ci se trouvait le prince Alessandro Monti, l'un des patriciens les plus riches et les plus orgueilleux qu'on puisse voir. Jamais cet homme n'avait supporté un obstacle à ses vœux, à ses passions. Pour mon malheur, j'attirai son attention, je lui plus... Bientôt ce qui chez lui était un caprice devint une frénésie, par le fait seul de mon indifférence d'abord, puis de mon dédain. Le prince jura qu'il triompherait de ce qu'il appelait de l'entêtement, de la fausse vertu. Il commença par dissiper mes craintes en paraissant renoncer à ses projets, et il m'empêcha ainsi d'éveiller la surveillance qu'on eût pu exercer. Cependant il prenait en secret ses mesures, et son plan était habilement concerté. Je fus enlevée un soir par quatre valets sans pouvoir opposer de résistance ni même jeter un cri, car ils m'avaient bâillonnée. Une clef qu'ils s'étaient procurée leur avait ouvert la petite porte du jardin. Un moment après, j'étais dans un carosse fermé qui m'emportait rapidement. J'avais perdu connaissance. Je me trouvai en un lieu qui m'était totalement inconnu : un magnifique pavillon dépendant d'une villa seigneuriale, — la villa du prince Alessandro Monti! — Il était là, à mes genoux, invoquant ma tendresse, implorant son pardon. J'eus horreur de lui! La vue d'un serpent ne m'eût pas glacée de plus d'effroi, remplie de plus de dégoût. Il y eut entre nous une lutte presque désespérée. Pour lui, il y allait d'une conquête à terminer, d'un désir à satisfaire; pour moi, de la vie, c'est-à-dire de l'honneur. Tout ce que la pudeur peut inspirer de paroles touchantes, de prières, de soumission, de larmes, je l'employai : vains efforts! cet homme se souciait bien vraiment de la pureté et de la dignité de mon âme, lui esclave volontaire des sens!... Et d'ailleurs, à quoi me servait-il de me défendre en un lieu où personne ne viendrait à mon secours?... Je ne pris conseil que d'un désespoir suprême... Sur une console était l'épée du prince. Il l'y avait déposée en entrant. Soudain cet arme s'offrit à mon regard. Je la saisis, la tirai du fourreau et l'agitai en m'écriant : « Prince, n'approchez pas, pour l'amour de Dieu! — Petite folle! dit-il, prends garde de te piquer. — Encore une fois, respectez mon honneur et laissez-moi sortir d'ici. — Encore une fois tu es folle, et je ne t'écoute plus. » Il s'avança les bras ouverts. Par un mouvement que je ne calculai pas, et comme si un ressort invincible eût poussé ma main, je frappai... Un cri sourd se fit entendre; le prince tomba pour ne plus se relever.

— Vous l'avez tué! s'écria la marquise en frémissant.

— Oui, répondit Béatrice avec une animation extraordinaire; oui, pour sauver mon honneur.

— Mais c'est un crime!

— Et celui qu'il voulait commettre n'eût-il pas été aussi grand, aussi irréparable? Ah! j'en atteste le ciel, ma douleur est égale à l'exaltation que j'éprouvai en ce moment... Sans cesse le visage pâle du prince m'apparaît et me glace; et cependant, je le sens, j'avais droit de me défendre par tous les moyens possibles. Je n'ai pas calculé cet acte terrible; mais si j'avais à recommencer, je crois que je recommencerais!

La marquise réfléchit un instant; puis, pressant la main de Béatrice, elle dit avec un accent sympathique :

— Vous avez raison, mon enfant. L'honneur vaut tous les sacrifices, et nul prix n'est trop cher pour payer un pareil service.

Après une nouvelle pause, née d'une autre réflexion, Giulia reprit :

— Maintenant, que comptez-vous faire?

— M'enfuir loin du monde. Vous qui êtes si bonne, madame, voulez-vous m'admettre au nombre de vos servantes?

— Quoi! pouvez-vous songer à ce parti et me le proposer?

— Rien ne m'humiliera. Pour le rachat du sang que j'ai eu le malheur de verser, j'accepterai volontiers la condition la plus humble.

— Vraiment? vous ne rougiriez pas?...

— La paix de ma conscience suffirait pour me rendre heureuse de mon sort. Quelques mots prononcés devant moi m'ont appris que vous êtes retirée ici dans une retraite inviolable, de plus que votre époux est plein de bonté, de générosité...

— En prononçant ces mots, Giulia sentit ses dents claquer; sur ses yeux aveuglés passa l'éclair de la jalousie, une jalousie forte dès le principe, sauvage, folle, n'ayant pas plus de frein qu'elle n'avait de motifs.

— Ah! l'on a dit cela? répéta la marquise, sans que Béatrice, effrayée instinctivement, eût le courage de rien répondre, quelque chose l'avertissant d'un orage dont elle ne pouvait soupçonner la cause.

Enfin la marquise, donnant plus de netteté à sa parole, parut vouloir expliquer ce que sa double exclamation avait eu de trop vif et aussi de trop mystérieux :

— Mon enfant, il n'est pas question ici des sentiments que nous pouvons avoir, mon mari et moi. Avant tout, il s'agit de vous, de votre éducation, de ce que vous êtes. Me préserve le ciel de vous infliger une humiliation que vous ne méritez pas! Vous avez été élevée au couvent, vous retournerez dans un couvent.

— Ce serait mon rêve le plus cher; mais, après l'événement qui a eu lieu, l'on ne me recevrait plus chez mes mères d'Albano.

— On vous recevra ailleurs, à Florence, par exemple, où j'ai une tante supérieure d'une maison religieuse. Achevez de vous remettre, et soyez certaine que dès qu'il vous sera possible de supporter les fatigues du voyage, je vous ferai conduire en un lieu où vous serez parfaitement calme et heureuse. Adieu, mon enfant, je vais donner des ordres pour qu'on ne vous laisse manquer de rien.

Giulia sortit vivement. Son cœur palpitait, sous l'étreinte implacable du santiment qu'elle s'efforçait en vain de combattre.

A peine la marquise avait-elle fait quelques pas hors de l'appartement, qu'elle rencontra Gaëtano.

Pour la première fois, à la vue de son mari, elle éprouva une sensation pénible. Elle croisa les bras et regarda Gaëtano en silence.

—Ah! c'est vous, dit-il, ma chère Giulia. Je vous cherchais.

— En vérité? murmura-t-elle avec un sourire étrange. C'est fort bien. En venant de ce côté, vous étiez certain de me trouver.

— Oui, puisque votre bonté vous retenait auprès de la pauvre malade.

— Vous prenez à cette *pauvre malade* un intérêt bien vif, ce me semble.

— Je plains son malheur, voilà tout.

— Et peut-être ne seriez-vous pas fâché de la connaître?

— Moi, madame!... Vous me prêtez un sentiment de curiosité trop vulgaire.

— Vous décorez du nom de curiosité ce qu'on pourrait appeler autrement.

— Giulia, je vous pardonne; mais il y a dans vos paroles une injustice, une amertume qui me blesse et m'afflige profondément.



— Croyez-vous, dit-elle d'un accent plein de véhémence, croyez-vous que je sois aveugle? Est-ce que je ne m'aperçois pas sans cesse de l'ennui que vous paraissez éprouver auprès de moi? Je le lis dans vos regards, dans vos discours, dans votre contenance. Mes efforts sont impuissants à le combattre. Mon amour vous fatigue. Tout vous pèse. Vous rejetez les distractions que je vous offre. En un mot, vous êtes blasé sur le bonheur que j'avais voulu vous créer. Pourquoi? parce que vous ne m'aimez plus!

— Tu te trompes, Giulia; je t'aime comme au premier jour. Ce que je n'aime pas, madame la marquise, c'est votre injustice, ce sont vos reproches.

— Oh! vous croyez me donner le change. Je sais ce que sont les hommes: une race légère, frivole, éprise du changement. Tu m'as avoué ton aversion pour cette demeure... Il te fallait la vue du monde, les voyages, les plaisirs de la société... A défaut de ces distractions, des salons, des bals et des théâtres, tu ne serais pas fâché sans doute d'occuper ton esprit mobile par une intrigue avec cette étrangère, avec cette aventurière!...

— Giulia!...

— Qui sait si pour s'introduire ici elle n'a pas forgé une fable? Si tout n'était pas convenu d'avance entre vous?

— Madame! dit Gaëtano, je vous pardonne... Mais vous aurez regret de m'avoir gratuitement calomnié.

— Je l'ignore. En attendant, je vais faire chasser de chez moi cette créature!

Gaëtano la retint fortement par le bras.

— Non, madame, dit-il, vous ne commettrez pas cette mauvaise action. Je vous le défends.

— Vous!... vous!...

— Et pourquoi pas? Je suis ici chez moi, je pense. Si en m'épousant vous m'avez élevé jusqu'à vous, ce n'a pas été pour me faire descendre ensuite au niveau des valets. Je ne vous ai pas demandé le partage de votre fortune; je ne me suis rien approprié de ce qui vous appartient; mais en respectant ma dignité, laissez-moi le seul bien qu'un homme ne doive jamais perdre!

Stupéfaite de ce langage ferme auquel, de la part de Gaëtano, elle ne s'attendait pas, la marquise poussa un cri de rage et s'éloigna précipitamment.

Le jeune homme se rendit au parc pour demander à l'air frais des ombrages un peu de calme après un orage si violent.

Sa promenade se prolongea; ou plutôt, accablé d'émotion, il s'étendit sur un banc, et là, épouvanté de l'avenir que lui promettait la jalousie insensée, la violence de Giulia, il s'abandonna aux plus amères réflexions.

Pauvre captif! une prison dorée le retenait maintenant. Contre une fortune dont il ne jouissait pas, il avait échangé un bien inestimable: sa liberté.

Lorsqu'il revint au château, le calme accoutumé y régnait. Gaëtano rentra dans son appartement et sonna.

Romano parut. Comme d'ordinaire, son visage était impassible.

— Où est madame? demanda Gaëtano.

— Son Excellence est chez elle.

— Ne puis-je la voir?

— C'est impossible. Madame la marquise a la migraine.

— Eh bien, ce sera pour plus tard. Apportez-moi un verre d'eau sucrée. J'ai une soif de fièvre.

Le valet s'inclina respectueusement, il sortit et ne tarda pas à reparaître avec un plateau à la main.

Gaëtano but d'un trait le verre d'eau. Mais à peine l'avait-il achevé, qu'il se sentit chanceler; des vapeurs couvrirent ses yeux; il murmura le mot: « Trahison! » chancela, chercha un appui et tomba de son long sur le tapis...

XI

LA CRYPTE.

On n'a pas oublié sans doute le terme sinistre de *crypte*, dont Gaddo Vergamini s'était servi pour désigner un souterrain qui régnait sous le château.

Pénétrons dans cette crypte.

C'est une salle immense, éclairée d'en haut par un candélabre de fer bruni. Dans un angle est un lit; des siéges garnissent les murs exactement revêtus de drap noir; cette tenture de deuil a été également appliqué au plafond, et le parquet même est couvert d'un tapis de laine noire. La lumière incertaine que projettent les bougies dissipe à peine cette ombre qui semble un souvenir emprunté à l'*Enfer* d'Alighieri. Ce séjour est l'œuvre raffinée d'une pensée lugubre qui s'est plu à réaliser une conception de mort et de sépulcre. Plus horrible peut-être que l'enfer, ce lieu n'offre pas l'étendue illimitée, le bruit, le mouvement. On dirait que ces murailles se touchent sous l'uniformité de leur décoration: là, pas le moindre indice de vie... c'est le tombeau anticipé.

Un homme est étendu sur le lit. Dort-il d'un sommeil éternel? Son corps est roide, son visage altéré; pas un souffle ne paraît s'échapper de ses lèvres décolorées...

Cependant cet homme est vivant. S'il dort, c'est sous l'influence d'un breuvage léthargique.

Le moment, prévu sans doute, arrive où la léthargie se dissipe. Alors un faible soupir se fait entendre, puis ces mots: « O mon Dieu! » les premiers que prononce toujours le malheur ou la souffrance.

L'homme étend les bras et se soulève... Il regarde machinalement autour de lui. Mais aussitôt il referme les yeux avec un instinct soit d'effroi, soit d'horreur. Quoiqu'il sente son cœur battre, il se croit lui-même l'hôte d'une nécropole.

Il a fait un mouvement pour descendre du lit sur lequel on l'a placé, et une terreur dont il ne peut se rendre compte l'y retient comme cloué. Il se demande s'il appartient bien encore au monde des vivants.

Cependant un léger bruit vient attirer son attention. L'homme tourne la tête et fixe à sa droite un regard vague.

Au premier bruit succéda un éclat de rire tel que Méphistophélès dut en faire un, lorsque, dans le laboratoire d'alchimie, il surprit la conjuration magique du docteur Faust.

Un personnage, au costume bizarre et au visage basané, se leva du siége qu'il occupait près du lit, et d'où il contemplait le dormeur, ainsi que le serpent fascine sa proie.

— Eh bien, dit-il, eh bien, mon gentilhomme, vous voilà singulièrement logé. Ce n'est pas tous les jours grande fête. Il y a de mauvaises lunes dans le ciel. Qui s'endort dans un *palazzo* peut s'éveiller sous terre. Vous y êtes. J'ai l'honneur de vous saluer.

— Gaddo Vergamini!...

— Lui-même, seigneur Gaëtano, lui-même, prêt à servir Votre Excellence dans la mesure des petits talents que possède un modeste sculpteur en cire.

— Où suis-je?

— Dans la crypte. Puisque vous paraissez l'ignorer, je me fais un plaisir de vous l'apprendre.

— Infamie!... Comment! ils ont osé...

— Excusez vos gens, ils ont dû exécuter l'ordre qu'ils ont reçu.

— Quoi! la marquise avait commandé ce crime?

— Un crime, c'est selon. Cela dépend du tempérament et de la manière de voir.

— Misérable! on t'a aposté ici comme geôlier, comme insulteur.



— Moi? pas du tout. Un hasard favorable m'ayant ramené au château... d'après certain calcul que j'avais fait en me basant sur la fatalité... je suis arrivé à temps pour profiter d'une chance. Regardez avec quel soin religieux, avec quelle délicatesse j'ai pris votre empreinte pendant votre sommeil. La collection sera complète.

— Que veux-tu dire?

— Voyez!

Gaëtano suivit de l'œil le mouvement que fit Gaddo en découvrant l'empreinte. Il frémit, son image lui était apparue aussi fidèle, aussi exacte que dans un miroir.

— Pourquoi ce portrait? demanda-t-il; et quelle est cette collection dont vous parlez?

— Votre curiosité peut être facilement satisfaite, mon noble seigneur. Mettez-vous sur vos pieds et daignez me suivre.

— Malheur à toi si tu me trompes, si tu te joues de moi.

— Ah! ah! s'écria Gaddo Vergamini avec un rire sarcastique, Votre Seigneurie peut s'épargner les frais de menace; car Votre Seigneurie n'a pas le plus petit stylet à sa disposition, tandis que ma ceinture est pourvue d'une dague parfaitement affilée, sa compagne inséparable. Tenez, j'ai compassion de vous: prenez mon bras, car vous êtes bien faible encore.

Le jeune homme fit un mouvement de dédain, Gaddo comprit et se contenta de dire, sans quitter son sourire imperturbable:

— Allons!...

Un couloir resserré, tendu de noir comme la salle précédente, mais non éclairé, les conduisit jusqu'à une lourde tapisserie que Gaddo écarta. Alors apparut une sorte de sanctuaire, une espèce de chapelle dont les murs étaient revêtus d'étoffe bleue semée d'étoiles d'argent. Là, sur autant de fauteuils en ébène étaient assises trois statues de cire, admirablement modelées, aussi vivantes que si elles avaient eu la vie: car le rayon visuel semblait s'échapper de leurs yeux, et la parole être prête à faire vibrer leurs lèvres entr'ouvertes. Ce n'était pas l'idéal du marbre, c'était l'effrayante réalité d'un mensonge qui a tout e caractère de la vérité. A cette reproduction si exacte des traits se joignait le costume dont ces statues étaient couvertes, et qui rappelait la mode même du jour. L'imitation était devenue non plus de l'art, mais un *fac-simile* mystérieux qui inspirait moins l'admiration que la frayeur.

— Quelles sont ces figures? s'écria Gaëtano, frémissant.

— C'est beau, n'est-ce pas? c'est saisissant, dites! Voilà l'œuvre de votre serviteur, mon digne confrère.

— Je vous demande quels sont ces portraits?

— La réponse est délicate à faire; mais bah! il ne s'agit plus de rien cacher... Madame la marquise est furieuse: elle joue cartes sur table... Ces portraits sont ceux de vos honorables prédécesseurs.

— Comment?

— Mon Dieu, oui; madame la marquise a eu trois maris... avant vous, monseigneur; et certes, si elle est devenue trois fois veuve, ce n'est pas sa faute, mais bien celle de la fatalité. Voyez le nº 1; c'était le comte Aloïsio di Franco; un beau garçon, l'œil noir, la taille bien prise, le nez grec, le teint transparent, mais joueur et duelliste en diable! Quinze jours après son mariage, il eut une querelle au pharaon et donna un soufflet qu'il expia par un coup d'épé mortel. — Nº 2, le prince Tommaso dei Zermatolli; admirez, quelle tête d'Antinoüs! Mais les goûts matériels dominent, la chasse, l'équitation... Sous la perruque que je vais soulever, il y a une ligne rouge, elle indique le bris du crâne par suite d'une chute de cheval; c'était un mois après la noce. — Nº 3, le marquis dei Fiorbellini. Il est également beau, mais voyez la teinte verdâtre répandue sur son visage... Le marquis était un débauché sans frein, habile, il est vrai, à masquer ses vils penchants; il fut empoisonné par une petite signora qu'il avait quittée pour épouser la fortune de Monna Giulia. Ainsi la marquise n'a pas eu de bonheur en maris: sur trois hymens, deux mois de ménage!... Je ne parle pas de Votre Seigneurie.

Pendant cette confidence, Gaëtano avait senti une sueur froide inonder son front. Tout ce passé retombait sur son présent, toutes ces morts semblaient pronostiquer la sienne, toutes ces images funèbres l'appeler à un rendez-vous terrible. A force de regarder fixement ce comte, ce prince, ce marquis en effigie, il était lui-même atterré, fasciné par les yeux d'émail.

— Gaddo, dit-il, tremblant d'émotion, le nº 4 ne manquera pas longtemps. Prête-moi ta dague.

— Dieu m'en garde!

— Que t'importe!... Ne comprends-tu pas que, cette fois, Giulia veut devoir le veuvage à un assassinat. Ou elle est lasse, ou son amour touche à la haine. Mais, de toute façon, je ne veux plus d'une existence sans liberté, et, si la liberté m'était rendue sans bonheur. Tout est fini. Donne-moi ta dague.

— Non, mille fois non!... Mais tenez, on nous appelle là-bas; venez, venez vite.

Vergamini entraina le malheureux Gaëtano, qui se débattait en vain.

A leur retour dans la première partie de la crypte, ils aperçurent la marquise. Sa robe était dénouée, sa chevelure éparse; la pâleur couvrait ses joues, tandis que ses yeux jetaient une flamme extraordinaire.

Gaëtano la contempla froidement. Résolu à mourir, sa persécutrice ne lui inspirait plus que de la pitié.

Cette femme haletante de fureur, poussée jusqu'aux limites du délire par la jalousie, ressemblait à la sauvage Médée prête à égorger ses propres enfants pour se venger d'un amant infidèle.

— Que venez-vous faire ici, madame? demanda Gaëtano. Vous avez trompé ma bonne foi, de concert avec vos gens que vous n'avez pas rougi d'associer à vos desseins; vous m'avez créé chez vous une prison... Eh bien, laissez-moi mourir en paix dans cette prison, où je suis entouré des souvenirs de votre passé.

— Oses-tu bien, s'écria-t-elle, prendre le ton de l'innocence? Perfidie, légèreté, inconstance, ingratitude, voilà ta nature. Plus je t'ai aimé, plus je me sens animée de haine contre toi!

— Que me voulez-vous alors? dit Gaëtano. Dès que vous me haïssez, il ne doit plus rien y avoir de commun entre nous.

— Tu te trompes, reprit la marquise avec ironie. Je suis généreuse: je veux embellir ta prison... Tu y jouiras de la compagnie de ta complice!

Avant que Gaëtano eût pu répliquer et protester, Giulia frappa à deux reprises ses mains l'une contre l'autre. Aussitôt la lueur de dix torches illumina le souterrain; autant de domestiques, armés jusqu'aux dents, entrèrent d'un pas rapide. Ils traînaient au milieu d'eux une jeune fille qui se débattait avec des pleurs et des gémissements.

— Voilà ta maîtresse! dit la marquise, résumant dans ces mots l'effort suprême de sa fureur.

A la vue de la pauvre enfant, Gaëtano demeura immobile, sans voix; ses cheveux s'étaient en quelque sorte hérissés, son regard était fixé sur l'étrangère sans se détourner un instant de sa contemplation.

Enfin le mouvement, la parole, revinrent à Gaëtano; se faisant jour dans un geste d'ineffable tendresse et dans ce cri sorti du cœur:

— Béatrice!... Béatrice!... ma sœur!... ma sœur chérie!...

A cet appel répondit un cri semblable:



— Gaëtano!... mon frère ! mon Gaëtano!...

Une étreinte mutuelle réunit le frère et la sœur. C'étaient des exclamations, des larmes de joie, des phrases sans suite, c'était tout le vertige du bonheur. On entendait se croiser rapidement ces mots :

— C'est toi !

— C'est bien toi!

— Comment! tu vivais, Béatrice!

— Quoi! tu as été sauvé, Gaëtano!

— Dieu veillait sur les orphelins.

— Ah ! pourquoi avons-nous été séparés !...

— Nous nous revoyons du moins. Tu n'es pas changée.

— Ni toi non plus.

— O ma sœur !

— O mon bon frère !

Une voix ardente, entrecoupée, leur fit tourner la tête en les arrachant à l'enivrement d'une surprise si inespérée, d'une rencontre si merveilleuse, si providentielle.

— Pardon ! pardon !... disait cette voix. Pardon ! pardon !... J'ai été sans pitié... J'ai été une créature violente, infâme... Je n'ai rien su comprendre, car j'avais un voile devant les yeux... J'ai frappé pour me venger d'une injure qui n'existait pas... J'étais aimée pourtant, je pouvais être heureuse... Il était bon et doux, mon Gaëtano; et moi folle, moi indigne, j'ai tué mon bonheur en tuant l'amour de Gaëtano !... Ah ! pardon et pitié ! pardon, au nom du ciel ! pardon, au nom du Christ qui a tant pardonné !...

Le jeune homme hésitait; mais Béatrice, se penchant vers Giulia qui se traînait à terre, la releva, la pressa tendrement contre son cœur, puis la jeta entre les bras de Gaëtano. Il y eut un double cri de joie, un de ces mouvements d'extase où la créature humaine semble se détacher de la vie et monter vers Dieu sur des ailes puissantes.

Gaëtano tenait sa Giulia, cette belle, cette noble marquise, cet être supérieur; il la tenait embrassée, et ne pouvait se lasser de la contempler, et il disait :

— Quelle étrange alternative! tout à l'heure, je l'avoue, j'éprouvais pour toi de l'horreur; l'idée de ta vue seulement m'eût fait frissonner. Et maintenant que tes yeux ont versé de si tendres larmes, maintenant que tu as invoqué le nom de celui dont la mort fut le rachat du monde, je sens qu'il y a pour toi dans mon cœur autant d'amour que par le passé. Et puis, ma sœur est là entre nous, ma pieuse Béatrice. Oh! que Dieu est bon ! lui qui me rend à la fois une femme et une sœur adorées! Souvent je me suis plaint d'être seul en ce monde : j'avais tort de me plaindre, puisque le passé devait m'être rendu et l'avenir accordé.

Giulia, saisie de remords en entendant ces parole, pencha son visage sur l'épaule de Béatrice et répondit :

— Non mon Gaëtano, ne bénis pas le ciel d'avoir permis une réunion que ma jalousie et ma violence ont cruellement troublée; remercie-le seulement d'avoir ramené vers toi Béatrice.

— Vers nous, ô Giulia ; car sa présence ici sera, je l'espère, un gage de concorde et d'harmonie.

Tandis qu'ils échangeaient ces derniers mots, Gaëtano, sa sœur et la marquise avaient franchi le seuil de la crypte, où Gaddo était demeuré stupéfait de ce qu'il venait de voir et d'entendre.

— Ah çà! dit-il à Brunello, je ne ferai donc pas ce portrait?

— Je l'espère bien, s'écria le majordome.

— C'est dommage... Le sujet prêtait à l'inspiration.

— Gaddo, vous n'êtes pas charitable.

— Je suis artiste.

— Périsse un art tel que le vôtre s'il ne doit nous retracer que des souvenirs funèbres!... Venez, je vous compterai là-haut deux cents ducats, mais avec défense expresse de remettre jamais les pieds au château.

— Profane !... murmura Gaddo entre ses dents.

Comme ils sortaient à leur tour, ils entendirent une vive rumeur. Romano et quelques autres domestiques tout effarés, tout essoufflés, accouraient vers leur maîtresse en criant :

— Malheur à vous, madame la marquise! malheur à nous!

— Qu'est-ce donc? pourquoi ce bruit? demanda Giulia d'un ton sévère.

— Ah ! madame, répondit Romano, il y a en ce moment, à la grille du parc, un fort détachement de soldats...

— Des soldats ?... ici ?... C'est extraordinaire. Que veulent-ils?

— Ils réclament la signora Béatrice.

— Béatrice?

— Oui, madame, pour l'arrêter, comme coupable d'un assassinat.

Béatrice avait entendu. La pauvre enfant jeta un cri, et se laissa tomber sur son siége en couvrant son visage de ses mains.

— Rassure-toi, *cara mia*, dit la marquise, je réponds de ton salut.

Et elle s'élança hors du château.

— Hélas ! mon frère, murmura alors Béatrice, devions-nous donc, après nous être revus un moment, être perdus encore l'un pour l'autre !...

XII

LE PRINCE ALESSANDRO MONTI.

La marquise s'avança résolûment vers la grille, solide armature de fer, qui faisait aux hautes murailles des jardins une porte non moins massive que les murailles elles-mêmes.

En dehors, ainsi que l'avait annoncé Romano, était une troupe de soldats. Ils avaient mis pied à terre et tenaient leurs chevaux par la bride, comme des gens qui ne s'attendent à aucune résistance et sont parfaitement sûrs d'entrer dans la place.

— Qui êtes-vous, et que voulez-vous? demanda la marquise, de ce ton d'autorité dont elle possédait le secret.

Un officier se détacha du groupe et dit en s'approchant avec courtoisie :

— Madame serait-elle la maîtresse du castello?

Mais Giulia dit fièrement :

Au lieu de repondre à ma question bien légitime, vous m'en adressez une! .. C'est un droit que je ne reconnais à personne.

L'officier, loin de se formaliser de cet accueil rude, repartit en souriant :

— Il me semble madame, que, avant d'exhiber mon mandat, je dois savoir à qui j'ai l'honneur de parler.

— Eh bien, oui, ce château m'appartient.

— Alors, madame, je vais vous expliquer la présence de mon détachement. Comme notre uniforme vous l'indique, nous appartenons à l'armée pontificale; je suis le capitaine Luigi Crivelli, et j'ai reçu permission du gouvernement toscan de poursuivre et d'arrêter une jeune fille qui s'est rendue coupable d'une tentative d'homicide sur la personne de Son Excellence le prince Alessandro Monti. Cette jeune fille, d'après les renseignements que j'ai obtenus, non sans peine, a été recueillie par vous, madame. Or, comme force doit rester à la loi, je vous prie, et au besoin, vous requiers de faire ouvrir cette grille pour que nous opérions en règle l'arrestation de la coupable.

— Capitaine, cette jeune fille n'est pas *coupable*, et je vous invite à respecter l'asile qui lui a été accordé.

— *Corpo di Bacco!* s'écria l'officier, voilà une étrange invitation. Votre maison n'est pas, que je sache, une église, pour que la justice n'y puisse pénétrer. Ne vous opposez donc pas à l'exé-

cution des ordres que nous avons reçus ; car je serais désolé si vous m'obligiez d'employer la force.

— Je vous le déclare, monsieur, cette jeune fille est innocente, et je ne vous la livrerai pas.

— Alors, madame, nous nous servirons de nos armes.

— Prenez-y garde, ce château a des défenseurs !

Alfred DES ESSARTS.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE MONITEUR DE LA JEUNESSE (1)

Nous croyons faire une chose tout à la fois agréable et utile à nos lectrices en leur signalant, parmi les publications de ce temps-ci destinées à la jeunesse, un charmant petit journal que tout d'ailleurs concourt à recommander. C'est ce que fait très-bien ressortir un prospectus que nous avons sous les yeux et que nous croyons bon de reproduire. Il montrera ce qu'on peut attendre du *Moniteur de la Jeunesse* et ce qu'on est certain d'y trouver.

Aujourd'hui tout le monde a le désir de s'instruire, parce que l'on sait qu'il est difficile d'arriver à une position convenable sans instruction. C'est pourquoi les parents doivent s'appliquer à donner à leurs enfants une éducation aussi complète que possible, en mettant entre leurs mains de bons livres, pour les amener à lire plus tard avec fruit des ouvrages sérieux qui achèveront de leur former l'esprit et le cœur.

Il se publie en France un très-grand nombre de recueils littéraires pour la jeunesse des deux sexes, mais il y en a bien peu qui soient d'une utilité réelle ; beaucoup n'entretiennent dans l'esprit des jeunes gens et des jeunes filles que des idées futiles qui doivent nécessairement amener de funestes résultats ; souvent même ces publications n'apportent pas tout le soin désirable dans le choix de leurs articles. Et pourtant, combien est grande l'influence des premières lectures sur l'avenir des enfants et surtout des jeunes filles ! Car on ne peut se dissimuler que les bonnes lectures préparent la jeune fille à devenir réellement femme, et le jeune garçon réellement homme.

Aussi n'est-ce pas une mission facile que de faire pour la jeunesse un journal qui lui donne le goût de l'étude, tout en lui procurant un plaisir véritable.

Bien des écrivains ont essayé de réaliser ce programme, mais il en est très-peu qui aient atteint ce but ; nous n'en voulons pour preuve que le grand nombre de publications qui n'ont pu vivre malgré de laborieux efforts.

Nous pouvons dire, sans crainte d'être démenti, que le *Moniteur de la Jeunesse*, qui existe depuis quatre ans, remplit toutes les conditions d'un bon recueil destiné à la jeunesse. Ce journal à la fois littéraire, historique, géographique et scientifique, rend de véritables services aux familles ; car, non-seulement il offre à ses jeunes abonnés des lectures utiles, attachantes et de la plus haute moralité qui, tout en les distrayant, les mettent à même de perfectionner leur instruction, mais encore il peut être souvent consulté avec fruit et avec intérêt par les parents et par les professeurs eux-mêmes pour la direction à donner aux études de leurs enfants ou de leurs élèves.

Disons aussi que les charmantes gravures dont il est orné ajoutent beaucoup à l'attrait des récits littéraires, historiques, géographiques, scientifiques qu'il renferme. Il est incontestable en effet que l'Histoire, la Géographie et les Sciences naturelles et physiques offrent immédiatement un plus grand intérêt, lorsque chaque article est accompagné d'une jolie gravure qui parle à la fois aux yeux et à l'intelligence, et qui, par suite, fixe dans la mémoire des lecteurs le souvenir des localités ou des faits qui pourraient facilement s'en effacer.

Le *Moniteur de la Jeunesse*, qui paraît en livraisons de trente-deux pages grand in-octavo jésus, est divisé en deux parties.

La première partie renferme des articles de littérature amusants et instructifs : *Études de mœurs*, *Nouvelles*, *Voyages*, *Biographies*, *Récits historiques et légendaires* sur les basiliques, les monastères et les grands châteaux de la France et de l'Europe, *Récits de chasse*, *Poésies*.

La deuxième partie contient des articles d'*Histoire*, de *Géographie*, de *Zoologie*, de *Botanique*, de *Physique*, de *Chimie*, d'*Astronomie*, etc.

Chaque livraison renferme en outre deux *Tableaux synchroniques* relatant en détail dans des colonnes séparées et par chaque règne, l'histoire des principaux États de l'Europe : la *France*, l'*Espagne*, l'*Italie*, l'*Allemagne*, l'*Angleterre* et la *Russie*. Dans les colonnes particulières sont également mentionnés les noms des *Rois* et des *Personnages célèbres contemporains*, et les *Découvertes*, les *Inventions*, les *Fondations importantes* qui ont illustré chaque règne.

Au moyen de ces tableaux, où l'histoire de France est prise pour base, le lecteur peut embrasser d'un seul coup d'œil, et se rendre compte immédiatement, dans tous ses détails, non-seulement de l'histoire de chaque royaume, mais encore de l'ensemble de tous les événements qui se sont passés à la même époque dans les divers États.

Il est donc facile, avec cette *Méthode synchronique*, d'apprendre successivement, et sans fatigue, l'histoire particulière et l'histoire des peuples ; tandis qu'un pareil résultat nous paraît bien difficile à obtenir avec les livres qu'on met d'habitude, en si grand nombre, entre les mains de la jeunesse.

On trouve encore, à la fin de chaque livraison, un petit *Dictionnaire historique*, *géographique*, *biographique*, qui donne aussi l'explication de *Mots* et de *Locutions* souvent employés en Histoire et dans la Science, et qui peuvent être ignorés des jeunes lecteurs.

Le *Moniteur de la Jeunesse*, qui contient dans chaque livraison environ *douze Articles différents*, est, en un mot, une véritable encyclopédie amusante et instructive, qui peut être toujours consulté utilement, comme nous l'avons déjà dit, non-seulement par la jeunesse, mais encore par les gens du monde, et surtout par les chefs de famille et par les professeurs.

Pour compléter notre œuvre, nous avons institué entre tous nos abonnés deux *Concours littéraires historiques* par année. Des médailles d'argent et de bronze, et des ouvrages de littérature ou d'histoire sont décernés aux *quatre* meilleures compositions, et celle qui a remporté le premier prix est insérée dans le *Moniteur de la Jeunesse*.

Par ces concours, dont il est facile de saisir l'importance, nous cherchons à donner à nos jeunes abonnés le goût de l'étude, en stimulant leur émulation.

Ajoutons que le *Moniteur de la Jeunesse* est, en fait de livres, le cadeau d'étrennes le plus charmant et le plus utile que l'on puisse faire à un jeune garçon ou à une jeune fille.

(1) Le *Moniteur de la Jeunesse* paraît le 1er de chaque mois ; l'année d'Abonnement commence au 1er Novembre. Pour devenir Abonné, il suffit d'envoyer *franco* un mandat-poste de *cinq francs* à l'adresse de M. HENRI PICART, directeur du *Moniteur de la Jeunesse*, rue des Petites-Écuries, 19, à Paris. (Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.)



CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

Mademoiselle Emma FAUCON, rédactrice.

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON parait chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon*, voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies Gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Par une heureuse combinaison, CENDRILLON donne à toutes ses Abonnées, pour l'année 1864-1865 (commençant le 1er novembre 1864): *Une PRIME sérieusement avantageuse.*

Toutes les Abonnées de CENDRILLON reçoivent dans le numéro de novembre *un bon de prime* avec lequel elles auront gratuitement leur PORTRAIT, ayant 10 centimètres de hauteur sur 7 de largeur, encarté sur bristol et collé sur chine, exécuté par M. Frank, le photographe du monde élégant (18, rue Vivienne, au deuxième).

L'Abonnée peut transmettre ses droits en se conformant au programme qui accompagne le *bon*.

Ce *bon* est valable jusqu'au 1er novembre 1865. La valeur de cette attrayante Prime est supérieure au prix de l'abonnement.

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année et avoir le bon pour le Portrait, envoyer *CINQ francs* pour Paris; *SIX francs* 50 *centimes* pour la province, à M. GOUBAUD, 92, rue Richelieu, à Paris.

Pour la Belgique, à M. BRUYLANT-CHRISTOPHE, 31, rue Blacs, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les Libraires.

TROIS PUBLICATIONS

DE

PATRONS-MODÈLES PARISIENS

GARANTIS PARFAITS

PATRONS-MODELES DE LA COUTURIERE.

Les *Patrons-Modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des Patrons de grandeur naturelle, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de Cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGERE PARISIENNE.

La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des Patrons de grandeur naturelle, de tout ce qui compose la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de Dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE.

Les *Modes de l'enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de Patrons de grandeur naturelle des différents vêtements de petits garçons et les petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France

Pour l'étranger, suivant les conventions postales.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant à M. Henri Picart, rue des Petites-Écuries, à Paris.



LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames ;
Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle,
36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.
Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle
PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*,
Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.		UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50	**Espagne. — Portugal**	36	19	10
Royaume d'Italie	30	16	9	**Turquie. — Grèce**	36	19	10
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»	**Valachie. — Moldavie**	38	20	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»	**Égypte, Tunis, Maroc**	36	19	10
Danemark	30	16	»	**États Romains**	40	20	»
Russie	34	18	»	**Vénétie**	36	19	10
Suède et Norvége	30	16	»	**Autriche**	40	20	»
Belgique	36	19	10	**Etats-Unis**	40	20	»
Hollande	36	19	10	**Le Chili, Pérou**	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre agent.

Une année, 35 shillings	43 fr. 75 c.	Six mois, 18 shillings	22 fr. 50 c.
— avec traduction anglaise, 38 shillings	47 »	— avec traduction anglaise, 20 shillings	25 »

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — S. O. BEETON, publisher of THE ENGLISH WOMAN'S DOMESTIC MAGAZINE, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et **HOLLANDE.** — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Cie, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et **RUSSIE.** — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

PIEMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. FERLAY et Cie, négociants, 6, rue Impériale;

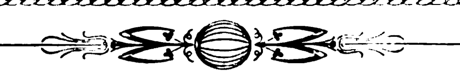
A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

ON PEUT AUSSI S'ABONNER DIRECTEMENT A PARIS

CHEZ M. ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR, RUE RICHELIEU, 92.

Les lettres non affranchies seront refusées.

Paris — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

2E NUMÉRO DE NOVEMBRE 1865

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR

Rue Richelieu, 92

SOMMAIRE DU 2e NUMÉRO DE NOVEMREB 1865.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES, N° 797.

TOILETTE DE VILLE. — *Première figure.* — Chapeau en velours épinglé, nuance claire. Bande en velours noir liséré de couleur formant le bavolet. Chaîne en corail ou en velours rouge ondulant sous la passe, revenant dessus, entourant le cache-peigne et se terminant avec des glands sur le côté gauche. Touffe de fleurs en velours entre des coques de velours noir.

Brides en taffetas blanc à bords de couleur.

Robe en taffetas. Corsage montant. Taille ronde. Manches demi-plates. Un large biais en velours noir prend naissance sous la ceinture à droite, monte à l'épaule, tourne derrière en forme de berthe et redescend à gauche se continuer sur la jupe. Ces biais sont accompagnés de boutons en velours.

La ceinture en velours retombe à droite avec un grand bout terminé par un gland.

La jupe est sans plis devant. Les plis sont derrière.

Seconde figure. — Chapeau en velours uni. Passe *Marie-Stuart*. Un plissé carré en velours forme le fond d'où descendent les brides en taffetas. Une belle plume orne le dessus. Le dessous est en tulle bouillonné.

Robe en taffetas noir, forme *Princesse*, sans autres plis que ceux qui partent des petits côtés et du bas du dos. Des pattes en velours, deux sur le pli de derrière et une sur chaque pli des côtés, ornent la jupe. Petit col formant revers devant, poche et garniture des manches en velours.

PLANCHE DE LINGERIE. GRAVURE N° 797 *bis*.

N° 1. Chemise russe en cachemire blanc, ornée devant et derrière de trois bandes de velours posées en long, recouvrant des petites pattes posées en travers; cette chemise est ajustée à la taille et maintenue par une ceinture. Les manches sont longues et à coude, avec ornements assortis.

N° 2. Bonnet d'intérieur en tulle brodé, à forme-fanchon.—Le devant est garni d'une dentelle légèrement froncée, qui, en descendant, encadre les brides. Un velours *à plis contrariés* recouvre la dentelle jusqu'en bas des joues.— Un nœud de velours, mélangé de dentelle, est posé sur le front. — Un autre velours est posé à plat sur le derrière de la tête, d'où s'échappe une haute dentelle formant cache-peigne.

N° 3. Bonnet de dîner en tulle noir ; le fond est garni d'un quadrillé de rubans posés à plat, recouverts par des entre-deux de blonde. — Le devant est orné d'une grosse rose mélangée de petits velours noirs, d'où part un large ruban de taffetas qui descend sur le côté, et dont les bouts forment bride. — Un large nœud de tulle noir, garni de blonde blanche, mélangée de petits velours, est posé derrière. Ce nœud est terminé par de larges bouts flottants.

N° 4. Peignoir élégant; cette toilette du matin se fait en nanzouck, et se compose d'une casaque décolletée, ajustée, avec longues basques découpées en pointes, garnie de petits plis et d'entre-deux de guipure; les manches sont larges vers le coude et ajustées du bas, terminées par de hautes manchettes à ornements assortis. La jupe est très-ample et plissée à la taille.

Une fanchon *Marie-Stuart*, en guipure et à larges barbes, termine l'ensemble de cette gracieuse toilette de chambre.

N° 5. *Parure-carrée* en toile fine, ornée d'une haute dentelle de Chantilly.

N° 6. *Parure-mousseline*, le col est à pointes. Le bas de la manche forme parement haut. — L'ensemble de cette parure est orné de petits médaillons en guipure de Cluny.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 33.

N° 1. Corsage en taffetas. Les petits côtés du devant et du dos se prolongent en pattes qui retombent sur la jupe. Ces pattes sont ornées de poches sur le corsage et en bas. Les manches plates sont garnies de velours; les pattes sont terminées par des effilés à *grilles*.

N° 2. Manche plate taillée en arrondi, ouverte du bas, fermée derrière par une cordelière, garnie de biais en velours et d'une ruche.

N° 3. Manche demi-plate, arrondie et garnie de biais et de pattes en taffetas de couleur tranchant sur le fond.

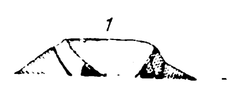
N° 4. Corsage doublé, découpé aux entournures et aux petites basques du devant, aux ornements en velours ou en galon; taille ronde derrière; manches plus larges au coude, évidées au poignet et en pointe. La manche est montée sur la doublure de façon à laisser la découpure de l'entournure libre et détachée de la manche.

N° 5. Corsage en soie; petit ruché à l'encolure et devant taille ronde; ceinture à patte sur un plissé; ornement en galons de soie.

N° 6. Corsage en taffetas à petits revers; l'ornement consiste en entre-deux de guipure noire sur une bande de couleur et simule une veste avec gilet boutonné du bas.

AVIS A NOS ABONNÉES. — En cas de changement d'adresse ou de réclamations, prière de vouloir bien nous adresser la dernière bande avec son numéro d'ordre.





Legasteleur. Imp. à Paris. Ad. Goubaud Edr. à Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Lingerie, Parures et Bonnets de La Balayeuse, Place Vendôme, 4

SOMMAIRE DU 2e NUMÉRO DE NOVEMREB 1865.

…s A NOS ABONNÉES. — En cas de changement d'adresse ou de réclamations, prière de vouloir bien nous adresser …ernière bande avec son numéro d'ordre.



Legasteleis, Imp. à Paris.

Ad. Goubaud, Ed.r à Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92

Lingerie Parures et Bonnets de La Balayeuse, *Place Vendôme, 4*

LONDON S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248 Strand, W. C. — MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña



Lamoureux imp. r. Lacépède, 38, Paris — Goubaud Ed. Paris — 797

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mme Boudet au Régent, B^d de la Madeleine, 7 — Modes de Mlle Morison r. de la Michodière, 6.
Fleurs de Perrot Petit et Cie r. N^ve St Augustin, 20 — Foulards du Comptoir des Indes, Boulevart de Sébastopol, 129.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon r. de la Ch^ée d'Antin, 6.

Parfums de Legrand f^r des Cours de France, d'Allemagne et d'Italie rue St Honoré, 207.

Entered at Stationer's Hall

LONDON, S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C.

MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mmes Boudet au Régent, Bd de la Madeleine, 7. – Modes de Mme Morison, r. de la Michodière, 6.
Fleurs de Perrot Petit et Cie r. Nve St Augustin, 20. – Foulards du Comptoir des Indes, Boulevart de Sébastopol, 129.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon r. de la Chée d'Antin, 6.

Parfums de Legrand fr des Cours de France, d'Allemagne et d'Italie, rue St Honoré, 207.

Entered at Stationer's Hall

LONDON, S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W. C.

MADRID El Correo de la Moda, P. J. de la Peña

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Les admirables modèles de manteaux de velours établis cette année par la maison *Gagelin-Opigès* sont adoptés par les femmes élégantes pour toutes les toilettes parées. A côté des patrons que nos gravures ont reproduits, nous citerons les vêtements d'un prix moins élevé, qui sont confectionnés en peluche astrakan frisée gris et blanc. Il en existe une très-jolie collection. La maison Gagelin les double de taffetas ou de cachemire ponceau ; elle ajoute souvent des collets et des parements de velours noir et de très-beaux boutons. Nous conseillons ces vêtements pour toilette de sortie à pied ; ils sont tout à la fois confortables et élégants.

Les robes de ville restent dans les formes que nous avons indiquées le mois dernier. Ce sont toujours les formes *Princesse* avec manches justes qui ont la préférence, surtout avec les soieries riches, en uni ou en rayure, dont la maison Gagelin est si bien approvisionnée.

Quelques réunions dans les châteaux ont amené, la semaine dernière, dans les ateliers de la maison Gagelin, des séries de toilettes parées dont nous nous empressons de rendre compte, afin de varier l'exécution un peu monotone des robes de novembre.

Une toilette de dîner est ainsi composée : — Une robe de taffetas moiré blanc. — Jupe ornée d'un revers de velours Régina qui garnit tout le pourtour et remonte devant en tablier arrondi jusqu'à mi-jupe. Un volant de guipure Cluny à roues garnit cet apprêt de velours sur lequel il retombe. — Le corsage montant est à trois pans arrondis en basques-habit et ornés de velours et guipure. Les manches, justes et à coude, ont des ornements en rapport aux épaules et aux poignets ; elles sont boutonnées tout le long (côté du coude) par des boutons Régina.

Une toilette de visite est en moire gris feutre. — La jupe se divise en deux : celle de dessous est entourée d'un biais plissé de velours bleu, haut de 10 centimètres ; la seconde jupe est relevée en festons par des tresses de velours bleu accompagnées d'aiguillettes de jais qui font médaillons dans le bas et remontent à la ceinture. — Le corsage, uni et montant, est décoré par des brandebourgs de tresses pareilles et des boutons de jais ; il se découpe sur la jupe en basques carrées dont les angles ont des aiguillettes. Les manches sont décorées dans le même style. — Petit col et bord de manches en dentelle Cluny.

Une toilette de soirée est en tulle bleu bouillonné sur dessous de satin bleu. Entre chaque bouillon, une passementerie de soie gros gain et perles blanches. Cette passementerie garnit le pourtour du corsage, ainsi que les manches, qui sont courtes. — Avec ce costume, une sortie de bal, forme rotonde-burnous, en étoffe côtelée bleu sur blanc, doublée de taffetas bleu capitonné. Tout autour court une belle frange Thibet, surmontée d'un passementerie bleue perlée de blanc. Capuchon orné de deux glands ouvragés de perles et soie bleue et blanche.

Le départ de la Cour pour Compiègne a amené chez Gagelin quelques commandes dont nous donnerons un aperçu dans un de nos prochains numéros.

Les modes artistiques de la maison *Alexandrine* nous ont donné beaucoup de modèles depuis quelques jours. L'éminente modiste, après avoir créé les modèles destinés à être reproduits, invente les fantaisies capricieuses exigées par ses clientes de tous les pays. Nous choisissons au hasard :

Un chapeau de velours noir plissé, forme *empire*, est terminé en arrière par une coulisse qui tient lieu de bavolet. La passe est en tulle brodé de mouches de jais ; elle est décorée d'un marabout blanc, attaché par une torsade de velours ponceau. Le bandeau de velours qui est à l'intérieur est rehaussé par trois camées. Les joues sont en tulle piqué de jais, les brides en taffetas blanc.

Un chapeau de velours cerise a un fond de dentelle Chantilly qui fait bavolet. Sur le côté gauche, une touffe de plumes noires retenues au pied par un scarabée d'or. L'intérieur est tapissé d'un feuillage glacé, couché sur un bandeau de velours noir d'où s'échappe une fine chaîne de Venise qui retourne vers les brides. Celles-ci sont en taffetas noir.

Un chapeau de velours rose, à fond de tulle blanc pointillé d'or, est orné, sur le côté, d'une fleur de nénuphar en velours noir, à cœur d'or et mouches dorées. A l'intérieur, un bandeau de velours noir et trois camées. Au bavolet, une barbe de tulle brodé d'or, assortie au fond et terminée par une frange de canetille.

Un chapeau de velours épinglé blanc, véritable modèle Pompadour, est entièrement décoré de roses-pompons glacées de cristal. Brides de satin blanc.

Nous aimons à remarquer que madame Alexandrine, dont les créations font loi, retourne volontiers aux fleurs imitées d'après nature. On sait toutes les tendances de la mode vers le clinquant ; c'est aux femmes de goût qu'il appartient d'en empêcher le progrès.

Sans doute, dans le travail des fleurs et des feuillages de fantaisie qu'on a fait au début de la saison, il y a des qualités artistiques incontestables ; il suffirait de jeter un coup d'œil dans les salons de madame *Perrot-Petit*, rue Neuve-Saint-Augustin, 20, pour s'en convaincre. Malgré cela, nous préférons de beaucoup les fleurs naturelles que cette habile fleuriste sait nous donner. A ces remarques faites de vive voix, madame Perrot-Petit nous répond qu'il faut bien faire ce que veut le caprice du jour. Cette réponse, qui a toujours paru suffisante lorsqu'il s'agit de modes, continue d'être acceptée, ce qui ne nous empêche pas de dire notre façon de penser en opposition complète avec cette manière de voir.

Les coiffures de bal permettront à madame Perrot-Petit de mettre au jour ses guirlandes souples en roses Trianon glacées de rosée, en pervenches jaspées, en fleurs de jasmin et glycine, en roses de haies ou roses-mousses, en reines-marguerites, etc.

En ce moment, on emploie sur les chapeaux des feuillages variés en nuances de l'automne, dont la gamme de tons dépasse ce qu'inventerait l'imagination la plus coloriste, et c'est peut-être la plus grande preuve de talent que d'arriver à faire admirer ce qui sort complétement de tout ce qu'on peut voir dans la nature.

Dans les magasins de MM. Ransons et Yves, à la *Ville de Lyon*, on admire en ce moment des garnitures Louis XIII et Louis XVI qui sont préparées pour les manteaux de velours ou de drap. Ces garnitures ont des chaînes de cordons et mailles de jais en carré qui se posent tout autour de la manche et reproduisent des médaillons sur la poitrine et les épaules. On se sert aussi de tresse de laine ou soie avec lesquelles on forme des ronds, et, dans le milieu laissé vide, on attache un floquet de rubans ou des aiguillettes d'olives.

Les ornements sont d'un goût plus sérieux que l'année dernière; on emploie peu ou point d'acier. Les voilettes-loups sont remplacées par la voilette *empire* avec semis de jais ou d'or. Cette nouveauté se trouve à la *Ville de Lyon.*

Les étoffes peluchées de laine, dont la confection s'est emparée, nous plaisent infiniment; elles caractérisent la saison d'hiver.

En soieries, les épinglés cristallisés de la maison Gagelin, ses reps brochés et ses larges rayures sont les nouveautés les plus saillantes du moment.

Les cache-nez *Jockey-Club* et *Gladiateur*, en foulard des magasins du *Comptoir des Indes*, doivent être cités comme objets de fantaisie.

Une de nos plus importantes maisons de lingerie, la *Couronne royale*, sous la direction de mesdemoiselles *Noël sœurs*, rue du Bac, 51, nous convie à aller chercher la description de quelques magnifiques trousseaux dont nous insérerons les détails ce mois-ci.

Parmi les objets de luxe, la lingerie, qui produit tant de charmants objets, a droit à une place importante dans nos colonnes. Quoique tributaire de la mode, la lingerie est moins en but à son inconstance, surtout celle du genre qui fait la spécialité de la *Couronne royale.* Le linge de table, les trousseaux, avec leurs beaux jupons ornementés en broderies et guipure Cluny, les chemises coupées de forme nouvelle avec petits points, broderie russe et médaillons de dentelle, les layettes et tous leurs accessoires si ingénieusement combinés, sont des objets qui restent pour attester le bon goût et le luxe aristocratique. Mesdemoiselles Noël sœurs, non moins habiles dans les articles de fantaisie, ont su mériter le suffrage des grandes familles. C'est avec le plus grand plaisir que nous enregistrerons les renseignements venus d'une source aussi honorable.

Lorsque les jours brumeux sont revenus, la première condition d'une bonne santé se trouve dans les soins que l'on met à éviter les refroidissements. Le corset de flanelle hygiénique de la maison *Simon*, 183, rue Saint-Honoré, est signalé par les médecins les plus experts. Sa coupe gracieuse et sa bonne confection le font rechercher; aussi est-il généralement adopté à cette époque de l'année.

Un corset ceinture nommé *Gabrielle*, spécialement destiné aux robes *Princesse*, nous prouve une fois de plus avec quelle intelligence la maison Simon comprend les exigences de la toilette et du confortable.

Comme parfumerie, il convient d'employer les produits Oriza qui rafraîchissent la peau, la préservent du contact de la bise et par conséquent des gerçures. — La crème de Ninon de Lenclos, préparée avec de la fleur de riz et des sucs de plantes, contient une huile essentielle dont le mérite est facile à apprécier, car le tissu dermal est revêtu d'une fine blancheur qui pénètre les pores et veloute l'épiderme dès la première application. — Le savon Oriza, parfumé des odeurs les plus suaves, reçoit également, dans sa fabrication, cette dose de fleur de riz que le distillateur Fargeon jugeait si nécessaire à la conservation de la beauté. — La maison Legrand, rue Saint-Honoré, 207, héritière des précieuses recettes de Fargeon, les a appliquées avec un égal succès : à la pommade Oriza pour la beauté des cheveux, à la poudre de riz, au vinaigre aciduliné, à la pâte de noisettes et à l'eau Oriza. Enfin, de tous ces parfums alambiqués avec un soin d'artiste amoureux de son art, elle a composé l'extrait d'Oriza-Lys dont les élégants se servent pour le mouchoir.

On court aux spécialités et c'est évidemment parce que l'expérience en démontre la supériorité. La maison Seguy, 17, rue de la Paix, s'est fait connaître aux femmes du monde par des articles trop négligés jusqu'alors et devenus indispensables pour quelques classes de la société. Le blanc Nymphæa, le rose d'Armide et les crayons Impératrice ont pris place sur toutes les toilettes depuis qu'on a acquis la conviction qu'ils sont réellement supérieurs à tous les produits du même genre.

L'éclat et la fraîcheur, si nécessaires aux femmes avec les costumes de soirées, se trouvent dans les flacons de la maison Seguy, sans que le service momentané que chacune leur demandera puisse nuire à la beauté du teint ni à la santé. La figure conserve, grâce à leur usage, une souplesse parfumée qui est le dernier raffinement de la coquetterie.

Marguerite DE JUSSEY.

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

Nous voilà donc entrés dans la saison d'hiver qui nous ramène les bals, les dîners et les fêtes de toutes sortes. C'est le moment où les femmes doivent redoubler de soins et recourir à l'art pour paraître encore plus jolies que l'hiver dernier. Il est des femmes, approchant de la quarantaine, qui sont bien plus charmantes qu'à vingt ans. Autrefois elles passaient inaperçues dans les salons, maintenant elles y font sensation. C'est qu'aussi leurs yeux n'ont jamais eu tant d'éclat et leur teint plus de fraîcheur, de fondu, de matité. La critique prétend bien qu'il existe certains crayons magiques et un certain blanc de perles qui font merveille, mais c'est une si mauvaise langue ! On a l'âge qu'on paraît, et il ne faut pas se plaindre si une jolie femme parvient à rester jeune et belle le plus longtemps possible.

C'est à cette époque de l'année que tous les ménages sont en parfait accord, la femme redouble de tendresses et de prévenances, le mari se laisse gâter, dorloter, choyer, et trouve cette situation si excellente que, certes, il ne pourra rien refuser à si gentille et si douce compagne. Voilà l'hiver et il s'agit d'être plus élégante que mesdames H... et B... (Je suis vraiment navrée d'être aussi désillusionnante et de dévoiler quelques roueries féminines, mais je crois n'apprendre rien à personne, c'est mon excuse, je constate simplement.)

Un matin, en déjeunant, la jeune dame dit à son mari : — « Mon ami, si tu étais gentil, mais là bien gentil, tu augmenterais ma pension cette année ? » — « Il me semble pourtant, répond logiquement le mari, que tu as des robes et des manteaux à profusion; on ne peut ouvrir une armoire ou une garde-robes sans les voir remplis outre mesure. » — « Peux-tu dire une chose pareille! reprend la rusée compagne; mais, mon pauvre ami, *je n'ai rien à me mettre.* »

Et c'est avec cette phrase sacramentelle et irréfutable que l'élégance en est arrivée à ce degré d'exagération qui fait tant gémir les moralistes actuels.

Inutile d'ajouter que la pension est augmentée, car « ce que femme veut Dieu le veut »; et cette petite scène se renouvelle tous les ans avec le même succès. Mais cette pension, même augmentée sensiblement, serait insuffisante si la diplomatie ne



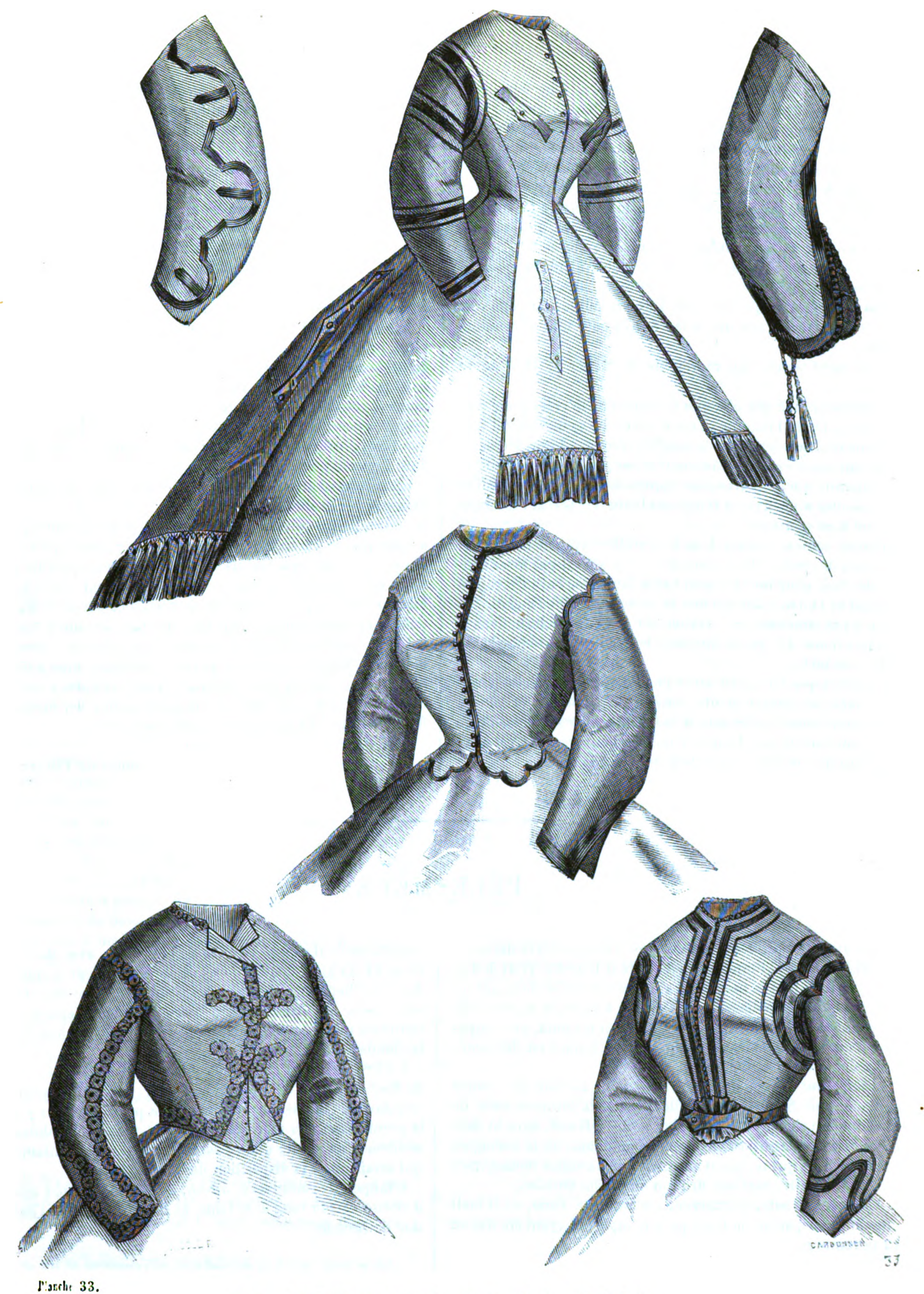


Planche 33.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

Manches et corsages nouveaux de la maison Ve Robert fils, 85, rue Richelieu.

(Voyez la description, page 2 de la couverture.)

venait en aide à la coquetterie. Les femmes se font fêter, par un cadeau indiqué habilement, l'anniversaire de leur naissance et de leur mariage, leur fête, Noël et le premier jour de l'an. Ce n'est pas encore assez : les plus habiles se souhaitent aussi la fête de leur mari et voici comment elles s'y prennent.

Le jour de la fête, elles sortent le matin et rentrent avec un bouquet de violettes de cinquante centimes destiné au mari et lui disent, en l'embrassant : — Tu vois, mon ami, que je pense toujours à toi; aussi, comme c'est aujourd'hui ta fête, je me suis offert un joli chapeau et ce petit bracelet qui me plaisait tant; puis, ce soir, nous irons dîner au cabaret comme deux amoureux, et enfin, j'ai loué une loge au Vaudeville pour voir la pièce en vogue, ce qui nous fera passer une charmante soirée.

Et le mari sourit! Le moyen de se fâcher le jour de sa fête!...

Un misanthrope prétend que la femme a été créée pour partager les joies de l'homme et en doubler les peines. A-t-il tout à fait tort?... Je vous laisse le soin de résoudre le problème.

Les dernières courses d'automne n'ont pas été très-brillantes. En dehors de quelques tricornes coquets qui faisaient ressembler les élégantes à des gardes-françaises Louis XV, je n'ai remarqué rien de bien nouveau.

A Longchamps, presque tous les cavaliers avaient des bottes. Pourquoi des bottes? Le champ des courses n'est pas assez éloigné de Paris pour motiver semblable fantaisie. J'ai interrogé à ce sujet et l'on m'a affirmé que la botte donnait de l'assiette. Ce qui n'a pas empêché un cavalier de faire une chute dans la grande avenue. J'ai pensé que sans bottes il serait tombé beaucoup plus tôt!...

Les robes que l'on avait eu la pensée de raccourcir se porteront, dans les appartements, encore plus longues et plus à queue que jamais; elles seront tout à fait plates à la ceinture et auront, dans le bas, jusqu'à 7 mètres d'envergure. C'est assez vous dire que la forme princesse est très à la mode.

En fait de nouveauté, aucun accessoire de toilette n'a eu plus brillant succès que la grosse guipure dite Cluny; on la pose en garniture aux robes, aux confections, aux jupons, à la lingerie, aux layettes d'enfants, sur les chapeaux et même sur les pantouffles; ce n'est pas une mode, c'est une fureur. Elle est trop exagérée pour durer longtemps et va bien vite tomber dans le domaine public, il n'en sera bientôt plus question.

Les galons cachemire font très-bon effet partout où on les pose.

Les riches garnitures de robes se feront cette année en plumes lisses nuancées, on en vend au mètre chez les fleuristes. Cette ornementation est sobre d'effet, mais elle est de fort bon goût et je ne saurais trop la recommander.

On m'accuse souvent d'avoir l'esprit de contradiction. Eh bien! de même que j'approuve l'emploi des plumes, j'approuve aussi les bijoux nouveaux. La mode est aux camées, toute aux camées: peignes, boucles d'oreilles, colliers, agrafes, bracelets... Préparez vos pierres dures... surtout choisissez la plus simple monture. Un beau camée est comme un bon tableau, la bordure importe peu.

Les peignes d'or ont grandi avec les chignons (on les fait immenses), les diadèmes et bandelettes dorés et les boucles de ceinture, genre cuirasse, sont adoptés déjà cet automne. Il est décidé que le corsage décolleté sera plus souvent porté dorénavant qu'autrefois. On ne devra aller dîner en ville qu'en robes décolletées. Cette mode nous vient d'Angleterre. Les nobles ladies ont pour habitude de s'habiller avant le dîner en toilette de soirée, même dans leur intimité de famille.

L'art réaliste choisit, cette année, le genre jockey. Pendules, bougies, lampes, écritoires, porte-allumettes, presse-papier, tout cela va être en acier bruni, de forme simple, à casquette renversée, à fer à cheval, avec des cravaches, des étriers, des fouets, et que sais-je encore? Est-ce assez joli!...

Louise de TAILLAC.

PÊLE-MÊLE

C'est avec une prudente lenteur que les Parisiens se décident à rentrer à Paris; l'Empereur, en quittant Biarritz, avait donné le signal, mais tout le monde ne s'est pas empressé de le suivre. Ce que voyant, Napoléon III s'est décidé à repartir, et, au commencement de la semaine, il a quitté Saint-Cloud, en compagnie d'un ou deux aides de camp, pour se rendre en Bretagne. Excursion d'un jour, du reste.

L'Empereur s'est arrêté à Vannes pour assister au comice agricole, puis Sa Majesté est allée visiter la ferme-modèle de madame la princesse Bacciochi, à Korn-er-Houët, dans le Morbihan. La princesse possède, dans ce petit coin de la Bretagne, des propriétés qui n'étaient autrefois que de vastes landes, mais qui, grâce à elle, sont aujourd'hui en pleine culture.

Après cette visite, l'Empereur est rentré à Paris, où il était attendu, le départ de la Cour pour Compiègne ayant été fixé au 12 novembre.

***

Deux mariages aristocratiques ont occupé, dans ces derniers temps, l'attention du grand monde. C'est d'abord celui de mademoiselle Hortense Tascher de la Pagerie, avec M. le comte Oscar de l'Épine, lequel a été célébré le samedi 4 novembre dans la chapelle impériale des Tuileries. C'est Mgr Darboy, archevêque de Paris, qui a marié les deux jeunes époux. Plusieurs ministres assistaient à la cérémonie, qui a été des plus brillantes.

L'autre union est celle de la princesse Anna Murat et du duc de Mouchy. Il avait été question d'offrir, au nom du souverain, le palais de Compiègne au duc et à la princesse pour y passer le premier mois du mariage; mais, la Cour allant habiter cette résidence, on assure que ce serait le château de Fontainebleau qui serait mis à la disposition des jeunes époux.

L'Empereur conservera, dit-on, à la jeune mariée son titre d'altesse et son rang à la Cour, et conférera l'un et l'autre au duc de Mouchy.

***

L'événement de la semaine a été, au théâtre, la première représentation de la *Famille Benoiton*, de M. Victorien Sardou, sur la scène du Vaudeville. Sans nuire à l'appréciation que nous

croirons devoir faire de cette œuvre, nous pouvons dès aujourd'hui citer à nos lectrices les deux tirades à la Desgenais, que lance chaque soir mademoiselle Fargueil dans le rôle de Clotilde.

D'abord la tirade des toilettes :

« ... Autrefois, une femme se mariait pour avoir son *chez elle* et gouverner ce petit royaume baptisé d'un nom charmant, presque ridicule aujourd'hui... *le ménage*.

» Elle ne sortait guère, d'abord, c'était moins facile; mais en l'an de grâce 1865, quelle est la fonction la plus ordinaire d'une maîtresse de maison? c'est d'*être sortie!*

» Madame est sortie! or, chaque sortie, bal, spectacle, concert, promenade, course et visite, ayant un but différent, représente une toilette nouvelle;... comptez à la fin du mois. Et puis, l'hiver, on ne sort que de chez soi! mais l'été, c'est Paris que l'on quitte! Une Parisienne, aujourd'hui, va, vient, trotte de Trouville à Ems, de Bade à Étretat, aussi prestement que *son aïeule de l'armoire au linge à l'armoire aux confitures.*

» Et toujours la toilette va son train! Toilette de wagon, toilette de bateau, toilette de bains, de cheval, de traîneau, de chasse, de pêche, de soleil, de pluie, de brouillard, d'avalanches! Si bien que toutes ces robes cousues l'une à l'autre couvriraient exactement le quartier de terre que monsieur est obligé de vendre pour en acquitter les factures... »

Et maintenant la tirade de la mousseline :

« A quoi distingue-t-on une femme honnête? » demande Champrosé.

— Au mal qu'elle se donne pour n'en pas avoir l'air » répond Clotilde. Et, après avoir parlé de la déplorable éducation donnée maintenant à la plupart des jeunes filles, elle ajoute :

« Et cela ne se marie pas! et cela se plaint! Ah! simples toilettes de ma jeunesse, où êtes-vous? Dix mètres de mousseline, trois aunes de rubans, et une fleur dans les cheveux! Avec cela quinze ans, des joues de roses, et l'ivresse d'un premier bal! Quel garçon blasé, au sortir d'un souper fin, n'aurait eu l'âme doucement émue par cette jeune blancheur et cette joie si naïve! Il souriait d'abord en regardant de tous ses yeux. Puis de sourire en rêverie, de rêverie en sages réflexions, et de réflexions en résolution prise, c'était un mariage!

» Et dix mètres de mousseline en avaient l'honneur!

» Aujourd'hui, le même homme arrive et lorgne entre deux portes : — Tiens, cette demoiselle! Elle ressemble à Zou-Zou Toquée! moins le chic! — et de retourner chez Zou-Zou Toquée.

» Et de mariage pas! à qui la faute?...

» Ah! mousseline, blanche mousseline, des mères ingrates qui te devaient leurs maris t'ont reniée pour leurs enfants! Sainte Mousseline, vierge de la toilette, sauve nos filles qui se noient dans des flots de dentelles! »

⁂

Les tours des Davenport ne sont que des tours d'enfant, si on les compare à ceux qu'exécute en ce moment, à Londres, un colonel de l'armée anglaise qui a servi longtemps dans les Indes.

Ces tours, dit le courriériste du *Phare de la Loire*, sont imités des jongleurs indiens par un colonel de l'armée anglaise qui ne croit pas déroger en faisant jouir ses concitoyens d'un spectacle véritablement extraordinaire. Le colonel Stodare fait apporter sur une table entièrement nue une tête de pierre très-lourde; un homme peut à peine la soulever.

Ce morceau de granit massif représente une tête de sphinx comme celles que nous voyons dans le musée du Louvre. Alors le colonel s'écarte de la table et adresse à la statue des mots mystérieux empruntés à quelque dialecte sanscrit oublié. A merveille; voilà les yeux qui s'agitent, puis la bouche qui s'ouvre; alors la tête laisse voir un sourire doux, mélancolique et fier qui glace l'assistance, quoique chacun sache bien que les esprits ne sont pour rien dans l'affaire.

En ce moment solennel, les traits paraissent doués d'une mobilité parfaite. On dirait que la pierre s'est animée, car l'on entend sortir de ce monolithe une voix articulée qui prononce des paroles étranges et qui s'exprime quelquefois en bon anglais, avec un léger accent cophte cependant, à ce que disent les égyptologues. Quand le granit est redevenu pierre, on apporte sur la table un panier dans lequel entre en souriant un jeune Indien portant un vêtement de cachemire et un magnifique turban blanc.

Le colonel ferme hermétiquement le panier, puis il saisit un cimeterre et crie à l'enfant qu'il va le lui plonger dans le corps. L'enfant supplie son bourreau de ne pas mettre ses menaces à exécution; il pleure, il sanglote, ses cris déchirants émeuvent toute l'assistance, excepté le colonel, qui est en proie à une fureur visible. Il plonge le glaive dans le panier... alors on voit couler le sang.

La vue de ce liquide fumant et vermeil exaspère la fureur de cet insensé, qui redouble ses coups. Les cris deviennent de plus en plus effrayants, il coule du sang, toujours du sang; les femmes s'évanouissent, les hommes s'indignent; on va monter sur la scène pour arrêter ce forcené. A ce moment, on aperçoit le jeune Indien au balcon d'une loge avec son turban immaculé, sa longue robe flottante et son aigrette de plumes de paon dont, je crois, j'ai oublié de parler.

⁂

M. Camille Doucet, le successeur d'Alfred de Vigny à l'Académie française, a, si nous en croyons le rédacteur en chef du *Grand Journal*, écrit le mot *fin* à la dernière page de son discours de réception, qui sera prononcé dans le courant du mois de janvier.

« Le nouvel académicien travaille en ce moment, ajoute notre confrère, à une comédie en trois actes et en vers, intitulée *les Impatients.*

» Un charmant sujet de comédie, très-vivant, très-actuel, un titre tout à fait de circonstance.

» Qui donc n'est pas *un impatient*, à l'heure ardente où nous vivons?

» Les impatients de la gloire, de la fortune et de l'amour, à chaque pas qu'on fait dans la rue, on les coudoie.

» Notre époque est si pressée de jouir, qu'elle s'étonne de ne pas récolter avant même d'avoir semé. On a cent mille francs, on aspire au million; on a de l'esprit, c'est au renom d'homme de génie qu'on vise; on dédaigne de se faire aimer des femmes, on achète l'amour tout fait.

» Sans négliger les impatients de la politique dont je n'ai pas le droit de parler ici, et que la comédie, je me le persuade, n'aura garde d'oublier. »

⁂

On travaille depuis quelque temps, au Musée de Cluny, à organiser une collection vraiment originale et comme il n'en existe probablement nulle autre part au monde : il s'agit de réunir dans un local spécial, que l'on achève de construire, un spéci-



men de tous les véhicules dont se servent ou dont se sont servis les différents peuples de la terre.

Là se trouveront les curres et les chariots des temps primitifs, les litières et les chaises à porteurs d'autrefois, les carrosses du temps de Louis XIV, les vinaigrettes que Lille a conservées, les traineaux du Nord, les *cabs* de Londres, les trinkas de Saint-Pétersbourg, nos anciens briskas, nos vieux coucous, les cabriolets, les breaks, les chars-à-bancs, les dog-carts, les coupés, les calèches, que sais-je? Et cet assemblage étrange sera très-certainement un musée aussi curieux qu'instructif, car, au point de vue des progrès accomplis, on pourra constater de *visu* la différence qui existe, par exemple, entre nos dernières malles-poste — système Conte — et les chars dont se servaient les Romains de l'empire dans leurs jeux olympiques.

Les bâtiments affectés à cette singulière collection occuperont une partie des jardins qui bordent la rue des Mathurins, et seront, comme style, en parfaite harmonie avec ce qui reste du vieux palais des Thermes; les baies seront à plein cintre, et de petites pierres carrées, alternées de plinthes, composeront les assises de l'édifice. La toiture, entièrement de fer, sera recouverte de grosses tuiles rouges à carapace convexe.

C'est là que, dans deux cents ans d'ici, les Parisiens de l'avenir iront contempler avec étonnement les dernières diligences à trois corps de Laffitte et Caillard, et il est probable que ces lourds véhicules à caisse jaune exciteront en eux un intérêt au moins égal à celui que nous éprouverions aujourd'hui en examinant, si l'on pouvait le trouver, le grossier carrosse de Catherine de Médicis, qui fut, comme on sait, la première en France à faire usage d'une voiture.

⁂

Un des auteurs dramatiques les plus spirituels et les plus fins de notre époque, M. Mélesville, vient de s'éteindre à Paris. Le vrai nom de cet écrivain était Duveyrier. Son père; le baron Duveyrier, avait été premier président à la cour impériale de Montpellier. Lui-même suivit un moment la carrière de la magistrature. En 1816, il donna sa démission, et dès lors illustra le pseudonyme qu'il avait choisi, par une foule de productions qui furent presque toutes de grands succès.

On estime à plus de trois cents le nombre de ses œuvres théâtrales. M. Mélesville fut, avec Bayard, un des collaborateurs de Scribe qui ont le mieux su garder leur physionomie propre, et affirmer leur valeur personnelle à côté du maître. M. Mélesville laisse deux enfants : une fille très-bien placée dans le monde élégant de Paris, et un fils qui cultive la littérature, mais avec moins de fécondité et de retentissement que son père.

Robert HYENNE.

CHRONIQUE DE L'ÉTRANGER.

Un congrès de coiffeurs a été tenu, il y a quelques jours, à Londres dans les salons d'Hannover-Square. Quatorze artistes capillaires avaient convoqué les dames et les jeunes miss à se rendre compte par elles-mêmes de leur talent dans l'art de la coiffure. Quatorze tables de toilette étaient disposées dans le salon; et le fer en main, les coiffeurs de la Grande-Bretagne ont voulu prouver à leurs clientes qu'ils ne redoutaient rien de la concurrence française pour le goût, l'imagination et la hardiesse des puffs, des chignons et des crêpés. Quatorze têtes de bonne volonté se sont livrées à ces artistes habiles qui ont fait assaut de légèreté, d'élégance et élevé les édifices les plus gracieux et les plus fantastiques avec des chevelures de toute nuance. Tchi, de Paris, n'aurait pas mieux fait, et Léonard, le coiffeur de madame Dubarry, aurait rendu les armes et mis bas sa houpette à poudre.

Cette démonstration publique du talent des coiffeurs anglais qui a été organisée par M. Desplas, le président de l'association, a obtenu le plus grand succès. Il est regrettable que les coiffeurs londonnais n'aient pas songé à appeler la concurrence étrangère; si une demi-douzaine d'artistes parisiens étaient venus aussi travailler dans cette séance, la comparaison aurait permis de rendre un jugement mieux motivé. Mais on ne pense jamais à tout.

⁂

Plusieurs dames de la société de Péra (Constantinople) ont, dit-on, l'intention de former un club pour modérer le luxe de la toilette. La présidence de ce club serait dévolue à une jolie veuve de trente ans, femme des plus élégantes et douée de toutes les qualités nécessaires pour occuper le fauteuil.

⁂

Les journaux de New-York contiennent l'annonce d'une course d'un caractère passablement excentrique qui a dû avoir lieu dernièrement à Long-Island. Deux dames, montées dans des chars d'une grande richesse et attelés de chevaux de course somptueusement harnachés, ont dû lutter de vitesse en public. Les deux concurrentes sont de nationalité différente : l'une était Américaine et l'autre Espagnole, ce qui donnait aux paris une animation extraordinaire.

⁂

Les dames de Californie ont jugé que le général Grant ne devait pas seulement se reposer sur ses lauriers, elles lui ont offert par souscription un lit magnifique. La garniture est en soie, l'un des côtés est à bandes rouges et blanches, l'autre est sur fond bleu. Trente-six drapeaux sur nature représentant les couleurs nationales y sont merveilleusement ouvragés. Au centre est la cotte d'armes avec cette devise : *E pluribus unum.*

Voilà un meuble nouveau style des plus ingénieux. On connaissait les sabres d'honneur, les épées d'honneur, les croix d'honneur; mais les lits d'honneur étaient inconnus. Il fallait le patriotisme des Californiennes pour l'inventer.

R. H.



MADAME BARBE-BLEUE

(PAGES D'UNE VIE D'ARTISTE. —FIN.)

Sans continuer davantage ce colloque de menaces, le capitaine Luigi se tourna vers sa troupe et donna des ordres pour l'attaque.

De son côté, la marquise disparut par la grotte voisine de la grille ; peu d'instants après, ses gens accouraient le fusil à la main.

Les soldats hésitèrent ; ils ne possédaient aucun moyen de pratiquer une brèche à la muraille.

Il y eut un moment de silence où, de part et d'autre, les adversaires se mesurèrent du regard ; un de ces mouvements longs comme l'éternité.

Tout à coup, un roulement de voiture se fit entendre, quatre chevaux vigoureux tiraient de toute leur force une berline de voyage à travers les obstacles naturels dont la route était hérissée.

La voiture s'arrêta devant la grille ; il en descendit un homme d'une taille élégante et d'un extérieur distingué. Il était pâle, faible, et eut besoin de l'assistance de son valet de chambre pour mettre pied à terre.

— Dieu soit loué! dit-il, j'arrive à temps. Capitaine, faites déposer les armes à vos soldats ; et vous, mes amis, ouvrez-moi cette grille. Je suis le prince Alessandro Monti.

Saisis de respect à ce nom, les valets se mirent en devoir d'aller prévenir leur maîtresse. Mais déjà la marquise, qui était restée à l'entrée de la grotte, se trouvait parmi eux. Elle reconnut le prince qu'elle avait vu autrefois dans le monde, et ordonna qu'on ouvrît la grille.

Le prince pénétra seul dans le parc, avec le capitaine Luigi, dont la présence, dit-il, était nécessaire.

Il ajouta en s'adressant à Giulia.

— Madame la marquise, un grand coupable est devant vous. J'avais été non pas tué, c'est certain, mais blessé légèrement dans une circonstance qui a dû vous être révélée. J'ai appris que par un zèle mal entendu et sans demander mon assentiment, la justice voulait poursuivre celle qui m'a frappé. Aussitôt, je me suis arraché au repos que les médecins me prescrivaient et j'ai volé sur les traces de ces soldats. Me voici. Je commence par déclarer formellement que je m'oppose à toute poursuite. Mais cela ne suffit pas. Veuillez, madame, me conduire auprès de la personne dont j'ai troublé la calme et pure existence.

— Monseigneur, dit Giulia, c'est assez pour Béatrice que vous la couvriez de l'égide de votre puissance. Le reste me regarde.

— Permettez-moi d'insister, madame. Vous ignorez ce que j'ai à dire, et, en m'empêchant de me justifier, vous commettriez devant Dieu un acte d'injustice que votre noble cœur doit éviter, du moment où je le lui signale.

— C'est bien, prince : suivez-moi.

On introduisit Alessandro dans un salon où se trouvaient Gaëtano et Béatrice. Celle-ci frémit à l'aspect du prince et tendit les bras vers son frère et vers la marquise.

Le prince contempla d'abord en silence cette belle jeune fille tremblant comme le petit oiseau devant un vautour. Puis s'étant assis et ayant invité les assistants à imiter son exemple, il prit aussitôt la parole d'un ton grave :

— Béatrice, pardonnez si je vous impose la présence d'un homme qui vous a fait une mortelle offense. Mais vous ne tarderez pas à comprendre que cette entrevue était indispensable, j'avais à arrêter le glaive de la justice déjà levé sur vous, et à déclarer, de la manière la plus formelle, que vous n'êtes pas coupable, que vous avez agi seulement dans un cas de légitime défense ; et que si quelqu'un a des torts à expier, ce n'est par vous, mais moi, moi seul.

— Monseigneur, murmura Béatrice en baissant les yeux, dès que vous me disculpez, cela me suffit ; ne vous accusez pas.

— Non, dit-il avec chaleur, un aveu de ce genre ne me coûte point. Si j'ai été entraîné par ma passion, j'ai repris assez de raison, assez d'empire sur moi-même, non-seulement pour reconnaître ma faute, mais encore pour la confesser tout haut. J'éprouve même une sorte de satisfaction de conscience à m'humilier pour vous relever, et je voudrais que cette déclaration eût le monde entier pour témoin. Vous étiez heureuse : la prière suffisait à votre âme ; je suis venu troubler cette existence de méditation et de recueillement. Après mille efforts pour me faire comprendre de vous, pour vous faire partager cette passion qui me dévorait, je n'ai pas craint de recourir au dernier des excès, à un enlèvement qui vous déshonorât en laissant peser sur vous le soupçon d'une fuite... Le reste est connu de tous ici : vous vous êtes défendue, et l'on vous poursuivait lorsque heureusement j'ai pu reprendre à temps mes forces pour m'opposer à une iniquité judicaire. Ainsi, je le déclare de nouveau, il n'y a eu qu'un coupable : c'est le prince Alessandro Monti.

Béatrice avait entendu avec une profonde émotion cette déclaration formelle. Croisant les mains sur son cœur, elle répondit d'une voix si douce, qu'on eût cru ouïr le concert des anges :

— Monseigneur, ne parlez plus de ces circonstances douloureuses. Il suffit que mon innocence soit reconnue et que rien ne menace désormais ma liberté. Je dois même bénir l'événement qui m'avait affligée d'abord : car c'est au hasard de mon arrivée en ce château et de l'accueil bienfaisant qu'on m'y a fait que je dois le bonheur le plus inespéré. J'ai retrouvé ici un frère chéri que je croyais mort. Séparés l'un de l'autre depuis notre enfance, nous nous sommes reconnus. Le malheur est toujours bon à quelque chose. Et maintenant, ajouta Béatrice près avoir montré Gaëtano, maintenant vous voyez que le ciel a compensé pour moi au centuple ce qui m'avait été pris. Car ce frère est l'époux de la belle et bonne marquise, et la marquise daigne me considérer comme une sœur.

— Oh! oui, ma Béatrice, dit Giulia en la pressant dans ses bras. Toi aussi tu as bien à me pardonner!...

Les explications avaient été échangées ; il semblait qu'il ne restât plus au prince qu'à s'éloigner. Après tant d'émotions accablantes, après tant de scènes de violence et de deuil, Giulia, Gaëtano et Béatrice éprouvaient naturellement le besoin de se trouver seuls, dans le bien-être et l'épanchement de l'intimité.

Cependant le prince hésitait, soupirait... Des mots inarticulés arrivaient à ses lèvres... Il faisait quelques pas vers l'entrée du salon, puis s'arrêtait.

Gaëtano crut devoir venir généreusement au secours d'Alessandro.

— Prince, dit-il, la conversation a été jusqu'ici sur le pied de la franchise la plus complète. Si donc il vous reste une confidence à faire, ne craignez rien : nous avons appris à vous estimer.

— Signor, répondit le prince, vivement touché de cette avance amicale, mon embarras va s'expliquer d'un mot : il



s'agit de mon bonheur; et il suffit d'un moment pour que je devienne l'homme le plus heureux ou le plus infortuné. Vous devez aisément comprendre que ce n'a pas été sans me livrer de violents combats, sans me condamner moi-même, enfin sans envisager mon action dans tout ce que ses conséquences pouvaient avoir de terrible, que je me suis laissé aller à ce point de témérité d'arracher une vierge aux autels. Quand on commet une pareille tentative, il faut avoir l'ivresse brutale de la perversité, ou l'excuse de la passion. Je me crois en droit de revendiquer cette excuse. Eh bien! à présent, lorsque Béatrice, couverte de mes aveux, peut, soit retourner jouir de la paix de son couvent et prononcer des vœux irrévocables, soit s'enfouir dans le calme de ce château, mon cœur se brise! la force me manque pour m'éloigner! je suis comme le pauvre corps de qui l'âme se sépare... Ici je laisserais ma vie. C'est vous dire que Béatrice m'est indispensable; c'est vous dire que pour conquérir ce trésor, il ne serait pas de prix trop élevé; c'est vous dire enfin que mon nom, mes titres, ma fortune, mon crédit, sont à ses pieds, et que si ce bon ange daigne exaucer ma demande, celle qui est entrée ici fugitive en sortira princesse.

— Moi! grand Dieu! s'écria Béatrice.

La jeune fille avait peine à respirer; tour à tour elle pâlissait et rougissait; son regard avait rencontré le regard suppliant du prince; et nous devons constater qu'Alessandro avait de nobles traits auxquels l'émotion prêtait un charme souverain. De plus, il possédait une couronne princière, le premier rang dans l'aristocratie romaine et des richesses considérables.

Et surtout elle était touchante, cette prière d'un homme qui avait d'abord confessé humblement sa faute, et puis qui demandait le bonheur à celle qu'il avait outragée!

Quel que fût le sentiment qui pût remplir son cœur, Béatrice n'hésita point à répondre :

— Monseigneur, je suis aussi étonnée qu'honorée de votre proposition. Mais prenez garde : il y a des mouvements ardents qu'on regrette plus tard. Le dévouement, la générosité, ont une ivresse d'héroïsme dont il est prudent de se défier.

— J'ai réfléchi suffisamment, et je suis sûr que la fille adoptive de ma sainte cousine ne me ferait jamais repentir de ma détermination.

Béatrice consulta son frère du regard et dit :

— J'appartiens avant tout à celui que le ciel m'a rendu. Gaëtano remplace notre père... Il est le maître de mon sort.

— En ce cas, dit vivement le prince, je renais à l'espérance. Celui qui n'a pas refusé pour lui-même les avantages sociaux que l'amour d'une grande dame lui offrait, celui-là ne saurait sans injustice les retirer à sa sœur.

L'artiste s'empressa de faire la déclaration suivante :

— Me préserve le ciel de nuire en rien à la destinée d'une sœur chérie. Je ne cache pas tout ce qu'il m'en coûtera de voir ma Béatrice s'éloigner de nous, presque au moment où je venais de ressaisir ce bien précieux, et de la perdre une seconde fois, mais...

— Quoi! interrompit le prince, une telle idée pourrait-elle naître en vous? Me supposeriez-vous l'intention coupable de vous séparer à jamais de votre charmante sœur? J'aime à penser, au contraire, que vous passeriez la moitié de l'année chez moi avec madame la marquise, et que nous ne ferions qu'une seule famille.

Gaëtano jeta un coup d'œil sur Giulia; celle-ci était froide, immobile. Le jeune homme soupira; car il comprenait la portée de ce silence. Toutefois, pour ne point trahir le secret de la marquise, il répondit sans prendre d'engagement :

— Je vous suis reconnaissant de cette offre amicale; elle soulage mon cœur. Et maintenant, c'est à Béatrice qu'il appartient de décider.

— Parlez, de grâce! dit le prince à la jeune fille. Si ce n'est par sympathie pour moi, accordez-moi votre main pour me permettre de réparer complétement ma faute et de vous relever devant le monde.

Béatrice n'avait pas la force de prononcer une parole; mais elle tendit sa main au prince qui jeta un cri de joie.

Un acte fut dressé; puis, le soir même, les deux fiancés partirent, en compagnie du capitaine Grivelli, qui servit en quelque sorte de père à Béatrice.

XIII

LE SERMENT DE GIULIA.

Il avait fallu à Giulia bien de la force d'âme pour se contenir devant le prince Alessandro, elle qui étouffait sous le poids du chagrin et du remords. Seule enfin avec son mari, elle se prosterna, dans l'attitude d'une suppliante, devant l'homme qu'elle avait si cruellement offensé.

— O mon Gaëtano, murmura-t-elle d'une voix presque éteinte, que dois-je penser?... Je n'ose plus lever les yeux sur toi, tant j'éprouve de confusion! car j'ai brisé notre bonheur, je t'ai fait une mortelle injure, j'ai inventé contre un innocent les raffinements de la vengeance. Oh! tu devrais me fouler aux pieds, et je te bénirais encore. Si tu savais combien je voudrais réparer la folie et l'iniquité de mon action! Dicte-moi des conditions, donne-moi des ordres... Mais romps ce silence qui me tue; je serais morte de ton inconstance, mais je ne puis vivre non plus sous le coup de ta froideur.

Le jeune homme la contemplait avec ravissement.

— Jamais, s'écria-t-il, jamais tu ne fus plus belle ni plus aimée.

Giulia répondit à cette déclaration par un geste de reconnaissance; la joie illumina son front.

Gaëtano l'entraîna dans le parc, près de l'étang; là comme autrefois, les cygnes nagèrent vers eux.

— C'est ici, dit-il, que je t'accompagnai pour la première fois. Je tremblais alors; une parole, un regard de toi était inestimable pour le pauvre voyageur. Tu m'as donné un bien inespéré... Tu m'as donné, Giulia... Crois donc que je ne conserve aucun ressentiment pour l'action violente, il est vrai, mais irréfléchie, à laquelle ton âme fougueuse a pu se porter. Il n'y a que les natures ordinaires qui ne soient point sujettes aux orages. Dieu me garde de vouloir poser à notre traité de paix aucune condition. Je me bornerai à faire un appel à ton cœur, à ta générosité.

— Parle, Gaëtano.

— Eh bien, tu me comprendras aisément. Je ne parlerai plus du désir que j'avais manifesté de reprendre ma vie d'artiste et de juger par mes yeux de ce que peuvent faire les peintres de notre époque. Je sais, ô Giulia, quel est ton éloignement pour le monde; il est fondé sur de nombreux malheurs, sur un dégoût invincible de la société. Mais cet éloignement est-il tel qu'il te défende d'aller un jour avec moi retrouver cette sœur que je chéris et qui s'est éloignée, hélas! pour longtemps sans doute?

La marquise pencha tristement la tête vers les roseaux qui croissaient sur la rive. Puis, d'une voix dont la douceur allait droit à l'âme, elle donna l'explication suivante :

— Écoute, bon et fidèle Gaëtano, écoute bien. Le moment est venu où rien ne doit plus t'être caché. Si je reste ici, c'est que j'y suis forcée...

— Forcée! qui donc enchaîne ta liberté?

— Un serment solennel, un serment sacré, fait devant l'autel, sur le crucifix!... Tu connais mes malheurs : je dépendais d'un



oncle qui n'est plus. Cet homme impérieux, absolu, me contraignit à trois unions que la mort brisa successivement par une sorte de décret bizarre et systématique. Accablée sous tant de deuils, devenue l'objet de l'attention méchante et des propos envenimés de mille oisifs, je jurai de faire construire un château, lieu de retraite, et de m'y enfouir pour toujours, offrant à Dieu d'expier par des peines éternelles l'infraction que je pourrais faire à ce serment. Juge, après cela, s'il m'est permis de sortir de ce château ! Pour me rattacher à la vie, pour me révéler l'amour, le bonheur, il a fallu que Gaëtano vînt ici. Ah ! s'il m'aimait, songerait-il donc qu'il existe autre chose que l'amour de nos deux âmes?...

— Non ! dit Gaëtano avec chaleur, il ne doit y avoir pour moi que ma Giulia ; et puisque ton serment te retient ici, je veux prononcer aussi la même promesse au pieds des autels.

La marquise secoua la tête en souriant d'un air de mélancolie.

— Enfant, reprit-elle, tais-toi. Tes premières paroles suffisent pour me consoler. Ne t'engage à rien, de peur de ne pouvoir tenir ta promesse. On souffre trop d'être irrévocablement lié.

. . . .

A partir de ce jour, Giulia sembla s'étudier à réparer heure par heure, son emportement, ses violences d'autrefois. Pas un désir de Gaëtano qu'elle ne s'efforçât de prévenir ; elle lisait sa pensée sur ses lèvres ; elle s'empressait de lui complaire. Abdiquant ce fond de fierté patricienne qui naguère se laissait entrevoir dans son maintien et perçait dans sa parole, Giulia n'était plus cette marquise habituée à donner des ordres absolus, à ne rencontrer ni souffrir aucune résistance. C'était véritablement un de ces anges doux, soumis, résignés, que la poésie se plaît à chanter. On comprend de quelle reconnaissance Gaëtano se sentait pénétré envers elle, et combien, de son côté, il s'efforçait de prodiguer les consolations à cet être supérieur qui se faisait tout à lui.

Et cependant il y avait un malaise dans leur existence, un trouble secret dans leur intimité.

Une pensée que ni l'un ni l'autre n'exprimait, une pensée dévorante habitait leur cœur.

La résidence de Monte-Giogo n'avait rien perdu de sa beauté ; mais c'était une prison dorée.

Et puis il venait des lettres du prince et de Béatrice, des lettres qui racontaient une félicité parfaite et appelaient la marquise et son époux à la villa d'Albano.

Gaëtano se contentait de dire :

— A quoi bon nous inviter ainsi?..... Ah ! ils ne savent pas !.....

Et il laissait tomber son front entre ses mains, ou bien souriait de ce sourire qui indique la résignation, à défaut de l'espérance.

Au bout de quelques mois, Giulia redoublant de tendresse, dit à Gaëtano :

— Mon ami, j'ai sérieusement réfléchi, depuis plusieurs jours, à ce que notre position a de faux et d'impossible. Il est des sacrifices qu'on accepte pour soi dans un moment d'exaltation, mais qu'il n'est pas permis d'imposer éternellement aux autres. Le serment qui me lie ne vous enchaîne pas, et ce serait, de ma part, une véritable cruauté que de contraindre un homme jeune et ardent à rester comme un captif entre quatre murs. Autant j'ai désiré vous garder près de moi, autant je comprends maintenant la nécessité de vous rendre votre liberté.

— Comment, grand Dieu !...

— Oui, mon beau Gaëtano, tu quitteras le château pour quelque temps, six mois, un an si tu veux...

— Mais toi, Giulia ?

— Moi, je continuerai ici ma vie de retraite et de pénitence.

— C'est impossible. Je refuse.

— Ne refuse pas, demain tu en aurais du regret.

— Quoi ! Je serais assez égoïste pour m'éloigner !... Et d'ailleurs, crois-tu que le monde ait tant d'attraits à mes yeux ? Je l'eusse aimé avec toi ; mais, sans toi, ce ne serait qu'un désert où j'irais chercher l'ennui. Encore une fois, je refuse.

— Gaëtano, ta sœur t'appelle.

— Ma sœur !...

A ces mots, l'irrésolution se laissa voir sur les traits du jeune homme. Giulia l'embrassa d'un regard profond.

— Vas, dit-elle, je te connais. Au premier instant ta générosité combat mon offre ; mais, plus tard, la réflexion t'emporterait vers la perspective séduisante du mouvement et des voyages. Ce que je t'indique est nécessaire. Tu trouveras des distractions ; tu songeras à moi ; tu m'écriras. L'absence, si tu m'aimes véritablement, fera grandir ton amour. Tu me reviendras avec un peu d'expérience de plus, et qui sait? avec quelque satisfaction de te reposer ici comme dans un port. Songez-y bien, Gaëtano !

En achevant ces paroles, Giulia se hâta de sortir : car ses sanglots, qu'elle avait maîtrisés, la suffoquaient.

Cette lutte de générosité mutuelle se prolongea ; le dénoûment en était inévitable : Gaëtano accepta.

Qu'on lui pardonne : il n'avait que vingt-deux ans ; le monde l'appelait, il éprouvait le besoin de se retremper dans la contemplation des chefs-d'œuvre de l'art ; et puis, à la première étape du voyage, il trouvait une sœur chérie...

— Mon ami, dit lentement Giulia, quand l'heure fut venue où Gaëtano allait monter en voiture, je vous donne Brunello pour compagnon, pour guide. C'est plus qu'un serviteur, c'est un ami. Il y a dans les caisses de votre chaise de poste une somme considérable qui vous permettra de tenir votre rang. J'ai tout prévu, tout arrangé... Adieu, vous que j'ai tant aimé, vous que j'aime tant ! gardez-moi votre pensée, votre souvenir... Que mon image soit constamment présente à vos yeux... Dans tout ce que vous entreprendrez, pensez à moi : puisse le nom de Giulia être pour vous un bouclier ! Tendez à vous élever de plus en plus ; soyez sérieux au milieu des fêtes ; le plaisir ne doit pas être le but, mais le délassement de l'homme. Consacrez l'avenir à l'art sublime qui a eu les aspirations de votre jeunesse ; et dites-vous bien que les prières de Giulia vous suivront partout.

— O ciel ! s'écria Gaëtano, tu parles comme si nous ne devions pas nous revoir !...

— On se revoit toujours, mon ami. Ne t'étonnes pas de mes recommandations, et ne t'afflige pas de ma tristesse. C'est moi qui ai voulu cette séparation, c'est moi qui l'ai exigée ; j'aurai la force de la supporter.

— Au revoir, ma Giulia.

— Oui... adieu, adieu !

. . . .

Gaëtano avait moins agi sous l'influence de sa propre volonté que sous la domination de la marquise. Subjugué, séduit aussi, il s'était laisser aller à accepter cette position étrange d'un mari qui va chercher au dehors des distractions et quitte pour longtemps une femme aussi charmante qu'adorée.

Sa conscience n'était pas sans lui adresser des reproches. Dès que la voiture fut assez éloignée pour que les toits du château et la cime des arbres du parc eussent disparu, Gaëtano tomba dans une profonde mélancolie. Vainement Brunello s'efforçait-il de le ranimer, de lui rendre quelque énergie.

— Tu parles ! s'écria le jeune homme... et cette voiture nous entraîne ! et chaque pas de plus aggrave mes torts envers Giulia !

— Vos torts, mon cher maître? vous n'en avez pas. Si vous avez quitté la marquise, c'est par un consentement mutuel.

— Ah! malheureux! ne comprends-tu donc pas que ce noble cœur est à la hauteur de tous les sacrifices?... Ce qu'elle a sacrifié, c'est elle-même. Vouée à la solitude par un serment, elle rentre plus que jamais dans cette solitude. Et moi, qu'elle avait remarqué, moi vers qui sa main s'était tendue lorsque j'étais pauvre, orphelin, ignoré, incertain de l'avenir; moi qu'elle a comblé de bienfaits, comment l'ai-je payée? par l'ingratitude!

— Non, non, mon cher maître, vous n'êtes pas un ingrat.

— Je le serais si je pouvais persévérer dans un absurde projet. Écoute, Brunello; cette liberté qui m'est rendue m'est odieuse; l'air, au lieu de me rafraîchir, pèse sur ma poitrine... Je suffoque sous le chagrin... Écoute donc! cela est impossible; je n'irai pas plus loin...

— Mais réfléchissez...

— Il est des choses auxquelles il n'y a pas besoin de réfléchir. Est-ce qu'ici l'évidence ne te saute pas aux yeux? Est-ce qu'il convient que je ne sois point là où n'est point ma Giulia?

Brunello essuya une larme d'attendrissement.

— Eh bien! dit-il, vous avez raison, monseigneur. Oui, c'était une impiété. Mais, pour ma part, je ne vous eusse jamais fait une observation à ce sujet. Ah! que je suis heureux de lire si clairement dans votre pensée, et que votre pensée soit si honnête! Si l'osais, je vous embrasserais.

— Bon serviteur, répondit Gaëtano, tu méritais bien la confiance dont la marquise t'honore.

Il lui pressa vivement la main.

— Romano, cria-t-il, tu vas tourner bride et reprendre le chemin du château.

Aussitôt Romano, qui était sans doute très-satisfait de cet ordre, fit décrire une courbe à ses chevaux et par un vigoureux coup de fouet, les lança en sens inverse sur la pente du Monte-Giogo.

Alors Gaëtano parut renaître à la vie. Il pleurait, il riait tout à la fois, il jetait des exclamations tantôt de joie, tantôt d'impatience : ce n'était plus le même homme.

— Ah! disait-il, mon cher Brunello, combien désormais je sentirai le prix de cette existence dont j'ai pu être las un moment!...

Comme ils approchaient enfin du terme souhaité, ils virent avec autant de surprise que d'émotion l'horizon coloré d'une nuance rouge très-foncée. Quelque chose de semblable à une forte odeur de fumée arrivait jusqu'à eux; les chevaux piaffaient et faisaient entendre des hennissements.

— C'est singulier! dit Gaëtano... on croirait que cette teinte de feu couronne le Monte-Giogo.

— Peut-être, répondit Brunello, des pâtres s'amusent-ils à brûler des herbes sèches.

— Non, regarde mieux.

— Il est certain que cela ressemble à un volcan...

— Dépêche, Romano, dépêche!

La voiture allait comme l'éclair... Enfin elle atteignit son but... Et alors un spectacle effrayant frappa les yeux des voyageurs : le château était en feu; cette masse immense brûlait ainsi dire silencieusement sans qu'on vît aucune créature humaine porter quelque secours et chercher à arrêter les progrès de l'incendie.

Gaëtano jeta un cri de désespoir. La vérité s'était révélée à lui avec le spectacle affreux dont il était témoin et avec le souvenir des dernières paroles prononcées par Giulia...

Nul doute que la marquise n'eût voulu, en se privant de son bonheur, se séparer d'une vie désormais insupportable.

C'était elle, en effet, qui avait mis le feu au château, après avoir eu soin d'en éloigner les domestiques.

— Comment entrer? dit Gaëtano en se tordant les mains.

Une inspiration soudaine vint à Brunello.

— O bonheur! dit-il, une clef de la grille était restée dans la poche de mon pourpoint!

Il ouvrit la grille; et un moment après, Gaëtano, suivi du majordome et du valet, s'élançait dans la direction du château. La flamme eût suffi pour le guider; elle s'élevait en une colonne immense qui dévorait avec avidité le magnifique bâtiment dont la forme était devenue méconnaissable. Gaëtano n'eut pas la force de crier, d'appeler... Il était évident pour lui que Giulia avait voulu, à l'exemple de la reine de Carthage, se faire un bûcher de sa résidence même, et, qu'après y avoir mis le feu, elle s'y était enfermée pour mourir... Pensée folle, pensée horrible, que seule la violence de la passion avait pu produire, en l'absence d'un sentiment religieux assez fort pour la combattre.

— A tout prix je la sauverai, dit-il, ou je périrai avec elle!

En vain Brunello le conjure de ne pas tenter une œuvre impossible... Gaëtano repousse le vieillard et gravit rapidement le grand escalier qui, construit en pierre et en marbre, a résisté à l'action de l'incendie...

Il court au hasard, étouffé par la fumée, poursuivi par les langues ardentes du brasier; ses mains, ses cheveux, ses vêtements sont noircis; les parquets rompent sous ses pieds : mais rien ne l'arrête; il appelle, il écoute, il appelle encore, puis continue sa recherche...

Et pendant ce temps l'incendie se déploie avec une fureur croissante.

Une pensée frappe Gaëtano... S'il pouvait parvenir jusqu'au salon où pour la première fois il vit Giulia!...

Il se dirige vers la droite; là, il trouve la porte. O douleur! elle a été fermée en dedans. Le désespoir prête des forces à Gaëtano... Il s'arme d'un débris de meuble et enfonce la porte. Au moment où il veut entrer dans le salon, une fumée épaisse le repousse... Cette pièce est en feu... plus d'espérance!

Cependant Gaëtano fait quelques pas à tâtons... Il arrive au centre du salon, et là il touche le dossier d'un fauteuil. Dans le fauteuil est étendu un corps privé de mouvement.

Le jeune homme jette un cri.

— Oh! murmura-t-il, je l'avais bien jugée!...

Mais vit-elle encore? ou bien s'il peut l'emporter, réussira-t-il à trouver une issue?

N'importe, il prend dans ses bras ce fardeau précieux et recommence le chemin qu'il a déjà fait. Mais les difficultés se sont accrues; l'incendie a gagné en intensité; la fumée est plus noire et plus âcre encore...

Gaëtano sent ses forces s'épuiser; sans cesse il se heurte à des obstacles nouveaux; il ne peut faire un pas sans interroger le terrain; des poutres, des pierres se détachent et menacent de l'écraser avec celle qu'il porte. Quelques moments encore, et ce sera fini... car il est accablé de fatigue...

Et sait-il seulement si l'acte de dévouement qu'il accomplit n'aura pas été inutile, et si ce n'est pas un cadavre qu'il tient entre ses bras?...

Une voix retentit, celle de Brunello qui gravit l'escalier en gémissant et en appelant.

C'est le salut pour Gaëtano; ca cet appel imprévu le guide... Il va de ce côté, se traîne, répond à Brunello et lui touche la main. Le majordome le soutient, le dirige, l'aide à descendre... Ils arrivent à la porte extérieure, gagnent la pelouse et déposent sur l'herbe le corps de Giulia.

Jamais marbre ne fut plus blanc que le visage de la marquise... Jamais marbre ne fut plus froid non plus.

Gaëtano est à genoux devant elle; il lui presse les mains, tandis que Brunello, qui a été puiser de l'eau à l'étang, mouille les tempes de Giulia...

Une heure au moins s'est écoulée... Les efforts paraissent superflus. Le maître et les serviteurs n'ont plus d'espoir qu'en Dieu... Ils prient, puis écoutent...

Alors un faible soupir semble s'échapper des lèvres de Giulia... Sa paupière fermée semble remuer un peu...

— Ma Giulia ! mon amour !... Tu vis encore...

Un second soupir, un regard vague répond à ce cri passionné. L'existence renaît doucement chez la marquise ; elle a rouvert ses yeux, et lorsqu'elle peut parler, enfin, on l'entend murmurer :

— Je rêve... c'est impossible... Mon Dieu ! nous avez-vous réunis dans votre paradis !

— Giulia ! Giulia ! Dieu nous a réunis de nouveau sur la terre !

— O mon Gaëtano ! mon bien suprême ! Est-ce ta voix ? est-ce ta présence ?

— Oui, je suis revenu pour te sauver... toi cruelle, toi qui voulais mourir !

— Je voulais mourir parce que tu n'étais plus avec moi, et que ton absence devait être une mort lente et de tous les moments.

Ici le vieux Brunello se dressa comme par un mouvement involontaire, obéissant presque malgré lui à une voix intérieure qui le dominait, à un sentiment généreux et supérieur qui l'exaltait et le faisait sortir de son rôle habituel d'obéissance passive.

— O ma maîtresse ! s'écria-t-il, vous venez de dire que vous aviez voulu vous donner la mort parce que vous n'espériez plus vivre en ce monde avec votre Gaëtano. Hélas ! quelle erreur était la vôtre ! Non-seulement c'en eût été fait de ce bonheur que vous avez cherché ensemble, mais encore l'éternité aussi bien que le temps vous eût à jamais séparés. Pour l'être égaré qui tourne sa main contre lui-même il n'y a pas de repos et de délices au ciel : ce qu'il y a, c'est un châtiment inexorable, sans limites et sans fin. Je frémis des pensées qui se pressent dans mon cœur, des paroles qui débordent de mes lèvres... Je vous en demande pardon, mais c'est que je vous chéris tant ! Et quand je songe que vous eussiez été doublement perdue, je me sens épouvanté.

Loin de paraître blessée de la franchise de ce langage, Giulia devint sérieuse et dit avec douceur :

— Je vous remercie, Brunello ; Dieu lui-même a parlé par votre bouche. Oui, j'étais coupable ; et maintenant, j'ose à peine mesurer du regard l'abîme où j'allais me précipiter. Mon Gaëtano, tu as été mon sauveur, tu seras désormais mon ange gardien. Tu m'apprendras à dominer mon orgueil, à être bonne pour tous, à employer pour le bien cette richesse qui, entre mes mains, et par suite d'une vie étrange, est devenue stérile. Je verrai grandir ton talent, ton inspiration : je ne serai plus un obstacle à tes désirs ; et Dieu, je l'espère, ne séparera pas dans le ciel ceux qui auront été unis sur la terre.

— Et votre serment, Giulia ?... demanda Gaëtano avec une sorte de crainte.

— Ce serment ? répéta la marquise, dont le sourire était plein de charme, il restera enfoui sous ces décombres. A toi, mon Gaëtano, à toi cette vie que tu m'as rendue ; à toi, non pour t'enchaîner comme autrefois, mais pour t'accompagner et travailler constamment à ton bonheur.

— Mon bonheur ? s'écria Gaëtano... c'est toi !

ÉPILOGUE.

Faible encore, à la suite de la secousse violente qu'elle avait éprouvée, Giulia, s'appuyant sur le bras de son mari, et suivie du fidèle Brunello, venait de franchir le seuil de la villa Monti.

Au même instant retentit un double cri de joie, le prince Alessandro et sa gracieuse femme accouraient au-devant de la marquise et de Gaëtano.

— Ah ! vous voici enfin !... dit le prince. Vous avez bien tardé !... Nous songions à vous aller décidément chercher au fond de votre retraite et à escalader votre Monte-Giogo.

— Et nous, répondit Giulia, nous venons vous demander l'hospitalité. Le mont Giogo est maintenant une solitude complète mon palazzo n'existe plus.

— Comment, ma sœur, dit Béatrice tout étonnée. Cette belle résidence, cet ensemble de merveilles !

— Chère enfant, n'exigez pas de moi une explication. Gaëtano vous la donnera. Je n'en ai pas la force. Seulement, ayez pitié d'une pauvre âme malade qui vient se guérir auprès de vous.

— Nous vous guérirons ! s'écria Béatrice. C'est à mon tour. Fiez-vous à mes soins... Je vous aime tant !

— Et toi, demanda tristement Giulia à Gaëtano, est-ce que tu m'aimes encore ?

— J'en fais le serment ! répondit-il avec un sourire doux ; et ce serment-là vaut mieux que le tien !

Alfred DES ESSARTS.

LA VIPÈRE

(NOUVELLE).

L'été dernier, nous nous trouvâmes jusqu'à vingt-cinq personnes au château de Brovonne. Ce château est situé dans la partie la plus pittoresque et la plus sauvage du département des Vosges, entre Neufchâteau et Vaucouleurs. Domremy, qui a vu naître Jeanne d'Arc, n'en est qu'à neuf kilomètres. Détruit presque entièrement à l'époque de nos troubles politiques, il a été reconstruit au commencement de ce siècle. Où s'élevaient autrefois des donjons, des tours et des murs crénelés, on voit aujourd'hui une vaste et belle demeure bâtie dans le goût moderne.

A la place des murs d'enceinte qui ont disparu, circule une large allée, bien sablée, qu'ombragent deux rangées de tilleuls auxquels la serpe et les ciseaux donne une forme régulière. Plus de ponts-levis, plus de ronces au pied de murailles, plus d'oubliettes, plus d'hommes d'armes bardés de fer se promenant sur les remparts la hallebarde sur l'épaule, plus de châtelain au sombre visage, à la voix rauque, au regard farouche ; mais une longue et belle avenue bordée de sapins magnifiques, de grandes pelouses semées de pâquerettes aux pétales rosés, mais des fleurs et des arbustes fleuris partout, mais de joyeux et gais visages, une gracieuse châtelaine faisant les honneurs de sa maison d'une façon adorable, du mouvement, de la joie, des éclats de rire, des danses, de la musique et du chant.

Or, je vous prie de croire que les jours passent vite et sans ennui à Brovonne. On a vu les abricots, on les a cueillis et mangés, et quand tombent les premières feuilles mortes, on se demande si l'on est déjà réellement à la veille de l'automne.



Un matin nous sortîmes du château pour faire une excursion dans les environs. Nous étions douze — cinq hommes et sept femmes — sans compter M. et madame d'Amblemont, les maitres de Brovonne, et un domestique qui devait nous servir de guide.

Une voiture venait derrière nous, apportant, tout préparé, un déjeuner que nous devions manger sur l'herbe au milieu de la forêt. C'était, pour la plupart d'entre nous, les dames surtout, une véritable fête, une partie de plaisir délicieuse. On se promettait de bien s'amuser, de bien rire; il est vrai qu'on riait déjà d'avance; mais la gaieté est chose assez agréable pour qu'on s'y livre en toute occasion. Rien d'ailleurs ne pouvait nous attrister, nous faire craindre un contre-temps fâcheux ou un désagrément quelconque. Le ciel, d'accord avec nos projets, n'avait pas un nuage. Le soleil, qui venait de se lever étincelant, devait, ce jour-là, accomplir sa course sans nous dérober un seul de ses rayons.

Nous avions quitté les chemins tracés par les voitures et les bêtes de somme pour prendre de petits sentiers sinueux qui, après avoir traversé tantôt des terres cultivées et des prés fleuris, tantôt des landes arides au sol pierreux et nu, conduisent dans une gorge étroite resserrée entre deux montagnes, formées de monstrueuses roches noires qui s'appuient les unes sur les autres. Leur aspect est des plus saisissants; mais il attriste le regard au lieu de le réjouir. De loin en loin, de maigres broussailles rampent sur un peu de terre qui s'est amassée sur le roc. Çà et là, des arbres rabougris se montrent éplorés et tordus par les vents. Partout ailleurs ce sont les rochers, brûlés par le soleil, qui présentent à l'œil leurs angles et leurs formes étranges.

Quelques blocs, détachés de la masse de pierre, ont roulé jusqu'en bas. Sous quels efforts? On ne saurait le dire. C'est sans doute le travail de bien des années.

Quand nous fûmes arrivés entre les deux montagnes, nous nous consultâmes du regard. Il nous était venu, en même temps, la pensée d'escalader les roches gigantesques. C'était peut-être bien audacieux. Et puis, nos compagnes n'allaient-elles pas reculer devant une pareille ascension?

Le guide, interrogé sur la possibilité de grimper sur le plateau, répondit affirmativement en nous montrant une large crevasse au fond de laquelle se trouvaient les premières marches d'une façon d'escalier, ouvrage de la nature.

— Messieurs, nous sommes aussi braves que vous! s'écrièrent es dames. Allons!

Le domestique de M. d'Amblemont s'élança sur les rochers, et tout le monde le suivit.

Nous étions arrivés à peu près au quart de la hauteur, lorsqu'un cri affreux, plein de terreur, poussé par notre guide, nous arrêta subitement Nous le vîmes se rejeter en arrière, les yeux hagards, le visage blême. Au même instant, devant nous, une énorme vipère noire dressa sa tête hideuse.

Je dois avouer que les plus hardis d'entre nous reculèrent. Une vipère n'est pourtant pas un ennemi difficile à vaincre; mais l'horreur que ce reptile inspire est telle qu'on songe moins à le détruire qu'à s'éloigner de lui. Le domestique lui avait marché sur le corps pendant qu'il dormait. Heureusement, il n'avait pas eu le temps de mordre. Cette rencontre désagréable nous ôta le désir de gravir au sommet de la montagne. Nous revînmes sur nos pas. A peine étions-nous descendus, qu'une dame perdit connaissance.

A quoi devions-nous attribuer ce malaise subit? A la fatigue, à la chaleur ou à l'effroi que lui avait inspiré le serpent? Peut-être à ces trois causes réunies. On parvint à la rappeler à la vie; mais une fièvre violente l'avait saisie, son front et ses tempes étaient couverts d'une sueur glacée. Il eût été inhumain de songer encore à notre promenade. Le retour au château fut immédiatement décidé. La voiture nous avait rejoints; la malade y fut placée aussi commodément que possible, et l'on se mit en marche. On ne riait plus, la tristesse avait succédé à la joie.

Le déjeuner, qui devait se faire dans les bois, eut lieu au château. Il fut silencieux; chaque convive semblait être isolé des autres.

Le médecin du village était accouru au château, il donnait ses soins à notre malade. La journée se passa en inquiétudes. Ce ne fut qu'à l'entrée de la nuit que nous fûmes rassurés. Le docteur annonça enfin que l'accident n'aurait aucune suite fâcheuse.

Alors, la gaieté reparut sur tous les visages. Le souper fut assez animé, et quand on se retrouva dans le salon où l'on passait chaque soir des heures si agréables, la causerie ne fut plus gênée.

On parla beaucoup des reptiles et surtout des vipères.

— On rencontre assez fréquemment ce serpent dans les Vosges, dit M. d'Amblemont; mais je n'ai pas encore vu une vipère noire dans nos montagnes. Il y a des contrées en France où tous les genres de vipères se trouvent en grande quantité. Dans la Haute-Marne, par exemple, département qui touche au nôtre, les vipères brunes y sont si nombreuses qu'on en tue jusqu'à douze et quinze mille dans une année.

En général, les paysans redoutent peu la piqûre de ce serpent. Ils se sont aperçus que son venin n'était pas aussi dangereux que nos pères le croyaient. Il est rare, en effet, que le venin de la vipère donne la mort; cela s'est vu, pourtant; mais avec certaines précautions, on peut parfaitement détruire le poison que le crochet venimeux du reptile laisse dans la plaie qu'il a faite.

— Quel remède croyez-vous le plus efficace? demanda-t-on.

— J'ai entendu dire par un bûcheron qui avait été mordu lui-même plusieurs fois, que le plus simple et le meilleur était de sucer immédiatement la blessure.

— Avaler le poison! s'écria une dame avec terreur.

— Mon Dieu, oui, madame, et cela n'est nullement dangereux, pourvu cependant que les lèvres n'aient aucune plaie. Le venin ne peut être absorbé par une surface non entamée, et, dans l'estomac, il se détruit de lui-même.

— C'est égal, une telle opération ne doit pas être rassurante pour celui qui la pratique.

— Cela se fait journellement dans nos campagnes.

On discuta longuement sur les effets plus ou moins terribles de la morsure d'une vipère, puis on se mit à raconter des histoires dans lesquelles le serpent tenait le nœud de l'action. Celui qui conseilla à Eve de cueillir la pomme fournit à un prêtre de la société le sujet d'un drame biblique des plus émouvants. C'était un véritable poëme en prose, sur les malheurs du premier homme et de la première femme, qui valut au bon curé de village une série de compliments.

Plusieurs faits intéressants furent tour à tour racontés, et enfin la courte histoire qu'on va lire. Je l'ai écoutée avec la plus grande attention, me promettant bien de la raconter moi-même à l'occasion.

Émile Richebourg.

(La suite au prochain numéro.)



CENDRILLON

JOURNAL DES PETITES DEMOISELLES

LITTÉRATURE VARIÉE, INSTRUCTIVE, MORALE ET AMUSANTE

Mademoiselle Emma FAUCON, rédactrice.

TRAVAUX D'AIGUILLE, — TAPISSERIE, — BRODERIE, — COUPE DE VÊTEMENTS, — CROCHET, — TRICOT, — OUVRAGES DE PERLES, — JOLIS DESSINS A IMITER ET DESCRIPTIONS FACILES A SUIVRE. — MODES EN MINIATURE, ETC.

Paris, un an, 5 fr. — Province, un an, 6 fr. 50 c.

CENDRILLON paraît chaque mois en une livraison de 24 pages. La rédaction en est variée, morale, instructive et amusante. On y a lu avec satisfaction *la Correspondance de Cendrillon*, voyage féerique et instructif; *l'Arrivée de milady*, série de contes et de nouvelles morales; — *le Roi de la rivière d'Or*, conte fantastique illustré de jolies vignettes; — *les Fables*, — *la Science amusante*, — *les Énigmes historiques*, — *les Modes*, — *les Travaux*, — *Conseils*, etc.

CENDRILLON donne 12 jolies Gravures de modes faites exprès pour les familles, 12 feuilles de Patrons et de Broderies pour trousseaux de petites et de jeunes filles et de poupées, — des Tapisseries *peintes en gouache* sur canevas et sur quadrillé, des Dessins de travaux utiles, — de Crochet, de Tricot et de Perles.

CENDRILLON est une école préparatoire de travaux et de connaissances utiles pour les petites demoiselles.

Par une heureuse combinaison, CENDRILLON donne à toutes ses Abonnées, pour l'année 1864-1865 (commençant le 1er novembre 1864): *Une PRIME sérieusement avantageuse.*

Toutes les Abonnées de CENDRILLON reçoivent dans le numéro de novembre *un bon de prime* avec lequel elles auront gratuitement leur PORTRAIT, ayant 10 centimètres de hauteur sur 7 de largeur, encarté sur bristol et collé sur chine, exécuté par M. Frank, le photographe du monde élégant (18, rue Vivienne, au deuxième).

L'Abonnée peut transmettre ses droits en se conformant au programme qui accompagne le *bon*.

Ce *bon* est valable jusqu'au 1er novembre 1865. La valeur de cette attrayante Prime est supérieure au prix de l'abonnement.

Pour recevoir CENDRILLON pendant une année et avoir le bon pour le Portrait, envoyer *CINQ francs* pour Paris; *SIX francs* 50 *centimes* pour la province, à M. GOUBAUD, 92, rue Richelieu, à Paris.

Pour la Belgique, à M. BRUYLANT-CHRISTOPHE, 31, rue Blaes, à Bruxelles.

On s'abonne aussi dans les bureaux des Messageries et chez tous les Libraires.

TROIS PUBLICATIONS

DE

PATRONS-MODÈLES PARISIENS

GARANTIS PARFAITS

PATRONS-MODELES DE LA COUTURIERE.

Les *Patrons-Modèles de la Couturière* donnent, chaque mois, des Patrons de grandeur naturelle, d'après les gravures du *Moniteur de la Mode*, de Robes, Corsages, Manches, Pèlerines, Corsets, Manteaux, Mantelets, Fantaisies, Costumes de Cour, Pardessus, Amazones, et tout ce qui concerne la confection.

LA LINGERE PARISIENNE.

La *Lingère Parisienne* donne, chaque mois, des Patrons de grandeur naturelle, de tout ce qui compose la lingerie : Bonnets, Camisoles, Chemises, Jupons, Broderies, Fichus, Pantalons de Dames, etc.

LES MODES DE L'ENFANCE.

Les *Modes de l'enfance* publient, chaque mois, une feuille couverte de Patrons de grandeur naturelle des différents vêtements de petits garçons et les petites filles, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence, que la mode sait rendre si coquets et si élégants.

Les tracés de ces publications sont accompagnés d'explications suffisantes pour qu'ils soient parfaitement intelligibles et qu'ils trouvent une application utile, non-seulement pour les personnes qui s'occupent spécialement des modes et nouveautés, mais encore dans toutes les familles.

Chacune de ces publications coûte 6 francs par année en France. Pour l'étranger, suivant les conventions postales.

On peut s'abonner aux trois ensemble ou séparément, en adressant le montant à M. Henri Picart, rue des Petites-Écuries, à Paris.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Parait les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames ;
Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle,

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*,
Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.		UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50	**Espagne. — Portugal**	36	19	10
Royaume d'Italie	30	16	9	**Turquie. — Grèce**	36	19	10
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»	**Valachie. — Moldavie**	38	20	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»	**Egypte, Tunis, Maroc**	36	19	10
Danemark	30	16	»	**États Romains**	40	20	»
Russie	34	18	»	**Vénétie**	36	19	10
Suède et Norvége	30	16	»	**Autriche**	40	20	»
Belgique	36	19	10	**États-Unis**	40	20	»
Hollande	36	19	10	**Le Chili, Pérou**	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre agent.

Une année, 35 shillings	43 fr. 75 c.
— avec traduction anglaise, 38 shillings	47 »
Six mois, 18 shillings	22 fr. 50 c.
— avec traduction anglaise, 20 shillings	25 »

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — S. O. BEETON, publisher of THE ENGLISH WOMAN'S DOMESTIC MAGAZINE, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Cie, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS. — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. FERLAY et Cie, négociants, 6, rue Impériale;

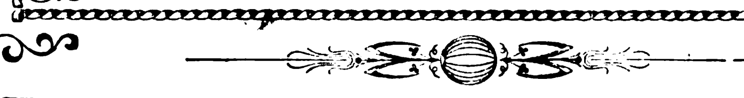
A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

ON PEUT AUSSI S'ABONNER DIRECTEMENT A PARIS

CHEZ M. ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR, RUE RICHELIEU, 92.

Les lettres non affranchies seront refusées.

Paris — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.



LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts.
Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

3E NUMÉRO DE NOVEMBRE 1865

PARIS
ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR
Rue Richelieu, 92

SOMMAIRE DU 3e NUMÉRO DE NOVEMREB 1865.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES, N° 798.

TOILETTE DE DÎNER. — Robe en taffetas; corsage demi-décolleté; taille ronde; jupe en biais sans plis devant; branche de corail en guise de boutons; deux biais en taffetas de couleur partent de la ceinture d'un seul côté, se croisent en bas et contournent la jupe; la berthe, en taffetas de même couleur que les biais, tourne en rond derrière; biais aux manches; tous les biais, la berthe et la ceinture sont recouverts par de la dentelle noire; les biais de la jupe sont bordés par de la dentelle noire.

TOILETTE DE VILLE. — Robe et petit paletot en drap chiné garni de martre; le paletot est demi-ajusté. La jupe de drap est relevée d'un côté par une bande et un chou en velours; la jupe de dessous est en taffetas chiné, terminée par un plissé à tête.

PETITE FILLE DE 8 A 10 ANS. — Chapeau en feutre; pardessus en drap velouté avec boutons et lisérés en velours noir; jupe unie; guêtres en drap noir.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 34.

Robe de chambre en *petit-drap*, gris clair. Col à pointes en velours rouge. Petits boutons en corail. Ganses et galons en or.

Cette robe de chambre est taillée de biais sans aucun pli, elle boutonne devant et n'est que demi-ajustée. L'ornement simule une casaque tunique. Manches plates.

AVIS A NOS ABONNÉES. — En cas de changement d'adresse ou de réclamations, prière de vouloir bien nous adresser la dernière bande avec son numéro d'ordre.



Lamoureux imp. r. Lacépède. 30. Paris

Ad. Goubaud

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de la Mon Gagelin, r. de Richelieu, 83 _ Modes d'Alexandrine, r. d'Antin, 14.

Costumes d'Enfant A St Augustin, r. Nve St Augustin, 45 _ Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, Chée d'Antin, 6.

Lingeries de Mlles Noël sœurs à la Cne Royale, rue du Bac, 31.

Corsets de la Mme Simon, r. St Honoré, 183. | Dentelles de G. Violard, rue de Choiseul, 3.

Sous-jupe crinoline E. Creusy Baudellier et Roche, Fg Montmartre, 133. | Parfums de Violet, Fsr de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall   LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248. Strand. W. C.   MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Pena

SOMMAIRE DU 3e NUMÉRO DE NOVEMREB 1865.

TEXTE.

ANNEXES.

if et des croquis accompagnant les patrons, obtenir sans
is l'exécution parfaite d'un modèle nouveau.

RONS DÉCOUPÉS, qui ne paraissent encore que depuis le
1861, obtiennent un grand succès qui se justifie par leur utilité
xcellente exécution.

ATRONS DÉCOUPÉS, journal mensuel de Patrons, de Confec-
de Robes, paraît le 15 de chaque mois.

ique numéro est composé d'un Patron découpé de grandeur natu-
accompagné d'une légende explicative de la coupe, des moyens

France, le prix varie selon les tarifs de la poste de ces pays.

On s'abonne à Paris, au bureau du MONITEUR DE LA MODE, 92, rue Richelieu, et chez M. H. Picart, 19, rue des Petites-Ecuries.

Les abonnements partent du premier de chaque mois. On ne s'abonne pas pour moins d'une année ; aucun abonnement ne sera servi s'il n'est accompagné du payement de l'année, soit en un bon de poste, soit en espèces, soit en un mandat sur Paris. Les libraires et les directeurs des messageries transmettent les abonnements. Avoir soin de bien désigner le titre des PATRONS DÉCOUPÉS.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de la Mon Gagelin, *r. de Richelieu, 83_ Modes d'*Alexandrine, *r. d'Antin, 14.*

Costumes d'Enfant A St Augustin, *r. Nve St Augustin, 45_ Rubans et Passementerie* A la Ville de Lyon, *Chée d'Antin, 6.*

Lingeries de Mlles Noël *sœurs* à la Cie Royale, *rue du Bac, 51.*

Corsets de la Mon Simon, *r. St Honoré, 183.* | *Dentelles de* G. Violard, *rue de Choiseul, 3.*

Sous jupe acier E. Creusy Baudellier *et* Roche, *Fg. Montmartre, 133.* | *Parfums de* Violet, *fr de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.*

Entered at Stationer's Hall   LONDON, S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C.   MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Pena

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

La rentrée de quelques familles du grand monde et l'animation inévitable d'une fin d'année ont donné, depuis quelques jours, à Paris, une grande activité. On se presse de toutes parts pour s'occuper d'emplètes; les retardataires veulent absolument réparer le temps perdu. Aussi on a grand' peine à arriver, dans les maisons qui ont de la célébrité, pour les modes et la confection, et c'est à force de persévérance qu'on obtient les renseignements attendus par les lectrices.

Madame *Antonie* et madame *Paul* (41, rue Lafayette), doivent à la proximité de leurs salons la visite d'une foule d'élégantes qui, sans mouiller leurs pieds mignons, passent de chez la gracieuse modiste, chez la couturière en renom et font leur récolte de nouveautés sans quitter la place.

Les chapeaux de madame Antonie sont d'une grâce inimitable. Comme tous les gens d'un talent passé maître, madame Antonie ne copie, ni ne cherche à imiter personne; elle crée, et son imagination vive et brillante ne l'a jamais mieux servie que cette année. Parmi les modèles les plus distingués nous citerons :

Un chapeau Empire, de velours noir, dont la passe est entourée d'un cordon de plumes noires et blanches. La calotte et le bavolet sont décorés d'une corde de soie formant des nœuds avec pompons flottants; des camées noirs, à figures d'argent, sont placés comme attaches de la cordelière en haut, dans le bas et sur les côtés. Intérieur en bandeau de velours à camée et joues frisées de blonde.

Un chapeau de *duvet marabout* posé sur taffetas cerise; le fond mou est accompagné d'un bavolet de blonde; le bord de la passe se confond, à l'intérieur, dans un demi-bandeau de roses églantines de la même nuance que le taffetas. Celles-ci sont recouvertes de duvet glacé. Brides de taffetas cerise.

Un chapeau de tulle noir est bouillonné avec des entre-filets en brin d'or; un magnifique ruban de moire noire à filet et frange d'or entoure la calotte; une catalane de dentelle étoilée d'or prend à moitié de la calotte et tombe en arrière du chapeau. A l'intérieur, des grains de jais et d'or, disposés en épis et mêlés à de la dentelle noire.

Un chapeau de velours plein, noir, orné d'un chou de velours pensée, à bouts flottants en oriflammes, avec des ferrets d'argent. Un apprêt de Chantilly est disposé en calotte avec les mêmes nœuds violet et argent. Intérieur de velours violet et camées.

Un chapeau de forme nouvelle est composé de croisillons en filets d'or, mélangés à du velours royal blanc; la passe est découpée en carré sur les côtés. Le fond de la calotte est bas et un peu aplati; une dentelle scintillante d'or, entourée d'une frange de plumes très-légères avec petites graines d'or au bout, descend sur les coques de cheveux. Intérieur de velours et boutons artistiques en or. Brides de satin blanc.

Quelques toilettes sérieuses ont inauguré la saison d'hiver dans les ateliers de madame Paul. Nous avons vu successivement :

Une robe de moire gris de fer, illustrée dans le bas par des biais de velours soutenant un volant de guipure posé en ondulations. Manches et corsage du même style.

Une robe de velours vert émeraude, coupée très en biais, ornée de cordes nouées en trèfles, avec des glands vert et or à toutes les extrémités des nœuds. Cet ornement, très-riche, et d'un beau dessin, remonte des deux côtés de la jupe. Il se répète aux épaules et au bas des manches. Le corsage est ouvert devant par deux revers de gilet doublés de satin blanc avec contour de corde or et vert, et glands aux coins pointus des revers. Les manches sont étroites et se boutonnent du poignet au coude, par des boutons d'or et gance verte.

Ainsi que nous l'avions prévu, on revient aux coiffures de fleurs, mais il s'y mêle encore beaucoup d'ornements en orfévrerie et bijouterie. Les camées, les boutons, les médaillons, les colliers, les chaînes, les plaques, tous ces produits de l'art viennent d'autorité prendre place à côté des fleurs qui font leur possible pour soutenir l'éclat d'un si luxueux voisinage.

Un charme tout particulier s'attache aux compositions de madame *Léontine Coudray* (maison *Tilmann*, 104, rue de Richelieu), et les préserve de tomber dans le clinquant si redoutable en raison de ces mélanges. On verra, par la description de quelques modèles, avec quel bonheur cette jeune fleuriste a su éluder ou plutôt vaincre la difficulté. Voici quelques-uns des apprêts qu'elle destine aux coiffures de soirée :

Une grande feuille de roseau est disposée en guirlande toute parsemée de branches de lilas blanc et de pensées de serre; des graines d'or sur tiges tremblantes séparent les fleurs entre elles et viennent aboutir à un nœud mousseux, or, vert et violet, qui termine cette longue guirlande.

Une coiffure de raisins dorés est montée en cache-peigne sur une branche de vigne, avec deux feuilles vertes à chaque bout et une catalane de tulle étoilé d'or qui tombe en arrière.

Une guirlande de marguerites de crêpe blanc, à cœurs d'or, s'enroule avec un lien de feuillage en lierre et vigne vierge, dans une branche souple que le coiffeur doit placer à la grecque, du sommet de la tête au-dessous des rouleaux du chignon.

Une coiffure appelé Napolitaine se compose dans un carré de chaîne d'or, avec des feuillages de pampre, des fruits de corail et une voilette cache-peigne.

Des bandelettes de velours noir ou ponceau sont semées de petits groupes de fleurs, séparés par des étoiles d'or et des camées.

On ne saurait dire jusqu'à présent à quel genre aspirent les costumes de soirées préparés pour la saison d'hiver. Toutes les époques se confondent dans les compositions qui nous sont montrées. Le Louis XV, le pompadour, le style Empire, l'oriental, le grec. On emprunte un peu partout afin d'arriver à un ensemble que nos descendants baptiseront à leur tour, mais que nous ne saurions nommer nous-mêmes.

Les étoffes de fantaisie employées à la confection des pardessus et des manteaux ont presque toutes une origine anglaise. Le *sealskine* et le drap astrakan ont des allures « gentleman ». On remarque dans les salons de la maison *Boudet*, boulevard de la Madeleine, n° 7, des modèles très-variés de coupe et remarquables par leurs garnitures et la beauté de leurs tissus. On peut en dire quelques mots en attendant que les gravures, plus éloquentes, les mettent sous les yeux de nos lectrices.

Des sorties de théâtre ou de bal sont d'une grande beauté; une d'elles est en *duvet de cigne*, doublé de taffetas blanc; de gros boutons de nacre à étoiles d'or sont posés sur le devant. Le pourtour est garni d'une cordelière blanc et or, suivie d'un effilé assorti. Une cordelière à glands d'or s'attache autour du

cou et retombe jusqu'au bas du vêtement. — D'autres sorties de bal sont de forme burnous en étoffe persane, côtelée de velouté blanc avec rayure creuse de tissu cachemire. — Un burnous de cachemire ponceau brodé d'or est d'un splendide effet. Des burnous de cachemire blanc, brodé à l'orientale en palmes cachemire et filet avec longue frange Thibet, font aussi haute nouveauté.

Les confections de sorties de la maison Boudet sont trop nombreuses pour qu'il soit possible de les désigner toutes à la fois. Nous constatons le succès mérité du paletot *Rider*, en astrakan frisé ou en peluche noire mouchetée avec boutons artistiques, et celui de la basquine *princesse* de velours noir, taillée à pointe et décorée de galons perlés de jais, de guipure et boutons vénitiens.

Le chapitre important des robes de chambre est traité par la maison Boudet avec un confortable parfaitement entendu. Des modèles de peignoirs en flanelle, à larges raies noir et blanc ou gris et blanc, sont garnis de biais découpés en festons galonnés de rouge.

Avec les toilettes en vogue, la lingerie a pris une place tellement importante que nous devons nous en occuper d'une manière sérieuse. L'introduction de la guipure Cluny dans la lingerie de trousseau a amené un bouleversement complet dans l'aspect des objets de toilette. Cette guipure, qui fait *fureur*, on peut le dire, puisqu'on en met même sur les robes et sur les chapeaux, exige, quand elle se relie au linge de corps, un grand fini de couture et d'encadrement.

Nous ne connaissons rien de plus soigné, en ce genre, que les productions de la *Couronne royale*, rue du Bac, 51. Mesdames Noël sœurs, qui sont propriétaires de cette importante maison, ont conservé toutes les traditions du beau, et savent en même temps mettre à profit les éléments d'ornementation fournis par la mode actuelle. Leurs jupons garnis d'entre-deux et volants de Cluny, les nouveaux modèles de chemises à médaillons et petits plis, les parures de fine toile illustrées de guipure sont des merveilles d'exécution.

Nous avons visité, cette semaine, plusieurs trousseaux confectionnés à la *Couronne royale* et prêts à être livrés. Celui marqué au chiffre M. P., couronne de comte, et celui désigné par T. S., couronne de marquis, contenaient des séries traitées avec un goût hors ligne. On a de la peine à s'imaginer combien il faut de talent et de soin pour arriver à la perfection de tous les détails d'un trousseau de luxe, pour que tout soit bien en harmonie, la dentelle, les broderies, les chiffres, les armoiries, la partie plus sérieuse du linge de table, des draps, des couvertures; c'est un grand travail et très-peu de maisons sont capables de le mener à bien, aujourd'hui que certaines grandes maisons *font de tout*, système que nous combattons de tout notre crédit, car nous sommes convaincue que les personnes qui tiennent à obtenir des objets de belles qualités doivent s'adresser aux spécialités.

Dans les magasins du *Comptoir des Indes*, boulevard de Sébastopol, 129, nous voyons des objets d'actualité qu'il faut signaler: ce sont les cache-nez de foulard croisé. Le cache-nez, premier indice du froid, est utile dans toutes les toilettes : chez les hommes, il double la cravate; dans les costumes de femmes, il comble l'intervalle du manteau au chapeau. Le chapeau rond et le petit chapeau fermé ont singulièrement forcé l'introduction du cache-nez dans la toilette féminine. Nous conseillons les cache-nez de foulard blanc, ponceau ou bleu, forme longue garnie d'effilé.

Le *Comptoir des Indes* a de magnifiques assortiments en tous les genres. Nous avons vu les dessins *Gladiateur* sur fond blanc, les carrés encadrant des palmes cachemires, les insignes du Jockey-Club, les illustrations en oiseaux, etc., etc.

Dans quelques jours, les magasins du *Comptoir des Indes* auront préparés leurs boites illustrées pour étrennes et nous dirons aussi ce qu'elles renfermeront de séduisant.

La dentelle *Monard*, 42, rue des Jeûneurs, doit être indiquée comme garniture de robe en soie, casaque et manteau. On n'a pas oublié que dans nos renseignements nous avons dit que la dentelle Monard est un milieu entre le Chantilly et la guipure. Sa solidité la fait rechercher pour tous les objets en tissu épais sur lesquels le Chantilly subit trop facilement des déchirures.

On nous a montré plusieurs robes teintes chez M. *Périnaud*, à la « Teinturerie européenne », 26, boulevard Poissonnière. Une robe de moire rose défraîchie a été transformée en moire *hépatite* (violet tendre) admirablement réussie. Une robe de gaze Chambéry, blanche, à pois satinés, a été teinte *toute faite, avec ses garnitures*, en nuance bleu de chine plus belle que le neuf le plus brillant. La « Teinturerie européenne » est maintenant une des plus précieuses ressources des femmes élégantes et soigneuses de leur toilette.

La parfumerie de la *Reine des abeilles*, maison Violet, rue Saint-Denis, 317, a des trésors de coquetterie dont nous nous plaisons à dévoiler les secrets. Les personnes qui ont lu l'ouvrage de M. Claye, intitulé : *Les Talismans de la beauté*, ont pu apprécier l'influence de la parfumerie sur la santé et la beauté.

On emploie journellement l'excellent savon de Thridace au suc pur de laitue, le seul recommandé par les médecins. — L'eau de Beauté de Sa Majesté l'Impératrice et la fleur de riz rosée, parfumée à l'ambroisie, conviennent particulièrement aux toilettes du soir. — Les savons au lis de Cachemir et le savon blanc à la vanille sont merveilleusement parfumés et complètent la série de savons fins qui a fait à la maison Violet une réputation universelle.

La crème Pompadour, le cold-cream aux fraises et l'eau royale de Thridace viennent encore augmenter la variété des productions de la *Reine des abeilles*. — La pommade crème duchesse pour la beauté de la chevelure est trop connue de toutes et de tous pour que nous insistions sur son emploi.

Marguerite DE JUSSEY.

Nous avons signalé l'heureuse idée qu'a eue la maison Susse, place de la Bourse, de composer des cartes illustrées pour marquer les places des convives à un repas. Cette maison vient de mettre en vente une nouvelle série de ces ravissantes aquarelles qui, choisies avec tact, procurent, dès le début du repas, une occasion de rompre la glace. Nous citerons parmi les sujets nouveaux : Un lendemain, — la Corbeille de mariage, — le Camp de Châlons, — le Chantier de marine, — la Toilette de madame, — le Tribunal des amours, — les Bateleurs, — charmantes compositions d'un goût parfait, quoique présentées sous une forme plaisante, et qui vaudront à la maison Susse un nouveau succès.





Planche 24.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de chambre de la maison Boudet, au Régent, 7, boulevard de la Madeleine.

(Voyez la description, page 2 de la couverture.)

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE

Il serait bien difficile de parler de tous les événements qui se sont passés dans ce mois sans dire quelques mots du choléra, dont les pauvres Parisiens ont eu, Dieu merci, plus de peur que de mal, comme on dit vulgairement. Nous avons assisté, depuis près d'un demi-siècle, à plus d'une épidémie cholérique et jamais, ce me semble, les esprits n'ont été si vivement impressionnés par le fléau qu'ils ne l'ont été cette année. La panique en eût été risible, si l'on se sentait le courage de rire de choses aussi tristes!

En 1832, en 1849 et en 1854, les ravages de cette cruelle maladie furent bien plus longs et bien plus terribles, et l'on s'en préoccupait beaucoup moins cependant. Il est vrai qu'on avait, à ce moment-là, bien d'autres choses graves à penser : en 1832, la guerre des rues; en 1849, l'ardente lutte des partis politiques; en 1854, la guerre d'Orient; puis c'est peut-être aussi parce que nous sommes aujourd'hui plus habitués à une vie douce, aisée, confortable; ce qui nous rend très-poltrons contre tout ce qui nous menace de nous enlever cette vie qui nous est si chère.

Mais maintenant il est parti, cet affreux fléau que les esprits religieux appellent avec juste raison les visitations de la Providence, et tout semble annoncer que, pour cette fois encore, nous en sommes débarrassés complétement. Dieu veuille que ce soit pour toujours!

On a fait une bien singulière remarque sur l'apparition du choléra à Paris; c'est que chaque fois il a suivi l'apparition d'un des opéras de Meyerbeer sur notre scène française et qu'il s'est toujours mis au diapason de l'opéra du grand maëstro : ainsi en 1832, *Robert le Diable*, succès immense!... le choléra d'une force épouvantable; — en 1849, *le Prophète*, succès moindre que le premier, choléra également bien moindre; — en 1854, l'*Étoile du Nord*, succès médiocre, choléra peu fort et dont on a très-peu parlé; — en 1865, l'*Africaine*, dont on a fait un bruit immense et qui, par le fait, est un sujet très-contesté... choléra dont on a tant parlé que tout le monde en a pris la fièvre et qui, en définitive, a attaqué bien peu de gens.

Cette bizarre remarque console ceux qui l'ont faite de la mort de ce pauvre Meyerbeer, accusé, peut-être bien injustement, d'être le jettatore de la France.

On commence seulement à revenir de la campagne et les salons ne songent pas encore à ouvrir leurs portes; car voici les jours de l'Avent qui vont commencer; c'est le temps du recueillement et de la prière jusqu'au jour de Noël, après lequel le plaisir peut seulement se permettre de se montrer, dans toute maison *pratiquante*, comme on dit au noble faubourg.

Les romans aussi sont exclus des tables sur lesquelles ils trônent à de certains moments et ce sont les livres utiles qui les remplacent; ainsi celui que vient de faire paraître M. Guizot sur le christianisme; les poésies chrétiennes de Félix Gaudin, etc., etc., et ces lectures saines et bonnes élèvent l'esprit, loin d'affadir le cœur, comme ne le font que trop souvent, hélas! ces petits livres qui se glissent partout.

Une femme de qui la carrière dramatique a été des plus brillantes, quoiqu'elle soit tout à fait oubliée depuis longtemps, Jenny Vertpré vient de mourir à Passy, après une très-longue et très-douloureuse maladie et dans les sentiments de la plus profonde religion.

Vous qui êtes encore si jeunes, mes charmantes lectrices, vous ne savez pas ce que fut Jenny Vertpré jadis; mais demandez-le à vos mères dont elle a charmé la jeunesse il y a plus de vingt ans, et elles vous en parleront avec enthousiasme, j'en suis certaine.

Elle jouait au Gymnase et c'est à elle, en grande partie, que Scribe dut le succès de toutes ses pièces qui firent fureur et qui sont, elles aussi, si complétement oubliées aujourd'hui. On l'appelait la *petite Mars*, et, en effet, elle avait non-seulement la même tenue et la même distinction que mademoiselle Mars, mais encore le même organe; tout cela dans un plus petit format.

Jenny Vertpré et Déjazet débutèrent en même temps, je n'ose pas dire à quelle époque pour ne pas trop vous effrayer! Elles jouaient dans une pièce de Picard intitulée les *Petits Savoyards*, et comme elles se disputaient les mots qu'il y avait à dire pour faire de l'effet, elles se les achetaient avec des pommes. Pauvres toutes deux, c'était le seul argent dont elles pussent disposer, puisqu'on leur en donnait pour leurs repas du matin; et comme, à ce que racontait Jenny, Déjazet était la plus gourmande, elle mangeait toutes les pommes et Jenny disait tous les mots. C'était déjà une bien véritable fille d'Ève que notre Frétillon!

Jenny Vertpré se retira de bonne heure du théâtre, sa santé l'y contraignit, puis elle avait amassé une fort jolie fortune et épousé un homme de talent et d'esprit, Carmouche, l'aimable vaudevilliste, le plus intime ami du pauvre Mélesville qui, lui aussi, vient de mourir. Dans sa retraite, madame Carmouche se donna toute entière à l'éducation d'une nièce qu'elle adorait, et devint d'une piété exemplaire, piété qui lui fut d'un grand secours pour l'aider à supporter la maladie terrible qui la fit cruellement souffrir plus de dix ans avant de l'enlever.

D'une actrice et d'un vaudevilliste à une pièce nouvelle, il n'y a pas assez loin pour que la distance me semble infranchissable : aussi j'ai bien envie de vous dire quelques mots sur *la Famille Benoiton*, non au sujet de l'intrigue, mon spirituel collaborateur qui s'en charge, devant le faire ici mieux que je ne le pourrais faire; mais au sujet des toilettes qu'exhibent les actrices chargées de remplir les principaux rôles, ce qui rentre beaucoup plus dans mon domaine. Il y a cinq actes, et plusieurs de ces dames changent trois fois de toilette par acte, ce qui fait quinze, si Barème n'est point un sot? Et quelles toilettes, mon Dieu! Pour une, mademoiselle Leblanc, dit-on, porte pour plus de mille francs d'acier sur sa robe, car l'acier fin est très-cher, et elle en est couverte; dans une autre, mademoiselle Esler arbore pour plus de deux mille francs de guipure. Oh! monsieur Dupin! monsieur Dupin!... que n'êtes-vous encore de ce monde pour nous faire un de ces beaux discours que vous faisiez si bien sur le luxe des femmes, car encore un peu de temps et nous sommes perdues!...

Vous savez que la *Famille Benoiton* traite de l'amour de l'argent et des enrichis; eh bien! je vais, à ce sujet-là, vous raconter une petite historiette que je peux vous certifier très-véritable.

Une dame va dernièrement faire une visite à une autre dame, amenant avec elle un fort joli griffon de la Havane qui venait de lui être donné. La visitée trouve le chien gentil, le prend sur ses genoux, le caresse, puis ces dames se quittent les meilleures amies du monde.

A peine la visiteuse est-elle partie, que le petit garçon dit à sa mère :

— Maman, il est donc bien riche, le petit chien de madame ***, que tu l'as tant caressé?...

Voilà, il faut l'avouer, un petit enfant qui promet, et pour peu que sa génération lui ressemble, nos petits-neveux seront bien à plaindre, convenez-en!...

Un mariage dont on parle beaucoup en ce moment, est celui



de la princesse Anna Murat avec le duc de Mouchy. C'est à l'Impératrice à qui il est dû, et c'est elle qui se charge des présents : c'est vous dire qu'ils seront splendides ; la nouvelle duchesse sera attachée à la Cour avec une grande charge, dit-on encore, et son nouvel époux aussi.

Une autre chose qui est moins gaie et qui, hélas! suit trop souvent les mariages, c'est la brouille, qui, à ce qu'on raconte, vient de naître entre madame Sand et sa belle-fille. Des amis communs ont cherché à raccommoder les choses et s'y sont pris avec tant de maladresse qu'elles sont plus emmêlées que jamais ; si bien que la pauvre madame Sand serait à la veille de vendre sa belle propriété de Nohan, où elle s'était fait un nid si beau, puis elle quitterait la France pour aller se fixer en Sicile ou à Naples.

Voilà ce qu'on raconte, et je vous le donne ainsi qu'on me l'a donné, comme un bruit qui court et rien de plus. Il faut toujours parler des gens célèbres de quelque façon que ce soit, cela occupe toujours le tapis ; et, comme autant en emporte le vent, il n'y a pas de danger à la chose. Donc, prenez-en là-dessus ce que vous voudrez.

Comtesse DE BASSANVILLE.

PÊLE-MÊLE

Depuis le 10 novembre, la Cour est à Compiègne, où ont commencé les réceptions officielles qui ont lieu chaque année dans cette résidence.

Il y aura décidément quatre séries d'invitations. Les invités de la première série sont arrivés à Compiègne le mardi 14 et resteront cinq jours. Voici les noms des personnes qui en font partie :

La princesse Bacciochi et son chevalier d'honneur ; le prince Joachim Murat et la princesse Joachim Murat, le prince Lucien Murat et la princesse Anna. M. le maréchal Vaillant, le duc et la duchesse de Cambacérès, mademoiselle de Châteaubourg, M. Baroche, le maréchal comte Randon et la comtesse, madame l'amiral Bruat et mademoiselle Bruat, le baron Haussmann, M. Rouland, M. et madame Boudet, le duc de Mouchy, le docteur Conneau et madame Conneau. M. Duvergier, la comtesse de Montebello, MM. de Montebello (Jean et Fernand), le comte Tascher (Robert), M. Buttier, M. Gautier, M. Lenormant, le vicomte Daru, M. de Morgan, M. Imbert de Saint-Arnaud, le baron de Viry-Cohendrier, M. et madame Dubois de l'Etang, M. Mathieu, M. et madame Verlé jeune, M. Moreau, le général Picard, le général Matha, l'amiral Rigault de Genouilly, comtesse de Beaulaincourt, M. Leverrier, docteur Liebreich, M. Hittorf, madame Dutour, mesdemoiselles Conti, madame Picard, M. Ayliès, le vicomte de Quélen, marquise de Conégliano, madame Lebœuf, M. Reynard, M. Cetti, M. Viollet-le-Duc, M. Mérimée, M. Hidalgo, la comtesse Stéphanie Tascher, le comte et la comtesse de Clary, Safvet-Pacha, M. F. de Lesseps, le général d'Autemarre d'Ervillé et madame d'Autemarre, le général vicomte Dejean.

De la quatrième et dernière série, — du 7 au 14 décembre, — font partie : LL. MM. le roi et la reine de Portugal, et naturellement le commandeur Nigra et le vicomte de Païva.

La seconde série aura la primeur des *Commentaires de César*, la revue du spirituel marquis de Massa, dont la première représentation est fixée au 29. « On se ferait difficilement, dit la *Gazette des Étrangers*, une idée de l'assaut d'esprit, de toilettes, de beauté, dont cette fantaisie dramatique sera l'occasion. Nous pouvons nommer dès à présent quelques-unes des principales interprètes : ce sont mesdames la princesse de Metternich, la comtesse de Pourtalès, la marquise de Galliffet, la baronne de Poilly, madame Henri Schneider, belle-fille du vice-président du Corps législatif.

» En fait d'hommes, on cite un très-élégant jeune sportsman, M. Bl..., qui coupe ses moustaches pour remplir le rôle de Thérésa, dans la susdite revue.

» Le marquis Henri de C... — qui compte de brillants états de service sur les théâtres d'amateurs, — fera la perle des cocodès. »

***

Le prince Khalil-bey, ancien ambassadeur de Turquie à Saint-Pétersbourg, a donné récemment à quelques-uns des membres les plus distingués de la colonie russe de Paris un somptueux dîner dans le petit hôtel oriental de l'avenue Montaigne, qu'il occupe en ce moment, et que la comtesse de Castiglione et madame Rimsky-Korsakow ont naguère habité tour à tour. Le *Sport* donne, sur le service de ce dîner, et sur l'amphitryon, des renseignements que nous croyons devoir reproduire :

« L'attention a été captivée par la beauté d'un certain *service* en vermeil, de style byzantin, fort digne d'occuper une place à l'Exposition du Palais de l'Industrie. C'est une œuvre du célèbre Sasikoff, l'orfèvre de la couronne impériale, un émule de Benvenuto Cellini. Au dessert, le café a été présenté dans de petites tasses charmantes par leur richesse, l'originalité de leur forme et la beauté du tzarf qui les contient. Elles ont l'aspect d'un coquetier surmonté de la moitié d'un œuf. La matière est d'or filigrané avec incrustation de diamants. C'était si joli que cela a détourné l'attention du café, qui avait été fait *à la turque*.

» Khalil-bey est d'une taille moyenne ; c'est un homme d'infiniment d'esprit, causeur spirituel et fécond. Il a les yeux petits, mais pénétrants et vifs. Il porte la barbe longue, elle est noire et elle donnerait à sa physionomie quelque chose du caractère traditionnel des pachas de tableau s'il portait encore l'ancien vêtement oriental. Il parle le français avec une extrême facilité. On sait qu'en outre du haut rang qu'il occupe, Khalil-bey est possesseur d'une des plus grosses fortunes connues, dont il se sert en prince grand seigneur. »

***

Nous annoncions dans notre dernier numéro la perte regrettable que vient d'éprouver la littérature dramatique dans la personne de Mélesville. Aujourd'hui, c'est le tour de Dumanoir. La mort lui fait suivre de bien près dans la tombe son ami et collaborateur. Dumanoir, ou, pour lui donner tous ses noms : Philippe-François Pinel du Manoir, était né le 31 juillet 1806, à la Guadeloupe, d'une famille anoblie en 1773.

Il fut peut-être le plus distingué des esprits qui gravitaient autour de M. Scribe. Ce n'était pas seulement un vaudevilliste ; ce qui prouve l'étendue et le fond de son esprit, c'est qu'il sut



se transformer avec le goût public et, jusqu'en ces dernières années, rester un des maîtres de nos scènes de genre. La même main qui excellait naguère à tracer des pièces pour Bouffé et pour Déjazet, telles que *les Vieux Péchés* (1832), *les Premières armes de Richelieu*, *Létorière*, *la marquise de Prétintailles*, *Gentil-Bernard*, donna dans ces dix dernières années : *le Camp des Bourgeoises*, *les Fanfarons du vice*, *les Toilettes tapageuses*, *la Maison sans enfants*, etc., etc. .

Dumanoir était l'un des auteurs de ce fameux *Don César de Bazan*, une des gloires de Frédérick Lemaître.

***

Quelques dames parisiennes s'efforcent, nos lectrices le savent déjà, de faire adopter la mode des chapeaux tricornes. Il paraît qu'une partie de l'élégant public parisien masculin n'entend pas être en reste d'excentricité, car il y est question de revenir décidément à l'usage des bottes par-dessus le pantalon pour les sorties du matin à pied ou à cheval.

Une autre préoccupation non moins grave de quelques têtes aristocratiques est de faire rentrer dorénavant « les couleurs de » la livrée de ses gens dans celles des armoiries de la famille, » partie trop négligée jusqu'ici du costume de la domesticité des » bonnes maisons. »

D'après les règles héraldiques, par exemple, le gilet du laquais doit être de la même couleur que le champ de l'écu du maître, et la culotte de la même couleur que la pièce principale.

Cela promet des costumes bariolés à faire envie aux oiseaux des tropiques.

***

Dans un des restaurants les plus fréquentés de la banlieue de Vienne, en Autriche, une société de douze personnes émit la proposition de ne payer son écot qu'après que la société aurait soupé autant de soirs attablée dans un ordre différent de places. Le restaurateur y consentit sans beaucoup de réflexion, et au bout de quelques jours seulement il fit l'observation qu'aucun des habitués ne pouvait vivre assez longtemps pour voir le jour du payement. Car pour opérer tous les changements de places, il ne faudrait pas moins de 479,000,600 repas, qui donneraient une somme de 1,311,434 ans 10 mois et 13 jours. La société tient bon à sa convention, et le restaurateur se voit dans l'obligation de se débarrasser au plus vite de ses hôtes sempiternels.

***

On écrit de Saint-Pétersbourg à l'*Indépendance belge :*

« Un mariage se prépare dans la presse pétersbourgeoise. Le gérant responsable d'une revue radicale, poëte fort connu et très-populaire, va épouser une jeune actrice de notre théâtre français, une fort jolie blonde, qui n'a fait que passer sur la scène du théâtre Michel. Le piquant de ce mariage est que le fiancé ne sait point un seul mot de français et que la jolie actrice n'est pas encore parvenue à apprendre le russe. »

R. H.

THÉATRES

Le théâtre du vaudeville a retrouvé, avec la *Famille Benoiton*, de M. Victorien Sardou, ses beaux jours d'autrefois. Nous ne pouvons, pour notre part, que l'en féliciter. Quant à l'œuvre, en elle-même, quelques mots suffisent pour la caractériser : feu d'artifice traditionnel, jeux de mots par analogie, mosaïque souvent réussie de petits faits psychologiques bourgeois, scènes à tiroirs, tout cela y fonctionne à merveille, mais de pièce proprement dite, point.

Les trois premiers actes, à la première représentation, ont paru longs et chargés de ces petits détails où M. Sardou se montre si minutieux. Il faut dire aussi qu'il nous faisait faire connaissance avec une famille si bizarre qu'on pouvait la croire invraisemblable. Nous allons en donner la preuve.

Les Benoîton se sont enrichis dans la fabrication des sommiers élastiques. M. Benoîton est un George Dandin de la plus belle espèce ; madame Benoîton, une femme d'une légèreté d'allures tout à fait primitive. Leur fille aînée, mariée à M. Didier, mène un train d'enfer et dépense tant d'argent pour ses toilettes que, ne pouvant pas toujours les payer, elle a pour cela recours au jeu, et que, jouant et perdant, elle accepte d'un vicomte la somme dont elle a besoin. Sans penser à mal, grand Dieu ! Mais cela n'empêche pas, par suite d'une lettre anonyme, M. Didier de soupçonner sa femme et d'accuser le vicomte. Les deux autres demoiselles Benoiton vont aux courses, y font des paris, vont à Trouville, y font des légèretés, et parlent l'argot des drôlesses modernes. Quant aux enfants mâles issus du couple Benoîton, l'un est un collégien qui fume, se grise et découche ; l'autre est un bambin de six ans qui sait déjà le moyen de faire fructifier une pièce de cent sous. N'est-ce pas que c'est là une jolie famille ?

Ces tableaux, en somme, n'étaient point de nature à plaire au public, et, sans les deux derniers actes, véritablement fort beaux, le succès de M. Sardou eût certainement été fort compromis. Grâce à cette seconde partie de l'ouvrage, la *Famille Benoîton* a pu finir au milieu d'applaudissements unanimes, dont une bonne part revient de droit à mademoiselle Fargueil et Jane Esler, ainsi qu'à MM. Félix et Parade.

L'Odéon a donné dernièrement la première représentation de *Carmosine*, d'Alfred de Musset. Cette œuvre est habillée de ce style séduisant, fin, attique, que tout le monde connaît ; mais la pièce elle-même, qui est bâtie sur cette pointe d'aiguille diamantée qu'affectionnait l'illustre poëte, a le tort très-grave, pour du Musset surtout, d'être une boutade politique. Or, on voit d'ici l'étrange cacophonie que doit produire la note poétique de l'auteur des *Nuits* se mariant aux allusions politiques. Grand, pittoresque ou sublime dans le domaine de la fantaisie psychologique, si l'on peut accoupler ces deux mots, Musset est profondément au-dessous de lui-même toutes les fois qu'il se mêle de toucher à la politique. Cette lacune fait son originalité, sa force, disent ses admirateurs quand même. Pour moi, je dirai volontiers que c'est une corde, et la plus puissante de toutes, qui manquait à sa lyre !

Le théâtre du Châtelet a mis à la scène, sous forme d'un drame en cinq actes, de M. Hostein, le roman d'Alexandre Dumas fils, intitulé : *Trois hommes forts*. L'habileté de M. Hostein est trop connue pour que nous ayons besoin de louer longuement sa nouvelle pièce, à laquelle nous ne pourrions, d'ailleurs, que reprocher de suivre avec trop de fidélité le roman. Constatons particulièrement le succès du premier et du quatrième acte.

Robert Hyenne.

LE VIOLON DE FAIENCE

(NOUVELLE.)

I

Qui n'a entendu parler, à Nevers, de Dalègre, un des types les plus accentués du tempérament nivernais, c'est-à-dire un homme petit, gai, souriant, affable, la figure fortement colorée, portant les traces du vin du pays, comme un cavalier qui porte les couleurs de sa dame? Dalègre fut un des meilleurs compagnons d'une ville riche en bons vivants, en gens sains de corps et d'esprit, subtils à la parole, ne reculant pas devant un propos salé, et jouissant de la vie en hommes joyeux et prudents qui ne veulent pas l'user tout d'un coup.

De vingt à trente-cinq ans, Dalègre remplit le pays de son nom. Pas de bonnes fêtes sans Dalègre; il était beau danseur et les mères ne manquaient pas de demander à leurs filles : « As-tu été invitée par M. Dalègre? » Aussi, pendant quinze ans, Dalègre fut-il le roi de la ville. Avec un peu d'ambition, il eût pu faire meilleure figure encore; mais, comme les plaisirs faciles l'entraînaient dans leur ronde enchantée, il s'y laissa aller jusqu'à ce qu'un jour cette vie monotone de chasses, de dîners, de bals et de fêtes le fatiguant, il vint faire un tour à Paris, où, malheureusement pour lui, il rencontra un ancien ami de collége, Gardilanne, qui était bien le caractère le plus opposé qui se pût voir. Gardilanne, chef de bureau dans un ministère, était un homme grand, maigre, maladif, toujours sérieux, plus près du mécontentement de la vie que du plaisir d'être né; Gardilanne avait un estomac délicat, Dalègre eût digéré du fer. Les deux amis s'entendirent néanmoins, Dalègre étant naturellement porté par son heureux caractère à accepter toutes les fantaisies de ceux qui l'approchaient pourvu qu'on lui passât les siennes.

Au restaurant où Gardilanne emmena Dalègre, il sortit de sa poche une petite topette qui contenait un doigt de vin, le seul qui lui convînt, mais il n'empêcha pas son ami de boire une bouteille de Corton. Dalègre alla au spectacle; Gardilanne rentra chez lui, car le chef de bureau s'était fait une loi de se coucher à neuf heures et il disait ne pouvoir conserver sa frêle santé qu'à force de privations, comme de manger à des heures régulières, de se nourrir peu à la fois et souvent, de n'avoir ni femme, ni enfants, ni passions, ni inquiétudes d'aucune sorte.

Dalègre, étonné de cette vie prudente, se demandait quelle joie pouvait goûter dans la vie un célibataire de quarante ans, dont la société consistait en une femme de ménage acariâtre, et il crut réellement que Gardilanne n'avait pas de passions : en ceci, il était médiocre observateur, et la suite de son séjour à Paris le lui apprit.

Tous les matins, Gardilanne, levé à six heures, prenait un modeste repas; et qu'il fît vent, grêle, neige ou pluie, le chef de bureau battait le pavé pendant trois heures en commençant par le faubourg Saint-Antoine pour terminer par le quai Voltaire. Gardilanne se disait sans passions : c'était l'être le plus passionné qui se pût voir, plus ardent que le chasseur, plus inquiet qu'un amant à son premier rendez-vous, plus tyrannisé qu'un ambitieux, plus fébrile qu'un joueur, les yeux plus enflammés qu'un Corse qui guette son ennemi, plus brillants qu'un gourmand devant l'étalage de Chevet, les mains plus convulsives qu'un homme dont la dernière carte représente la ruine ou la fortune. Pas de passions! s'écriait Gardilanne. Il les avait toutes, fondues en une seule, la plus vive, la passion du collectionneur! Gardilanne aimait les beaux meubles, les tableaux des maîtres, les dentelles anciennes, les curiosités de l'Inde et du Japon, les émaux de Limoges, les eaux-fortes les plus rares, les ivoires, les verreries de Venise, les somptueuses étoffes du Levant, les faïences de Henri II, les miniatures, les armes, les tabatières, les Raphaël et les Vélasquez, les bahuts et les crédences; enfin, il aimait tout ce qui est beau, précieux ou hors de prix. Pas de passions! Gardilanne était devenu d'une avarice à maltraiter son corps au dedans et au dehors, par la nourriture et l'habillement, afin d'économiser quelques sous chaque jour pour les jeter en proie au monstre du bric-à-brac. Pas de passions! Gardilanne dormait à peine la nuit, rêvant sans cesse d'objets plus merveilleux que les trésors des *Mille et une Nuits*. Pas de passions! hormis celle de l'indifférence! Une voiture eût écrasé un enfant dans la rue que Gardilanne ne se fût pas dérangé de la vitrine d'une boutique où son œil plongeait, cherchant si dans un entassement d'objets sans valeur, il n'y avait pas quelque bon coup à faire. Pas de passions! Gardilanne en eût remontré à un chat guettant une souris. Quand, le masque froid comme celui d'un juge, il marchandait un lot de bouteilles de pharmacie dans l'échoppe d'un revendeur de la rue de Mouffetard, qui se serait douté qu'un vieux bois de fauteuil pendu au plafond était la proie qui attirait Gardilanne, se disant marchand de verres cassés pour aviser à posséder le fauteuil dans lequel s'était peut-être assis le grand Condé? Pas de passions! Qu'était-ce que ces sillons verdâtres sur une peau jaune et luisante, ce parchemin collé sur des pommettes saillantes, ces yeux creux sans cesse allumés par la fièvre, ces épaules courbées avant l'âge, cette vieillesse anticipée? La galanterie eût moins efflanqué cet homme, âgé seulement de trois ans de plus que Dalègre, et qui pouvait passer pour son père, et un père avare, tant sa figure était tirée, tant ses vêtements étaient râpés.

Dalègre, qui avait perdu Gardilanne de vue depuis le collége, trouva son ami fortement vieilli, mais il n'en témoigna rien, ce genre d'observation étant d'ordinaire mal reçu. D'ailleurs il fut ébloui par les entassements d'objets de prix qui encombraient l'appartement de Gardilanne, tellement rempli de merveilles qu'on pouvait le prendre pour le garde-meuble de la reine de Saba.

Pas une place où mettre le pied dans ce logis, où il fallait prendre garde à ses coudes, à son chapeau, à chacun des moindres mouvements du corps. C'était un musée en désordre, mais qui laissait entrevoir des richesses de toute nature. Pourtant Gardilanne n'avait pour tout revenu qu'une place de trois mille francs; mais il remplaçait l'argent par la patience, une activité sans bornes, un flair sans égal, une astuce diabolique. Et cette dernière qualité le faisait roi de l'*échange* parmi les collectionneurs, car sa patience, son activité, son instinct et ses trois mille francs eussent été insuffisants pour le mener à la possession de cette collection incomparable. Le secret de Gardilanne (il ne le dit pas à son ami Dalègre) consistait à satisfaire les manies ou les spécialités des divers possesseurs de curiosités.

Levé de grand matin, Gardilanne faisait rafle chez les marchands de tout ce qu'il savait devoir convenir à celui-ci et à celui-là. Il frayait avec les plus grands seigneurs, et, à force de voir et de comparer, arrivé à la science universelle du bric-à-brac, il était l'homme de Paris le meilleur à consulter sur une marque, une attribution, une généalogie, et les diverses pérégrinations des objets d'art. Il en eût remontré aux commissaires-

priseurs les plus futés, et le dernier argument, parmi les amateurs, à propos d'un objet douteux, était de citer l'opinion de Gardilanne, qui faisait autorité sur la place. Ce tact si fin l'amena à découvrir dans la poussière et la crasse des objets précieux qu'il troqua contre de bon argent ; et comme les connaissances en toutes choses valent des capitaux, au bout d'une quinzaine d'années Gardilanne put devenir lui-même propriétaire d'objets d'art auxquels la mode n'était pas encore attachée et qu'il força plus tard à reconnaître, non-seulement pour des raretés, mais encore pour des monuments d'une véritable valeur artistique.

Alors Gardilanne fut heureux, plus heureux sans estomac que Dalègre au milieu d'un festin. Dalègre admira les amas de splendeurs qui encombraient l'appartement; mais il ne put deviner les secrètes joies de son ami qui, aussitôt qu'il rentrait chez lui, voyait les portes du paradis ouvertes.

Dans ces chambres froides qui faisaient penser à la fuite précipitée d'un prince poursuivi, Gardilanne se promenait lançant des regards émus à chacun des objets qu'il avait sauvés de la ruine. Qu'on s'imagine la joie d'une mère dont l'enfant a été tiré des griffes de la mort par un habile médecin : c'étaient les mêmes ravissements chez Gardilanne. La majeure partie de ses curiosités, il les avait trouvées ébréchées, écaillées, à moitié moisies, déchirées, et il leur avait rendu une seconde vie avec leur éclat primitif.

Le célibataire sans enfants s'était ainsi créé une famille, et il n'y avait pas un objet qui ne rappelât une longue recherche, des ruses combinées, un drame. Quelquefois même Gardilanne se levait la nuit et allumait une bougie pour satisfaire son ardente curiosité et se repaître de la vue d'une nouvelle acquisition. Au réveil, c'étaient encore de nouvelles joies, non pas celles de l'homme qui entend chanter les oiseaux, et surprend un rayon de soleil se glissant à travers les rideaux, mais des extases comparables à celles de l'avare qui compte et recompte son or; car Gardilanne avait en même temps que le goût artistique une sorte de contentement matériel qui le faisait s'écrier à tout propos :

— Ici sont entassés des millions.

Peut-être, l'argent représentant la valeur vénale la plus réelle, Gardilanne en était-il arrivé à préciser si matériellement sa collection, certain que cette façon de parler est de celles qui sonnent le mieux à l'oreille des ignorants; il le disait aux autres, il se le répétait à lui-même, et il n'en fit pas mystère à Dalègre, qui ouvrit de grands yeux. Comment un simple employé à trois mille francs pouvait-il avoir amassé des millions? C'est ce que Dalègre ne s'expliqua pas, même quand Gardilanne l'eut invité un matin à une de ses *chasses* habituelles, qui ne dura pas moins de quatre heures, et à la suite de laquelle Dalègre revint brisé, lui rompu à tous les exercices du corps; mais il n'avait pas la passion du bric-à-brac! Les courses dans Paris, d'un faubourg à l'autre, l'intéressaient médiocrement, et il ne put s'empêcher de manifester son dégoût dans une boutique de chiffonnier de la rue de l'Épée-de-Bois, où Gardilanne flaira des fragments de curieuse et ancienne tapisserie, sous des entassements de chiffons, de peaux de lapin, d'os de toute sorte, dont l'accumulation, dans une étroite boutique, amenait de nauséabondes odeurs.

Quand Dalègre fut sur le point de partir, Gardilanne lui dit :

— Tu connais les faïences de Nevers?

— Non, dit Dalègre.

Gardilanne haussa les épaules.

—Comment! s'écria-t-il, tu habites un pays où ont été fabriquées les plus belles faïences de France, et tu ne sais pas seulement qu'elles existent! Je te plains!

Dalègre sourit.

— Demain matin viens de bonne heure, tu prendras une première leçon; il faut absolument qu'un homme comme toi se connaisse en faïence. C'est la gloire de ta province.

Dalègre fit un geste qui montrait qu'il ne s'était guère soucié jusqu'alors de cette gloire locale.

— A quoi me servira cette connaissance?

— A ne pas être un ignorant.

— Peuh! fit Dalègre.

Mais Gardilanne revint à la charge et fit promettre à son ami qu'il essayerait de s'instruire, et en même temps il lui révéla son idée secrète :

— Nous manquons à Paris, dit-il, de beaux spécimens des fabriques de Nevers, par la raison que la porcelaine l'a emporté jusqu'ici sur la faïence; mais il viendra un jour où la faïence triomphera et prendra le pas sur sa rivale princière. Il y aura une révolution en céramique, comme il y en a eu une en quatre-vingt-neuf. La faïence, c'est la bourgeoisie qui demande à faire reconnaître ses droits, et le sort de la noblesse est réservé à la porcelaine. On ne la guillotinera pas, mais elle tombera dans l'oubli, et seulement les parvenus, pour se donner des airs de grands seigneurs, rechercheront la froide et orgueilleuse porcelaine.

Dalègre ne comprit pas cette singulière leçon d'histoire ; il se souciait médiocrement de la déclaration du tiers état, et le petit livre de l'abbé Sieyès ne l'avait jamais fait rêver. C'était un homme de plaisir, ami dévoué, d'ailleurs, et il le prouva dans cette circonstance. Voyant que Gardilanne désirait vivement des faïences de Nevers, il essaya de comprendre les leçons de son ami, quoiqu'il eût beaucoup de peine à se loger dans l'esprit les certains *jaunes*, les certains *bleus* qui faisaient la base des *décors* nivernais. Il écouta vaguement l'historique des faïences de sa province, à savoir, que des artistes italiens étaient venus s'établir à Nevers au XVIe siècle, attirés par les ducs, et qu'ils avaient modelé et peint des vases de grande dimension qu'il fallait bien se garder de confondre avec ceux fabriqués sous l'influence japonaise, dont Gardilanne montra un échantillon précieux, une sorte d'aiguière aux anses en forme de cordes roulées. Ces vases étaient plus modernes, d'une valeur moindre par conséquent, faciles d'ailleurs à confondre avec les imitations japonaises de Rouen, et il était bon de ne pas s'en inquiéter; mais Gardilanne désirait surtout des échantillons de *blanc sur bleu* qu'on avait fabriqué à Nevers, d'après des dessins persans, et dont le seul type dans le cabinet du collectionneur était un carreau émaillé provenant du palais des ducs de Nevers.

Gardilanne affirmait qu'il existait de somptueuses cuvettes, de grands bassins décorés de cet admirable *bleu* profond et transparent à la fois, sur lequel se détachaient des oiseaux et des fleurs du *blanc* empâté le plus délicat. Un petit paysan qui a passé son enfance à chercher des nids, si on lui mettait en main un livre de géométrie, ne serait pas plus ahuri que Dalègre en entendant parler de *couverte*, d'*ocre*, d'*émail*, d'*influence japonaise*, de *style rouennais* et de *blanc sur bleu*. C'était pour lui une langue tout à fait nouvelle, et, malgré ses nombreux efforts pour saisir le sens de cette technologie, il n'arriva qu'à gagner un violent mal de tête, car il s'était seulement appliqué jusque-là aux jouissances de la vie et avait éloigné prudemment toute étude, toute observation et toute réflexion. Gardilanne jugea que son ami n'était pas apte à mordre tout d'un coup aux fruits de la céramique.

— Il n'est pas nécessaire que tu saches tous ces détails, lui dit-il; j'ai tort de t'en embarbouiller l'esprit. Seulement, regarde attentivement les diverses pièces que je fais passer devant tes yeux, et tâche de ne pas oublier leurs formes.

Alors il apporta une à une diverses faïences, en appuyant surtout sur leur *grandeur*, comme première condition d'une belle poterie qui tend à se fondre au feu, à gondoler, à cra-

queler et à subir mille défauts, dont sont plus rarement atteintes les petites pièces. Dalègre comprit mieux cette nouvelle leçon, promit de battre les campagnes du Nivernais pendant les chasses de l'automne, et quitta bientôt Gardilanne, laissant le collectionneur heureux d'avoir posé, au centre d'une des plus belles céramiques, une sentinelle dévouée.

Un mois après, en effet, Gardilanne reçut une caisse qu'il décloua avec une anxiété sans pareille. Dalègre s'était souvenu de lui et lui envoyait diverses faïences, dont deux pièces étaient surtout remarquables par le dessin et l'intacte conservation. Le soir même, Dalègre fut payé par un brevet de connaisseur que lui délivra avec enthousiasme Gardilanne, qui écrivit à son ami une lettre pleine d'effusion où se voyaient à chaque ligne des traces non équivoques de joie et d'admiration. Et comme Dalègre avait manié, touché, regardé ces objets, et que le chef de bureau était certain que leur forme resterait gravée dans l'esprit de son ami, Gardilanne jugea à propos de joindre à ses remerciements quelques mots d'explication sur ces céramiques, leur date approximative, les marques peintes derrière et certains détails précis, nets et brefs qui devaient désormais s'accrocher à la pensée de Dalègre. Un petit *post-scriptum*, gros de renseignements, poussait Dalègre dans cette voie d'investigations au fond des campagnes où devaient se trouver certainement de merveilleuses faïences, ignorées dans les sacristies de petites églises, dans les cuisines de vieux châteaux, ou dans les chaumières.

Un an se passa de la sorte pendant lequel Dalègre, qui avait pris goût à cette chasse nouvelle, fit quatre expéditions successives à Gardilanne, qui ne manqua pas de lui témoigner sa reconnaissance, et paya son ami en science céramique. Un fait singulier dans l'existence d'un chasseur fut que Dalègre, malgré l'ardeur qu'il mettait à poursuivre les chevreuils et les sangliers dans les forêts, n'oubliait pas son ami, et fouillait chaque village avec l'activité d'un soudard à qui le pillage est permis.

Ce fut une occupation nouvelle pour Dalègre, qui y trouva un certain intérêt; naturellement obligeant, il était heureux des petits bonheurs de Gardilanne et montrait ses lettres en société, y mettant, sans s'en douter, un grain d'amour-propre; car Gardilanne, le maître en céramique, le traitait en élève dévoué, l'accablait de compliments sur ses heureuses découvertes, et le sacrait connaisseur émérite.

Il en est des passions innocentes comme des frêles plantes grimpantes qui s'accrochent à un chêne, entourent le tronc, se développent, grimpent aux branches, y attirent de nombreux animalcules, et finissent par vaincre le géant superbe, roi de la forêt. Dalègre ne remarqua pas tout d'abord que la poursuite des cerfs, des chevreuils et des sangliers l'enthousiasmait moins que jadis, et que petit à petit ses yeux s'habituaient à réfléchir intérieurement une céramique brillante, aux couleurs réjouissantes.

Maintenant il trouvait un intérêt suprême à jeter un coup d'œil dans chaque chaumière, du côté du dressoir, pour s'assurer si quelque pièce importante, provenant peut-être du pillage d'un château après la Révolution, n'était pas accrochée au-dessus de la cheminée : ainsi il avait envoyé à Gardilanne, sans y porter attention, un pot sur lequel étaient gravées des armoiries qui firent écrire au collectionneur deux pages enthousiastes, et, depuis, Dalègre était à la poursuite de la vaisselle blasonnée, d'autant plus vivement que ces sortes de marchés avec les paysans exigent une diplomatie dans laquelle l'habitant des villes est rarement le plus fin.

Petit à Petit, Dalègre fut atteint de cette maladie parisienne qui, dans l'argot du bric-à-brac, est qualifiée de *toquade*. Gardilanne avait jeté insidieusement une petite graine de sa propre passion dans l'esprit de son ami, où s'agitaient d'autres passions, et la petite graine avait germé, commençait à poindre, et devait donner de larges feuilles qui étoufferaient les passions voisines. Peut-être Dalègre était-il fatigué de sa vie de plaisirs stériles!

Il y avait alors à Nevers deux bourgeois qui ramassaient de côté et d'autre les vieilleries qui leur tombaient sous la main; la majeure partie de leurs collections se composaient naturellement de faïences nivernaises sans importance. Dalègre alla les visiter et montra tellement de connaissances en céramique, qu'il étonna ses concitoyens qui n'avaient jamais vu en lui qu'un homme de table. Il ne cacha pas l'origine de sa science, et en rapporta tout l'honneur à Gardilanne qui, à mesure qu'il lui expédiait quelques pièces, lui en donnait l'origine, la fabrique, et lui faisait remarquer mille détails de pâte, de forme, de coloration, auxquels un ignorant ne s'attache pas. Les bourgeois firent la grimace devant cette science.

— Est-ce que je me tromperais? demanda Dalègre qui ne demandait pas mieux que de reconnaître ses erreurs.

— Non, mais...

— Quoi?

— Combien vendez-vous ces belles faïences à Gardilanne?

— Vendre! s'écria surpris le généreux Dalègre; je lui en fais cadeau.

— Oh! s'écrièrent les collectionneurs.

— N'est-il pas mon ami?

— Oui, mais...

— Je crois faire plaisir à Gardilanne.

— Certainement, vous lui faites plaisir, reprirent les bourgeois; il n'y a pas à en douter; mais défiez-vous des Parisiens : ce sont des gens d'une ingratitude!...

— On voit, dit Dalègre, que vous n'avez pas lu les lettres de Gardilanne.

— Une lettre ne coûte que le port; ce collectionneur vous paye en compliments, et il se rit de vous en arrière, monsieur Dalègre; car on n'a jamais vu ruiner sa province pour faire plaisir à un Parisien.

— Ruiner sa province! s'écria Dalègre.

— Alors vous ne savez rien de ce qui se dit dans la ville à votre sujet, et il est bon de vous en avertir, monsieur Dalègre. M. Boscus, le président du tribunal, qui recherche de son côté les belles pièces, vous a traité de *ravageur* l'autre soir, à la soirée du préfet.

— Ravageur! s'écria Dalègre.

— Le mot est dur, mais juste, et comme tous les mots de M. le président Boscus portent, seriez-vous content, dans une ville trop facile à accepter des surnoms dérisoires, de rester désigné à jamais sous le titre de Dalègre le Ravageur?

— Quelle plaisanterie! dit Dalègre déjà inquiet, car il était voisin d'une vieille demoiselle nommée *Hermine*, mauvaise langue d'ailleurs, qui, s'étant permis un propos léger sur le président Boscus, avait été marquée dès lors du sobriquet de *Vermine*, qu'aucune amabilité de la part de la vieille demoiselle ne put enlever. Hermine elle était née, Vermine elle mourait. Toute la ville l'appelait ainsi, et jusqu'aux femmes du marché, quoiqu'elles fussent de la campagne, disaient : « Voilà la Vermine qui passe », quand elle allait faire ses provisions. Les bourgeois, voyant que Dalègre, inquiet, se grattait l'oreille à l'endroit où une puce invisible le piquait, continuèrent :

M. le président disait encore : « Si M. Dalègre faisait une collection pour lui, il serait dans son droit; mais dépouiller son propre pays de ses richesses locales pour les envoyer à un Parisien qui les revendra, ce n'est pas d'un bon concitoyen. »

— Oh! Gardilanne, revendre ses faïences! Jamais!

— Les Parisiens n'ont pas l'amour de la conservation. M. le président Boscus faisait remarquer, à ce propos, qu'ils changent de rois comme de chemises. Ont-ils assez renversé de gou-



vernements? Eh bien! des gens qui ne témoignent pas plus d'attachement à leurs souverains ne sont guère empressés de conserver des faïences. Voilà sur quoi s'appuyait M. le président Boscus.

Ces arguments portèrent coup et laissèrent Dalègre fort indécis de la conduite à suivre dès lors avec Gardilanne, à qui il avait annoncé dans l'avenir d'autres envois plus importants encore, car Dalègre, maintenant, connaissait les *bons coins*, avait déniché de nouvelles faïences et se préparait à les obtenir par toutes sortes de diplomaties; mais comme il craignait l'opinion publique qui l'avait traité, jusque-là, en enfant gâté, il alla rendre visite au président Boscus pour lui dire combien il lui était reconnaissant de ses bons avis.

M. Boscus reçut Dallègre à merveille, ne lui parla ni de faïences, ni de Gardilanne, et Dalègre, en homme bien appris, attendit, pour se disculper, une sorte d'accusation avant de se défendre. Et il cherchait du coin de l'œil les fameuses faïences dont s'entourait le magistrat, espérant en toucher quelques mots pour manifester immédiatement le plus vif repentir; mais la collection du président Boscus, ainsi que ses mots piquants, était de l'invention des bourgeois qui avaient voulu intimider Dalègre. Au moment de sortir:

— Vous ne vous mariez pas, monsieur Dalègre? lui demanda le juge.

Je n'y ai pas encore songé, monsieur le président.

— Vous faites, cependant, bien des ravages dans les cœurs de nos jolies femmes.

Dalègre frémit à ce mot de *ravage*. C'est une allusion, pensa-t-il.

— Je m'occupe beaucoup de céramique, dit-il, espérant que cet hameçon ferait parler le juge.

— Oui, oui, dit le président Boscus d'un ton distrait.

— Et je vais faire disposer ma maison pour commencer une collection.

— Ah! vraiment?

— Maintenant que je connais les caractères distinctifs de l'art nivernais, il me sera permis de sauver de la ruine quelques précieux échantillons.

— Très-bien, monsieur Dalègre.

— J'ai vécu un peu inoccupé jusqu'ici, mais j'ai un but désormais.

— Je vous en félicite, monsieur.

CHAMPFLEURY.

(La suite au prochain numéro.)

LA VIPÈRE

(NOUVELLE. — FIN.)

Madame de Bressy avait vingt-quatre ans lorsque la mort lui enleva son mari. Elle quitta son hôtel de la rue de Varenne pour se retirer dans une de ses terres, située dans la Côte-d'Or, à quelques lieues de Dijon. Loin des fêtes parisiennes, dont le bruit n'arrivait plus jusqu'à elle, elle oublia le monde, où elle n'avait fait qu'apparaître. Renoncer ainsi à tous les plaisirs, à toutes les vanités mondaines, est presque toujours un sacrifice au-dessus du courage d'une femme jeune, riche et belle. Mais madame de Bressy avait une fille unique âgée de cinq ans. Ce qu'elle n'aurait peut-être point accordé à la mémoire de son mari, elle le fit pour l'enfant qui réclamait sa tendresse. Avant d'être femme du monde, elle était mère. Elle déposa sans regret son sceptre de reine, reine par la beauté, la grâce et l'esprit, pour se dévouer entièrement à sa fille.

Mademoiselle de Bressy grandit sous les yeux de sa mère.

Quand d'anciens amis venaient visiter la recluse dans sa solitude et qu'ils l'engageaient à sortir de sa vie monotone, elle leur montrait sa fille en disant:

— Voilà ma seule joie, mon dernier rêve. Je n'ai rien à regretter, car j'ai trouvé en elle plus que je n'ai perdu.

— Vous vieillissez, lui disait-on.

— Oui, répondait-elle en souriant, j'ai déjà quelques cheveux blancs; mon front va se rider; ma beauté tombe; mais ma fille vient derrière moi; ce qui m'échappe, elle le ramasse.

Madame de Bressy ne se trompait pas: sa fille était, à dix-huit ans, son portrait le plus parfait.

Ceux qui se souvenaient d'avoir vu la mère avant son mariage admiraient cette ressemblance. On lui disait:

— Vous ne laisserez pas cette adorable enfant enfermée au fond de la province. Vous n'avez pas le droit de la dérober à tous les yeux. Le monde la réclame, l'attend.

— Dieu me garde, répondait-elle, d'enlever à ma fille une seule des joies auxquelles elle a le droit de prétendre. Mais je ne suis pas encore arrivée à la fin de ma tâche, Louise n'est pas mariée. C'est au bras de son mari qu'elle fera son entrée dans le monde.

— Et vous?

— Moi! je l'y suivrai, pour jouir de ses triomphes, et peut-être un peu pour me souvenir.

La fortune de madame de Bressy et son grand nom auraient suffi pour attirer autour de Louise une cour nombreuse de prétendants. En moins d'une année, la beauté remarquable de la jeune fille reçut les hommages des hommes les plus recommandables de l'aristocratie française.

Il y eut des réceptions et des fêtes magnifiques au vieux château bourguignon.

Aux questions de sa mère, mademoiselle de Bressy avait souvent répondu par un signe de tête négatif ou par un non vivement accentué.

— L'heure n'est pas venue, pensait la mère. Attendons.

La jeune fille attendait, elle aussi, le jour où son cœur nommerait celui qu'elle serait heureuse de désigner comme son futur mari.

— Ma chère Louise, lui dit un soir madame de Bressy, M. le comte de Vendeuil m'a parlé longuement aujourd'hui de son fils et de toi.

Une vive rougeur colora les joues de la jeune fille.

— Le comte serait très-heureux de te nommer sa fille, continua madame de Bressy. Que penses-tu du jeune vicomte?

— Chère mère, vous m'avez appris à ne vous rien cacher et à ne jamais mentir.

— Eh bien?

— Je suis heureuse de ce que vous a dit M. le comte de Vendeuil.

— Et son fils ne te déplaît pas?

— Je crois, ma bonne mère, que je pourrais lui confier mon bonheur sans aucune crainte.



Madame de Bressy prit sa fille dans ses bras et la serra fortement contre son cœur.

— Ta réponse me comble de joie, dit-elle. Moi aussi j'ai remarqué le vicomte, et, intérieurement, il y a longtemps que je souhaitais qu'il devînt ton époux.

Quelques jours plus tard, on annonça officiellement le prochain mariage du vicomte Charles de Vendeuil avec mademoiselle Louise de Bressy.

Le jeune homme vint dès lors chaque jour au château. Il y arrivait vers midi et ne s'en retournait que le soir, à une heure assez avancée de la nuit. L'habitation de son père était à plus de quatre lieues du château; mais il avait un excellent cheval qui franchissait rapidement la distance.

Les heures s'écoulaient vite pour les fiancés quand ils étaient ensemble. Celle de la séparation arrivait toujours trop tôt, celle de se revoir toujours trop tard.

— A demain, se disaient-ils en se quittant.

— A quelle heure? demandait Louise.

— A l'heure ordinaire, répondait Charles.

— Je vous attendrai.

— Quand je viens, je voudrais que mon cheval eût des ailes; mais quand je m'en vais, il me semble qu'il s'éloigne trop vite.

On se serrait la main encore une fois, puis le jeune homme s'élançait sur son cheval, qui partait comme une flèche.

Un matin, mademoiselle de Bressy descendit au jardin pour y attendre l'arrivée de son fiancée. Elle tenait le volume de Victor Hugo. C'était les *Voix intérieures.*

Elle marchait lentement, rêveuse, les yeux fixés sur les grains de sable de l'allée qui scintillaient, piqués par les rayons du soleil.

Mais sa pensée devait être riante; elle évoquait sans doute de doux souvenirs, car un délicieux sourire s'était arrêté sur ses lèvres et ne les quittait plus.

Elle marcha longtemps ainsi, sans regarder autour d'elle, sans voir autre chose que ce qui se passait dans son cœur, sans songer à ouvrir son livre. Elle lisait peut-être dans l'avenir tout un poëme d'amour composé exprès pour elle. Quelle page sublime! Le poëte qu'elle semblait dédaigner, pouvait-il mieux l'intéresser?

Elle était déjà assez loin du château et elle n'aurait pas songé à s'arrêter si un petit ruisseau ne lui eût brusquement barré le passage en terminant le sentier qu'elle suivait. Elle leva les yeux, jeta un regard à droite, un autre à gauche, et sourit en reconnaissant l'endroit où ses pas l'avaient conduite à son insu.

Elle tira de sa ceinture une mignonne petite montre, chef-d'œuvre de Genève. L'aiguille marquait dix heures quarante-cinq minutes. Elle soupira. Elle venait de calculer qu'elle avait encore plus d'une heure à attendre son fiancé.

Elle choisit, au bord du ruisseau, une place ombragée et couverte de gazon et s'y assit. A sa droite, il y avait un amas de grosses pierres noires sur lesquelles grimpaient un lierre et des pervenches fleuries. Le bruit de ses pas en fit sortir un roitelet, véritable oiseau-mouche de France, qui s'enfuit effrayé en poussant trois petits cris aigus. Il avait sans doute bâti son nid entre deux pierres. Une fauvette chantait, perchée sur la plus haute branche d'un magnifique platane. Agitées par une douce brise, les fleurs, encensoirs naturels, laissaient échapper leurs parfums. Le soleil étincelant buvait les dernières gouttes de rosée, séchait les feuilles, regardait curieusement, dans la corolle d'un bouton entr'ouvert, et le ruisseau, bavard monotone, jasait en courant sur le sable.

Mademoiselle de Bressy ouvrit son livre. Au bout d'un instant, ses yeux devinrent humides et des larmes coulèrent silencieuses le long de ses joues roses. Son âme s'attendrissait avec l'âme du poëte. Entraînée par le charme infini de sa lecture, elle ne s'aperçut même pas qu'elle pleurait. Elle se sentit cependant incommodée par la chaleur et quelques rayons de soleil qui arrivaient jusqu'à elle en se glissant à travers les branches feuillues. Machinalement, elle détacha le fichu de dentelle qui couvrait une partie de sa gorge et ses blanches épaules. Le tissu léger s'écarta, découvrant la poitrine, le vent le souleva, il glissa et tomba à terre, derrière la jeune fille. Elle n'y prit pas garde. Sa tête était devenue lourde, ses yeux se fermaient à demi. Était-ce l'effet de la chaleur? ou bien le rhythme de la poésie la conduisait-il doucement dans les bras du sommeil? Sa pensée s'était en quelque sorte identifiée avec celle du poëte, elle s'élançait avec lui vers des régions inconnues.

En cet instant, elle n'appartenait presque plus à la terre; elle éprouvait un bien-être si complet qu'elle s'y abandonnait sans essayer de le définir.

Elle tourna une deuxième page et lut encore les stances suivantes :

O Dieu ! que les amants sous les vertes feuillées
S'en aillent, par l'hiver, pauvres ailes mouillées !
Qu'ils errent, joyeux et vainqueurs !
Que le rossignol chante, oiseau dont la voix tendre
Contient de l'harmonie assez pour en répandre
Sur tout l'amour qui sort des cœurs !

Que blé qui monte, enfant qui joue, eau qui murmure,
Fleur rose où le semeur rêve une pêche mure,
Que tout semble rire ou prier !
Que le chevreau gourmand, furtif et plein de grâces,
De quelque arbre incliné mordant les feuilles basses,
Fasse accourir le chevrier !

Qu'on songe aux deuils passés en se disant : Qu'était-ce ?
Que rien sous le soleil ne garde de tristesse !
Qu'un nid chante sur les vieux troncs !
Nous, tandis que de joie au loin tout vibre et tremble,
Allons dans la forêt, et là, marchant ensemble,
Si vous voulez, nous songerons;

Nous songerons tous deux à cette belle fille
Qui dort là-bas, sous l'herbe où le bouton d'or brille,
Où l'oiseau cherche un grain de mil,
Et qui voulait avoir, et qui, triste chimère,
S'était fait cet hiver promettre par sa mère
Une robe verte en avril.

Les bras de la jeune fille se détendirent et tombèrent à ses côtés avec le livre qui se ferma. Sa tête s'en alla chercher un appui sur la terre et se posa, au pied d'un arbre, sur un oreiller de mousse. Ses paupières s'étaient complétement abaissées. Elle dormait.

La fauvette ne chantait plus, le ruisseau continuait à jaser, et le roitelet était rentré furtivement dans les pierres qui cachaient son nid.

Tout à coup, les feuilles de lierre s'agitèrent et un bruit semblable à celui d'herbes sèches qu'on froisserait se fit entendre. La tête brune d'une vipère se montra à l'orifice d'un trou pratiqué dans la racine d'un arbre. L'animal s'allongea, glissa lentement et sortit tout entier de sa retraite. Il s'arrêta un instant, comme pour s'assurer que tout était bien tranquille autour de lui; puis, ayant sorti sa langue pointue sous son museau allongé, il se replia sur lui-même et se mit à marcher dans la direction de la jeune fille endormie.

Ce jour-là, le vicomte de Vendeuil, impatient de se retrouver avec sa jolie fiancée, était arrivé au château vingt minutes avant l'heure habituelle.



LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe.

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames;
Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année:

48 belles **GRAVURES** de modes gravées sur acier d'après Jules **DAVID**, et coloriées à l'aquarelle,
36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.
Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle
PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.
(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*,
Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Russie	34	18	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	36	19	10
Hollande	36	19	10
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie. — Grèce	36	19	10
Valachie. — Moldavie	38	20	»
Egypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Vénétie	36	19	10
Autriche	40	20	»
Etats-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre agent.

Une année, 35 shillings ... 43 fr. 75 c.
— avec traduction anglaise, 38 shillings ... 47 »
Six mois, 18 shillings ... 22 fr. 50 c.
— avec traduction anglaise, 20 shillings ... 25 »

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — S. O. BEETON, publisher of THE ENGLISH WOMAN'S DOMESTIC MAGAZINE, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Ce, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. FERLAY et Cie, négociants, 6, rue Impériale;

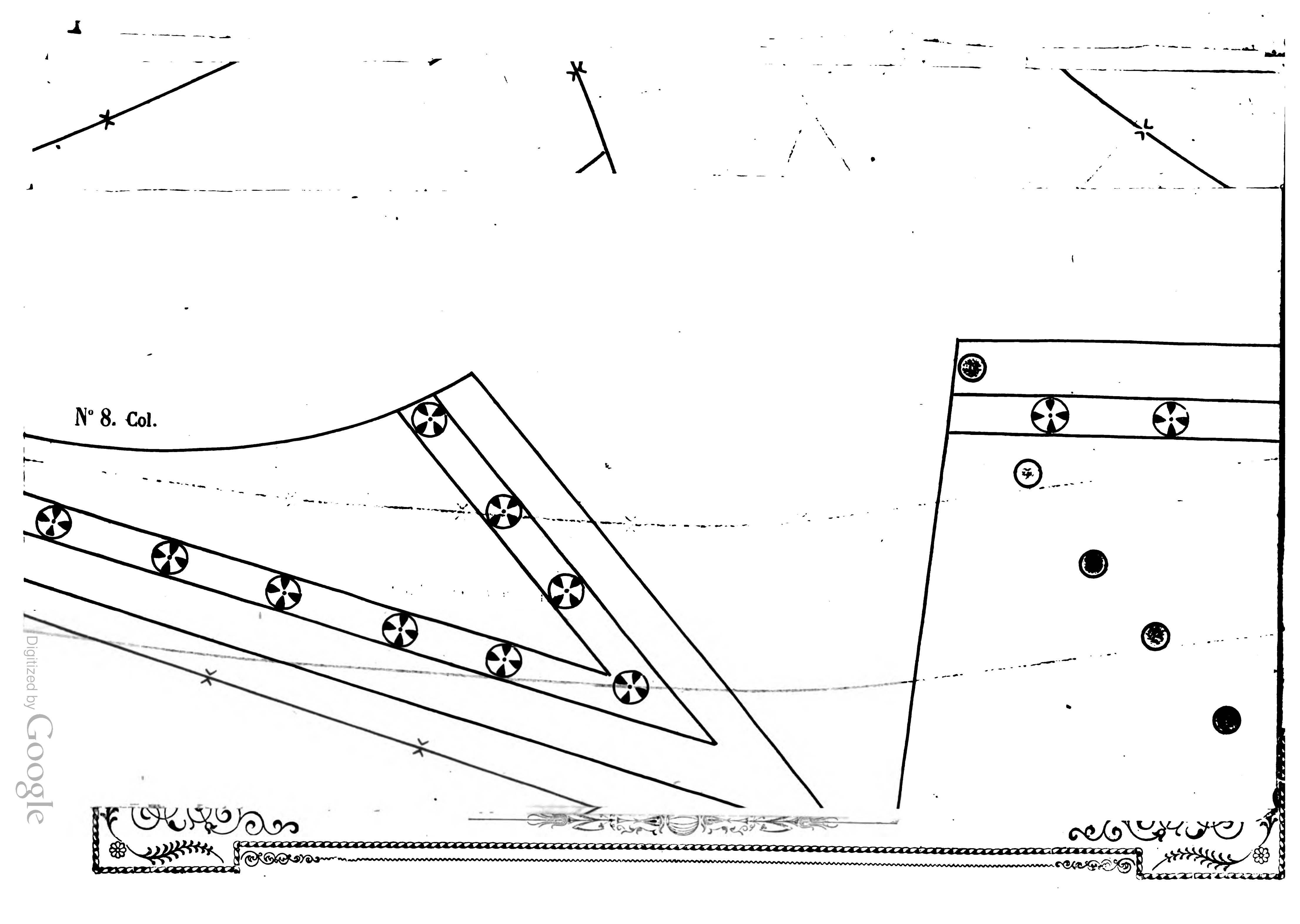
A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

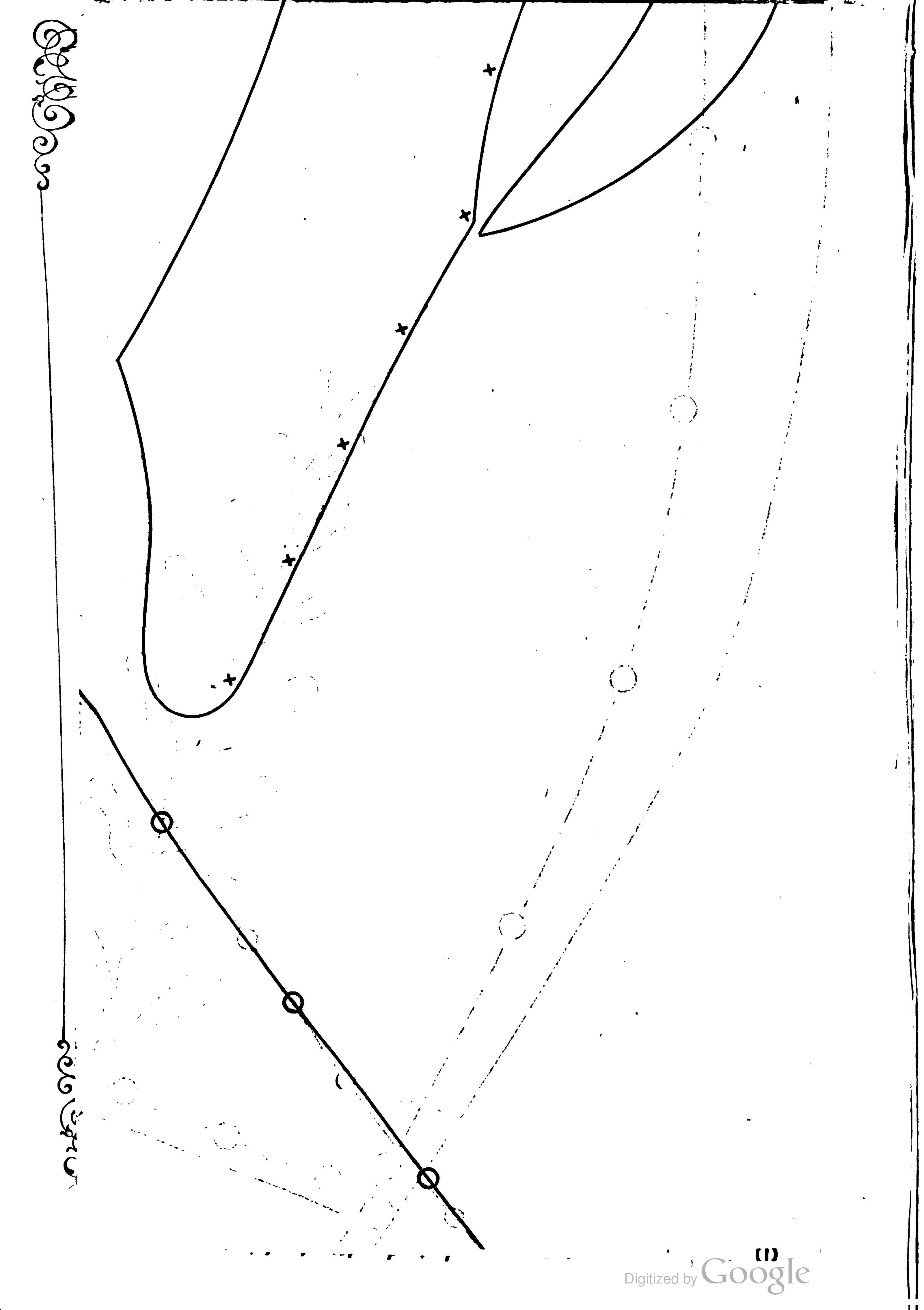
ON PEUT AUSSI S'ABONNER DIRECTEMENT A PARIS

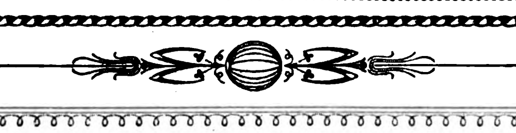
CHEZ M. ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR, RUE RICHELIEU, 92.

Les lettres non affranchies seront refusées.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.


Nº 8. Col.





LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts. Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

1ER NUMÉRO DE DÉCEMBRE 1865

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR

Rue Richelieu, 92

SOMMAIRE DU 1er NUMÉRO DE DÉCEMBRE 1865.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES, N° 799.

TOILETTE DE VILLE. — *Première figure.* — *Toquet russe* en velours garni de martre zibeline et d'une aigrette très-légère et très-fine. Grand voile en tulle.

Paletot et robe en velours. Le paletot demi-ajusté est garni de martre et doublé de satin blanc piqué ouaté.

Le bas de la jupe est garni de choux en satin d'où retombent des queues de martre zibeline.

Deuxième figure. — *Chapeau oriental.* La passe, dessus comme dessous, est d'un seul morceau de velours plissé et reployé. Les brides sont en velours, elles entourent le dessus de la passe. Dans les plis du dessous est piquée une aigrette d'où part une double chainette en argent qui agrémente la passe et se trouve retenue sur le côté sous un camée dur noir. Les bouts de la chaînette retombent au côté. Le fond du chapeau se compose d'une partie de velours découpé à jours selon le mouvement du dessin de la dentelle qui le recouvre.

Robe-redingote, forme Impératrice, en taffetas. Le corsage et la jupe sont garnis de boutons en velours grandissant depuis la taille jusqu'au bas. Ces boutons sont entourés par une petite dentelle blanche. Les manches ont des boutons semblables.

Des rouleaux en velours posés sur une dentelle de Cluny ornementent le devant et continuent au bas sur toute la jupe avec les mêmes ondulations.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 35.

N° 1. *Coiffure grecque*, composée d'un bandeau ondulé et de deux rouleaux lisses superposés, avec un chignon grec.

Cette coiffure est ornée d'une bandelette d'or partant d'un camée qui forme diadème. Cette bandelette entoure toute la tête.

N° 2. *Coiffure de soirée*, composée de deux bandeaux frisés à l'eau, d'un chignon paysanne et d'une touffe de frisures sur le côté gauche.

Cette coiffure est garnie d'une cordelière de perles d'or et de feuilles de lierre. La cordelière entoure le chignon, sépare les deux bandeaux et retombe sur le côté. Les bouts sont terminés par des glands d'or.

N° 3. *Coiffure* composée de frisures très-légères sur le front et de mèches roulées en rond, ayant au milieu des étoiles; le chignon est composé de six coques dites marteaux.

N° 4. *Coiffure ondulée*. Les cheveux sont entièrement ondulés; le devant se compose de trois bandeaux dont le premier est relevé sur le côté; le chignon est formé de plusieurs coques très-légères en long et en travers. Cette coiffure est garnie d'un cache-peigne en fleurs de pommier et d'une branche sur le côté; des fleurs sont piquées dans la coiffure.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

MODÈLE N° 1. — Plusieurs de nos abonnées nous ayant demandé le patron du modèle n° 4 publié dans le numéro du 25 novembre (voyez le dessin en noir n° 33), et prenant leur demande en considération, nous donnons le modèle de ce corsage sur notre planche de patrons de ce jour.

Ce corsage est doublé de soie, découpé aux entournures et aux petites basques du devant avec ornements en velours ou en galons. — La taille est ronde derrière. — Manches larges, à coude, cintrées au poignet; le bas forme pointe. Les manches sont montées sur la doublure de façon à laisser la découpure de l'entournure libre et détachée de la manche.

N° 1. Devant.
N° 2. Petit côté.
N° 3. Dos.
N° 4. Manche.

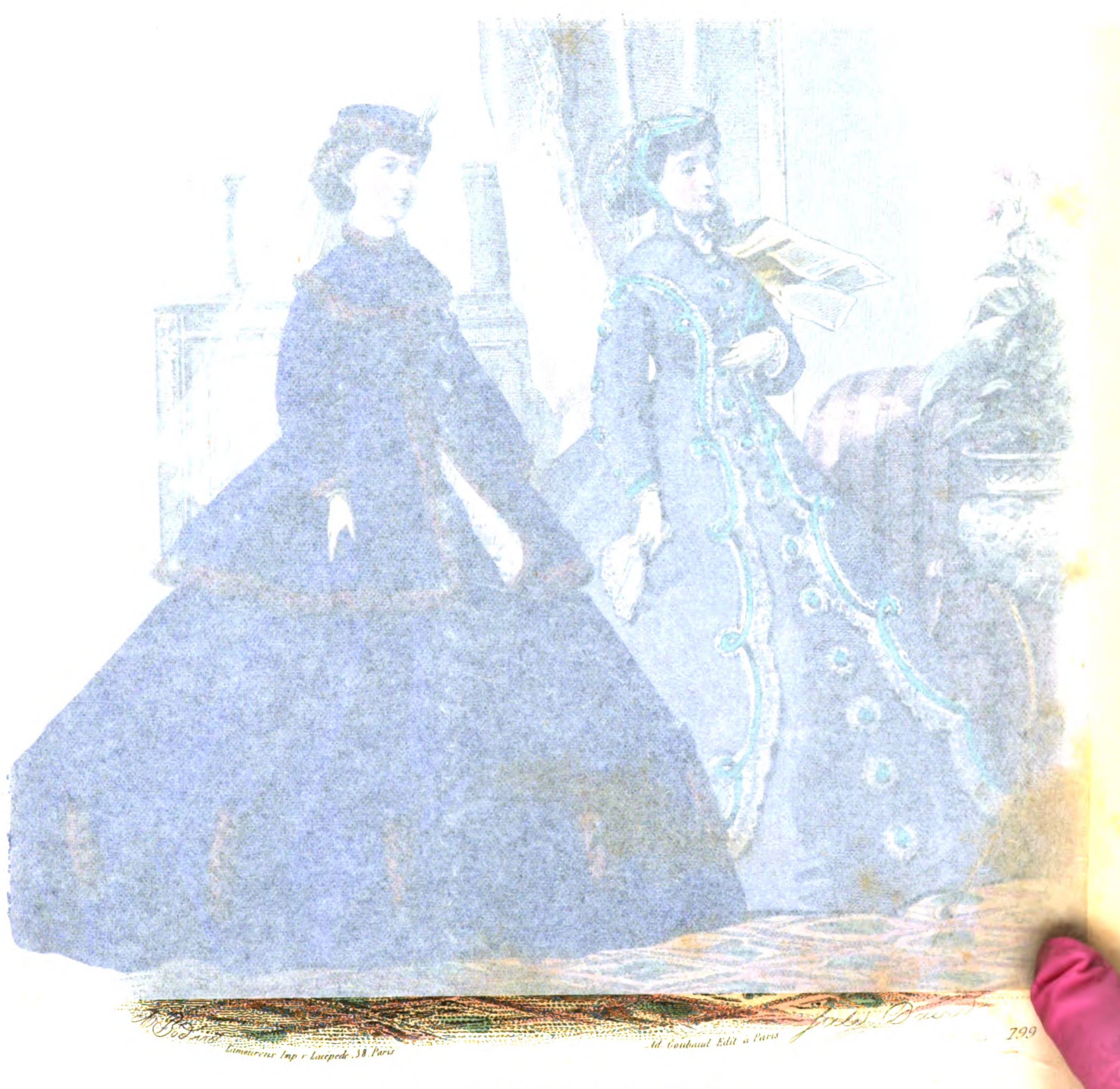
MODÈLE N° 2. — Pardessus d'hiver pour petite fille de six à sept ans : ce vêtement est à revers demi-ajusté à la taille et se fait en tissu de laine dit *peau d'agneau*, il est garni de biais et de boutons de velours. — Les épaules et le devant sont ornés de nœuds en chenille et soie. — La manche est longue, à coude, et ajustée dans le bas avec ornements assortis.

N° 1. Devant.
N° 2. Petit côté du devant.
N° 3. Petit côté du dos.
N° 4. Dos.
N° 5. Manche.

MODÈLE N° 3. — Chapeau de la maison *Alexandrine*, rue d'Antin, n° 14.

AVIS A NOS ABONNÉES. — En cas de changement d'adresse ou de réclamations, prière de vouloir bien nous adresser la dernière bande avec son numéro d'ordre.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92

Toilettes de Mme Preffort, r. Grange Batelière 1 – Modes de Mme Antoine, r. Lafayette 41.
Fleurs de Mme E. Coudre, Mon Tilman, r. de Richelieu 104 – Lingeries de Mme Noël, sœurs à la Cité Royale, rue du Bac 31.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, r. de la Chée d'Antin 6.

Corsets de la Mon Simon, à la Couronne Impérle, r. St Honoré 183 – Parfums de Violet, fr de S. M. l'Impératrice, r. St Denis 317.

Entered at Stationer's hall   LONDON S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W. C.   MADRID El Correo de la Moda, P. J. de la Peña

SOMMAIRE DU 1er NUMÉRO DE DÉCEMBRE 1865.

…les du devant avec ornements en velours ou en galons. — La … ronde derrière. — Manches larges, à coude, cintrées au … le bas forme pointe. Les manches sont montées sur la dou… façon à laisser la découpure de l'entournure libre et détachée … manche.

1. Devant.
2. Petit côté.
3. Dos.
4. Manche.

N° 1. Devant.
N° 2. Petit côté du devant.
N° 3. Petit côté du dos.
N° 4. Dos.
N° 5. Manche.

MODÈLE N° 3. — Chapeau de la maison *Alexandrine*, rue d'Antin, n° 14.

AVIS A NOS ABONNÉES. — En cas de changement d'adresse ou de réclamations, prière de vouloir bien nous adresser la dernière bande avec son numéro d'ordre.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu 92

Toilettes de Mme Pieffort, r. Grange Batelière, 1 — Modes de Mme Antonie, r. Lafayette. 41.
Fleurs de Mme E. Coudre. Mon Tilman, r. de Richelieu. 104 — Lingeries de Mme Noël sœurs à la Cne Royale, rue du Bac. 11
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, r. de la Chée d'Antin. 6.

Corsets de la Mon Simon, à la Couronne Impérale r. St Honoré. 183 — Parfums de Violet, fr de S. M. l'Impératrice, r. St Denis. 317

Entered at Stationer's Hall   LONDON S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W. C.   MADRID El Correo de la Moda, P. J. de la Peña

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Nous continuons à passer en revue les costumes de ville ; on ne nous montre encore aucune toilette de bal.

Les robes d'étoffes riches peuvent, à la rigueur, se passer d'ornements ; cependant les avis des couturières diffèrent sur ce sujet. Les unes veulent des tissus de prix et pas de garnitures ; les autres, au contraire, assurent que plus l'étoffe a de valeur, plus la robe doit être enrichie au moyen des combinaisons de dentelle et de passementeries perlées.

Consultons aujourd'hui les récentes créations de madame *Pieffort*, rue Grange-Batelière, 1. En femme de goût, elle essaye un peu tous les genres ; comme elle réussit à contenter ses nombreuses clientes, il en faut conclure qu'elle a raison. Voici un aperçu de ses dernières toilettes :

Une robe de gros grain gris clair est ornée dans le bas par une bande de velours peluche de nuance marron ; cette bande, unie du côté qui borde la jupe, est entourée d'une corde de même teinte ; à sa partie supérieure, elle se découpe à dents avec entourage d'une ganse perlée de jais. Pour corsage, une casaque ajustée, décorée de même dans son pourtour, aux épaules et au bas des manches. A la taille, une ceinture marron, garnie de passementerie et jais ; boucle de jais taillée.

Une robe de *lindsay* (étoffe anglaise), nuance marron jaspé de blanc, a une première jupe entourée d'un plissé de taffetas noir avec chef de perles ; une seconde jupe, découpée en festons, est retenue sur les côtés par les pans d'une ceinture de taffetas, aux deux bouts de laquelle pendent des glands de perles. Le corsage, montant, a une *bernoise* de taffetas avec épaules, le tout avec ornements assortis. Les manches, de taffetas jusqu'à mi-bras, sont très-justes et boutonnées tout le long.

Une très-jolie toilette de théâtre est en gros grain vert de lumière. La jupe, traînante, est ornée de velours vert assorti.

Pour corsage, une casaque ajustée ouverte sur les côtés et ornée aux épaules, manches et pourtour, par des ajustements *Louis XIII*, en rubans de velours vert. De gros boutons de nacre ronds et bombés ferment la casaque sur le devant.

Madame Pieffort a aussi composé deux jolies toilettes de soirées que voici :

Robe de poult de soie rose, ornée de galon de guipure et perles blanches. Le corsage, drapé de soie rose, est recouvert d'un apprêt de guipure du même genre, qui revient sur les épaules en manchettes espagnoles, et s'attache à la ceinture au moyen d'un camée d'où s'échappent des écharpes de guipure frangées de perles.

L'autre toilette est en tulle bouillonné avec sous-jupe de taffetas blanc. La sous-jupe, entourée d'une ruche gaufrée, est apparente sur une hauteur de 10 centimètres ; au-dessus, la jupe de tulle se festonne en plis suivis de colliers de perle et rattachés aux raccords par des choux de satin rose. Cette décoration de chaînes de perles blanches et touffes de satin rose se répète aux draperies du corsage et aux épaules.

Quand la saison des bals sera inaugurée, madame Pieffort nous donnera de charmantes nouveautés, pour lesquelles elle fait en ce moment des préparatifs d'un heureux présage.

Tout est dit quant à la forme des chapeaux ; il ne se produira pas de changements notables durant cette saison. Heureusement, madame *Morison*, rue de la Michodière, 6, dont les innovations artistiques sont connues de nos lectrices, sait varier son répertoire de manière à attirer quand même l'attention des élégantes. Ses chapeaux, quelquefois d'un genre très-simple et quelquefois ornés avec tout le luxe de la plus aimable fantaisie, méritent d'être cités comme les véritables types des caprices du jour. On peut affirmer qu'une modiste à court d'invention doit se trouver bien embarrassée devant la forme actuelle des chapeaux ; cette forme est si exiguë, qu'elle se recouvre avec un ruban..., et, malgré cela, jamais les chapeaux n'ont porté autant d'ornements divers. Par quel miracle arrive-t-on à la solution de ce problème : faire tenir plus de choses sur un petit chapeau que sur un grand ? Demandez à madame Morison. Quant à nous, nous constatons le fait sans nous charger de l'expliquer.

Les formes Paméla, Médicis, Dona Maria, Impératrice, que nous avons esquissées le mois dernier, se combinent depuis quelques jours de cent manières différentes sous les doigts de l'habile modiste. D'autres modèles de velours plein, ornementés de camées et peigne Joséphine, sont venus prendre place parmi ces compositions de haute élégance.

Les chapeaux *toque*, ainsi que les chapeaux ronds à petits bords, se maintiennent comme coiffures d'enfants ; nous les avons vus accompagner les nouveaux costumes créés par la maison de *Saint-Augustin*.

Des toilettes de flanelle cachemire blanche, ornementées par des bandes à festons de velours de nuance vive, font aussi leur apparition dans cet établissement. Les petites filles sont très-bien en paletot ajusté avec ceinture. On fait pour elles, dans leur magasin favori, une foule de jolies confections en casaques, burnous, vestes-basquines, etc. La guipure Cluny, si prodiguée depuis quelques mois, convient on ne peut mieux à la décoration des costumes enfantins, et la maison de Saint-Augustin en use avec cette entente parfaite que nous avons souvent occasion de signaler. A bientôt les mignonnes toilettes de soirées, qui nous seront montrées vers l'époque des fêtes de Noël.

Les tissus en lainage imitation d'astrakan et les velours peluche sont adoptés pour manteaux d'enfants. Au reste, depuis quelque temps, toutes les modes nouvelles sont répétées dans la mise des bambins. C'est à ce point que nous nous demandons si ce sont les petits qui imitent les grands, ou si, au contraire, les couturières vont avec la lorgnette grossissante copier les modèles créés par Saint-Augustin ?... Nous penchons du côté de cette dernière supposition.

Disons bien vite aux femmes économes qu'elles peuvent trouver, dans les nouveautés de la saison, des motifs séduisants de costumes à bon marché. On n'a jamais tant porté de lainage. Les *lindsay*, les *scheepskine*, les mohairs mouchetés, et toutes les étoffes pelucheuses, ne sont pas d'un prix élevé et font des toilettes que l'on voit porter dans les plus hautes régions. Nous souhaitions depuis longtemps cette innovation, qui établit une ligne bien accentuée entre la robe du matin et celle de visite ou de grande toilette. Nous avons donc à remercier les fabricants de lainage, qui ont su faire de la haute fantaisie dans un genre délaissé parce qu'il avait le tort de rester stationnaire.

Le jupon, auquel on ne reprochera pas un excès de monotonie, vient de se lancer dans un nouveau style de décoration. On voit chez MM. *Bandelier et Roche*, maison Creusy, rue Montmartre, 133, des sur-jupes garnies de revers mousquetaires posés, en cachemire de couleur, sur une bande blanche ou

gris clair ajoutées en bas du jupon. Des boutons en forme de pastilles, des cordes de perles, la guipure, et toutes les passementeries de circonstance, viennent se mêler à ces motifs qui ont du cachet et de l'originalité.

De très-beaux jupons de *yak* blanc, ornés de petites tresses perlées à jour, sont préparés, dans la maison que nous venons de citer, pour les toilettes de soirées.

Les réunions de salons nécessitent quelques raffineries coquettes. On peut demander à la parfumerie moderne ses trésors de création récente. L'essentiel, si l'on emploie du blanc et du rouge (ce qui arrive ordinairement), est de le poser adroitement, afin que personne ne soit autorisé à dénoncer le fait.

Si l'on a le tact de choisir des spécialités signalées par la mode, aucun soin n'est d'urgence. Le blanc Nymphea et le rose d'Armide de la maison Séguy, 17, rue de la Paix, s'incorporent avec le tissu dermal et défient l'œil le plus exercé (celui de la malignité, bien entendu). On peut, d'autre part, préférer ces produits à toute espèce d'autres, sur la seule affirmation de leur inventeur, qui certifie qu'ils n'exercent sur la peau aucune influence corrosive, puisqu'ils ont la vertu de lui conserver le velouté et la souplesse.

Les crayons Impératrice de la même fabrique ajoutent à l'éclat de la beauté par des touches fines, adroitement ménagées.

Aujourd'hui que la toilette est devenue un art, on nous pardonnera d'insister sur ces procédés; les femmes ne dédaignent pas les secrets de beauté. Celles qui font fi de nos recettes ne sont pas sincères, ou bien elles sont très-jeunes et très-jolies, — ce qui, par malheur, ne durera pas toujours.

Tout le monde se sert maintenant du lait antéphélique, et cependant aucun produit n'a été plus vivement discuté aux premiers jours de ses succès. Il y a de cela dix-sept ans. Que de choses, depuis, ont passé de mode! Si vous voulez en jugez, ouvrez notre *Moniteur de la Mode* de 1849 et regardez les gravures. Elles ne ressemblent guère à celles de cette année, et pourtant on les trouvait charmantes alors... On avait raison : elles l'étaient en effet.

Eh bien, le lait antéphélique, chargé de conserver au teint sa blancheur nacrée et de le dépouiller de toute tache envahissante, n'a pas, comme les vêtements proscrits par la mode, perdu son crédit. On a reconnu, après de patientes expériences, que ce cosmétique épure le teint, qu'il lui conserve une surface limpide et le dégage de toutes les atteintes atmosphériques. Aussi s'en fait-il une consommation incroyable, qui s'est encore augmentée cette année. Cette augmentation s'explique par la chaleur persistante des mois de l'été; jamais le lait antéphélique n'avait paru si nécessaire. Il aurait certainement fallu l'inventer, s'il n'avait existé depuis dix-sept ans.

Il n'en est pas moins vrai que, parmi les branches de l'industrie qui ont fait de rapides progrès depuis quelques années, la parfumerie peut revendiquer une place au premier rang, et ses succès ne sont ni les moins nombreux ni les moins estimables.

Marguerite DE JUSSEY.

CAUSERIE

Ils s'en vont vite, les uns après les autres, ceux qui ont vécu leur jeunesse avec nous, ceux qui ont charmé et amusé le public, et s'y étaient fait de ces sympathies inconnues et de ces amitiés qui fleurissaient en secret! Du nombre de ceux-là, il faut compter cet esprit charmant et aimable qu'on nommait Dumanoir et que nous avons enterré, ces jours derniers, dans la pleine force de son âge et dans la jeunesse encore de son talent.

S'il y a eu de plus grands génies littéraires et même des talents plus complets et plus substantiels que lui, dont je me sois quelquefois borné à vous signaler la mort, ne vous étonnez pas si j'insiste un peu plus que de coutume, aujourd'hui, sur la disparition de Dumanoir. C'est qu'il représentait deux types rares dans notre littérature, la dramatique surtout, et qui, j'en ai bien peur, s'éteignent avec lui.

Dumanoir, né gentilhomme, l'était dans ses manières comme bien peu. Il avait la distinction la plus exquise, la politesse de tradition qu'on ne sait plus guère où trouver, une bienveillance irréprochable pour tout le monde. Il avait traversé la société parfois si mélangée des lettres et du théâtre, sans jamais, même dans sa toute jeunesse, dévier d'une semelle de cette loi du bon goût et du bon ton qui étaient de principe chez lui. Nul n'avait le droit de dire qu'il fût ni fier, ni hautain, et, cependant, il n'était familier avec personne. Il avait trouvé le moyen d'imposer le respect en même temps que des sympathies très-vives autour de lui; l'aspect même de sa personne commandait ces sentiments.

Comme auteur dramatique, son répertoire, qui est considérable, atteste sa fécondité, sa verve, sa gaieté de bonne compagnie. Il a touché à tous les genres — le drame, la comédie, le vaudeville pur sang, le vaudeville bouffon, — avec un égal succès. Par son travail, il s'était acquis une très-belle fortune. Ce qui le distinguait de la foule des faiseurs de pièces, c'était son éducation première; et dans toutes ses productions, même les plus hâtives en apparence, il mettait toujours un grain littéraire. Même en écrivant les *Pommes de terres malades*, qui sont restées le type de la revue de fin d'année, il n'oubliait point qu'il était l'auteur des *Premières armes de Richelieu*, du *Marquis de Létorières*, de *Etre aimé ou mourir*, du *Code des femmes*, du *Camp des bourgeoises*, des *Toilettes tapageuses*, etc., etc.

Une foule considérable accompagnait Dumanoir à sa dernière demeure : gens de lettres, auteurs dramatiques, directeurs de théâtres, artistes; parmi ceux-ci, on remarquait en tête mademoiselle Déjazet, la jeunesse en cheveux blancs, et qui doit ses plus beaux succès à Dumanoir. J'ai remarqué avec satisfaction que la foule, qui montre toujours une grande curiosité aux convois des dignitaires et des puissants de ce monde, apporte, dans son empressement à regarder passer le convoi des hommes qui se sont illustrés par l'intelligence, un sentiment de respect et de sympathique regret non déguisé. La foule a l'instinct de ce qu'elle perd; elle sait qu'un dignitaire se remplace par une signature du souverain, mais qu'un artiste, un écrivain, un orateur de talent se fait attendre, — et quelquefois longtemps.

Je vous le disais bien, dans ma dernière causerie, que le nuage qui avait passé sur Paris n'y laisserait pas de trop profondes traces. A l'heure qu'il est, les organisateurs de fêtes et de plaisirs sont à leur poste; les bals de l'Opéra sont déjà sur l'affiche ; les théâtres ont endossé leurs habits neufs, c'est-à-dire mis au vent leurs pièces nouvelles. *L'homme qui manque le coche*, aux Variétés, ne manque pas sa recette ; quant à la *Famille Benoiton*, c'est une Californie non pas de gloire, mais d'argent pour M. Sardou, et pour le Vaudeville. Le 20 novembre, je rencontrai sur la place de la Bourse un de mes amis qui sortait tout penaud du bureau de location. Il voulait une loge, on





P'auche 35.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Coiffures de M. Henry de Bysterveld, 5, faubourg Saint-Honoré.

Voyez la description, page 2 de la couverture.)

lui offrit de l'inscrire pour le 17 décembre ! A l'heure qu'il est, on prend des loges au Vaudeville pour le premier de l'an. La *Famille Benoîton* passe à l'état de dragées.

La pièce a été jouée à Compiègne, devant la Cour; on ne dit pas si elle y a eu du succès, ce qui me fait supposer que non, et j'en serais bien aise, non pas pour M. Sardou, à qui je ne veux que du bien, mais pour la pièce, que je trouve, je le dis avec ma franchise ordinaire, détestable, bien qu'au fond il y ait une intention de satire assez verte et très-méritée par toute une classe de la société. Si la satire de M. Sardou devait guérir ceux qui vont au théâtre du Vaudeville, j'en serais ravi et je féliciterai deux fois l'heureux auteur; mais remarquez qu'il n'en est rien. Je ne crois pas à l'efficacité des leçons jouées au théâtre, au contraire; et la preuve, c'est que des personnes qui ne savaient pas le premier mot de la langue que parlent mesdemoiselles Benoîton, la jabotent aujourd'hui avec une aisance remarquable. Ce n'est pas, j'aime à penser, ce que voulait M. Sardou, et c'est à quoi il arrive. Plus d'une jeune femme, s'il en est que l'on conduit au Vaudeville, imitera les costumes de mesdemoiselles Benoîton, — j'entends parmi celles qui ont des dispositions à l'excentricité.

Ce qui ne manquera d'ajouter au succès de la *Famille Benoîton*, c'est que M. Sardou, en se rendant à Compiègne pour assister à la représentation de son œuvre, a été invité à la table de LL. Majestés, où ne sont invités, dit l'*Événement*, que les auteurs décorés; les autres, c'est-à-dire ceux qui ne sont point décorés, ne sont toujours, d'après le même journal, admis qu'à la table des officiers de service. J'aime à croire que, sous ce rapport, l'*Événement* est mal informé, et que l'Empereur ne saurait faire cette distinction entre, par exemple, un auteur de génie qui ne serait point décoré, et un auteur d'un mérite moindre et qui aurait le ruban rouge à la boutonnière. J'avoue que, si honoré que je fusse, à tout prendre, de dîner en compagnie des officiers de la maison de l'Empereur, par conséquent en très-excellente compagnie, je me dispenserais d'aller à Compiègne, moi qui ne suis point décoré, sachant que M. tel ou tel a reçu un honneur insigne, que l'on me considérerait comme ne méritant point. Voilà pourquoi je répète qu'en ce point l'*Événement*, qui publie des détails intéressants sur l'intérieur de la Cour, doit se tromper.

Dans le monde officiel, le séjour à Compiègne est la grande préoccupation du moment, et je comprends que, pour ceux qui ont l'honneur d'être admis dans ces grandes réunions, ce soit un souci d'y être ou de n'y être point. Mieux partagés seront encore les élus de la série qui assisteront à la réception, dans l'impériale demeure, du roi et de la reine de Portugal, attendus au moment où paraîtront ces lignes. Le séjour de LL. Majestés à Compiègne sera l'occasion de fêtes splendides comme l'Empereur sait en offrir aux hôtes à qui il donne l'hospitalité au nom de la France. Spectacles, bals, concerts se succéderont, sans compter les grandes choses, et l'on viendra nous dire que les occasions manquent pour exciter les gens riches aux dépenses !

Voici le moment où certains livres, que j'appellerai volontiers les livres-dragées, vont faire leur apparition aux vitrines de quelques libraires qui en ont la spécialité. Entre ces livres, il faut encore savoir distinguer : les uns sont faits uniquement pour les yeux, et on les feuillette comme on croque des pralines; le lendemain il n'en est plus question; quelques autres ont des assises solides et prennent racines dans les bibliothèques. Ils vont pousser, ceux-là; mais j'en tiens deux dans ma main que je ne puis négliger de vous signaler tout de suite; ils sont dus l'un et l'autre à un écrivain qui a pris une grande place dans l'attention publique par des livres de science conçus de façon à rendre l'étude de celle-ci facile, agréable, et à la populariser; j'ai nommé M. Arthur Mangin. L'un de ces deux ouvrages est intitulé *le Désert et le Monde sauvage*; il est édité par la maison Mame et fils, de Tours : c'est dire assez dans quelles conditions de luxe typographique et quelles splendides illustrations accompagnent le texte intéressant, ingénieux, mis à la portée de toutes les intelligences, et que goûtent à la fois et les personnes sérieuses et celles qui veulent s'instruire en se récréant d'une manière utile. Ce très-curieux ouvrage, que je ne saurais trop vivement recommander à l'attention de mes lectrices, est divisé en cinq livres : le premier est intitulé *les Landes, les Dunes, les Steppes*; le deuxième, *les Déserts de sable*; le troisième, *les Prairies, savanes, pampas, llanos*; le quatrième, *les Forêts*; le cinquième *les Déserts polaires, les Montagnes*. — Vous assistez, en lisant ces pages charmantes, écrites d'un style attrayant, aux drames les plus terribles de la nature, comme à ses mystères les plus curieux. Les beaux dessins de ce volume sont de MM. Yan'Dargent, Foulquier, Freeman. C'est assez dire.

Le second ouvrage de M. Arthur Mangin, qu'un long succès, qui se renouvelle chaque année, recommande à l'attention publique, est intitulé *les Savants illustres de la France*. C'est une galerie dont chaque sujet a son intérêt tout spécial. Cet ouvrage d'une haute utilité, en même temps que d'un enseignement sérieux, ouvre avec la biographie d'Ambroise Paré et ferme sur celle du vénérable M. Biot, notre contemporain. On voit par là combien de siècles, tous glorieux pour la science de notre pays, l'auteur a parcourus avec une sûreté d'appréciations qui ont valu à ce livre, populaire désormais, le succès qu'il a constamment rencontré. Je ne dois pas manquer de dire que, tous les ans, une nouvelle édition des *Savants illustres de la France* est jugée nécessaire, et chaque année M. Arthur Mangin, avec la patience d'un homme de goût et d'étude, y ajoute quelques pages qui le complètent. Il ne faut pas dédaigner les seize magnifiques portraits qui accompagnent l'édition actuelle, et qui sont tous gravés sur des portraits de l'époque.

X. EYMA.

On a beaucoup parlé, il y a quelque temps, des coupeurs de tresses de la Moravie; ces industriels ont trouvé en France des imitateurs, dans la personne des raseurs de têtes féminines de la Picardie. La mode des faux cheveux et la rareté de la marchandise exercent, en effet, l'imagination de certains fournisseurs de cette matière première, à ce point que, ne trouvant plus sans doute de têtes à raser au fond de la Dalécarlie, de la Suède et de la Norwége, il en est qui n'hésitent pas à se déplacer, afin d'opérer dans des contrées encore inexplorées et par conséquent fécondes. Tels sont ceux qui exploitent en ce moment les campagnes de la Picardie.

Voici comment les marchés et la tonte se pratiquent : un ou plusieurs marchands de tableaux parcourent les hameaux et les villages. L'enluminure de ces tableaux, fabriqués pour la plupart à Épinal, tente les filles d'Ève, qui, pour en posséder un, n'hésitent pas à se laisser couper sur le sommet de la tête une poignée de leurs cheveux les plus longs. Ce fait s'est produit naguère encore dans une commune du canton d'Hillencourt, où l'on rencontre plusieurs femmes tonsurées.

***

PÊLE-MÊLE

La première représentation des *Commentaires de César*, de M. de Massa, a eu lieu à Compiègne le dimanche 26 novembre, et a obtenu, devant les hôtes de la deuxième série et quelques personnes spécialement invitées pour cette soirée, un succès complet. Les acteurs chargés des rôles de cette revue étaient : Mme la marquise de Galiffet, Mme la princesse de Metternich, Mme la comtesse de Pourtalès, Mme Bartholony, Mme la baronne de Poilly; — S. A. I. le prince impérial; M. le baron Lambert, M. le comte de Solms, M. le comte Davilliers, M. le marquis de Caux, M. le comte Aguado, M. A. Blount, M. le marquis de Las Marismas, M. le général Mellinet, M. le marquis de Galiffet, M. le prince de Reuss, M. le vicomte de Fitz-James, M. Louis Conneau. — M. le prince de Metternich tenait le piano, et M. Viollet-le-Duc soufflait.

***

L'arrivée des frères Davenport à Paris aura eu au moins ce bon résultat, qu'elle aura provoqué la plus terrible guerre qui ait jamais été entreprise contre les médiums et les spirites. Ils avaient pu lutter contre les observations sérieuses des journaux indignés de leur charlatanisme superstitieux, mais, ainsi que le fait remarquer le *Nord*, ils tombent sous la risée universelle du public instruit, par le théâtre, des moyens employés pour le séduire et le tromper.

Les parodistes, aujourd'hui, vont plus loin que les frères Davenport. Dans les *Médiums de Gonesse*, que donne le théâtre du Palais-Royal, les comédiens du lieu ajoutent bien d'autres scènes à celles que de braves gens avaient la bonté d'accepter naguère comme surnaturelles. Ce ne sont plus seulement des cloches qui sonnent, des grosses caisses qui retentissent, des bras de toutes couleurs qui s'agitent, on y livre une bataille. Le canon, la fusillade, se font entendre ; on exécute des marches militaires. Au haut de l'armoire mystérieuse apparaissent des têtes de grenadiers et de voltigeurs, des lanciers courant à la charge. Il y a même un combat du drapeau !...

Au cirque Napoléon, c'est encore plus fort. Deux clowns sont enfermés dans l'armoire parfaitement isolée au milieu du manége. Ils en sortent ; mais, à peine sont-ils dehors, que le tapage recommence. On ouvre l'armoire, et l'on trouve un troisième clown tapant à tour de bras sur les caisses, les cloches, le tam-tam. Par où est-il entré ? D'où est-il venu ? C'est ce que l'on n'a pu savoir, ce que l'on cherche à deviner. Le directeur du cirque, M. Dejean, garde son secret, mais il avoue que le diable ou les esprits ne sont pour rien dans l'aventure.

Cette leçon donnée tous les soirs, au milieu des éclats de rire, à des milliers de spectateurs, vaut mieux que les sermons et les articles. On voit, on ne peut douter. Quel charlatan osera aujourd'hui soutenir qu'un esprit invisible préside à ses prétendus mystères ? La police correctionnelle fait justice des sorciers de bas étage qui effrayent les dupes pour les voler; le théâtre se charge d'une mission tout aussi utile, celle de démontrer le néant des pratiques de gens qui font métier d'exploiter la bêtise et la crédulité humaines. Il ne nous semble plus possible maintenant que l'on tente de remettre en circulation les déplorables superstitions qui ont été, à la honte de notre époque, si longtemps à la mode même dans un monde dont le devoir était de les repousser.

***

Pour égayer un peu nos soirées d'hiver, voici que les artistes se mettent en frais. L'an dernier, c'étaient de curieuses légendes que nous donnait M. de Boret, une *Histoire de monsieur de Marlborough*, entre autres, traduite de la façon la plus comique, la plus spirituelle, dans une suite d'eaux-fortes traitées avec autant de verve que de vigueur. Cette année, M. de Boret a entrepris l'*Histoire de Cendrillon* (1), mais une histoire à sa manière. La parodie a revêtu les formes les plus divertissantes sous la pointe du graveur.

Tantôt la scène se passe à Elbeuf, tantôt à Alger. Là est l'intérieur de la maison du marchand de draps, la cuisine où Cendrillon passe ses jours ; ici, l'apparition de Robert-Houdin, puis les métamorphoses merveilleuses opérées par le magicien ; enfin, ce sont les splendeurs burlesques du bal d'Alger, les noces de Cendrillon, les fêtes de son mariage. Tout cela est rendu avec une verve remarquable, un talent d'exécution tout particulier. Ainsi présentée, l'*Histoire de Cendrillon* a certainement droit à l'une des premières places sur les tables de tous les salons.

***

M. Aurélien Scholl s'est livré, dans le *Nain jaune*, à d'intéressants calculs sur le prix de revient des roulades de nos principaux artistes lyriques. Depuis onze mois, M. Gueymard a coûté par représentation, à l'administration de l'Opéra, mille quarante-sept francs; madame Gueymard, treize cent cinquante francs ; Faure, seize cents francs. Niemann, engagé spécialement pour le *Tannhauser*, à raison de quarante-six mille francs par an, et n'ayant chanté que trois fois, a coûté quinze mille trois cent trente-trois francs et treize centimes par soirée.

Aux chiffres écrasants cités par M. Scholl, il n'est pas inutile d'en opposer de plus modestes. Quand Dorus ou Altès, ces deux virtuoses, jouent un de ces beaux solos qui sont la joie des dilettanti, ils gagnent vingt francs. Ils doivent en jouer dix par mois.

A propos de musique, on dit que madame de Metternich, par un sentiment de patriotisme fort louable sans doute, a demandé et obtenu qu'une musique autrichienne vienne se faire entendre à Paris, ainsi que l'a récemment fait la musique du 34e régiment d'infanterie prussienne. Dans les arts, les lauriers ne sont jamais coupés, et les clarinettes autrichiennes, même après M. de Parlow, pourront faire encore chez nous une jolie récolte.

***

On raconte sur le général Gueswiller, qui vient de mourir, une anecdote assez plaisante :

Au moment de sa nomination au grade de maréchal de camp, le général fut envoyé dans une ville où il ne connaissait personne. Cependant, en sa qualité de commandant de la subdivision militaire, il fut invité partout. La première invitation qu'il reçut était pour un bal chez le receveur général. Grand logis, grande foule, grand luxe, mais pas une figure amie. Le général s'ennuyait comme un ceinturon dans un étui à chapeau. Appuyé contre la porte d'entrée, il lia conversation avec un monsieur très-bien mis et de bonne tournure.

— Monsieur, fit le général, jolie soirée ! — Oui, mon général, répondit poliment le monsieur interpellé. — Savez-vous, répondit le général après une pause, qu'il fait joliment chaud ? — Oui, mon général, répliqua encore l'homme poli.

(1) Cadart et Luquet, éditeurs, 74, rue de Richelieu.



La conversation ne prenait pas; le général tenta un grand coup.

— Jouez-vous à l'écarté, vous, monsieur? — Quelquefois, mon général. — Venez donc, alors.

Arrivés à une table de jeu dans un petit salon désert, le général reprit :

— Nous jouons cent sous, hein? — Dame, général, c'est un peu cher! — Allons! allons! trois parties seulement.

Les trois parties finies, le général, qui a perdu, paye ses quinze francs.

— Voyons, ma revanche! — Impossible, général! — Comment, vous reculez? — Que voulez-vous, mon général, il faut que j'aille faire circuler mes glaces.

Lorsque le général racontait cette histoire, il ne manquait pas d'ajouter : — Ce pékin-là, il n'était qu'un domestique, mais il était tourné comme un notaire!

*
* *

Un petit roman tout simple, mais charmant, est ainsi raconté par l'*Europe*, de Francfort :

Au printemps dernier, dans un petit village de Lorraine, une légère voiture de campagne s'arrêta devant la boutique d'un maréchal pour faire ferrer un des pieds du cheval qui la conduisait; dans cette voiture était un jeune homme, et à la fenêtre ouverte, placée au-dessus de la boutique, se tenait assise pour travailler une jeune fille d'une éclatante beauté. Naturellement le jeune homme regarda la jeune fille, et quand l'opération faite à son cheval fut terminée, il s'en alla tout songeur. Il revint le lendemain, sous un autre prétexte, le surlendemain encore; puis, le quatrième jour, il parla ainsi au maréchal ferrant :

— Vous êtes israélite, et la belle enfant qui se montre au-dessus de votre boutique est votre fille. Je vous la demande en mariage. Je suis Anglais, israélite et riche; je voyage depuis deux ans dans l'intention de chercher ma plus belle coreligionnaire pour l'épouser. Or, la plus belle que j'aie rencontrée est votre fille. Voulez-vous me la donner?

Le bonhomme resta tout abasourdi à cette demande, mais comme il est prudent, il répondit à l'Anglais qu'il voulait, avant de rien conclure, des preuves sur sa fortune et sa position sociale. L'Anglais trouva cette demande juste, donna au maréchal ferrant divers papiers, les adresses de personnes honorables de Londres auxquelles on pouvait s'en référer pour avoir des renseignements sur son compte, puis attendit patiemment le résultat des démarches. Le père conduisit sa fille dans sa famille, où elle devait être très-bien gardée, laissa son fils à la boutique pour le remplacer, et enfin partit lui-même pour Londres, sachant qu'on n'est jamais aussi bien renseigné par d'autres que par soi-même. Tout cela lui prit grand temps; mais il revint au pays fort enchanté, car tout ce que lui avait dit l'Anglais était l'exacte vérité. Il permit donc au jeune gentleman de faire la cour à sa fille, et, ces jours derniers, le mariage a été conclu. L'assistance était nombreuse et tout le monde faisait des vœux pour le bonheur des jeunes époux.

*
* *

Voici une excentricité qui dépasse toutes celles dont nous ayons jamais entendu parler; il est vrai qu'elle nous arrive d'Amérique.

Un riche Américain et une charmante Américaine ont tenu à se marier en ballon. A leur intention, le professeur Lowe enfla son gigantesque appareil aérien, *the United States*, dans Central Park. Une foule énorme assistait à ces préparatifs.

Le ballon et la nacelle étaient ornés de fleurs en papier, de tentures et de drapeaux; à trois heures, les fiancés apparurent. « Hourra! hourra! » cria-t-on de tous côtés. L'Américain et sa future prennent place dans la nacelle. « Et le ministre? » beugla la foule; « on ne peut pas se marier sans ministre! » Et l'on menaçait de faire un mauvais parti à des gens si peu religieux. Un des garçons d'honneur éprouve alors le besoin de faire un speech dans lequel il annonce que son ami vient de se marier à l'*hôtel* (sans calembour), le ministre ayant refusé positivement d'affronter des périls éthérés.

Les mariés sont donc partis pour la région céleste, en quête de la lune de miel et du paradis conjugal.

*
* *

Le mode actuel de réclame, en Angleterre, ayant pour objet d'informer le public, par des écriteaux pendus devant la porte des théâtres, de l'état de la salle pendant le cours de la représentation, — tels que : « Le parterre est plein, » suivi bientôt de : « Il ne reste plus que des places debout dans les loges », quand bien des fois la salle est vide, — ce mode de réclame vient d'être employé à Birmingham par un directeur, mais d'une façon tout à fait opposée.

A l'ouverture des portes, on lut : « Absolument vide »; un peu plus tard : « Deux spectateurs au parterre »; puis, sur une plus grande affiche : « A peine de quoi former un auditoire »; à neuf heures : « Il y a moyen de s'étendre commodément à toutes les places »; et enfin, à la clôture, sur une affiche plus grande que les autres : « Pas une âme pour la représentation de demain ».

Il paraît que le succès qu'a obtenu cette parodie a beaucoup refroidi la verve des directeurs accoutumés à montrer des affiches annonçant des salles combles.

*
* *

Encore une anecdote pour finir.

Un enfant d'une intelligence d'élite suivait, l'année dernière, la classe de sixième dans un des lycées de Paris. Le père de ce jeune homme venant à mourir et sa famille ne disposant pas de ressources suffisantes pour pouvoir lui faire continuer ses études, on sollicita une bourse dans un collége de province. Mais on ne put l'obtenir. Le petit lycéen se souvint alors qu'il avait été camarade de classe du fils de M. Duruy, ministre de l'instruction publique; il écrivit donc à son condisciple pour lui faire part de sa situation et du mauvais résultat de ses démarches.

Il y a cinq jours, le fils de S. E. le ministre de l'instruction publique a répondu à son camarade la lettre suivante :

« J'ai parlé à papa de ton affaire, c'est convenu. Tu feras encore tes études avec nous.

» Arrive bientôt, cher ami, pour que nous puissions nous battre de nouveau avec Maillard!

» A toi plus que jamais, » DURUY fils. »

Si M. Duruy fils ne devient pas un jour ministre de l'instruction publique, comme son père, ce ne sera pas faute, nous devons le reconnaître, d'avoir bien employé le temps de ses études, voire de ses récréations.

Robert HYENNE.



LE VIOLON DE FAIENCE

(NOUVELLE. — SUITE.)

Après avoir pris congé du président Boscus, Dalègre s'étonna lui-même de la portée de ses paroles, qui trahissaient évidemment de secrètes préoccupations auxquelles il n'avait pas pris garde jusqu'alors. Peu à peu, la passion de la faïence s'était ancrée en lui, et les paroles des deux bourgeois qui l'avaient averti du peu d'amour qu'il portait à sa province n'étaient autres que ses propres idées.

A cette heure, Dalègre devenait un collectionneur fanatique; il entendait sans cesse une voix qui lui commandait de sacrifier Gardilanne. Le Parisien apparaissait dans une sorte de miroir magique qui grossissait énormément les mauvais instincts des gens de la capitale. D'un autre côté, Dalègre sentait des bouffées d'amour-propre l'envelopper s'il faisait tourner ses connaissances au profit d'un cabinet, la gloire de Nevers, qui attireraient les touristes et certainement lui vaudrait d'être mentionné dans l'annuaire du département.

Les hommes ont à leur service mille raisons captieuses pour colorer leurs mauvaises passions, retirer leur parole donnée, rompre une liaison et sacrifier leurs meilleurs amis.

Trois mois s'écoulèrent, pendant lesquels Gardilanne, étonné de ne plus rien recevoir de Dalègre, écrivit lettres sur lettres, cherchant à réveiller le zèle de son ami et lui demandant si le Nivernais était tout à fait épuisé. Cette dernière raison frappa particulièrement Dalègre, embarrassé de répondre, et le poussa à une de ces ruses si communes entre collectionneurs.

Non-seulement la faïence n'était pas épuisée; au contraire, elle semblait sortir de dessous terre. L'éveil étant donné sur tous les points par Dalègre, il n'était pas de jour où un paysan ne lui apportât quelque merveille, qu'il payait généreusement avec l'arrière-idée de tous les collectionneurs qu'il plaçait ainsi son argent à de gros intérêts. Dans le nombre se trouvaient des faïences sans importance, des poteries populaires à vil prix, Dalègre les tria, en fit deux lots et expédia le moins mauvais des deux à Gardilanne, qui répondit par une lettre d'affectueux gémissements. Il avait ouvert la caisse avec une impatience fébrile, et, tout en remerciant son ami d'avoir pensé à lui, il ne pouvait s'empêcher de lui témoigner combien sa désillusion avait été grande. Enfin, il espérait encore que le hasard ferait découvrir dans l'avenir quelque objet curieux, et il priait Dalègre de ne pas l'oublier au cas échéant.

— M. du Sommerard me signale, ajoutait-il, l'existence d'un violon de faïence, qu'un vieillard a vu jadis dans le Nivernais. Ce serait une pièce unique en céramique. Auriez-vous entendu parler de cette singularité? Inquiétez-vous-en, je vous en prie, par amour de l'art. J'avoue que cette révélation d'un violon de faïence m'a empêché de dormir; j'entendais Paganini jouer du violon de faïence et en tirer des sons aussi clairs que l'émail lui-même. Parlez partout, cher ami, du violon de faïence; voyez les gens âgés du pays; réveillez leur mémoire. Si ce violon de faïence existe, vous devez le trouver; vous le trouverez.

— Je te jouerai un air de violon de faïence, s'écria Dalègre qui devenait plus perfide qu'Iago. Ah! tu crois, cher ami, que je vais dépenser mon temps à te chercher une merveille!

Et il répondit aussitôt une lettre hypocrite dans laquelle il déplorait lui-même le peu de valeur des faïences de la dernière expédition; mais, par cet envoi, il voulait seulement faire preuve de bonne volonté. Quant au violon de faïence, Dalègre n'en avait jamais entendu parler; seulement il existait chez un amateur des assiettes de la fin du XVIIe siècle, où, sous des *brunettes* à Philis, était gravé une sorte de plain-chant.

Dalègre parlait savamment de ces assiettes, car il en avait acquis récemment deux, dont l'une était consacrée à une chanson à boire et l'autre à une pastorale avec musique de Mondoville. Et tout en les regardant il riait sournoisement du bon tour qu'il venait de jouer à Gardilanne; l'élève était d'autant plus fier qu'il avait trompé le maître. Ainsi, il arrive souvent que des apôtres orgueilleux se révoltent contre le dieu dont ils semaient jadis la parole.

Dalègre ne pouvait s'empêcher de se frotter les mains en se promenant dans son cabinet de faïences qui s'enrichissait tous les jours de pièces rares et curieuses, et il se regardait comme un être naïf d'en avoir tant expédié à Paris; mais toute connaissance a son début pénible, et la science se paye par de nombreux sacrifices. C'était poussé par Gardilanne qu'il avait fait son éducation, et Dalègre n'eût pas compris le charme des faïences s'il ne les eût pourchassées, marchandées et maniées. Cependant il s'inquiétait maintenant du violon de faïence dont Gardilanne lui avait communiqué l'idée fixe, et il se passait rarement un jour sans qu'il demandât aux gens de Nevers et des environs s'ils avaient jamais eu connaissance d'un si merveilleux instrument. Quelques-uns regardaient Dalègre comme un plaisant, d'autres ne lui répondaient pas : il y en avait qui le plaignaient de se repaître de telles chimères; mais comme il se jetait dans la manie de la collection, avec une ardeur d'homme de trente-cinq ans qui se cramponne à une réalité, après avoir usé de plaisirs factices, Dalègre, sans se soucier des déconvenues, poursuivait ses perquisitions, continuait ses demandes invariables, et ne s'inquiétait guère de l'opinion qu'on professait sur son compte. Il finit par rencontrer un des plus anciens *patouilloux* du pays, c'est-à-dire un homme qui avait longtemps exercé la profession d'ouvrier faïencier, et qui lui dit :

— Quoique je n'aie point connaissance de ce violon de faïence, il ne serait pas impossible qu'il eût existé. Ce doit être une de ces pièces de maîtrise que les ouvriers habiles fabriquaient pour prouver leur savoir; mais vous aurez de la peine à le trouver, monsieur, car c'est une pièce unique.

Dalègre fut satisfait de ce simple renseignement; enfin, il avait trouvé un homme qui ne mettait pas absolument en doute l'existence du violon de faïence; et, pour s'en décharger l'esprit, il fit connaître à Gardilanne le résultat de ses recherches en lui envoyant un second tas de poteries affreuses et médiocres, qui ne consistaient qu'en pièces fêlées, raccommodées, des tessons, pour tout dire, certain que cette vile *terraille* ferait que désormais son ami ne le poursuivrait plus de ses indiscrètes demandes.

Quoiqu'il ne fût pas méchant, Dalègre riait dans sa barbe de la déconvenue de Gardilanne en ouvrant la caisse; mais la manie de la collection rend égoïste et impitoyable, et l'heureux naturel de Dalègre se teintait peu à peu de ces vices. Huit jours après, Dalègre en avait du regret, car il ne recevait pas de réponse de Gardilanne, si assujetti aux lois de la plus simple politesse. Gardilanne avait-il compris la ruse d'un rival? N'en était-il pas blessé?

Ces mauvais tessons, cousus les uns aux autres par de grossières rattaches de fil de fer, n'avaient-ils pas fait perdre à Dalègre une de ces anciennes affections que, malgré tout, il en



coûte de briser? Dalègre était préoccupé de la conduite à tenir vis-à-vis de Gardilanne, qui toujours ne répondait pas; et quoi qu'il fit pour oublier cette rupture, un remords pesait sur sa conscience. Il n'en continuait pas moins ses recherches et courait la campagne des environs, méritant désormais le surnom de Dalègre-aux-Faïences, que les gens de Nevers lui avaient appliqué plus encore pour le distinguer des autres Dalègre du pays que pour le dénigrer. Un soir qu'il revenait d'une de ses chasses à la faïence, le carnier chargé de poteries, la domestique lui dit :

— Ah! monsieur, j'oubliais de vous remettre une lettre arrivée ce matin.

— Bon! tout à l'heure, répondit Dalègre occupé alors à ranger sur des étagères les objets qu'il rapportait, et dont il voulait se donner immédiatement le spectacle pendant son souper.

— Très-bien! s'écria-t-il après avoir accroché ses vases à la muraille, très-bien!

Et il se reculait pour jouir de l'effet décoratif produit par les faïences.

— Marguerite, comment trouves-tu ces admirables pièces? dit-il à sa vieille servante.

— Monsieur sait bien que je m'y connais pas.

— Tu es jalouse, Marguerite, tu voudrais avoir de pareilles assiettes dans ta cuisine.

La vieille haussait les épaules en souriant.

— Peut-on dépenser son argent à de pareilles bêtises!

— Sotte!

— Monsieur sait que je n'ai pas d'éducation.

Dalègre se promenait de long en large dans la chambre pendant que la domestique disposait le souper sur la table.

— Appeler des bêtises un art princier!

— J'ai déjà dit à monsieur que les gens de chez nous aiment mieux la porcelaine.

— Tes paysans sont des brutes; mais ils ne m'en font pas moins payer leurs faïences très-cher.

Pendant que Dalègre mangeait avec un vif appétit aiguisé autant par les courses dans la campagne que par la joie de ses trouvailles :

— Et la lettre, monsieur?

— Je l'oubliais, répond Dalègre; donne-la-moi. Enfin, s'écria-t-il, Gardilanne veut bien me répondre... Il me fait des reproches, j'en suis certain.

Et Dalègre tournait la lettre dans ses mains sans l'ouvrir, regardant l'écriture de l'adresse comme si les caractères devaient lui révéler les phrases intérieures.

— Voilà, dit-il, une lettre qui va gâter mon souper. Certainement, Gardilanne m'accable de son mépris.

— Eh bien, monsieur, vous ne lisez pas la lettre de M. Gardilanne? dit la vieille servante, qui se mêlait aux affaires de son maître pour l'avoir servi depuis son enfance.

— Tout à l'heure, Marguerite; j'ai peur...

— Est-ce qu'il serait arrivé malheur à ce bon M. Gardilanne?

Tout en dévorant une tranche de pâté de lièvre :

— Pourquoi ne sais-tu pas lire, Marguerite?

— C'est de la faute de mes parents, monsieur; j'en ai honte tous les jours.

— Tu aurais lu d'abord la lettre.

— Moi! s'écrie Marguerite touchée de cette preuve de confiance.

— Et s'il y avait quelque parole qui dût me peiner, tu me l'aurais annoncée avec de certaines précautions.

— Monsieur est impatientant; à votre place, je n'en ferais ni une ni deux, je briserais le cachet et je voudrais savoir tout de suite s'il y a du bon ou du mauvais. Tenez, monsieur, lisez vite, dit Marguerite, qui, outre-passant ses pouvoirs, avait déchiré l'enveloppe et présentait la lettre à son maître.

La fourchette d'une main, la lettre de l'autre, Dalègre engouffrait un énorme morceau de pâté, pendant que ses yeux indécis suivaient les caractères de l'écriture.

— Ah! s'écrie tout à coup Dalègre, poussant un grand cri et laissant tomber sa fourchette.

— Qu'y a-t-il, monsieur?

Dalègre se lève de table.

— Marguerite, je suis perdu!

Il court au dressoir, enlève les assiettes précipitamment.

— Marguerite, vite, cache ces assiettes.

Il arrache avec précipitation les clous qui servaient à accroles faïences.

— Que faire? s'écrie-t-il, que faire?

Il prend un flambeau et grimpe l'escalier en disant :

— La chambre bleue en est pleine.

La vieille servante le suit tout ébahie.

— Pleine de quoi, monsieur?

Tous deux arrivent à la chambre bleue, et Dalègre avec un profond soupir :

— Jamais je ne pourrai faire disparaître ces traces. Marguerite, quelle heure est-il?

— Dix heures viennent de sonner au coucou de la cuisine, monsieur.

— C'est possible, il n'y faut pas songer, s'écrie Dalègre hors de lui, courant de la chambre bleue au salon, du salon à son cabinet, jetant partout des regards effarés.

— Mais, monsieur?... demandait la vieille sans pouvoir obtenir d'explications.

Tout à coup Dalègre s'arrête.

— Marguerite, Gardilanne vient à Nevers.

— Et voilà ce qui met monsieur à l'envers? Ce n'est qu'un lit à faire; je vais m'y mettre tout de suite... Ah! que je suis contente de voir l'ami de monsieur!

— Je suis perdu, Marguerite!

— On dirait quasi que monsieur a commis un crime?

— Pourquoi ne m'as-tu pas remis la lettre ce matin? s'écrie Dalègre.

— Monsieur était parti à la chasse aux tessons.

— Ah! ces faïences! ces faïences! s'écrie Dalègre... Il ne faut pas que Gardilanne les soupçonne ici; jamais il ne me pardonnerait.

— Pourquoi monsieur veut-il les cacher à son ami? demande Marguerite.

— Je n'ai pas d'explication à te donner, reprend Dalègre inquiet. Avant une demi-heure, Gardilanne sera ici... Il faut que tout soit déménagé.

— Tous les pots? Il y a de quoi remplir deux grandes charrettes.

— Qu'il n'en reste pas trace quand Gardilanne arrivera.

— Mais, monsieur, la diligence sera sur la place dans vingt minutes.

— Dépêche-toi.

— Seigneur! si je sais par où commencer! soupire Marguerite.

— Déménage la chambre bleue, où couchera Gardilanne; vite, nous n'avons pas une minute à perdre.

— Et où logera-t-on ces faïences?

— Où tu voudras.

— Tenez, monsieur, il y a longtemps que j'ai dit que vos faïences me feront perdre la tête.

— Te tairas-tu, bavarde?

Cependant Dalègre reprenait son sang-froid, mettait en ordre la chambre bleue, et, pour ne pas perdre une seconde, ordon-



nait à sa servante de déposer les faïences dans le salon, où, sous aucun prétexte, Gardilanne ne devait entrer le soir de son arrivée, non plus que dans les autres pièces contenant des objets de curiosité accrochés aux murs. La nuit, pendant que Gardilanne, fatigué de la route, prendrait du repos, Dalègre aiderait Marguerite à ranger toutes ces faïences dans le pressoir du rez-de-chaussée, et il faisait jurer à sa servante, sous peine d'être chassée immédiatement, de ne pas révéler ces mystères à Gardilanne.

— Ah! monsieur, j'en ferai une maladie, bien sûr, s'écriait la vieille servante, qui réellement, depuis l'invasion de la céramique, crevait sous la besogne.

A l'heure précise, la sonnette se fit entendre, et Gardilanne, en costume de voyage, entra et sauta au cou de Dalègre, qui se laissa embrasser en détournant la tête, ayant la pudeur de ne pas rendre un baiser de Judas.

— Tu es étonné de me voir, n'est-ce pas, cher ami?

— J'ai reçu ta lettre seulement tout à l'heure. As-tu besoin de souper?

— Je mangerai volontiers un morceau.

Pendant le souper, Gardilanne disait :

— J'ai obtenu enfin l'assurance d'un congé de trois mois chaque année, grâce à ma collection, que mon ministre est venu visiter... Et, avec mon congé, il m'a donné une mission de visiter les différents pays qui ont été le siége d'industries artistiques. Je débute par Nevers, voulant te remercier d'abord, mon cher ami, des richesses que tu as ajoutées à ma collection.

— Oh! le dernier envoi était mesquin, dit en balbutiant Dalègre, qui voulait se justifier.

— Très-important.

— Je craignais de te fatiguer de ces drogues.

— Enchanté, au contraire, et c'est ce qui m'a poussé à venir, tu m'as envoyé un bijou sans le savoir.

— Ah! dit Dalègre inquiet.

— Un fragment merveilleux daté de Nevers et signé d'un Italien, le chef sans doute des ouvriers attirés ici par le duc de Nevers.

— Bah! reprenait Dalègre soucieux.

— La date prouve que Nevers a envoyé ses artistes à Rouen... C'est une admirable découverte. Donne-moi ta main que je la serre encore.

Dalègre osait à peine confier sa main moite.

— Ce fragment, dont tu ne pouvais deviner l'importance, a fait sensation à Paris parmi les amateurs... C'est évidemment la plus belle pièce de ma collection de faïences... Le reste de l'envoi était médiocre; mais un tel morceau te classe réellement parmi les gens de tact.

— Au diable le tact! pensait Dalègre.

— Mais je ne suis pas un ingrat, et quand tu viendras à Paris, tu verras, au-dessous de ce ravissant spécimen, une petite carte sur laquelle est écrit : Donné pas mon excellent ami Dalègre, de Nevers.

— Comme j'ai prudemment agi, se disait Dalègre, de mettre mes faïences à l'abri des regards de cet accapareur!

Le souper terminé :

— Demain, dit Gadilanne, nous ferons une battue dans la ville.

Dalègre frissonna.

— Il n'y a rien à trouver à Nevers.

— Pas de marchand?

— A l'exception de Bara, le chapelier, qui joint à son commerce toutes sortes de *panas*, nous n'avons pas de commerce régulier de curiosités.

— Et les amateurs?

— Non plus.

— Comment! pas un amateur? C'est incroyable. Et le Musée?

— Peuh! un petit Musée.

— On m'avait dit à Paris qu'il était curieux.

— Vous êtes des enthousiastes, à Paris; mais tu dois être fatigué.

— Je causerais faïence tout la nuit.

— Allons, sois sage, il faut te reposer... Je vais te conduire à ta chambre.

— Ah! cher ami, on voit bien que tu n'as pas le feu sacré.

— De la faïence, non, non, non, dit Dalègre en se levant pour donner à son ami le signal de la retraite.

A peine Gardilanne était-il couché que Dalègre, marchant sur la pointe des pieds, faisait signe à sa servante de le suivre dans le salon, où étaient empilées les faïences enlevées précipitamment de la salle à manger. Chacun, un grand panier à la main, le remplissait avec précaution des principales pièces qu'il s'agissait de déposer dans le pressoir, à l'abri de l'œil de lynx de Gardilanne.

— Il faut qu'il ne se doute de rien, s'écriait Dalègre à voix basse.

Et, avec mille précautions, tous deux descendaient et remontaient l'escalier, comme des voleurs s'introduisant dans une maison pendant la nuit. Dalègre ne se sentait pas la conscience pure, et il craignait que la Providence ne le châtiât en le faisant rouler du haut de l'escalier, avec les grands plats à dessins italiens qu'il avait eu tant de peine déjà à sauver de la casse en voyage; mais il ne pouvait étouffer ce cliquetis particulier de la faïence qui devait réveiller Gardilanne mieux qu'un coup de tonnerre, car les collectionneurs ont, comme les avares, le sommeil léger. Et Dalègre collait son oreille à la porte de la chambre bleue, écoutant si son ami dormait, honteux du spectacle qu'il donnait à la vieille Marguerite, qui jusque-là avait regardé son maître comme le plus loyal des hommes. Ce déménagement improvisé dura jusqu'à trois heures du matin; après quoi Dalègre, la tête en feu, alla se jeter sur son lit, brisé par d'ardentes émotions qu'il ne soupçonnait pas encore. L'amour de la propriété s'était éveillé en lui, depuis l'annonce de l'arrivée de Gardilanne, avec une force qui tenait de l'obsession.

Le provincial se sentait blessé dans son amour-propre et mordu par la jalousie : jaloux des céramiques de Gardilanne, honteux de lui avoir envoyé, au milieu de terrailles sans valeur, le précieux échantillon dont son ami faisait tant de cas, et que lui, Dalègre, n'avait pas compris. Des questions sans nombre se pressaient dans son esprit. Que venait faire Gardilanne à Nevers? Et dans quelle situation critique il mettrait Dalègre! Chaque pas que ferait Gardilanne dans la ville pouvait lui apprendre la vérité, à savoir : que Dalègre avait une importante collection. Il fallait donc suivre Gardilanne pas à pas, ne point le quitter plus que son ombre, détourner mille révélations indiscrètes pour lui cacher le mystère. Et plus Dalègre pensait à ces ruses subtiles, plus il craignait que sa passion de faïences ne fût dévoilée, et que, Gardilanne demandant à les voir, il ne lui fût pas possible de lui refuser quelques pièces curieuses.

Quel châtiment! Cette nuit vieillit d'un an le Nivernais, tant les soucis et les inquiétudes s'accrochèrent à lui. Si Dalègre avait goûté quelque satisfaction au sein de sa collection, il connaissait maintenant le triste envers de ses joies solitaires, et quand le lendemain il alla frapper à la porte de Gardilanne de grand matin, craignant que son ami ne fût déjà sorti dans la ville, ce fut avec un visage composé que Dalègre entra chez lui, se demandant si de subtils soupçons n'emplissaient pas la chambre jaune.

— Tu peux entrer, lui cria Gardilanne, qui, enveloppé dans



sa robe de chambre, prenait l'air à la fenêtre et regardait les vieilles maisons de la ville.

— Comment ! déjà levé !

— Je sens la faïence, dit Gardilanne d'un ton qui fit blêmir Dalègre : il eut l'idée de se jeter aux pieds de son ami et de lui avouer sa mystérieuse collection; mais c'était un propos en l'air.

— Je regardais ce vieux quartier, continua Gardilanne, ces anciens hôtels, ces maisons à pignons, et j'envie le Diable boiteux qui soulevait les toits et pouvait voir ce que recèlent les greniers. Que de peintures, de tapisseries, de meubles anciens, de gaies faïences sont entassés, dont on ignore la valeur, et qui feraient ma joie !

— Ne t'illusionne pas, cher ami, dit Dalègre; les marchands de Paris ont passé par Nevers et ont tout butiné.

— Bah ! bah ! l'amour du gain conduit seul les chineurs, qui sont des gens fûtés; mais le véritable collectionneur est aussi fin qu'eux, parce que, son but étant plus noble, la Providence le récompense de ne pas faire servir ses facultés à de vils commerces. Là où le roi des chineurs a passé, je réponds que je trouverai encore à glaner, non pas seulement quelque objet sans importance, mais une merveilleuse pièce.

Dalègre secouait la tête d'un air de doute.

— Heureux homme ! tu ne t'occupes pas de curiosités, dit Gardilanne. Sais-tu ce que c'est que l'idée de faïence en tête? Te couches-tu les yeux égayés par les rayonnements d'une faïence invisible? As-tu jamais fatigué ceux qui t'entourent, les inconnus que tu rencontres, en leur parlant faïences?

Gardilanne s'animait, et la figure de Dalègre reprenait un aspect plus tranquille. Les paroles de son ami venaient de lui fournir une sorte d'alibi.

— On m'appelle dans la ville, dit-il, Dalègre-aux-Faïences, et c'est toi qui m'as valu ce sobriquet... J'ai tellement obéi à ton programme que chacun me croit moi-même un collectionneur.

— Vraiment?

— Je demandais, aux gens de la ville comme aux paysans, tant de renseignements, qu'on s'est imaginé que les pièces que j'achetais pour toi étaient enfouies dans ma maison, et que, dans un coin, étaient entassées toutes sortes de céramiques hors de prix.

— Mon pauvre Dalègre, que de mal je t'ai donné !

— Ne me remercie pas... J'ai fouillé partout, dans la ville et les faubourgs, les villages et les hameaux : il n'y a plus rien.

— Rien, véritablement?

— Rien, rien, rien.

— C'est fâcheux, dit Gardilanne d'un ton de voix indifférent. Ainsi, il ne pas songer à se procurer le plus petit spécimen !

— Quelque pièce médiocre, peut-être. Si tu le désires, je te mènerai dans les villages des alentours; nous ferons une battue.

Dalègre se dit qu'il conduirait Gardilanne dans les endroits qu'il avait récemment mis à sec, afin que cette déconvenue fatiguât son ami.

— Quel jour se tient le marché à Nevers? demanda Gardilanne.

— Le mercredi et le samedi.

— Bon ! j'ai mon plan. Tu es chasseur, et tu as déjà pris des alouettes au miroir?

— Quelquefois, dit Dalègre.

— Eh bien, en route j'ai imaginé un miroir pour prendre les faïences.

— Un miroir !

— Il ne s'agit que de se procurer quelques plats, quelques assiettes d'ancien nevers : je les étale en plein marché sur une table; et à côté le crieur public, tous les quarts d'heure, fait un roulement de tambour, amasse les paysans et annonce qu'ils peuvent apporter au prochain marché toutes les anciennes faïences, qu'on leur changera pour de bon argent.

— Oh ! s'écrie Dalègre épouvanté.

— Tu ne sembles pas approuver mon projet?

— C'est une plaisanterie, n'est-ce pas?

— Non, rien de plus sérieux.

— Mon cher Gardilanne, abandonne ce projet, je t'en prie.

— Pourquoi?

— Tu me perdrais de réputation à jamais dans Nevers.

— Quelle folle crainte !

— On voit que tu vis libre et indépendant dans Paris, agissant à ta guise, sans que ton voisin s'inquiète de tes actions; en province, cher Gardilanne, une pareille excentricité d'un homme qui est mon ami retomberait sur ma tête... Toi parti, peu t'importe : mais les mauvais plaisants me feraient longuement payer cette folie... J'aurai un an de sarcasmes à supporter; dis-moi que tu ne le feras pas, par amitié pour moi.

Gardilanne renonça à son projet, qui n'était d'ailleurs qu'une boutade, et demanda à aller au Musée.

— Plus tard, dit Dalègre; il est neuf heures seulement. Le Musée n'ouvre qu'à midi.

— Comment ! un habitant de la ville aussi connu que toi ne peut se faire donner les clefs?

— Oh ! non pas, et même, j'y pense, nous ne pourrons y pénétrer avant jeudi prochain.

— Trois jours à attendre ! s'écrie Gardilanne; les étrangers n'ont-ils pas l'autorisation d'entrer?

— Je ne le crois pas.

— Peut-être serai-je reparti dans trois jours, dit Gardilanne.

— Ah ! s'écria Dalègre, qui parla trop vite et ne prit pas garde de masquer sa joie.

Les collectionneurs sont de fins observateurs. Cet *ah!* échappé à Dalègre contenait une sorte de ravissement qui fit jeter à Gardilanne un regard de côté sur la figure de son hôte; à partir de ce moment, le Parisien, voulant connaître les secrètes intentions du provincial, joua une comédie serrée.

— Certainement, je ne resterai pas à Nevers, dit-il, si je ne trouve rien.

— J'aurais pourtant voulu te garder quelque temps, dit Dalègre, mais chasse toute espérance relative à la faïence... Tu peux rester avec moi, tu sais quel plaisir j'ai à te recevoir; si le séjour de la ville ne te plaît pas, nous irons à quelques lieues d'ici, dans une propriété tenue par un de mes fermiers, où tu serais en excellent air, toi qui as passé toute ta vie enfermé dans un bureau.

— Je me trouve à merveille ici, dit Gardilanne, qui craignait d'être transporté à la campagne dans un pays où il ne pourrait continuer ses recherches.

Son séjour étant désormais fixé à la ville, ce fut dès lors entre les deux collectionneurs un combat sourd, dans lequel furent déployées de nombreuses ruses. Gardilanne cherchait à échapper à son ami, qui s'était, pour ainsi dire, vissé à lui. Ils en pâtissaient tous deux, et une certaine contrainte en résultait, malgré les soins et l'hospitalité cordiale dont Dalègre était obligé de faire parade; mais, dès le second jour, un petit incident commença à ouvrir les yeux de Gardilanne, Ayant demandé de la moutarde à déjeuner, la vieille servante courut à la cuisine et en revint avec un moutardier décoré des dessins les plus riches de Nevers. Gardilanne poussa un cri d'admiration, Dalègre en poussa un de colère, et Marguerite effrayée des conséquences de sa maladresse, poussa également un cri d'effroi.

Les trois acteurs de cette scène bourgeoise, honteux de s'être laissé emporter par l'expression de leurs sentiments in-

times, restèrent interdits; mais Gardilanne, seul sincère, avait le dessus.

— Voilà, dit-il, un moutardier si élégant que je n'en ai jamais vu de pareil.

— Oh! oh! fit Dalègre.

— Charmant, fin, et d'une conservation!

— Il n'est pas mal, reprit Dalègre.

— Tu disais qu'on ne trouvait rien dans les maisons; mais quand je n'emporterais de Nevers qu'un tel moutardier, je ne regarderais pas mon voyage comme perdu.

Et Gardilanne maniait l'objet, le retournait en faisant briller au jour le principal décor, et Dalègre frissonnait que son ami ne mît le moutardier dans sa poche, malgré la moutarde.

— C'est une petite pièce de service à laquelle j'ai la faiblesse de tenir, dit-il, car elle me vient de mon grand-père.

— Ah! dit froidement Gardilanne en reposant le moutardier sur la table.

— Et vraiment, ajouta Dalègre en s'adressant à sa servante, cette femme ne sait ce qu'elle fait d'employer à un usage journalier un meuble si fragile. Allons, reportez à la cuisine le moutardier, vieille folle. Lavez-le avec soin et rangez-le dans l'armoire de mon cabinet, qu'il ne se casse pas. Je vous chasse s'il lui arrive le moindre accident.

— Comme tu traites durement cette pauvre Marguerite! dit Gardilanne, qui s'étonnait qu'un simple moutardier pût apporter autant d'irritation chez son ami, d'humeur paisible habituellement.

Mais Dalègre en revint à l'attachement qu'il avait pour un objet qu'il tenait de ses grands parents, et Gardilanne, qui connaissait ce genre de raisonnement employé par les paysans quand ils traitent d'un marché, se dit :

— Il a feint cette colère pour ne pas me donner le moutardier.

Une journée se passa à courir les différents fripiers de la ville, qui en effet n'avaient que de misérables meubles, des dessus de portes peints par un vitrier du dix-huitième siècle, et des objets de la même valeur. Dalègre menait son ami dans des endroits infertiles où il avait passé lui-même, et qu'il savait ne pas contenter l'ardente envie d'acheter du Parisien. Il lui fit dépenser ainsi trois jours inutilement dans la ville, les faubourgs et la banlieue, sans lui montrer autre chose que la vaisselle populaire de Nevers, qui ne valait pas raisonnablement plus de quatre sous l'assiette. Gardilanne, désespéré, maudissait intérieurement son voyage; mais un fait nouveau augmenta ses soupçons. Ayant demandé à Dalègre de quoi écrire une lettre, celui-ci le conduisit dans son cabinet, qu'il croyait avoir débarrassé de toute céramique accusatrice; mais il ne s'était pas rappelé que sur sa table, sous un large garde-main en papier gris, était resté un petit pupitre de faïence qui fit jeter à Gardilanne un cri d'enthousiasme.

C'était le plus coquet pupitre qui se pût voir, d'un émail blanc laiteux plus pur qu'une pâte tendre de Sèvres. Et sur cette douce blancheur couraient de folles arabesques capricieuses et contournées, au milieu desquelles s'agitaient des fantoches à la manière de Callot, mais plus élégants; de galants bossus contaient leurs peines à de belles dames dont la svelte longueur faisait penser aux figures de la Renaissance. Tout le pupitre était couvert de caprices jaunes et verts qui s'accrochaient à d'élégants lambrequins se détachant sur l'admirable émail laiteux du fond. Le peintre avait semé à profusion toutes ces figures sorties de son imagination sur le couvercle du pupitre, sous le couvercle, sur les côtés, dans le fond du pupitre.

— C'est une pièce vraiment royale! s'écria Gardilanne, qui eût été homme à vivre enfermé dans le pupitre, s'il l'eût eu en sa possession.

— Il me vient également...

— De ta grand'mère, reprit Gardilanne non sans ironie; mais comment un tel pupitre se trouve-t-il à Nevers! C'est une des plus belles pièces de la fabrique de Moustiers.

— Sans doute, dit Dalègre, les faïenciers nivernais avaient des échantillons des produits des fabriques rivales; j'ai bien trouvé ici des soupières de Niederwiller.

— Où sont-elles?

Dalègre rougit et fut embarrassé; il avait parlé trop vite.

— Je... les ai... données à un amateur.

— Il y a donc des amateurs, à Nevers?

— Ils sont morts, hélas! ajouta Dalègre qui entassait mensonges sur mensonges.

— Je ne m'étonne plus, dit Gardilanne, que tu sois devenu si savant; tu parles des faïences en vrai connaisseur, et je ne croyais pas avoir à m'honorer un jour d'un tel élève.

Dalègre balbutia en invoquant son ignorance.

— Non pas, tu t'y connais autant que moi, et un homme qui possède un pareil pupitre de Moustiers est un amateur des plus délicats... Maintenant, parlons franchement; ce pupitre est adorable, je te le dis sans ambages... Veux-tu me le céder pour cinq cents francs? tu me feras plaisir et je te devrai encore des remercîments.

— C'est un souvenir de famille, cher ami, et il m'en coûterait trop de m'en séparer.

— N'en parlons plus, dit Gardilanne.

— Je te l'aurais donné volontiers s'il ne me rappelait pas ma pauvre grand'mère.

— Bien, bien, dit Gardilanne d'une voix légèrement altérée.

— Cinq cents francs sont un bon prix, reprit Dalègre; mais l'argent ne me tente pas et je voudrais réellement pouvoir t'offrir ce pupitre.

— Je comprends tes motifs, cela suffit, dit Gardilanne d'un ton bref qui laissait percer quelque dépit.

— Nous autres provinciaux, nous ne vivons que par le souvenir de la famille, s'écria Dalègre en poussant un soupir qu'il chercha à teinter d'émotion.

Il résulta de cette conversation quelque froideur entre les deux amis, qui, si l'éducation ne les avait pas policés, se fussent montré les dents comme deux chiens se disputant un os; mais, pour être sourde et contenue, une sorte de haine n'en couvait pas moins entre les collectionneurs rivaux, qui déjà, par divers indices, avaient pressenti que l'amitié et le bric-à-brac ne pouvaient vivre en parfaite union. Cependant Dalègre, en sa qualité de maître de maison, essaya de faire oublier à son hôte cette petite déconvenue en lui offrant, au déjeuner, un certain vin de Bourgogne qui avait au moins vingt ans de bouteille; mais les collectionneurs se soucient bien des plaisirs de la table! Gardilanne eût jeûné deux jours pour arriver à la possession de l'élégant pupitre de Moustiers aux dessins si délicats.

— Je partirai demain matin, dit-il à Dalègre.

— Sitôt?

— Que ferais-je plus longtemps dans ce pays? ajouta Gardilanne avec une certaine amertume.

Le déjeuner se ressentit de ce mot, Dalègre ayant certains remords, mais ne pouvant se résoudre, malgré tout, à céder son fameux pupitre de faïence. Le café pris, Gardilanne manifesta le désir de faire encore un tour dans la ville, à l'aventure : il désirait même que Dalègre ne le suivît pas; mais celui-ci se garda bien de lui obéir, s'étant promis de ne pas quitter le Parisien d'un pas; or, quoique Gardilanne parût contrarié de cette ténacité à l'accompagner, Dalègre tint bon.

Habituellement les deux amis sortaient en se donnant le bras : ce jour-là, Gardilanne, pour mieux montrer qu'il entendait recouvrer son indépendance, affecta de s'éloigner de quelques pas de Dalègre, et comme il avait de longues jambes maigres,

sèches et nerveuses, il s'élança dans la ville avec une ardeur désagréable pour le Nivernais, qui était de complexion replète, plus favorisé du côté du développement du buste que des ambes. Les rues hautes, Gardilanne les montait comme un soldat escaladant une barricade; les basses, il les descendait comme un cheval emporté; il traversait les grandes places pleines de soleil sans sourciller. Dalègre soufflait, et de grosses gouttes de sueur tombaient de son front; malgré cette course ardente, Gardilanne n'en scrutait pas moins l'intérieur des maisons et flairait chaque vieille bâtisse avec des mouvements de narines qui faisaient frémir son ami.

Ils arrivèrent ainsi aux quais, près du grand pont, à l'endroit qu'ont choisi les faïenciers populaires de Nevers pour peindre la Nièvre et ses mariniers, et le grand soleil ardent si cher aux vignerons. Les quais sont habités par les gens du peuple, les ouvriers et les bateliers. A cet endroit, Gardilanne ralentit sa marche pour donner un vif coup d'œil à chaque maisonnette ouverte, sur le mur desquelles étaient généralement accrochées quelques faïences vulgaires, comme des assiettes avec de grands coqs, des saladiers représentant le pont de Nevers, et des plats à barbe où se lisaient quelques maximes grotesques. Ce n'était pas là ce que cherchait Gardilanne, et cependant chacune de ces faïences lui faisait bondir le cœur.

— Tu vois! lui disait Dalègre, ce ne sont là que des bricoles.

Mais Gardilanne continuait sa course et ne lui répondait pas.

A l'extrémité du quai s'ouvre un grand hangar plein de débris de toutes sortes d'objets de démolitions : vieilles portes, vieilles fenêtres, vieux meubles, chiffons entassés destinés aux fabricants de papiers. A la porte étaient étalés des volumes dépareillés, comme il s'en voit chez tous les revendeurs de France. Au fond se dressait une immense armoire de paysan, dont un battant ouvert laisser entrevoir des entassements des choses les plus diverses. Gardilanne s'arrêta tout à coup.

— Voilà un fameux bahut, dit-il à l'homme qui, penché sur un établi devant sa maison, rabotait une planche.

Dalègre regarda avec curiosité le meuble et fut surpris de l'exclamation de son ami.

— Un peu grand peut-être, dit Gardilanne au brocanteur, sans quoi je l'emporterais à Paris.

— Ah! monsieur est de Paris? s'écria le fripier.

— Voulez-vous me permettre de mesurer la hauteur de ce bahut, afin que je voie s'il peut entrer dans mon appartement? Etes-vous raisonnable? nous nous arrangerons peut-être.

— Ah! monsieur, un meuble pareil vaut cinquante francs comme un liard : tout chêne éprouvé, avec des ferrures comme on n'en fait plus aujourd'hui.

— Je le prendrai volontiers à quarante francs.

— Es-tu ou? dit à voix basse Dalègre à Gardilanne; je t'en aurai de meilleurs à vingt francs tant que tu en voudras.

— Ah! les Parisiens s'y connaissent, s'écria le brocanteur; ce sont des malins, ils vous achètent cinquante francs ce qui vaut mille écus. Monsieur, regardez seulement les moulures de la plinthe.

— Ne vous dérangez pas, dit Gardilanne, je vois à merveille; mais je ne donnerai pas de ce meuble plus de quarante francs.

— Il m'en coûte quarante et un, monsieur, sans les frais de transport, et, vraiment, j'y perdrais... Monsieur est assez juste pour savoir qu'il faut que chacun vive...

— A vingt-cinq francs le meuble serait déjà trop payé, dit Dalègre.

— Oh! monsieur, peut-on dire!... s'écria le marchand indigné qu'un de ses compatriotes l'empêchât d'*enfoncer* un Parisien.

— Quarante francs et le port, disait Gardilanne, me feront un meuble de soixante francs.

Et il sortait peu à peu de la boutique.

— Allons, monsieur, dit le marchand, nous partagerons le différend par le milieu, vous me donnerez quarante-cinq francs.

— Je réfléchirai, dit Gardilanne, et je viendrai vous voir.

— Veux-tu donc, lui dit en chemin Dalègre, payer ce meuble grossier moitié plus cher qu'il ne vaut?

— Bah! répondait Gardilanne, j'ai besoin d'une armoire, et celle-ci me sera fort utile.

— Si tu restais à Nevers deux jours de plus, je me charge de t'en trouver à la campagne de plus curieuses et à meilleur marché.

Tout en discutant à propos de l'armoire, ils étaient arrivés à la porte de Dalègre, lorsque Gardilanne, prenant tout à coup ses jambes à son cou, se sauve, criant à son ami :

— Décidément, je vais chercher l'armoire.

Et il disparut, laissant Dalègre stupéfait de cette folle détermination.

— Comme Gardilanne n'a rien trouvé à emporter de Nevers, pensa-t-il, sa manie d'acheter fait qu'il va s'embarrasser de cette lourde armoire.

CHAMPFLEURY.

(*La suite au prochain numéro.*)

ALBUM HISTORIQUE CONTENANT PLUS DE CENT VINGT COSTUMES DE TRAVESTISSEMENTS DE TOUTES LES ÉPOQUES.

Au moment où les bals d'hiver vont commencer, nous ne pouvons que recommander à nos lecteurs un album d'une utilité indispensable, surtout aux personnes qui s'occupent de travestissements.

Cet album renferme plus de cent vingt costumes variés, fantastiques, historiques, pittoresques et artistiques, parmi lesquels on n'aura, pour ainsi dire, que l'embarras du choix.

En dehors du côté utile de cet ouvrage, nous devons ajouter que la partie artistique ne laisse rien à désirer. Il se compose de onze magnifiques planches gravées sur acier, coloriées avec luxe : chacune d'elles représente une multitude de danseurs travestis, revêtus des costumes les plus à la mode et les mieux choisis.

Ce riche ouvrage, tiré avec soin sur beau papier, et dont chaque détail est rendu avec un art parfait, prendra sa place comme objet d'art et de fantaisie, dans tous les salons aristocratiques.

8 francs, pris au Bureau du journal *le Progrès* ; 9 francs, expédié *franco* par la poste.

Pour recevoir *franco* cet Album, il suffit d'envoyer un bon sur la poste, de 9 francs, à l'ordre de M. Henri Picart, 19, rue des Petites-Écuries, à Paris.




Digitized by Google

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843.

Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois, et forme 36 livraisons imprimées avec luxe,

Articles sur la Mode, détails techniques sur les gravures et sur les travaux de tout genre qui intéressent les dames ; Courrier de la semaine, littéraire, comptes rendus des théâtres, etc.

Publie chaque année :

48 belles GRAVURES de modes gravées sur acier d'après Jules DAVID, et coloriées à l'aquarelle,

36 grandes Gravures de Modes en galvano intercalées dans le texte.

Et 8 feuilles de PATRONS de grandeur naturelle

PARAISSANT EN AVRIL, MAI, JUIN, JUILLET, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE ET JANVIER.

Les abonnements datent du 1er de chaque mois.

(*Envoyer un mandat sur la poste au nom de* M. AD. GOUBAUD, *éditeur*, Rue Richelieu, 92, à Paris.)

PRIX D'ABONNEMENT.

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE. Un an, **25** fr. Six mois, **14** fr. Trois mois, **7** fr. **50**

ÉTRANGER.

	UN AN.	6 MOIS.	3 MOIS.
Suisse	28 fr.	15 fr.	8 fr. 50
Royaume d'Italie	30	16	9
Prusse, Saxe, etc. (édit. française)	30	16	»
Prusse, Saxe, etc. (édit. allemande)	35	18 50	»
Danemark	30	16	»
Russie	34	18	»
Suède et Norvége	30	16	»
Belgique	36	19	10
Hollande	36	19	10
Espagne. — Portugal	36	19	10
Turquie. — Grèce	36	19	10
Valachie. — Moldavie	38	20	»
Egypte, Tunis, Maroc	36	19	10
États Romains	40	20	»
Vénétie	36	19	10
Autriche	40	20	»
États-Unis	40	20	»
Le Chili, Pérou	50	26	»

Angleterre, Écosse, Irlande.

Pour LONDRES, *franco* de tous frais, par le service de notre agent.

Une année, 35 shillings.......... 43 fr. 75 c.
— avec traduction anglaise, 38 shillings...... 47 »
Six mois, 18 shillings.......... 22 fr. 50 c.
— avec traduction anglaise, 20 shillings...... 25 »

(*On ne s'abonne pas pour moins de six mois.*)

AGENTS CORRESPONDANTS.

ANGLETERRE. — S. O. BEETON, publisher of THE ENGLISH WOMAN'S DOMESTIC MAGAZINE, 248, Strand W. C., à Londres.

BELGIQUE et HOLLANDE. — MM. BRUYLANT-CHRISTOPHE et Cᵉ, 12, place Saint-Jean, à Bruxelles.

ALLEMAGNE (ÉTATS DU POSTVEREIN). — MM. F. WOLFF frères, à Francfort-sur-Mein.

ALLEMAGNE, PRUSSE et RUSSIE. — MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

COLOGNE. — M. LENGFELD, libraire, 109, Hoch-Strasse.

LEIPZIG. — M. MICHELSEN et M. Alph. DÜRR, libraires.

MUNICH. — M. J.-A. FINSTERLIN.

STUTTGARD. — M. W. BACH, libraire.

VIENNE. — MM. CH. GEROLD et fils.

RUSSIE. — MM. DUFOUR, libraire de la Cour impériale, et ISSAKOFF, commissionnaire des bibliothèques impériales, à Saint-Pétersbourg.

ROME et ÉTATS ROMAINS — M. Agostino PENNA, via Chiavari, 43.

PIÉMONT. — M. LENORMAND, commissionnaire, via S. Tommaso, n° 2, à Turin.

LOMBARDIE, PARME ET MODÈNE. — M. VALERIN, commissionnaire, via dell' Arena, à Livourne.

TOSCANE. — M. Félix MICHEL, commissionnaire, place du Grand-Duc à Florence, et M. BONENFANT à Livourne.

MARCHES ET LÉGATIONS. — M. VALLERIN, commissionnaire, contrada Bonda, n° 6, à Ancône.

NAPLES ET SICILE. — BENOIT-PELLERANO, 60, rue de Chiaja, et CHARLES LARGEOT, 56, Strada-Carminello, à Naples.

VÉNÉTIE. — M. Enrico DECOPPET, commissionnaire, Santa Maria Ponte del Paradiso, à Venise.

BARCELONE. — M. RAYMONDO AMIGO y Suari calle de Arahonador, 31 Piso 2°.

MADRID. — CIPRIANO MORO, libraire, puerta del Sol.

PORTUGAL. — M. MORÉ, libraire, à Porto et à Lisbonne.

EN FRANCE

Des VOYAGEURS spéciaux, munis de pouvoirs, parcourent les départements comme représentants de la maison, et sont chargés de faire les abonnements, les réabonnements, et de donner toute espèce de renseignements sur le MONITEUR DE LA MODE.

A LYON seulement, l'agence est confiée à MM. FERLAY et Cie., négociants, 6, rue Impériale;

A ALGER, pour toute l'Algérie, à M. TISSIER, libraire à Alger, rue Bab-el-Oued.

ON PEUT AUSSI S'ABONNER DIRECTEMENT A PARIS

CHEZ M. ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR, RUE RICHELIEU, 92.

Les lettres non affranchies seront refusées.

Paris — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

FONDÉ EN 1843

MODES

Travaux de Dames. — Patrons. — Littérature. — Beaux-Arts.
Théâtres, etc.

DESSINS A L'AQUARELLE PAR JULES DAVID

2e NUMÉRO DE DÉCEMBRE 1865

PARIS

ADOLPHE GOUBAUD, ÉDITEUR

Rue Richelieu, 92

SOMMAIRE DU 2ᵉ NUMÉRO DE DÉCEMBRE 1865.

TEXTE.

Modes, renseignements divers, description des toilettes, par madame Marguerite DE JUSSEY. — Revue critique de la mode, par madame Louise DE TAILLAC. — Pêle-Mêle, par M. Robert HYENNE. — *Le Violon de faïence*, nouvelle, par M. CHAMPFLEURY.

ANNEXES.

Gravure de modes, n° 800, dessin de M. Jules DAVID; toilette de ville, toilette de maison.

Planche de lingerie, gravure n° 800 *bis*.

Dans le texte : Dessin n° 36, détails de modes, par RIGOLET.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES, N° 800.

TOILETTE DE VILLE. — Capote Empire, passe et fond, tout plissés, en velours; un voile de tulle, roulé en écharpe, garnit le dessous de la passe, avec un ornement en or au milieu, remonte sur la passe, entoure le bavolet, et retenu sur le côté par une flèche en or, retombe flottant sur le côté droit. Une belle plume garnit le dessus. Brides larges en taffetas.

Robe Impératrice, sans ceinture, en taffetas, garnie de bandes de velours dessinant une casaque. Manche droite, garnie comme la jupe.

TOILETTE DE MAISON. — Coiffure vénitienne en dentelle de Cluny, avec ruban de velours posé en pointe et chou derrière.

Corsage en drap, à basques, découpé en dents creuses. Manche croisant de derrière sur le bras. Boutons grelots en jais.

Jupe en faille noire.

PLANCHE DE LINGERIE. GRAVURE N° 800 *bis*.

N° 1. Chapeau de velours noir à bords étroits et à cambrure très-prononcée. Il est orné d'une cordelière formant double nœud sur le devant, nouée derrière, et tombant à bouts flottants; un fond en velours plissé, formant cache-peigne avec bavolet de dentelle noire, est adapté derrière; de larges brides en velours, garnies d'une petite dentelle et maintenues par une agrafe en acier, complètent l'ensemble de ce chapeau très-convenable en hiver.

N° 2. Fanchon de mousseline encadrée d'une guipure recouverte d'un ruban de taffetas; un nœud de ruban est posé sur le front, et un deuxième nœud à bouts flottants est posé derrière.

N° 3. Fanchon en cachemire blanc brodé de perles blanches et à longues brides arrondies, pour sortie de bal, garnie de cygne.

N° 4. Coiffure de soirée en dentelle, terminée par de longues barbes et ornée de grosses marguerites blanches avec feuillage.

N° 5. Coiffure sultane pour bals ou soirées; se fait en velours vert; elle est ornée de perles et de glands de soie, et surmontée d'une aigrette.

N° 6. Toilette de petite fille de dix à douze ans; composée d'une robe et d'un pardessus en petit drap anglais, le tout garni de petits velours de nuance tranchante, avec ceinture assortie et à bouts flottants.

Toquet bordé d'un large velours assorti, avec aigrette devant.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 36.

N° 1. Petite fille, costume en cachemire. Veste en cachemire blanc avec dessous en cachemire rouge. Jupe double, celle de dessus blanche, celle de dessous rouge. La veste forme basque derrière ; bordure en velours noir.

N° 2. Petit garçon, costume moldave en drap gris garni d'astrakan.

N° 3. Petit garçon, genre écossais, costume en drap clair ; la veste est garnie de velours noir ; la jupe, très-ample, est resserrée en plis plats tout autour.

N° 4. Casaque pour petite fille, en *velours-montagnac* brun, garnie de velours. Les bouts de derrière sont libres.

N° 5. Petite fille, casaque en drap blanc garni de velours bleu et d'aiguillettes; double jupe, celle de dessous en cachemire bleu, celle de dessus en blanc, dentelé et bordé de velours bleu.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mme Ve Robert Fils, r. de Richelieu 85 _ Modes de Mme Morison rue de la Michodière, 6.

Plumes et Fleurs de Perrot Petit et Cie r. Mtre St Augustin 20 _ Foulards du Comptoir des Indes Boutd de Sébastopol 129.

Sous jupe acier E. Creusy, Baudellier et Roche, Fg Montmartre 133.

Parfums de Legrand four des Cours de France d'Allemagne et d'Italie r. St Honoré, 207.

Entered at Stationer's LONDON, S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C. MADRID, El Correo de la Moda P.J. de la Pena

SOMMAIRE DU 2e NUMÉRO DE DÉCEMBRE 1865.

TEXTE.

Modes, renseignements divers, description des toilettes, par madame Marguerite DE JUSSEY. — Revue critique de la mode, par madame Louise DE TAILLAC. — Pêle-Mêle, par M. Robert

ANNEXES.

Gravure de modes, n° 800, dessin de M. Jules DAVID; toilette de ville, toilette de maison.

Planche de lingerie, gravure n° 800 *bis*.

...tion une grande économie de temps, et pourront, en s'aidant du ...xplicatif et des croquis accompagnant les patrons, obtenir sans ...nements l'exécution parfaite d'un modèle nouveau.

...es PATRONS DÉCOUPÉS, qui ne paraissent encore que depuis le avril 1861, obtiennent un grand succès qui se justifie par leur utilité ... leur excellente exécution.

Les PATRONS DÉCOUPÉS, journal mensuel de Patrons, de Confections et de Robes, paraît le 15 de chaque mois.

Chaque numéro est composé d'un Patron découpé de grandeur naturelle, accompagné d'une légende explicative de la coupe, des moyens

France, le prix varie selon les tarifs de la poste de ces pays.

On s'abonne à Paris, au bureau du MONITEUR DE LA MODE, 92, rue Richelieu, et chez M. H. Picart, 19, rue des Petites-Écuries.

Les abonnements partent du premier de chaque mois. On ne s'abonne pas pour moins d'une année; aucun abonnement ne sera servi s'il n'est accompagné du payement de l'année, soit en un bon de poste, soit en espèces, soit en un mandat sur Paris. Les libraires et les directeurs des messageries transmettent les abonnements. Avoir soin de bien désigner le titre des PATRONS DÉCOUPÉS.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mme Ve Robert Fils, r. de Richelieu 85 – Modes de Mme Morison rue de la Michodière, 6.
Plumes et Fleurs de Perrot Petit et Cie r. Neuve St Augustin 20 – Foulards du Comptoir des Indes Boul.d de Sébastopol 129.
Sous jupe acier E. Creusy, Baudellier et Roche, F.g r. Montmartre 133.
Parfums de Legrand four.r des Cours de France d'Allemagne et d'Italie r. St Honoré 207.

Entered at Stationer's LONDON, S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W. C. MADRID, El Correo de la Moda P. J. de la Peña



Imp. Legastelois à Paris

Ad. Goubaud Ed. à Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Parures et Bonnets de la Balayeuse Place Vendôme. 4. Costumes d'Enfant A St Augustin r. N^{re}. S^t. Augustin 40.

Entered at Stationer's Hall   LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand W.C.   MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Les toilettes parées qui nous ont été montrées chez *Gagelin-Opigez* sont parties pour Compiègne. A Paris, il n'y a pas encore de réunions élégantes. On nous annonce pour la fin de décembre quelques belles soirées; quant au mois de janvier, il sera sans doute fort brillant, si nous en jugeons par les préparatifs et les commandes qui occupent nos maisons en vogue.

L'or et l'argent sont décidément adoptés comme ornements, principalement sur les chapeaux. Notre grande modiste *Alexandrine*, 14, rue d'Antin, met, du reste, à profit tous les motifs de décoration qui peuvent donner du relief à ses *modes artistiques*. Le velours ponceau liséré par des tresses d'or devient, sous ses doigts habiles, un admirable ornement pour des capotes de satin blanc ou de velours royal. Les fleurs captives, retenues par des chaînes et des camées, sont gracieusement posées sur la passe de ses tout petits chapeaux. Au nombre des modèles que nous avons admirés dans ses salons nous citerons :

Un chapeau de velours Régina. La passe a un apprêt de guipure Cluny dentellée, qui retombe en barbe sur les brides assorties au velours. Une torsade à graines d'or suit le tour de la passe et le bavolet ; celui-ci, découpé à dents, est ornementé de Cluny et de pendillons en or. Une touffe de marabouts blancs est posée sur le côté gauche. A l'intérieur, un bandeau semé d'étoiles d'or.

Un chapeau de velours peluche rose est accidenté par des bouillons de tulle picoté d'argent. Une vaporeuse voilette du même tulle recouvre le fond et s'étend en arrière en forme de catalane frangée de mousse et brins d'argent. Une légère guirlande de pampre vert à graines d'argent glisse du milieu de la passe sur le côté. L'intérieur a des roses voilées de tulle illustré d'argent. Brides roses à filets assortis.

Un chapeau de velours blanc est artistement décoré de velours ponceau et d'or.

Une capote de tulle neige, ornementée de satin bleu brodé d'argent, nous a paru une merveille de fraîcheur.

A mesure que les chapeaux ont diminué d'importance par le petit volume de leur forme, les coiffures ont gagné : elles ne pouvaient, en vérité, tenir moins de place que les chapeaux. Les coiffures *empire*, en velours et camées, créées par la maison Alexandrine, sont d'un beau style; elles donnent de la noblesse à la figure et font valoir les cheveux.

Les coiffures *toutes de fleurs* que nous voyons chez madame *Perrot-Petit*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, se composent en branches souples et très-légères. Quelquefois elles se terminent par des grappes qui font cache-peigne et viennent se mêler aux boucles frisées qui, dans les toilettes de bal, sont destinées à remplacer le chignon épais.

Sur quelques jolies toilettes de satin blanc ou rose, on pose une jupe de tulle bouillonné, relevée en festons sur chaque largeur. Une chaîne de perles mêlée de feuillage sert d'agrafe et soutient un bouquet entre chaque ondulation. Toutes les chaînes viennent aboutir à la ceinture, qui est composée de perles et de fleurs. Ces créations, d'un genre très-distingué, sont l'ouvrage de madame Perrot-Petit, que nous aurons souvent occasion de nommer pendant la saison des bals.

Chez *Gagelin-Opigez*, ainsi que nous le disions au début de cet article, on a été fort occupé par les toilettes de Compiègne. Quelques mariages du grand monde ont fourni l'occasion d'exécuter des toilettes extrêmement riches et compliquées d'ornements. Comme la maison Gagelin a des costumes qui sont sa propriété exclusive, il convient d'en citer les noms afin de leur donner le relief qui leur est dû.

La robe *Tallien* se fait en très-belle étoffe de soie; elle est ornée de riche passementerie coupée d'or, avec motifs devant la jupe, aux épaulettes et au bas des manches. Elle est coupée très en biais. C'est une toilette de caractère.

La robe *Aïka* est décorée à l'orientale, avec des mélanges de perles et soie de différentes couleurs.

La robe *Pompadour* se fait à jupe ouverte sur un riche jupon de satin brodé en tablier. On peut la combiner de mille manières différentes, car la maison Gagelin l'a répétée, avec les modifications les plus variées, pour une foule de ses clientes.

Des robes de crêpe ou de satin recouvertes de tuniques en dentelle, genre toujours admis parce qu'il permet toutes les recherches de la décoration, ont inauguré la saison avec un très-grand succès.

La mode veut absolument de la dentelle : comme on porte principalement des soieries unies, il était, en effet, nécessaire d'avoir recours à cet ornement, le plus riche de tous.

Nous sommes obligée d'avouer que les dentelles employées ne sont pas du genre bon marché et nous ne pouvons indiquer que la maison *Violard*, rue de Choiseul, pour les apprêts d'actualité.

Les bonnes faiseuses, et la maison Gagelin surtout, tirent un très-grand parti des carrés de guipure ou dentelle, que l'on pose en damiers avec des broderies et des transparents de rubans. Des casaques demi-ajustées de guipure, doublées de soie, sont en grande faveur pour les costumes du soir, théâtre ou soirée.

Les franges des sorties de bal sont devenues de plus en plus luxueuses. On voit à la *Ville de Lyon*, chez MM. Ransons et Yves, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, des franges composées de brins en chenille, avec olive à chaque bout; des brindilles d'or ou d'argent s'y trouvent mêlées, et la tête de la frange forme un filet soutenu par un chef de perles sur lequel retombent des chaînettes en colliers.

Qu'on se figure ces compositions avec du ponceau, du noir, de l'or et de l'argent, et l'on aura une idée de l'éclat qu'elles peuvent ajouter à des manteaux de cachemire blanc, doublés de satin piqué, sur lesquels figurent aussi de riches cordelières, des macarons et des boutons... qui à eux seuls méritent un paragraphe spécial.

Le bouton *camée* édité à la *Ville de Lyon* a été employé un peu partout. Les robes, les chapeaux, la lingerie, les confections surtout en ont fait une grande consommation. Des boutons de velours recouverts d'un travail de passementerie perlée sont recherchés pour les manteaux de ville. Un genre artistique, qui se produit en relief d'or, d'acier, d'aluminium ou de nacre sur fond noir, vient encore varier les collections déjà si nombreuses des magasins de la *Ville de Lyon*.

Nous remarquons que la forme de ces boutons diffère, de la manière la plus complète, de celles des années précédentes. Les ovales, les carrés sont abandonnés et le bouton rond bombé est en faveur. Si nous insistons sur ces détails, puérils en apparence, c'est que nous sommes convaincue que l'ornementation est la chose principale en ce moment; nous prions nos lectrices de ne pas l'oublier.

Le corset de forme *Gabrielle*, confectionné par la maison *Simon*, 183, rue Saint-Honoré, ainsi que nous l'avons dit déjà, a été préparé *spécialement* pour les robes *Princesse*. Sa coupe particulière amincit la taille et fait la « conduite » aux pointes biaisées qui sont toute la grâce de ce patron en vogue.

Le corset de flanelle hygiénique nous est demandé de Nice, et nous répondons à la gracieuse abonnée dont la lettre nous est arrivée la semaine dernière « que le corset de flanelle ne se fait que dans la maison Simon, qui est brevetée pour cette importante création. Il faut lui envoyer les mesures et s'adresser directement à elle. »

Que signifie le mot Oriza? A cette question, qui nous est faite très-souvent, nous pensons avoir répondu en mainte circonstance; Oriza signifie riz. Cela vient-il du grec ou du latin? La chronique des modes n'est pas tenue de l'indiquer, ni la chroniqueuse de le savoir; mais ce qu'elle est à même d'affirmer d'une manière certaine, c'est que les produits Oriza, qui forment toute une série de produits de haute élégance, appartenant à la maison *L. Legrand*, 207, rue Saint-Honoré, sont tous à base de fleurs de riz, ce qui leur donne les propriétés adoucissantes qui leur ont valu un si prodigieux succès. Ceux qui s'emploient pour les soins journaliers de la toilette des femmes élégantes sont ainsi désignés : crème Oriza de Ninon de Lenclos, pour blanchir le teint; savon Oriza; pommade Oriza-fluid, pour les cheveux; Oriza-powders, poudre de riz surfine; et Oriza-Lis, parfum des plus suaves pour le mouchoir.

Les coiffures en cheveux, très-compliquées depuis quelque temps, n'ont pas d'interprète plus habile que M. Henri de *Bysterveld*, 5, rue du faubourg Saint-Honoré. Nous venons de feuilleter l'Album de coiffures publié par cet habile professeur. Nos lectrices ont déjà eu l'occasion d'en remarquer plusieurs modèles reproduits sur nos gravures. La saison des bals nous permettra de leur en offrir encore. M. de Bysterveld exécute avec un égal succès les coiffures de caractère et les coiffures de fantaisie. Nous en trouvons la preuve dans les modèles qui sont sous nos yeux. En coiffures types : le Louis XV, style Empire, la Dubarry, la Marie-Antoinette, etc. Comme modèles de fantaisie : le Zéphir, l'Orientale, la Rose de mai, le Printemps, l'Hirondelle.

Comme tous les gens de goût, M. de Bysterveld se préoccupe des accessoires : il sait ajouter au charme d'une belle chevelure par des fleurs habilement posées; les bandeaux de velours, les aigrettes et les camées lui servent à terminer l'édifice élevé par sa main légère. Enfin et surtout, il sait coiffer « à l'air de la figure », et c'est pour cela que nous le recommandons à toutes nos belles lectrices.

Avec les gracieuses parures de bal que nous venons d'indiquer, on peut encore rehausser la beauté par quelques coquettes supercheries. Le blanc Nymphæa et le rose d'Armide redonnent au teint l'éclatante fraîcheur nécessaire à la lumière; les crayons Impératrice, dont on doit se servir très-délicatement, entourent le regard de touches veloutées. Toutes les femmes, d'ailleurs, savent merveilleusement appliquer ces produits quand elles sont devant leur miroir.

C'est à la maison *Seguy*, 17, rue de la Paix, que nous devons les spécialités de parfumeries que nous venons de nommer. Ce renseignement vient à propos, au moment d'allumer les lustres et de faire résonner l'archet qui donnera dans tous les salons le signal des fêtes. Nous profiterons, nous aussi, de la saison des bals, qui est, pour la chronique des modes, le temps de la plus belle récolte.

Marguerite DE JUSSEY.

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

C'est à Compiègne que s'est trouvée réunie toute l'élégance parisienne. Cette bonne et vieille ville, si calme d'ordinaire, prend, à l'époque des réceptions officielles, un aspect animé et brillant qui semble bien l'étonner.

Les voitures et les omnibus de la Cour ébranlent le pavé des rues pour se rendre à la gare, à l'arrivée des trains, et ramener au château les illustres invités. Les fourgons de bagages ne sont pas, eux non plus, dépourvus d'un certain intérêt. Il faut voir la quantité innombrable de caisses gigantesques renfermant les toilettes destinées aux dames de la Cour pour être très-persuadé que le luxe est loin d'avoir dit son dernier mot. On a fait, au contraire, cette année, assaut de merveilles.

Pour les invitées du château l'étiquette exige deux toilettes : une le matin en étoffe fantaisie, que l'on porte écourtée et relevée sur un jupon des plus coquets. Les bottes et le chapeau de campagne sont généralement adoptés pour les promenades en forêt. Cette tenue négligée avec laquelle on déjeûne est gardée jusqu'au dîner.

Au dîner, il faut être en toilette de bal, et c'est alors que fleurs et diamants ruissellent à l'envi dans les cheveux des élégantes, et que la mode donne un libre essort à toutes les fantaisies inénarrables de son caprice.

Un fantaisiste lance, au sujet de la mode actuelle, la boutade suivante :

« C'est le genre ancien qui triomphe. On portera des robes illustrées de camées, de chouettes et de hiéroglyphes. La coupe en sera moins ample que par le passé et la taille très-courte.

» Pour les bijoux, on fouille dans les musées et dans les souvenirs historiques les plus reculés. On cherche et l'on invente tout ce qu'il y a de plus Campana, de plus égyptien, de plus carthaginois. Les camées et les miniatures en émail, à sujet ancien, feront toujours florès; mais ce qui sera très-bien porté, ce sont les bijoux en or percés à jour.

» Dans les coiffures, beaucoup de bandelettes, de clochettes, de girouettes, de giroflées et d'or. Le chignon frisé, les boucles soyeuses s'en échappant et flottant capricieusement sur le cou.

» Les chapeaux ornés de marabouts, de plumes et de brindilles, s'attachant avec un camée ou une épingle en filigrane d'or, enrichie de pierreries.

» Pour les messieurs, il s'agit d'adopter les bottes au-dessus du pantalon, et la croix de la Légion d'honneur, de Saint-Maurice ou de n'importe quel autre saint, aux boutons de manchettes. Cette dernière paraît être une invention destinée à un très-grand succès dans le monde des cocodès et des gandins. »

La mode des têtes de chevaux faisait fureur cet été : on en mettait partout, sur les rubans, les boutons de robes, les broches et boucles d'oreilles, etc., etc. L'une des demoiselles Benoiton représentant, au Vaudeville, le superlatif du genre excentrique, porte en relief sur une de ses robes plusieurs têtes de pur-sang. Vous pouvez parfaitement vous en représenter l'effet...

Maintenant, ce ne sont plus les chevaux qui règnent: par ce





Planche 36.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Confections nouvelles de la maison Ve Robert fils, 85, rue Richelieu.

(Voyez la description, page 2 de la couverture.)

temps de Saint-Hubert, il fallait bien imaginer quelque chose rempli de cachet et d'imprévu, et comme on ne pouvait si promptement abandonner les têtes d'animaux (une mode si heureusement choisie), on a adopté celle du cerf dix-cors.

On voit sur les boulevards des cravates d'hommes, des gilets, oui, des gilets, des boutons de manchettes, des épingles de cravates, émaillés de têtes de cerfs. C'est le dernier genre!...

En fait de boucles de ceintures pour femmes on vient de trouver une bien jolie chose. C'est une longue plaque découpée à jour en ferblanterie quelconque, argentée ou dorée et ressemblant, mais tout à fait, aux garde-feu modernes qui sont en faveur depuis déjà nombre d'années. Vraiment les femmes ne savent plus qu'imaginer. Après avoir rêvé et porté le ceinturon d'officier et la haute boucle des crispins, il leur faut maintenant à la ceinture ce qui ornait tant bien que mal leurs cheminées. Nous sommes, en ce moment, sur la pente glissante de l'extravagance et je me demande jusqu'où nous irons.

Les chapeaux Empire ne régneront pas longtemps, disent les grandes faiseuses; les formes Marie-Stuart et Paméla doivent revenir à la mode!

On commence seulement à revenir à Paris et c'est l'époque de l'année où les femmes sont *forcées* de s'occuper de leurs chiffons. Ces pauvres petites n'ont jamais *rien à se mettre* lorsqu'elles arrivent de la campagne et il faut bien être au courant de la mode. Aussi les imprudentes, à peine débarquées, vont-elles faire une visite à nos principaux grands magasins; et elles ne se méfient pas des *occasions*, les malheureuses! Les *occasions*, mais c'est la ruine des ménages!

Très-sagement elles sortent de chez elles avec la résolution d'acheter une simple robe de laine dont véritablement elles ont grand besoin. Elles rentrent pour dîner, sans avoir trouvé la robe en question; mais en revanche, c'est une pièce de Valenciennes qu'on leur apporte d'un des magasins; elle leur est parfaitement inutile, mais cette dentelle est à un prix si avantageux, qu'il eût été par trop dommage de n'en pas profiter; puis c'est une robe de soie noire à 6 francs le mètre au lieu de 10; deux paires de rideaux en tulle brodé ayant subi une baisse considérable; c'est encore une large ceinture en ruban qui coûte 12 francs au lieu de 20, etc.; enfin toute une kyrielle d'objets auxquels on ne songeait pas, mais qui sont de véritables occasions que l'on ne retrouvera jamais. Avec ce petit système, on veut dépenser 50 francs et c'est 500 francs qu'ont coûté toutes ces inutilités; c'est vrai, mais quelle économie!...

Croyez-moi, mesdames, méfiez-vous de ces belles occasions!

Vous ne vous seriez peut-être jamais doutées que la simple inspection d'un appartement à louer pût amener un drame intime. Voilà cependant ce qui vient de se passer tout récemment.

Une jeune femme, unie depuis quelques années à un mari qu'elle adore, cherchait un appartement à louer. Passant dans la rue de la Chaussée-d'Antin, elle aperçoit un écriteau à une maison de convenable apparence. Le prix étant celui qu'elle destinait à son loyer, elle demande à visiter l'appartement. Cet appartement était occupé par une dame espagnole en voyage depuis quelques jours, heureusement pour la visiteuse, qui pouvait ainsi passer une plus scrupuleuse inspection.

L'antichambre lui convient, la salle à manger est très-confortable, les deux salons sont de bonne dimension; il ne reste plus à visiter que la principale chambre à coucher. On entre dans une pièce ravissamment meublée et remplie d'étagères envahies d'une foule de riens charmants.

La garniture de cheminée en rocaille Louis XV attire l'attention de la jeune femme qui, un peu curieuse (toutes les femmes le sont, dit-on), se complaît dans cet examen. Une miniature de femme frappe ses regards. C'est une belle brune aux yeux noirs, au teint mat et aux regards de feu, un vrai type d'Andalouse.

Mais cette miniature a un pendant. Voyons-le donc! se dit la pauvre imprudente. Tout à coup ses yeux se voilent, elle pâlit et chancelle; ce portrait est l'image fidèle... de son infidèle époux.

La pauvre petite femme rentre chez elle folle de douleur, et, depuis quinze jours, elle est sous l'influence d'une congestion cérébrale qui a mis sa vie en danger. Le mari, honteux et repentant, n'a pas quitté le chevet de sa chère malade à laquelle il a prodigué les plus tendres soins. Car, s'il l'a trompée, il n'a pas cessé un instant de l'aimer. Voilà bien la morale de certains hommes!...

En attendant, si l'infortunée commence à retrouver la raison, comment retrouvera-t-elle son cœur?... Elle pardonnera peut-être, mais quant à oublier, jamais!...

Louise DE TAILLAC.

PÊLE-MÊLE

En attendant que la cour nous revienne de Compiègne, et avec elle les grandes et les petites réceptions, les soirées, les bals, les fêtes de tout genre, la mode, cette année encore, est aux *conférences*, ce qui montre que le peuple parisien n'est pas aussi frivole qu'on veut bien le dire. Pendant qu'Alexandre Dumas, le plus intrépide causeur des temps modernes, nous abandonne et se livre, à Vienne, à des causeries «scientifiques,» quelques publicistes et quelques érudits se sont réunis, pour faire périodiquement, dans la salle Valentino, des causeries littéraires.

C'est Méry qui a débuté, et un tel début ne pouvait qu'être éclatant, car nul ne sait causer comme Méry. Il raconte, et l'on croirait entendre une page oubliée des *Mille et une nuits*. Il parle voyage, et l'on se trouve transporté dans des pays inconnus, aux mœurs étranges et à la végétation luxuriante, et ce qu'il y a de plus charmant, c'est que ces lieux qu'il décrit si bien, il ne les a jamais visités. Qui sait! c'est peut-être à cause de cela qu'il est un peintre si fidèle?

Il a fait, dans ce genre, de véritables tours de force. Ainsi, deux ans avant la fameuse guerre des Indes, il publia un roman: la *Guerre de Nizam*, où il décrivait l'insurrection qui devait éclater deux ans plus tard. Il semble que les Hindous se soient soulevés uniquement pour lui donner raison et faire de ce roman une page d'histoire. Quoi qu'il en soit, les événements suivirent la marche qu'il avait indiquée; et nous ne voudrions pas jurer que l'idylle charmante qu'il avait mêlée à toutes ces horreurs ne se soit pas réellement passée au milieu des jungles. Rien de tel que ces poëtes pour avoir le don de seconde vue.

Il nous est arrivé d'entendre Méry causer des heures entières, sans qu'il en résultât pour nous le plus léger ennui. Il sait vous intéresser avec un rien, avec un souvenir de jeunesse, une



aventure de voyage, un paradoxe qu'il met en équilibre sur une pointe d'aiguille. Il vous fait croire des choses énormes. Avec lui, une excursion dans la lune vous semblerait des plus possibles, et vous retiendriez votre place pour le prochain ballon.

***

Alexandre Dumas, ainsi que nous le disions plus haut, a donné trois conférences à Vienne. La première, paraît-il, fut froide, la seconde sans succès, et voici comment il débuta la troisième fois :

« Étant jeune, j'ai eu un duel. Mon pouls, à l'ordinaire, bat soixante-six pulsations. Un médecin qui m'accompagnait sur le terrain me prit le poignet et remarqua que je n'avais que soixante-sept pulsations, une, une seule de plus que dans l'état normal. Avant de me présenter devant vous, j'ai tendu mon pouls à un médecin. Il a compté soixante-dix-sept pulsations. Le public me fait plus peur que la mort. »

Cette boutade fut applaudie. Il n'y a, vraiment, qu'Alexandre Dumas pour avoir de ces bonnes fortunes !

***

En même temps que les conférences, les bals de l'Opéra viennent de s'ouvrir. Ce qui leur donne, cette année-ci, un attrait tout particulier, c'est qu'ils sont, croit-on, sur le point de disparaître. Le bruit court qu'on ne les autorisera pas dans la nouvelle salle de l'Opéra, qu'on achève en ce moment.

Si cette nouvelle est vraie, nous le regrettons; car, quoique puissent en dire les censeurs moroses, ce n'est pas un mal que la folie vienne de temps en temps agiter ses grelots. Puis, c'était une des curiosités de la vie parisienne, c'était une vieille institution qui avait ses lettres de noblesse; or, toutes les fois que quelque chose du passé s'écroule, c'est une parcelle de la gaieté française qui s'en va. Nous avons trop de spéculateurs et de jeunes vieillards; nous n'avons peut-être pas assez de fous et d'écervelés vraiment jeunes : donc plus d'équilibre.

Eh ! le grand mal, de danser par moments et de rire. Le dix-huitième siècle a dansé; le Directoire a dansé; la Restauration a dansé. Pourquoi l'Empire ne danserait-il pas? Viendra ensuite le carême, et l'on fera pénitence.

Quoi qu'il en soit, l'excellent Strauss veut que cette dernière saison soit brillante, et il annonce des valses et des polkas à réveiller les morts dans leur tombe et à leur faire exécuter des sabbats fantastiques. Gageons qu'en dépit des prévisions sinistres, il sera encore l'année prochaine devant son pupitre et l'archet à la main. La valse et Strauss sont immortels.

***

Les longues soirées d'hiver approchent; c'est le moment de parler d'un nouveau jeu de salon qui a fait fureur à la Cour pendant les fêtes de Compiègne.

On commence par assigner une condition à chacun des joueurs, puis on forme un tribunal composé d'un juge, d'un greffier et du ministère public. Dès que l'audience est ouverte, le ministère public se lève et prononce un réquisitoire dans lequel il incrimine tour à tour les joueurs. Dès qu'un nom est prononcé, le greffier l'enregistre avec un numéro d'ordre. Celui qui est désigné lève la main et dit : « Je proteste ! » En même temps, toutes les autres personnes le regardent et lui font un pied de nez; si quelqu'un oublie de répondre, il doit un gage; s'il ne répond pas : « Je proteste ! » c'est encore un gage, et ceux qui ne lui feraient pas un pied de nez devraient aussi un gage.

La durée du réquisitoire est limitée d'avance. Quand le ministère public a cessé de parler, les inculpés sont tenus de présenter leur défense; celui qui veut se soustraire à l'improvisation donne un gage. Celui qui répond doit avoir soin, dans sa plaidoirie, de rejeter l'accusation sur quelque autre joueur, afin de tenir la galerie en éveil, chaque joueur étant obligé de répéter le cérémonial du pied de nez. On ne doit pas parler plus d'un certain temps, sous peine d'amende infligée par le président qui résume les débats.

On prétend que ce jeu est très-amusant, surtout joué par des « personnages », ou bien encore par de véritables juges et de véritables avocats. Le pied de nez, qui est obligatoire, déride, dit-on, les fronts les plus sérieux, et nous le croyons volontiers. Vous verrez que le succès de ce divertissement se généralisera et que ce sera en France à qui fera le dernier pied de nez.

***

La mort de M. Dupin laisse, on le sait, un fauteuil vacant à l'Académie. Le grand steeple-chase des aspirants va commencer. C'est peut-être ici le cas de rappeler la jolie petite boutade d'Andrieux, intitulée :

LA VISITE ACADÉMIQUE.

Pour entrer à l'Académie,
Un candidat allait trottant,
En habit de cérémonie :
De porte en porte visitant,
Sollicitant et récitant
Une banale litanie,
Demi-modeste, en mots choisis,
Il arrive enfin au logis
D'un doyen de la compagnie.
Il monte, il frappe à petits coups.
— Hé, monsieur ! que demandez-vous ?
Lui dit une bonne servante,
Qui tout en larmes se présente.
— Pourrai-je bien avoir l'honneur
De dire deux mots à Monsieur ?
— Las ! quand il vient de rendre l'âme ?
— Il est mort ? — Vous pouvez d'ici
Entendre les cris de Madame ;
Il ne souffre plus, Dieu merci !
— Ah ! bon Dieu ! je suis tout saisi !
Ce cher !... Ma douleur est si forte !
Le candidat parlant ainsi,
Referme doucement la porte,
Et sur l'escalier dit : Je vois
Que l'affaire change de face ;
Je venais demander sa voix,
Je m'en vais demander sa place.

***

Nous trouvons dans le *Phare de la Manche* des chiffres assez curieux ayant trait à la statistique des femmes en France.

Dans notre pays le beau sexe domine : nous avons 18 741 037 femmes pour 18 645 276 hommes : en ce moment on compte 6 106 321 filles, pour 5 009 120 garçons. Il y a 8 579 016 célibataires, et sur ce chiffre on compte 4 479 850 femmes.

Les hommes mariés sont au nombre de 7 308 766; les femmes mariées nous donnent le chiffre de 7 951 941. D'où vient cette disproportion? dans l'absence du chef de famille. Seulement elle prouve, hélas ! l'inconstance et la légèreté de l'homme et fait l'éloge des vertus de la femme qui reste gardienne du foyer domestique pendant que son époux court le monde.

Nous avons 931 024 veufs et 1 790 126 veuves. Ces derniers chiffres seraient peu faits pour donner au monde une idée de la félicité conjugale dans notre doux pays de France : car ils

tendraient à prouver que le mariage est, chez nous, une épreuve que peu d'hommes peuvent soutenir; tandis que la femme y résiste énergiquement, puisque nous avons en ce moment 81 veufs de vingt ans pour 820 veuves du même âge.

Les plus grands exemples de longévité nous sont fournis par la femme, comme aussi c'est la femme qui est le moins sujette aux infirmités : 17 371 Français ont perdu la vue et 13 409 Françaises seulement ont été victimes de cet accident; 2 372 hommes ont perdu la tête, et c'est par là que les hommes se rattrapent, car ce malheur est arrivé à 22 217 femmes; mais il y a, en revanche, 23 407 crétins ou idiots parmi les hommes, et le beau sexe n'en compte que 18 118.

⁂

Une grève d'un nouveau genre vient de se déclarer à New-York. Les dames du ballet des différents théâtres de cette ville, suivant l'exemple donné quelques jours auparavant par les violons, trombones et autres instruments composant les orchestres desdits théâtres, viennent de déclarer qu'elles ne pourraient plus livrer leurs ronds de jambes pour six dollars par semaine. Elles ont tenu des meetings, prononcé des speechs et pris des résolutions ainsi conçues :

Attendu que tous les membres des différentes branches d'industrie ont demandé et obtenu une augmentation de salaire;

Attendu que les hauts prix de tous les objets de consommation mettent une jeune fille dans l'impossibilité de subvenir à ses besoins, même en y apportant la plus stricte économie;

Attendu que, par suite de la récente retraite des musiciens, les directeurs gagnent au moins cent dollars par semaine;

Il a été résolu qu'une demande signée « du Président » et « du Secrétaire » du meeting serait présentée aux directeurs pour obtenir une augmentation d'appointements d'au moins cinquante pour cent, ce qui porterait lesdits appointements à neuf dollars (45 fr.) par semaine dans les théâtres de Broadway, à sept dollars et cinquante cents (37 fr. 50 c.) dans les théâtres de Bowery street.

⁂

Voici quelques pensées qui nous ont paru bonnes à recueillir, et qui se recommandent à la fois par leur finesse et leur originalité :

Respectons les cheveux blancs, mais surtout les nôtres.

Il semblerait qu'on garde quelque chose du bonheur qu'on donne.

Nous nous honorons de l'estime des grands, mais celle des petits nous honore.

La vie est le meilleur remède contre l'étonnement.

Le bien qu'on pense des uns est basé parfois sur le mal qu'ils disent des autres.

La conscience parle, mais l'intérêt crie.

Le plus lucratif des commerces serait d'acheter les hommes ce qu'ils valent et de les revendre ce qu'ils s'estiment.

Dans la hiérarchie sociale, la flatterie monte comme la vapeur de l'encens, la franchise descend comme une brutale avalanche.

On reconnaît volontiers les petits services : ils ne valent pas la peine qu'on soit ingrat.

Bien des orgueilleux n'aiment l'ombre que parce qu'ils s'estiment des flambeaux.

La conscience parle moins qu'on n'en parle.

L'amour-propre est le seul flatteur de la pauvreté.

L'égoïste s'attendrit à l'aspect d'un naufrage en songeant qu'il aurait pu être sur le navire.

A une bonne affaire conseillée, on préfère souvent une sottise de son cru.

Les sots silencieux sont des armoires vides fermées à clef.

On se trouve plus spirituel en songeant à ce qu'on aurait pu dire qu'en se souvenant de ce qu'on a dit.

⁂

Nous avons assisté, ces jours derniers, au théâtre Robert-Houdin, à la répétition générale de deux nouveaux frères Davenport; ressuscitons encore une fois ce nom, de triste mémoire, pour faire connaître la spécialité des deux nouveaux artistes engagés par M. Clevermann. Mais ceux-ci s'intitulent franchement prestidigitateurs et non spirites; ils font tous les tours que faisaient les mystificateurs de la salle Herz, avec autant d'adresse et plus de rapidité; ils se font attacher par des spectateurs et ils se détachent avec une facilité incomparable. La séance dans les ténèbres est très-curieuse : les deux frères Stacey sont attachés; on éteint le gaz, et, au milieu de la nuit profonde, on voit voltiger les guitares, et des mains se promènent sur la personne des assistants. La séance est fort attrayante, et les habiles artistes auront d'autant plus de succès que les esprits n'y sont pour rien.

⁂

L'annonce suivante se remarque à la quatrième page du *Constitutionnel*, sous la rubrique : *Avis divers, cessions de fonds.*

« FRÈRES DAVENPORT »

« Leur adresse est : Petit Château. Genevilliers. »

⁂

La coutume de donner des étrennes le 1er janvier et de faire ainsi des heureux au début de l'année va bientôt éveiller des préoccupations nombreuses. A celles de nos lectrices qui seraient embarrassées par le choix d'un cadeau à faire, nous signalerons une nouveauté dont la connaissance, en leur épargnant d'ennuyeuses recherches et de longues hésitations, leur sera certainement utile et agréable. Cela s'appelle simplement la « Mosaïque des salons » et a figuré à l'exposition des beaux-arts appliqués à l'industrie.

Il ne s'agit point, comme on pourrait le croire, d'une invention nouvelle, mais d'un moyen nouveau, qui permet de faire de charmantes mosaïques à l'aide de petits morceaux de bois de couleur. Le procédé est simple, peu coûteux, et les résultats en sont ravissants. La maison Sajou, à qui est due cette nouveauté, a réuni dans de petits nécessaires tous les objets (outils, ingrédients, modèles) indispensables à la confection d'un certain nombre de mosaïques, et, en s'adressant à elle, nos lectrices pourront se procurer un nouveau travail, qui ne manquera pas d'ajouter au plaisir que procurent les heures consacrées aux travaux d'agrément.

⁂

Les théâtres profitent de l'hiver pour renaître à la vie. Nous voici revenus aux beaux jours des premières représentations. Dans notre prochain numéro, nous commencerons à dresser le bilan de la saison qui débute, en inscrivant à l'actif du Théâtre-Français : *Henriette Maréchal;* à l'Opéra-Comique : *le Voyage en Chine;* au Châtelet : *la Lanterne magique;* et, peut-être, aux Bouffes : *les Bergers.* Nous souhaiterons en même temps la bienvenue à une petite scène charmante, qui s'intitule gentiment : les « Fantaisies Parisiennes ».

R. H.

LE VIOLON DE FAIENCE

(NOUVELLE. — FIN.)

Qui eût vu le collectionneur parisien traverser Nevers d'un trait, comme une jument emportée, eût été effrayé de cette ardeur inconnue aux provinciaux paisibles. Cette grande redingote voltigeant au vent, ces longues jambes fendues comme un compas, ces cheveux gris flottant sous les ailes d'un large chapeau ne semblaient pas d'accord avec une course si échevelée; mais Gardilanne se souciait peu de ce qu'on pensait de sa vive démarche. En moins de dix minutes il arrive au quai chez l'étalagiste.

— Je pars ce soir, dit-il, et je crois que je prendrai l'armoire; mais voyons si l'intérieur est bon.

— Solide comme une porte de prison, monsieur.

— Eh bien! débarrassez l'armoire de ces fouillis.

C'étaient, dans le bas, des ferrailles, des instruments de cuisine, et, sur les rayons supérieurs, des livres, des chiffons et mille autres objets sans valeur. Dans le coin du dernier rayon, brillait un morceau de faïence contourné bizarrement, qui était sans doute un tesson sans importance. Le fripier, tout en déballant son armoire, disait :

— Monsieur n'est pas musicien, par hasard?

— Pourquoi?

— Ah! c'est qu'il y a dans l'armoire un joujou, une bêtise, un violon de faïence.

Gardilanne crut que son cœur allait éclater, mais sa figure ne sourcilla point.

— Un violon d'enfant, sans doute? dit-il en affectant de ricaner bêtement.

— Que non! je ne laisserais pas les mioches toucher à un violon si fragile, qui vaut encore une pièce de six francs.

Le marchand tendit le violon à Gardilanne, qui le toucha sans le toucher, le regarda sans le regarder, détourna la tête, fit un *peuh!* de dédain et alla avec peine ouvrir de nouveau les battants de l'armoire, comme pour s'assurer de leur solidité; mais c'étaient trop d'émotions!

Une étrange sensation avait passé dans le dos de Gardilanne, et, au coup qu'il ressentit à son cerveau, il jugea prudent de s'asseoir. Six francs le merveilleux violon de faïence, qui valait au moins six mille francs! Ce sont là de ces coups imprévus, qui abrégent la vie des collectionneurs. Un frisson plein de jouissances parcourut toute la moelle épinière : l'amour à peine peut faire éprouver de telles extases.

— Voyons, dit Gardilanne, je prends l'armoire à cinquante francs, à condition que vous me donniez ce joujou de faïence par-dessus le marché. J'ai un petit neveu dans la ville, à qui je serai bien aise de faire ce cadeau.

— Va pour cinquante francs, dit le marchand; mais vous avez là une fameuse armoire, monsieur.

Tout en tremblant, car son système nerveux était exalté outre mesure, Gardilanne compta les cinquante francs d'une main fébrile et emporta le violon sous son bras.

— Monsieur! lui cria le fripier, ne voulez-vous pas l'envelopper d'un peu de papier?

— Oui, dit Gardilanne, qui fit lui-même cette opération, craignant que le marchand ne reprît le violon.

— Vous ne me dites pas où il faut envoyer l'armoire?

— Au fond de la Nièvre! cria Gardilanne d'une voix sarcastique, qui fit penser au fripier qu'il avait affaire à un fou, tant la démarche, la physionomie, les gestes saccadés et les yeux égarés de son acheteur lui semblaient singuliers!

— J'en parlerai à M. Dalègre, se dit-il; il reçoit chez lui des gens singuliers!

En retournant chez son hôte, Gardilanne se demanda quelle conduite il devait tenir à son égard. Fallait-il lui montrer le précieux violon et se venger de la mauvaise grâce avec laquelle il avait refusé de lui céder le pupitre de faïence? Mais Gardilanne n'était pas méchant et ne souhaitait de chagrin à personne. Trop heureux de sa trouvaille, son cœur s'ouvrait large comme si une jeune fille lui eût avoué son amour, et il attendit que sa rencontre avec Dalègre amenât une tournure quelconque à donner à cet incident. Justement Dalègre était à une fenêtre donnant sur la rue par où arrivait Gardilanne, qui, du plus loin possible, lui cria :

— Y a-t-il un emballeur dans les environs?

— Est-ce qu'il voudrait faire emballer l'armoire? se demanda Dalègre, intrigué d'ailleurs du petit paquet enveloppé que son ami portait sous le bras.

— Ah! cher Dalègre! s'écria Gardilanne d'une voix pleine d'émotion.

— Que se passe-t-il?

— Laisse-moi t'embrasser!

Plein d'émotion, Gardilanne se laissa tomber dans les bras de Dalègre, inquiet de cette émotion.

— Encore! s'écria Gardilanne en approchant de nouveau ses joues des joues de son ami.

— Explique-moi au moins...

Gardilanne développait fébrilement les journaux qui cachaient son trésor.

— J'ai trouvé le violon!

— Quel violon?

— Tiens, vois!

Alors apparut un merveilleux instrument à rendre jaloux Stradivarius lui-même. D'une courbe ondulée, il eût fait l'admiration de Hogarth, qui a vu dans la ligne *serpentine* la caractéristique de la beauté. L'émail était d'une pureté incomparable, et le bleu profond des dessins faisait penser aux ciels d'Espagne. Jamais l'art du faïencier ne fut porté plus loin. Pas une fissure, par un craquelé, même dans l'enroulement délicat du manche. Les yeux de Gardilanne lançaient des éclairs.

Dalègre était devenu vert; mais quand Gardilanne retourna le violon pour montrer la table de dessous, un voile passa sur les yeux de Dalègre, qui crut qu'il ne pourrait supporter la vue des peintures traitées en camaïeu. Des anges dans les nuages jouaient de la viole, s'appuyant sur une banderole sur laquelle se lisait : *Musica et gloria in aer;* et au-dessous, des personnages habillés à la Louis XIV, dans le goût des figures de Bernard Picart, entouraient une jolie femme au clavecin.

— Est-il assez splendide, ce violon! s'écria Gardilanne, qui aurait voulu posséder autant d'yeux qu'Argus lui-même pour contempler son acquisition.

Dalègre ne put maîtriser son émotion : une sueur froide perlait sur son front; il voulait parler et les paroles qui s'arrêtaient dans la gorge lui faisaient autant de mal qu'une croûte de pain dans le gosier; Gardilanne lui eût donné sur le crâne un coup avec le violon de faïence qu'il eût préféré ce choc à la blessure morale qui le paralysait tout entier, son cerveau comme ses jambes. Anéanti, il se laissa tomber sur une chaise.

— Quelle entrée après-demain dans Paris! disait Gardilanne, plus fier en ce moment qu'un général reçu après une importante victoire par un peuple qui le couvre de fleurs.

— Où... as-tu... trouvé... ce violon? demanda Dalègre quand il fut revenu à la raison froide.

— Chez le brocanteur du quai où j'ai acheté l'armoire.

— Impossible ! s'écria Dalègre, dont les membres tremblaient.

— Comment! tu n'as pas vu le violon? Il m'éborgnait les yeux dans la boutique,

— Pendant que j'y étais avec toi?

— Oui, cher Dalègre. Ah! mon ami, tu n'as pas encore l'œil américain!

— L'œil américain ? demanda Dalègre.

— Ça ne veut rien dire, mais les amateurs se comprennent... Comment! quand j'ai marchandé cette abominable armoire, que je l'ai louée publiquement à la barbe du marchand, tu n'as pas compris qu'il y avait caché dans le bocage un merveilleux oiseau que je tâchais de séduire par de douces paroles... Je t'ai pourtant donné quelques leçons à Paris ; mais en province on se rouille... Dis-moi donc où se trouve le meilleur emballeur de la ville.

— Pour le violon?

— Oui; je veux m'entendre avec lui tout de suite pour envelopper le violon dans de la ouate d'abord, du crin ensuite, et du son pour remplir la caisse.

— Es-tu si pressé?

— Sans doute; je veux partir demain.

Autant Dalègre avait été ravi, la veille, de l'annonce du départ de Gardilanne, autant aujourd'hui il en souffrait. Ce violon déniché sous ses yeux lui crevait le cœur; mais ce qui devait séparer à jamais les deux collectionneurs amena au contraire une concorde apparente. Quoique ulcéré profondément, Dalègre était redevenu tout miel pour son hôte; à table, il le choya comme un oncle millionnaire et parut très-contrarié du court séjour de Gardilanne à Nevers. Il n'avait rien vu, il ne s'était même pas reposé; la découverte inattendue du violon prouvait l'existence de beaucoup de faïences enfouies qu'il s'agissait seulement de chercher. Pourquoi Gardilanne ne retarderait-il pas son départ? était-il si pressé? Mais Gardilanne fut inflexible et ne mordit pas à ces amabilités tardives. Si la diligence eût pu le prendre le soir même, il serait parti, ne rêvant plus que d'accrocher à l'endroit le plus apparent de son musée cette pièce inappréciable tirée des entrailles de la province.

II

Un mois après le départ de Gardilanne, Dalègre n'était plus reconnaissable. Le gai Nivernais, aux joues roses et pleines, avait fait place à un être soucieux, s'amaigrissant de jour en jour, dont la figure prenait la triste livrée de l'envie. Dalègre était jaloux, et cette passion le minait. Il mangeait, dormait à peine, et toujours des songes le poursuivaient, ayant trait au violon de faïence. On eût dit qu'un démon vengeur envoyait chaque nuit des cauchemars d'autant plus diaboliques, qu'ils commençaient par les plus douces illusions. A peine Dalègre fermait-il les yeux, qu'il entendait une musique séraphique : des anges chantaient et accompagnaient sainte Cécile, qui tirait du violon de faïence des vibrations plus douces que celles du cristal. Le cœur ému, Dalègre se laissait aller à un doux épanouissement, lorsque tout à coup les nuages bleus s'évanouissaient pour faire place à des flammes empestées, et un horrible gnome accroupi sur la poitrine du dormeur, tirant de ce même violon des mélodies épileptiques, brisait les nerfs du malheureux en même temps qu'il l'étouffait. Dalègre se réveillait effrayé, et, pour ne pas voir se renouveler cet effrayant spectacle, se levait, ouvrait la fenêtre et n'osait rentrer dans son lit que quand il croyait les visions diaboliques envolées.

Le jour, si les cauchemars disparaissaient, l'idée fixe du violon ne s'en représentait pas moins.

— Il aurait été si bien accroché à ce placard, se disait Dalègre en regardant une boiserie vide. Ou bien il pensait que sa réputation eût été consacrée à jamais, s'il avait pu entrer en possession de cette ravissante céramique. Un jour, nettoyant des assiettes empilées, il tomba justement sur les *brunettes* de Mondoville, qui l'avaient tant réjoui autrefois, et qui maintenant le faisaient presque pleurer. L'une de ces chansons à boire, avec son plain-chant solennel, n'était-elle pas jadis en harmonie avec son gai caractère, celle qui débutait ainsi :

Povr passer dovcement ma vie
Avec mon petit revenu,
Ami, je fonde vne abbaye,
Et je la consacre à Bacchvs!

Maintenant Dalègre en souffrait; combien il eût été doux de déchiffrer avec le violon de faïence cette gaie partition gravée sous l'émail d'une assiette !

Dans Nevers on s'inquiéta de l'abattement subit d'un homme qui avait tenu si longtemps la ville en fête, et les mères de jeunes filles à marier s'étonnaient surtout de la solitude du célibataire, que chaque famille eût ambitionné d'avoir pour gendre. Mais combien Dalègre était loin du mariage! il n'y avait jamais songé sérieusement, et sa collection fut une sorte d'union comme en contractent trop souvent les gens qui, ayant côtoyé les rives du mariage, en ont reconnu les récifs et les brisants, et n'osent plus tard se hasarder dans cette sorte de port à l'abri du vent des passions. Dalègre avait épousé la faïence; il crut trouver la tranquillité dans cette union. On a vu quels orages l'y guettaient.

Il y avait eu pourtant entre lui et une charmante cousine une sorte de promesse tacite de finir leurs jours ensemble, et c'eût été un mariage de convenance autant que d'amitié. Dalègre voyait de temps en temps sa cousine chez sa mère, qui ne le pressait pas, la demoiselle ayant douze ans de moins que lui, et la mère jugeant avec son bon sens provincial que l'homme devait user toutes ses folles passions avant d'entrer en ménage ; mais depuis sa manie de collectionneur, Dalègre faisait de moins fréquentes visites à ses parentes. Il oublia même de s'y présenter pendant trois mois, craignit des reproches et finit par ne plus oser aller voir sa tante. Cela se passait déjà avant l'arrivée de Gardilanne à Nevers. Quand l'incident du violon de faïence amena chez Dalègre cette jalousie morbide qui le minait, un jour qu'il avait recouvré une apparence de calme et que la raison prit momentanément le dessus, il se souvint que dans la ville il avait deux parentes envers qui il s'était montré impoli, et il s'y présenta, espérant trouver quelque soulagement dans un intérieur tranquille où toutes passions violentes étaient rigoureusement consignées. Les dames reçurent Dalègre à merveille : mais elles témoignèrent une si vive inquiétude du changement qui s'était opéré dans la physionomie de leur cousin, si joyeux jadis, que Dalègre eut peur lui-même de sa situation, en sonda le creux avec terreur et jugea prudent d'y apporter un remède immédiat.

Deux jours après il était en route pour Paris, où sa première visite fut pour Gardilanne, qu'il voulut surprendre à l'heure de ses contemplations, entre six et sept heures du soir, au moment où le collectionneur, ayant achevé son modeste repas, se grisait de pénétrantes et violentes liqueurs qu'il buvait par les yeux, assis dans son fauteuil à oreillettes, regardant avec béatitude ses objets d'art autour de lui rangés. Dalègre savait qu'en entrant il recevrait un coup de poignard au cœur à la vue du violon de faïence; mais il s'était préparé à cette cruelle blessure pendant le voyage, et, pour s'en garantir, il portait une sorte de cotte de mailles, qui était une volonté ardente d'avoir une dernière explication avec son ami. Il venait à Paris se faire voir à Gardilanne comme un malade vient consulter un célèbre praticien, lui montrer le ravage qui s'était opéré en lui et lui dire :

— Je ne peux plus vivre sans le violon de faïence; si je ne l'ai pas, j'en mourrai.

Ces sortes de déterminations sont de celles qui engourdissent les chagrins des natures timides et solitaires : sans cesse elles bâtissent de pareils échafaudages qui semblent simples en théorie, mais tout croule à la pratique. Dalègre s'était, tout le long de la route, gargarisé l'esprit de la supplique à adresser à Gardilanne, et sa démarche lui paraissait la chose la plus naturelle, Quand il se trouva en face de son ami, il ne sut que dire : sa langue devint paralysée, et il comprit qu'une telle demande était impossible, surtout de la part de l'homme qui avait refusé si nettement de céder le pupitre de faïence au collectionneur.

— Tu arrives bien, lui dit Gardilanne, le violon est monté; dans trois jours tu assisteras à un des spectacles les plus curieux, un repas que donne le club de faïence, et dans lequel un musicien de l'Opéra doit jouer un air sur mon violon.

Dalègre baissait la tête sans répondre.

— Demain je te présenterai au club de faïence... Tu ne parais pas enchanté; mais, cher ami, tout le monde n'y entre pas... Il faut, pour être admis dans le club, justifier d'une collection curieuse et de connaissances approfondies en céramique. Ne savais-tu pas que c'était la grande question à l'ordre du jour? On ne vit plus à Paris que pour la faïence, et toutes les parties de l'Europe nous arrivent des étrangers de distinction qui sollicitent la faveur d'être reçus. Nous avons chaque premier vendredi du mois un repas de corps, servi dans les plus belles faïences qui se puissent voir, et un prix est décerné dans le courant de la soirée à l'amateur qui produit une pièce inconnue. Ainsi, pour t'en donner une idée, le dernier mois, nous avons eu tout un service de légumes, de fleurs et de fruits en faïence. C'est un médecin du boulevard Beaumarchais qui a passé sa vie à recueillir ces beaux produits, asperges, poires, noix, pêches, etc., et l'illusion est poussée si loin que nous nous sommes aperçus seulement au moment de les manger que ces fruits étaient en faïence. Mais voilà un homme payé de ses travaux et de ses recherches; nous avons donné, comme tu penses, une médaille à ce médecin.

— Voilà un praticien que je ferais bien de consulter, se dit Dalègre atteint de la maladie de faïence.

— Tu as l'air tout triste? demanda Gardilanne.

— Je ne suis pas bien portant depuis longtemps... depuis ton départ, dit Dalègre, qui commençait à poser ses pions.

Mais Gardilanne ne paraissait pas disposé à accepter cette partie.

— Faut venir au club, dit-il, tu y verras de magnifiques échantillons de Moustiers. Moustiers est à l'ordre du jour, on ne parle plus que des faïences de Moustiers, chacun se ruine pour avoir du Moustiers et veut voir du Moustiers partout. Il est vrai, ajouta-t-il, que Moustiers mérite bien cette réhabilitation, quand on pense qu'il n'y a pas deux ans, tous les produits de Moustiers étaient mis sur le compte de la fabrique de Saint-Cloud.

Dalègre ne songeait guère à Moustiers et suivait à peine les dissertations de Gardilanne, qui se lançait dans les plus profondes théories sans se douter que son ami ne l'écoutait pas.

— Si tu as quelques jours à passer, je te présenterai, dit-il, à un amateur qui a la plus singulière collection de faïences qui se puisse imaginer. Il ne recherche que les faïences de la Révolution, de 1789 à 1793; ce sont des assiettes de la Fédération, des brocs en mémoire des prêtres constitutionnels, des saucières chantant la vertu de M. Necker, des soupières représentant la prise de la Bastille, et il a une maison remplie, du haut en bas, de céramiques séditieuses, couvertes de cris incendiaires, de chansons brutales, de caricatures contre la noblesse et le clergé qui ont conduit le roi à une petite pièce isolée, tendue de noir, où se voit au milieu, tu ne le devinerais pas, mon ami, une petite guillotine en faïence fonctionnant... C'est hideux, et je me demande comment on peut collectionner de viles poteries qui rappellent à la mémoire une époque ensanglantée... Mais je dois dire que cet amateur est mal vu de nous tous, car sa collection fait penser au massacre et au pillage des objets d'art de toute sorte. Nous avons pour secrétaire du club une personne mieux posée, qui ne recherche que les fleurs de lis de faïence, appliquées à n'importe quel usage, aux assiettes, aux cadrans d'horloge, aux fontaines et même aux bassinoires. Voilà une collection intéressante et qui marquera dans l'avenir... Si tu le préfères, je te conduirai rue de Vendôme, chez un comédien qui s'est voué aux coqs au fond des assiettes... Il en possède dix-sept mille. Ce n'est pas une idée politique qui le guide, mais la singulière variété de poses, de plumages, de coloration, et on dit que ces dix-sept mille coqs de faïence lui coûtent déjà une somme considérable.

Tous ces détails, qui autrefois eussent peut-être intéressé Dalègre, ne le détournèrent pas de son idée fixe; et ni le club de faïence, ni le Moustiers, ni la guillotine, ni les fleurs de lis, ni les coqs, ne pouvaient l'empêcher de penser au violon de faïence. Gardilanne le mena chez un sculpteur atteint de l'épidémie générale, qui avait une merveilleuse table couverte d'oiseaux mêlés aux enroulements capricieux de la fameuse corne d'abondance de Rouen; et cet objet unique que l'Angleterre enviait à la France ne put distraire Dalègre. Les frères Crauk, banquiers très-riches, se faisaient un plaisir de montrer aux amateurs un dé à coudre dit de Henri II, qui avait coûté six cent vingt-sept mille francs cinquante centimes, à la vente de feu Rattier; cette pièce, qui mettait en danger les jours des frères Crauk, car ils avaient des envieux, laissa Dalègre froid. Toujours le son cristallin du violon de faïence résonnait dans ses oreilles! Gardilanne crut que les splendeurs de la faïence n'intéressaient pas son ami, et il le présenta à un vieillard dont la spécialité était de ne réunir que des faïences *parlantes*, c'est-à-dire des tasses, des assiettes, des plats à barbe, au fond desquels se trouvaient quelque écriture, quelque proverbe, quelque gausserie de paysan. Dalègre resta froid.

— Veux-tu voir le carrosse en faïence qui a appartenu à madame Dubarry? demanda Gardilanne; mais Dalègre ne trouva pas un compliment pour ces plaques couvertes de dessins galants qui sortaient de la fabrique du marquis de Custine. Il vit ainsi, sans les regarder, toutes les céramiques des bords du Rhin, d'un *pinkulur* carminé à donner de la joie à un hypochondriaque; mais ni Haguenau, ni Strasbourg, ni Niederwiller, ni Lunéville ne purent changer le cours de ses idées empoisonnées par le violon de faïence. Gardilanne obtint pour lui la permission de pénétrer dans une ménagerie de faïence, appartenant à un collectionneur de l'île Saint-Louis, qui n'aimait pas les visiteurs. La cour, le jardin étaient remplis d'animaux de faïence de grandeur naturelle, lions, chiens, chimères, oiseaux qui semblaient vouloir, par leurs regards furieux, dévorer ceux qui se présentaient. Dalègre entra dans cette ménagerie comme Orphée aux enfers, tenant le violon (hélas! absent) de Gardilanne sous le bras et défiant la colère de ces monstres de faïence. Aux environs du Luxembourg, habitait un spécialiste qui ne recherchait que les chaises percées de faïence. Il en possédait seulement trente-sept, mais c'étaient des morceaux de rois. En les voyant, on ne rêvait qu'à passer sa vie sur ces vases sortis des fabriques de Rouen à l'époque où l'art rouennais polychrome était un rayonnement pour la vue. Dalègre préférait encore le violon aux chaises percées.

Il assista à de violentes discussions entre les amateurs de faïence et les amateurs de porcelaines. Partout il n'entendit qu'un cri de dédain contre la chine, le japon, le saxe : même la pâte si tendre de Sèvres ne pouvait obtenir grâce devant les collectionneurs de faïence; mais ces discussions intestines ne faisaient pas oublier à Dalègre le but de son voyage. Tous les jours il se disait qu'il avouerait à Gardilanne la cause de sa tristesse, quoiqu'il sentît que jamais son ami ne se dessaisirait

en sa faveur du fameux violon qui faisait l'envie de tout Paris, car il n'y avait pas un collectionneur qui, aussitôt l'arrivée de Gardilanne, ne lui demandât des nouvelles de son violon.

Dalègre partit de Paris sans avoir révélé le secret qui lentement le conduisait au tombeau ; mais une idée nouvelle s'empara de lui, qui était d'avouer de loin à Gardilanne la cause de son mal, et d'y mettre une telle sincérité qu'à moins d'avoir un cœur de roche, son ami devait en être touché. En effet, la lettre de Dalègre, qui fut lue en plein club de faïence, car elle constatait trop la valeur du violon pour que Gardilanne en fît un mystère, était réellement navrante.

Le Nivernais y dépeignait la secousse qu'il avait reçue lors de la découverte du violon par son rival, l'importance qu'il attachait à sa possession et les tourments affreux qui lui avaient enlevé la joie, l'appétit, le sommeil, l'amour de la vie. Le club plaignit modérément Dalègre. Chacun des membres était atteint de maladies semblables à différents degrés, et la nature a voulu qu'un malade ne s'intéressât pas à l'être souffrant des mêmes maux ; mais ce n'en était pas moins un beau *cas*, et si le club avait eu un Bulletin, nul doute que Dalègre n'y eût été imprimé vif. La gloire de Gardilanne en fut rehaussée d'autant, comme celle d'une jolie femme pour l'amour de qui plusieurs adorateurs se font sauter la cervelle.

— Que répondrez-vous à ce provincial ? demandèrent à Gardilanne les collectionneurs qui méprisaient Dalègre dont l'enthousiasme avait été médiocre à la vue des merveilles parisiennes.

Gardilanne haussa les épaules, montrant par là combien la demande de son ami était insensée et tout à fait insolite ; cependant, comme le collectionneur avait conservé un bon souvenir de Nevers, et qu'en somme c'était grâce à l'hospitalité de Dalègre qu'il avait flairé le violon, il lui répondit qu'il s'engageait à lui laisser l'instrument à sa mort, que sa lettre l'avait fait penser à la nécessité d'un testament, et que Dalègre était mentionné comme devant hériter du violon.

Quelle joie, quels transports de la part du Nivernais ! Il y avait si longtemps que son cœur ne s'était ouvert à l'épanouissement ! Il se voit déjà en possession du violon et voudrait l'annoncer à chacun. Il court chez sa cousine, la surprend par ce regain de bonne humeur étouffé depuis plus d'un an sous les brumes grises de la mélancolie.

Dalègre est redevenu l'ancien Dalègre d'autrefois, vif, alerte, gai, souriant, l'esprit tourné aux choses plaisantes. Il parle, il cause, il conte, il rit, et chacun de ses propres rires réconforte son esprit privé depuis longtemps de joyeuses pensées. Dalègre se croyait vieux avant l'âge : les parfums d'une seconde jeunesse enfouie montent à son cerveau et le grisent comme s'il avait bu du champagne.

Tous les matins, son premier regard était pour sa collection. Il la dédaigne depuis qu'il a entrevu les merveilles des cabinets parisiens ; il descend à son jardin qu'il n'entretenait plus et qui serait devenu inaccessible si sa vieille servante ne veillait à la taille des arbres, et Dalègre s'étonne de la tendre couleur des roses, de leur doux parfum.

Il se regarde par hasard, et, tout honteux de ses habits, que depuis longtemps il ne changeait plus, Dalègre court à son armoire, en tire un élégant gilet, un pantalon printanier, un habit de fantaisie, et y plante une rose à la boutonnière. C'est ainsi qu'il traverse la ville de Nevers ; et cette révolution subite est produite par un violon de faïence.

— J'aurai le violon ! s'écrie Dalègre qui prend pour confidente sa vieille domestique, heureuse de cette transformation, car elle ne supportait qu'avec résignation les acrimonies de son maître depuis la fatale manie de la collection. Hélas ! cet enthousiasme ne pouvait durer. Au bout d'une huitaine, la griserie avait quitté Dalègre qui, maintenant, ne rêvait plus qu'à la succession de Gardilanne, à sa mort par conséquent. Gardilanne était de complexion sèche ; sa passion l'entraînait à l'exercice, la meilleure des hygiènes. Ce n'était pas un collectionneur à s'engourdir dans un vieux fauteuil et à s'atrophier les membres dans une contemplation à la turque. Gardilanne avait des jambes de cerf, fines et maigres. Qui pouvait pronostiquer la fin du collectionneur, dans toute la force de l'âge, et qui savait se sévrer des jouissances dévorantes de la vie parisienne ?

La vie de province s'écoule doucement. Mais combien elle peut devenir pesante quand un homme passionné vit attaché à l'idée d'une succession lointaine ? Gardilanne, eût-il agi méchamment, n'aurait pu inventer de plus cruel supplice pour châtier un rival ? Le violon s'était changé en un boulet attaché à la jambe de Dalègre. Dans le premier moment de son ravissement, il avait renversé l'ordre de sa collection et gardé une place pour y placer le violon. Cette place vide, il fut obligé de la combler, tant elle lui serrait le cœur quand ses regards s'y arrêtaient.

Jadis Dalègre recueillait l'encens des visiteurs à la vue de sa collection, qui lui pesait désormais, car combien n'était-elle pas inférieure aux trésors accumulés des divers spécialistes dont il avait pu manier les céramiques ! Il cherchait bien encore quelques pièces rares, et parfois il en trouvait ; mais la province la plus riche peut-elle rivaliser avec les arrivages de l'hôtel des commissaires-priseurs qui, pendant huit mois de l'année, font sortir des points les plus éloignés de l'Europe des milliards de curiosités à nulle autre pareilles ?

Pour ne pas perdre le courant, Dalègre allait quelquefois dîner à l'hôtel des Voyageurs, certain d'y rencontrer quelque marchand *chineur*, de ceux qui vont en province, s'introduisent résolûment dans les maisons, souvent mis à la porte par les bourgeoises défiantes, mais rentrant par la fenêtre, et fouillant alors la maison de la cave au grenier pour y trouver d'anciens objets curieux abandonnés. Quand il rencontrait un de ces marchands, Dalègre échappait à l'ennui, car cet homme apportait de la poussière de Paris à ses manches.

Dalègre l'invitait à venir visiter sa collec ion, causait céramique, s'entretenait la main, pour ainsi dire, en mettant adroitement sur le tapis son cher violon de faïence, d'autant plus populaire en Europe qu'un jour Dalègre reçut de Gardilanne un Mémoire imprimé à l'occasion du précieux instrument. Un Hollandais, membre de la société *Amicitia*, d'Amsterdam, était venu pour se rendre compte de la céramique française, et comme il avait l'esprit national très-développé, il eut l'audace d'attribuer, dans un journal, l'origine du violon aux fabriques de Delft. Le club des faïences fut vivement ému de cette affirmation, basée seulement sur deux petits crochets croisés, qu'on entrevoyait par l'ouverture des *ff*, que le Hollandais assurait être la marque du célèbre potier Bisbroock.

Le club souscrivit immédiatement pour l'impression d'un mémoire qui devait rabattre l'orgueil du Hollandais, et les adversaires qui, chaque jour, se disputaient avec passion pour Rouen, pour Niederwiller, pour Nevers, pour Marseille, pour les Ilettes et pour Sincey, oublièrent leurs rancunes et se réunirent contre le Hollandais, car il s'agissait avant tout de défendre la France céramique contre une nation rivale qui, pour s'être inspirée de la Chine et du Japon, voulait imposer sa supériorité à toute l'Europe. La ruine de Delft fut décrétée, et une plume habile se chargea de tailler de rudes croupières à l'orgueilleuse Hollande. Un dessin exact du violon de faïence était joint à cette brochure avec les différentes coupes et élévations sur une échelle de dix centimètres par mètre, afin que les curieux de l'étranger pussent examiner si ces dessins élégants et ces personnages finement dessinés avaient quelque ombre de parenté avec les motifs habituels des peintres de Delft. Le mémoire contenait, outre ces questions de forme et de coloris, une con-

sultation d'un savant céramiste de la manufacture de Sèvres qui avait étudié à la loupe le caractère de la pâte, intérieurement, l'endroit où cette pâte ne se trouvait pas recouverte d'émail. L'auteur du mémoire n'hésitait pas à placer le berceau du violon à Nevers; mais c'était surtout dans la partie polémique qu'il triomphait; et les *plaques* hollandaises fournissaient matière à ses railleries, ces plaques en faïence si nombreuses et si vulgaires que les Hollandais, n'en sachant que faire, avaient imaginé d'en mettre jusque dans les étables pour distraire les animaux, croyant meubler leur cerveau d'images plaisantes, et égayer par des scènes de la vie domestique les gros yeux des bœufs accroupis sur la litière.

Dalègre fut ravi et contristé en lisant ce mémoire qui allait vivement populariser le violon de faïence en soulevant l'Europe entière par des polémiques acharnées. Un objet si merveilleux entrerait-il jamais dans son cabinet, et Gardilanne n'oublierait-il pas ses promesses? Avait-il réellement testé en faveur de Dalègre, et un jour ne pouvait-il déchirer son testament pour le remplacer par un autre d'une teneur tout à fait contraire à ses premières intentions? La vie du Nivernais se teintait plus que jamais de gris, et les sons de ce violon qu'il entendait constamment si doux et si cristallins, loin d'opérer le charme attribué à la musique, amenaient sur son visage mille rides creuses où se logeaient la perplexité, l'inquiétude, la jalousie, et jusqu'à la haine.

Dalègre se surprenait à souhaiter la mort de Gardilanne, à en rire aux éclats, car mentalement il examinait son âme pleine d'épanouissements, quand l'idée de la mort de son ami se présentait. Les collectionneurs n'ont pas d'entrailles! Mais ces affreux sentiments étaient punis aussitôt par les propres souffrances que se créait Dalègre.

Un an après la publication du mémoire contre Delft, Dalègre reçut en lisant son journal un coup aussi violent qu'un bœuf dans l'abattoir du boucher. Ce n'étaient que deux lignes dans les Faits divers, mais deux lignes dont chaque lettre était un poison violent. Gardilanne offrait sa collection au Musée du Sommerard; le gouvernement acceptait ce don, ouvrait une salle particulière qui porterait le nom de : Collection-Gardilanne, et, en récompense de ce sacrifice, le collectionneur était nommé conservateur de ses propres richesses. Un vaisseau se serait rompu dans la poitrine de Dalègre, qu'il n'eût pas plus souffert. Tout de suite lui vint à l'esprit l'idée du violon, la pièce la plus importante du cabinet de Gardilanne. Était-il probable qu'il l'en distrairait pour en faire cadeau à un simple collectionneur de province? Il semblait délicat d'en écrire à Gardilanne et de lui rappeler sa promesse; cependant ne fallait-il pas s'en assurer avant l'installation de la collection au Musée de Cluny? Dalègre trouva un biais; ce fut d'envoyer à son ami quelques chaudes paroles d'assentiment pour son généreux dévouement à l'art et sa libéralité si inattendue. Dalègre offrait même de grossir le don de Gardilanne par quelques pièces rares qu'il avait découvertes récemment, disait-il. La vérité est que Dalègre eût donné volontiers à cette heure toutes ses faïences en échange du violon qui lui échappait. Ainsi que tous les collectionneurs, il s'était rassasié la vue de ses faïences pour les avoir trop regardées, trop maniées; elles lui étaient devenues absolument indifférentes. Contre toute attente, Gardilanne ne répondit pas aux offres amicales de Dalègre, dont les soucis augmentèrent d'autant. Pas un remercîment pour son désintéressement calculé, mais dont la trame ne pouvait apparaître aux yeux du célèbre collectionneur! C'était la plus grande malhonnêteté qu'un homme pût subir.

Dalègre en souffrit considérablement, car il se disait que ne pas répondre à sa lettre était une rupture de la part de Gardilanne, qui, ne se souciant pas d'accomplir ses promesses, indiquait ouvertement par ce procédé un changement dans ses anciens projets. Dalègre eut un moment l'idée de partir pour Paris, de reprocher à son ami la perte des illusions qui l'avaient soutenu depuis quelques années, de chercher à l'apitoyer, et de lui faire toucher du doigt les plaies saignantes causées par le violon de faïence; mais, jugeant des autres collectionneurs par lui-même, Dalègre leur trouva le cœur sec, dur, recouvert d'un émail plus froid que celui de la faïence, sur lequel devaient glisser les reproches, les récriminations, les plaintes et les attendrissements.

Les hommes froids ont des douleurs froides plus ravageantes que les chagrins extérieurs. Tout se passe à l'intérieur. Le chagrin agit comme un mineur, travaillant sourdement, sans jamais s'arrêter; et, pour ne pas se plaindre de son mal, l'homme n'entend pas moins les coups redoublés du mineur. Enfermé dans une petite ville sans horizons, n'y pouvant trouver l'isolement, souffrant de questions indiscrètes, Dalègre devint un véritable martyr de la faïence. Il souhaitait la mort, et passait des nuits sans sommeil à la prier de le délivrer de ses maux.

La mort ne vint pas dans la maison du Nivernais. Comme elle n'entendait parler que de faïence, peut-être se trompa-t-elle de porte; car elle saisit brusquement Gardilanne et l'enleva avant qu'il eût installé sa collection au Musée de Cluny. On trouva un matin le célèbre amateur, froid et inanimé dans son fauteuil, entouré des riches objets au milieu desquels il s'était éteint subitement. Dalègre partit immédiatement pour Paris, afin d'assister à l'enterrement de son ami, qui, ne laissant pas d'autre héritier que l'État, avait cependant mentionné Dalègre comme possesseur du violon de faïence.

Dalègre poussa un cri de joie et sentit couler, à l'enterrement de Gardilanne, une larme qu'il aurait fallu sans doute étudier pour connaître de quels sentiments divers elle était composée; mais ce sont des substances particulières que la chimie actuelle est incapable d'analyser.

III

Non-seulement le violon était une pièce unique, mais il possédait une qualité des plus rares en céramique, une virginité dans tout son ensemble du côté de la couleur comme du côté de la forme. Pas de coup de feu, pas de fissure, pas de couleur se jetant hors du chemin qui lui avait été tracé. C'était une pièce *intacte*, d'une valeur inappréciable. A part les cordes, le chevalet et les vis pour monter les cordes, tout le reste du violon était en faïence. Dalègre se rappela la prudence qu'avait apportée jadis Gardilanne à son emballement, et l'instrument, mollement étendu dans sa boîte, fit le trajet de Paris à Nevers sur les genoux de son heureux propriétaire.

Les compatriotes de Dalègre reconnurent à sa mine ouverte et à ses yeux brillants que décidément les soucis s'étaient envolés à jamais pour faire place à des extases rayonnantes. La mort de Gardilanne assurait dix années de plus à Dalègre. Ce n'était plus le même homme; son voyage l'avait rajeuni et son air cordial faisait plaisir à voir. A peine descendu de diligence, après avoir jeté un coup d'œil de mère sur l'enfant de faïence, chaudement blotti dans son lit de coton, il courut la ville pour annoncer cette bonne nouvelle et inviter tous ceux qu'il rencontrait à venir le lendemain voir le violon ravi aux cupidités de la capitale, et installé à jamais dans le lieu où il avait pris naissance. Justement c'était le jour où s'imprimait la petite *Feuille d'Avis de Danel*, un journal grand comme la main, que le propriétaire était embarrassé de remplir. Dalègre alla trouver l'imprimeur Danel et lui raconta les diverses pérégrinations du violon de faïence, dont les journaux de la capitale déploraient la perte. Danel écouta gravement le récit pour s'en bien pénétrer, promit un article sur le violon, alla au café faire ses interminables parties de piquet habituelles, et se plaignit du métier de journaliste dont l'imagination est sans cesse en éveil.

Dalègre rentra chez lui vers les quatre heures, afin d'avoir le temps d'accrocher triomphalement son violon et d'en jouir pendant le dîner. Ceux qui n'ont pas étudié un collectionneur à ses heures de symétrie ne peuvent savoir ce qui se passe dans l'esprit de ces hommes. Rien, dans un cabinet de curiosités, n'étant sacrifié au hasard, ce sont de profondes méditations qui ont déterminé si une pipe chinoise doit être accrochée au-dessus d'un crapaud desséché du Malabar.

Dalègre était méticuleux en pareille matière; il fallait surtout prendre garde d'étouffer le violon par un entassement de céramiques inutiles. Comme le violon avait un décor monochrome, il était important d'éloigner de lui les faïences à peintures éclatantes. Tout dans l'appartement devait être sacrifié au violon, et même Dalègre pensait avec raison qu'il serait prudent de changer la tapisserie de la chambre pour faire ressortir le violon de faïence par une tenture d'un ton neutre, comme aussi la merveille devait se trouver accrochée assez haut pour que les profanes ne pussent y porter la main, et assez bas afin que, monté sur un escabeau, le propriétaire pût la faire admirer sur toutes ses faces.

A six heures, la vieille Marguerite était déjà venue deux fois annoncer le dîner et n'osait plus reparaître, car un geste bref de Dalègre l'avait éloignée comme s'il avait été dérangé au moment de changer la face de l'Europe; il ne changeait que ses faïences de place. Mais les cheveux en arrière, l'œil allumé, la rougeur du teint, témoignaient quelle importance Dalègre apportait à son classement. Il venait de disposer en triangle, au-dessous de l'espace vide réservé au violon, les trois curieuses assiettes à musique, et ne pouvait s'empêcher d'admirer son invention pour avoir rapproché de l'instrument les canons à troix voix du sieur de Mondoville, se demandant si les dames qui visiteraient son cabinet ne seraient pas choquées des paroles un peu salées de la brunette qui commence vivement :

Croyez-vovs qu'Amovr m'attrappe?...

Mais les collectionneurs ne jouissent-ils pas de licences à nul autre permises? L'air de cette *brunette* était réellement si gai, que Dalègre, qui avait quelque teinture de musique, n'y put tenir, et se mit en devoir de monter immédiatement le violon dont il n'avait jamais entendu les sons qu'en rêve.

Le jour commençait à baisser. Dalègre appela sa servante, qui accourut, croyant qu'il fallait servir le dîner; mais il n'était guère question de repas. Dalègre voulait seulement se régaler de musique, et un peu de lumière pour l'instant était sa seule préoccupation. Tout en grommelant contre la faïence, Marguerite apporta une lampe et sortit en annonçant que le dîner ne serait pas mangeable. Dalègre avait autre chose à penser. Il lui fallait monter le violon dont, par précaution, il avait desserré les clefs pour ne pas tendre inutilement les cordes pendant le voyage, et il se mit en mesure de l'accorder comme un instrument ordinaire. Les cordes à peu près tendues, Dalègre prend un archet (non pas en faïence, mais un vrai archet) et veut tirer des accords; mais les sons sourds et étouffés démontrent que le chevalet est mal ajusté. Dalègre le pose sur la table de dessus comme sur la table de sapin d'un véritable violon, et cette opération l'oblige à tendre de nouveau les cordes.

Tout à coup un horrible craquement se fait entendre, la table de faïence crie, éclate en morceaux, tombe, se brise, et Dalègre, les cheveux hérissés par la frayeur, reste avec le manche de l'instrument dans la main. Une seconde il devint muet. La fureur s'empare de lui; il pousse un cri terrible, jette avec rage par terre ce tronçon, et, devenant fou furieux, se rue contre toutes les faïences accrochées aux murs. La vieille servante accourt en entendant ce bruit, trouve son maître hors de lui, les yeux injectés de sang, les mouvements convulsifs, frappant de tous côtés à coups redoublés et amenant à chaque coup un nouveau désastre. Elle veut s'emparer de lui. Dalègre ne la reconnaît plus, se collète avec elle, rencontre un bahut chargé de poteries rares, accule sa servante contre ce meuble, qui tombe avec un épouvantable bruit de vieux bois brisé, mélangé aux plaintes des faïences fracassées.

Le cabinet donnait sur la rue; la vieille servante crie au secours. Les voisins accourent en foule, achèvent d'écraser sous leurs pieds les morceaux épars de cette collection si précieuse; et quand, après de nombreux efforts, on parvient à s'emparer de Dalègre, il ne reste plus traces de ce qui fit sa joie et son chagrin pendant cinq ans. On pense quelle rumeur cet événement occasionna dans la ville : l'alarme est donnée, les pompiers eux-mêmes accourent, et il s'en fallut peu que le tocsin ne sonnât; mais les traces de ce désastre ont été consignées dans la petite *Feuille d'Avis de Danel*, où les historiens de la céramique pourront l'aller consulter (année 1860, 15 mars, n° 29, première page, seconde colonne). Daniel s'était mis réellement en frais d'imagination pour suppléer aux connaissances céramiques dont il n'avait aucune teinture. Dalègre y était traité « d'un de nos plus estimables concitoyens, » attaqué subitement d'une fièvre chaude qui avait donné des inquiétudes d'abord, mais « qu'un de nos plus habiles praticiens de la cité » répondait de dissiper.

Quoique Dalègre eût renoncé, depuis près de cinq ans, au monde et aux plaisirs de la société, la ville le plaignit vivement, à l'exception toutefois du spirituel avocat Balandrau, qui, ne sachant résister au plaisir de faire une plaisanterie, lança le soir au café un mot sur l'accident.

— Dalègre, dit-il, est tombé en *défaïence*.

Ces gens d'esprit n'ont aucune pitié! Mais la tante de Dalègre et sa cousine furent les premières à s'installer auprès de son lit pendant le grand mois que durèrent les troubles du cerveau qu'on craignait de voir persister.

Au bout d'un mois, Dalègre, pâle, amaigri, se réveilla comme d'un rêve affreux qui avait duré trop longtemps et pendant lequel étaient venus se représenter en une suite de tableaux bizarres les pensées et les faits qui l'avaient tenu cinq ans sous leur empire.

La faïence lui apparaissait sous la forme d'une sorte de mandragore affreuse, planant au-dessus de la France, ayant ses pattes appuyées à la fois sur Rouen, Strasbourg, Moustiers et Nevers, malheureuses villes qu'elle tenait sous sa domination. Les habitants de ces villes étaient eux-mêmes des êtres en faïence, brillants et polis, mais qui, pour ne pas gâter leur émail, étaient obligés de n'avoir aucun rapport entre eux. C'étaient des êtres froids, condamnés à l'égoïsme, ne parlant pas, vivant dans une absolue immobilité et craignant la mandragore. Par des difficultés qui se présentent journellement entre les empires les plus liés en apparence, les diverses villes se battaient entre elles, et une rivale jalouse, Delft, en profitait pour imposer ses lois. Mille tableaux singuliers se déroulaient ainsi dans l'esprit de Dalègre, jusqu'au jour où succèdent à ces cauchemars des soins de toute espèce, un renouvellement de santé, un rappel a la vie, l'assistance de deux femmes pleines de dévouement, dont la plus jeune ne cache pas le vif intérêt qu'elle porte à son cher malade.

Trois mois après, Dalègre, complétement rétabli, épousait sa cousine et devenait le modèle des époux. Les enfants ne manquèrent pas à cette union, et Dalègre, attendri en regardant l'*émail* des yeux de ses jolis enfants, la transparence de leur teint, le gai *pinkulur* de leurs joues, disait à sa femme chérie quelles illusions de bonheur cherchent au milieu de niaiseries du passé les collectionneurs qui se privent des tendresses domestiques et sentent tous les jours leur âme se racornir, leurs meilleurs sentiments s'ossifier.

CHAMPFLEURY.



Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

On a beaucoup travaillé depuis quelques jours; la saison, retardée par mille causes, mais principalement parce que le temps est très-doux et qu'on prolonge le séjour à la campagne et dans les châteaux, amène enfin les plus indifférentes à faire des commandes. Beaucoup de robes de ville et quelques toilettes de soirées nous ont été montrées dans les salons de madame *Paul*, 41, rue Lafayette. Cette couturière de premier rang a fait de très-jolies robes de satin. La guipure Cluny enrichie de perles est ici presque obligée; le satin la fait valoir et lui sied mieux que tout autre ornement.

On se sert aussi des franges en garniture de robe de soie et l'or se glisse dans une foule d'ajustements. Les femmes y ont pris goût; comme avant tout il faut les contenter, passons-leur cette fantaisie.

Madame Paul affectionne les robes taillées à pointes très-accentuées; sa coupe hardie réussit à ravir les traînes fuyantes et elle sait poser sur les côtés des garnitures habilement dessinées que l'on remarque et qu'on loue dans tous les salons.

Nous trouvons dans nos notes de la semaine les costumes suivants: robe de satin vert émeraude, jupe terminée dans le bas par une corde or et vert. Un haut volant de Chantilly est posé un peu au-dessus, tourne derrière la robe et remonte de chaque côté; il ne s'en trouve pas sur le devant. La même dentelle plus étroite monte de chaque côté de la taille de manière à former des épaulettes; elle redescend derrière en indiquant la cambrure du corsage. La corde tressée est accompagnée par des anneaux d'un goût exquis.

Une autre toilette, jupe et casaque, est de velours noir, très-richement décorée par des étoiles de passementerie et jais et de la guipure noire perlée de jais.

Une robe (toilette du matin) est de Lindsay jaspé noir et blanc. La jupe de dessous est garnie d'un volant plissé surmonté d'un velours noir; la seconde jupe est relevée par des bandes de velours et des gros choux assortis. La casaque, de forme un peu courte, est entourée d'une bordure étroite en astrakan frisé noir et gris; cette bordure se répète aux manches et aux poches; le tour du col a un collet pareil.

Une toilette du soir, terminée hier par madame Paul, nous a paru ravissante; la voici: robe de taffetas rose et blanc à larges rayures égales, le rose *très-vif;* jupe à traîne bordée d'un câble perlé. Seconde jupe plus courte de quelques centimètres et faisant aussi la traîne; celle-ci est de mousseline blanche très-claire et laissant voir la jupe de soie; elle est entourée de festons très-accentués, suivis par une délicate passementerie de soie rose à perles blanches. Le corsage, de taffetas, est décolleté en carré avec intérieur d'une guimpe de guipure perle. Une ceinture de large taffetas rose s'attache devant par une agrafe de perles blanches; elle a des pans qui tombent de chaque côté et sont terminés par une frange de perles.

Pour cette toilette, commandée par madame la marquise d'A. — madame Antonie, la gracieuse voisine de madame Paul, a fait une coiffure de roses pompons enchaînées de colliers en perles d'une grande fraîcheur et d'une ravissante originalité.

On passerait beaucoup de temps dans les salons de madame *Antonie* s'il fallait décrire seulement la moitié des nouveautés qui apparaissent chaque jour. Les coiffures de théâtre ou de soirées et surtout les chapeaux de cette habile faiseuse sont guettés par la chronique des modes, qui arrive souvent trop tard.

Nous citerons des chapeaux de différents genres: capote de velours froncé, décorée de guipure et camées antiques retenus par des chaînettes. Chapeau de peluche marabout, rose ou blanc, orné de fleurs de velours; intérieur en bandeau semé d'étoiles d'or pour théâtre. Capotes de tulle et satin, *forme Empire*, ornées de fleurs et blonde.

Madame Antonie a fait pour une charmante étrangère, partie pour Nice ces derniers jours, trois chapeaux ravissants que nous désignons comme modèles.

Le premier, de velours *regina*, à bavolet Empire, avec voilette de blonde tombant sur le côté gauche. Touffe de plumes panachées noir et blanc. Intérieur en bandeau empire avec trois camées noir et argent. Brides de satin regina à filet argenté.

Le deuxième, de satin blanc bouillonné, forme fanchon; garniture de peluche rose, semée d'un pointillé d'or; sur le côté un nœud de dentelle pailletée; à l'intérieur une rose cent-feuilles glacée de rosée; joues de tulle pailleté d'or; brides de satin blanc.

Le troisième, de dentelle noire, composé en apprêt de Chantilly posé sur du ruban bouton d'or. Bavolet formant trois pointes aiguës entourées, ainsi que la passe, par une corde d'or; à chaque pointe un gland soie et or. A l'intérieur un bandeau de velours noir avec trois boutons d'or mat. Brides de velours noir.

Nous avons souvent occasion de nous extasier devant les merveilles de la lingerie. Certainement à aucune époque il ne s'est rien fait d'aussi charmant que la lingerie actuelle.

On voit toutes les semaines dans les magasins de mesdames *Noël sœurs, à la Couronne royale*, 51, rue du Bac, des expositions de trousseaux dont tous les détails sont soignés avec une rare perfection. Mesdames Noël, qui ont la plus grande partie de leur clientèle dans le faubourg Saint-Germain, ont conservé toutes les traditions du beau linge, et nous pourrons en convaincre nos lectrices par la description du trousseau d'une charmante future marquise: nous n'entreprendrons cette tâche que dans quelques jours; en attendant, qu'on nous permette une petite observation.

Depuis quelques années plusieurs magasins se sont mis à tenir tous les genres d'articles. On trouve sur divers points de Paris, réunis dans d'immenses locaux, les étoffes de tous genres, les châles, les dentelles, la lingerie et la confection, voire même les fourrures, les parapluies, les ombrelles, la chaussure, des sacs, des porte-monnaies, etc., etc.

Ceci nous paraît une grave inconséquence. Passe pour le mélange des étoffes de toutes qualités: ceci constitue le commerce de la nouveauté; mais des trousseaux, du linge de table, des confections, des robes toutes faites, des fourrures, voilà ce que nous trouvons d'une hardiesse répréhensible, et tous les gens de bon sens seront de notre avis. — A chacun son métier, dit la sagesse des nations, et, bien qu'on nous objecte que dans toutes les grandes maisons il y a un chef de rayon pour chaque spécialité, nous n'admettrons jamais que, lorsqu'on veut de tout, on peut également soigner chaque chose; nous voyons le contraire tous les jours. Ceci nous porte à conclure que cette agglomération est la perte du bon goût en même temps que la ruine du commerce. Nous engageons nos lectrices à rester

fidèles aux spécialités, à choisir leurs fourrures chez un fourreur, leurs robes et leurs confections dans des maisons spéciales, leurs trousseaux et leurs layettes à la *Couronne Royale*.

Une maison qui nous plaît, c'est le *Comptoir des Indes*, 29, boulevard de Sébastopol. On n'y trouve que du foulard. Mais aussi quel admirable choix de robes pour toutes les heures du jour, depuis la robe de chambre à dessins cachemire jusqu'à la robe de soirée! quel choix de cache-nez, unis ou illustrés des motifs en vogue, de cravates de tous genres, de foulards de poche à dispositions orientales et aux plus riches couleurs!

A l'heure où nous écrivons ces lignes, le Comptoir des Indes a fort à faire pour répondre à toutes les exigences des demandes d'étrennes. Au mois de janvier, les robes de soirée l'occuperont aussi; ce qui nous prouve qu'une spécialité, quand elle est connue, suffit à faire la fortune d'une maison et qu'il n'est pas nécessaire de cumuler pour se placer en première ligne.

La maison du *Régent*, boulevard de la Madeleine, 7, est véritablement une maison de confections. Nous y avons trouvé, depuis le commencement de la saison, des modèles tout à fait inédits que nos lectrices ont pu juger, grâce à nos descriptions et surtout à nos dessins.

En ce moment on voit chez M. Boudet de ravissantes sorties de bal; l'instant est venu de les jeter sur les épaules de nos charmantes danseuses. Le cachemire blanc brodé à l'Orientale, avec frange et doublure piquée de satin blanc, est l'article de haute nouveauté, véritable succès de la saison.

Nous avons parlé des coiffures en cheveux dans un de nos derniers articles; désignons des ornements, car les cheveux ne suffisent pas en coiffure de bal.

Une très-jolie innovation de madame *Léontine Coudré*, maison Tilman, rue de Richelieu, 104, consiste en des apprêts de velours recouverts de petites fleurs attachées les unes près des autres. Les pâquerettes sur velours bleu ou ponceau sont d'un délicieux effet.

Les traînes en fines guirlandes de lilas, volubilis, pois fleuris, jasmin, pervenches de velours et autres plantes à tiges souples sont également préparées par madame Coudré pour les coiffures à chignon frisé. Les jeunes femmes renoncent volontiers à se coiffer avec des bijoux et elles ont raison, car les fleurs leur vont bien mieux. Et en fait de bijoux il faut du véritable, parce que l'imitation devient de jour en jour plus extravagante.

On portera beaucoup de fleurs en agrafe sur les doubles jupes de tulle, crêpe ou tartalane.

Nous rappelons à nos lectrices qu'elles peuvent s'adresser en toute confiance à la maison *Périnaud*, Teinturerie européenne, boulevard Poissonnière, 26, pour la teinture en toutes nuances de leurs robes de soie. Les robes de gaze Chambéry peuvent être teintes *toutes faites*. Les procédés scientifiques de M. Périnaud ont des résultats merveilleux dont nous pouvons garantir la complète réussite.

A la Reine des abeilles, maison Violet, rue Saint-Denis, 317, fournisseur de S. M. l'Impératrice, on demande les talismans de la beauté. Ils servent de titre à un charmant petit ouvrage composé par M. Claye et que toutes les femmes devront lire. Mais en donnant des conseils sur la conservation de la beauté, M. Claye peut nous indiquer le moyen d'y parvenir; il lui suffirait d'ordonner l'emploi de l'eau et de la crème de beauté de l'Impératrice; de la pommade duchesse pour parfumer les cheveux, de la crème Sévigné pour les faire bouffer et onduler, du savon de Thridace pour les soins journaliers de la toilette, et de la crème Pompadour, préservatif certain contre les rides et les gerçures du teint.

Comme la parfumerie de la Reine des abeilles est connue dans le monde entier, elle se recommande toute seule et, quand on a lu les Talismans de la beauté, on vient bien vite à la source qui peut revendiquer le nom de Fontaine de Jouvence.

Marguerite DE JUSSEY.

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE

La mort du roi Léopold a fait envoler les derniers plaisirs de Compiègne, non-seulement en raison des crêpes funèbres que cette mort jette sur les toilettes brillantes, mais surtout par les préoccupations graves qu'entraîne cette perte qui... Mais, halte-là! ceci n'est point mon domaine, j'ai presque l'air de vouloir friser la politique, et Dieu sait quelle gaucherie j'apporterais à une semblable coiffure; aussi je rentre bien vite chez moi, et si je veux vous parler du roi défunt, je me bornerai à vous dire que non-seulement c'était un fort bel homme, mais encore un très-galant chevalier; il professait le culte des dames, et sur leur beauté il établissait des règles invariables.

— Pour être jolie, disait-il, la femme n'a besoin que d'un je ne sais quoi qui la rend charmante; mais pour être belle, c'est toute une autre gamme à jouer, ajoutait-il gravement, car la beauté se compose de dix choses, lesquelles choses se divisent chacune en trois parties; ainsi il faut:

Trois choses noires: les yeux, les sourcils et les cils.
Trois blanches: la peau, les dents et les mains.
Trois choses roses: les joues, les lèvres et les ongles.
Trois longues: le corsage, les cheveux et les doigts.
Trois larges: la poitrine, le front et les hanches.
Trois étroites: la bouche, la ceinture et le pied.
Trois grosses: le bras, le mollet et.....
Trois busquées: le nez, les reins et les sourcils.
Trois rondes: le sein, le cou et le menton.
Trois petites: le pied, la main et l'oreille.

Hélas! hélas! hélas! quelle est la femme qui peut soutenir un semblable programme, qui, du reste, est renouvelé des Grecs; car c'est très-exactement celui qu'avaient tracé les anciens. Aussi, amies lectrices, contentez-vous d'être charmantes sans vouloir prétendre à mieux; le mieux n'est-il pas l'ennemi du bien, à ce qu'on dit?

Léopold, tout roi qu'il était, ne dédaignait pas d'être poëte aussi à ses moments perdus; seulement, comme Louis XIV, ses vers n'étaient pas si bons que sa politique, du moins à ce que disent, aujourd'hui qu'il est mort, les gens qui ont eu l'honneur de connaître les inspirations de sa muse, et ce qu'on ne disait pas alors qu'il était encore sur terre. La vérité ne commence à se montrer pour les rois qu'après leur mort.

Mais puisque me voici sur le terrain des muses, laissez-moi vous parler d'une poésie ravissante de M. Alfred Nettement, poésie pour laquelle une jeune et charmante artiste, mademoiselle Eugénie Mathieu, a fait une délicieuse musique.

Mademoiselle Eugénie Mathieu est née artiste, et comment eût-il pu en être autrement? son père est un peintre de talent et sa mère grave et fait le pastel d'une façon merveilleuse. Mais Eugénie a rejeté les pinceaux et le burin pour se donner



Planche 38.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

Chapeau. Modèle de la maison Alexandrine, rue d'Antin, 6.

(Voyez la description, page 3 de la couverture.)

à la musique ; et comme ses parents, quoique bien jeune encore, elle s'y est fait déjà une place à part. Ainsi Jules Lefort chante partout et avec un véritable succès ses mélodieuses compositions. Il faut dire aussi qu'elle sait bien choisir ses paroles, ce qui n'est pas un petit talent.

En voulez-vous pour preuve quelques vers des *Larmes d'un ange*, cette légende qu'Alfred Nettement, dont la plume ne laisse jamais tomber que des perles, a écrite pour elle?

Le sujet de cette légende est ceci : Un enfant se mourait et près de lui venait de descendre l'ange chargé par Dieu de recueillir les âmes de ses élus pour les porter au pied de son trône éternel. La mère du pauvre enfant, éperdue et désespérée, priait et pleurait en couvrant de baisers les petites mains déjà glacées de son fils. L'ange

« S'inclinait vers l'enfant et l'appelait tout bas,
» Mais l'enfant ne le suivait pas.
» — Bon ange, disait-il, laisse-moi sur la terre,
» Des millions d'anges comme toi
» Sont avec Dieu. Ma pauvre mère,
» Ici, pour l'aimer, n'a que moi. »

Alors l'ange dépeint à l'enfant toutes les joies, toutes les merveilles, toutes les splendeurs qu'il verra dans le Ciel et veut l'entraîner avec lui; ce à quoi le petit malade répond d'une voix plaintive :

« Mon bon ange, je vois les larmes de ma mère
» Qui n'a que moi pour la chérir;
» Par pitié, laisse-moi sur la terre,
» Je suis trop aimé pour mourir. »

L'ange s'attendrit à ces paroles et une larme, tombant de ses yeux sur le front de l'enfant, le fait renaître comme la rosée tombant sur une fleur, et il s'envole vers le ciel en disant :

« Ami, Dieu le permet, reste donc sur la terre.
. . . .
» C'est aimer Dieu, qu'aimer sa mère,
» Je repars seul : Frère, au revoir ! »

Maintenant imaginez-vous entendre ces délicieuses paroles accompagnées par une musique suave, chantées par cette voix de Jules Lefort qui porte si bien à l'âme, et demandez-vous quel effet elles doivent produire?...

Paris est triste, crotté et froid, l'ennui y a succédé au choléra et chacun en est à se demander comment il passera son hiver : aussi j'ai bien envie de fuir mon pays et de m'envoler avec vous vers des climats lointains.

— Pour où? — allez-vous me demander, tout effrayées.

— Eh bien, pour Rome, si vous voulez bien le permettre; car, à l'occasion des fêtes de Noël, les fêtes y sont aussi brillantes que pour les fêtes de Pâques.

A Rome, dès le commencement de décembre, dans toutes les maisons on travaille pour organiser la crèche de Noël, on élève des rochers, on crée des perspectives, on confectionne des chaumières, des bergers et des troupeaux, on bâtit Bethléem enfin; et vous ne sauriez croire combien les Romains se montrent adroits, intelligents, remplis d'art, de sentiment et de poésie dans ces créations qui nous semblent enfantines. On reconnaît qu'ils naissent artistes quand on voit jusqu'à quel point ils s'entendent à distribuer la lumière, à produire des lointains, des raccourcis, des oppositions, en un mot, à amener des effets vraiment merveilleux dans ces créations légères.

Et il ne faut pas croire que ce soit seulement dans les maisons aisées que se confectionnent ces crèches : on en fait également chez les plus pauvres. Les ouvriers se cotisent entre eux, suppléant par leur adresse à l'argent qui leur manque.

A cette occasion, tous les gens de la campagne viennent à Rome et il y a quelque chose d'édifiant et de touchant, tout à la fois, à voir ces antiques Pélasges marchant par groupes de quatre ou cinq, avec leurs chapeaux pointus entourés de rubans de toutes couleurs, avec leurs longs cheveux bouclés flottant sur leurs larges épaules, leurs sandales nouées sur leurs jambes nerveuses, avec leurs casaques à longs poils de chèvre, s'agenouillant devant les petites crèches qui sont élevées dans les rues, comme chez nous les petites chapelles lors de la Fête-Dieu; puis après avoir récité à l'enfant Jésus un petit discours dans cette belle langue romaine si mélodieuse et si suave, ces bons montagnards des Abruzzes embouchent leurs cornemuses et leurs musettes et font entendre un certain charivari, qu'ils croient mélodieux, reprenant de temps en temps en chœur comme refrain ces paroles d'un noël national dont le rhythme est assez doux à entendre :

« Fa la nouna, o bel bambino,
» Fantulino,
» Fa la nouna, o re divino. »

et comme tous les passants chantent avec eux le même refrain, d'un bout de la ville à l'autre on entend cette assourdissante musique.

Le soir, toutes les crèches sont illuminées *a giorno* et tout le monde peut entrer, n'importe dans quelle maison, pour faire l'adoration à l'enfant Jésus de la famille. On lui apporte des fleurs, des bonbons, des gâteaux ; les petites filles habillées de blanc, portant sur la tête des couronnes, viennent lui réciter un compliment, puis toutes chantent en chœur des hymnes et des cantiques.

Ces soirs-là, on se visite réciproquement les uns les autres : c'est le moment des réconciliations de familles, on se donne le baiser de Noël; c'est aussi le moment des cadeaux et des étrennes. Puis le soir de Noël la ville entière fait le *cenone* (réveillon), et c'est seulement dans la qualité et dans le prix du poisson que consiste la différence, car le plat de macaroni aux anchois frits avec du thym ne manque pas plus que l'oie ce jour-là sur une table anglaise.

Nous voici de retour chez nous, aimables lectrices; vous le voyez, le voyage n'a pas été long, mais avant de nous quitter, permettez-moi, suivant l'usage romain, de vous souhaiter *la Noël*, ce que je fais du meilleur de mon cœur.

Comtesse DE BASSANVILLE.



PÊLE-MÊLE

La Cour est rentrée à Paris, et l'on annonce de toutes parts la reprise des fêtes qui sont le lot accoutumé de l'hiver. Il est certain qu'on a commencé à danser au faubourg Saint-Germain.

Un des plus beaux hôtels de la rue Saint-Dominique a ouvert le feu l'autre semaine par un bal mirifique, où, au dire du chroniqueur de l'*Époque*, le confesseur de la maison fit un mot après une courte apparition. Devant la pléiade des belles décolletées qui frappèrent son regard à son entrée dans les salons, le prêtre battit en retraite. Tandis qu'il reprenait au vestiaire le tricorne qu'il avait confié à un valet de pied, le maître de la maison vint à lui :

— Comment, vous vous retirez, monsieur l'abbé ? lui dit-il.

— Oui, répliqua le saint homme, je suis chassé de chez vous *par les épaules*.

***

Le monde élégant s'occupe toujours beaucoup du mariage de la princesse Anna Murat, et les femmes s'inquiètent naturellement de la corbeille. Elle serait, parait-il, extrêmement riche en dentelles. L'impératrice Eugénie a peu de goût pour la dentelle, et c'est à peine si elle en admet çà et là dans ses toilettes. Mais la jeune princesse, qui est brune comme une Andalouse, aime beaucoup cet ornement, et le duc de Mouchy s'est efforcé de la satisfaire. La corbeille contiendrait les plus beaux échantillons en ce genre de la triple industrie de la France, de la Belgique et de l'Angleterre. Mais la merveille, le bijou, —historique,—de cette corbeille serait, dit-on, un petit coffret aux fines ciselures, comme le XVI[e] siècle savait si bien les fouiller dans l'or ou dans l'ébène, et renfermant... les langes très-authentiques de Henri IV.

***

Les travaux du nouvel Opéra de Paris marchent assez vite pour que l'édifice soit achevé en 1867 ; mais l'intérieur sera-t-il prêt assez tôt pour que la nouvelle salle soit inaugurée en même temps que l'Exposition? Cela est douteux.

Les colonnades seront superbes; on y emploie des marbres violets du Jura, des marbres de Suède, d'Alep, le granit rose d' Écosse, le granit vert des Vosges, le jaspe du mont Blanc.

Un journal cite à ce propos un joli mot de Napoléon I[er]. Comme un de ses ministres lui demandait un jour un crédit assez considérable pour l'Opéra, Napoléon refusa.

— Mais, sire, dit le ministre, l'Opéra est la gloire de la France.

— Vous vous trompez, repartit l'Empereur : c'est le Théâtre-Français, où l'on joue Corneille, Racine et Molière, qui est la gloire de la France; l'Opéra n'en est que la vanité.

***

Un journal littéraire parisien, l'*Événement*, raconte ainsi une scène des plus plaisantes, une vraie scène de comédie qui se passait un de ces derniers jours sur l'escalier d'un des plus beaux hôtels de la rue Blanche.

La maison est occupée, au premier, par le propriétaire et sa femme, heureux d'habiter leur immeuble ; au second, par un vieux garçon fort riche.

Un jour, à midi, le monsieur du premier montait, le monsieur du second descendait ; l'un et l'autre paraissaient d'une humeur massacrante. Ils se rencontrent à moitié chemin sur l'escalier.

— Monsieur, dit le locataire au propriétaire en le saluant poliment, je descendais chez vous.

— Et moi, monsieur, répond le propriétaire en saluant à son tour, je montais chez vous.

— Je vais vous donner congé.

— J'allais vous prier de me rendre mon appartement.

— Vous ne faites, madame et vous, que tapoter nuit et jour sur un mauvais piano ; ça n'est pas tenable.

— Vous bousculez tous les meubles de votre chambre, quand ma femme et moi nous faisons de la musique ; c'est intolérable.

— Votre musique est déplorable.

— Vous avez l'oreille fausse.

— Je me vante cependant d'avoir toujours passé pour un assez bon musicien, et d'avoir fait mes preuves en ce genre en Italie, où mon nom est assez connu.

— Alors, monsieur, c'est que vous n'avez pas pu, à travers notre plafond, saisir les nuances.

— C'est possible, monsieur.

— Si vous vouliez nous faire l'honneur, à madame et à moi, de venir nous écouter de plus près?

— Avec grand plaisir.

Aujourd'hui l'harmonie est rétablie, et chaque jour la maison retentit de trios sympathiques. Ce que c'est que de s'entendre!

***

Si le fait suivant est vrai, le filou qui en est le héros est un homme hardi et d'imagination.

Ces jours derniers, un monsieur à bottes luisantes, chaîne de cou, habit brossé, gants jaunes, pénétra chez un pâtissier de la rue Vivienne.

— Que demande monsieur ?

— Cent cinquante brioches.

— Diable ! c'est une fourniture *conséquente*. Monsieur ne veut pas cela tout de suite ?

— Dans trois heures, au plus tard.

— Suffit; monsieur laisse-t-il des arrhes?

— Toujours. Voilà six francs. Dans trois heures, c'est entendu.

— Dans trois heures.

En face du pâtissier, il y a un tailleur non moins célèbre dans son genre que son vis-à-vis le pâtissier dans le sien. Le même jour, chez le tailleur entre un élégant qui lorgne, zézaie et porte des breloques. En entrant, il porte les yeux sur la plus belle pièce du magasin; il examine, palpe, marchande et fait le prix : « Cent vingt-cinq francs, écus, sans escompte. »

Le monsieur endosse le vêtement, et prie le tailleur de vouloir bien prendre la peine de traverser le boulevard; il a un recouvrement à faire chez le pâtissier, les cent vingt-cinq francs vont être passés au tailleur de la main à la main. Les voilà tous deux chez le gâte-sauce. Le monsieur prend la parole :

— Eh bien ! mon cher, êtes-vous en mesure?

— Pas encore. Il n'y a pas tout à fait trois heures.

— Combien de temps vous faut-il donc?

— Oh! dix minutes au plus.

— J'ai affaire, je repasserai. Seulement, sur les cent cinquante qui me reviennent, vous allez en compter cent vingt-cinq à monsieur qui les attendra.



— C'est l'histoire de quelques instants. Que monsieur veuille bien s'asseoir.

Le voleur détale, le tailleur s'assied. Au bout de dix minutes, le pâtissier, exact et scrupuleux, comptait au tailleur cent vingt-cinq brioches et lui présentait une petite note de 19 fr. Vous voyez d'ici la figure des deux industriels quand on en arriva à une explication.

⁂

De nos jours, certains de nos romanciers et écrivains ont porté très-haut les revenus de leurs œuvres.

Le *Constitutionnel* a payé 100 000 francs les dix volumes du *Juif-Errant*.

Les *Débats* ont donné 160 000 francs des *Mystères de Paris*.

On a été, à cette époque des succès inouïs des romans de Dumas et d'Eugène Sue, jusqu'à donner 1 fr. 25 c. de la ligne, chaque bout de mot comptant pour une ligne.

Tout récemment, on avait imaginé de payer, à la *Presse*, la *San Felice* A LA LETTRE. Le roman, qui a neuf volumes, rapportait 2 centimes par lettre à son auteur.

Les *Mémoires du Diable* ont rapporté 50 000 francs à Frédéric Soulié.

En revanche, le premier roman de madame Sand, en collaboration avec J. Sandeau, leur fut payé 400 fr., et *Indiana*, de madame Sand seule, ne fut vendu que 1000 fr. Aujourd'hui la *Revue des Deux-Mondes* paye madame Sand à raison de 500 fr. la feuille, et les revenus de ses œuvres s'élèvent, bon an, mal an, à 40 000 fr.

M. Hugo, qui vend aujourd'hui ses poésies à peu près 7 fr. le vers, ne put tirer, en 1823, de son roman *Han d'Islande*, que la somme de 300 fr.

Dans les journaux, certains écrivains touchent de fort beaux appointements. Chaque feuilleton de Janin lui vaut 250 fr., et il est des bulletiniers politiques qui reçoivent annuellement jusqu'à 12 000 fr. La *Revue des Deux-Mondes* payait G. Planche à raison de 250 fr. la feuille.

Enfin, et c'est là un signe fatal du temps, savez-vous ce qu'ont rapporté, jusqu'à ce jour, à leur éditeur les *Mémoires de Thérésa?* Un peu plus de *vingt mille* francs !

⁂

Un officier de marine racontait dernièrement ce trait de mœurs. Il avait accepté quelques services d'une princesse océanienne. Il désirait lui offrir un cadeau, un petit souvenir.

— Demandez, lui disait-il, je suis riche.

— Donnez-moi des souliers.

— Accordé. Ensuite ?

— Oh ! quelque chose dont j'ai bien envie ; mais ce serait de l'indiscrétion... C'est trop... je n'ose pas.

— Madame, je vous en prie !...

— Eh bien ! donnez-moi...

— Parlez.

— Donnez-moi... un baril de morue !...

⁂

Deux chefs indiens, Little Six et Medicine Bottle, condamnés à mort pour leur participation aux massacres du Minnesota, en Amérique, attendent leur exécution au fort Snelling. Quand on leur a annoncé qu'ils devaient se préparer à subir leur peine, on leur a demandé s'ils ne craignaient pas la mort.

Little Six a répondu, en prenant une pose dramatique :

« — Je l'ai déjà dit, le Grand-Esprit m'a mis sur la terre pour me conduire comme un homme, et j'ai toujours obéi à la voix du Grand-Esprit. Je n'ai jamais tué personne que sur le sentier de la guerre, hors de là j'ai été aussi inoffensif qu'une femme. Si l'on doit me tuer, je suis prêt, et j'ai hâte de rejoindre les ancêtres. Mon nom est connu de tout le monde et brillant comme un rayon du grand œil. Je suis un pivot et j'attends que le pivot tourne. »

Medicine Bottle, plus solennel encore, a dit :

« — Je n'ai jamais eu peur de la mort et je ne la crains pas davantage aujourd'hui. Le Grand-Esprit m'a envoyé quand il lui a plu, il me rappellera quand il lui plaira. C'est son affaire, non la mienne. Je suis un homme, rien qu'un homme, tout un homme. »

⁂

On annonce que mademoiselle Vitali, l'une des artistes en vogue du Théâtre-Italien, est sur le point de renoncer à la scène. Elle va épouser, assure-t-on, un homme du meilleur monde qui est plusieurs fois millionnaire, ce qui a fait dire à quelqu'un :

— La Patti gagne des millions, et mademoiselle Vitali les épouse.

THÉATRES

Le Théâtre-Français a vu se déchaîner, à propos d'*Henriette Maréchal*, de MM. de Goncourt, les tempêtes et les tumultes qui ont marqué les premières représentations du *Tannhauser*, de *Gaëtana* et des *Deux Sœurs*. Une fois de plus, on a vu se produire des hostilités de parti pris qui ont failli emporter la pièce dès le premier soir ; sans respect pour l'art, pour d'éminents comédiens, pour des écrivains de talent, une portion du public, faisant acte d'intolérance et d'injustice, s'est efforcée d'empêcher la représentation, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les émeutiers ont prétendu agir au nom de la liberté, de l'art pur et du respect dû à la maison de Molière !... C'est incroyable.

En réalité, l'œuvre de MM. de Goncourt ne méritait...

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

MM. de Goncourt ont marqué leur place dans la littérature par de sérieux et remarquables travaux, qui leur donnent droit à la sympathie et à l'attention bienveillante du public. Leur drame, œuvre de début au théâtre, est à la fois une tentative et une erreur, et l'on peut dire que les belles pages qui s'y rencontrent, comme autant de perles égarées, ne suffisent pas à en racheter les défauts. Pourtant, cela valait la peine d'être entendu et sérieusement jugé.

Nous n'entrerons pas dans l'analyse du sujet, qui nous paraît d'une moralité douteuse ; mais, en souhaitant sincèrement à MM. de Goncourt un peu plus de bonheur dans l'avenir, nous les féliciterons d'avoir trouvé dans mesdames Arnoult Plessy et Victoria Lafontaine, aussi bien que dans MM. Delaunay, Got, Lafontaine et Bressant, des interprètes d'un courage et d'un talent au-dessus de tout éloge.



L'événement de la semaine, en ce qui concerne la critique musicale, c'est le *Voyage en Chine*, opéra en trois actes de MM. Labiche et Delacour, musique de M. F. Bazin, représenté à l'Opéra-Comique. Malheureusement cet événement n'a pas toute l'importance qu'on se plaisait d'avance à y attacher. Toutes les opinions sont à peu près conformes. Pièce amusante et bien jouée par MM. Couderc, Montaubry, Sainte-Foy, Prilleux et mademoiselle Cico; musique d'un homme de talent, mais sans inspiration.

Aux Bouffes-Parisiens, les *Bergers*, opéra en trois actes, de M. Offenbach, ont eu un succès de musique plus ou moins légère, de femmes plus ou moins jolies, un de ces succès qui s'en vont parfois en fumée et qui font dire : — Encore une victoire pareille, et tout est perdu !

La *Lanterne magique*, grande revue en quatre actes et vingt tableaux, sera-t-elle plus heureuse au Châtelet? Elle a coûté bien cher à M. Hostein, cette lanterne ! L'habile magicien n'a rien épargné pour l'éclairer et attirer le public, et l'on dit qu'il a réussi. Nous le souhaitons.

Robert Hyenne.

LE PROLOGUE D'*HENRIETTE MARÉCHAL* AU THÉATRE-FRANÇAIS.

Le premier acte de la pièce de MM. de Goncourt se passe au bal de l'Opéra. A ce sujet, et pour prévenir la critique, mademoiselle Ponsin, costumée par le crayon de Gavarni, a récité, en manière d'excuse sur les libertés que prenait dans cette circonstance le Théâtre-Français, d'admirables vers de Théophile Gautier qu'on nous saura gré de reproduire, car la perfection de la forme poétique ne saurait aller au delà, et ce prologue est vraiment un petit chef-d'œuvre. R. H.

Bast ! tant pis, mardi gras a lâché sa volière,
Et l'essaim envahit la maison de Molière :
Cent oiseaux de plumage et de jargon divers.
Moi, je viens, empruntant aux *Fâcheux* ces deux vers,
« Dire au public surpris : Monsieur, ce sont des masques
» Qui portent des crincrins et des tambours de basques. »
Des masques? Vous voyez un bal au grand complet ;
Mais, Molière, après tout, aimait fort le ballet.
Les matassins, les turcs et les égyptiennes
Se trémoussent gaîment dans les pièces anciennes.
L'intermède y paraît vif, diapré, joyeux,
Au plaisir de l'esprit joignant celui des yeux ;
Et pour les délicats c'est une fête encore,
D'y voir en même temps Thalie et Terpsichore ;
Ces Muses, toutes deux égales en douceurs,
Se tenant par les mains comme il sied à des sœurs.
Quand s'interrompt d'Argan la toux sempiternelle,
On s'amuse aux archers rossant Polichinelle,
Et les garçons tailleurs s'acceptent sans dédain,
En cadence apportant l'habit neuf de Jourdain.
Le bon goût ne va pas prendre non plus la mouche
Pour quelques entrechats battus par Scaramouche.
Seulement, direz-vous, ces fantoches connus
Sont traditionnels, et, partant, bienvenus.
Leur visage est coulé dans le pur moule antique,
Et l'Atellane jase à travers leur portique ;
Même pour des bouffons, l'avantage est certain
De compter des aïeux au nom grec ou latin.
Nous autres, par malheur, nous sommes des modernes,
Et chacun nous a vus sous le gaz des lanternes
Au coin du boulevard en quête d'Evohé
Criant à pleins poumons : « Ohé, c'te tête, ohé ! »
Pierrettes et pierrots, débardeurs, débardeuses
Aux gestes provocants, aux poses hasardeuses,
Dans l'espoir d'un souper que le hasard paira,
Entrer comme une trombe au bal de l'Opéra...
Pardon, si nous voilà dans cette noble enceinte
Grisés de paradoxe, intoxiqués d'absinthe,
Près des masques sacrés, nous, pantins convulsifs ;
Aux grands ennuis il faut les plaisirs excessifs,
Et notre hilarité furieuse et fantasque
En bottes de gendarme, un plumeau sur le casque,
Donnant à la Folie un tamtam pour grelot,
Aux rondes du sabbat oppose son galop.
Mais, hélas ! nous aussi, nous devenons classiques,
Nous, les derniers chicards et les derniers caciques,
Terreur des dominos, repliant le matin,
Chauves-souris d'amour, les ailes de satin,
Bientôt il nous faudra pendre au clou dans l'armoire
Ces costumes brillants de velours et de moire.
Le carnaval déjà prend pour déguisement
L'habit qui sert au bal comme à l'enterrement.
Il vient à l'Opéra, grave, en cravate blanche,
Gants blancs, souliers vernis, et du balcon se penche ;
Hamlet du trois pour cent, ayant mis un faux nez,
Il débite son *speech* aux titis avinés.
L'outrance, l'ironie et l'âcre paroxysme,
L'illusion broyant les débris de son prisme,
Tous les moxas brûlants qu'applique à son ennui
La génération qui se nomme « Aujourd'hui »,
Mêlent leur note aiguë à l'étrange harangue
Dont la vieille Thalie entendrait peu la langue.
Dialecte bizarre, argot spirituel,
Où de toutes ses dents rit le rire actuel.
Si le théâtre est fait comme la vie humaine,
Il se peut qu'un vrai bal y cause et s'y promène.
Or donc, excusez-nous d'être de notre temps,
Nous autres qui serons des types dans cent ans.
Pendant que la parade à la porte se joue,
Le drame sérieux se prépare et se noue ;
Et quand on aura vu l'Album de Gavarni,
L'action surgira terrible...

UN MASQUE, *l'entraînant.*

As-tu fini !

Théophile GAUTIER.



LA DERNIÈRE ÉTAPE

(HISTOIRE VRAIE.)

I.

Je tiens cette histoire d'un ami qui me fut cher. Il me la racontait un jour que nous parlions des hasards de la vie, plus étonnants et plus romanesques cent fois que les inventions du roman. Il avait vu se dérouler ce petit drame, il en connaissait encore les acteurs. « Je vous présenterai, me disait-il, et nous irons ensemble à Mézières, où nous trouverons, vivant encore, un des héros de ce récit. Tous les romans ne sont pas écrits; les plus merveilleux sont encore à publier. Et qui sait combien chacun de nous en emporte profondément enfouis dans le secret de la conscience, douloureusement étouffés sous la pierre du tombeau ? » Eugène Decary ne croyait pas si bien dire, et l'histoire de Jean Chevaucheux fut la dernière que me conta cet esprit aimé, ce pauvre cœur qui battait si fort pour tout ce qu'il y avait de beau et de bon sur terre; esprit évanoui, cœur muet maintenant.

C'est lui pourtant qui va vous parler.

Mon père habitait à Rethel, dans la grande rue, une maison que je revois encore, avec son toit d'ardoises et ses poutrelles saillantes; maison hospitalière, s'il en fût. Les pauvres gens savaient s'y arrêter. Ils y entraient le bissac vide, et le bissac en sortait plein. Nous étions assis, un soir, au coin du feu; mon père fumant sa pipe en regardant les tisons, ma mère repassant le linge, moi, lisant, lorsque soudain, vers la porte, un grand bruit se fit, et nous vîmes entrer un gamin, le visage effaré.

— Qu'y a-t-il?

— C'est, dit l'enfant, un soldat bien fatigué qui vient de tomber devant la porte.

Mon père aimait les soldats. Il se leva brusquement, courut au dehors, et le voilà, avant que j'eusse fait un pas, qui rentrait avec un jeune soldat appuyé sur lui, et si bien appuyé, que mon père le soulevait et le portait comme il l'eût fait d'un sac de blé.

Ma mère s'empressa d'approcher du feu le grand fauteuil que j'avais toujours vu au coin de la cheminée, et qui demeurait là de temps immémorial. On y fit asseoir le soldat, on l'y coucha, si vous voulez, et mon père dit en regardant le malheureux :

— Est-il possible! Courir les chemins en cet état.

Le fait est que le soldat était bien pâle, maigre, les cheveux collés sur le front, les veines des tempes grosses comme le petit doigt, la figure noire de la poussière du chemin. Nous étions alors au mois d'octobre et le temps commençait à fraîchir, mais le pauvre garçon suait à grosses gouttes, comme en pleine canicule. Il devait avoir fait longue route : ses chaussures étaient en lambeaux; on voyait sur le cuir les déchirures des cailloux; sur les côtés, les pierres avaient crevé le soulier, et le pied gauche saignait. Il ne bougeait pas, d'ailleurs, le soldat, et demeurait dans le fauteuil, la tête en arrière, les yeux ouverts à demi, blanc comme un linge.

Ma mère avait déjà mis du bouillon sur le feu, sans compter une casserole de vin chaud.

— Bah! dit mon père, l'important ce sont ses pieds!

Et voilà le brave homme à genoux, enlevant, arrachant, coupant les lambeaux de cuir. Les pieds du soldat, tuméfiés et pleins de coupures, ressemblaient à ces pieds de martyrs qui se gonflent douloureusement, zébrés par les cordes dures, dans les tableaux des peintres espagnols.

Mon père trempa son mouchoir dans du vinaigre, lava les blessures et pansa les plaies.

— Toi, me disait-il, fais de la charpie.

Et je déchiquetais un linge blanc que ma mère avait pris dans la grande armoire.

Le soldat, cependant, était revenu à lui. Il nous regardait, mon père, ma mère et moi, et deux ou trois voisins qui étaient là, les uns après les autres. On voyait ses yeux étonnés interroger toutes choses. Ce n'était plus la route, les pierres du chemin, les grands bois sans maisons qu'il avait devant lui, mais une salle riante, avec un plafond de chêne luisant, une nappe sur la table, un couvert mis, et, dans la soupière de terre brune, une bonne odeur de soupe aux choux.

Alors il se souleva, en s'appuyant sur les bras du fauteuil, et il dit, tout attendri, à mon père qui souriait :

— Comment, monsieur! mais vous ne me connaissez pas!

— Ah! bien, fit mon père, nous allons faire connaissance à table.

Nous avions dîné, mais mon père voulait tenir compagnie au soldat. Il se mit à table en face de lui, le couvant des yeux, et regardant les boutons du régiment qui brillaient sur la capote. Le soldat mangeait, et de grand appétit; c'était ma mère qui le servait. Mon père, lui, se chargeait du vin, et les verres ne restaient pas longtemps vides.

— Voyons donc, dit tout à coup mon père en désignant la boîte de fer-blanc que le soldat portait suspendue au bout d'un cordon..., mais vous avez fini votre temps, puisque voilà votre congé. Que diable alors faites-vous à vous tuer le corps en suivant les grands chemins. Je vois ce que c'est. Vous n'avez pas d'argent pour prendre la diligence?

— Moi? fit le soldat. J'ai touché ma masse et la mère m'avait bien envoyé de quoi prendre le coupé, si j'avais voulu. Mais voilà, je ne pouvais pas!

— Je comprends, répliqua mon père, qui ne comprenait pas du tout.

Puis il redemanda une autre bouteille.

Le repas fini, le soldat voulut essayer de marcher. Il trébucha sur ses pieds, poussa un cri étouffé et retomba dans le fauteuil. Je vis alors une larme dans ses yeux. C'était un jeune homme un peu maigre, mais nerveux, brun, avec un regard énergique. Il ne devait pas pleurer pour peu de chose et cette larme m'intriguait.

— Allons, fit-il avec un mouvement où il y avait un peu de colère, mais beaucoup de chagrin, je ne pourrai marcher que demain matin!

— Marcher? s'écria ma mère effrayée.

— Vous remettre en route? dit mon père.

Le soldat hochait la tête.

— Vous ne savez pas, vous autres, dit-il, c'est qu'il le faut. C'est un vœu!

Dans nos Ardennes, ces âmes primitives ont le respect et la foi. Je vis mon père regarder le jeune homme en face sans étonnement avec une interrogation muette.

— Au fait, dit le soldat, je veux tout vous conter. C'est peut-être vous qui me sauvez la vie. Je vous dois bien de vous dire

qui je suis. Je m'appelle Jean Chevaucheux et mon père est fendeur de bois à Mézières. C'est un brave homme, et il vous ressemble, monsieur. Voilà tantôt sept ans, quand j'ai tiré au sort, j'aimais, comme un fou, Marguerite Servan, qui est une fille de cœur et une jolie fille. J'avais déjà fait la demande et le père Servan n'avait pas dit non ; mais voyez, en même temps que moi Pierre Puvioux avait aussi demandé Marguerite en mariage. Pierre Puvioux est un garçon de mon âge, l'âme sur la main, comme on dit, gai, bien fait de sa personne avec cela. J'aurais dû le détester, et il est resté mon ami. Jugez !

Le père Servan me dit donc, en me tendant la main :

— Tu es digne d'être mon gendre, sais-tu ; mais encore faut-il que tu plaises à ma fille. Je lui demanderai cela.

— Tope !

Marguerite, interrogée, dit qu'elle consentait volontiers à être ma femme. Mais voilà, elle dit de même quand on lui parla de Puvioux. Elle nous aimait autant l'un que l'autre, elle hésitait, elle n'osait se décider. Elle ne pouvait pourtant pas nous épouser tous les deux.

Avec cela le temps passait. L'époque de la conscription venue, nous tirons au sort, Puvioux et moi, le même jour. J'amène le numéro 3. Il prend le numéro 7. Nous voilà soldats tous les deux. J'eus grandement peur un moment, je vous l'avoue. On disait à Mézières que Puvioux avait une tante riche et qu'elle allait le racheter. Puvioux ne partant pas, Puvioux épousait Marguerite, — et moi, sûr de partir, car j'étais pauvre, j'entendais déjà comme les violons de la noce qui me déchiraient les oreilles et le cœur.

Il faut que vous sachiez que Marguerite Servan n'a pas sa pareille. Si je la perdais à présent que je l'ai attendue sept ans, sur l'honneur, je crois que je me brûlerais la cervelle !

Heureusement Pierre Puvioux ne se racheta pas. Sa tante était morte laissant des dettes, la brave femme ! Il n'avait pas un sou, pas plus que moi ! Nous étions forcés de prendre le fusil et nous attendions, d'un moment à l'autre, notre feuille de route. Un soir, le père Servan nous prit sous le bras l'un et l'autre, et nous mena dans un cabaret, et voilà ce qu'il nous dit, tout en vidant une bouteille de vin de la Moselle :

— Mes enfants, vous êtes de bons et braves Ardennais, égaux en mérite et que j'aime de tout mon cœur. L'un de vous deux sera mon gendre, c'est convenu. Pour cela Marguerite attendra sept ans. Elle n'a de préférence ni pour toi Puvioux, ni pour toi Chevaucheux, mais elle vous aime l'un et l'autre et rendra heureux celui que le sort aura choisi. Voici donc quelle est la condition pour épouser ma fille. Vous partez le même jour ; il est probable que vous reviendrez de même. Écoutez donc, celui qui le premier sera revenu taper dans la main du père Servan et lui dire : « Holà ! me voici, mon temps est avalé, » celui-là, je vous le jure foi de Dieu, sera le mari de Marguerite.

J'étais étonné. Je croyais avoir mal entendu. Je regardais Pierre Puvioux qui me regardait aussi, et, quoique nous fussions bien affligés, nous avions certainement envie de rire.

Mais le père Servan ne plaisantait pas. Il avait trouvé cette façon de se sortir d'affaire et il y tenait. Que voulez-vous ? J'étendis la main, je jurai de n'agir ni par ruse ni par violence et de laisser Pierre Puvioux épouser Marguerite s'il revenait à Mézières avant moi. Lui, se leva et jura de même. Et voilà que nous nous tendîmes la main, pendant que le père Servan disait :

— Maintenant le reste vous regarde. Il s'agit de n'attraper aucune balle kabyle et de revenir sain et sauf.

Il remplit encore nos verres et nous bûmes la rasade d'adieu.

Avant de partir, je voulus revoir Marguerite. Comme j'arrivais sous ses fenêtres, c'était à la brune, je vis dans l'ombre quelqu'un qui venait du même côté. Je m'arrêtai net. C'était Pierre Puvioux. Il parut contrarié de me trouver là. Je n'étais pas enchanté de l'y rencontrer. Nous demeurâmes un moment comme deux niais regardant le bout de nos souliers. Puis, ma foi, un moment de courage. Je dis à Puvioux :

— Entrons ensemble, veux-tu !

— Entrons.

Nous fîmes nos adieux à Marguerite. Elle nous écoutait sans rien dire, mais il y avait des larmes au bout de ses cils blonds. Tout à coup, Pierre qui parlait s'arrêta et se mit à sangloter et moi de même, et nous voilà tous trois, car Marguerite se mit de la partie, pleurant sans rien dire et nous serrant les mains.

Quand la diligence qui nous emportait de Mézières commença à crier sur le pavé, le lendemain j'eus envie de me jeter du haut de l'impériale où j'étais et de me faire écraser sous les roues. D'autant qu'il y avait à côté de moi un Lorrain qui chantait d'une voix triste une chanson de son pays et que je me disais : C'est fini, mon pauvre Jean, tu ne la reverras plus !

Eh bien ! voyez. Le temps passé. Voilà les sept ans finis et qui sait? Peut-être bien que je ne vais pas seulement la revoir, mais l'épouser.

II.

Il y a vraiment des hasards dans la vie, continua Jean Chevaucheux. Partant le même jour, à la même heure, nous fûmes mis, Pierre Puvioux et moi, dans le même régiment. D'abord, cela me contraria. J'aurais bien voulu le savoir loin. Je ne pouvais pas l'aimer beaucoup, vous concevez. Mais je réfléchis à ceci que, Puvioux ne me quittant pas, je pourrais du moins parler d'elle. Ça me consola. — Eh bien ! je me dis, en voilà pour sept ans. Après tout, on n'en meurt pas !

Au régiment, je me liai tout à fait avec Pierre Puvioux. Un bon garçon, de l'or en barre. Camarades de chambrée, nous causions bien souvent du pays, du père Servan, de Marguerite, manière de tuer le temps, vous savez.

Nous écrivions souvent à Mézières, mais chacun de nous confiait à l'autre ce qu'il disait dans ses lettres. C'était une lutte, soit, mais elle devait être loyale. Quand Marguerite répondait ou le père Servan, la réponse était pour nous deux. On nous souhaitait également une bonne chance, on nous donnait une égale dose d'espoir. Aussi, ma foi, que voulez-vous? Nous espérions.

Mais voilà qu'un jour, mon colonel s'avise de me nommer caporal. Je fus ennuyé et fier tout à la fois. Concevez donc. Je n'étais plus l'égal de Pierre Puvioux. Ces galons-là me donnaient le droit de lui commander, et, aux yeux de nos Ardennais de là-bas, c'était un fier avantage. Je ne suis pas méchant, et la preuve, c'est que je ne tirai aucune gloire de ce grade ; au contraire, j'étais mal à mon aise. Je n'osais plus causer avec Puvioux. Mes galons me gênaient. Aussi je réfléchis qu'il y avait plus d'un moyen pour s'en débarrasser. Je manquai à ma consigne. On m'enleva mon grade... Mais, voyez la male chance, ce fut pour le donner à Puvioux. C'était à se manger les poings. Mais Puvioux voulut tâter du dévouement ; il ne fit ni une ni deux, et au bout de la semaine il donna sa démission. Il n'y eut pas de danger, dès lors, qu'on nous proposât de changer quelque chose à notre tunique. Nous étions condamnés à demeurer simples soldats.

— Tant mieux ! disait Puvioux.

Et moi je disais :

— Quelle chance !

Les sept ans finis, je ne veux pas vous conter mon histoire jour par jour, notre feuille de route signée, parafée, bien en règle, voilà que je dis à Puvioux :

— Eh bien, il faut nous mettre en route !

— Oui, répondit-il, on nous attend !

— Tu sais, dis-je encore, que la partie ne sera définitivement



gagnée que lorsque tous deux nous serons arrivés à Mézières, — et que le perdant aura déclaré que la lutte a été loyale.

— Tope ! fit Puvioux.

Nous nous embrassâmes, et un matin — l'autre jour, — de bons souliers aux pieds, un bâton à la main, nous voilà partis pour Mézières.

— Vous ai-je dit que nous tenions garnison à Angers ?

— Comment ! vous venez d'Angers ! interrompit soudain ma mère en joignant ses mains avec une profonde stupéfaction.

— En droite ligne, répondit Jean Chevaucheux, et je vous garantis qu'il y a du chemin ! Oui, ma foi, depuis que j'ai traversé les ardoisières, il me semble que j'ai fait le tour du monde. Une fois partis, nous marchons de compagnie, ne disant trop rien, songeant beaucoup, marchant davantage. Il faisait terriblement chaud, une poussière effroyable, un temps lourd. A moitié d'une de nos étapes, je me jetai sur le bord de la route, ne pouvant marcher, les jambes roides, écrasé de fatigue.

— Tu restes là ? me dit Puvioux.

— Je reste.

— Adieu ! dit-il en continuant sa route.

— Au revoir !

Je le regardai s'éloigner, le pas ferme, comme s'il se fût mis en marche seulement alors. Quand je le vis tourner la route qui faisait un coude, une fois seul, comme abandonné, j'eus vraiment un grand désespoir, une souffrance. Je fis un effort. Je me relevai, je me remis à marcher. Cette petite halte m'avait fait du bien. Je me sentais dispos. Je marchai, marchai, marchai et tant et si bien, que je rattrapai Puvioux et que je le dépassai.

Le soir aussi, j'avais une grande avance, mais je n'en pouvais plus. J'entrai dans une auberge, je me couchai pour dormir un peu. C'était le soir. Je dormis toute la nuit. Le matin, je me réveille, je vois le jour bien levé, je suis furieux, j'appelle :

— N'avez-vous pas vu passer un soldat, marchant à pied ?

— Un soldat, si, monsieur le militaire, cette nuit bien tard. Il a demandé un verre d'eau.

Ah ! comme à mon tour j'étais dépassé ! Je partis en hâte. A trois heures de l'après-midi, je n'avais pas rejoint Puvioux. A six heures, pas davantage. Je me reposai, le soir, en mangeant. Le repos pris, vite en route ! Cette fois Puvioux n'avait plus sur moi beaucoup d'avance. Je marchai une partie de la nuit, mais les forces de l'homme ont des bornes. Encore une fois je m'arrêtai. Je frappe chez un aubergiste, on m'ouvre. Puvioux était là, dans un fauteuil, pâle comme un mort. Il eut un mouvement de dépit en m'apercevant, c'était naturel. Nous nous parlâmes peu. D'ailleurs que dire ? Puis nous étions si fatigués ! C'était à qui se lèverait le premier le lendemain, — et ce fut moi.

Ce lendemain-là, c'était ce matin. Depuis ce matin, je marche, me reposant de temps à autre, mais bien peu. Songez que nous approchons ! C'est décisif. Rethel est la dernière étape d'Angers à Mézières. Je connais ma carte de France, à présent ! La dernière étape ! Mon Dieu, si j'arrivais trop tard !...

— Et Pierre Puvioux, demanda mon père, vous a-t-il rattrapé ?

— Non, fit Chevaucheux. Je tiens la corde ! Si je pouvais partir à présent, je serais sauvé !

— Partir ? dans cet état ! Impossible !

— Je le sens bien... Des pieds gonflés, déchirés... Et pourvu que demain...

— Demain, vous serez reposé. Vous pourrez marcher !

— Croyez-vous ? dit le soldat avec un regard ardent comme un éclair.

— Je vous le promets.

— Ah ! tenez, dit Jean, vous êtes un brave homme !

— Parbleu ! fit mon père.

Il conseilla ensuite au soldat de se coucher. L'autre ne demandait pas mieux. Le lit était prêt. Chevaucheux nous serra la main à tous et monta dans sa chambre. Il était dix heures.

— A cinq heures, je vous éveille ! dit mon père.

Il n'était pas encore jour, le lendemain, que mon père, levé déjà, regardait par la fenêtre le temps qu'il faisait. Comme il était là, interrogeant le ciel, il entendit des pas pesants au-dessous de lui, sur la route — et, dans cette ombre indécise qui précède le jour, il aperçut, marchant péniblement, un soldat qui allait vers Mézières.

— Déjà levé ? dit mon père.

Le soldat s'arrêta.

— Eh bien, continua mon père, vous partez ?

Le soldat levait la tête, regardait, tâchait de deviner qui lui parlait.

— Vous êtes bien Jean Chevaucheux ? demanda mon père.

— Non, dit le soldat, je suis Pierre Puvioux !

Et comme si ce nom de Chevaucheux lui eût été un coup d'éperon, il se reprit à marcher plus sérieusement et s'enfonça dans les ténèbres où se perdait la route. Mon père ne le voyait plus qu'il entendait encore le bruit de ses souliers frappant la terre du chemin, du côté de Mézières.

— Holà ! se dit mon père, le Chevaucheux n'a qu'à se hâter s'il veut dépasser ce gaillard-là !

Et il alla droit à la chambre où dormait Jean. Le soldat était déjà levé. Il regardait ses pieds à la lueur d'une chandelle.

— Victoire ! dit-il en apercevant mon père. Je suis frais et dispos et je ne souffre plus. En route !

— Et vite ! répliqua mon père. Puvioux vient de traverser Rethel.

— Pierre Puvioux ?

— Je viens de lui parler. Il a passé sous nos fenêtres, et il marche comme un perdu.

— Ah ! mon Dieu ! fit Chevaucheux comme terrassé.

Il répéta encore une fois : *Ah ! mon Dieu !* Puis il boucla son sac, le jeta sur son épaule et s'écria : — Tenez, au lieu de me décourager, ça me donne du cœur au ventre ce que vous me dites-là ! Partons !

— Partons ! dit mon père.

Dans la salle du bas, ma mère, déjà levée, elle aussi, remplissait de provisions un bissac qu'elle voulait donner à Chevaucheux. Mais il refusa. Il n'avait pas faim. Il se laissa pourtant remplir une gourde d'eau-de-vie ; il chaussa une paire de souliers que mon père prenait pour les jours de longue marche, et plus confiant que jamais, il partit, bénissant ma mère, s'appuyant, pour faire les premiers pas, sur le bras de mon père.

Le jour venait. Mon père fit, comme on dit, avec Chevaucheux, un bout de route. Le soldat marchait droit, malgré ses pieds qui devaient le faire horriblement souffrir. Il parlait peu et songeait. Depuis une demi-heure ils allaient ainsi :

— Allons ! dit mon père ; il n'est pas d'amis qui ne se quittent. Bonne chance, et Dieu vous aide !

— Monsieur Decary, dit alors Jean Chevaucheux, voulez-vous me permettre de vous embrasser ?

Et les voilà dans les bras l'un de l'autre. Chevaucheux pleurait, et les yeux de mon père n'étaient pas bien affermis.

Ce fut mon père qui se dégagea : — Bah ! dit-il, nous perdons notre temps... En route, en route !

Alors, il quitta Jean Chevaucheux, qui se remit à marcher... »

III

Trois ou quatre ans après, de Chevaucheux nous n'avions pas encore de nouvelles. Nous parlions souvent de cette soirée où le soldat était entré, saignant, brisé, dans la maison de mon père. Qu'était-il devenu ? Comment avait fini ce roman d'amour si singulièrement commencé ?

Mon père, un jour, dut aller à Mézières pour affaires. Il m'emmena. A Mézières, chez le premier perruquier qu'il rencontra, il voulut entrer pour se faire raser. Sur le pas de la porte du coiffeur un petit enfant assis, les jambes écartées, souriait au soleil qui dorait sa chair rose et pailletait d'étincelles l'habit doré de son Polichinelle.

— Veux-tu me laisser passer ? lui dit mon père en souriant.

Et l'enfant répondit avec un petit bégaiement :

— *Non! je veux pas!*

En ce moment, la porte s'ouvrit, un homme en manches de chemise parut. Le père, qui prit le baby dans ses bras et l'enleva lui disant :

— Pierre, Pierre, tu veux donc chasser les pratiques, malheureux ?

J'avais reconnu cette voix, mon père aussi.

Nous regardâmes le perruquier. Il nous regarda aussi et voilà que lui, moi, mon père, nous poussâmes un même cri.

C'était Jean Chevaucheux, ce perruquier.

Il posa vite l'enfant à terre, il nous tendit la main. Il était rouge et tout son visage rayonnait.

— Comment, c'est vous ?... Ah ! quand je pense que je ne vous ai pas écrit !... Imbécile, va !... C'est que vous ne savez pas ?... C'est moi qui ai épousé ! Je suis arrivé le premier, le premier, entendez-vous !

Et, se précipitant vers l'arrière-boutique :

— Marguerite ! Marguerite ! cria-t-il... viens... viens donc !

Il avait l'air fou de joie.

Une jeune femme parut, jolie, blonde, les yeux bleus, l'air pensif et doux, un peu triste.

— Tu ne sais pas ? lui dit Chevaucheux... Tu vois bien monsieur ?... c'est monsieur qui m'a pansé, sauvé, soigné à Rethel, la veille du jour où je suis arrivé chez ton père.. Je t'en ai tant parlé... c'est monsieur !

— Ah ! dit Marguerite avec un beau sourire...

Elle leva sur nous ses grands yeux calmes, nous salua, nous remercia doucement ; puis, comme son mari continuait à évoquer le passé, elle le regarda d'un œil attendri qui suppliait et qui n'était pas sans reproche.

Mais Jean ne voyait rien :

— Ah ! disait-il, c'est à vous que je dois tout mon bonheur, monsieur !... mon petit enfant, mon petit garçon, regardez-moi ça ! mon petit Pierre ! c'est ma femme qui a voulu l'appeler comme ça, vous savez ! est-il bâti ! beau comme un Jésus ! ma boutique qui va on ne peut mieux ! hein ? ma femme que j'adore, je vous dois tout !...

— Et, demandai-je imprudemment... *l'autre ?*

— L'autre ? fit Chevaucheux.

Il fronça la lèvre inférieure, ne vit pas que Marguerite détournait doucement la tête, et répondit :

—Pierre Puvioux ?... Le pauvre garçon ! Il est arrivé second..., et, ma foi, le soir même. J'ai pleuré, voyez-vous : le soir, il s'est jeté dans la rivière !

Jul Cla etie.

M. Delangle, nommé récemment procureur général à la Cour de cassation de Paris, raconte lui-même qu'il est sorti d'une famille peu aisée, qu'il a porté l'étoffe grossière au village et joué en sabots avec ses petits camarades. Il en était un qu'il affectionnait surtout et qui ne le quittait guère. Ils ont fait tous deux leur chemin, chacun à sa manière. Chapoutot est maître charron, mais il n'a pas oublié son ami, et celui-ci se souvient de lui.

Voici une anecdote qui remonte au ministère de M. Delangle, et qu'il raconte lui-même.

Un jour Chapoutout arrivé à Paris depuis peu, se présente au ministère pour une affaire importante. En lisant son nom, le ministre le fait entrer par un tour de faveur.

— Je suis bien content que tu sois venu me voir, mon ami, dit M. Delangle.

— Et moi aussi, monsieur l'avocat, répond Chapoutot. J'ai dit à mon monde, là-bas, que j'avais en vous en ami, mais un ami, là, un fier ami !

— Je t'en remercie, mon garçon : que puis-je faire pour toi ?

— Je vais vous expliquer ça. La vieille Barbe Chaffaroux, qu'était not'tante, à moi et à Mathieu Guillaumot, v'là qu'elle s'est laissée mourir ; mais elle a fait un testament, la pauvre vieille qui n'avait plus sa tête ! un testament qu'est embrouillé en diable, un vrai grimoire, quoi ! Bah ! vous saurez bien lire ça, vous ! L'affaire est pour moi des plus *conséquentes.* J'y peux gagner quatre cents pistoles, si ça se débrouille.

— Montre-moi tes papiers, mon ami, interrompt le ministre.

Et le ministre, en les parcourant, juge en effet que la procédure a renchéri encore sur ses obscurités ordinaires et extraordinaires.

— J'ai besoin de lire ça posément, dit-il à Chapoutot ; reviens me voir demain.

Chapoutot ne manqua pas de se trouver le lendemain au rendez-vous.

— Ton affaire n'est pas mauvaise, lui dit le ministre. Je l'ai d'ailleurs mise au net. Tu feras lire ces quatre pages à ton avocat, et je crois que tu auras tes quatre cents pistoles.

— Merci ! monsieur l'avocat, grand merci ! vous êtes un brave homme et un fier ami, mais tout travail mérite son salaire, il faut que vous me disiez ce que je vous dois.

— Laisse donc, mon ami : je devais bien cela à notre vieille amitié.

— Je n'entends pas de cette oreille. Voilà 5 francs, payez-vous.

Ce fut en vain que le ministre voulut résister, Chapoutot persista à vouloir payer.

— Allons, dit M. Delangle, puisque tu le veux...

Et, rendant 2 francs à son ami, il lui dit :

— Tu vois, je retiens un écu.

— J'aime mieux ça, répliqua Chapoutot : tout travail mérite salaire.

L'affaire Chapoutot a été jugée à la satisfaction de l'ami de M. Delangle. (*Europe.*)



TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imprimerie de E MARTINET, rue Mignon, 2.

Lamoureux Imp. r. Lacépède, 38. Paris

A. Goubaud Ed. à Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu 92

Toilettes de Mme Boudet au Régent Bd de la Madeleine, 1 _ Modes de Mme Morison r. de la Michodière, 6
Dentelles de G. Violard, r. de Choiseul, 3 _ Rubans et Passementeries A la Ville de Lyon, r. de la Chaussée d'Antin, 6.
Corsets de la Mme Simon r. St Honoré, 183 _ Parfums de Violet f. de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall

LONDON S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248. Strand. W.C.

MADRID Correo de la Moda P. J. de la Pena

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu 92

Toilettes de Mme Boudet au Régent Bd de la Madeleine, 1 – Modes de Mme Morison r. de la Michodière, 6
Dentelles de G. Violard, r. de Choiseul, 3 – Rubans et Passementeries A la Ville de Lyon, r. de la Chaussée d'Antin, 6.
Corsets de la Mon Simon r. St Honoré, 183 – Parfums de Violet f. de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall
LONDON S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C.
MADRID Correo de la Moda P. J. de la Peña

SOMMAIRE DU 3e NUMÉRO DE DÉCEMBRE 1865.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE MODES, N° 801.

Toilette de ville. — Chapeau Empire en velours, petite passe unie, fond mou encadré par des médaillons en guipure de Cluny perlée, drapé en satin blanc avec aigrette à gauche sous la passe ; brides en satin blanc.

Robe en velours, paletot pareil. Le paletot est ajusté, ouvert derrière, la manche est fendue, le tout est garni de cygne, grand col en cygne, la jupe est ornée de bandes en cygne terminées par un médaillon en guipure avec petits glands de soie.

Toilette parée avec sortie. — Coiffure dite à la Russe, à bandeaux ondulés, ornée d'un camélia rosé avec feuillage en *traîne*.

Robe en moire blanche garnie de deux galons d'or posés à plat et reliés sur le devant par des tresses hongroises en or avec glands.

Sortie en cachemire garnie de satin piqué ; le capuchon est formé par une grande pointe plate en cachemire doublé de satin, le tout encadré par un petit galon d'or.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DANS LE TEXTE, N° 37.

Petit chapeau en feutre gris, rond, à bords plats ; cordelière et voile flottant.

Petit paletot en velours grenat garni de cygne ; ce paletot forme une dent arrondie sur le devant et est arrondi derrière.

Robe en taffetas gris relevé par des pattes en velours grenat.

Jupon en taffetas gris garni de velours grenat.



